

ÉTUDE
SUR
L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE
DE L'ITALIE

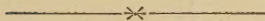
DE 1657 A 1750 ENVIRON

THÈSE pour le DOCTORAT présentée à la FACULTÉ
DES LETTRES DE PARIS

PAR

Gabriel MAUGAIN

Agrégé de l'Université.
Chargé de Conférences à l'Institut français de Florence.



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1909



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉTUDE
SUR
L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE
DE L'ITALIE
DE 1657 A 1750 ENVIRON

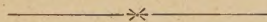
ÉTUDE
SUR
L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE
DE L'ITALIE
DE 1657 A 1750 ENVIRON

THÈSE pour le DOCTORAT présentée à la FACULTÉ
DES LETTRES DE PARIS

PAR

Gabriel MAUGAIN

Agrégé de l'Université.
Chargé de Conférences à l'Institut français de Florence.



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909

A Monsieur Gustave DUPUIS

CAPITAINE DE VAISSEAU.

AVANT-PROPOS

Jusqu'à une époque récente, une des périodes les moins étudiées de la littérature italienne fut celle qui s'étend de 1600 à 1750 environ. On ne s'intéressait guère à des générations qu'avaient séduites le délire des disciples de Marino et, plus tard, les bêtise de l'Arcadie. Mais, depuis une vingtaine d'années, il a paru, sur le *seicento* et la première moitié du *settecento*, quelques travaux bons ou même excellents. C'est en les lisant que nous avons conçu l'idée de cette thèse.

Ils nous avaient frappé surtout par des pages ou par quelques simples allusions concernant la fin du xvii^e siècle et une partie du xviii^e. Elles sont relatives au mouvement scientifique qui se produisit alors en Italie (1), à la faveur dont jouirent, en ce pays, Lucrèce, Gassendi (2), Descartes (3), à un effort tenté pour y rendre la littérature plus vraie et plus morale (4), au suc-

(1) A ce mouvement scientifique est relative, en grande partie, la précieuse série de notices biographiques et bibliographiques réunies par I. Carini sous le titre de *L'Arcadia dal 1690 al 1890*, Roma, tip. della Pace, 1891. — Des conséquences de ce mouvement pour les belles-lettres, il est question dans l'étude de V. Caravelli : *Pirro Schettini e l'Antimarino*. Napoli, tip. dell' Università, 1899.

(2) I. Carini fait allusion à cette faveur dans la notice qu'il consacre à Alexandre Marchetti, dans son *Arcadia*. Avant lui, Carducci en avait parlé dans sa préface au poème *Della Natura delle Cose*, trad. di Al. Marchetti, Firenze, Barbèra, 1864.

(3) Voir le chap. que A. Galletti consacre à Gravina, dans *Le Teorie drammatiche e la tragedia in Italia nel secolo XVIII*. Parte 1^a-1700-1750. Cremona. Stabil. Tipo-Litografico Fezzi, 1901.

(4) En ces dernières années, on s'est particulièrement occupé de la tragédie italienne de la première moitié du *settecento*. Citons, outre le travail de A. Galletti, les suivants : Ch. Dejob, *Études sur la tragédie*, Paris, Colin. — E. Bertana, *Il teatro tragico italiano del secolo XVIII^o prima dell' Alfieri* (4^{me} suppl. du *Giornale Stor. della Lett. Ital.* 1901).

Sur l'esthétique du *seicento* et du *settecento*, il y a des pages importantes dans B. Croce : *Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale*. Milano, Remo Sandron, 1902.

cès qu'y obtinrent les livres français (1). Sur ces quatre points, les œuvres dont nous parlons plus haut se restreignent, comme il convient, aux renseignements que réclament les sujets traités par elles. Pour satisfaire notre curiosité ainsi éveillée, nous tentâmes de trouver ailleurs des détails plus circonstanciés. Nos premières recherches nous persuadèrent qu'une étude restait à écrire sur l'évolution intellectuelle de l'Italie, aux temps de Redi, Cornelio, Vallisnieri, Muratori, Zeno, Maffei, Vico, Giannone.

Nous nous sommes préparé de la façon suivante à combler cette lacune, dans la mesure de nos forces. Nous avons dépouillé huit collections de journaux parus dans la péninsule entre 1668, date du plus ancien de tous, et 1750. Ils donnent, sinon toujours l'analyse, du moins les titres précis d'ouvrages dont nous avons retrouvé et lu un grand nombre à Florence, à Rome, à Bologne, à Venise, à Padoue, à Vérone, à Bergame, à Milan, à Turin, à Gênes. Nos autres sources principales ont été quelques importants recueils de lettres, plusieurs livres indiqués dans un immense répertoire bibliographique possédé par la bibliothèque *Marucelliana* de Florence, beaucoup d'articles de revues mentionnés dans le beau catalogue que fait publier la Chambre des députés italienne, divers travaux jugés ou seulement cités par le *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, enfin la *Bibliographie* de la Compagnie de Jésus (2).

Après avoir classé les documents ainsi recueillis, il nous a semblé que notre essai pourrait comprendre trois parties : l'une sur la crédulité et l'esprit critique, l'autre sur le matérialisme et le spiritualisme, la troisième sur le vrai et l'utile dans les belles-lettres, en Italie, de 1657 à 1750 environ.

Ces dates n'ont pas été choisies arbitrairement. En 1657, pour la première fois après la condamnation de Galilée, des savants italiens associent leurs efforts, afin d'étudier la nature en toute indépendance et de reprendre, contre les amis aveugles de la routine, la lutte interrompue depuis 1633. En 1663,

(1) De cette fortune n'ont pas parlé seulement les critiques qui se sont occupés de la tragédie, mais A. Albertazzi et G. B. Marchesi, le premier, dans *Romanzieri e Romanzi del cinquecento e del seicento*. Bologna, Zanichelli, 1891 ; — le deuxième, dans *Studi e ricerche intorno ai nostri Romanzieri e Romanzi del settecento*, ecc. Bergamo, 1903.

(2) Voir plus loin des indications plus détaillées sur ces diverses sources.

leur exemple est imité à Naples et, un peu plus tard, à Rome. Vers la même époque, on constate, en Italie, la vogue de Lucrèce et de Gassendi.

D'autre part, l'année 1744 voit accorder, en ce pays, une suprême réparation à la mémoire de Galilée. En outre, c'est bien vers ce temps que la méthode expérimentale y obtient un triomphe définitif : admise dans les universités, elle reçoit ainsi un hommage officiel. Ajoutons qu'en cette fin de demi-siècle, les spiritualistes constatent avec effroi la grande influence de Locke dans la péninsule ; en philosophie, celle-ci a trouvé sa voie : elle restera fidèle au chef d'école anglais environ quatre-vingts ans. Enfin, la mort elle-même nous aide à fixer la date où il faut arrêter cette étude. Entre 1742 et 1750, s'éteignent plusieurs de ceux qui, depuis environ 1700, étaient les écrivains les plus remarquables de l'Italie : Fagioli, en 1742 ; Vico, en 1744 ; Giannone, en 1748 ; Conti, en 1749 ; Muratori et Zeno, en 1750.

Nous n'avons jamais songé à épuiser toutes les questions abordées au cours de ce livre. Presque tous nos paragraphes pourraient donner lieu chacun à un nouveau travail. Notre but a été de déterminer dans quel sens a évolué l'Italie pensante, de 1657 à 1750.

Les critiques dont les travaux nous ont suggéré les problèmes à examiner et, parfois aussi, la méthode à suivre, méritent notre gratitude. Mentionnons, entre autres, MM. Albertazzi, Bertana, Caravelli, Carini, Croce, Dejob, Galletti, Marchesi. A M. Dejob nous devons exprimer notre profonde reconnaissance. Pendant plus de six ans, il nous a prodigué conseils et encouragements (1).

G. MAUGAIN.

(1) Je tiens aussi à adresser mes remerciements à mon ami, M. P. Ronzy, agrégé de l'Université, dont l'aide m'a été des plus utiles, pour la correction des épreuves.

SOURCES PRINCIPALES DE CET OUVRAGE

1° *Il Giornale de* [sic] *Letterati* (de Nazari). In Roma. MDCLXVIII — MDCLXXXI. 13 vol. in-4.

2° *Il Giornale de' Letterati* (de Bacchini). In Parma. MDCLXXXVI — MDCXC. In Modona. MDCXCII. — Les articles réunis pour 1693 furent publiés à Parme, en 1696. — En tout, 8 vol. in-4.

3° *Galleria di Minerva*. Overo Notizie Universali Di quanto è stato scritto da' Letterati di Europa non solo nel presente Secolo, ma ancora ne' già trascorsi, in qualunque materia Sacra, e Profana, Retorica, Poetica, Politica, Istorica, Geografica, Cronologica, Teologica, Filosofica, Matematica, Medica, e Legale, e finalmente in ogni Scienza, e in ogni Arte sì Meccanica, come Liberale, etc., 1696-1717. 7 vol. in-fol.

4° *Il Gran Giornale de' Letterati* con le notizie più rimarcabili di quanto giornalmente succederà nella nostra Europa. Fatica intrapresa da D. Gio : Pellegrino Dandi da Forlì. In Forlì. MDCCI — MDCCIV. 4 vol. in-fol.

5° *Il Giornale de' Letterati d'Italia*. In Venezia. MDCCX — MDCCXL. 40 vol. in-12.

6° *Novelle della Repubblica delle Lettere* (à partir de 1730, *N. d. R. letteraria*). Venezia. MDCCXXIX — MDCCCL. 22 vol. in-4.

7° *Novelle letterarie*. Firenze. MDCCXL — MDCCCL. 11 vol. in-4.

8° *Giornale de' Letterati*. Roma. MDCCXLV — MDCCIL. 9 vol. in-4.

9° *Lettere inedite* di uomini illustri Per servire d'Appendice all'Opera Intitolata Vitae Italorum doctrina excellentium. In Firenze. MDCCCLXXIII. Nella Stamperia di Francesco Moicke. Con licenza de' Superiori. 2 vol. in-12.

10° *Lettere* di Francesco Redi Patrizio Aretino. Seconda edizione Fiorentina. In Firenze, l'anno MDCCLXXIX. 3 vol. in-4.

11° *Lettere* di Apostolo Zeno. In Venezia, per P. Valvasense, 1752. 3 vol. in-8.

12° *Epistolario* di L. A. Muratori edito e curato da Matteo Càmpori. I. 1691-1698. Modena, con i tipi della società tipografica modenese. MCMI. (In-4). — Le dernier vol. paru est le XI^e. (Modena, MCMVII.) Il comprend les lettres écrites de 1745 à 1748.

13° *Mare Magnum omnium materiàrum*. Cet immense répertoire bibliographique ms., en 111 vol. in-4, est à la *Marucelliana* de Florence. L'auteur, l'abbé François Marucelli, comptant le publier, en avait fait imprimer le frontispice, à Rome, en 1701. — Voir *Indice del Mare Magnum* di F. Marucelli pubblicato a cura del Prof. Dott. Guido Biagi. Roma. 1888.

14° *Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle pubblicazioni periodiche italiane e straniere*. Parte Prima. Scritti biografici e critici.

Roma. Tipografia della Camera dei Deputati 1885-1907. 6 vol. in-4, dont 5 suppléments.

15° *Giornale storico della Letteratura italiana* diretto e redatto da Fr. Novati e Rodolfo Renier. Torino. Casa Editrice Ermanno Loescher, 1883-1909, 52 vol. in-8.

16° *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Nouvelle édition par Charles Sommervogel S. J. — Bibliographie. Bruxelles. Paris. MDCCCXC—MDCCCC, 9 vol. in-4.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	Pages. V
AVANT-PROPOS.....	VII
SOURCES PRINCIPALES.....	XI

PREMIÈRE PARTIE

La crédulité et l'esprit critique.

CHAPITRE PREMIER

LA CONDAMNATION DE GALILÉE ET SES CONSÉQUENCES IMMÉDIATES.

- I. — En 1632, en Italie, état florissant du parti qui répudie le principe d'autorité en matière scientifique; il est discipliné et se groupe respectueusement autour de Galilée; liberté dont il jouit pour exprimer ses idées. — Le *Dialogo* de Galilée sur le mouvement de la terre paraît en 1632, avec la permission de l'autorité ecclésiastique..... 1
- II. — Mesures prises après la condamnation de Galilée pour jeter l'effroi parmi ses amis. — Le pape ne permet pas qu'on élève au grand homme un mausolée à Florence. — Résultats obtenus : l'académie des *Lincei* cesse d'exister, les ouvrages des disciples de Galilée ne se publient pas, le silence presque complet se fait en Italie autour de la découverte de Torricelli, prudence à laquelle sont contraints à Pise les ennemis des péripatéticiens. — Premières manifestations du réveil des esprits..... 3

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES FONDATIONS DESTINÉES A COMBATTRE LE PRINCIPE D'AUTORITÉ EN MATIÈRE SCIENTIFIQUE.

- I. — A Florence. — L'académie du *Cimento*. — Sa fondation (1657) par le prince Léopold de Médicis; ses relations avec la France; ses discordes intestines; susceptibilités et railleries qu'elle provoque chez les jésuites, dès ses débuts. — Pourquoi le compte rendu de ses travaux ou *Saggi* ne parut qu'en 1667. — Importance de cette publication. — Le fondateur de l'académie promu cardinal en 1667. — Pourquoi elle disparaît : Rome ne mit pas le prince en demeure de renoncer à l'académie, elle honora plutôt celle-ci en la personne du Mécène..... 11
- II. — A Rome. — Le *Giornale de Letterati di Roma*. — Sa fondation (1668) et ses rapports avec le *Journal des Sçavans*. — Ce fut l'organe du parti des modernes..... 24

	Pages.
III. — A Naples. — L'académie des <i>Investiganti</i> (1663). — Ses fondateurs.	
— Son esprit. — Sa courte durée. — Son importance.....	29

CHAPITRE III

ÉTATS D'ESPRIT DES DEUX PARTIS DANS LES QUERELLES SCIENTIFIQUES, APRÈS 1660.
LE DOUTE PROVISOIRE. — L'IDÉE DE PROGRÈS.

I. — A l'époque étudiée, c'est surtout dans des contestations scientifiques relatives à l'histoire naturelle et à la médecine que se révèlent en Italie deux états d'esprit fort opposés. — Comment les partisans des anciens se forment une opinion. S'ils refont les observations et les expériences de leurs devanciers, c'est sans les modifier en rien. En revanche, il leur arrive souvent de ne vouloir ni répéter, ni voir celles de leurs contradicteurs. En somme, ils s'en rapportent surtout aux témoignages des auteurs qui ont leur confiance.....	33
II. — Redi, à partir de 1664, est le principal adversaire de la routine et de la crédulité, en Toscane. Il soumet au contrôle de l'observation et de l'expérimentation des faits nombreux avancés par les anciens. — D'autres faits n'étant pas vérifiables, Redi ainsi que Léonard de Capoue, à Naples, et Vallisnieri, à Padoue, se contentent d'en signaler l'in vraisemblance et l'impossibilité. — Ces savants ne sont pas plus indulgents pour les modernes que pour les anciens, la preuve en est notamment dans les recherches de Redi sur les remèdes exotiques.....	37
III. — Léonard de Capoue, Redi et d'autres, parmi les novateurs, ont-ils cru la médecine condamnée à une perpétuelle stérilité? — Les partisans des anciens estiment que, d'une façon générale, les sciences nous ont été transmises à l'état de perfection par l'antiquité. — L'école adverse croit à leur progrès indéfini. Par suite, si elle est sans complaisance pour ses propres fondateurs, elle ne refuse pas non plus tout mérite aux anciens, en qui elle voit des précurseurs.....	44

CHAPITRE IV

CONTESTATIONS PARTICULIÈRES, TRACASSERIES ET HAINES OCCASIONNÉES
PAR LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES.

I. — A Bologne. — Marcel Malpighi, champion des modernes, en butte aux hostilités de l'école adverse. — Le galéniste Ovide Montalbano. — La formule du serment imposé aux futurs docteurs en médecine. — Jérôme Sbarragli et ses attaques publiques contre les modernes, — Malpighi victime d'un acte de vandalisme.....	54
II. — A Naples. — Thomas Cornelio, l'un des premiers introducteurs des nouveautés scientifiques dans cette ville, pris à parti comme médecin et comme catholique. — Son ami, Sébastien Bartoli, en lutte avec Charles Pignatari. — Gaétan Tremiglozzi, dans la <i>Staffetta da Parnasso</i> , répond aux attaques dirigées par Charles Celano contre les médecins novateurs et, à son tour, il fait la satire des galénistes. — Il est chargé par l'académie des <i>Virtuosi</i> de défendre un de ses membres contre un partisan des anciens.....	57
III. — En Toscane. — L'adversaire le plus dangereux des modernes fut Moneglia. — A Pise, il est mauvais collègue et professeur peu zélé. — La satire de Menzini contre lui. — Moneglia en contestation avec Ramazzini, un des plus illustres parmi les propagateurs des idées nouvelles. — Le médecin Cinelli intervient dans la querelle qui semblait épuisée. — Son libelle lui vaut d'être emprisonné. — Il s'exile. — Moneglia fait composer un pamphlet contre Cinelli et	

	Pages.
Magliabechi. — Comment ce dernier se trouve mêlé à cette querelle. — Son inimitié avec les jésuites. — Triste fin de Cinelli.....	61

CHAPITRE V

LA VICTOIRE DES MODERNES.

I. — Divers faits ou témoignages indiquent, sans doute, qu'aux environs de 1720, la victoire des partisans des modernes en Italie n'était pas décisive. Mais d'autres, non moins importants et plus nombreux, attestent qu'on pouvait la considérer comme très prochaine : beaucoup de leurs ennemis acceptaient leurs conclusions, tout en attribuant à l'antiquité la première idée des découvertes du xvi ^e siècle : — les modernes font des prosélytes même dans les rangs du clergé ; — leurs ouvrages ne soulèvent plus d'ardentes polémiques ; — à Bologne et à Rome, ils voient fonder des établissements utiles à leur cause.....	68
II. — Il leur restait néanmoins à soustraire, autant que possible, la jeunesse à l'influence de leurs adversaires. C'est surtout entre 1730 et 1740, qu'ils atteignirent ce résultat, car c'est alors qu'on leur permit d'exposer leurs méthodes dans les principales Universités.....	77
III. — Deux faits achèvent de fixer à peu près la date où les modernes peuvent être considérés comme définitivement victorieux : c'est la double réparation accordée à Galilée par la publication autorisée de son fameux <i>Dialogo</i> , en 1744, et par le transfert de ses restes dans un mausolée, à l'intérieur de <i>Santa Croce</i> , en 1737.....	80

CHAPITRE VI

LA CRITIQUE HISTORIQUE EN ITALIE,

A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE ET DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII^e.

I. — Eclat de l'érudition italienne au xvi ^e siècle. — Pierre Vettori, César Baronius, Onuphre Panvinio. — Charles Sigonius, son activité, sa méthode. — Décadence de l'érudition au xvii ^e siècle; comment on comprend alors l'étude du passé.....	85
II. — La renaissance de l'érudition italienne, à la fin du xvii ^e siècle et dans la 1 ^{re} moitié du xviii ^e siècle; est liée aux progrès de la méthode expérimentale. Beaucoup des érudits qui s'illustrèrent alors connaissaient en détails et admiraient ces progrès. Plusieurs même y contribuèrent personnellement.....	90
III. — Cette renaissance est due aussi en grande partie à l'exemple étranger. Par le <i>Journal des Scavans</i> , par le <i>Giornale de letterati</i> , par des correspondances, on sut quel prix on attachait à l'érudition hors d'Italie; d'ailleurs, c'est la péninsule qui souvent alimentait, avec ses matériaux, les travaux exécutés de l'autre côté des Alpes. — Tantôt, elle les expédia aux érudits de France, de Hollande, etc.; c'est le cas de Ménage; tantôt, ils vinrent eux-mêmes les chercher; ainsi firent plusieurs bénédictins français, notamment les Pères Mabillon et de Montfaucon, ainsi que leurs compagnons. — Accueil généralement aimable qu'ils reçurent. Cependant, dépit, susceptibilité ou émulation que provoquèrent leurs succès, leur rude franchise et leur activité. On les admira ou on les jaloua; en tout cas, on les connut, eux et leurs ouvrages. Souvent, on prit ceux-ci comme modèles. — L'exemple de ces religieux put, en particulier, encourager les érudits à l'indépendance.....	93
IV. — Celle-ci se manifesta parfois envers le pouvoir séculier et la papauté elle-même (exemples de Scipion Maffei et de Benoît Bacchini). —	

	Pages.
A propos de l'histoire ecclésiastique et des vies de saints (le <i>liber pontificalis</i> de Baccini). — La polémique relative aux actes de saint Cresci; l'opinion du Père Sassi.....	410
V. — Avec quel esprit la nouvelle école accueillit plus spécialement les récits de miracles : on le voit par des exemples empruntés à Baccini, Noia, Muratori, Grandi, Lami.....	415
VI. — Apparition de cette idée que l'avis d'un érudit hérétique peut valoir celui d'un catholique : Lami, Muratori, Tartarotti. — En résumé, les érudits n'examinent que les problèmes dont l'Eglise n'impose pas la solution. Ils ne s'attaquent pas (sauf Giannone) aux livres saints, ni à la possibilité elle-même du miracle.	419

DEUXIÈME PARTIE

Spiritualistes et Matérialistes.

CHAPITRE PREMIER

LA TENDANCE AU MATÉRIALISME, EN ITALIE, ENTRE 1660 ET 1693 ENVIRON.

- I. — Surtout entre 1660 et 1693 environ, les modernes adoptèrent en général la physique atomistique. — En Toscane, en 1690 et déjà en 1670, on reproche à divers professeurs de l'Académie pisane de l'enseigner. — De quand date l'introduction de cette doctrine dans cette partie de l'Italie. — Le Français Bérigard. — Gassendi; ses relations avec Galilée; faveur dont il jouit au *Cimento*; un livre écrit contre lui, en 1673, par un professeur de Pise; sa longue fortune en Toscane; édition de ses œuvres à Florence, en 1727. — Rossetti et son système. — Les lecteurs de Lucrèce. — A Rome, faveur de Lucrèce et de Gassendi. — A Padoue, ce dernier est encore redouté en 1713. — A Naples, grande vogue du gassendisme, dès 1663; elle est encore attestée, vers 1688, par Vico, en 1694, par Antoine Arnauld. Amenta gassendiste en 1710. — Tremiglozzi, élève de Sébastien Bartoli, médecin de Naples, fait connaître le gassendisme à Bari, en 1678. — En même temps, on lit Lucrèce..... 123
- II. — La foi religieuse des atomistes est suspectée. Parmi ceux qu'on accuse d'incrédulité, il en est dont nous ne savons s'ils se réclament de Lucrèce ou de Gassendi : ainsi un étudiant de Bologne et, dans l'Italie méridionale, Élie Astorini. — D'autres fois, on s'en prend nettement à Gassendi, (à Rome, sous le pontificat d'Innocent XI et en 1693); et à Lucrèce (en Toscane durant plus de cinquante ans; à Naples entre 1691 et 1693). — Histoire de la traduction du *De natura rerum* faite par Marchetti..... 133
- III. — Les alarmes où la diffusion de l'atomisme jeta beaucoup de catholiques ne semblent pas avoir toujours été injustifiées. Dans le dernier tiers du XVII^e siècle, l'incrédulité n'est pas rare en Italie : témoignages de Salvator Rosa, Menzini, Magalotti, Frugoni, Segneri. — Relations de cette incrédulité avec le progrès des sciences expérimentales et surtout avec la vogue de l'atomisme..... 143

CHAPITRE II

DESCARTES ET LA FOI RELIGIEUSE.

LES ADVERSAIRES SPIRITUALISTES OU MATÉRIALISTES DE CE PHILOSOPHE.

- I. — Bien que des œuvres de Descartes aient été connues en Italie dès les environs de 1660 (Galilée par exception eut en mains le *Discours de*

	Pages.
la méthode en 1637), c'est dans les dernières années du XVII ^e siècle que le philosophe français commence à être assez fréquemment prôné ou combattu. — Quelques faits prouvent qu'il ne fut pas toujours considéré comme un allié par les spiritualistes.....	151
II. — A Naples : le Père de Benedictis hostile aux cartésiens ; son principal adversaire est Grimaldi ; détail des arguments qu'on s'oppose de part et d'autre. — Après la mort du Père de Benedictis (1706), les cartésiens respirent jusqu'à ce que le vice-roi cardinal d'Althan les soupçonne d'impiété ; persécution détournée grâce à Spinelli. — Nouvelles difficultés de Grimaldi avec les jésuites ; il réimprime en 1725 les <i>Risposte</i> qu'il avait autrefois adressées au Père de Benedictis. Le vice-roi s'oppose à cette deuxième édition ; l'ouvrage mis à l'Index, en première classe, en 1726, passe à la deuxième en 1736, ce qui est une demi victoire pour Grimaldi.....	155
III. — Encore à Naples : attaques de Doria contre les cartésiens. Rapports qu'il prétend établir entre leurs idées et celles de Spinoza. — Sous quelles influences Doria, ancien disciple de Descartes, abandonne le parti de celui-ci. Spinelli lui répond.....	163
IV. — En Toscane : graves paroles de Sténon, ancien protestant, contre Descartes. — Quarante-six ans plus tard, querelle à propos de la <i>Philosophia Novo-Antiqua</i> où le Père Ceva (1704) s'en était pris à Lucrèce et à Gassendi, mais surtout à Descartes, et dont une 2 ^e édition avait paru en 1718 (Milan), une 3 ^e en 1719 (Vienne). En 1723, il en court une censure manuscrite à Pise : c'est la <i>Diacrisis</i> de Guy Grandi. Les jésuites de Florence répondent par une 4 ^e édition de la <i>Philosophia Novo-Antiqua</i> précédée d'une préface injurieuse pour les professeurs de Pise. La <i>Diacrisis</i> s'imprime (1724) : son contenu. — L'animosité des jésuites, en Toscane, contre les innovations dans les sciences et surtout dans la philosophie, s'expliquerait en partie parce que leurs concurrents, les <i>Scolopi</i> , étaient les amis des novateurs	167
V. — L'automatisme des bêtes considéré comme particulièrement dangereux par certains spiritualistes : théories que veulent y substituer Barbieri, Costantino, Magalotti. — Le même automatisme repoussé par des matérialistes : Giannone ; relations entre son <i>Istoria Civile</i> et son <i>Triregno</i> ; il rêve de ruiner le clergé en affaiblissant les croyances spiritualistes : voilà pourquoi certaines idées cartésiennes l'irritent ; — Vallisnieri et sa progression des âmes ; retentissement de ses idées.....	174

CHAPITRE III

DU CHOIX FAIT PAR LES ITALIENS ENTRE LES DOCTRINES CARTÉSIENNES.
LE TRIOMPHE DE LOCKE.

I. — Fortune de la dioptrique, de la physique, de la physiologie cartésiennes en Italie. Les poèmes de Filicaia, Lama, Campailla, Stay, Tartarotti. — Les esprits animaux ; le rôle du cerveau.....	185
II. — Descartes et Malebranche honorés parce qu'ils ont enseigné aux hommes à se dégager de préjugés et à penser par eux-mêmes. — L'état d'esprit de la jeunesse napolitaine, vers 1710. Témoignages d'Amenta, dans les <i>Rapporti di Parnaso</i> , et de Vico : les jeunes gens dédaigneux des langues, de l'histoire, de la poésie, etc. Vico rend responsable du mal l'éducation cartésienne. L'examen de celle-ci telle que la pratiquait un célèbre professeur de la Calabre, Caloprese, donne en grande partie raison à Vico. Doria essaye de réagir dans le même sens que celui-ci, notamment contre le rôle donné à l'algèbre. Leurs efforts sont nuls.....	192

	Pages.
III. — La <i>Scienza Nuova</i> de Vico. On en comprend mieux l'originalité quand on replace l'auteur au milieu de ses concitoyens ; c'est une protestation contre leur tendance à ne s'intéresser qu'au vrai démontrable, à ne traiter que des sujets très limités, commentaires précis d'un document, à dédaigner la tradition pour n'accepter que le critérium de l'évidence, à reléguer la métaphysique dans les cloîtres. — La Providence, selon Vico, et le libre arbitre. — Les trois âges de la société et le progrès.....	205
IV. — En Vénétie, peu de vogue de la métaphysique cartésienne, malgré les efforts de Fardella, qui guida l'abbé Conti. D'ailleurs, discrédit général de toute métaphysique.....	210
V. — Constatations du même genre pour la Toscane, Naples et, en somme, toute l'Italie.....	218
VI. — L'avènement de Locke et son règne. Comment Doria, après avoir combattu Descartes, tourna ensuite ses armes contre Locke qui lui parut infiniment plus dangereux. Premières apparitions du philosophe anglais en Italie, vers 1727. Avec Doria, les premiers adversaires de Locke en Italie furent Muratori en 1735 et 1745, le futur cardinal Gerdil en 1747 et 1748, et divers écrivains qui, de 1740 à 1750, s'en prirent non seulement à Locke, mais à Bayle, à Spinoza, à Hobbes, etc. — Opinion de F. M. Zanotti sur les dangers de la philosophie de Locke. Grande diffusion de celle-ci et, d'une manière générale, d'ouvrages réputés dangereux pour la foi religieuse. Cris d'alarmes jetés par des catholiques qui jugeaient en péril la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme.....	224

TROISIÈME PARTIE

Le vrai et l'utile dans les belles lettres.

CHAPITRE PREMIER

LES VŒUX DES RÉFORMATEURS.

LA LITTÉRATURE DEVRA PEINDRE LE VRAI ET ÊTRE UTILE.

I. — Gravina, Muratori, Garofalo, Quadrio, Martello, Apostolo Zeno, Conti, Maffei, Gorini-Corio, G. Gozzi (les six derniers parlant spécialement du théâtre) concordent pour demander à la littérature d'être vraie et utile. — Cet idéal, si éloigné de celui du <i>seicento</i> , s'est formé sous trois influences.....	233
II. — Influence religieuse. — Les attaques des moralistes ecclésiastiques contre le théâtre italien, au cours du xvii ^e siècle, mais surtout dans le dernier tiers. Mesures prises par deux papes. — Efforts des jésuites, hors du théâtre. Ils veulent tourner les auteurs vers des sujets religieux : leurs relations avec Maggi, Lemene, Martello. Les oratorios à Florence.....	238
III. — Influence savante. — Le rôle de Redi devenu, en matière poétique, une sorte de chef d'école. Qualités qu'il recommande. — Buragna dans l'Italie méridionale. — Le <i>Giornale de' letterati</i> de Parme. — Accord des influences religieuse et savante.....	245
IV. — Influence française. — Juste en ce dernier tiers de siècle, des Français, parlant en leur propre nom ou reproduisant les propos de leurs devanciers, lancent des attaques répétées contre des poètes italiens un peu de tous les temps. Ils leur reprochent précisément d'être immoraux, de choquer la vraisemblance et la raison. — Ces critiques ne restèrent pas inconnues en Italie.....	249

CHAPITRE II

Pages.

LES VŒUX DES RÉFORMATEURS.

IL FAUT RIVALISER AVEC LES FRANÇAIS, NOTAMMENT AU THÉÂTRE.

- I. — L'Italie répond aux attaques françaises. — *L'Arte Poetica* de Menzini. — *La Perfetta Poesia* de Muratori. — Les *Considerazioni* du marquis Orsi dédiées à Mme Dacier. — Lettres adressées au marquis par divers Italiens pour l'aider à défendre l'honneur national. Concessions faites aux Français en ce qui concerne Marino et le *Seicento*, l'*Aminta*, le *Pastor Fido*, la *Filli*. — E. Manfredi déclare les Français incapables de comprendre la lyrique italienne. — Ils ont, dit Muratori, cultivé les pointes, bien avant de connaître Marino. — Comment Muratori et Orsi expliquent le jugement de Boileau sur le Tasse. — Ronsard défendu contre ses compatriotes. 253
- II. — Résultats de cette polémique : elle contribue à ramener l'attention des Italiens vers leurs plus anciens et leurs plus grands poètes. — Elle excite leur amour-propre et provoque en eux le désir de faire figure en face de l'étranger, avec leurs travaux scientifiques et littéraires : la république projetée par Muratori; le *Giornale de' Letterati d'Italia*. 263
- III. — En outre, on tâchera d'évincer le genre d'ouvrages français dont le public est alors le plus épris dans la péninsule, les tragédies. — Martello, Gorini-Corio, l'abbé Conti en composent pour tâcher de substituer un répertoire italien au répertoire français. Efforts de Maffei pour faire jouer des pièces italiennes, du xvi^e siècle. En même temps, on tâche de discréditer le théâtre français comme étant invraisemblable et immoral : critiques de Fontanini, Gorini-Corio, Conti, Maffei, Muratori, Riccoboni, Calepio, Gravina, contre la tragédie française. — Molière pris à parti par Muratori et Becelli. 267

CHAPITRE III

LES VŒUX DES RÉFORMATEURS. — IL FAUT QUE LES BELLES-LETTRES ANTIQUES SOIENT REMISES EN HONNEUR.

- I. — Coup d'œil sur les reproches adressés aux littératures grecque et latine, en Italie, au xvi^e et au xvii^e siècle. Elles ont comme adversaire Becelli; — l'abbé Conti s'en prend seulement aux écrivains latins; — critiques faites par d'autres aux érotiques et aux satiriques latins, aux tragiques grecs. 283
- II. — A part ces exceptions, bienveillance avec laquelle on traite les auteurs antiques, sans professer pour eux aucun respect superstitieux. — Le cas d'Aristote. — La fortune d'Anacréon 287
- III. — Homère défendu contre des Français : La Motte blâmé, Mme Dacier très vantée. — Muratori attaque l'*Iliade*; — au contraire, Salio, Gravina, Vico, Ricci, Algarotti, Rolli, sont de grands admirateurs de ce poème et de l'*Odyssée*. 289
- IV. — Pindare et Théocrite défendus contre des Français. 296

CHAPITRE IV

LES ŒUVRES DES ÉCRIVAINS ITALIENS FURENT-ELLES VRAIES ET UTILES, A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE ET DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII^e ?

- I. — Deux courants dans la littérature d'édification pieuse, à la fin du xvii^e siècle et dans la première moitié du xviii^e. D'un côté, on vulgarise des textes saints, on écrit des œuvres qui conservent à la

	Pages.
religion sa gravité. — A ce premier groupe appartiennent Loreto Mattei, Lemene avec son <i>Dio</i> . Zeno et Métastase avec leur oratorios, Menzini, Marchese, Filicaia, le Père Cotta, etc. D'autre part, dans un plus grand nombre d'œuvres, on abuse du merveilleux, on représente la religion toute fleurie et gracieuse, très accommodante. Tels sont le poème de Martello sur <i>Gli occhi di Gesù</i> , le <i>Rosario</i> de Lemene, le <i>Jesus Puer</i> du Père Ceva, l' <i>Anacreonte cristiano</i> et la <i>S. Infanzia di Gesù</i> de Presepio Presepi, beaucoup d'oratorios, des vers de Maggi et d'Adimari, etc.....	299
II. — L'Arcadie. — Déguisement pastoral dont on revêt Dieu, la Vierge, les saints et les hommes. — Les églogues arcadiennes ; leur monotonie et leurs invraisemblances. — Comment on peut, d'après des pièces plus courtes, se représenter la vie pauvre, mais innocente et paisible, que divers Italiens attribuaient aux bergers. — Au contraire, idéal champêtre de Rolli, Métastase, Frugoni. Eux font un rêve épicurien.....	311
III. — La peinture de l'amour dans la poésie lyrique. — L'homme est un soupirant timide, respectueux, qui souffre, sans maudire la femme impitoyable pour lui. — La répétition incessante des mêmes thèmes et souvent des mêmes formules dénote chez les auteurs le manque de sincérité. — D'ailleurs, divers poètes, dans le deuxième quart du siècle, changent de ton et ne gardent du goût de la génération précédente (et encore pas toujours) que l'horreur de l'indécence.....	320
IV. — Le genre didactique. — Comment il se réveille dès la fin du xvii ^e siècle, cultivé, d'un côté, par les jésuites, et, de l'autre, par des écrivains enrôlés parmi les modernes. — Les églogues pastorales et savantes. — Le <i>Globo di Venere</i> . — Le <i>Newtonianismo per le Dame</i>	323
V. — Le théâtre. — 1 ^o La présence des femmes sur la scène continue à provoquer de sérieuses défiances qui semblent justifiées. — 2 ^o La comédie, bien que, souvent encore, pleine d'invraisemblances, devient régulière, fait un effort pour peindre la vérité ; en tout cas, elle n'est pas, en général, licencieuse. — Maggi, Fagioli, Gigli, Nelli, Maffei, Goldoni débutant. — 3 ^o L'opéra. Combien il est invraisemblable, au témoignage de Muratori et de Marcello. — Martello se console de cette défectuosité. — Zeno cherche à l'atténuer. Le mélodrame devient dans ses œuvres et celles de Métastase une tragédie régulière. — 4 ^o La tragédie. Jusqu'à quel point les peintures de Martello, Gravina, Conti purent être utiles et sont vraies.....	331

CHAPITRE V

LA DIFFUSION DE LA LITTÉRATURE ET DE LA LANGUE FRANÇAISES EN ITALIE, A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE ET DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII^e.

I. — Traces de l'influence française dans les tragédies et les comédies composées par des Italiens. On continue à traduire un grand nombre de pièces françaises. On transporte, d'ailleurs, en italien beaucoup d'œuvres françaises de toute sorte, notamment des romans et des œuvres pieuses. — On en lit aussi dans le texte original. Protestations du <i>Giornale de' Letterati d'Italia</i> (1713, 1715), d'Antoine Volpi (1737), d' <i>Alitofilo</i> (1738), d'un académicien <i>Intronato</i> (1740), de Muratori (1744).....	354
II. — L'envahissement du gallicisme constaté, en 1684, par Redi ; en 1694, par Magalotti ; en 1705, par Fontanini ; en 1740, par un académicien <i>Intronato</i> ; en 1740, par F. M. Zanotti ; et avant, par S. Maffei. Protestations de Vallisneri contre la fortune de la langue française en Italie.....	337

	Pages.
III. — La France, généralement si favorisée en Italie, paye-t-elle ce pays de retour? Elle estime ses savants et ses érudits, mais elle ignore leur langue maternelle, qu'elle continue à accuser d'affectation : les attaques de l'abbé Desfontaines et de Voltaire. L'Italie défendue par S. Maffei, Becelli, Rolli.....	360

CHAPITRE VI

DE L'INFLUENCE ET DE LA CONNAISSANCE DES LETTRES ANCIENNES, EN ITALIE, ENTRE 1700 ET 1750.

I. — On fait des emprunts à la mythologie, pour étoffer des poèmes lyriques. On l'exclut en général de l'opéra, sauf dans les ballets. — Pour la connaître, on n'avait pas besoin de recourir aux textes anciens, il suffisait de lire les poètes italiens des siècles précédents. — On peut en dire autant pour quelques thèmes traités d'abord par Théocrite. — Les odes pindariques; l'influence de Pindare ne s'y retrouve aucunement. — Anacréon est, de tous les anciens, le poète le plus imité. En général, on ne retrouve pas son tour d'esprit chez ceux qui s'inspirent de lui. — Quelques traces d'influence de Sophocle et d'Euripide, de Tibulle, d'Horace.....	363
II. — On ignore la langue grecque : doléances de A. M. Salvini, M. A. Ricci, J. Pecci; — et la langue latine : plaintes de Muratori, Gravina, Facciolati, Vico, etc. — Certains trouvent que l'on consacre encore trop de temps à l'étude du latin; ainsi, Vallisnieri. Celui-ci, ainsi que quelques autres, demande que les Italiens ne rédigent plus leurs ouvrages dans cette langue. C'est ce parti que l'on prend en général.....	369
III. — On ne connaît guère non plus les anciens, sauf Anacréon, par des traductions. — Néanmoins, après 1725 environ, celles-ci deviennent un peu plus fréquentes.....	372
CONCLUSION.....	375
TABLE ANALYTIQUE.....	379
IMPRIMATUR.....	408

ÉTUDE

SUR

L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE DE L'ITALIE

DE 1637 A 1750 ENVIRON

PREMIÈRE PARTIE

LA CRÉDULITÉ ET L'ESPRIT CRITIQUE

CHAPITRE PREMIER

La condamnation de Galilée et ses conséquences immédiates.

SOMMAIRE. — I. En 1632, en Italie, état florissant du parti qui répudie le principe d'autorité en matière scientifique; il est discipliné et se groupe respectueusement autour de Galilée; liberté dont il jouit pour exprimer ses idées. — Le *Dialogo* de Galilée sur le mouvement de la terre paraît en 1632, avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

II. Mesures prises après la condamnation de Galilée pour jeter l'effroi parmi ses amis. — Le pape ne permet pas qu'on élève au grand homme un mausolée à Florence. — Résultats obtenus : l'académie des *Lincci* cesse d'exister, les ouvrages des disciples de Galilée ne se publient pas, le silence presque complet se fait en Italie autour de la découverte de Torricelli, prudence à laquelle sont contraints, à Pise, les ennemis des péripatéticiens.

Premières manifestations du réveil des esprits.

I

Au début de 1632, un avenir prospère semble promis aux Italiens qui, pour déterminer les lois de la nature, observent, expérimentent et calculent en toute indépendance. Ils forment un parti très discipliné. Galilée en est le chef incontesté (1).

(1) Voir t. I, p. 146 de R. Caverni, *Storia del metodo sperimentale in Italia*. Firenze, 1891. G. Civelli editore.

Tous les vrais savants de la péninsule s'inclinent devant lui. En général, son génie leur inspire des accents admiratifs ; ils se taisent en cas de désaccord avec le maître. Ceux qui peuvent entendre sa voix, les moins favorisés qui doivent se borner à un simple commerce épistolaire, tous attendent impatiemment son avis sur les problèmes scientifiques alors débattus.

Aussitôt qu'ils le connaissent, plusieurs le propagent avec d'autant plus de facilité qu'ils occupent des chaires importantes. Galilée lui-même avait enseigné à Pise et à Padoue ; les auditeurs affluaient à ses leçons. Établi à Florence depuis 1612, il y expliquait sa doctrine dans des entretiens fort prisés ou des livres très lus (1). Quel contraste saisissant entre lui et ses contemporains, les célèbres penseurs Bruno et Campanella ! Le premier, persécuté presque sans trêve, court la France et l'Allemagne, jusqu'au jour où sa mauvaise fortune le reconduit en Italie ; il y termine sur le bûcher une vie aventureuse et misérable. L'autre, s'il ne périt pas de mort violente, passe trente années en prison. Il en sort pour finir ignoré. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient donc fonder des écoles ; d'ailleurs, l'Église empêcha fort longtemps leurs œuvres de se répandre dans la péninsule.

A Galilée, il est vrai, le cardinal Bellarmin avait, en 1616 (2), au nom du Saint-Office, enjoint d'abandonner l'opinion que le soleil est immobile au centre du monde et que la terre se meut. Mais, au mois de janvier 1632, le savant prenait sa revanche. Alors parut le *Dialogo* où, sous une forme adroite, il défendait précisément le système de Copernic (3). Plusieurs

(1) Professeur de mathématiques à l'académie pisane, de 1589 à 1592 ; puis, à l'Université de Padoue, jusqu'en 1612 ; à cette date, il s'établit à Florence. — Voir *Vita e commercio letterario di Galileo Galilei nobile e patrizio Fiorentino matematico e filosofo sopraordinario de' Gran Duchi di Toscana*, scritta da Gio. Batista Clemente de' Nelli ecc., Losanna, 2 vol. 1797.

(2) Décret du 3 mars 1616. Mais, dès 1611, le Saint-Office avait l'attention dirigée vers l'illustre savant. Voir les pièces 1, 2, 3, 4, 5, 6 dans *Galileo e l'inquisizione. Documenti del processo Galileiano esistenti nell'Archivio del S. Uffizio e nell'archivio segreto vaticano, per la prima volta integralmente pubblicati* da Antonio Favaro direttore dell'edizione nazionale delle opere di Galileo Galilei. Firenze, G. Barbèra editore, 1907. Ces documents sont reproduits dans *Le Opere* di Galileo Galilei. Ediz. nazionale, vol. XIX. Firenze, 1907.

(3) *Dialogo* di Galileo Galilei Linceo matematico sopraordinario dello

imprimatur le précédaient, entre autres ceux des Pères Riccardi et Clément. Le premier de ces religieux était maître du sacré palais et assistant de l'Index; l'autre, inquisiteur à Florence.

Dira-t-on que Galilée usa d'artifice pour obtenir ces permis et que, dans son ouvrage, il dépassa sciemment les limites de la liberté que lui avait laissée le pouvoir ecclésiastique? En supposant le fait vrai (1), ne prouve-t-il pas que l'auteur se jugeait assez puissant, lui et ses amis, pour être à l'abri de tout péril, lorsque de violentes clameurs feraient découvrir son audace?

II

Au moment où Galilée semblait le plus redoutable, les ennemis de la jeune école se conjurèrent pour éprouver contre lui le courage qu'ils tiraient du désespoir. Selon eux, le colosse abattu ne manquerait pas d'entraîner dans sa chute tous ceux qui avaient grandi et prospéré à ses côtés. Au lieu d'admettre humblement la thèse que recommandaient les plus vénérables autorités, il osait choisir entre les systèmes de Ptolémée

studio di Pisa. E filosofo, e matematico primario del Serenissimo Gr. Duca di Toscana. Dove ne i congressi di quattro giornate si discorre sopra i due Massimi sistemi del mondo tolemaico, e copernicano; Proponendo indeterminatamente le ragioni Filosofiche e naturali tanto per l'una, quanto per l'altra parte. Con privilegi. In Fiorenza, Per Gio. Batista Landini MDCXXXII. Con Licenza de' Superiori.

On lit plus loin *Imprimatur si videbitur Reverendiss. P. Magistro Sacri Palatii. Apostolici. A. Episcopus Bellicastensis Vicesregens. — Imprimatur. Fr. Nicolaus Riccardius Sacri Palatii Apostolici Magister. — Imprimatur Florentiae ordinibus consuetis servatis. 11 Septembris 1630. Petrus Nicolinus Vic. Gener. Florentiae. — Imprimatur. Die 11 Septembris 1630. Fr. Clemens Egidius Inqu. Gener. Florentiae.*

— Al Discreto Lettore..... « Per tanto è mio consiglio nella presente fatica mostrare alle nazioni forestiere, che di questa materia se ne sa tanto in Italia, e particolarmente in Roma, quanto possa mai haverne imaginato la diligenza Oltramontana; e raccogliendo insieme tutte le speculazioni proprie intorno al Sistema Copernicano, far sapere, che precedette la notizia di tutte, alla censura Romana; e che escono da questo Clima, non solo i Dogmi per la salute dell' anima, mà ancora gl' ingegnosi trovati per delizie degl' ingegni. »

(1) Voir à ce sujet, dans *Galileo e l'inquisizione*, la pièce 20. Voir aussi la déclaration faite par Galilée devant le Saint-Office, le 30 avril 1633. Elle est p. 342-343 du tome XIX de l'édition nationale de ses œuvres.

et de Copernic. Si le Saint-Office punissait une telle indépendance, un coup mortel atteindrait la liberté scientifique.

On sait quel résultat produisirent les menées des péripatéticiens obstinés. En 1633, l'astronome entendit condamner et dut rétracter les théories qu'il soutenait dans son dernier livre. La secte haineuse mit tout en œuvre pour tirer de sa victoire un terrorisant effet moral. La sentence rédigée d'abord, suivant la coutume, dans la langue de l'accusé, fut traduite en latin, à l'usage de l'étranger. Tous les inquisiteurs et tous les couvents d'Europe (1) en reçurent une copie. A Padoue (2) les représentants du Saint-Office ne jugèrent pas suffisant de la communiquer à une partie du personnel de l'Université. Ils la répandirent dans les bibliothèques, qu'ils visitèrent, d'ailleurs, en vue de saisir le volume détesté. Des décrets du 16 et du 30 juin visaient en particulier Florence (3). Les professeurs publics de mathématiques y furent convoqués en réunion plénière pour entendre la lecture du jugement. On la répéta dans une assemblée composée de tous les maîtres qui, à titre privé ou non, enseignaient cette même science ou bien la philosophie (4). L'Inquisition ne borna pas là ses procédés vexatoires. Laisser éditer un ouvrage quelconque de sa victime (5) ; permettre qu'on accompagnât de paroles élogieuses le nom du condamné (6) : voilà à quoi elle ne put se résoudre. Elle adressa en conséquence à ses délégués des ordres rigoureux, dont Galilée se montra fort affecté.

La mort elle-même du grand homme ne parvint pas à

(1) *Galileo e l'inquisizione*, pièces 43-89. Ce sont les réponses faites à l'Inquisition par les divers inquisiteurs ou supérieurs ecclésiastiques de l'Europe.

(2) *Id.* pièce, 43. — Il s'agit surtout des lecteurs de philosophie et de math.

(3) *Id.* pièces 38 et 41.

(4) Sur l'exécution scrupuleuse de cet ordre, voir lettre de Marius Guiducci (27 Août 1633). Elle est publiée dans *Miscellanea Galileiana inedita. Studi e ricerche* di Antonio Favaro. Venezia, 1887. (*Sulla pubblicazione della sentenza contro Galileo e sopra alcuni tentativi del Viviani per far rievocare la condanna dei Dialoghi Galileiani.*)

(5) Lettres du P. Fulgence Micanzio à Galilée, 10 fév., 17 et 24 mars 1633 dans *Opere* di Galileo Galilei, *edizione nazionale*, tome XVIII, 1906.

(6) Voir, même tome, lettre de don Vincent Renieri, 6 mars 1644. Voir aussi la p. 113, de Favaro, *Miscell. Galil.* ouv. cité.

désarmer ses ennemis. Le bruit s'étant répandu que Cosme II voulait lui élever un tombeau dans l'église *Santa-Croce*, Urbain VIII interrogea l'ambassadeur de Toscane; il observa que Son Altesse commettrait ainsi un attentat sans exemple. Ignorait-elle le scandale provoqué par Galilée dans toute la chrétienté, en soutenant et en propageant une erreur capitale, dont le tribunal romain avait fait justice (1) ? Le diplomate, en ayant référé à son maître, déclara qu'il ne fallait pas attacher d'importance à des propos en l'air. Le pape témoigna une grande joie de cette réponse (2). En effet, combien on eût blâmé le grand-duc, si, exécutant le dessein qu'on lui prêtait, il s'était permis de glorifier ce Galilée dont le *Dialogo* avait été un objet de moquerie, même pour les hérétiques !

De telles rigueurs portèrent leurs fruits : les péripatéticiens purent se flatter, pendant environ vingt-cinq ans, d'avoir, non pas certes étouffé, mais tout au moins suspendu la liberté de penser. Car un fait apparaît remarquable dans la période qui s'écoule entre la malheureuse date de 1633 et presque le dernier tiers du siècle : les partisans des vieilles idées continuent, dans des œuvres nombreuses, à soutenir leurs propres théories et à décocher des traits envenimés contre Galilée et ses disciples; ces derniers, au contraire, se tiennent dans l'ombre (3).

(1) « Non era punto d'esempio al mondo che S. A. facesse questa cosa, mentre egli è stato qui al Santo Off^o per una opinione tanto falsa, e tanto erronea, con la quale anche ha impressionati molti altri costà e dato uno scandalo tanto universale al Cristianismo, con una dottrina stata dannata. » — Lettre de l'ambassadeur Franc. Niccolini (Rome, 25 janvier 1642), publiée dans *Annali delle Università Toscane*, tomo 22, Pisa nella tipografia Vannucchi 1899, (art du prof. Alexandre Paoli. *La scuola di Galileo nella storia della Filosofia*. Parte I, pag. VII.) — Sur les doutes que souleva, au moment de la mort, la question de la sépulture à donner à Galilée en un lieu consacré, voir *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del secolo XVII, scritta in varie lettere* Da Giovambattista Clemente Nelli, Patrizio Fiorentino. In Lucca MDCCLIX, appresso Vincenzo Giuntini, page 5, note 4.

(2) « Dicendo d'essersi mossa a parlarne da mero zelo della reputatione di S. A. S. a fin ché non si havesse a dire con suo biasimo che ella havesse eretta una memoria d'un huomo stato Inquisito, e la cui opera è stata dannata e prohibita per erronea, mentre sino gl' eretici se ne sono risi ». Ces paroles du pape se trouvent dans la lettre de François Niccolini, du 8 février 1642, pages VII-VIII, de l'article cité de Paoli. A la page VIII, on voit qu'à propos du monument projeté, des lettres furent échangées entre l'inquisiteur de Florence et le cardinal Barberini.

(3) C'est un fait qui frappe notamment quand on parcourt *Historiae*

Les faits suivants sont-ils de simples hasards ou prouvent-ils seulement l'insouciance des savants pour la gloire les uns des autres ? Ne faut-il pas plutôt y voir des signes de la prudente timidité que les péripatéticiens avaient su inspirer aux esprits ?

Nicolas Aggiunti, élève de Galilée, meurt en 1635, à trente-cinq ans ; il laisse des manuscrits tels que, de nos jours, on n'a pu les lire sans déplorer vivement un trépas si prématuré (1) : en effet quelles merveilles eût accomplies un génie qui, si jeune, avait pu opérer tant de recherches originales à propos des phénomènes naturels et résoudre tant de nouveaux problèmes de mécanique ! Mais ses œuvres restèrent inédites. Un cas plus significatif est celui d'Antoine Nardi. Il constituait à Rome, avec Magiotti et Torricelli, un docte triumvirat, dont Galilée parle souvent dans ses lettres familières (2). Nardi se préoccupe de faire paraître un livre où l'expérimentation tient une grande place. Il l'envoie même à Michel-Ange Ricci qui le soumet au Saint-Office. Ce tribunal crut-il devoir refuser le permis qu'on lui demandait ? Sans doute, on ne saurait l'affirmer. On est sûr du moins que le travail ne fut pas imprimé.

La fortune épargna davantage Benoît Castelli. A son décès, on trouva dans ses papiers quelques opuscules où, en toute indépendance, il étudie certains points de la physique (3). Le prince Léopold de Médicis les réunit pieusement et les publia. Mais quand ?... Vingt-cinq années après la mort de l'auteur, en 1669, c'est-à-dire à une époque où, comme nous le verrons bientôt, les partisans de la liberté scientifique avaient enfin repris une lutte ouverte et acharnée contre leurs ennemis.

Que penser aussi du long silence gardé, en Italie, autour du fait reconnu par Torricelli (4) ? Il avait démontré que si l'eau

Academiae Pisanae volumen III Auctore Angelo Fabronio ejusdem Academiae curatore. Pisis MDCCXCX.

(1) *Storia del metodo sperimentale in Italia*. T. I, p. 164. Mais l'auteur cite ces faits sans en tirer aucune conclusion pareille à la nôtre.

(2) Même ouvrage, p. 167.

(3) *Alcuni opuscoli filosofici del padre abbate d. Benedetto Castelli da Brescia monaco cassinese e matematico della fel. memoria di nostro signore papa Urbano VIII non più stampati. Al serenissimo e reverendissimo principe il sig. Cardinale de' Medici*. In Bologna, per Giacomo Monti 1669, ad istanza degli eredi del Dozza.

(4) Sur le sort de la découverte de Torricelli en Italie et en Europe,

monte dans les tubes dont l'air est épuisé par une pompe, ce résultat provient, non pas d'une horreur de la nature pour le vide, mais de l'atmosphère pesante pressant sur le liquide. On sait grâce à qui cette vérité recueillit en peu d'années l'admiration de tout le monde civilisé. Elle dut sa célébrité, non pas certes à des Italiens, mais à des étrangers ; en France, à Pascal, Descartes, Auzout, Pecquet, Roberval ; en Angleterre, à Robert Boyle ; en Allemagne, à Guéricke ; en Pologne, à Valerianus Magnus. Tandis qu'ils s'efforçaient de démontrer aux adversaires les plus obstinés la valeur et les conséquences d'une telle découverte, celle-ci passait à peu près inaperçue en son pays d'origine. Il est vrai que Thomas Cornelio (1) la recommandait en 1648, mais sa lettre est un document isolé. Sans doute aussi, à Rome, Gaspard Berti la vérifia publiquement, mais seuls de rares savants prenaient part à ce spectacle.

Le grand-duc de Toscane, pour complaire à un visiteur, invitait quelquefois Torricelli à répéter l'expérience au jardin Boboli ; mais bien peu nombreux furent les privilégiés qui, comme le P. Mersenne, jouirent d'une telle faveur. Enfin, parmi les premiers travaux du *Cimento* fondé en 1657, on trouve des recherches sur la pression atmosphérique et le vide ; mais les séances de cette société florentine étaient privées et elle n'en imprima un compte rendu qu'en 1667 (2).

Avant elle, la plus importante académie scientifique d'Italie avait été celle des *Lincci* (3), instituée à Rome, en 1603, par des jeunes gens qui, outre les belles-lettres et les mathématiques, prétendaient cultiver l'histoire naturelle. Le 26 mars 1616, elle inscrivait Galilée parmi ses membres :

avant 1667, voir l'ouvr. cité de Caverni *Storia del. met. sperim. in Italia*, T. I, p. 172 et suiv.

(1) Thomae Cornelii Consentini *Epistola subditiio Marci Aurelii Severini ad Vimæum Locrensem nomine Conscripita*. Elle est reproduite (pages 401-470) dans Thomae Cornelii Consentini *Progymnasmata Physica*. Neapoli MDCLXXXVIII.

(2) Sur cette société et l'ouvrage qu'elle publia en 1667, voir le chap. II de cette première partie.

(3) Voir *Breve storia della Accademia dei Lincci* scritta da Domenico Carutti. Roma, coi tipi del Salviacci, 1883. — D. Carutti. *Di Giovanni Eckio e della istituzione dell' Accademia dei Lincci*. (*Atti della R. Acc. dei Lincci, scienze morali*, S. 3, T. I, 1876-77.)

acte courageux, puisque, huit jours plus tôt, ce savant avait reçu du cardinal Bellarmin l'ordre d'abandonner la doctrine du mouvement de la terre; le 5 mai suivant, la congrégation de l'Index condamnait *donec corrigatur* l'ouvrage de Copernic *De revolutionibus orbium coelestium*. Après la mort de Cesi (1630), le plus influent d'entre eux, les *Lincei* virent leur activité interrompue, faute de ressources financières et surtout de bonnes volontés. En 1633, les études qui auparavant n'étaient que suspectes devinrent périlleuses. Les membres de la docte assemblée perdirent tout espoir de la rappeler à son premier éclat. Ils observèrent désormais un silence prudent. En 1651, ils n'étaient plus que trois, lorsque parut le *Tesoro Messicano*, illustration de l'histoire naturelle du Mexique. C'était, il est vrai, la reprise d'une œuvre commencée jadis par eux, et déjà parue incomplète en 1630. Mais, fort peu audacieuse, elle ne pouvait porter ombrage aux péripatéticiens. L'académie n'allait plus revivre qu'en 1745, grâce au zèle de Bianchi, mais à Rimini, non à Rome. Dans cette dernière ville, elle ne fut pas reconstituée (1) avant 1801.

Tant d'événements malheureux survenus après 1633 semblent encore moins tristes que la demi-trahison de quelques amis de Galilée. Ils se refroidirent du jour même où celui-ci fut sérieusement menacé (2), ne le renièrent sans doute pas en termes formels, mais admirèrent qu'il avait, en effet, commis une grave erreur scientifique, en croyant au mouvement de la terre. Leur faiblesse fut compensée par la fidélité de disciples moins pusillanimes.

Mais à ces derniers même s'imposa une prudente réserve. Charles Rinaldini (3), professeur ordinaire de philosophie à Pise, entre 1649 et 1663, expliquait à ses élèves les doctrines non seulement de Gassendi, mais encore de Galilée (4); toute-

(1) *Breve storia*, etc., ouv. cité, page 97.

(2) Sur ces renégats et sur la noble conduite, au contraire, de Castelli, voir pages 7 et suivantes des *Saggi di naturali esperienze fatte nell'Accademia del Cimento. Terza edizione Fiorentina, preceduta da notizie storiche dell' Accademia stessa, e seguitata da alcune aggiunte*. Firenze dai torchi della Tipografia Galileiana 1841.

(3) Page 20 du *Saggio di Stor. lett. Fiorentina del sec. XVII*, scritta da G. Nelli.

(4) On ne nous dit du reste pas lesquelles; mais le fait lui-même qu'il donnait cet enseignement presque en secret est éloquent.

fois, où déployait-il une telle audace? Dans des leçons particulières. A la date relativement avancée de 1665, on peut en dire autant d'Antoine Oliva (1). Il commentait à un futur savant, Laurent Bellini, et à Vincent d'Ambra, les textes du maître, non pas à Pise où il occupait une chaire, mais à Florence, quand, invité par le grand-duc Ferdinand, il habitait en été le palais Pitti. Toute tentative plus hardie se trouvait condamnée, pour le moment du moins, à une déplorable impuissance.

Entre 1657 et 1662, le curateur de l'Académie de Pise, Quaratesi, était tout dévoué aux idées nouvelles. Connaissant les bonnes dispositions de Ferdinand II, il insista pour que, dans cette université, fût professée la physique telle que la comprenaient Galilée et les modernes (2). « Bien entendu, disait-il, cet enseignement se poursuivra sans la moindre irrévérence envers le passé, mais dans le seul dessein de montrer en quoi nos devanciers ont erré, d'établir en somme que la Toscane, elle aussi, a son Platon et son Aristote. Le nouveau poste ne sera confié qu'à un homme jouissant d'un grand crédit en Italie et dont la valeur puisse imposer à tous. » Il ajoutait que le choix de Rinaldini lui semblait tout indiqué. Langage adroit, puisque Quaratesi savait son candidat très en faveur auprès de Ferdinand II (3). Malgré tout, celui-ci ne donna pas suite à ce projet : il ne se crut pas assez fort pour braver en face les amis de la routine.

Quant à Léopold de Médicis, frère du grand-duc, ce n'est pas la bonne volonté qui lui manquait. En 1658, il écrivait à un savant de l'époque, Jean-Alphonse Borelli, qu'il voulait « opérer quelque chose à Pise ». Mais cette promesse laissait tout à fait sceptique son correspondant. Celui-ci n'ignorait pas la puissance des péripatéticiens qui entouraient le prince (4).

(1) Page 14 du *Saggio di Storia lett. Fior.*

(2) *Historiae Academiae Pisanae* vol. III, ouv. cité, p. 17.

(3) *Id.* p. 393 et suiv.

(4) Lettre de Borelli à Viviani, Pise le 7 janv. 1658, publiée par le prof. Alexandre Paoli. *La scuola di Galileo nella storia della Filosofia*. Partie I, page XCVII, ouv. cité. On y lit : « Mi disse che voleva operar qualche cosa qui in Pisa, ma io però ci ho poca speranza : prima per esser circondato da Peripatetici li quali occupano tutto il tempo in quei loro spropositi ». — Dès 1657, le prince Léopold opéra quelque chose, mais à Florence, dans une académie toute privée.

Néanmoins, les exemples d'Oliva, de Rinaldini, de Quaratesi et de Léopold dénoncent, en Toscane, chez les partisans des modernes, aux environs de 1660, une impatience non douteuse. Elle se contient, certes, et n'ose éclater : la sentence du Saint-Office contre Galilée pesait encore lourdement sur la liberté philosophique. En 1662, une publication faite sous le patronage d'un maître de l'Académie pisane, Albizzini, prouve une audace un peu plus grande : on n'y dissimule pas combien on admire Galilée (1). Autre événement significatif : Bologne, sept ans plus tôt, vit paraître un recueil d'ouvrages de l'immortel savant. Le lecteur n'y trouve pas, il est vrai, le dialogue condamné, non plus que la lettre à Christine de Lorraine, mais des travaux imprimés jadis sans difficulté, et des opuscules inédits ne présentant aucun rapport avec la doctrine de Copernic. La tentative n'en était pas moins contraire à une défense formulée autrefois par l'Inquisition (2). Cependant, à force d'adresse patiente, l'éditeur et ses amis parvinrent à triompher des obstacles que leur opposa d'abord l'autorité ecclésiastique (3).

Quelques années après, vit le jour un important ouvrage qui expose une partie des recherches expérimentales librement faites à Florence par des savants fidèles à la mémoire de Galilée.

(1) *Philosophica asserta ex lucubrationibus praestantissimi viri Galilei deprompta, publice discutienda proponit* Jo. Cosimus Villifranchi Volaterranus, patrocinant Exc. Domini Jo. Andrea Albizzini Florentino in Pisana Academia Extraordinariam philosophiam publice profitente, serenissimo Ferdinando II. M. E. D. dicata, Pisis, 1662.

(2) On se rappelle, en effet, qu'après la condamnation, le Saint-Office avait défendu qu'on imprimât désormais aucun ouvrage de Galilée. Voir p. 4. Il y avait eu quelques très légères dérogations à cette défense en 1640 et 1649. Voir les n^{os} 175, 227, 228 dans A. Carli e A. Favaro *Bibliografia Galileiana*. Roma 1896 (Vol. XVI des *Indici e Cataloghi* publiés par le ministère de l'Inst. pub.).

(3) A. Favaro. *Documenti inediti per la storia dei manoscritti Galileiani*, ecc. Roma 1886; (pages 80-92). — L'édition en question est : *Opere di Galileo Galilei* linceo, nobile fiorentino, già lettore delle matematiche nelle università di Pisa e di Padova, di poi sopraordinario nello studio di Pisa; Primario filosofo, e matematico del seren. mo Gran Duca di Toscana. In questa nuova editione insieme raccolte, e di varii trattati del l'istesso autore non più stampati accresciute. Al Seren. mo Ferdinando II Gran Duca di Toscana. In Bologna, 1655-56.

CHAPITRE II

Les premières fondations destinées à combattre le principe d'autorité en matière scientifique.

- SOMMAIRE. — I. A Florence. — L'académie du *Cimento*. — Sa fondation (1657) par le prince Léopold de Médicis ; ses relations avec la France ; ses discordes intestines ; susceptibilités et railleries qu'elle provoque chez les jésuites, dès ses débuts. — Pourquoi le compte rendu de ses travaux ou *Saggi* ne parut qu'en 1667. — Importance de cette publication. — Le fondateur de l'académie promu cardinal en 1667. — Pourquoi elle disparaît : Rome ne mit pas le prince en demeure de renoncer à l'académie, elle honora plutôt celle-ci en la personne du Mécène.
- II. A Rome. — Le *Giornale de Letterati di Roma*. — Sa fondation (1668) et ses rapports avec le *Journal des Sçavans*. — Ce fut l'organe du parti des modernes.
- III. A Naples. — L'académie des *Investiganti* (1663). — Ses fondateurs. — Son esprit. — Sa courte durée. — Son importance.

I

Profitant de la paix où prospérait la Toscane après la lutte avec les Barberini, Ferdinand II et son frère Léopold de Médicis consacrèrent leurs loisirs à des travaux de laboratoire. Le grand-duc se laissait diriger par Viviani, un des plus célèbres disciples de Galilée. Dès 1651, assisté de quelques aides, il fit, entre autres, des recherches sur la densité de divers liquides et sur la propagation de la lumière à travers l'eau (1).

Plus tard, il accorda la plus grande faveur à l'académie que le prince Léopold fonda en 1657, sous le nom de *Cimento* (2),

(1) *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del secolo XVII*. ouv. cité, p. 97 et suiv. — Voir aussi *Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche accaduti in Toscana nel corso di anni LX del secolo XVII*. Raccolte dal dottor Gio. Targioni Tozzetti, In Firenze 1781. (Tome I, chap. XXX.)

(2) C'est-à-dire d'ac. où l'on fait des essais, des épreuves.

Sur le *Cimento* voir *Notizie degli aggrandimenti*, ecc. I, p. 379 et suiv. ; en particulier p. 379, 381, 386, 409, 412, 413 ; — *Saggio di Storia letter.* à la suite des indications sur les travaux de Ferdinand II ; — *Saggi di naturali Esperienze fatte nell' Accademia del Cimento*. Terza edizione Fiorentina, ouv. cité.

et qui compta dans son sein beaucoup d'hommes de valeur.

Pas de règlement : c'était une simple réunion d'amis qui se groupaient autour du plus puissant d'entre eux, pour cultiver l'astronomie, les mathématiques et surtout les sciences expérimentales.

Néanmoins, leur président ne voyait pas dans ces études un passe-temps de dilettante. Ni lui, ni surtout peut-être ses collaborateurs ne dédaignaient la gloire qu'un savant est en droit d'attendre d'un travail original. Qu'on en juge. A la fin de 1658, un d'entre eux, Borelli, recevait une lettre du Français Thévenot. Celui-ci l'entretenait d'une société fondée à Paris (1) avec un programme semblable à celui du *Cimento* (2). Il

(1) « La France possédait aussi son Académie des sciences ; mais cette académie n'avait encore rien d'officiel ; c'était une société de savants et d'amateurs qui, depuis une trentaine d'années [c'est-à-dire depuis environ 1636], se réunissaient chaque semaine, pour parler de leurs études et se communiquer leurs découvertes. Les assemblées s'étaient d'abord tenues chez le maître des requêtes Montmort ; elles eurent lieu ensuite chez Melchisedec Thévenot. Celui-ci, esprit d'une rare curiosité, s'intéressait à tout..... A cette académie privée et libre ont appartenu Descartes, Roberval, Blondel, Mersenne, Gassendi, Blaise Pascal et son père. Hobbes y fut aussi présenté durant son séjour à Paris, en 1640, et c'est là que Mersenne le mit en relation avec Descartes ». Extrait de la p. 10 de *Les Académies d'autrefois. — L'ancienne Académie des sciences*, par L. F. Alfred Maury, Paris, libr. académique Didier et Cie, 1864.

(2) « Il Sig. Thevenot i giorni addietro mi scrisse dell' Accademia nuova di Parigi, la quale concorre ne' medesimi pensieri di cotesta, che si fa sotto gli auspici dei Serenissimi Principi di Toscana. Dice che hanno esaminato quel sollevarsi dell' acqua sopra il suo ordinario livello, quando s'immerge un sottilissimo cannello di vetro, e quando l'acqua è in una caraffa di collo sottile, e si alza tanto più, quanto più è sottile il cannello e il collo. Hanno similmente fatto fabbricare un vetro con una parte larga, e la sottile alla percossa si rompe in minutissimi pezzi. Queste in Italia, come sa V. A., sono materie un pezzo fa considerate. Se poi quei Signori Franzesi hanno trovato la vera cagione di tutto questo, allora dirò che abbiano preoccupato in ciò il posto e la gloria agl' ingegni Italiani. Il Sig. Thevenot, comechè è gentilissimo, ed altrettanto curioso e desideroso che si promuova la cognizione delle scienze naturali, si dimostra ansioso della comunicazione con cotesti Signori. Ella dunque veda se vuole scrivergli addirittura, nominando in qualche maniera me, che io per altra parte informerò detto Signore delle virtù e valore di V. A., acciochè riesca più grato il commercio, siccome avrà il sodo fondamento della virtù di ambedue lor Signori. Ora io godo sommamente che da quei Signori in Francia si vada con nuove sperienze e speculazioni promovendo la natural Filosofia ; ma ho anche qualche sospetto e gelosia, che dell'invenzioni e speculazioni dei nostri maestri, e di quelle che abbiamo trovato noi, se ne abbiano secondo l'usanza vecchia a far autori e ritrovatori

souhaitait des échanges d'idées entre les deux académies. Borelli transmet ce vœu au prince Léopold. Il ne savait quel parti conseiller : sans doute, Florence ne pouvait que gagner à connaître les recherches poursuivies à Paris ; mais, d'un autre côté, accueillir les offres de Thévenot c'était s'engager soi-même à faire part aux Français de quelques renseignements inédits. Or, l'Italie avait tout à craindre de la convoitise des étrangers. Au contraire, suivant un élève de Torricelli, Michel-Ange Ricci, il ne fallait pas hésiter à établir les relations proposées : l'intérêt du pays les réclamait. Faute de publier ses découvertes en temps voulu, l'académie florentine risquerait d'en perdre le bénéfice. Mais si on les annonçait sans retard aux savants de Paris, ceux-ci ne pourraient, le cas échéant, se vanter d'une priorité qui ne leur appartiendrait pas. Pour plus de sûreté, le *Cimento* n'avait qu'à communiquer ses conclusions, en cachant les voies suivies pour y atteindre (1).

Léopold de Médicis accepta en principe, mais resta dix-huit mois sans entamer la correspondance à laquelle on l'invitait. Il hésitait, il regrettait peut-être sa réponse favorable. C'est ce que l'on crut à Paris. Enfin, le 5 juillet 1660, Magalotti, secrétaire de la société scientifique italienne, écrivait à Ricci et le priait de transmettre à Thévenot le résultat d'expériences

gli stranieri. Questo rispetto mi fa andar ritenuto ad attaccar questo commercio con quei Signori dell' Accademia Parigina, poichè non si può far di meno nello scrivere di non comunicar loro qualche cosa ; e l'istesso dubitare dà campo a quegli ingegni pellegrini di ritrovar le cose, tratto delle ragioni non dell' esperienze.... Ho risposto ambigualmente per ora al Sig. Michelangelo Ricci, e avuto che avrò il comandamento di V. A. gli scriverò con risolutezza. Sto attendendo i libri del P. Mer-senne, i quali senza dubbio ivi bisogneranno ». — *Lettere inedite di uomini illustri per servire d'appendice all' Opera intitolata Vitae Italo-rum doctrina excellentium*. In Firenze MDCCLXXII, nella Stamperia di Francesco Moucke, t. I, p. 113. al Principe Leopoldo. — De Pise 11 novembre 1658.

(1) « Il Sig. M. A. Ricci mi replica questa settimana ; con molte ragioni ed efficaci procura mostrare quanto pregiudizio si faccia allà nostra Accademia ed all' Italia tutta con il nostro tacere, e non scrivere a quei signori di Francia. Vorrebbe egli insomma che si palesassero le conclusioni da noi ritrovate e dimostrate, tacendo però ed occultando le ragioni e le dimostrazioni. In questa maniera potremo esser sicuri che non ci possa esser tolto il primo luogo dell' invenzione preoccupata e palesata da noi. » — Lettre de Borelli au prince Léopold, du 1^{er} décembre 1658, publiée par Caverni dans *Storia del Metodo sperimentale*, etc., t. I, page 193.

faites par celle-ci (1). De son côté, entre 1660 et 1662, le cercle français tint plusieurs fois le *Cimento* au courant de ses travaux (2).

Que son académie fût pour le Mécène l'objet de soins continuels et empressés, on ne le conclut pas seulement des défiances et des lenteurs que nous avons rapportées. Il ne put la faire vivre dix ans que grâce à son habile diplomatie, tant il lui fut malaisé de maintenir l'harmonie entre ses collaborateurs. Dans une lettre sans date, il déplore leur mésintelligence qui, jointe à son manque de loisirs, l'empêche de mettre à profit le bienveillant appui du grand-duc, pour accomplir une œuvre importante (3). L'année même où il fonda le *Cimento*, l'accord n'y régnait déjà pas. L'un des membres, tout au moins, n'était qu'un péripatéticien déguisé. De son cerveau ne sortaient que des monstres et des chimères étranges. Par là il indignait et irritait notamment son collègue Borelli (4).

(1) « Servirà inoltre il comunicarla per far credere a quei Signori vano il sospetto significatoci, che abbia l'A. S. revocato il pensiero del commercio letterario stabilito più mesi addietro, sentendo ora attribuirsi le cagioni del nostro indugio ad accidenti di mera casualità ». (*Lett. ined. di uom. ill.*, t. II, p. 88). — L'envoi produisit le meilleur effet à Paris. « Scrivo con questa occasione al Sig. Principe Serenissimo, e gli mando un piego del sig. Tevenot, il quale giubilla per la nuova del commercio letterario delle due Accademie, che da tutti quei Signori di Francia era tanto desiderato. » Lettre de Ricci à Magalotti, Frascati 14 octobre 1660 (*Lett. ined. d'uom. ill.* t. II, 104). — Déjà le 10 juillet, Ricci avait écrit au prince Léopold : « La protezione che la Serenissima sua casa in ogni tempo ha tenuta delle buone lettere e dei professori di quelle mi fece sperare di veder un giorno uniti col mezzo d'una virtuosa comunicazione cotesti Signori intendenti delle cose naturali con quei della Francia; ed avendone più volte scritto, al Sign. Borelli per servire il Sig. Tevenot che me l'incaricava, ora sento finalmente che l'A. V. S. essendosi liberata dalle indisposizioni che l'impedivano, si degna di promuovere una tal opera, e vuole che si dia principio con trasmettere in Francia una gentile osservazione fatta da questi Signori, la quale appunto in quest'ordinario ricevo per parte di V. A. con le lettere del Sig. Lorenzo Magalotti. Non posso esplicare a V. A. quant' io di ciò m'onori, e quanto lo stimeranno quei Signori di Francia che ne vivevano ambiziosi » (*Lett. ined. d'uom. ill.* II, 92).

(2) *Lett. ined. d'uom. ill.* t. II, p. 110, 125. — *Notizie degli aggr'andim. delle scienze fisiche in Toscana*, t. I, p. 436.

(3) *Lettere inedite di uomini illustri.* t. II, p. 130. — Al sig. Michel-Angelo Ricci. « L'accerto bene che se io avessi un poco più tempo e che fra questi virtuosi non fosse entrata la discordia, sotto la protezione del seren. mo Gran Duca spererei con maggior applicazione di poterli dare aiuto tale da operare qualche cosa di buono. »

(4) Al Signor Paolo del Buono. (De Florence, 10 octobre 1657, p. 94,

Mais celui-ci fut lui-même grandement responsable des désordres qui se produisirent. Certes, sa rare valeur donnait à ce savant le droit de juger autrui avec sévérité (1). Né à Castelnuovo, près de Naples, en 1608, instruit dans les mathématiques, à Rome, par Benoît Castelli, c'est-à-dire par un élève de Galilée, Borelli s'était distingué à Messine comme médecin, en 1647, lors d'une violente épidémie. Attaché à l'Académie de Pise depuis 1656, il y devint lecteur ordinaire de mathématiques en 1665. Ce fut, en outre, un des membres les plus actifs du *Cimento*. On ne peut imaginer combien de dissections il fit pendant les douze années de son séjour en Toscane : poissons, grenouilles et autres bêtes de toute sorte, cadavres humains même, lui étaient fournis sans compter, grâce à la protection et aux largesses des deux princes florentins. Les études d'anatomie et de zoologie comparées le passionnèrent. Il fallait, à son avis, pour expliquer les phénomènes complexes de notre corps, considérer d'abord les faits qui, chez les autres êtres, y correspondent : des plus infimes, parmi ces derniers, il s'élevait par degrés jusqu'à l'homme. C'est dans cet esprit qu'il préparait, dès avant son départ de Toscane, son ouvrage *De motu animalium* (2) où, le premier, il tenta de déterminer les lois du mouvement chez les animaux, grâce à l'observation, à l'expérience et aux mathématiques.

Si ce traité constitue le plus grand titre de gloire de Borelli, il ne nous instruit pas complètement sur la valeur de ce savant

t. II. des *Lett. ined. di uomini illustri*.) « E prima intorno alla nostra Accademia, il male è che solamente vi si trovano i disordini : e questo dipende dalla troppa ambizione di alcuno degli Accademici, il quale essendo Peripatetico marcio e maffo, vuol comparire con una toga tolta in prestito di filosofo libero e sincero ; e perchè finalmente la botte versa quel vino del quale ella è piena, però si vedono produrre da lui mostri e chimere strannissime ».

(1) Sur sa valeur comme savant, voir F. Colangelo : *Storia dei Filosofi e dei Matematici Napoletani e delle loro dottrine*. Vol. III. Napoli, 1834. — *Storia della Medicina* scritta da Francesco Puccinotti Urbinate, Vol. terzo, *medicina moderna*. Prato, Tipografia F. Giachetti, 1866., p. 103 et suiv. — *Histoire de la Médecine et des doctrines médicales* par E. Bouchut. Paris, Librairie Germer Baillière, 1873. Tome II, p. 240-244. — Giuseppe Züno : *G. A. Borelli medico e Igienista*, dans le recueil intitulé *CCCL Anniversario della Università di Messina*, Messina 1900.

(2) Romae, Barnabò, 2 vol. 1680.

qui étudia aussi les phénomènes digestifs, fut l'initiateur des travaux sur la capillarité, décrivit tour à tour les anneaux de Saturne, une éruption du Vésuve, une épidémie qui dévastait Pise, composa même des vers : homme vraiment remarquable par la diversité de ses aptitudes (1).

Malheureusement, il était d'humeur si difficile que Magalotti, qui admire ses œuvres, a pu lui reprocher un caractère presque absolument insupportable (2). A la suite d'expériences sur la manière dont se propage le son et sur la vitesse des projectiles lancés par un canon, il devint l'ennemi irréconciliable de Viviani (3). Que lui reprochait-il ? D'avoir démontré l'inconsistance d'un raisonnement dont lui, Borelli, était l'auteur. En pleine séance académique, ils échangèrent de violentes invectives que le président eut beaucoup de mal à interrompre, faisant appel au calme qui devait régner dans une assemblée de philosophes.

Viviani, de son côté, en voulait à Borelli depuis l'année 1658. Ce dernier avait vu, parmi les manuscrits des Médicis, un volume rédigé en arabe. Grâce aux figures illustrant le texte, il reconnut un traité du mathématicien Apollonius de Perga. Le grand-duc et son frère lui facilitèrent les moyens d'aller à Rome, pour déchiffrer, avec l'aide d'un orientaliste, le précieux ouvrage (4). Viviani éprouva un vif dépit, car il travaillait lui-même à reconstituer, par une sorte de divination et à

(1) Dans la *Nuova Antologia*, 3^e série, vol. XXXIV, 1891, p. 301. P. Mantegazza a bien marqué cette diversité.

(2) « Uomo fastidioso e presso ch' io non dissi affatto intollerabile » *Lett. ined. di uomini illustri*, t. I, p. 295.

(3) Sur les faits qui suivent, voir *Saggio di Storia letteraria.... scritta da Clemente Nelli*, p. 118 et suiv. — De plus, *Historiae Academiae Pisanae* vol. III, p. 441 et suiv.

(4) Dès le 12 avril 1656, Borelli écrivait au prince Léopold : « Se si potesse avere qualche Frate o schiavo intendente di lingua Arabica, potrei col suo aiuto tradurre e spiegare i desideratissimi 4 ultimi libri de' Conici di Apollonio ». — Il entretient le prince des progrès de la traduction, le 21 septembre et le 6 octobre 1658. Voir *Lettere inedite di uomini illustri* tome I, pages 91, 100 et 145. — A la page 281, voir une lettre de A. Marchetti à Magliabechi du 12 octobre 1680, relative à Borelli : « Dal medesimo (granduca) fu più volte regalato di varie cose, ed anche di grosse somme di danaro e particolarmente quando tradusse dall' Arabo i conici di Apollonio ». — L'ouvrage de Viviani parut en 1659 : *De maximis et minimis, Geometrica Divinatio in quantum conicorum Apollonii Pergaei adhuc desideratum*.

l'aide de quelques renseignements épars, la doctrine du savant ancien.

Comment des hommes dont l'amour-propre était si vif auraient-ils pu se plier, sans murmure, au renoncement qu'imposait l'usage du *Cimento* ? Être l'auteur d'une féconde hypothèse, d'une remarque originale, d'un ingénieux appareil, et se voir contraint à garder l'anonymat : c'est un sacrifice auquel on a peine à se résoudre. Or, au grand regret du prince Léopold, Borelli commit l'erreur de réclamer comme siennes des inventions qui devaient rester le patrimoine commun de l'académie. A la suite de ces tiraillements et de quelque autre incident dont on parlera plus tard, il quitta la Toscane en 1667 ; il alléqua des raisons de santé, et se retira à Messine. Il y prit part à des troubles politiques et dut se réfugier à Rome (1). Dans cette ville, la reine Christine, sa protectrice, ne parvint pas à lui rendre la fortune favorable, puisque, déjà vieux, il en fut réduit, pour ne pas mourir de faim, à enseigner les mathématiques aux novices, chez les *Scolopi*. Il mourut misérablement en 1680. Il avait tenté, mais en vain, de retrouver un poste en Toscane (2). Ses anciens bienfaiteurs n'oubliaient pas son humeur hautaine et capricieuse. Du moins, le jugèrent-ils toujours un fort honnête homme.

Tel ne fut pas le cas d'Antoine Oliva (3). Par l'étrangeté de

(1) Voir G. Oliva : *Abolizione e rinascimento della Università di Messina*, dans la public. citée CCCL anniv. della Univ. di Messina.

(2) C'est ce qu'atteste F. Redi, grand ami des princes Ferdinand et Léopold. Le savant Bellini lui avait demandé conseil. On lui proposait la chaire d'anatomie de Padoue. Fallait-il accepter ? Redi répond non et ajoute : « Ed il Borelli, se vogliamo confessarla giusta ; non si è egli poi pentito di essersi, con tanto dispiacere del Granduca Ferdinando, licenziato da Pisa ? e per confessarla altresì giusta, non istuzzicò egli i suoi ferruzzi per tornarvi ? Oh, mi dirà V. S. io non ne so niente : Lo so io, e lo so di certo, se non lo sa V. Sig. E. l'Uliva ? Non ragioniam di lui, ma guarda, e passa. » *Lettere di Francesco Redi* Patrizio Aretino. 1^a edizione Fiorentina Accresciuta di quelle altrove finora pubblicate e di quelle non pubblicate che si sono potuto ritrovare. Tomo primo. In Firenze l'anno MDCCCLXXIX. Per Gaetano Cambiagi Stampatore Gran lucale (p. 91, al Signor Lorenzo Bellini).

(3) Sur Oliva qu'on nomme aussi parfois Uliva, voir *Saggio di Storia, letteraria Fiorentina del secolo XVII*, scritta.... da G. Clemente Nelli (p. 114 et suiv.) ; — *Historiae Academiae Pisanae volumen III*, p. 613 et suiv. ; — *Saggi di naturali Esperienze fatte nell' Accademia del Cimento*. Terza edizione Fiorentina, p. 75.

sa conduite, ce membre du *Cimento* fournissait trop d'armes aux péripatéticiens, toujours à l'affût des moindres fautes commises par leurs adversaires. Chargé d'enseigner la médecine à Pise, il se borna, comme leçon d'ouverture, à lire un vieux discours de Muret, qu'il donnait comme sien. Forzoni Accolti l'en blâmant, il répondit : « Je ne veux point parler mal et je n'ai pas la prétention de mieux parler que Muret. Du reste, combien s'apercevront de ma supercherie ? ». — Cet homme peu scrupuleux n'avait pas toujours été professeur. D'abord théologien du cardinal François Barberini, il s'était aliéné ce prélat par ses indécapesses. Retourné dans sa patrie, en Calabre, il se fit le chef d'une troupe de rebelles, partisans du duc de Guise. C'est après cette équipée que Ferdinand II l'accueillit en Toscane, à cause de son habileté dans les sciences expérimentales. Oliva ne sut pas garder sa chaire de Pise. Un affront reçu dans cette ville l'en éloigna pour toujours. La grande-duchesse donnait une fête. On ne sait pourquoi les gardes allemands refusèrent l'entrée de la salle à Oliva et à Borelli ; ils les chassèrent même, en les menaçant de leurs halberdars. Cet incident venu après beaucoup d'autres aurait, paraît-il, déterminé les deux savants à quitter la Toscane. Oliva le fit d'autant plus volontiers que, juste alors, il redoutait les représailles d'un certain comte Annibal de la Molara insulté par lui dans un débat littéraire. Il était ainsi puni de ce caractère agressif qui l'engageait dans des contestations peu courtoises même avec Ferdinand II. Retiré à Rome, il finit mal. On le considéra comme l'âme d'une académie nettement hostile aux croyances spiritualistes. Arrêté sur l'ordre du Saint-Office, il commença par protester de son innocence ; mais, lors d'un second interrogatoire, il s'approcha d'une fenêtre et se précipita dans le vide.

Comme président du *Cimento*, le prince Léopold n'eut pas seulement à souffrir du naturel ombrageux et acerbé de quelques-uns de ses collaborateurs. Il fut en butte à l'hostilité des jésuites. Les séances étaient privées, mais des indiscretions tenaient ces religieux au courant des recherches qu'on y opérait et qu'ils tâchaient de contrôler. Comme souvent ils connaissaient les seuls tâtonnements malheureux par où passaient la docte assemblée, ils essayaient de la décourager à force de ridicule.

De plus (1), ils recouraient à la menace. Si jamais le *Cimento* s'avisait de publier un compte rendu qui choquât le moins la Compagnie de Jésus, celle-ci ne manquerait pas de prendre les armes : ils en faisaient avertir l'un des académiciens, Charles Rinaldini. Ce professeur ne se laissait pas intimider. Si on attaquait, disait-il, les savants groupés autour de Léopold de Médicis, ils sauraient se défendre. Que pouvaient ils craindre ? Ils n'avaient aucun doute sur la valeur de la méthode expérimentale, ni sur les résultats obtenus par eux grâce à elle. Vraiment, les jésuites en venaient à une audace intolérable ! Qu'un prince voulût satisfaire ses goûts, il s'exposait au contrôle indiscret de ces effrontés censeurs !

Une telle malveillance n'empêcha certes pas les membres du *Cimento* de communiquer au public leurs travaux, mais elle les rendit prudents. Pour donner prise, le moins possible, aux censures impitoyables d'un ennemi aux aguets, on dut hésiter longtemps sur le choix des expériences qu'on décrirait dans le livre projeté. Ensuite, chacun des académiciens (2) corrigeait les épreuves. On les soumit, en outre, à deux puissants personnages, le cardinal Sforza Pallavicini et le pape Alexandre VII (3). Celui-ci mourut avant l'impression complète, mais il s'était déclaré content des feuilles mises entre ses mains. Déjà le prince Léopold lui avait aussi fait voir quelques-uns des instruments dont se servait la société florentine (4). Enfin

(1) Nous résumons et commentons une lettre de Charles Rinaldini (Pise, le 7 mars 1638), publiée par le professeur Alexandre Paoli. *La scuola di Galileo nella Storia della Filosofia*. Parte I, p. XCVIII. — On y lit entre autres choses : « Io ho risposto all'ambasciatore quale credo con ragione poterlo chiamar così, che se loro averanno uomini, i quali sapranno rispondere, etc., et altri averanno quelli a' quali dà l'anima di replicare in ogni caso che siamo per venire a questo ; ma che fra tanto non pensino di voler metter paura con quel loro Berettone : perchè la paura in questo caso sendo figlia del poco sapere, se la pigli chi vuole. Un principe non si può prendere i suoi gusti, che ci voglion dar di naso ;... loro vorrebbero sfacciatamente toccar ogni uno ; e non vorrebbero nè meno per ombra esser tocchi ».

(2) On les fit même revoir par un correspondant habitant Rome, Michel-Ange Ricci. — Voir *Saggi di naturali esperienze*, éd. cit., p. 83.

(3) Lettre d'Oct. Falconieri, 26 juillet 1684, à la page 83, vol. I *Delle lettere familiari* del conte Lorenzo Magalotti e di altri insigni uomini a lui scritte, In Firenze MDCCLXIX.

(4) *Id.* vol. I, p. XX, dans la vie de Magalotti. — Celui-ci composa un

les *Saggi di naturali esperienze*, que rédigea le comte Laurent Magalotti, parurent en 1667 (1).

Sans doute, trois ans plus tôt, François Redi, membre du *Cimento*, avait déjà fait imprimer un opuscule (2), d'où l'on pouvait déduire la méthode de la moderne école italienne et sur lequel nous aurons occasion de revenir. Mais il portait la signature de cet unique naturaliste. Les *Saggi*, au contraire, résument les recherches d'un groupe d'élite; ils se recommandent du prince Léopold et lui sont dédiés : juste hommage à celui qui avait su grouper et faciliter les bonnes volontés, ne reculant devant aucun sacrifice de patience et d'argent. Non seulement, la préface réclame pour les savants le droit d'étudier la nature, sans s'incliner devant aucune autorité autre que les sens et la raison, mais elle se trouve commentée par les nombreuses expériences qu'on relate. L'académie avait accompli des travaux originaux pour l'époque. Nous en citerons quelques-uns. Elle trouva les principales propriétés de l'air et de l'eau; étudia la congélation de celle-ci avec une méthode si précise, que de nos jours on a dû l'admirer. Le *Cimento* répéta et vérifia les expériences de Torricelli sur la pression atmosphérique, enrichit de détails nouveaux la théorie de la chaleur rayonnante, mesura exactement la vitesse du son, chercha celle de la lumière.

Quelques faits établissent l'importance que, hors de l'Italie, on a cru devoir attribuer à l'ouvrage (3). Accueilli avec honneur, mémoire resté inédit qui accompagna ces instruments; cf. l'*Arcadia* de Carini, p. 172 (Roma, 1891).

(1) *Saggi di Naturali esperienze fatte nell' Accademia del Cimento sotto la protezione del serenissimo principe Leopoldo di Toscana, e descritte dal segretario di essa accademia*. In Firenze per Giuseppe Cocchini MDCLXVII.

(2) *Osservazioni intorno alle Vipere. Lettera al Conte Lorenzo Magalotti*. Firenze 1664.

(3) *Philosophical Transactions*, London 1684, n. 169, pag. 757.

Tentamina experimentorum naturalium captorum in Academia del Cimento sub auspiciis seren. mi principis Leopoldi Magni Etruriae Ducis et ab ejus academiae secretario (L. M.) conscriptorum, ex italico in latinum sermonem conversa : quibus commentarios, nova experimenta et orationem de methodo instituendi experimenta physica addidit Petrus Van Musschenbroek. L. A. M. Med. et Phil. Lugduni Batavorum apud Joan. et Herm. Verbeek, 1731 — Id. Viennae, Pragae et Tergesti. Io Tomas Trattner 1756.

Collection Académique composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies et Sociétés littéraires étrangères, etc. Dijon, Franc. Desventes, 1755. Vol. I, p. 1-231.

en 1668, par la Société Royale de Londres, il fut publié en anglais (1684), grâce aux soins du traducteur Richard Waller. Pierre Van Musschenbroek en fit paraître à Leyde, en 1731, une traduction latine enrichie d'éclaircissements. Et quand, en France, les auteurs de la *Collection Académique* entreprirent leur recueil périodique, en 1755, ils jugèrent que pour le commencer plus dignement, il fallait placer en tête le livre tout entier des *Saggi*.

En Italie ceux-ci provoquèrent une profonde émotion parmi les jésuites. Le prince Léopold put s'en rendre compte lors d'un voyage à Rome, en 1668. Ces religieux se ressaisirent vite et recoururent à un ingénieux artifice. Aristote, disaient-ils, avait prévu toutes les prétendues nouveautés dont le *Cimento* cherchait à se faire gloire. Voilà à quoi se réduisait, pour l'instant, leur audace. Comment l'eussent-ils poussée plus loin (1)? Le protecteur officiel de la nouvelle école, Léopold de Médicis, peu de mois après la publication de l'ouvrage, avait été admis au Sacré Collège, le 12 décembre 1667. On a remarqué, il est vrai, que le *Cimento* n'eut plus de séances après le mois de mars de la même année; on a soupçonné que le frère du grand-duc revêtit la pourpre, au prix d'un sacrifice exigé par le pape: il aurait renoncé expressément à des travaux que, trente-quatre ans après la condamnation de Galilée, l'autorité ecclésiastique continuait à juger incompatibles avec l'orthodoxie (2). Mais par quelle preuve fortifier cette hypothèse? Le prince ne cessa pas, dans la suite, d'être hostile à la routine. En 1668, parlant de l'Académie des Sciences de Paris, il se déclarait heureux qu'elle suivit les mêmes voies que le *Cimento* (3). Il ne vit jamais d'inconvénient à entretenir une

(1) Au reçu d'une lettre où le cardinal lui donnait ce renseignement, Magalotti lui écrivait : « Ingegnoso è l'assunto di quei Gesuiti che tirano a favor d'Aristotile le nostre esperienze: ma a me dice il Sig. Paolo Falconieri, che un pezzo avanti che egli partisse di Roma si vantavano che non sarebbe loro mancato che rispondere, come il libro fosse comparso » (De Paris, 27 Avril 1668). *Lettere ined. di uomini illustri*, t. I, p. 306.

(2) Targioni-Tozzetti (*Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche*, etc.) avait soutenu cette opinion au tome I, p. 459 et suiv. — Il y renonce p. 526, sur les preuves fournies par Ange Fabroni, dans *Vitae Italorum Doctrina excellentium qui sæculis XVII e XVIII floruerunt*. Pisis MDCCCLXXVIII. Tome II (Vie de Clément IX).

(3) Lettre à Huygens citée plus bas.

docte correspondance avec quelques savants italiens ou étrangers, fussent-ils protestants (1). Il confia même des missions scientifiques à un certain nombre de ses compatriotes (2). En 1674, un journal qu'il faut considérer, nous le verrons, comme l'organe du parti des modernes, rendait hommage aux efforts actuels du prélat pour faire progresser les sciences mathématiques ou expérimentales. Il le louait d'avoir engagé tout récemment François Redi à publier des observations rédigées depuis quelques années par ce naturaliste (3).

Enfin, on ne peut garder le moindre doute sur l'état d'esprit du cardinal après 1668, quand on connaît son rôle dans l'affaire d'Honoré Fabri (4). Ce Père jésuite conseillait aux astronomes de s'attacher, sans autre préoccupation, à démontrer, avec des preuves irréfutables, le mouvement de la terre. Une fois ce résultat acquis, l'Église, ajoutait-il, s'ingénierait pour trouver un sens figuré aux passages de l'Écriture en désaccord avec la doctrine de Copernic. Abandonné de son ordre, le religieux fut poursuivi devant le Saint-Office, en 1671 : il paya son audace d'un internement de cinquante jours : il ne dut cette indulgence relative qu'à l'intervention énergique du prince Léopold.

Si l'académie n'eut plus de séances après 1667, la cause de cet arrêt doit donc être cherchée ailleurs que dans l'intolérance des péripatéticiens (5). D'abord les loisirs manquaient au nouveau

(1) Targioni, ouvr. cité, p. 468.

(2) « L'eclisse lunare della sera di 17 Luglio 1674 osservato da Vincenzo Viviani nel Real Giardino di Boboli, per ordine del Cardinal Leopoldo, ed altro Eclisse Lunare del dì 11 Gennaio 1675, fatto osservare in Firenze da diversi valentuomini, ed in Roma da Adriano Auzout, e Gio. Alfonso Borelli ci fanno conoscere, che esso Principe non aveva abiurato i buoni Studi. » — De même une observation de la comète de 1668 rédigée dans une lettre au secrétaire du card. Léopold, en date du 13 mars, par Julien Ciaccheri (Targioni-Tozzetti, ouvr. cité, t. I, p. 467).

(3) *Giorn. de letterati di Roma*, 1674, p. 87.

(4) *Storia del Granducato di Toscana sotto il governo della casa Medici*. A Sua Altezza Reale il Serenissimo Pietro Leopoldo Principe Reale d'Ungheria e di Boemia, Arciduca d'Austria, Granduca di Toscana ecc. Firenze MDCCCLXXXI. Per Gaetano Cambiagi (Cf. tome IV, p. 170). — Voir aussi *Saggi di Naturali esperienze*, éd. 1841, p. 91.

(5) A Cristiano Ugenio (Huygens) 10 février 1668. P. 220, tome I, des *Lettere inedite di uomini illustri*. — Il s'agit de l'Académie des sciences, fondée à Paris en 1666. On lit : « Quando anche le mie occupazioni mi avessero permesso di poter proseguire con ardore, e con il mezzo di numero riguardevole di Soggetti Virtuosi la mia Accad. dell' Esperienze, non

cardinal. Sans négliger les sciences expérimentales ou mathématiques, sans renoncer à collectionner avec goût médailles, tableaux, statues, il donna la première place à l'étude attentive du droit canon et de la théologie. Ensuite, pour des motifs divers, la société perdit, en 1667, trois de ses principaux membres, Rinaldini, Borelli, Oliva. Enfin ne peut-on admettre que le zèle du Mécène se soit refroidi à la suite même de sa longue familiarité avec les membres du *Cimento*? Tenait-il à continuer un commerce journalier avec des hommes chez qui l'éducation ne correspondait pas toujours au savoir, et dont les rivalités avaient, en sa propre présence, occasionné des scènes regrettables?

Certes, la fin du *Cimento* fut un événement malheureux pour la nouvelle école; en revanche, celle-ci put considérer comme une victoire éclatante l'entrée du prince Léopold au Sacré Collège. Le chef attitré des rebelles était élevé à une si haute dignité par cette Église qui, trente-quatre ans auparavant, avait condamné le maître admiré et fidèlement suivi par lui.

Quand le pape voulut marquer sa bienveillance aux Médicis, en donnant le chapeau à un des frères de Ferdinand II, il hésita, il est vrai, entre Mathias et Léopold. Non qu'il répugnât à désigner ce dernier, mais il savait l'autre non moins ambitieux de cet honneur que son cadet. Pourquoi ne pas le conférer à tous les deux? Les circonstances s'y opposaient. Se refusant à faire lui-même un choix si délicat, le souverain pontife en remit le soin au grand-duc. La nature se chargea de décider: une maladie implacable menaçait les jours de Mathias, il fut sacrifié (1).

avrei tralasciato di desiderare vivamente, che l'Accademia eretta da Sua Maestà Cristianissima non operasse con il possibile maggiore profitto comune. Ora pensi V. S. quanto maggiormente mi si accresca adesso questo desiderio, mentre e io poco posso attendere, e sono partiti dal nostro servizio tre de' migliori Soggetti che fossero dell' Accad., e però mi sarà caro di sentire, che continuamente costà si operi con quei due fini tanto importanti, e di osservare sopra il gran libro della natura per mezzo dell' Esperienze, e ritrovare novità non più udite, e per espurgare i Libri da quelli errori sperimentali, che sono stati troppo facilmente creduti, talvolta ancora dagli autori più stimati ».

(1) Voir la correspondance échangée alors entre le grand-duc et son ambassadeur à Rome, dans Fabroni: *Vita Clementis IX*, au tome II des *Vitae Italorum doctrina excellentium*.

Clément IX ne dut en ressentir aucun dépit. Il éprouvait pour Léopold une sympathie d'autant plus vive qu'il appartenait, comme celui-ci, à l'école moderne. Élève de Cavalieri, c'est-à-dire d'un des plus chers disciples de Galilée, il avait lui-même employé tout son crédit en faveur de la victime du Saint-Office, lors du fameux procès. Il protégeait les arts et les sciences ; il témoignait une estime particulière au grand astronome Cassini. Sous son règne, les vrais savants purent, à Rome, respirer et reprendre courage. C'est alors qu'ils fondèrent le *Giornale de letterati* (1).

II

Les *Saggi* dataient de cinq mois et Léopold de Médicis n'était cardinal que depuis quelques semaines, quand cette ville, en 1668, vit sortir le premier numéro du premier périodique véritable (2) qui ait jamais été publié en Italie (3).

A Paris, trois ans plus tôt, avait commencé à paraître le *Jour-*

(1) *Vita Clementis IX*, ouvr. cité.

(2) Dans un intéressant article cité plus bas (*Giorn. Storico della letteratura italiana*, vol. 25, p. 93), on verra où, en Italie, on peut chercher les ancêtres du journalisme.

(3) *Il giornale de* (sic) *letterati*. In Roma. Per Nicolò Angelo Tinassi MDCLXVIII. Con licenza de' superiori. — Son fondateur, l'abbé Nazari, le continua jusqu'à la fin de 1679. Mais, après mars 1675, il le fit imprimer par Benoît Carrara. — Quant au premier imprimeur, il continua de son côté un *Giornale de Letterati* jusqu'à la fin de mars 1681. Ainsi, pendant près de trois ans, il y eut deux *Giornali de Letterati* à Rome. En 1686, commence *Il Giornale de' Letterati* de Parme. Son rédacteur en chef est le P. D. Benoît Bacchini qui cesse de le publier en 1690, puis le reprend à Modène, en 1692, et le fait imprimer de nouveau à Parme, en 1696.

La question est étudiée par Scipion Maffei dans l'Introduction du *Giornale de' Letterati d'Italia*, Tomo primo. Anno MDCCX. In Venezia MDCCX. — Voir aussi Luigi Piccioni. *Il Giornalismo letterario in Italia. Saggio Storico-critico*. Vol. I. *Primo Periodo. Giornalismo Erudito Accademico*. Torino, Loescher, 1894. — Voir les articles auxquels cette publication a donné lieu dans la *Rassegna Bibliografica della letteratura Italiana*, Pisa an. II, fasc. 10, et dans le *Giornale Storico della letteratura ital.* vol. 25, p. 93. — Voir Melzi, *Dizionario di opere anonime e pseudonime*. Milano, 1848, tome I.

Quant aux emprunts du *Giornale* de Rome au journal français, ils sont nombreux. Mais beaucoup de ses articles rendent compte de livres parus en Italie et sont originaux : il faut donc se garder de le prendre pour une simple traduction. D'ailleurs, on lira plus loin l'hommage que le *Journal des Savans* rendit lui-même au *Giornale*.

nal des Scavans (1). Au moins dès le 24 février, il était aux mains du prince Léopold et de Laurent Magalotti. Celui-ci formula deux reproches contre la gazette française : d'abord, elle s'érige, dit-il, en arbitre de la littérature et se permet de juger les nouveaux ouvrages ; elle devrait se borner à signaler leur existence, à dire où ils sont imprimés et en quoi ils peuvent être particulièrement utiles (2) ; en second lieu, elle manque d'intérêt ; qu'y trouve le lecteur, sinon le compte rendu de livres, suivant les cas, bouffons, pédants, démodés, racontant ce que chacun sait déjà ou bien ignore sans dommage ? Aussi, en général, le secrétaire du *Cimento* n'ouvre-t-il même pas l'opuscule, avant de le retourner à la personne qui, de Rome, le lui envoie toutes les semaines. Si l'Italie, à son tour, lançait un périodique, non pas hebdomadaire, mais mensuel et qui ne traitât que des sujets la concernant elle seule, sans aucun doute, elle réussirait mieux que la France (3).

(1) *Le Journal des Scavans, De l'An MDCLXV*, par le sieur de Hedouville. A Cologne, chez Pierre Michel. MDCLXV.

(2) « Volete ch'io vi dica ? Io son del parere del Sig. Carlo Dati, che costoro si spaccino per semplici mercanti d'avvisi, ma in realtà abbiano aperto un tribunale, dove si dia il sindacato a tutti i libri, che di mano in mano si stampano. Certamente il lor modo di fare esce dalla riga di gazzetta. Gazzetta sarebbe il dar notizia de' libri ; dir quello a che particolarmente possono esser'utili ; dove sono stampati ; e lasciar che ognuno desse il giudizio, secondo che a lui pare. E vedete bene, che dal far l'Aristarco in poi addosso a questo, e a quello, nel resto se la passano assai alla leggiera ». *Lettere familiari* del conte Magalotti. In Firenze, MDCCLXIX. T. I, p. 427-428. Al Sig. Ottavio [Falconieri]. (14 avril 1665.)

(3) *Id.* Tome I, p. 167, 168. « Io sto a veder che tu legga oramai più il *Journal des Scavans*, il quale mi par così infelice che benchè mi sia mandato ogni settimana, il più delle volte lo rimando senza leggerlo. E di quella buffoneria, cavata dalla traduzione di quell' arabo, dello star-nuto, che fece l'Elefante ecc. Che mi venga il cancro, se ci mettessimo a farlo delle cose d'Italia, non ogni settimana ma ogni mese, se non faremmo meglio. Che diavolo ! sempre libri, libri, libri, e non altro. E poi, che libri ! traduzioncelle di pedantucoli, e ragguagli di Padri, ed altri libri stampati cento anni sono ; e consumar tre e quattro facciate a ragguagliarci chi era S. Cipriano, e che cosa è l'opera di S. Agostino *de Civit. Dei.* » — La bouffonnerie à laquelle fait allusion Magalotti se trouve dans le n° du 5 avril 1666. On y lit, à la page 11, à propos des *Merveilles d'Égypte composées en Arabe.... et traduites en François* par M. Vattier : « Il [l'auteur] ne scauroit mesmes s'empescher de mesler des fables aux veritez les plus certaines. Il dit entre autres choses, que Noé ne pouvant plus souffrir l'infection du fien de tous les animaux qui estoient avec luy dans l'Arche, ny se deffendre des souris et des rats, qui l'attaquoient de tous costez, donna un si bon soufflet à l'Élephant qu'il en externüa un Co-

Dans la péninsule, tout le monde ne partageait pas cette sévérité de Magalotti. C'est ce que prouve la préface du *Giornale de letterati*, en 1668 (1). Elle constate le succès du *Journal des Sçavans* et en explique ainsi les causes : il transcrit les titres des ouvrages nouveaux, donne de ces derniers une analyse, en rapporte quelque passage choisi parmi les plus remarquables ; il accorde une grande importance à l'étude attentive de la nature, reproduisant mainte expérience, mainte observation, décrivant mainte curiosité. Comment s'étonner que beaucoup d'Italiens aient désiré le voir transporter en leur langue ? Les uns ne peuvent commodément le faire venir de Paris ou le lire à leur aise, quand, par hasard, ils l'ont en prêt ; à d'autres, le français n'est pas un idiome familier. On a voulu répondre au vœu commun à ces deux groupes de personnes. Mais on tient à ne pas leur offrir une simple traduction. On paiera de retour le rédacteur du journal parisien, auquel on compte emprunter tant d'articles ; on lui fournira, à propos du mouvement intel-

chon, lequel mangea aussi-tost toute l'ordure qui estoit dans l'Arche... » On remarquera que l'article n'approuve pas de telles légendes. D'ailleurs, Magalotti semble de parti pris, car le journal ne se contentait pas de parler des livres visés par l'écrivain italien. Il s'occupait aussi d'astronomie, de sciences physiques ou naturelles, de médecine.

(1) « Quanto d'utile rechi alla Republica letteraria la notizia de' buoni libri assai manifestamente appare, mentre che altri non resta ingannato dalle grandi promesse de' frontispicci alle quali ben spesso i libri non corrispondono, e sa dove cercar le dottrine, e l'eruditioni ne' suoi bisogni. Quindi è ch' il Giornale de i dotti, o eruditi, o vogliamo dire de i letterati pochi anni sono introdotto in Parigi, ed imitato altrove è stato ricevuto con molto applauso, poiche riferisce i titoli de' libri nuovi, e fa di quelli un ristretto, portando qualche cosa delle piu singolari che siano in essi, il che reca non ordinario diletto. S'accresce poi di gran lunga questo per gli esperimenti, osservazioni e curiosità naturali che vi pone, di modo che la lettura del sudetto Giornale ha mosso molti poco pratici della lingua francese a desiderarne la traduttione, ed altri, i quali benché intendano quell' Idioma non possono haver commodità di farlo venire, o d'haverlo per leggere a lor' agio. E noi per servire alla curiosità di questi ci siamo volentieri indotti ad abbracciar questa fatica e vogliamo che non sia senza un atto di gratitudine verso l'autore del Giornale Francese, al qual vogliamo nell' istesso genere dare proportionata corrispondenza cioè a dire una relatione dell'esperienze naturali, e curiosità, che s' anderanno osservando in Italia, e de' libri che in essa si stamperanno. Hor fra questi a comun parere il più riguardevole, col quale daremo principio all'opera, si è il libro de' *Saggi di Naturali esperienze fatte nell' Accademia del Cimento, sotto la protezione del Sereniss. Prencipe Leopoldo di Toscana.* — In Firenze per Giuseppe Cocchini, 1667 in-fol. »

lectuel de l'Italie, des détails correspondant à ceux qu'il recueille lui-même sur la France (1).

Et pour inaugurer cette deuxième partie de son programme, le *Giornale de Letterati* publiait, en tête de son premier numéro, un compte rendu admiratif des fameux *Saggi* du *Cimento*. C'était indiquer nettement qu'il procédait du même état d'esprit que cette académie et qu'il entendait soutenir l'école moderne contre les péripatéticiens. Il resta fidèle à ce principe (2). En effet, parcourons-le. Il recommande l'expérimentation, source de savoir, et déplore la crédulité séculaire des esprits faibles qui, se laissant éblouir par le prestige des anciens, respectent ces derniers comme les interprètes infallibles de la nature. Il oppose des faits à ceux qui, disciples serviles d'Aristote et de ses commentateurs, prétendent que le ciel est incorruptible (3), ou que, seuls entre les animaux, nous sommes sujets à la pierre (4). Il célèbre le télescope et le microscope, décrit une trompette parlante et constate qu'en ce siècle les hommes ont vraiment agrandi leur propre nature par la portée inouïe donnée aux sens (5). Il vante les progrès de l'anatomie et les heureux effets

(1) Le journal français ne voulut pas être en reste d'amabilité avec le *Giornale*. On y lit en effet : « On ne se contente pas en Italie de traduire simplement les Journaux de France ; mais on ajoute à chaque Journal ce qui se passe de nouveau dans les Lettres en ce pays-là. Comme il n'y a point de lieu où l'on recherche les belles choses avec plus de curiosité, où on les examine avec plus de jugement, et où on les communique avec moins d'envie ; on ne peut pas douter que la Relation de ce que les Sçavans y découvrent, ne soit utile, d'autant plus que celui qui a pris soin jusqu'icy de la donner au public avec la traduction des Journaux François de cette année, s'en est acquitté avec beaucoup d'esprit et d'érudition. Aussi ne manquera-t-on pas de faire dorénavant dans ce Journal un extrait très exact de tout ce qu'il y aura de curieux dans celui d'Italie. » *Le Journal des Sçavans pour l'année MDCLXVIII*, lundy 15 octobre 1668. C'est à la page 69 de la réédition de 1729. (A Paris, chez Pierre Witte.)

(2) Voir année 1668, n° 12, à propos d'un opuscule de Redi : « Oggi di molto chiaramente si vede quanto sia vero quel Proverbio degli Arabi. « Chi fa esperienze accresce il sapere ; chi è credulo aumenta l'errore. » Imperocché la facilità in credere all'opinioni degli antichi Filosofi, quasi che fossero interpreti infallibili della Natura, rattenendoci dall'investigar la vera cagione di molti effetti che trovar si potea con l'esperienze ha nelle scuole introdotto e moltiplicato gli errori ; servaci d'esempio la generatione degl' Insetti. »

(3) *Giornale* de 1669, p. 53.

(4) *Id.* 1668, p. 47.

(5) *Id.* 1668, p. 52 ; 1672, p. 9.

qui en résultent pour le traitement des maladies(1). Il rappelle les récentes découvertes astronomiques(2). Il exalte en toute occasion les savants qui s'efforcent de ruiner la routine : le cardinal de Médicis(3), Malpighi(4), Redi(5), Borelli(6), Cornelio(7), Montanari(8), Boyle(9), Stenon(10). Il défend les réformateurs des études scientifiques accusés d'être les pires ennemis de la religion(11).

Telles sont les tendances manifestées par le *Giornale*. On ne peut s'en étonner quand on considère ses origines. François Nazari en fut le principal rédacteur, mais il l'entreprit et le dirigea, conseillé par l'abbé Michel-Ange Ricci. Or, celui-ci n'était pas moins estimé du parti des modernes que de l'autorité ecclésiastique. S'il avait, depuis plus d'un an, la charge de qualificateur du Saint-Office, s'il revêtit plus tard la pourpre cardinalice, d'un autre côté, ancien élève de Torricelli(12), jamais il ne cessa de correspondre avec les disciples toscans de Galilée, notamment avec le prince Léopold. Viviani et Magalotti le firent juge de toutes leurs œuvres, il revit les *Saggi*(13). En relations avec les plus illustres savants français contemporains, c'est lui, nous

(1) *Id.* 1668, pp. 47, 139 ; 1669, p. 5.

(2) *Id.* 1668, n° 5, à propos d'un ouvrage de Borelli.

(3) *Id.* 1674, p. 57.

(4) *Id.* 1668, p. 47 et 166.

(5) *Id.* 1670, p. 97 ; 1671, p. 35 ; 1672, p. 37.

(6) *Id.* 1671, p. 125

(7) *Id.* 1669, p. 23.

(8) *Id.* 1672, p. 23.

(9) *Id.* 1671, p. 49 ; 1674, p. 8.

(10) *Id.* 1669, p. 5.

(11) *Id.* 1674, p. 65, à propos des *Tentamina Phisico Theologica*, authore Samuele Parkero « Quest'opera è degna d'esser letta da tutti, e particolarmente da quelli, che si compiacciono di quella sciocca opinione che la *Filosofia sia il novitiato dell'ateism* » ò danno orecchie alle maledicenze, che ordinariamente si spargono contro alla riforma di essa. Unita e comparata insieme con le considerationi che porta il Boile nella 1^a parte dell' *utilità della sua filosofia sperimentale*, farà conoscere, quanto la filosofia che rintraccia le reali produzioni della Natura, vere opere di Dio, manifesti la gloria e onnipotenza divina, assai più di quel che facciano le rationali de' Gentili ».

(12) Il annonce cette nomination au prince Léopold le 20 décembre 1666. Voir page 144, tome II, *Lettere inedite di Uomini illustri*, ouv. cité.

(13) *Saggi di Naturali Esperienze*, ecc. 1841, pag. 82. — Voir aussi la vie de Ricci, vol. II des *Vitae Italorum doctrina excellentium qui soeculis XVII e XVIII floruerunt*. Auctore Angelo Fabroni.

l'avons vu, qui établit un commerce régulier entre eux et le *Cimento*. Au moins dès le mois de juin 1666, il lisait le journal imité ensuite à Rome (1).

III

Environ quatre années avant l'apparition des *Saggi* et du *Giornale de Letterati*, s'était produit dans l'Italie méridionale un événement qui prouvait la volonté des modernes d'associer là aussi leurs efforts.

Thomas Cornelio et Léonard de Capoue : ainsi se nommaient les personnages qui propagèrent le plus tôt à Naples les récentes découvertes scientifiques (2).

Né à Cosenza en 1614, le premier avait suivi, à Florence, les leçons de Torricelli et, à Bologne, celles de Cavalieri, tous deux disciples de Galilée. Puis, il s'était fixé à Naples où, en 1654 déjà, il occupait la plus importante chaire de médecine et de

(1) Il écrit en effet au prince Léopold, le 3 juin 1666 : « Dalla lettura del Giornale, che tre settimane sono venne di Francia mi nacque curiosità di vedere l'operetta del Petit ». Page 134 du t. II des *Lettere ined. di uom. illustri*.

(2) Il ne peut être question ici de la simple opposition à l'aristotélisme, car elle avait eu, depuis longtemps, ses promoteurs dans l'Italie méridionale : Bernardin Telesio, Quattromani, les frères Persio, Muti, Donis, Campanella. Il s'agit évidemment de l'investigation de la nature comme la comprenaient les modernes, à la suite de Galilée, Torricelli, Pascal, Boyle et, nous le verrons plus loin, il s'agissait aussi des systèmes de Gassendi et de Descartes. — Nicolas Amenta dans une *Vie de Leonard de Capoue* (page 7), citée plus loin, dit que, dans la Calabre, la liberté philosophique avait eu ses apôtres, mais qu'à Naples, elle restait inconnue. Ce jugement est plus exact que celui d'une préface dont nous donnons maintenant un extrait : « Furono i primi (Léonard et Cornelio), che de' tanti e sì rari e pregiati ritrovamenti nella filosofia, e pubblicati per tutta quasi l'Europa, nella nostra città portassero le prime notizie. Ed era in vero cosa degna di maraviglia, che la filosofia rinata in Toscana per opera del gran Galileo, per cui solo andar ne dee l'Italia tutta lieta, e superba, nientedimeno nelle nostre contrade, quasi fossero poste in parte tutta lontana dal cammin del Sole, nè pure per fama giungesse. Nelle folte tenebre adunque, nelle quali giacevano gli intelletti, essi furono coloro, che osarono portare il primo lume, col quale cominciarono a rischiararsi le tenebre, ed a discernersi il vero dal falso, il corpo dall'ombra. » *Lezioni intorno alla natura delle Mofete* di Lionardo di Capoa Accademico Investigante, dedicate alla sacra Real Maestà di Cristina Regina di Svezia. In Napoli, per Salvatore Castaldo. Reg. Stamp. 1683. — La préface est du Vobile Accademico Investigante. Leonard en connut et approuva les termes.

mathématiques. Il s'en éloigna quelque temps, attiré par le renom des grands hommes qui florissaient alors en France et en Angleterre. Il résolut d'aller vers eux, de rechercher leurs entretiens, d'introduire leurs livres à Naples. Léonard de Capoue (1) le chargea de lui rapporter, à lui personnellement, sans craindre la dépense, toutes les publications faites par les plus importants des médecins et des philosophes modernes. Cornelio revint avec celles de Galilée, Bacon, Gassendi, Harvey, Hobbes, Descartes, Boyle. Les deux amis firent profiter de leur bibliothèque plusieurs personnes dont ils avaient sans doute déjà préparé la conversion par des entretiens familiers. Puis, Naples vit peu à peu augmenter le nombre de ceux qui, dédaignant les méthodes et les connaissances imposées jadis à leur jeunesse, interrogèrent désormais les sens et la raison sur les causes des phénomènes naturels (2).

Cette élite n'osa pas affirmer son existence ou n'y songea pas jusqu'en 1663, année où fut fondée à Naples l'académie des *Investiganti*. C'est Léonard qui en conçut la première idée; Cornelio l'approuva et tous deux eurent la chance d'être aidés dans leur tentative par André Concublet, marquis d'Arena. Celui-ci ne faisait que continuer les traditions d'un aïeul, protecteur et ami de Bernardin Telesio. Il n'épargna rien pour que les savants et les philosophes, épris de nouveautés, se réunissent à intervalles réguliers. Il jouissait d'un grand prestige, savait trouver les paroles décisives qui suppriment les objections et encouragent les timidités. Il éveilla autour de lui un noble zèle, en citant les exemples de la Société Royale de Londres et du *Cimento* de Florence. Il offrit sa propre maison comme siège de la nouvelle académie. Bref, il écarta tous les obstacles.

Les *Investiganti* se proposaient de pratiquer la philosophie expérimentale ou spéculative, sans avoir égard à aucune autorité (3). Les séances avaient lieu tous les vingt jours. Un des

(1) Voir *Vita di Leonardo di Capoa, Napolitano*, dans *Vite degli Arcadi illustri*, tome II, p. 7. Roma, De' Rossi, MDCCX.

(2) C'est ce qu'on lit dans la préface déjà citée, mise aux *Lezioni intorno alla natura delle Mofete*.

(3) Préface citée. Dans le *Parere* del Sig. L. di Capoa, 2^a *Impressione*. Napoli MDCLXXXIX, on lit à la p. 380 : « degl' *investiganti* appellosi, sol perchè era intendimento di lei, postergata ogni qualunque autorità

membres lisait quelque travail dû à lui-même, les autres présentaient leurs observations. C'est ainsi que l'on discuta sur la fluidité et la solidité, le chaud et le froid, la douceur et l'amertume, la lumière et les couleurs, le mouvement, les cinq sens, l'âme de l'homme, l'âme des bêtes.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que le marquis d'Arena, ayant quitté Naples, entreprit de voyager à travers l'Italie. Son œuvre survécut peu à ce départ (1). Il ne se trouva sans doute pas un Mécène d'esprit assez ouvert, d'indépendance assez complète et de crédit assez solidement établi, pour oser, tout à la fois, braver les préjugés en cours et garantir aux vrais savants un appui efficace contre les insinuations de la calomnie. Plusieurs des anciens *Investiganti* devaient ensuite prendre une part très grande à la querelle des anciens et des modernes. Dans leur signature, certains continuèrent à se réclamer de l'éphémère société (2). Malgré sa courte durée, elle eut une réelle importance : les novateurs purent s'y compter et reconnaître l'identité de leurs vues. Son établissement fut le premier présage des défaites qu'à Naples l'avenir réservait à la routine (3).

d'huomo mortale, alla scorta della sperienza solamente e del ragionevol discorso andar dietro per ispiar le cagionali de' naturali avvenimenti ».

(1) Dans la préface citée, on lit : « Questi furono i principii di una adunanza, che poteva recare grandissimo splendore alla patria nostra, se la partenza del marchese, il quale alcuni mesi appresso volle pellegrinare per l'Italia, seguita non fosse. Ma come l'adunanza per opera di lui aveva cominciato, così colla sua assenza sciogliendosi facilmente ebbe fine. » — A la date de janvier 1664, on lit dans des mémoires contemporains : « l'Accademia Chimica... di cui è principal Protettore D. Domenico Concubletta Marchese d'Arena, quale repulsa Aristotile e Platone, non solamente Galeno, Hipocrate et Avicenna, tuttavia si vâ augumentando nella casa del detto Marchese. » ecc. Extrait du vol. II, p. 1 et 2 des *Giornali* di Innocenzo Fuidoro, qui se conservent miss à la Bibliothèque Nationale de Naples et dont certains passages sont publiés par Giul. Capone et Salv. Marano, dans *Un poeta Satirico del XVII secolo*. Salerno Fratelli Jovane Editori. 1892. Le présent passage est cité page 22.

(2) En effet, les *Lez. intorno alla nat. delle Mofete* citées plus haut sont signées de Lionardo di Capoa Accademico Investigante. — La préface est, on s'en souvient, du Volubile Accademico Investigante. Il est vrai que Léonard avait lu ces leçons dans l'académie, mais il ne les publia que vingt ans après.

(3) Sur cette académie, voir, en outre, *De' Rapporti di Parnaso* di Niccolò Amenta Avvocato Napoletano; *Parte prima*. In Napoli, nel MDCCX, page 83, note 6 ; — Borelli dans la dédicace de son livre *De motionibus*

Plus tard, nous parlerons d'autres luttes engagées et d'autres avantages remportés, en divers points de l'Italie, par les défenseurs de l'indépendance scientifique. Il nous suffira, pour l'instant, d'avoir fixé l'époque où leur parti se révolta ouvertement contre la tyrannie péripatéticienne habituée, depuis 1633, à s'exercer sans rencontrer d'opposition.

naturalibus a gravitate pendentibus. Reggio 1670 ; — *Storia del metodo sperimentale in It.* ouv. cité t. 1, p. 205-207 ; — Carlo Bertani : *Il maggior poeta sardo Carlo Buragna e il Petrarchismo del seicento*. Milano, U. Hoepli, 1905.

CHAPITRE III

États d'esprit des deux partis dans les querelles scientifiques, après 1660.

Le doute provisoire. — L'idée de progrès.

SOMMAIRE. — I. A l'époque étudiée, c'est surtout dans des contestations scientifiques relatives à l'histoire naturelle et à la médecine que se révèlent, en Italie, deux états d'esprit fort opposés. — Comment les partisans des anciens se forment une opinion. S'ils refont les observations et les expériences de leurs devanciers, c'est sans les modifier en rien. En revanche, il leur arrive souvent de ne vouloir ni répéter, ni voir celles de leurs contradicteurs. En somme, ils s'en rapportent surtout aux témoignages des auteurs qui ont leur confiance.

II. Redi, à partir de 1664, est le principal adversaire de la routine et de la crédulité, en Toscane. Il soumet au contrôle de l'observation et de l'expérimentation des faits nombreux avancés par les anciens. — D'autres faits n'étant pas vérifiables, Redi ainsi que Léonard de Capoue, à Naples, et Vallisnieri, à Padoue, se contentent d'en signaler l'invraisemblance et l'impossibilité. — Ces savants ne sont pas plus indulgents pour les modernes que pour les anciens, la preuve en est notamment dans les recherches de Redi sur les remèdes exotiques.

III. Léonard de Capoue, Redi et d'autres, parmi les novateurs, ont-ils cru la médecine condamnée à une perpétuelle stérilité ? — Les partisans des anciens estiment que, d'une façon générale, les sciences nous ont été transmises à l'état de perfection par l'antiquité. — L'école adverse croit à leur progrès indéfini. Par suite, si elle est sans complaisance pour ses propres fondateurs, elle ne refuse pas non plus tout mérite aux anciens, en qui elle voit des précurseurs.

I

Dans cette phase nouvelle et décisive qu'inaugurent les manifestations étudiées, le débat entre partisans des anciens et des modernes porte, en général, non pas sur l'astronomie comme au temps de Galilée, ni sur des problèmes de physique expérimentale voisins de ceux qui intéressèrent si souvent les membres du *Cimento* et les *Investiganti*. C'est l'étude des êtres organisés et le traitement des diverses maladies qui retiennent l'attention des deux écoles. Mais quels arguments invoquent-elles en vue de justifier leurs préférences ? Voilà ce qu'il importe de préciser, pour connaître leurs états d'esprit.

Parmi les péripatéticiens, les uns consentent à observer ;

mais, à leur insu, un désir les domine : il faut confirmer son crédit à la vénérable antiquité. Ils réunissent donc les circonstances qui ont amené Pline ou un autre à ses conclusions. Ils se gardent bien d'en omettre aucune ; mais ils évitent aussi d'en introduire de nouvelles. Ayant, par exemple, abandonné de la viande à l'air libre, ils la voient, après un temps plus ou moins long, peuplée d'une colonie qui, affirment-ils, n'y était précédemment représentée par aucun de ses membres. Ceux-ci n'ont pas leurs pareils dans les lieux environnants. Qu'est-ce donc qui les a engendrés, sinon les corps où ils se trouvent maintenant établis (1) ?

Si aux membres de l'école routinière on disait : « Vous errez ! nous allons le démontrer », beaucoup refusaient même d'écouter et de voir. Un d'entre eux repoussa toujours obstinément la lunette avec laquelle, lui disait-on, il constaterait l'existence d'étoiles qu'ignorait Aristote. Un autre ne croyait pas devoir être témoin d'expériences intéressantes et disait : « *Venire nolo, ne videam aliquid contra Aristotelem* (2) ». A un troisième on soutenait que les petites grenouilles qui, parfois en été, lorsqu'il commence à pleuvoir, sautillent par les chemins poudreux, ne viennent pas au monde à ce moment même et ne résultent pas de l'absorption d'une goutte de la pluie actuelle par la poussière,

(1) Redi, moins confiant, recommence l'épreuve en la modifiant sur un point essentiel. Il isole un morceau de chair avant que des volatiles aient eu le temps de l'effleurer et d'y déposer des œufs. Ils voltigent bien autour de l'enveloppe, mais sans parvenir à la traverser. Cette fois, la viande reste inhabitée. Sur ces expériences de Redi et l'opposition qu'elles rencontrèrent, voir Redi, *Opere*, tome I, p. 28 et suiv ; — *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. IX, p. 40 ; — P. Philippi Bonanni, Soc. Jes. *Observationes circa Vicentia quae in rebus non viventibus reperiuntur. Cum Micrographia*, etc. Romae MDCXCIX.

Vallisnieri, au tome I des *Opere* de Redi (*Miglioramenti e correzioni d'alcune sperienze ed Osservazioni del Sig. Redi*, faite dal Sig. Antonio Vallisnieri) montre que les anciens ont pu être induits en erreur par deux faits : 1° de la peau des taureaux vivants sortent à certains moments des vers qui se développent en une sorte de mouche semblable à l'abeille ; 2° du ventre des chevaux sortent souvent d'autres vers qui se transforment en des sortes de guêpes. En outre, il répond à une objection des adversaires de Redi, prétendant que si la génération ne se produit pas, c'est que la matière en décomposition n'est pas agitée par l'air. Il fait de nouvelles expériences pour déterminer le rôle négatif de l'air. — Pour l'histoire des théories sur la génération des insectes, voir Caverni : *Storia del metodo sperimentale in Italia*, tome III, chap. XII, (1893).

(2) *Giornale de' Letter. d'Italia*, t. IX, p. 65.

car elles ont, en général, l'estomac plein d'herbe (1). Le péripatéticien ne permit jamais qu'on ouvrit en sa présence l'un de ces animaux pris au hasard (2). Un écrivain de Naples raconte un fait du même genre survenu dans cette ville : un diligent anatomiste danois montrait à quelques amis les vaisseaux lymphatiques d'un chien dont il venait d'ouvrir les flancs. Alors se leva un galéniste opiniâtre qui, peu auparavant, se railait de semblables études et les qualifiait de fantaisies imaginées par les modernes pour rabaïsser les maîtres grecs. La tête ébouriffée, les lunettes plantées sur le nez, il se lança furieux contre l'opérateur, prononçant un rapide « *argumentor contra* ». Mais des éclats de rire l'arrêtèrent, en le rappelant au bon sens (3).

La servilité de tels hommes apparaît dans tous leurs ouvrages. Nous citerons comme exemple un livre publié en réponse surtout aux *Esperienze intorno a diverse cose naturali* de Redi. En effet, Petrucci, défenseur du jésuite Chircher, ne songe pas à combattre des expériences par d'autres soigneusement conduites. Il se borne à entasser des témoignages empruntés à l'antiquité ou à des écrivains récents, il est vrai, mais incapables d'échapper aux idées préconçues ou de discerner à quel moment on quitte le domaine des faits possibles et l'on pénètre dans le monde des merveilles.

Voici, en outre, quelques phrases d'un certain Liparo (4). « Nécessairement, dit-il, la médecine doit se diviser en théorique et en pratique (5). La preuve, c'est l'autorité d'à peu près

(1) Pour ces deux faits, cf. Redi, *Opere* II, p. 43-44.

(2) Dans une église de Florence, un prédicateur déclarait l'opinion combattue par Redi aussi sûre que les vérités évangéliques. Lettre de François Redi, t. II, p. 192, édition citée plus haut de ses *Lettere*.

(3) *Parere* del Sig. Lionardo di Capoa, p. 51.

(4) *Prodomo Apologetico alli studi chircheriani*, *Opera* di Giuseppe Petrucci Romano, nella quale con un apparato di Saggi diversi, si dà prova dell'esquisito studio che ha tenuto il celebratissimo Padre Atanasio Chircher, circa il credere all'opinione degli scrittori, sia de' tempi andati come de' presenti, e particolarmente intorno a quelle cose naturali dell'India ecc. Amsterdam MDCLXXVII. — Kircher est connu surtout pour son *Mundus subterraneus*, in XII libros digestus, etc. 1665.

(5) Elle se trouve dans Marcelli Malpighi, *Philosophi et Medici Bononiensis e societate regia Londinensi Opera Posthuma*. Venetiis MDCXCVIII. — Ce libelle de Liparo, auquel Malpighi répondit par un ouvrage qui circula longtemps manuscrit, s'appelait *Galenistarum Triumphus Notericorum medicorum insanias funditus eradicans, ne mortales eorum*

tous les auteurs. Que celle du seul Galien suffise » (1). Ailleurs, il déclare qu'on ne peut s'écarter de ce dernier ni d'Hippocrate, sans se condamner à ne jamais dire la vérité (2). Par quel moyen convaincre un adversaire qu'aveuglent ces préjugés et qui, ayant avancé que le foie engendre le sang, ne songe à le démontrer qu'en invoquant l'avis presque universellement exprimé par autrui (3)? Qui s'y attendrait? Il arrive à Liparo de faire appel à l'expérience. Voici comment. « Il y a, dit-il, quatre humeurs, à savoir le sang, la bile, la pituite et l'humeur noire. On le prouve : 1° par Hippocrate et Galien ; 2° par l'expérience (4). En effet plusieurs barbiers ont observé qu'il en est ainsi (5). »

L'importance qu'attribue Liparo à ce témoignage achève de nous édifier sur son esprit critique. Il était de ceux qui considéraient l'anatomie comme indigne d'un homme instruit et bonne pour ces artisans auxquels les doctes disciples de Galien abandonnaient, en même temps, l'art de pratiquer les saignées, de poser des ventouses et des vésicatoires. Les preuves ne manquaient pourtant pas du danger auquel on s'exposait en se remettant aux mains de ces chirurgiens improvisés (6). Au contraire, ne devait-on pas au progrès de l'anatomie des découvertes comme celle de la circulation du sang? Liparo et ses

perpetuo sepeliendis doctrinis immatura imo violenta morte moriantur.
Auctore Michaelae Liparo Messanensi. — La querelle eut lieu vers 1665.

(1) Marcelli Malpighi *Opera Posthuma*, p. 118. « Medicina necessario dividi debet in Theoricam et Practicam..... Probatur auctoritate omnium ferè auctorum. Solus sufficiat Galenus. »

(2) *Id.* p. 132. « Impossibile esse aliquid certi eos praedicare, qui adversus Hippocratem et Galenum, medicinae lumina omnibus decantata, doctrinas tradere conantur. »

(3) *Id.* p. 140. « ex Hippocrate, Galeno,... ferè auctoritate omnium magni nominis auctorum, qui per totum orbem celebratissimi fuere. »

(4) Son cas rappelle celui de cet autre partisan des anciens qui s'indignait contre des contradicteurs en leur disant : « Vous prétendez ne rien croire qui ne soit fondé sur l'expérience, et vous refusez d'admettre un fait qu'Hippocrate déclare avoir expérimenté. » — Page 61 de *la Nuova Stafetta da Parnasso Circa gli affari della medicina, indirizzata all' Illust. Accad. degli Spensierati di Rossano*. Francfort, 1700.

(5) Malpighi, ouv. cité, p. 146. « ut Barbitonsores plures observaverunt ». »

(6) *La Medicina difesa dalle calunnie degli uomini volgari e dalle opposizioni de' Dotti, divisa in due dialoghi*, da Francesco Bertini, Prof. di Medicina. In Lucca MDCIC.

amis admettaient tout au plus qu'on se préoccupât de connaître la place et la structure des principaux organes; mais s'intéresser aux fibres les plus ténues du corps humain, quel ridicule! Certain péripatéticien disait au célèbre Malpighi : « Comment! vous avouez une telle faiblesse? Que penserait de vous Galien, s'il revenait au monde? » « Il chanterait au ciel un hymne d'actions de grâces, répondit le savant. Si l'anatomie, en montrant l'origine et le siège des maux, nous dirige dans le choix des remèdes et des régimes, plus elle sera précise et exacte, plus aussi elle rendra de services (1). »

II

Ruiner le crédit des autorités au profit desquelles trop de prétendus savants abdiquaient leur indépendance : voilà l'œuvre que poursuivirent quelques esprits vraiment libres. Aucun ne s'y consacra avec plus d'ardeur que François Redi.

Auteur d'un poème dithyrambique fort connu, il nous semble pourtant mériter l'admiration, surtout pour son rôle dans le mouvement scientifique du temps. Né (2) le 18 février 1626 à Arezzo, élève de l'Université de Pise, il avait obtenu, en 1647, le doctorat en philosophie et en médecine. Son père estima qu'avant de l'astreindre à une vie sédentaire, il fallait lui enrichir l'esprit par quelques voyages. En 1650, nous trouvons le futur savant à Rome; il y fréquente les bibliothèques les plus riches et les académies alors les plus célèbres; puis il passe à Naples et retourne en Toscane, où il devient l'un des précepteurs de Ferdinand de Médicis. Dans la suite, ce prince ne cessa de lui témoigner la plus grande affection; non content d'avoir avec son ancien maître des causeries presque quotidiennes, au palais Pitti, il recherchait encore ses entretiens dans les endroits publics. Cette faveur ne valut pas seulement à Redi une chaire de langue toscane à Florence, dès 1665, et la charge de premier médecin, que lui conservera Cosme III, elle lui permit de poursuivre des expériences fort coûteuses.

(1) Malpighi, ouv. cité, p. 228.

(2) Sa vie est en tête du 1^{er} volume des *Lettere di Francesco Redi, seconda edizione fiorentina*; ouv. cité. — Voir aussi *Vite degli Arcadi illustri*, t. I. Roma, per Antonio Rossi, 1708.

Il déclara la guerre aux partisans de la routine, en 1664, dans ses *Osservazioni intorno alle vipere* (1); il la continuera avec divers opuscules, comme ses *Esperienze intorno alla generazione degl'insetti* (2): ses *Osservazioni intorno agli animali viventi che si trovano negli animali viventi* (3).

Les principes essentiels qu'il suivit toujours dans ses travaux lui étaient communs avec la plupart des membres du *Cimento* (4). La préface des *Saggi* le prouve. Le savant aurait pu la placer devant le recueil de ses propres œuvres. Voici un résumé de sa doctrine. Chaque jour, il s'apercevait davantage que fort difficile est la recherche de la vérité, altérée souvent par des erreurs que se transmettent sans contrôle des écrivains trop respectueux de la tradition. Il suffisait qu'un devancier eût enregistré un prétendu fait, la majeure partie de ceux qui l'ont suivi acceptaient aveuglément ses dires. Et Redi s'indignait contre les hommes cultivés qui ne refusent pas de croire, sans examen, à tant de billevesées d'origine antique. S'ils trouvaient affirmé dans un livre grec ou latin que des clochers peuvent voler à travers l'espace, ils admettraient aussi bien cette énormité.

Comment pouvaient-ils s'attarder dans leur superstition, alors qu'il arrive si souvent à un même auteur ancien d'émettre, dans deux passages différents, des idées tout à fait opposées? Ainsi, Pline le naturaliste, en un passage, prétend que les abeilles ne touchent jamais à aucune chair. Or, qu'écrit-il ailleurs (5)? Si on vient à craindre qu'elles ne manquent de nourriture, il conviendra de placer à leur portée des raisins secs et des figues pilées, ou encore la viande crue des poules. Voilà donc Pline en flagrant délit de contradiction.

(1) *Osservazioni intorno alle Vipere, ecc, scritte in una lettera al Sig. Lorenzo Magalotti*. In Firenze 1664. — L'ouvrage se trouve dans le tome II des *Opere* di Fr. Redi, Gentiluomo Aretino, e Accademico della Crusca, in questa nuova Edizione accresciute e migliorate Dedicate all' Illustriss, e Reverendiss. Monsig. Girolamo Mattei, de' Duchi di Paganica ecc. In Venezia, appresso Gio. Gabbriello Ertzo 1712.

(2) Au tome I des *Opere*.

(3) *Id.*

(4) Redi donne chaque fois une référence et souvent même cite des passages.

(5) Sur cette question de la génération des abeilles et de divers insectes par putréfaction, voir Redi, *Opere*, t. I, p. 30 et suivantes.

Et quand, sur un même point, les avis les plus contraires se recommandent chacun de quelque autorité vénérable par son âge, comment un esprit timide et débile prendra-t-il parti ? Est-ce le hasard qui déterminera son choix ? Ainsi, de très nombreux écrivains grecs et latins sont d'accord pour affirmer que les abeilles peuvent naître du corps putréfié d'un taureau ! Mais si un moderne pasteur Aristée cherchait dans leurs ouvrages quelque renseignement précis pour repeupler son rucher décimé, combien pénible serait son embarras ! Columelle enseigne que les entrailles ont, elles seules, la vertu d'engendrer des abeilles. Un autre veut qu'on ensevelisse l'animal sous terre en ne lui laissant que les cornes à découvert ; de celles-ci, coupées au bon moment, s'échapperont les volatiles. C'est de thym qu'un poète recouvre le cadavre ; Pline demande qu'à cette plante odoriférante on substitue la paille provenant des litières ; Virgile, à la fin du quatrième livre des *Géorgiques*, semble juger inutile d'enterrer le taureau ; il suffit de l'abandonner à l'air libre. Un autre distingue entre les abeilles nées des chairs et celles qui sont issues du cerveau ou de l'épine dorsale : les premières constituent la plèbe, les autres l'aristocratie et les reines. Redi ne cite pas moins de 22 contemporains prêtant foi à de telles sornettes et il se fait fort d'étendre beaucoup cette liste déjà trop longue.

Lui, au contraire, ne veut se prononcer qu'en vertu d'un raisonnement fondé sur des faits contrôlés par les sens aidés de tous les instruments dont dispose la science. Partant de ce principe, il passe au crible de nombreuses opinions traditionnelles. Combien de fables, par exemple, accueille Pline et répètent sans examen des modernes dont Redi imprime sans pitié le nom ! Le naturaliste ancien écrit que l'horreur des vipères pour le frêne et son ombre ne saurait s'imaginer. Qu'on en mette quelques-unes au milieu d'un rond-point bordé de tels arbres ; elles aimeront mieux, dit-il, se laisser brûler sur place que de passer entre eux. Autour d'un serpent, ajoute-t-il ailleurs, formez un cercle avec des feuilles de bétoune, vous le verrez se flageller rageusement de la queue ; la mort finira par s'ensuivre. Redi veut se rendre compte : il répète observations et expériences ; il constate que les hêtres et les feuilles de bétoune, loin de produire des effets pernicieux

sur tous ces animaux, sont souvent recherchés d'eux et font leurs délices (1).

Aristote prétend que les araignées ne pondent pas. D'un examen long et minutieux Redi conclut qu'il faut les classer parmi les ovipares (2).

Ses amis et lui ne reculaient pas même devant des épreuves rebutantes, pour vérifier les assertions des auteurs. Suivant Galien, on ne peut manger de la vipère sans ressentir une soif des plus ardentes. Un gentilhomme plutôt malingre se soumit au dur régime d'absorber, à divers moments du jour, soit du bouillon de ces reptiles, soit du pain saupoudré avec leur chair desséchée et broyée, soit du vin où l'on avait enfermé quelqu'un d'entre eux, soit leur corps lui-même tout entier ; pourtant, il ne lui venait pas plus qu'auparavant le besoin de boire (3). Quant à leur fiel, une simple goutte en suffirait pour tuer un homme des plus robustes : voilà ce qu'un personnage des plus savants se déclarait prêt à parier contre tout son bien. Il se croyait sûr de gagner, et en effet Galien et Pline avaient enseigné cette vérité. Avicenne jugeait tous les contrepoisons inutiles en pareil cas, beaucoup de maîtres vénérés des médecins pensaient de même. Cependant, un certain Jacob Sozzi écoutait dans un coin et gardait à grand' peine son sérieux. Il prit un de ces fiels réputés dangereux ; l'ayant dissous dans un demi verre d'eau fraîche, il but le mélange d'un air intrépide. Il ne souffrit aucun mal. Mais comme on crut, malgré ses protestations, qu'il s'était rendu invulnérable avec du mithridate, on tenta de nouvelles expériences sur deux pigeons, un chien, des coqs, un paon, un dindon, un chat. Ils ne manifestèrent pas le moindre trouble (4).

Encore en d'autres cas les dires des anciens étaient vérifiables. Ainsi, selon Aulu-Gelle (5), l'homme qu'a mordu un serpent doit recourir non à un bon médecin, mais à un bon musicien : un actif antidote aura infiniment moins de puissance

(1) Sur cette fable et d'autres du même genre, voir Redi, *Opere*, t. II. *Osservazioni intorno alle Vipere*.

(2) Redi, *Opere*, t. I, *Esperienze intorno alla generazione degl' insetti*.

(3) Pour les faits rapportés ici et plus bas, relativement aux vipères, voir Redi, *Opere*, tome II. *Osservazioni intorno alle vipere*.

(4) Redi, *Opere*, t. II. *Osservazioni intorno alle vipere*.

(5) *Id.*

que les sons d'un harmonieux instrument sous les doigts d'un artiste véritable. La recette est originale et la mette à l'essai qui veut; après tout, rien de plus aisé. Au contraire, combien pourront contrôler de leurs propres yeux l'étrange roman que certains auteurs antiques attribuent au poisson appelé murène et à la vipère? Le reptile s'étant fait beau, se promène aux plus chauds rayons du soleil sur le rivage; il appelle l'amante avec des sifflements passionnés. Tandis qu'elle soulève la tête hors des ondes et s'approche du bord, lui, prévenant et avisé, rejette et laisse en dépôt sur un rocher tout le poison dont il est pourvu; sans quoi, le trépas de l'aimée suivrait rapidement les épousailles tant désirées. Le galant ira ensuite à la recherche de son venin; s'il ne le retrouve pas, un violent désespoir le consumera et mettra vite un terme à ses jours infortunés.

Jusqu'ici, nous avons vu Redi tourner ses traits contre les anciens. Mais comme il s'était donné pour mission de combattre la crédulité de ses contemporains, peu lui importait que l'autorité à laquelle ils soumettaient l'indépendance de leur esprit fût antique ou récente. Autour de lui sévissait une foi aveugle en de nombreux remèdes importés de terres lointaines et dont le caractère exotique frappait les imaginations. Qui les introduisait en Italie? En général des missionnaires; ils croyaient travailler au soulagement de l'humanité. De toutes les parties du monde, ils affluaient au palais Pitti, accueillis de façon si bienveillante qu'ils déclaraient y retrouver comme en rêve l'hospitalité phéacienne; l'affable courtoisie des Médicis leur rappelait celle du roi homérique Alcinoüs (1). Aussi dévoilaient-ils volontiers leurs précieux secrets à la cour de Toscane. L'un d'eux, Antoine Morera, chanoine de la cathédrale de Goa, disait : « Collectionnez les quelques soies blanches qui peuvent se trouver dans les queues d'éléphants; faites-vous-en un bracelet, vous serez à l'abri des vertiges et l'air pestilentiel des marais ne pourra plus vous incommoder. Vous avez des doutes? Alors, vous ignorez la vogue dont jouit ce remède dans l'empire de Siam et l'île de Ceylan (2). » On recourut à l'expérience : le bracelet resta toujours inutile.

(1) Redi, *Opere*, t. II. *Esperienze intorno a diverse cose naturali*. Voir le début de la lettre au P. Athanase Chircher ou Kircher.

(2) Nous résumons, jusqu'à la prochaine note, Redi, *Opere*, t. II, p. 65 et s.

Le même ecclésiastique racontait à Redi que, dans les montagnes de Malabar, vivent certains oiseaux de couleur sombre qui, dans l'estomac, portent beaucoup de petites pierres de formes et de couleurs variées. Celles-ci, posées au milieu du front, guérissent sans retard, affirmait-il, les douleurs de tête de tout caractère. Un jour, Redi est pris de son habituelle migraine; il se laisse persuader par Don Morera, qui lui fait l'application de son fameux remède. La douleur, aussi obstinée que jamais, accomplit son cours habituel de vingt-quatre heures. Le brave homme n'en revenait pas; évidemment Redi était une exception, le plus malheureux des mortels; à moins toutefois d'admettre que la migraine ne fût pas la même en Europe et en Asie. « En tout cas, ajoutait-il, ces cailloux ne sauraient manquer de quelque propriété admirable : en effet, pourquoi la nature les aurait-elle fait croître dans un organe de ces volatiles ? On sait bien qu'elle n'opère jamais sans but. » Redi eut beau dire; Morera ne voulut pas admettre une explication moins compliquée mais plus vraie : les oiseaux noirs avaient avalé ces corps étrangers.

Un carme déchaussé, D. Philippe de la Trinité (1), prétendait que les os de certain poisson font cesser toute hémorragie. La preuve ? On pouvait la demander à un vice-roi des Indes. Blessé à une artère par un maladroit chirurgien, il lui avait suffi, pour arrêter le sang, de serrer entre ses doigts une dent de l'animal. Le bon Père ajoutait que ces os ont une autre efficacité, c'est une arme puissante pour les pêcheurs qui, se connaissant l'esprit prompt et la chair faible, craignent les tentations. Plusieurs fois on essaya la recette. Le résultat fut négatif.

On n'avait aucunement lieu de révoquer en doute la sincérité du religieux, coupable seulement de colporter sans contrôle une légende séduisante. L'anecdote qui suit met en scène, avec des gens crédules, un mystificateur. Certain horloger venu d'au delà des monts habitait Florence. Causant un jour avec le grand-duc, il lui dit en substance : « Dans mon pays, beaucoup d'hommes ont la peau insensible aux décharges d'un pistolet ou d'une arquebuse : c'est l'effet de quelque for-

(1) Redi, *Opere*, t. II, p. 55-56.

mule d'enchantement, mais aussi d'herbes médicinales ou de pierres douées d'une vertu spéciale. Je ne sais pas le fait par oui-dire, j'affirme avoir vu ». Les personnes présentes se moquèrent de lui ; il se piqua. A ses frais, il appela en Italie un soldat réputé invulnérable aux plus violentes salves de mousqueterie. On soumit le nouvel arrivé à l'épreuve qu'il réclamait avec insistance. Toutefois, il bénéficia malgré lui d'un avantage. Il découvrait intrépidement sa poitrine, et on allait la viser, quand, sur la prière de Ferdinand II, on dirigea le pistolet vers une partie moins délicate. Bien en prit au militaire, car il fut, en cet endroit, traversé de part en part. Il décampa prestement pour se faire soigner. Naïf comme l'horloger, il se croyait à l'abri de tout péril, car d'autres fois l'expérience avait réussi ; mais on sut bientôt dans quelles conditions. D'habitude, on tirait des balles préparées et disposées de manière à heurter la peau sans la transpercer. A Pitti, au contraire, nulle supercherie ; l'arme se trouvait normalement chargée (1).

Avec moins d'enjouement que Redi, un fondateur de l'académie des *Investiganti*, Léonard de Capoue, relevait, en 1681, des faits rapportés sans critique par quelques écrivains. Il s'agit des prodiges les plus extraordinaires (2) : des Indiens qui n'ont pas de bouche et se nourrissent de parfums ; des troglodytes sans tête, sans cou et avec les yeux sur l'épaule ; des poulains dont le père n'est autre que la brise, ils lui doivent leur rapidité vertigineuse, mais hélas ! ils ne vivent que trente-six mois. Qui peut avoir accredité de si ridicules légendes ? Des Grecs et des Latins : Strabon, Diodore, Pline, Stace !

Environ vingt ans après Léonard, en 1710, Vallisnieri, professeur à l'Université de Padoue, riait aux dépens des auteurs qui parlent de serpent grandi dans l'estomac d'un jeune homme, de chat éclos d'un œuf de poule, de poisson sorti du doigt d'un pêcheur, de pierres engendrant d'autres pierres, de poules

(1) Redi, *Opere*, t. II, p. 15-18. — On arriva à connaître ce secret à la suite d'une expérience tentée devant le grand-duc, quelques jours après, sur un autre soldat. Redi raconte ces anecdotes pour mettre en garde le P. Chircher (ou Kircher) contre les charlatans, dans *Esperienze intorno a diverse cose naturali e particolarmente a quelle che ci son portate dall'Indie*. Lettera al p. A. Chircher della C^{ia} di Gesù.

(2) *Parere del Sig. Lionardo di Capoa*, ouv. cité, p. 44-45.

vivipares, de femmes qui mirent au monde un éléphant, ou un serpent, ou un lion, ou cinq chiens à la fois. Mais il s'en prenait moins aux narrateurs anciens qu'aux modernes : c'est surtout dans les écrits de ces derniers qu'il cueillait ces étranges fantaisies (1).

III

Sauf le cas d'une opposition complète avec les lois de la nature, Redi et les ennemis de la crédulité ne rejettent *a priori* ni les récits des divers voyageurs, ni ceux des anciens : ils se contentent de suspendre leur jugement ; avant de se prononcer sur les faits rapportés, ils veulent les soumettre à un contrôle sévère : leur doute n'est que provisoire.

Cependant, on accusa l'un des plus connus parmi les novateurs de se complaire, au moins en ce qui concerne la médecine, dans un entier et décevant scepticisme. Il la croyait, disait-on, condamnée à une perpétuelle stérilité. Voici l'origine de ce grief. Don Octave Caracciolo de Forino était mort dans la force de l'âge, empoisonné par de l'antimoine absorbé sur le conseil d'un galéniste peu versé dans la chimie. Des murmures s'élevèrent ; on demanda au vice-roi de protéger à l'avenir l'existence des Napolitains. Pourquoi ne convoquerait-il pas une commission des plus compétentes ? Celle-ci fixerait des règles à suivre dans l'emploi des remèdes. Dorénavant, on aurait des praticiens parfaits. Chargé de donner suite à ce vœu, le premier médecin réunit quelques confrères, au nombre desquels se trouva Léonard de Capoue. Entre tous les avis exprimés, c'est le mémoire de ce dernier qui parut le meilleur (2) pour la doctrine et l'éloquence. On résolut de l'imprimer. Le titre en est déjà par lui-même instructif : *Parere del signor Lionardo di Capoa divisato in otto Ragionamenti*

(1) Voir pag. 20 à 38 dans *Considerazioni, ed Esperienze intorno alla generazione de' Vermi ordinari del corpo umano*, fatte da Antonio Vallisnieri. In Padova, nella stamperia del Seminario, appresso Gio. Manfrè, 1710.

(2) Voir l'extrait de la *Difesa della Filosofia di Lionardo di Capoa* par Francesco d'Andrea, publié par Giul. Capone et Salv. Marano dans *Un poeta satirico del XVII secolo*, p. 16 (ouv. cité). — Voir aussi la préface de Buragna, citée plus bas.

ne' quali partitamente narrandosi l'origine e' l'Progresso della Medicina, chiaramente l'incertezza della medesima si fa manifesta (1).

Sur la portée exacte des intentions de l'auteur, nous sommes renseignés par la préface signée de Charles Buragna (2). En parcourant, disait-il, cette sorte d'histoire, les personnes judicieuses et réfléchies seraient frappées par la variété des opinions qu'ont émises, au cours du temps, les médecins des différentes sectes, par la diversité et souvent la contrariété des traitements qu'ils ont adoptés. On découvrirait combien sont ridicules ceux qui prétendent trouver des principes sûrs dans une science si flottante. On constaterait quels risques on court en se livrant aux mains d'hommes qui la jugent parfaite. L'ouvrage serait utile aux jeunes gens; ils y verraient ce qu'on peut attendre au juste de l'art de guérir.

Une anecdote complète ces premiers renseignements sur l'état d'esprit de Léonard de Capoue. Appelé un jour au chevet d'un certain avocat Parrilli qui souffrait de grands troubles intestinaux, il se contenta de lui indiquer le régime à suivre, sans parler de remèdes. Le malade en réclama un. — « Je n'en ai pas à vous ordonner. — Je vais donc mourir ? » — Léonard se fit alors apporter de quoi écrire et dit : « Nous tâcherons de vous prescrire quelque chose qui ne vous nuise pas, car je ne connais rien pouvant vous être utile. » Parrilli se soumit et bien lui en prit (3). La doctrine de Léonard pourrait se résumer ainsi : « Peu nombreux sont les cas où notre art agit avec certitude. Il devra viser le plus souvent à empêcher que la nature ne soit contrariée. Mon expérience ne me permet pas d'adopter les médicaments compliqués que recommandent trop de mes confrères. Tout au plus emploierai-je quelques simples, pour le moins inoffensifs (4). »

(1) Napoli. — Bulifon MDCLXXXI.

(2) D. Carló Buragna a' lettori.

(3) Nous résumons ici la p. 24 de la *Vita di Lionardo di Capua napoletano, detto Alcesto Cillenneo* (Vite degli Arcadi Illustri, Roma 1710, tome III).

(4) Encouragé par la reine Christine de Suède, Léonard de Capoue. réédita, en 1689, son *Parere*, en y joignant trois nouveaux discours sur l'incertitude des remèdes. Il vit se dresser contre lui plusieurs adversaires. Jacques Lavagna lui reprocha des erreurs de langue, des plagats, une connaissance et une compréhension insuffisantes des systèmes cen-

François Redi témoignait à Léonard la plus grande estime. En 1683, deux ans après le *Parere*, il l'encourageait (1) dans sa lutte vigoureuse contre les préjugés des ignorants. Il l'appelait « un libérateur de l'esprit humain ». En 1688 (2), nous le voyons s'entremettre efficacement auprès de Cosme III pour obtenir une faveur au fils du savant napolitain. En outre, chargé de trouver un professeur pour la chaire de médecine pratique à Pise, il songea à Léonard (3). C'est qu'il reconnaissait un peu ses propres idées dans le *Parere*. A une dame qui lui demandait une consultation, il conseilla d'éviter l'usage des médicaments. « Laissez, lui dit-il, agir la nature et surveillez votre régime. Prenez exemple sur les praticiens. Vous en trouverez beaucoup qui ordonnent des drogues à leurs clients ; combien peu au contraire en emploient pour eux-mêmes (4) ! Elles ont été imaginées par des disciples de Galien intéressés à enrichir d'insatiables apothicaires ? Entre elles, il ne faut employer que les plus simples, si du moins on ne les répudie pas toutes (5). »

Ces idées, s'il faut en croire Antoine-François Bertini, auteur de la *Medicina difesa*, étaient courantes parmi les gens instruits (6). En somme, Redi et les nombreux Italiens sur qui s'étendait son influence, étaient capables de répéter la réponse d'un médecin à Ferdinand II. C'est l'ancien secrétaire du *Cimento*, Magalotti, qui la rapporte, et il applaudit. Le grand-duc demandait à certain Magiotti comment il pouvait, en conscience, accepter des honoires, lui qui savait bien être étranger à la guérison de ses clients. Pour s'excuser, le personnage interpellé déclara faire payer non des soins, mais une œuvre de préservation. En ne répondant pas à

surés, diverses calomnies contre Aristote, Hippocrate, Galien. Le P. jésuite de Benedictis, dans ses lettres apologétiques, le traita d'ignorant, d'orgueilleux, d'impie. Léonard trouva des défenseurs en Constantin Grimaldi et en François d'Andrea. Son ouvrage n'en fut pas moins mis à l'Index par décret du 5 août 1693. Voir plus bas le chap. II de la 2^e partie.

(1) *Lett.* di Fr. Redi, ouvr. cité, t. III, p. 124. 21 décembre 1683.

(2) *Lett.* di Fr. Redi, ouvr. cité, t. III, p. 125. 4 mai.

(3) *Id.* t. III, p. 142, al Sig. Francesco d'Andrea, Napoli (sans date).

(4) *Id.* t. I, p. 393, alla Sig. N. N. (sans date).

(5) *Id.* t. II, p. 127, al Sig. Lanzoni. 18 avril 1694.

(6) Ouvrage cité, p. 5 et suiv.

l'appel de ses malades, il eût laissé la place libre à quelque jeune homme qui les aurait peut-être drogués, c'est-à-dire empoisonnés (1).

Est-ce à dire que Léonard et ses plus habiles confrères, à la fin du xvii^e siècle, en Italie, aient prédit à la médecine une perpétuelle et toujours égale impuissance? Non, puisqu'ils pratiquaient l'anatomie avec l'espoir de mieux connaître le corps humain et le traitement qui lui convient. En réalité, ils voulaient mettre le public en garde contre la sottise présomptueuse des galénistes. Un des plus connus parmi ces derniers tenait à peu près ce langage. « Sans doute, je ne guéris pas tous les patients que je visite; mais la faute en est à la nature, non à moi, ni à mon art. Les anciens ont tout prévu. Celui qui connaît et applique leurs préceptes ne peut se tromper et ne doit rien au hasard. Il saura toujours identifier les diverses maladies; les ayant reconnues, il sera chaque fois en état de trouver la cure appropriée (2). »

Le scepticisme des Léonard de Capoue et des Redi était donc purement relatif. L'école adverse supposait la médecine depuis longtemps parfaite. Eux la jugeaient encore en enfance, mais espéraient que peu à peu elle s'améliorerait.

D'ailleurs, le parti des modernes, loin d'être pessimiste, croyait fermement au progrès continu des connaissances humaines (3).

Sans se libérer définitivement de l'esclavage péripatéticien, Daniel Bartoli fut néanmoins un des rares jésuites qui, déjà vers 1673, osaient penser quelquefois par eux-mêmes, en matière scientifique. Au premier livre des *Simboli* (4), il use de la comparaison suivante : pour aller depuis la Cilicie jusqu'à Chypre, dit-il après Pline, les cerfs se réunissent en troupe,

(1) Page 131 des *Lettere familiari* del Conte Lorenzo Magalotti. Parte prima. In Venezia MDCCXLI. Presso Sebastiano Coleti. — Au même endroit se trouvent quelques preuves de la grande diffusion des ouvrages de Redi. Sur le peu de confiance de Magalotti dans la médecine, voir même ouvrage, p. 123 et suiv.

(2) Marcelli Malpighi philosophi, etc., ouv. cité, 2^a conclusio.

(3) Nous ne parlons pas de connaissances d'ordre métaphysique.

(4) *De' Simboli trasportati al morale. Libro Primo e Secondo*. In Roma MDCLXXVII. Y voir la p. 291.

l'un posant la tête sur la croupe de celui qui le précède. De la sorte, ils exécutent tous ensemble ce dont chacun pris à part serait incapable. « Les générations successives de savants, ajoute-t-il, se prêtent un mutuel appui du même genre ; constituer la science, c'est former une longue chaîne et, si je ne me trompe, celle-ci n'en est pas au dernier anneau. »

L'illustre Viviani ne se contentait pas de traduire en termes si généraux son optimisme. Il s'exprimait à peu près ainsi (1) : « Quand j'ai lu, pour la première fois, les plus anciens géomètres, entre autres Archimède, je ne croyais pas que la méditation pût aller au delà des bornes qu'ils atteignirent ; continuant mes études, je me suis aperçu que ces théorèmes si profonds sont devenus aujourd'hui de simples corollaires d'autres théorèmes plus généraux. Mais, pour arriver à ces derniers, il fallait commencer comme a fait Archimède. Qu'aurait dit ce bon vieillard, s'il avait constaté les progrès de cette science au temps de Pappus ? Et ce dernier, supposez-le contemporain de Torricelli, qu'eût-il pensé ? Moi-même, j'ai eu la chance de découvrir, en quelque sorte, un océan inexploré ; j'ai mis le pied sur un très vaste continent que personne jusqu'ici n'avait soupçonné ; mais je le considère comme une petite île, à côté des immenses espaces jusqu'ici inconnus aux humains ».

Magalotti, rapportant ces réflexions, ajoute, non à tort, que si un savant a pu parler en ces termes de la géométrie, une réserve encore bien plus grande s'impose à ceux qui cultivent la physique. Que pouvaient peser les découvertes déjà faites à côté des phénomènes innombrables encore à expliquer ?

S'élevant contre ceux qui déclaraient toute porte désormais close aux nouveautés dans les sciences expérimentales, Muratori écrivait, en 1744, que le royaume de la nature aura jusqu'à la fin du monde des pays inexploités et intéressants (2).

Idée exprimée aussi en 1729 par Charles Taglini, profes-

(1) *Lett. familiari* del Conte Lorenzo Magalotti, ouv. cité, p. 124.

(2) P. 206, 2^{me} partie *delle Riflessioni sopra il Buon Gusto nelle scienze e nelle arti*, di Lamindo Pritanio. Venezia MDCCXLII. — Mais cette idée se trouvait déjà dans l'édition de 1721.

seur ordinaire à l'Université de Pise. Célébrant l'éloge de Galilée, il rappelle que les disciples ont obtenu des résultats non inférieurs à ceux du maître et il ajoute que l'avenir rectifiera et complètera leurs travaux, si dignes soient-ils de louanges (1).

De cette croyance au progrès parmi les savants italiens, les preuves indirectes sont encore plus nombreuses. Si elle était sincère, elle devait logiquement aboutir à deux résultats. D'abord, malgré toute leur admiration pour les grands hommes qui avaient renouvelé la science, des esprits vraiment libres ne pouvaient les croire sur parole, ni supposer leur œuvre définitive. En fait, le naturaliste Antoine Vallisnieri (2) les prit comme guides dans le premier tiers du *settecento*, mais il ne leur sacrifia en rien son indépendance. Il contrôla d'abord la description anatomique du ver à soie donnée par Malpighi, son professeur. Il la reconnut fort exacte. Il reprit ensuite toutes les recherches de Redi sur la manière dont les insectes sont engendrés. Il découvrit qu'à ce devancier quelques détails avaient échappé, d'autres étaient apparus sous un aspect faux. Se défiant toutefois de ses propres yeux, il sollicita l'avis d'un homme expert, le docteur François Mattardi. Celui-ci expérimenta et conclut dans le même sens que lui. C'est alors seulement que Vallisnieri publia son étude (3). Elle plut à Bellini et à d'autres amis de Redi. Lorsqu'en 1712, on réunit les divers ouvrages de ce dernier, l'éditeur crut devoir donner place à ces améliorations (4). Dans son compte rendu, le *Giornale de' Letterati d'Italia* déclara que si l'illustre naturaliste était en vie, lui-même applaudirait, sachant bien qu'un homme ne peut tout voir dans un pays qu'il est le premier à explorer (5).

Le même périodique, deux ans plus tard, nota que, sans

(1) P. 205 de la *Lettera Filosofica scritta all' Illustriss. Sig. Marchese Ab. Gabbriello Riccardi*. In Firenze MDCXXIX.

(2) Son éloge dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, tome XXXIX, art. XII et t. XL, art. V.

(3) Tome I, partie X, page 297; tome III, partie IX, p. 289; partie XI, p. 149 de la *Galleria di Minerva*.

(4) *Opere di Francesco Redi*, ouv. cité, tome I. *Miglioramenti e correzioni d'alcune Sperienze ed Osservazioni del Sig. Redi, fatte dal Sig. Ant. Vallisnieri*, e registrate dal Sig. Dottor Girolamo Gaspari, Veronese.

(5) T. IX, p. 42. In Venezia MDCCXII.

affaiblir en rien l'autorité de Galilée, on avait redressé deux erreurs assez graves commises par ce maître incomparable.

Cette remarque se trouve dans un article où, répondant aux critiques du Français Parent contre le traité de Borelli *De motu animalium*, on en contestait plusieurs, on reconnaissait toutefois la justesse de quelques-unes. L'ancien membre du *Cimento*, disait-on, était mort trop tôt pour mettre la dernière main à son livre ; d'ailleurs, les mathématiques, après lui, avaient tant progressé (1) !

Que nous sommes loin de la sotte opiniâtreté des péripatéticiens ! Par une telle indépendance, les vrais savants ne croyaient pas faire injure à la mémoire des fondateurs mêmes de leur parti. Il leur semblait que la véritable admiration doit être historique.

Aussi plusieurs d'entre eux se gardaient-ils de tout mépris pour l'antiquité. Suivant l'exemple de Telesio (2) et de Galilée, ils parlaient d'elle sur un ton fort modéré. Les Aristote et les Pline étaient de grands hommes par rapport à leurs prédécesseurs et à leurs contemporains ; rien ne prouve que, vivant au xvii^e siècle après J.-C., ils se fussent enrôlés parmi les amis de la routine.

Ainsi pensait l'auteur d'une sorte de nouvelle allégorique lue, à la fin du xvii^e siècle, dans l'académie romaine des Humoristes (3). L'œuvre emprunte sa forme aux *Ragguagli di Parnaso* de Boccacini. Une patrouille dirigée par le poète

(1) *Riflessioni Apologetiche e supplementi sopra qualche proposizione della prima parte del Libro del moto degli animali di Giannalfonso Borelli*. Del Sig. Bernardino Zendrini. *Giorn. de' Lett. d'Italia*, tome XVIII, spécialement aux p. 105-107 et 126.

(2) Voir t. I, p. 214-215 du *Bernardino Telesio* de François Fiorentino. Firenze. Succ. Le Monnier, 1872. — Voir en ce qui concerne Galilée, notamment sa lettre du 15 sept. 1640 à Fortunio Liceti, où il prétend que si Aristote revenait au monde, ce maître le considérerait comme son disciple, en raison même de son indépendance, à lui, Galilée. *Opere*, t. XVIII, p. 248.

(3) *Aristotile fatto prigioniero per la Lanterna proibita* di Michele Milani, Romano. Amsterdam, sans date. — Le début indique que l'ouvrage a été lu en séance académique. — Ce récit est précédé de : *La Luce Canzone* di Gio. Michele Milani, Romano Accademico Umoreista. Dedicata alla sacra Real maestà di Cristina Regina di Svezia. Aggiuntevi in fine alcune poche annotazioni dello stesso Autore. In Amsterdam MDCXCVIII. Appresso Henrico Starckio.

Berni fait une ronde à travers le Parnasse, pour surprendre les rixes éclatées entre habitants du lieu. Tout à coup on voit fuir un petit homme à l'épaule déviée. On le poursuit, on l'arrête. Il dit se nommer Aristote et c'est vrai, mais Berni n'en croit rien ; à une telle heure, un si grand philosophe courir les voies publiques comme un jeune débauché, c'est impossible. On le fouille, on lui trouve des papiers qu'on ne parvient pas à déchiffrer et un globe formé de deux morceaux juxtaposés ; il contient une lanterne. Jusqu'à plus ample informé, on jette l'homme en prison : s'il demande à manger, on ne lui servira que la matière première des péripatéticiens. Le lendemain, un niais nommé Simplicio cherche en vain Aristote, pour boire en sa compagnie, comme à l'ordinaire, une tasse de chocolat. Il apprend la mésaventure de son ami. Encore tout ému, il rencontre Galilée, au bras de Jean-Baptiste de la Porta. Le vieillard tousse : signe de moquerie, se dit le benêt qui le poursuit de ses invectives. La foule s'amasse. Le bruit attire Apollon. Il entend les impertinences des disciples d'Aristote ; il en rend leur chef responsable. Il le condamne à s'effacer désormais au profit des modernes auteurs de découvertes. Alexandre le Grand intervient. Il obtient qu'on juge régulièrement son ancien maître. Le plaidoyer de l'avocat ne manque pas d'intérêt. Il adresse un appel pressant à la tolérance. Diverses routes peuvent, dit-il, conduire à la vérité ; on la cherche même parfois sans jamais la rencontrer, et tel est sans doute le cas d'Aristote. On doit faire un mérite aux hommes non pas tant de l'avoir découverte que tenté obstinément de l'apercevoir. L'accusé trouve son défenseur trop long ; il lui coupe la parole et se révèle comme un ami des modernes : « On me connaît mal, affirme-t-il : je suis une victime de commentateurs ignares ; on m'attribue en outre des œuvres non authentiques. Quant aux partisans de la routine, ils ont tort de se réclamer de moi. Cette nuit, lorsque l'on m'a emprisonné, je venais d'une académie où je me suis attardé, séduit par un convaincant exposé du système de Copernic. Les papiers saisis sur moi reproduisent justement des calculs faits autrefois par Galilée. » Apollon rend hommage à l'intelligence du philosophe. Il le nomme lecteur au Parnasse.

Le ton n'est pas moins bienveillant dans les dialogues que

Vallisnieri suppose aux enfers entre Pline le naturaliste et Malpighi (1). Les savants de l'antiquité, dit-il, méritent l'indulgence ; leur infériorité tient, en partie, au manque des appareils que le xvii^e siècle manie avec tant d'habileté. Souvent aussi, on croit prendre en défaut les Grecs et les Latins, parce que l'on comprend mal leur langage concis et obscur. Sans doute, ils pèchent, en général, par absence de critique, mais on ne peut même pas dire que la curiosité leur ait toujours été inconnue. Pline n'a-t-il pas trouvé la mort en voulant observer de trop près une éruption du Vésuve ? Quant à discréditer l'ensemble de leurs œuvres pour quelque bévue relevée dans une d'elles, on ne peut le faire sans tomber dans un ridicule excès.

Ramazzini, professeur à l'Université de Padoue, observait et recommandait la même modération. Dans son discours au début de chaque année scolaire, il ne ménageait certes pas les encouragements aux modernes (2). Celui de 1700, par exemple, est comme un hymne en l'honneur des admirables découvertes du siècle. Néanmoins, dans celui de 1705, il regrette que des médecins s'obstinent encore à dédaigner, de parti pris, tout ce qu'ont écrit les plus vieux maîtres ; on y recueille parfois de précieux renseignements.

De même, s'il reconnaît la supériorité de ses contemporains dans les sciences de la nature et les mathématiques, l'helléniste Antoine-Marie Salvini leur recommande toutefois d'épargner les anciens. On leur doit une profonde reconnaissance pour avoir ouvert le chemin où l'on s'est avancé si loin. On ne peut sans injustice oublier qu'eux aussi ont désiré atteindre la vérité (3).

(1) *Dialoghi* del Signor dottor Antonio Vallisnieri, Medico Fisico Scandianese, Cittadino di Reggio, *sopra la curiosa origine di molti insetti*. Dedicati all' Eccellentiss. Sig. Dottor Lodovico Testi, Medico Fisico. In Venezia MDCC. Per Girolamo Albrizzi. — L'œuvre avait d'abord paru dans la *Galleria di Minerva*.

(2) *Orationes iatrici argumenti, quas in Patavino Gymnasio pro anniversaria studiorum instauratione habuit* Bernadinus Ramazzini Practicae Medicinae Professor. Patavii, ex typographia Viduae Frambotti, et Jo. Battistae Conzatti, 1708.

(3) Tome IV, discours LXXXIX, p. 146 des *Discorsi Accademici* di Anton-Maria Salvini. Bologna MDCCXXI. Presso Annesio Nobili. — Sur cette question, voir aussi tome IX, page 96, discours CLXXV.

De tels conseils prouvent que les détracteurs systématiques de l'antiquité ne manquaient pas. Ces derniers ne doutaient sans doute aucunement que les progrès à venir de la science ne fussent indéfinis, mais le premier leur semblait dater du xvii^e siècle. Que l'obstination des partisans aveugles de l'autorité ne fût pas moins opiniâtre, nous en avons déjà vu des signes. Dès lors, est-il surprenant que les uns aient parfois nourri contre les autres une rancune violente, les poursuivant de leurs moqueries, voire même de leur haine ?

CHAPITRE IV

Contestations particulières, tracasseries et haines occasionnées par la querelle des anciens et des modernes.

- SOMMAIRE. — I. A Bologne. — Marcel Malpighi, champion des modernes, en butte aux hostilités de l'école adverse. — Le galéniste Ovide Montalbano. — La formule du serment imposé aux futurs docteurs en médecine. — Jérôme Sbarragli et ses attaques publiques contre les modernes. — Malpighi victime d'un acte de vandalisme.
- II. A Naples. — Thomas Cornelio, l'un des premiers introducteurs des nouveautés scientifiques dans cette ville, pris à parti comme médecin et comme catholique. — Son ami, Sébastien Bartoli, en lutte avec Charles Pignatari. — Gaétan Tremiglozzi, dans la *Staffetta da Parnasso*, répond aux attaques dirigées par Charles Celano contre les médecins novateurs et, à son tour, il fait la satire des galénistes. — Il est chargé par l'académie des *Virtuosi* de défendre un de ses membres contre un partisan des anciens.
- III. En Toscane. — L'adversaire le plus dangereux des modernes fut Moneglia. — A Pise, il est mauvais collègue et professeur peu zélé. — La satire de Menzini contre lui. — Moneglia en contestation avec Ramazzini, un des plus illustres parmi les propagateurs des idées nouvelles. — Le médecin Cinelli intervient dans la querelle qui semblait épuisée. — Son libelle lui vaut d'être emprisonné. — Il s'exile. — Moneglia fait composer un pamphlet contre Cinelli et Magliabechi. — Comment ce dernier se trouve mêlé à cette querelle. — Son inimitié avec les jésuites. — Triste fin de Cinelli.

I

La querelle des anciens et des modernes eut ses épisodes les plus orageux dans les luttes entre médecins de différentes écoles. Rien de plus naturel. Il s'agissait pour ceux-ci non pas seulement de faire triompher une doctrine, mais de trouver l'occasion d'exercer leur art et de recueillir des honoraires. Quant au public, s'il pouvait rester indifférent à un débat sur la naissance des abeilles, il était contraint, le cas échéant, de prendre parti entre deux praticiens qui, par des méthodes opposées, lui promettaient tous deux la guérison.

A Bologne, la principale victime des adorateurs de l'antiquité fut Marcel Malpighi (1). Né en 1628, il commença en 1651 à se

(1) Voir *Notizie edite ed inedite della vita e delle opere di Marcello Mal-*

donner aux études d'anatomie et de médecine. Ses maîtres, Barthélemy Massari et André Mariani, étaient au courant des récentes découvertes relatives au sang, au chyle, au canal thoracique. Ils les répandaient avec la réserve que les difficultés du temps leur imposaient. Leur meilleur élève, Malpighi, ne dut pas seulement essuyer les quolibets des professeurs et des étudiants péripatéticiens ; ses jours furent en danger. Il n'en continua pas moins à disséquer des cadavres ; il pratiquait même la vivisection. Sans doute, ses ennemis ne purent l'empêcher, en 1656, d'obtenir une chaire de médecine, mais peu de mois après, leurs tracasseries l'obligeaient à quitter la ville (1). Il y retournera plus tard. Présent ou absent, il y garda toujours des détracteurs acharnés (2).

En 1660, il avait découvert la vraie contexture des poumons et, en 1661, publié à ce sujet deux lettres dédiées à Borelli (3). L'opuscule excita les moqueries d'un certain Ovide Montalbano. Ce professeur de Bologne faisait imprimer tous les ans un almanach contenant des notes relatives à l'astronomie, à la physique, à la médecine, des études d'histoire, de morale. Les titres, chaque fois renouvelés, étaient étranges. Quant aux sentiments de l'auteur, ils ne variaient pas : la haine des modernes l'aveuglait. C'est lui qui, cette même année, décida ses collègues à exiger des futurs médecins le serment (4) de garder aux maîtres antiques une inébranlable fidélité. On ne supprima cette contrainte qu'à la mort de cet inintelligent personnage. Aucune sympathie, on le conçoit, n'attirait un tel

pighi e di Lorenzo Bellini raccolte da Gaetano Atti. Volume unico. Bologna. 1847. Tipografia governativa alla Volpe.

(1) Durant son absence de Bologne, il enseigna à Pise et à Messine. On se rappelle que, dans cette dernière ville, il fut pris à parti par le galéniste Liparo.

(2) Nous ne raconterons pas toutes leurs contestations avec Malpighi. Nous renvoyons à l'ouvrage d'Atti.

(3) *Epistolae duae de pulmonibus.*

(4) La formule a été publiée par Gaetan Atti, p. 44 de l'ouv. cité. Elle a été retrouvée dans les papiers de Malpighi : « Jurabis etiam doctrinam eam te servaturum, et defensurum esse, quae publice praelegitur in Archigymnasio Bononiensi, aliisque in studiis famosissimis, secundum eos auctores a tot saeculis jam approbatos, qui explicandi, et declarandi per Gymnasiarchas doctoribus et professoribus ipsis proponuntur, Aristotelem nempe, Galenum, Hippocratem, etc.... atque eorumdem principia et conclusiones everti aut destrui a quopiam numquam permissurum ».

homme vers l'auteur de si belles découvertes faites, par exemple, sur la respiration des plantes, les papilles de la peau et de la langue, les sens du goût et du toucher, le teint des nègres, la substance du cerveau.

En 1667, la Société Royale de Londres exprime son admiration (1) à Malpighi et lui demande de la renseigner à l'avenir sur les travaux qu'il accomplira. Deux ans plus tard (2), elle se l'attache comme membre correspondant. Mais l'Angleterre savante a beau s'incliner devant lui, les galénistes de Bologne ne désarment pas. En 1686, un d'entre eux, Jérôme Sbaragli (3), transformait sa chaire en un tribunal où il jugeait et condamnait impitoyablement les ennemis de la routine. Il les déclarait tous des êtres sans aveu, qui tantôt débitent des mensonges, tantôt dépouillent l'antiquité de ses trésors. Il n'épargnait ni Borelli, ni Bellini. Contre Malpighi, plusieurs fois par semaine, il s'en donnait à cœur joie par des allusions transparentes. Lui, se contentait de paroles; d'autres furent plus audacieux.

Vers le milieu de 1689, Malpighi se trouvait à la campagne, absorbé par de graves pensées. Un soir (4), il voit arriver une troupe à cheval, armée de bâtons et de fouets aux claquements sonores. Ces hommes avaient la face barbouillée de noir, portaient des vêtements démodés, des chapeaux étranges, des barbes hirsutes. Avec des allures de fous, ils commencent par faire le tour de l'habitation; puis, descendus de leurs montures, ils se ruent furieusement contre la porte d'entrée. Ils passent devant Malpighi et sa femme, en feignant de ne pas les voir, parcourent la maison en tous sens, renversent les meubles, brisent les objets précieux, abîment les instruments anatomiques, mettent en morceaux les microscopes. Malpighi, comme frappé de la foudre, ne trouvait rien à dire. Le chef de la troupe entassa de la paille et des branchages au milieu d'une pièce; il allait sans doute allumer un incendie.

(1) Page 112 des *Notizie edite ed inedite*..... raccolte da G. Atti ouv. cité.

(2) *Id.* page 118.

(3) Lettre de Malpighi à Bellini, 3 déc. 1686, publiée par G. Atti, p. 260.

(4) Le récit est de Bellini. Il se trouve dans une lettre publiée par G. Atti, p. 293 et suiv.

Au dernier moment, eut-il peur des responsabilités qu'il encourait ? Du moins, il n'acheva pas son odieuse entreprise et il lui suffit de détruire par le feu une inscription latine posée à l'entrée de la villa. Enfin les forcenés se retirèrent en troublant de hurlements sinistres le silence de la nuit. Étaient-ce des criminels patentés, des brigands habitués à semer autour d'eux la mort ? Non. Leur chef s'appelait Mini, il avait une chaire à l'Université de Bologne, une des plus célèbres du monde ; ses compagnons représentaient une élite intellectuelle, ils étudiaient d'ordinaire la médecine, sous la direction de ce maître. Mais ils avaient profité d'un après-midi libre, pour accomplir ensemble un acte de sauvagerie que légitimait, à leurs yeux, la qualité de leur victime : Malpighi avait sans doute fait de merveilleuses découvertes, mais il n'était pas péripatéticien.

II

A Naples, nous savons quelle animosité Léonard de Capoue s'attira, dans le dernier quart du *xvii^e* siècle, en publiant le *Parere*. Son ami Thomas Cornelio, fondateur comme lui de l'académie des *Investiganti*, n'eut pas à se défendre contre des ennemis moins acharnés.

On vit en lui presque un assassin, s'il faut en croire le journal où un contemporain recueillait les basses insultes que l'ignorance du vulgaire et la jalousie de rivaux répandaient contre les novateurs (1). Certain prince d'Avellino tombait-il malade ? On feignait de désespérer d'autant plus qu'il se faisait traiter par Cornelio, qu'il absorbait des remèdes imaginés par les chimistes, et que sa maison était pleine d'alambics destinés à les préparer. L'avocat François d'Andrea devint fou. — Quoi d'étonnant ? Il avait toute sa vie recouru aux soins de Cornelio (2).

Non content de mettre en doute la valeur professionnelle de ce dernier, on ne craignit pas de lui prêter en matière religieuse des opinions peu orthodoxes. Il vit sa liberté menacée

(1) Vol. IV, p. 170 des *Giornali* di Innocenzo Fuidoro. Extrait publié aux p. 23 et 24 de l'ouv. cité : Giul. Capone et Sal. Marano. *Un poeta satirico del XVII^o secolo*.

(2) Vol. VII, p. 143 des *Giornali* de Fuidoro. Cf. Capone-Marano, p. 26.

par les calomnies de confrères qui ne lui pardonnaient pas son indépendance en matière scientifique (1).

Avec lui et Léonard de Capoue, les deux champions les plus actifs des idées modernes furent, à Naples, Sébastien Bartoli (2) et Gaétan Tremigliozi. Au premier, son amour des libres investigations, son goût pour les expériences suscitèrent une vive querelle avec Charles Pignatari, admirateur opiniâtre et aveugle de Galien. Bartoli avait défendu ses idées dans son *Examen artis medicae* (3). En réponse, l'adversaire fonda l'académie des *Discordanti*; elle dura deux ans. On s'y occupait de médecine et d'histoire naturelle, mais sans jamais abandonner les traces des anciens. L'animosité réciproque des deux écoles était si violente, qu'en 1668, un protecteur de l'une punit quelque insolence de Pignatari par des outrages publics. Cet incident n'était pas de nature à réconcilier les camps ennemis. Nous voyons, dans le journal manuscrit déjà cité, qu'en 1673 (4), un guerrier soigné par Bartoli étant mort, on accusait celui-ci de l'avoir tué. Ce que n'avaient pu, disait-on, ni les balles, ni les boulets, quelques pilules l'accomplissaient.

Sans se laisser abattre, le médecin mis en cause travaillait avec ardeur à faire des prosélytes. Ses leçons n'étaient que le commentaire de dissections opérées devant lui et ses étudiants par le Vénitien Antoine Manzoni. A l'un de ses cours assista par hasard, en 1675, Gaétan Tremigliozi (5), docteur en médecine depuis un an et disciple du fervent galéniste Lucas Tozzi. Ce jour là, Bartoli faisait pratiquer l'autopsie d'un cadavre humain, et montrait à ses élèves les conduits pancréatiques et biliaires.

(1) *Memorie degli scrittori Cosentini*. Raccolte da Salvatore Spiriti. In Napoli, MDCCL. Y voir la lettre citée en note, p. 161.

(2) Napoli-Signorelli, *Vicende della Coltura nelle due Sicilie*. In Napoli. vol. V, p. 272 (1811).

(3) *Artis Medicae Dogmatum communiter receptorum Examen, in decem exercitationes Paradozicas distinctum* a Sebastiano Bartolo, Illustrissimi et Excellentissimi Domini D. Petri Antonii Aragonii in Napolitano Regno Proregis Medico, in suorum studiorum Tyrocinio elucubratum. Venetiis, 1666.

(4) Vol. IV, p. 85 des *Giornali* de Fuidoro. — Passage cité par Capone et Marano, p. 22-23.

(5) Vol. II, p. 156 et suiv. des *Elogi Accademici della Società degli Spensierati di Rossano*, Descritti dal Dottor Sig. D. Giacinto Gimma. In Napoli, MDCCH. — Voir aussi Signorelli : *Vicende della Coltura*, etc., passage cité.

La curiosité du jeune homme fut piquée. Le lendemain, il alla entendre une causerie de ce professeur sur la circulation du sang. C'était pour lui un vocabulaire et des choses inconnus. De suite, il court auprès de son premier maître : « Vous m'avez trompé », s'écrie-t-il indigné. Il se remit à l'étude ; il choisit comme guides Thomas Cornelio et Sébastien Bartoli. Désormais, la jeune école n'eut pas de défenseur plus décidé. Il la vengea, en 1676, des injures de Charles Celano(1). En ces derniers temps, constatait celui-ci, la mort a décimé les nobles. Rien de moins étonnant. A leurs chevets s'asseoient des barbares qui, loin d'utiliser l'expérience de leurs devanciers, se permettent des essais désastreux sur les malades qu'on leur livre. Tremigliozi répondit, sous un pseudonyme, par la *Staffetta da Parnasso* (2). Pour faire passer les gens de vie à trépas, les galénistes défient, dit-il, toute rivalité, car ils sont partisans de la saignée. Pratiquée quatre ou cinq fois au cours d'une même maladie, elle rend la mort inévitable. Le médecin ensuite s'indigne contre la famille : « Ah ! si on m'avait permis de répéter l'opération autant que je voulais (3) ! » Les galénistes sont des imposteurs. Le hasard les place-t-il en face d'un homme éclairé ? Ils affirment connaître parfaitement les méthodes nouvelles et savoir en user le cas échéant. Mais, insinuent-ils, l'école moderne a-t-elle la valeur qu'on lui attribue ? S'ils avaient le temps et les moyens, ils prouveraient que les prétendues découvertes venues d'Angleterre ou d'Allemagne ne résistent pas à un examen sérieux. Elles sont l'œuvre de charlatans qui recourent à la feinte pour exploiter de généreux Mécènes (4) : — Habiles comédiens, les galénistes tirent de leur hypocrisie le reste de prestige dont ils continuent à jouir (5). Ils sont affectés dans leur attitude, leur ton, leurs vêtements ; ils en arrivent à porter un chapelet à la main, pour inspirer confiance

(1) *Avanzi delle Poste*. T. II. In Napoli, 1676-1681. Cette attaque contre les médecins novateurs est au *Ragion*. 3.

(2) Roma, per Nicolò Angelo Tinassi, 1676. — Comme nous le reverrons, cet ouvrage fut reproduit, précédé ou suivi d'autres documents dans *Nuova staffetta da Parnasso circa gli affari della medicina, indirizzata all'Illust. Accad. degli Spensierati di Rossano*. Francfort, 1700. — C'est à cette 2^{me} édition que nous renvoyons chaque fois.

(3) Ouv. cité, p. 11.

(4) *Staffetta da Parnasso*, ouv. cité, page 159.

(5) *Id.*, page 128.

par des dehors pieux. On les voit souvent, dans la rue, en compagnie de nombreux confrères. Ils se donnent ainsi mutuellement un air d'importance. Ils s'arrêtent de temps à autre dans quelque maison pour causer avec un ami ; le passant qui les croit entrés chez des clients se dit : « Voilà des médecins très courus ». Que ne les chasse-t-on de partout eux qui, loin de distinguer entre les diverses maladies, appliquent à toutes le même traitement et renouvellent volontiers le cas de ce praticien qui, avant de quitter son cabinet, extrayait de certain manuscrit une seule ordonnance ; elle servait indistinctement pour tous les malheureux visités ce jour-là (1).

C'est au Parnasse que Tremigliozi (2) a placé la scène de son livre. Il le termine par une sentence rigoureuse d'Apollon : les galénistes devront désormais quitter les sentiers battus ou bien se résigner au sanguinaire office de bourreaux. Dans son *Corriere spedito da Parnasso*, Lavagna suppose que les condamnés font appel du jugement. Cette fois, Apollon chasse de ses États les médecins de toute école, car ils mésusent d'un art inventé au bénéfice de l'humanité. Les murmures des doctes firent regretter à Lavagna cette boutade et, quand il réimprima son œuvre, il se rétracta (3).

(1) *Id.*, page 71.

(2) Quant au livre de Tremigliozi, voici dans quelles circonstances il eut une seconde édition. Un partisan des modernes, Charles Musitano, avait depuis onze ans publié le premier tome de sa *Trutina medica*, quand le galéniste Pierre-Antoine de Martino, en 1699, attaqua violemment cet ouvrage. Il traitait Musitano d'audacieux, jaloux, sophiste, médisant, ami des hérétiques : accusation d'autant plus odieuse à Musitano qu'il était non seulement prêtre, mais confesseur. L'académie des *Virtuosi* avait donné son approbation publique à l'ouvrage incriminé ; elle considéra que l'injure ne visait pas seulement Musitano, mais tous ses collègues. La cause elle-même des modernes était en jeu ; Tremigliozi chargé de la défendre fit réimprimer sa *Staffetta* avec quelques additions.

(3) On s'en est aperçu : si les médecins opposés à la routine étaient en butte aux médisances et aux calomnies de leurs adversaires, eux-mêmes ne dédaignaient pas de faire appel à la satire. On en trouve des preuves nouvelles dans les œuvres de leur ami, le poète Jules Acciano, qui florissait vers 1680. En général, ses traits ne sont pas envenimés. Un médecin galéniste habitué à se donner un air vénérable, en portant une longue barbe, s'entend appeler :

« Un huom ch'è metà capra e tutta bestia. »

(P. 375 de G. Capone et S. Marano. *Un poeta satirico del XVII sec.*). — Quand

III

En Toscane, l'adversaire le plus dangereux des modernes; dans le dernier tiers du ^{xvii}^e siècle, fut Jean-André Moneglia. Les adroites calomnies, les attaques anonymes, les vengeances farouches, voilà les armes qui le rendirent redoutable. C'est lui qui, professeur à l'Académie pisane, dénonça quelques-uns de ses collègues comme n'enseignant plus la physique d'Aristote, mais celle de Démocrite. Il visait ainsi surtout Alexandre Marchetti, traducteur de Lucrèce (1). Impitoyable pour les autres, il n'est pas lui-même toujours des plus zélés à remplir ses fonctions (2). En 1686, après une absence, il rentre à Pise en compagnie du grand-duc. Il se promène par la ville, l'épée au côté, fièrement enveloppé dans un riche manteau de soie. Il semble oublier que ses élèves l'attendent. Son chef, monseigneur Sergrisi, le prie de quitter les armes pour la toge. Lui refuse; il a laissé sa robe à Florence, peut-on décemment enseigner la médecine sans robe ? — « Empruntez-en une ». — Moneglia vaincu doit improviser, de mauvais cœur, une leçon.

Auteur de nombreux mélodrames, ce professeur fantaisiste ne ménageait pas plus ses confrères en poésie que ses collègues de l'Université. Il se permit un mot outrageant pour la muse
cette barbe est rasée, le poète la regrette dans une plaisanterie facile, mais sans venin :

« Ch'almen servia di scopa, o di scopetta,
Ed a trar l'acqua santa anche buon'era. »

(Id. p. 381).

Les vers suivants témoignent, au contraire, d'une rancune que la mort n'avait pu apaiser. Ils sont en effet empruntés à une sorte d'oraison funèbre du médecin Louis Sportello :

« Questa fetida tomba in picciol seno
Quel che fu già Barbabandito asconde :
Peregrino, il conosci, ed hai ben d'onde,
Che del nome temuto il mondo è pieno.
Opra è di lui se bagna il mar Tirreno
Del sangue altrui cavato ambe le sponde :
Ha Sebeto per lui vermiglie l'onde
E trionfa per lui Maestro Galeno. »

(Id. p. 321).

(1) Voir p. 20, 21 et la note 4 du *Saggio di Storia lett. Fior. del sec. XVII*, scritta da Giovambatt. Clem. Nelli.

(2) Voir la lettre adressée de Pise à Magliabechi en janvier 1686 et publiée en note, p. 621 de *Historia accademiae Pisanae vol. III*.

d'un honnête homme, Benoît Menzini, dont ses intrigues avaient déjà fait échouer la candidature à une chaire. En une virulente satire l'offensé venge les victimes de l'hypocrite, qu'il flétrit sous le nom de *Curculione* (1). Pourquoi, dit-il, s'enrichir de connaissances péniblement acquises, quand on voit le succès d'un infâme dont les bouffonneries constituent le seul mérite ? Mieux eût valu fréquenter l'école de Scaramouche ! *Curculione* s'étale orgueilleusement dans un somptueux carrosse, alors que végète un Borelli, auteur de travaux immortels ! Qui donc a osé faire de l'odieux personnage un docteur ? Au lieu de lui ceindre la tête de laurier, il fallait la lui fendre d'un coup de pierre ! Quelle honte d'imposer une dime à de bons prêtres, pour entretenir par cet impôt les professeurs de l'Académie pisane (2). Un grand nombre de ceux-ci, Menzini voudrait les voir pendus entre les colonnes des *Uffizi* à Florence, puis écartelés ; au milieu d'eux son ennemi occuperait une place d'honneur.

Cette satire courait manuscrite dès l'année 1680. Elle ne put qu'enflammer davantage Moneglia contre les amis des modernes. Les deux partis firent bientôt éclater leur haine mutuelle, à propos d'un différend né entre *Curculione* et Bernardin Ramazzini (3). Modération éclairée dans les querelles de son temps, tour d'esprit original et hardi : tels sont les principaux titres qui assurent à ce dernier médecin une place d'honneur parmi les savants de son époque. Aucune de ses œuvres n'offre sans doute un intérêt plus attachant que ses traités sur les maladies auxquelles, en Italie surtout, se trouvent exposées les différentes sortes d'artisans. L'auteur indique l'hygiène préventive à observer, ainsi que la cure d'où peut venir la guérison (4). Sa sollicitude allait de la cabane du pauvre aux palais des rois, puisqu'il composa ensuite un ouvrage intitulé *De Principum valetudine tuenda* (5). Agé de 66 ans, il accepta, en 1700, une chaire

(1) Satire III, à la suite des *Rime* di Benedetto Menzini. T. III. In Firenze MDCCXXXI. Per Michele Nestenus, e Francesco Moucke.

(2) La note de la page 29, dit : « Il salario de' Lettori di Pisa si trae dalle Decime Ecclesiastiche. »

(3) Voir I. Carini, l'*Arcadia*, ouv. cité, p. 534 et suiv. — L. Bruni, *Ramazzini Bernardino da Carpi* (*Memorie della R. Accademia di Scienze lettere ed arti di Modena*. Février 1866).

(4) *De morbis Artificum Diatribae*. Mutinae, per Ant. Capponum, 1700.

(5) *De Principum valetudine tuenda Commentatio* Bernardini Ramazzini, in Patavino Gymnasio Pracuae Medicinae Professoris Primarii, serenis-

à l'Université de Padoue. Jusque-là, il habitait Modène. C'est Moneglia qui lui fournit l'occasion de composer son premier livre. Voici dans quelles circonstances. Un certain marquis Bagnesi (1) avait, au mois de juillet 1681, perdu sa jeune femme. Il pria le docteur Ramazzini, un des médecins traitants, de rédiger et de transmettre à Florence, au père de la défunte, un exposé de la maladie. Invité à juger ce récit, Moneglia se montra incorrect. Son avis était défavorable; il en expédia plusieurs copies à Modène, pour nuire à un confrère, membre d'une école rivale. Ce dernier, indigné, fit imprimer sa relation, la censure de *Curculione* et sa propre réponse. Cet ouvrage fut suivi de plusieurs autres émanant de l'un ou de l'autre adversaire. Enfin, une sorte de jury d'honneur rendit une sentence. Les deux partis, disait-on, s'attribuaient des torts imaginaires. On croyait donc la querelle terminée, quand se répandit un pamphlet du docteur Cinelli.

Admis, grâce à l'amitié de Magliabechi, dans la bibliothèque du grand-duc, ce médecin (2) avait copié les titres de nombreuses brochures qui, intéressantes mais peu volumineuses, échappent facilement à l'attention. Utilisant ces recherches, il commença, en 1677, à publier la *Biblioteca volante* (3). Celle-ci ne conserva pas longtemps son premier caractère purement bibliographique. Cinelli pratiquait volontiers la médisance. Déjà en 1676, éditant le *Malmantile* (4) de Lippi, il y avait mis tout d'abord une préface fort satirique dont il dut, par ordre, adoucir le ton. En 1682, son naturel mordant reprit le dessus. Le quatrième fascicule de son recueil contient un violent réquisitoire contre Moneglia, à propos d'un mot échappé à celui-ci dans sa contestation avec Ramazzini (5). Cinelli rouvrit le

simo Mutinae Principi Francisco Estensi dicata. Patavii, ex Typographia Josephi Baptistae Conzatti, 1710.

(1) *Relazione di tutto quello, ch'è seguito nella controversia lettereraria tra li signori Eccellentissimi Gio. Andrea Moneglia e Bernardino Ramazzini. intorno alla malattia e morte della Signora Marchesa N. N.* In Siena, 1683.

(2) Né à Florence en 1625. Sa vie se trouve dans *Biblioteca volante* di Gio. Cinelli Calvoli *continuata* dal dottor Dionigi Andrea Sancassani. Ediz 2^a, tomo I. In Venezia, MDCCXXXIV.

(3) *Della Biblioteca volante* di Giovanni Cinelli *Scanzia* 1^a, Firenze, 1677.

(4) Imprimé à Venise en 1682.

(5) Nous avons sous les yeux la 2^{me} édition citée plus haut de la *Biblioteca*, tome IV, p. 114 et suivantes.

débat, sans avoir été lui-même jamais mis en cause. Il ne pouvait maîtriser sa haine ; il voulait flétrir, lui ennemi de l'hypocrisie et partisan des idées nouvelles, l'infâme péripatéticien Moneglia. Rappelant une aventure où ce dernier compromit sa jeunesse, il s'indignait de l'arrogance d'un homme qui, dix-huit ans plus tôt, avait trahi l'honneur. De plus, pour le convaincre tout à la fois de fourberie et d'incapacité, il racontait certaine opération qui, exécutée par ce charlatan, avait coûté la vie au malade.

Ne pas croire au génie d'un médecin que Cosme III distinguait entre cent ! A défaut d'autres, ce grief suffit pour faire emprisonner Cinelli. Sur la place publique, le bourreau brûla le fascicule. On imposa un double engagement au diffamateur : retrouver les exemplaires qui circulaient, donner une seconde édition débarrassée de toute parole outrageante et où il déclarerait que la première était sortie à son insu. Cinelli fit toutes les promesses qu'on exigea de lui. Une fois libre, il ne put se résoudre à les tenir. Il préféra s'exiler, laissant à Florence sa femme et ses enfants.

Ce départ ne mit pourtant pas fin à la querelle. En effet, Moneglia furieux de voir échapper sa proie se vengea en écrivant les biographies satiriques de Cinelli et du bibliothécaire Magliabechi (1). Aux heures de loisir, ce dernier s'entourait volontiers d'un cercle de personnes qui chérissaient les doctes entretiens, sans dédaigner les propos médisants (2). On reprochait même au maître de maison de ne pas savoir résister au désir d'accabler parfois, après leur départ, quelques-uns de ceux qu'il venait de complimenter (3). En général, sa verve devait ménager les partisans de la liberté scientifique : parmi

(1) *Jo. Cinelli et Antonii Magliabechi Vitae*. Rotundam. Fori Vibiorum MDCLXXXIV. — Peut-être se contenta-t-il de faire écrire l'ouvrage par un tiers (Barga ou Bertoldini). Voir J. Carini : *l'Arcadia*, p. 557, n. 2.

(2) Voir sur sa vie *Giorn. de' lett. d'Ital.* t. XVIII, p. 463.

(3) Menzini écrivit de Magliabechi dans la 4^{me} des satires que nous avons déjà citées :

« Voi sarete da lui sempre lodati,
Ma chi le lodi senza merto insacca,
Guardi non esser poi dei cuculiati.
Perocchè dietro l'uscio ei te l'attacca
E dà il nero di fummo e la vernice
A chi'n presenza diè pomata e biacca. »

eux, nous ne lui trouvons guère que des amis. Au contraire, il vivait en mauvais termes avec les jésuites. On racontait que, faisant visiter la ville à un étranger, il lui dit, devant le palais Riccardi : « Ici renaquirent les lettres », puis, se tournant vers le collège des jésuites situé en face : « Là, elles retournèrent au tombeau » (1). Les Pères ne furent pas ses débiteurs. En 1703, courut faussement le bruit de sa mort ; les journalistes de Trévoux (2) écrivirent : « On lui a reproché que ce qu'il sçavoit le mieux, c'étoit l'endroit précis, la page, la ligne où on l'avoit loué dans plusieurs livres ».

Très bien en cour auprès de ces religieux, *Curculione* était assez mal vu de Magliabechi. Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que celui-ci entretenait une correspondance active avec Ramazzini et faisait bon accueil à Cinelli. Il le soupçonna d'avoir contribué à rédiger ou tout au moins à répandre le libelle de ce dernier. De là sa colère contre lui. Il le connaissait peu soigneux de sa personne (3) ; pour donner plus de temps au travail, l'érudit se négligeait jusqu'à dédaigner les exigences de l'hygiène la moins sévère. Il suffisait de franchir le seuil du logis, pour en juger le maître : nulle propreté, des livres et des papiers de tous côtés, même par terre. On prétendait que ces amas de bouquins lui servaient de lit, qu'une chaise lui tenait lieu de table à manger (4). Moneglia n'a garde de taire ces petits travers, qu'il exagère sans doute en nous traçant de Magliabechi un portrait physique hideux et repoussant (5).

(1) « Qui rinacquer le lettere e qua tornarono a seppelirsi ». Voir p. 165 de l'*Osservatore Fiorentino sugli Edifizi della sua Patria per servire alla Storia della Medesima. tomo II. Parte I.* In Firenze, MDCCCLXXVII, nella stamperia di Giuseppe Allegrini e Pietro Figlio alla Croce Rossa. — On sait que les Medicis habitèrent longtemps le palais Riccardi.

(2) *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts, recueillis par ordre de son altesse Sérénissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes*, P. 2229 ; décembre 1703. — Magliabechi obtint une rétractation dans le journal de février 1705, p. 365.

(3) Voir son portrait par Michel Germain à la p. 234, tome I de la *Correspondance inéd. de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*. Paris 1846. — De plus, la p. XXV des *Clarorum Belgarum ad Ant. Magliabechium Nonnullosque alios Epistolae*. Florentiae MDCCXLVI. — De même, p. 129 et suiv. de l'*Arcadia del Canonico Gio. Mario Crescimbeni Custode della medesima Arcadia*. In Roma Per Antonio de' Rossi 1711.

(4) C'est ce qu'on lit à la p. XXV des *Clarorum Belgarum*, etc., ouv. cité.

(5) « Corporis deformitatem Magliabechius excoluit nunquam, auxit

Il ne le flatte pas davantage au moral. Il le traite d'ignorant : de tant de lettres écrites par lui aucune n'est en latin ! C'est tout à la fois un avare et un gourmand. Sans doute, chez lui il se contente des aliments les plus vils et les moins abondants ; mais, invité chez autrui, il dévore avec une gloutonnerie digne des parasites de Plaute. Il y a mieux. Le pamphlet attribué au bibliothécaire des mœurs infâmes, racontant qu'à certaines débauches la police le savait honteusement mêlé.

Contre ce trait l'indignation fut générale à Florence : tous les supérieurs des ordres religieux attestèrent par écrit la renommée sans tache de Magliabechi. Néanmoins, celui-ci écœuré voulait accepter les offres que lui adressaient d'autres princes et demander son congé au grand-duc. On l'en dissuada (1). Dans la suite, sa faveur auprès des Médicis ne fit que s'accroître ; ils allèrent jusqu'à lui installer un appartement au *Palazzo vecchio*. Mais il ne put se décider à y vivre ; c'est dans sa vieille maison, *via della Scala*, qu'il termina sa vie en 1714.

Cinelli n'eut pas cette fin heureuse (2). Il s'était retiré à Modène où il avait obtenu, grâce à Ramazzini, une chaire de langue toscane. Il y fut, croit-on, encore poursuivi par la haine de Moneglia ; il aurait quitté son asile, redoutant une extradition demandée par le grand-duc. On le trouve plus tard en diverses localités où il exerce la médecine. Il mourut tristement, victime de sa langue sans frein, mais aussi de la rancune d'un péripatéticien.

Cette querelle avait profondément ému les partisans des anciens et ceux des modernes. Plus de trente-quatre ans après, Sancassani effrayait Apostolo Zeno par le récit qu'il en donnait

semper, nam luto incrustata facies, barba hispida, et supercilia, incompti ac malè tonsi capilli, obsoleto tecti rimosoque pileo; sœnosae manus, foedi ungues, et impares, os Lucii piscis instar (cujus dentes tetra squallent rubigine) usque ad aures ferè hians, perditorum illius morum efferunt domicilium. »

(1) Voir la lettre que lui adressait le bénédictin français Dom Germain ; elle est dans la *Correspondance inédite* de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie. (Parme, le 27 mai 1686.) T. I, p. 264.

(2) Voir le tome I de la *Biblioteca Volante*. Ediz 2^a, p. CXIV et suiv.

dans sa vie de Cinelli (1) : pourquoi rallumer des cendres peut-être mal éteintes (2) ?

(1) *Al Sig. Dionisio Andrea Sancassani a Comacchio* (Juin 1734), p. 52 des *Lettere* di A. Zeno. Vol. terzo. In Venezia MDCCCLII.

(2) Sur les querelles d'un autre médecin, Antoine-François Bertini, avec Moneglia, voir Muratori : *Epistolario*, vol. II, p. 470, 473, 476, 479. Ce sont 4 lettres à Magliabechi.

Sur l'incident philologique auquel donna lieu cette polémique, voir : Anton Francesco Bertini (Anton Giuseppe Branchi). *La Giampagolagine con uno studio sulla vita e gli scritti polemici dell' Autore*, di Orazio Bacci, Prato, Amerigo Lici editore, 1883. — Voir aussi dans *Rassegna Nazionale* 1886, 6, l'article de Galassini : *la Giampagolagine di Anton Francesco Bertini e l'arte Polemica*. — Sur une autre querelle de Bertini, voir *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XIV, p. 207. I. Carini parle de Bertini dans son *Arcadia*, p. 569 et suiv.

CHAPITRE V

La victoire des modernes.

SOMMAIRE. — I. Divers faits ou témoignages indiquent sans doute qu'aux environs de 1720, la victoire des partisans des modernes, en Italie, n'était pas décisive. Mais d'autres, non moins importants et plus nombreux, attestent qu'on pouvait la considérer comme très prochaine : beaucoup de leurs ennemis acceptent leurs conclusions, tout en attribuant à l'antiquité la première idée des découvertes du *xvii^e* siècle ; — les modernes font des prosélytes même dans les rangs du clergé ; — leurs ouvrages ne soulèvent plus d'ardentes polémiques ; — à Bologne et à Rome, ils voient fonder des établissements utiles à leur cause.

II. Il leur restait néanmoins à soustraire, autant que possible, la jeunesse à l'influence de leurs adversaires. C'est surtout entre 1730 et 1740 qu'ils atteignirent ce résultat, car c'est alors qu'on leur permit d'exposer leurs méthodes dans les principales universités.

III. Deux faits achèvent de fixer à peu près la date où les modernes peuvent être considérés comme définitivement victorieux : c'est la double réparation accordée à Galilée par la publication autorisée de son fameux *Dialogo*, en 1744, et par le transfert de ses restes dans un mausolée, à l'intérieur de *Santa-Croce*, en 1737.

I

Dans la lutte qu'ils soutinrent contre la sotte crédulité, la victoire resta aux savants qui croyaient nécessaire de penser par eux-mêmes. Mais quand leur triomphe devint-il décisif ?

En 1706, paraît une œuvre posthume d'un certain Joseph Gazola, mort peu auparavant(1). A l'en croire, les médecins de Vérone, au lieu de se perfectionner par l'observation, tirent tout leur savoir des anciens. Leurs clients échappent-ils au trépas ? Grâce en soient rendues à la seule nature. Que chacun donc étudie son propre tempérament et recoure à soi-même, en cas de maladie !

Encore cinq ans après, beaucoup de retardataires continuent à battre les sentiers raboteux ; ils se tiennent loin des routes

(1) *Il mondo ingannato da' falsi Medici*, Discorsi del Dottor Giuseppe Gazola, Veronese, Medico Cesareo, et Accademico Aletofilo. *Opera postuma*. In Praga, per Giovanni Mayer. 1716.

larges et sûres qu'ont frayées les pères de la méthode expérimentale. Muratori le constate (1), mais sans un mot de surprise : il est si humiliant, pense-t-il, de renoncer aux traditions séculaires du milieu où l'on vit ! Il faut tant d'énergie pour bannir dans la vieillesse les idées dont on a fait ses compagnes à travers l'existence !

A Padoue, en 1713, un professeur, qui jusqu'alors avait enseigné les seules doctrines d'Aristote, y renonce enfin. Mais que d'hommes cultivés, dit-il avec amertume, s'obstinent encore dans leur aveuglement et, imbus de préjugés odieux, ne daignent même pas contrôler les théories modernes (2).

L'année suivante, plusieurs médecins emploient, pour expliquer une épidémie, des termes vagues qui cachent mal une honteuse ignorance : ils parlent de qualités occultes, de ferments incompréhensibles, d'influences malignes. Ils rejettent *a priori* l'hypothèse de quelques savants qui disent : « Ou les victimes ont absorbé des insectes contaminés, ou bien elles ont inspiré de l'air infecté par eux (3) ».

Bernardin Zendrini, s'adressant à de jeunes médecins en 1715, est obligé de les mettre en garde contre un décourageant préjugé. « N'oubliez pas, leur répète-t-il, que tout n'a pas été dit par les anciens. Les hommes de votre temps ne le cèdent pas en intelligence à ceux de l'antiquité païenne ou des premiers siècles du christianisme (4) ».

On ne peut donc en douter : vers 1715, l'Italie comptait encore beaucoup d'esprits rebelles aux fécondes méthodes perfectionnées au cours du dernier siècle pour interpréter les phénomènes naturels.

(1) *Riflessioni sopra il buon gusto nelle scienze e nelle arti*, éd. de 1721, p. 75, ouv. cité.

(2) Nous résumons une lettre du docteur Jean Basso à Vallisnieri, page 130 de : *Nuove osservazioni, ed esperienze intorno all' ovaja scoperta ne' vermi tondi dell' uomo, e de' vitelli, con varie Lettere spettanti alla storia Medica, e Naturale, fatte da Antonio Vallisnieri, Pubblico Professore Primario di Medicina Teorica nell'Università di Padova, e consacrate agl' Illustrissimi ed Eccellentissimi Sig. Sig. Riformatori della Medicina*, ec. In Padova, nella Stamperia del Seminario, appresso Giovanni Manfrè, 1713.

(3) *Giornale de' Letterati d'Italia*, vol. XIX, p. 82.

(4) Dans la préface de son *Trattato della Chinachina*. In Venezia, appresso Gio. Gabbriello Ertz.

Mais aux faits et aux témoignages que nous venons de citer, on peut en opposer d'autres, qui prouvent l'importance croissante et considérable que prit le parti des modernes entre environ 1690 et 1720.

D'abord, parmi ses ennemis, s'en trouvaient qui, par la forme de leur opposition, lui rendaient un hommage indirect. Déjà quand parurent les *Saggi* du *Cimento*, les jésuites s'étaient engagés à prouver que toutes les prétendues découvertes de l'académie remontaient au vieil Aristote (1). Cette menace paraissait si vaine à Magalotti qu'il en riait. C'est dans les dernières années du xvii^e siècle et les premières du xviii^e, qu'un tel système de défense fut à la mode en Italie. L'exactitude des affirmations récentes de la science s'imposait à beaucoup de péripatéticiens qui, trop orgueilleux pour s'avouer vaincus, tentèrent de spolier leur propre époque au profit de l'antiquité. Dans sa *Medecina Difesa*, Bertini, en 1699, s'élevait contre ceux qui prétendent que la circulation du sang fut connue d'Hippocrate ou de Platon. Chacun de ces Grecs, disait-on, y avait, dans une phrase, fait une rapide allusion. Et, d'ailleurs, comment supposer des hommes assez bornés pour ignorer ce phénomène que révèle à lui seul le spectacle de l'Océan. Par des fleuves souterrains, semblables à des conduits internes, l'onde salée parvient jusqu'aux sommets les plus élevés des monts. De là elle retourne à la mer, comme à un cœur, en suivant les sortes de canaux veineux que les divers cours d'eau constituent à la surface terrestre.

Quant aux vérités dont l'attention la plus complaisante ne retrouvait pas la moindre trace dans un passé reculé, voici comment, malgré tout, on essayait d'en frustrer les modernes : une partie infime des œuvres anciennes nous est parvenue ; qui prouve que, dans leurs traités perdus, les Grecs et les Latins n'exprimaient pas les idées dont on fait honneur aux derniers âges (2) ? — Admettons-le, disait, en 1708, Muratori agacé ; peut-

(1) Lettre de Magalotti au cardinal Léopold, 27 avril 1668, tome I, p. 306 des *Lettere inedite di uomini illustri*, ouv. cité.

(2) *Medicina difesa*, ouv. cité, page 79, « col suo continuo flusso e riflusso fermentando, per i sotteranei Fiumi, quasi per interiori condotti, sospinge [l'Océan] l'acqua fino agli estremi gioghi de' monti, la quale poi per i Fiumi correnti sopra la Terra, quasi per canali venosi al mare come al suo cuore ritorna, e così vassi facendo la circolazione delle acque. Il che può racco-

on, quand même, refuser à Gassendi, Descartes, Torricelli, Boyle, Redi, le mérite d'avoir exhumé ce qui était resté tant de siècles enseveli? Rien ne prouve que le continent découvert par Colomb n'ait pas été connu même avant l'ère chrétienne. Cette hypothèse obscurcira-t-elle la gloire du grand navigateur (1)?

On sait avec quelle énergie les partisans de la routine avaient soutenu qu'un ver peut naître, non pas de ses pareils, mais d'un corps quelconque en putréfaction. Pourtant, ils en vinrent à tenir le langage suivant : « Soit, tout animal sort d'un œuf. Mais voilà bien longtemps que les Grecs et les Latins ont reconnu et affirmé le fait. Lisez plutôt tel ou tel de leurs ouvrages ». A quoi l'abbé Conti répondait : « Quand s'est-on avisé de retrouver des traces si lointaines de cette vérité? Depuis les décisives recherches opérées de nos jours, c'est-à-dire depuis qu'il importe peu si nos devanciers l'ont connue (2) ».

On le voit, les savants pouvaient se montrer presque satisfaits : des envieux niaient l'originalité de leurs travaux, mais reconnaissaient l'exactitude de leurs conclusions. Les amis des modernes, cependant, ressentirent une joie moins mêlée d'amertume. Dès le commencement du XVIII^e siècle, s'enrôlèrent parmi eux des recrues nombreuses et parfois inattendues.

En 1704, le père jésuite Thomas Ceva déployait une sévérité rigoureuse contre Gassendi et Descartes, mais il se vantait de ne pas fermer les yeux devant les admirables résultats de l'expérimentation (3). Un moine célestin, Ludovic Valletta (4), suivait une bonne méthode dans un ouvrage qui, en 1711, fournit au *Giornale de' Letterati* l'occasion de constater que

gliersi dalle sagre carte dove sta scritto (Ex. Eccles. c. 9) *omnia flumina intrant in mare et mare non redundat : ad locum unde exeunt flumina revertuntur, ut iterum fluant* ».

(1) Page 167 des *Riflessioni sopra il buon gusto nelle scienze e nelle arti*. Edit. de 1721, ouv. cité.

(2) Les textes que nous résumons ici se trouvent dans le *Giornale de' Lett. d'Italia*, t. XII, article X.

(3) *Carmina Thomae Cevae e Soc Jesu. Videlicet Philosophia Novantiqua, quae nunc primum prodit. Jesus Puer, Poema, Editio quarta. Sylvae, altera Editio auctior*. Mediolani, 1704, e Praelo Gisulphiano.

(4) *De phalangio Apulo Opusculum, in quo pleraque historice ; pleraque Philosophice de hoc Insecto, ejusque miro veneno enarrantur, ac discutiuntur*. Authore D. Ludovico Valletta, Monaco Cœlestino. Neapoli, ex Typographia de Bonis, 1706.

les cloîtres eux-mêmes se mettaient à fermer les livres des hommes, pour étudier dans le livre de la nature (1). L'année suivante, le même journal rend compte d'un traité de pathologie nourri de la connaissance intelligente des découvertes opérées en chimie, en anatomie (2). Il observe qu'enfin l'expérience, le raisonnement, l'invention aussi de quelque remède sûr ont arraché les médecins à la tyrannie des autorités antiques. Voilà maintenant leur art plus facile, plus simple, et, par suite, moins hasardeux et plus utile.

Devenus beaucoup moins nombreux, les péripatéticiens ont aussi perdu leur première audace. Après 1710, les partisans de la liberté scientifique, dans l'exposé de leurs recherches, évitent certes un ton irrespectueux ou agressif envers l'autre école, mais ils lancent volontiers quelque moquerie à Pline, ou à Aristote; les anciens en revanche trouvent difficilement un écrivain qui consente à se faire leur apologiste déclaré. Par exemple, Vallisnieri (3) continue, dès la fin du xvii^e siècle, l'œuvre de Redi contre la crédulité. A ses débuts comme professeur à Padoue, en 1700, il put craindre, il est vrai, de graves ennuis. Il insinuait la vérité avec un art si persuasif qu'il eut vite fait de conquérir l'estime et l'amitié de nombreux étudiants. L'enthousiasme et la fougue de leur âge les engagèrent dans des querelles assez vives avec les adversaires des nouveautés médicales. Redoutant un scandale, Vallisnieri alla trouver Frédéric Marcello, procureur de Saint-Marc et réformateur du *Studio*. Il lui offrit de rendre le calme à l'Université par le sacrifice de ses propres opinions : au lieu des

(1) *Giorn. de' Lett. d'Ital.* t. V, p. 236. « Egli è bene considerabile e plausibile, come il buon gusto del secolo nel cercare le naturali cose, non nei libri degli uomini, ma in quello della natura, si vada propagando, ed incominci ad entrare ne' chiostri, dove pareva, che la sola autorità de' maggiori avesse peso, e le sole sottigliezze dell'ingegno avessero applauso. Il Padre Valletta ci dà un giusto motivo di giubilo nel presente libro, non avendo perdonato nè a fatiche, nè a diligenze ne' campi stessi, per assicurarsi del vero, nè essendosi fidato che della propria vista, non di quella degli altri, per descrivere un' esatta storia della Tarantola, e del suo veramente bizzarro, ma formidabile veleno. »

(2) *Giorn. de' Lett.* t. VII, art. III.

(3) Voir sur ses œuvres le *Giornale de' Letterati d'Italia* t. I, 154, 448; II, 191; IV, 446; V, 159; XIII, 154, 166, 482; XIV, 73; XV, 97; XVI, 313, 347; XXII, 463; XXIII, 28, 445; XXIV, 343, 389. Voir aussi t. XXXIX et XL.

récentes doctrines, il exposerait les anciennes. S'il se résignait à pareille démarche, c'est, n'en doutons pas, qu'il prévoyait les encouragements de son chef ; il le savait attaché aux mêmes principes que lui. Fort d'un appui qu'on promettait de ne pas lui ménager, il dédaigna les vaines menaces de ses détracteurs. Bientôt, personne, à Padoue, n'essaya plus d'ébranler son crédit que raffermirent, à chaque cours, les applaudissements de ses nombreux élèves (1).

Quant à ses ouvrages, quelles oppositions soulevèrent-ils ? Vallisnieri ne rangea certes pas tout le monde à son avis quand il soutint que nul animal ne peut vivre sans cerveau (2), ou lorsqu'il plaça l'origine des sources dans des nappes d'eau, réservoirs naturels souterrains (3). Mais ses contradicteurs ne distillèrent contre lui aucun venin ; nulle part ils ne laissaient deviner le parti pris de sacrifier les modernes à l'antiquité. De même, il avait avancé que nos vers intestinaux nous sont transmis directement par nos mères. Mais sous quelle forme ? À l'état d'œufs ou non ? Il croyait les deux hypothèses admissibles. L'évêque d'Adria, Philippe de la Torre, adopta résolument la première. Du moins, les deux savants commençaient-ils par déclarer impossible la génération spontanée (4).

Secrètement, certain dom Borromée songeait peut-être à embarrasser Vallisnieri. Celui-ci avait soutenu que ces immondes animaux ne peuvent vivre, sinon dans le corps humain. Le religieux lui demanda s'il en était déjà ainsi à l'époque d'Adam et Ève, et lui proposa de choisir entre trois difficultés. Dieu avait-il infligé une telle souillure aux hôtes sans tache du paradis terrestre ? Contrairement au récit biblique, s'était-il décidé à poursuivre la création après la naissance de l'homme, pour donner le jour à nos vers ? Peut-être ceux-ci n'avaient-ils pas eu, dès l'origine, leurs caractères actuels ? Vallisnieri s'en tira en répondant que sa méthode ne pouvait rien lui

(1) *Opere fisico-mediche stampate e manoscritte del kavalier Antonio Vallisnieri, raccolte da Antonio suo figliuolo. In Venezia 1733. Appresso Sebast. Coleti. Vol. I. Notizie.... tratte dalle memorie da lui vivente affidate al Reverendissimo Padre Lettore F. Carlo de' Conti Lodoli, Revisore de' Libri par la Serenissima Repubblica di Venezia.*

(2) *Giorn. de' Letterati d'Italia*, t. XXXIX, p. 397.

(3) *Id.* XL, p. 118.

(4) *Id.* XXXIX, p. 384.

apprendre sur l'état de nos premiers parents, car elle s'appliquait aux seuls problèmes dont les données lui tombaient, à l'heure actuelle, sous les sens. Il avait apparemment raison de considérer son correspondant comme un péripatéticien déguisé ; il n'en faut pas moins noter le ton respectueux de dom Borromée et le souci qu'il affiche de passer pour un disciple du professeur de Padoue (1).

Le cas de Vallisnieri est général en Italie, après 1710, comme peut s'en convaincre quiconque parcourt le *Giornale de' Letterati d'Italia* fondé à Venise, juste cette année-là. On y trouve un compte rendu impartial de très nombreux ouvrages scientifiques parus dans la péninsule. Quand ils provoquent un débat, rien ne nous révèle, en général, chez une partie de ceux qui discutent, un esprit crédule et routinier.

Des progrès réalisés entre environ 1690 et 1725 par la cause des modernes, nous trouvons un nouvel indice dans les fondations suivantes :

A Sienne, jusqu'en 1691, presque toutes les intelligences restaient asservies aux autorités antiques. Un savant de la ville, P. M. Gabrielli, comparait ses concitoyens à autant de peintres qui se borneraient à passer et repasser leur pinceau sur les dessins des devanciers (2). Pour faire profiter sa patrie des progrès du siècle, il institua une société qui subsiste et prospère encore aujourd'hui sous son premier nom. L'académie des *Fisiocritici* se proposa d'étudier, outre la physique des modernes, la médecine qui recourt à l'observation, utilise les découvertes de l'anatomie et de la chimie. Au temps du fondateur, chaque membre pouvait, aux 6 séances fermées annuelles, proposer ou résoudre des difficultés. Au besoin, il accompagnait ses discours d'expériences et de démonstrations, il disséquait un animal. Aux assemblées publiques, on suivait le même programme, sauf que le sort désignait quels *Fisiocritici* prendraient la parole ; en outre, on récitait assez souvent, pour finir, un poème dont le sujet ne pouvait être totalement

(1) *Giorn. de' Letterati d'Italia*, t. XXXIX, p. 386.

(2) Voir *Notizie circa l'Accademia de' Fisiocritici, eretta in Siena l'anno 1691, sotto gli Auspicii dell' Eminentissimo Sig. Principe Francesco Maria Cardinale de' Medici*, dans la *Galleria di Minerva*, tome II, 6^{me} partie. In Venetia MDCXCVII.

étranger aux deux sciences indiquées. La première fois que la société ouvrit ses portes à des invités, Gabrielli lut une profession de foi (1). Dans l'étude des phénomènes naturels, affirmait-il, l'antiquité n'avait certes pas dit le dernier mot ; on pouvait sans peine la dépasser. Galilée, Torricelli, Borelli, Redi, Malpighi, Boyle : voilà les modèles à suivre. Il fallait, comme eux, travailler sans autre aide que les sens (2) et la raison, sans autre fin que la découverte du vrai.

A Milan, vers 1720, la comtesse Clélie Borromeo ne pensait pas autrement. Femme d'un savoir fort étendu, elle pouvait lire des ouvrages écrits en latin, en italien, en espagnol, en français, en anglais, en allemand, en arabe. Chez elle ne fréquentaient pas seuls ses concitoyens les plus cultivés, mais les plus illustres étrangers de passage. Elle entretenait, en outre, un commerce épistolaire avec plusieurs pays d'Europe. N'ignorant pas combien, hors de sa province, florissaient les bonnes études, elle souffrait d'autant plus de voir les Milanais encore dociles à la scolastique. Elle résolut de fonder une académie où seules la physique expérimentale, l'anatomie, les mathématiques et l'érudition auraient droit de cité. Elle fit appel à Vallisnieri, le naturaliste de Padoue ; conseillée par lui, elle se préoccupa de constituer un cabinet riche en appareils et en instruments nécessaires à qui voulait cultiver avec fruits les deux premières sciences nommées.

Bologne avait progressé bien plus tôt que Milan. Par un acte du 11 janvier 1712 (3), elle avait reçu en don, du général comte Louis-Ferdinand Marsigli, beaucoup d'imprimés et de manuscrits, un véritable musée de curiosités naturelles, une collection de microscopes, de baromètres, de thermomètres, de balances, de machines pneumatiques, de lunettes. On acquit un magnifique immeuble, pour loger tant de richesses, et on y éleva, dans la suite, un observatoire. Ainsi fut établi l'Institut des sciences de Bologne. On y attacha un président, un secrétaire, un préfet de

(1) Voir p. 201 et suiv. dans *De studiis literariis mediolanensium antiquis et novis prodromus ad Historiam literario-typographicam mediolanensem*, auctore Joseph Antonio Saxio. Mediolani, MDCCXXIX.

2) Secondés, il va sans dire, par tous les instruments qui pouvaient en accroître la portée.

(3) *Giorn. de' Letterati d'Italia*, t. XVII, art. VI. *Notizie intorno all' Istituto delle Scienze novamente eretto in Bologna, ed aperto li 13 Marzo 1714.*

la bibliothèque et cinq savants spécialisés dans l'astronomie, les mathématiques, la physique expérimentale, l'histoire naturelle, la chimie. Pour ne pas restreindre à une élite si peu nombreuse l'usage de telles ressources, on réunit à la nouvelle fondation l'Académie de philosophie. Elle comprit douze membres titulaires. Chacun, à tour de rôle, devait communiquer ses travaux à la société. Elle s'augmenta, en outre, d'un nombre indéterminé d'agrégés honoraires. Le 13 mars 1714, on inaugura l'Institut. Un des savants qui la composaient, don Hercule Corazza, fut chargé de prendre la parole, et proclama combien nécessaire est la liberté dans les recherches scientifiques.

Vingt-huit ans plus tard, Benoît XIV donnera une preuve insigne de sa bienveillance à cette maison. Il la dotera de toute une série d'instruments chirurgicaux, présent reçu par lui-même du roi de France. La même année, il voulut que le docteur Pierre-Paul Molinelli, tout en jouissant du titre et des avantages de professeur à l'Institut, enseignât l'anatomie dans les grands hôpitaux *della vita* et *della morte*, où il aurait de nombreuses pièces à disséquer (1). La bienveillance du pape s'étendit aussi à la physique et à l'astronomie, car, en 1745, il fit venir de Paris ou fabriquer à Rome, puis parvenir à Bologne, beaucoup d'appareils utiles à ces sciences.

Ce n'était pas la première fois que les vrais savants se voyaient favorisés par les plus hauts dignitaires de l'Église. On n'a pas oublié la bienveillance de Clément IX pour les défenseurs des saines méthodes. En 1674, chez le cardinal Chigi, se firent diverses expériences sous la direction de Luc-Antoine Porzio (2). En 1677, Jean-Just Ciampini, qui jouit de nombreux honneurs dans la Curie, fondait, à Rome, l'académie dite *Fisico-Matematica*. Les membres étaient au courant des derniers travaux relatifs à la géométrie, à

(1) Page 69 des *Memorie Storiche sopra l'Università e l'Istituto delle Scienze di Bologna e sopra gli stabilimenti e i corpi scientifici alla medesima addetti*. Compilate da Serafino Mazzetti Bolognese. Bologna 1840. — Nous ne citons que quelques traits caractéristiques de la bienveillance de ce pape pour les bonnes études scientifiques. On en trouvera d'autres dans l'ouvrage que nous venons de citer.

(2) Cf. tome II, p. 280 de *Opera Lucae Antonii Portii Medici Neapoletani* MDCCXXXVI.

la mécanique, à l'anatomie, à la médecine, à la physique (1).

En 1714, le pape permit à son médecin, Jean-Marie Lancisi, de mettre généreusement à la disposition du public 8 000 volumes concernant ces mêmes sciences et, en outre, la botanique et la chimie. A ce don furent joints de nombreux instruments d'anatomie, des appareils précieux pour les physiciens et les astronomes. Un cadeau de 12 000 écus était destiné à l'achat de nouveaux livres et à l'entretien du personnel qui garderait ces richesses (2). L'année suivante, le 25 avril, Lancisi (3) prononçait, dans une salle attenante à la bibliothèque, un discours où il prêchait aux jeunes gens la modération et les mettait en garde contre l'esprit de parti ; il ne leur laissait du moins pas ignorer ses préférences pour les novateurs. Treize cardinaux et cinquante prélats étaient présents et applaudirent.

II

On voit par cet exposé que si, vers 1720, les amis des modernes n'avaient pu faire avouer à toute l'Italie lettrée que, pour connaître la nature, il faut observer et expérimenter, du moins ils étaient en droit de compter sur une victoire prochaine.

Leurs ennemis exerçaient encore une grande influence par l'enseignement. Il était impossible de les atteindre dans les collèges dont ils avaient la libre propriété, mais on pouvait songer à leur enlever les chaires qui relevaient des pouvoirs publics. Contre eux on avait besoin d'une consécration officielle. Ce vœu ne serait-il pas rempli, le jour où les gouvernements chasseraient des universités Aristote et sa docte cabale, pour donner une place digne d'elles à l'anatomie, à la physique et à la chimie ?

(1) Voir *Notizie Istoriche degli Arcadi morti*, Roma, 1720, tome I, p. 137.

(2) *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XVIII, p. 32 et suiv.

(3) *Id.* p. 454. — Sur Lancisi, on pourra voir en outre *Giorn. de' Lett. d'Italia*, t. II, 397 ; IV, 440 ; VII, IX, 475 ; X, 114 ; XII, 448 ; XIV, 67, 435 ; XXI, 153, 162, 279, 291 ; XXIV, 392 ; — I. Carini, *L'Arcadia* ; — *Storia della medicina scritta da Francesco Puccinotti Urbinate già professore di Clinica medica nella l. e R. Università di Pisa, ed ora Professore di Storia della medicina nella medesima Università. Volume terzo. Medicina Moderna.* Pisa, 1866.

C'est surtout entre 1730 et 1740 que ce résultat fut atteint, mais, déjà bien auparavant, une telle réforme était commencée. Il ne semble pas qu'elle ait été nulle part plus rapide qu'en Toscane.

Dès avril 1686, à Pise, Laurent Bellini (1) pratiquait chez lui des dissections auxquelles le grand-duc s'intéressait vivement. Il recommandait à son protégé d'y apporter tous ses soins, il lui promettait d'en faire imprimer à ses frais les résultats. Bien mieux, la même année, ce professeur était autorisé à faire, en plein amphithéâtre, des leçons d'anatomie accompagnées de travaux pratiques. Les péripatéticiens, n'osant protester contre les volontés du prince, se bornaient à mettre tout en œuvre pour empêcher le savant de toucher une légitime indemnité.

La physique elle aussi connut les bonnes grâces de Cosme III, du moins à partir d'environ 1690 (2) ; car c'est vers ce moment qu'il dota l'Académie pisane de divers appareils pour les expériences. Il n'alla pas jusqu'à dispenser les maîtres d'expliquer les traités d'Aristote, mais il fut entendu qu'ils les commenteraient à leur gré. On devine qu'ils profitèrent de cette permission. Encore en 1724 (3), il se trouvait des sots pour crier au scandale. Un d'entre eux avait composé une formule que ses anciens élèves devaient chaque jour, de bon matin, réciter avant d'aller prendre part aux leçons de l'Université. Au cas où ils se trouveraient en face d'une machine pneumatique, il les engageait, en outre, à se boucher les yeux des deux mains, et à prononcer en eux-mêmes ces mots : *Averto oculos meos ne videant vanitatem*. En effet, ajoutait-il, toutes les expériences étaient de purs tours de prestidigitateurs, des billevesées trompeuses d'hommes n'ayant rien à faire. Mais,

(1) Lettre de Bellini à Malpighi (Pise 10 avril 1686) à la page 233 des *Notizie edite ed inedite della vita e delle opere di Marcello Malpighi e di Lorenzo Bellini*, raccolte da Gaetano Atti, ouv. cité.

(2) *Historiae Academiae Pisanae vol. III*, ouv. cité, p. 629. Voir aussi page XXXV du tome I des *Consulti medici* del Dottore Giuseppe del Papa Archiatro della Corte di Toscana e pubblico lettore di medicina nell' Università Pisana. *Divisi in due tomi aggiuntovi l'Elogio dell' Autore di questa Opera*. Tomo primo. Roma, appresso Giovanni Maria Salvioni, Stampator Pontificio Vaticano. MDCCXLIII. — Voir aussi la préface de Q. Lucii Alphei *Diacrisis*. In *secundam editionem Philosophiae Novo-Antiquae R. D. Thomae Cevae cum notis Jani Valerii Pansii*, 1724.

(3) Q. Lucii Alphei *Diacrisis*, préface indiquée.

à ce moment, lui et ses amis étaient battus; ils souffraient l'humiliation de voir la jeunesse passer de leur collège dans une maison où s'enseignaient les théories nouvelles.

Cosme III ne réserva pas sa bienveillance seulement à Pisé. Le *Studio* de Florence connut aussi sa faveur. En 1695, il y institua une chaire de philosophie naturelle. Il en nomma titulaire un savant dévoué aux idées modernes, Thomas Puccini, ami de Laurent Bellini qui le consultait volontiers. Depuis le xv^e siècle, la médecine n'avait plus de professeurs officiels dans la capitale de la Toscane. A partir d'octobre 1718, elle en compta trois, choisis avec intelligence (1).

Bologne, on le sait, dès 1714, donna droit de cité aux saines méthodes scientifiques. Néanmoins, à l'Université (2), jusqu'en 1734, on « lisait » les livres d'Aristote. C'est trois ans plus tard qu'on inscrivit dans les programmes la physique générale et expérimentale.

A Ferrare, en 1680, les règlements (3) autorisent les travaux pratiques d'anatomie, mais on limite à 50 le nombre des jeunes gens qui pourront y assister, et on ne laisse à la disposition du prosecteur qu'un corps par année. Enfin, en 1742, on établit une chaire de chirurgie; on la confie à Joseph Cavicchi; il arrivait de Paris où il s'était perfectionné. A la même époque, un de ses collègues professe la physique expérimentale, nouveauté encore inconnue en 1735 (4).

A Turin, à Naples, à Padoue, à Rome, les partisans des modernes obtiennent aussi de grands avantages dans l'enseignement supérieur, entre 1720 et 1748 (5).

(1) Voir p. 102, 112 du vol. II de la *Storia del pubblico Studio e delle società scientifiche e letterarie di Firenze* del dottore Giovanni Prezziner socio Colombario e membro di altre accademie d'Italia. Firenze, 1810.

(2) Voir p. XV, XVI et XVIII des *Rotuli dei Lettori Legisti e Artisti dello Studio Bolognese dal 1384 al 1799*, pubblicati dal Dottor Umberto Dallari, sotto archivista nell' Archivio di Stato di Bologna. Volume I, Bologna, Regia tipografia dei fratelli Merlani, MDCCCLXXXVIII.

(3) *Historia Almi Ferrariae Gymnasii In duas partes divisa*. Ferrariae MDCCXXX, a Ferrante Borsetti. Voir t. I, p. 436.

(4) Voir page 50 de Giuseppe Iaré: *Documenti e notizie sull' Università Ferrarese degli Studi dal 1735 al 1760*, dans *Atti della Deputazione Ferrarese di Storia Patria*. Vol. IV. Fascic. 1. Ferrara. Premiata tipografia sociale, 1892.

(5) A Turin, jusqu'en 1729, le corps médical excluait de son sein quiconque exerçait la chirurgie. Enfin, Victor Amédée II institua un groupe

III

Pour compléter le triomphe des modernes, pouvait-on imaginer mieux qu'une réparation à la mémoire outragée de Galilée ?

de vingt-quatre maîtres chargés d'examiner les étudiants de cette spécialité. Quant à la physique, en 1720 et en 1732, on avait remis successivement à deux hommes d'esprit ouvert le soin de l'enseigner. Mais c'étaient plutôt des philosophes spéculatifs. Ils acquirent peu d'appareils (*). L'abbé Nollet et le père Beccaria : voilà les savants qui firent réellement connaître en Piémont l'importance de la méthode expérimentale. Le premier y vécut six mois en 1740, comme précepteur royal ; le second obtint une chaire à l'Université en 1748.

C'est à partir de 1732 que les idées nouvelles reçurent, à Naples, une consécration officielle. Dès 1714, les citoyens et le baronnage l'avaient sollicitée dans une supplique remise au vice-roi. Chargé d'examiner ce vœu, le duc Gaétan Argento s'entoura de conseils, centralisa des rapports et proposa quelques réformes. Il demandait, par exemple, qu'on n'astreignît plus les professeurs à la dure servitude d'expliquer Galien, Hippocrate, Aristote ; pourquoi ne pas leur permettre d'exposer les opinions qui leur sembleraient les plus voisines de la vérité ? A quoi bon les contraindre à défendre dans les concours les idées du Stagirite (**) ? Ces réclamations restèrent sans effet presque une vingtaine d'années. En 1732, Célestin Galiano étant devenu préfet de l'Université reprit les projets de 1714 ; il proposa immédiatement au vice-roi et au conseil collatéral des réformes très libérales. Il eut la joie d'en voir un grand nombre réalisées. C'est ainsi qu'en 1734 fut fondée une chaire de physique expérimentale. Mais elle n'eut son premier titulaire qu'en 1740.

À Padoue, l'année précédente seulement, on fit une place à la même matière (***). Mais en 1700 déjà, Vallisnieri développait les théories médi-

(*) Pour le Piémont, voir page 403 de la *Storia della Università degli studi del Piemonte* di Tommaso Vallauri. 2^e ed. Torino 1875. — *Annuario della R. Università di Torino*. 1899-1900. Stamperia Reale di Torino. Gennaio 1900 (*Brevi cenni sugli istituti della R. Università di Torino*) p. 43.

(**) Pour Naples, voir *Istoria dello Studio di Napoli* di Giangiuseppe Origlia Paolino, *in cui si comprendono gli avvenimenti di esso più notabili da' primi suoi principi fino a' tempi presenti, con buona parte della Storia del Regno*. In Napoli. MDCCLIII-IV. Nella Stamperia di Giovanni di Simone. T. II, p. 240 et suiv., 283 et suiv. — Sur le projet de réformes de 1714, voir aussi *Archivio storico per le provincie Napoletane pubblicato a cura della società patria*. Anno I. Napoli. Presso gli Editori Detken e Rocholl e F. Giannini, 1876. (Article de G. de Blasis : *l'Università di Napoli nel 1714.*)

(***) Pour Padoue, *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXXIX, p. 367. En outre voir (dans les *Atti e memorie della R. Accad. di scienze lettere ed arti in Padova*. Anno CCLXXXVI (1884-85) Nuova Serie Vol. 1. Disp. 3) le mémoire du prof. Giuseppe Lorenzoni intitulé *L'insegnamento di Astronomia e meteore del prof. Lodovico Riva e i Documenti relativi alla fondazione dell' osservatorio Astronomico di Padova*.

Déjà, le cardinal Léopold de Médicis avait voulu faire lever l'interdit qui pesait sur le fameux *Dialogo*. Divers membres du Saint-Office lui promirent de s'entremettre. Mais il mourut au cours des négociations. Elles furent reprises par Viviani, seul survivant de tous les élèves du condamné (1). Il engagea même une correspondance avec un membre du redoutable tribunal, le jésuite florentin Baldigiani. Exigeait-on des changements ? Il les ferait à l'ouvrage. Révoquait-on en doute l'attachement de Galilée à l'Église catholique ? Il pouvait affirmer la parfaite orthodoxie du grand homme, lui le témoin de ses derniers jours. Mais de grâce, il fallait calmer l'indignation des savants étrangers, surpris que Rome réprouvât encore des doctrines dont la vérité frappait tous les esprits impartiaux. Baldigiani nourrissait des sentiments favorables à Galilée, mais le moment lui semblait peu opportun : on était aux environs de 1690, et les ordres religieux se montraient effrayés des progrès accomplis, en Italie, par la philosophie corpusculaire. Ils ne lançaient pas l'anathème contre Gassendi et Descartes seuls, mais ils poursuivaient de leur haine tous les adversaires d'Aristote (2).

A sa mort, en 1703, Viviani laissait à ses héritiers un véritable trésor — pages inédites de son maître ou renseignements sûrs, relatifs à celui-ci. Ces richesses, Bonaventuri, Grandi et Bresciani purent les utiliser, lorsqu'en 1718, ils publièrent à

cales les plus hardies. Quant à l'astronomie, on lui avait donné en 1678 un professeur spécial. Pendant près de soixante-dix ans, il dut expliquer des textes d'Aristote. Toutefois, au moins dès 1719, il les considéra comme un simple point de départ. En réalité, il consacrait son cours à une histoire critique de la science qu'il enseignait. Enfin, en 1746, il jouit d'une indépendance complète, car le nom même du philosophe grec disparut des programmes.

Enfin, au Gymnase de Rome, à partir de 1744, la chimie et la physique eurent leurs maîtres attitrés (*).

(1) *Sulla pubblicazione della sentenza contro Galileo e sopra alcuni tentativi del Viviani per far rievocare la condanna dei Dialoghi Galileiani*. (Miscellanea Galileiana inedita. Studi e ricerche di Antonio Favaro. Venezia, 1887.) Voir la page 116.

(2) *Galileo Galilei e lo studio di Padova*. Per Antonio Favaro. Firenze, successori Le Monnier, 1883. Voir le tome II, p. 349.

(*) Pour Rome, voir tome I, chap. X, *De Gymnasio Romano et de ejus professoribus ab urbe condita usque ad haec tempora* Auctore Josepho Carafa. Romae. MDCCLII.

Florence les travaux de Galilée (1). Mais eux non plus n'obtinrent pas la licence de faire imprimer le *Dialogo*. Il ne sera inséré que dans la collection de 1744 (2). Sans doute, il ne vit le jour qu'au prix de quelques sacrifices imposés à l'éditeur, l'abbé Toaldo. Celui-ci dut reproduire devant l'œuvre la sentence du Saint-Office et les paroles exactes par lesquelles Galilée se rétracta, déclarer en une forme solennelle que lui, Toaldo, considérait le mouvement de la terre comme une simple hypothèse rendant mieux compte que toute autre de certains phénomènes complexes, transcrire la dissertation où le P. Calmet explique, suivant l'esprit de l'Église, les passages

(1) *Opere di Galileo Galilei. Nuova edizione coll' aggiunta di vari Trattati dell' istesso autore non più dati alle stampe.* In Firenze nella Stamperia di S. A. R. per Gio. Tartini e Santi Franchi. MDCCXVIII. 3 vol. — Quanto à la vie de Galilée que Viviani projetait de placer à la tête de l'édition qu'il préparait, elle fut insérée, en 1717, dans les *Fasti Consolari dell'Accademia Fiorentina*. — Sur cette vie, voir *Galileo Galilei e lo studio di Padova*, ouv. cité; — *Vincenzo Viviani e la sua vita di Galileo*. Note del prof. A. Favaro (*Atti del Reale Istituto Veneto di scienze lettere ed arti*. Tome LXII, p. 682).

(2) *Opere di Galileo Galilei divise in 4 Tomi, in questa nuova edizione accresciute di molte cose inedite.* In Padova, nella Stamperia del Seminario, appresso Gio Manfrè. MDCCXLIV. — On lit dans la préf. « Quanto alla quistione principale del moto della terra, anche noi ci conformiamo alla ritrattazione e protesta dell' autore, dichiarando nella più solenne forma, che non può nè dee ammettersi se non come pura ipotesi matematica, che serve a spiegare più agevolmente certi fenomeni. Per questo abbiamo levate e ridotte a forma ipotetica le postille marginali che non erano o non pareano affatto indeterminate: e per la stessa ragione, abbiamo aggiunta la dissertazione del Padre Calmet, nella quale si spiega il senso dei luoghi della Sacra Scrittura attenenti a questa materia secondo la comune cattolica credenza. Per altro il dialogo comparisce nella sua integrità; se non che in alcuni luoghi per maggior illustrazione si è fatta qualche giunta lasciata scritta dall' Autore stesso sopra un suo esemplare stampato che si conserva in questa Biblioteca del Seminario. Queste giunte si sono stampate in carattere diverso per argomento della buona fede, con cui procediamo. Sopra queste pure torniamo a ripetere la protesta soprascritta, non volendoci noi in minima cosa dipartire dalle venerate prescrizioni della Sacra Romana Chiesa. »

Le 16 avril 1757, la congrégation du Saint-Office décida de ne plus tenir compte du décret qui condamnait les livres enseignant le mouvement de la terre. « Die 16 aprilis 1757 in congregatione particulari consultorum, coram E^{mo} Praefecto haec circa novum Indicem constituta sunt :.... 2^o Quod, habito verbo cum SS^{mo} D. N, omittatur Decretum quo prohibentur libri omnes docentes immobilitatem solis et mobilitatem terrae » (p. 159 de *Galileo e l'inquisizione : Documenti per la prima volta pubblicati*, ouv. cité).

de l'Écriture relatifs à ce problème. En outre, ayant sous les yeux les notes marginales et manuscrites dont Galilée avait enrichi un exemplaire du *Dialogo*, il les omit ou en atténua le sens, toutes les fois qu'en termes trop précis elles niaient l'immobilité de notre planète, ou ridiculisaient la sottise présomptueuse des juges de 1633.

Si cher qu'il payât sa victoire, le représentant de la liberté scientifique n'en triomphait pas moins. Ces feuilles célèbres, il les reproduisait dans leur intégrité, avec l'assentiment de la puissance dont, un siècle plus tôt, elles avaient déchaîné la colère (1).

Réparation précédée d'une autre. En 1737, devant une élite intellectuelle, on avait déposé les restes de Galilée dans un mausolée bâti en son honneur, à *Santa-Croce*. Un modeste refuge obtenu par prière en un réduit contigu à la chapelle du noviciat, dans cette même église : telle avait été jusqu'alors la seule sépulture concédée à ce génie (2)!

Viviani, en mourant, ne désespérait pas de l'avenir. Il avait chargé ses héritiers de réclamer cette suprême justice, dès que luiraient des jours plus favorables. A ce vœu il en ajoutait un autre : reposer lui-même à côté de celui qu'il avait défendu si courageusement. Sa prière fut exaucée.

En 1737, le Saint-Office songea, croit-on, à empêcher l'érection du monument projeté. Simple velléité sans effet possible. Alors le grand-duc de Toscane était Jean-Gaston, prince instruit et indépendant, que des menaces n'eussent pas intimidé. Alors s'étaient presque dissipés les préjugés qui, fils de l'ignorance et de la mauvaise foi, enrayèrent si longtemps les pro-

(1) Voir l'ouvrage cité de Favaro : *Galileo Galilei e lo studio di Padova* ; mais surtout *Le aggiunte autografe di Galileo al Dialogo sopra i due massimi sistemi nell' esemplare posseduto dalla Biblioteca del Seminario di Padova*, pubblicate ed illustrate da Antonio Favaro, Modena, società tipografica, 1880.

(2) « Nel Sacello dei Santi Cosimo, e Damiano posto nella Chiesa di S. Croce di Firenze, denominato la Cappella del Noviziato, ed in una piccola stanza contigua alla medesima in uno Deposito di materiale alto circa due braccia Fiorentine. » Ces détails se trouvent page 832 de *Vita e commercio letterario di Galileo Galilei nobile e patrizio Fiorentino*, scritta da Gio. Battista Clemente de' Nelli. Ouv. cité.

Les autres détails que nous donnons ici sur le fait de 1737 sont empruntés au m. ouv. p. 874 et suiv.

grès de la liberté scientifique. Combien celle-ci en avait accomplis, depuis l'époque où Urbain VIII indigné prohibait d'un mot les honneurs que Cosme II songeait à rendre à la mémoire d'un savant assez audacieux pour constater que la terre tourne !

CHAPITRE VI

La critique historique en Italie à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e.

SOMMAIRE. — I. Éclat de l'érudition italienne au xvi^e siècle. — Pierre Vettori, César Baronius, Onuphre Panvinio. — Charles Sigonius, son activité, sa méthode. — Décadence de l'érudition au xvii^e siècle ; comment on comprend alors l'étude du passé.

II. La renaissance de l'érudition italienne, à la fin du xvii^e siècle et dans la 1^{re} moitié du xviii^e, est liée aux progrès de la méthode expérimentale. Beaucoup des érudits qui s'illustrèrent alors connaissaient en détails et admiraient ces progrès. Plusieurs même y contribuèrent personnellement.

III. Cette renaissance est due aussi en grande partie à l'exemple étranger. Par le *Journal des Sçavans*, par le *Giornale de' Letterati*, par des correspondances, on sut quel prix on attachait à l'érudition hors d'Italie ; d'ailleurs, c'est la péninsule qui souvent alimentait, avec ses matériaux, les travaux exécutés de l'autre côté des Alpes. — Tantôt, elle les expédia aux érudits de France, de Hollande, etc., etc. ; c'est le cas de Ménage ; tantôt, ils vinrent eux-mêmes les chercher ; ainsi firent plusieurs bénédictins français, notamment les Pères Mabillon et de Montfaucon, ainsi que leurs compagnons. — Accueil généralement aimable qu'ils reçurent. Cependant, dépit, susceptibilité ou émulation que provoquèrent leurs succès, leur rude franchise et leur activité. On les admira ou on les jaloua ; en tout cas, on les connut, eux et leurs ouvrages. Souvent, on prit ceux-ci comme modèles. — L'exemple de ces religieux put, en particulier, encourager les érudits à l'indépendance.

IV. Celle-ci se manifesta parfois envers le pouvoir séculier et la papauté elle-même (exemples de Scipion Maffei et de Benoît Bacchini). — A propos de l'histoire ecclésiastique et des vies de saints (le *liber pontificalis* de Bacchini). — La polémique relative aux actes de saint Cresci ; l'opinion du P. Sassi.

V. Avec quel esprit la nouvelle école accueillit plus spécialement les récits de miracles : on le voit par des exemples empruntés à Bacchini, Noia, Muratori, Grandi, Lami.

VI. Apparition de cette idée que l'avis d'un érudit hérétique peut valoir celui d'un catholique : Lami, Muratori, Tartarotti. — En résumé, les érudits n'examinent que les problèmes dont l'Église n'impose pas la solution. Ils ne s'attaquent pas (sauf Giannone) aux livres saints, ni à la possibilité elle-même du miracle.

I

Durant la deuxième moitié du xvi^e siècle, l'érudition italienne avait jeté un vif éclat. Le célèbre humaniste Pierre Vettori, non content de publier, enrichis de notes, maints textes grecs inédits, imprima sur Aristote et Cicéron des commentaires cités

encore aujourd'hui avec honneur (1). Le cardinal César Baronius raconta les destinées de l'Église jusqu'en 1198. Désormais, on l'appellera le père de l'histoire ecclésiastique (2). Panvinio recueillit un nombre considérable d'inscriptions, et les utilisa pour illustrer les antiquités romaines (3).

Nul avant Charles Sigonius n'avait précisé l'ordre des grands événements politiques d'Athènes, de Lacédémone ou de Rome : voilà l'œuvre qu'il entreprit (4). Il aborda un autre sujet original, lorsqu'il débrouilla l'ancien droit des Italiens et des Romains (5). La philologie classique lui est redevable de deux travaux délicats : il réunit des fragments de Cicéron, derniers restes d'ouvrages perdus, il rétablit le texte de Tite-Live défiguré par des copistes ignorants (6). Aucune œuvre ne lui coûta plus de peine que son histoire du royaume d'Italie, depuis l'arrivée des Lombards, jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle (7). Pour se renseigner sur une époque si ténébreuse, il parcourut la péninsule et en particulier la région qui a Milan pour centre. Aidé par des collaborateurs dévoués, il exhuma de la poussière beaucoup d'écrits qu'avaient composés en un style barbare des

(1) *Commentarii in tres libros Aristotelis de arte dicendi*. Florentiae 1548. — *Comm. in librum I Aristotelis de arte poetica*. Flor. 1560. — *Comm. in Aristotelis libros de optimo statu civitatis, positus ante singulas declarationes graecis verbis auctoris cum latina interpretatione*. Flor. 1576. — *Comm. in X libros Aristotelis de moribus*. Flor. 1584. — *Explicationes suarum in Ciceronem castigationum*. Venetiis 1536. — *Posteriorum castigationes in Epistolas Ciceronis quas vocant familiares*. Lugduni 1541. — Sur Vettori, voir W. Rüdiger : *Pier Vettori*. Halle 1896. — De Nolhac. *P. V. et Ch. Sigonio*, Roma, 1889.

(2) *Annales ecclesiastici usque ad annum 1198*. Romae, 1593-1607. Autre édition à Venise, 1710-1711, par L. Basegio.

(3) *Reipublicae Romanae commentariorum libri tres, scilicet Respublica romana, Civitas romana, et Imperium romanum*. Venetiis, 1558. — *De praecipuis Romae basilicis*. Romae, 1570. — Voir D. A. Perini : *O. Panvinio e le sue opere*. Roma, 1899.

(4) *De republica Atheniensium libri IV*. Bononiae, 1564. — *De Atheniensium Lacedaemoniorumque temporibus liber*. Venetiis, 1564. — *Fasti consulares ac triumphi a Romulo ad Vit. Caesarem cum commentariis*. S. A.

(5) *De antiquo jure Italiae libri tres*. Venetiis, 1560. — *De antiquo jure civium romanorum libri duo*. Venet. 1560.

(6) Ces travaux se trouvent réunis avec tous les autres dans Sigonii Carli opera omnia cum ejusdem vita a Lud. Ant. Muratorio collecta cum animadversionibus a Phil. Argelato. Mediolani, 1732-1737, 6 vol.

(7) *Historiarum de regno Italiae libri XV*. Venetiis 1574. (Cette partie va jusqu'en 1200.) — *Historiarum libri V reliqui ab anno 1200 ad 1286*. Venetiis, 1591.

auteurs sans culture, mais contemporains des faits relatés (1).

Scipion Ammirato (2) aussi fut fameux par son ardeur à interroger les documents. En lui rivalisaient la patience et la précision ; il excellait à rechercher comme à interpréter les vieilles chroniques.

Ces divers Italiens restaient assez indifférents aux beautés de la forme. Bien que moins austères et plus artistes, d'autres ne dédaignent pourtant pas de soumettre à un rigoureux examen les témoignages qu'ils recueillent. Ainsi Jean-Pierre Maffei, dans l'histoire de la Compagnie de Jésus aux Indes, Sans trahir, en général, la vérité, il sait prendre les délicats aux charmes de son élégante prose latine, et séduire les amateurs d'exotisme, en les faisant voyager à travers l'Orient (3). De même, Ange de Costanzo, encore au début du XVIII^e siècle, passait, auprès des connaisseurs, pour le plus véridique parmi tous ceux qui avaient entrepris d'évoquer le passé du royaume de Naples. On relève dans son livre quelques inexactitudes, mais il les rachète par un singulier mérite : il consacra de longues années à préparer puis à rédiger son *Istoria* ; dans les bibliothèques et les archives publiques ou privées, il compulsa un nombre immense de manuscrits et d'imprimés (4).

Durant les deux premiers tiers du XVII^e siècle, la fortune favorisa infiniment moins l'investigation du passé. L'Italie vit alors paraître, il est vrai, les traités de Paul Sarpi (5) et de Sforza Pallavicini (6) sur le concile de Trente ; mais l'esprit de

(1) Sur Sigonio, voir G. Franciosi : *Scritti vari*. Firenze 1878 ; — A. Hessel, dans le 13^{me} fascicule de ses *Historische Studien*, Berlin, Eberling, 1900.

(2) *Istorie fiorentine libri XX dal principio della città al 1434*. Firenze 1600, 1^a parte. Voir U. Congedo : *La vita e le opere di S. A. (Rassegna Pugliese, 1903)*.

(3) *Historiarum Indicarum libri XVI*. Florentiae, 1588.

(4) *La Storia del Regno di Napoli* parut la première fois en 1582. Elle fut réimprimée en 1710, à Naples. Cf. *Giorn. de' Lett. d'Italia*, t. I, p. 208 ; t. III, p. 517. — Voir M. Bufano : *A. di C. poeta e storico del Sec. XVI*. Napoli, 1899.

(5) *Istoria del concilio Tridentino*. Elle fut publiée pour la première fois à Londres, sous le pseudonyme de Pietro Soave Polano, en 1619.

(6) L'œuvre est l'*Istoria del Concilio di Trento*. Roma, Bernabò, 1636-37. Sur sa valeur historique et celle de l'*Istoria* de Sarpi, voir Ranke : *Istoria del papato nei Secoli XVI e XVII*, trad. da E. Rocco, Napoli, Perrotti, 1862, vol. I, appendice.

parti en compromet la valeur. Davila, avec son *Istoria delle guerre civili di Francia*, parue en 1644, jouit un temps d'une véritable célébrité, en France aussi bien qu'au delà des Alpes ; mais il mérita d'être discrédité par Fénelon qui, pensant à lui, écrivit : « Celui qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas savoir, me fait douter sur les faits mêmes qu'il sait (1) ».

A beaucoup d'autres historiens plus inconnus et beaucoup plus dignes de l'être, il n'importe aucunement de rechercher et d'établir la vérité ; ils ne visent qu'à revêtir d'une parure séduisante les matériaux qu'ils empruntent sans critique à leurs devanciers. Des réflexions supposées piquantes, les grâces prétentieuses du style à la mode, tel est leur seul apport dans les œuvres qu'ils signent (2). Certain d'entre eux ne rougissait pas d'avoir ajouté une circonstance fausse à un fait non douteux, car, en la supprimant, il eût compromis l'harmonie d'une période sonore et bien arrondie. Beaucoup d'autres parmi ses émules auraient pu avouer la même infidélité (3).

Quant à l'enquête, si heureusement commencée au xvi^e siècle,

(1) *Lettre à l'Académie (Projet d'un traité sur l'histoire)*.

(2) Voici comment Muratori juge divers historiens italiens du xvii^e siècle : « Siccome il carattere dei grandi Ingegni si è quello di far intendere molte cose in poche parole, così all' incontro i piccioli ingegni hanno il dono di parlar molto, e di nulla dire. Che non vide in questo genere l'ultimo trapassato secolo ? Non sapendo alcuni come regalare il pubblico di verità pellegrine, presero per argomento le verità, e storie più trite, sacre e profane, e si credettero di far loro cangiar visaggio colla novità della dicitura, e colle riflessioni ingegnose da loro aggiunte alla materia. Ma per disavventura era allora il tempo in cui la tirannia del pessimo gusto avea occupato il cervello di moltissimi entro e fuori d'Italia ; laonde le Storie di costoro, e i parti della loro Erudizione, invece d'acquistare una veramente nobile, e nuova bellezza, perdettero anche la naturale, che seco porta per se stessa la verità, benchè spogliata d'ornamenti, benchè triviale. » (*Riflessioni sopra il Buon Gusto*, ouv. cité, éd. de 1721, 2^e partie, p. 48.)

(3) « So bene, che a parecchi di coloro i quali hanno scritte Genealogie, non si fa torto per l'ordinario, accusandoli d'aver adulterato il vero, e spacciato o per inavvertenza, o per adulazione il falso. Di Giuseppe Ripamonti, Storico Milanese, e che avea molte qualità necessarie alla sua professione, ho anche udito dire, che interrogato un giorno, perchè ad un fatto vero avesse aggiunta una circostanza da lui stesso riconosciuta per falsa, rispose : Me ne avvidi, è vero ; ma avreste voi voluto ch' io con levarla avessi assassinato quel periodo, che riusciva sì ritondo e sonoro ? » (*Rifl. sopra il buon gusto*, 2^{me} partie, p. 60.)

sur l'antiquité grecque ou romaine, et sur les premiers siècles du christianisme, que devient-elle ? Un seul homme la reprend avec une méthode rappelant celle des Baronius et des Sigonius. C'est Camille Pellegrini (1598-1663) (1). Non pas que, dans les deux premiers tiers du *seicento*, l'érudition italienne ne compte de très nombreux représentants (2), mais les connaissances qu'ils étalent trop volontiers sont du genre le plus fastidieux, et souvent le moins utile. C'est, a-t-on dit, l'époque des catalogues, des répertoires qui attestent seulement une lecture étendue et variée. Certes, encore aujourd'hui, on recourt avec fruit à la *Biblioteca volante*, où Cinelli décrit des opuscules que leur mince volume exposait à disparaître sans laisser de trace (3). De même, à propos de ce vers de Plaute (4) :

Nam me illa in alvo menses gestavit decem,

on peut se réjouir de trouver des renvois précis à quarante auteurs qui ont parlé de la gestation des femmes. Ce sont, après tout, des données pour l'historique de ce problème. En revanche, que nous importe, par exemple, de savoir si au goût de Pindare, l'eau est excellente ?

Un jeune Italien, destiné à s'illustrer durant la première moitié du *xviii^e* siècle, n'avait donc pas tout à fait tort d'écrire, en 1693, une lettre pleine de désenchantement (5). Après avoir

(1) Dans son *Historia Principum Langobardorum*, Napoli, 1643, il rassembla des monuments du moyen âge; dans son *Apparato alle Antichità di Capua*, Napoli, 1651, il illustre les antiquités de sa patrie. — Muratori inséra le premier de ces deux ouvrages dans *Scriptores rerum italicarum*, t. II et V.

(2) Cf. p. 186 et suiv. de Francesco Foffano : *Ricerche letterarie*. Livorno, 1897.

(3) *Della Biblioteca volante* di Giovanni Cinelli Calvoli *scanzia prima* (— *seconda*). Firenze, per G. A. Bonardi 1677, 2 vol. — La *Scanzia* 14^{me} et dernière parut à Venise en 1699. Toutes les *Scanzie* furent réimprimées entre 1734-1747 : *Bibliot. Vol.* di G. C. C. *continuata* dal Dr Dionigi Andrea Sancassani. Edizione seconda. Venezia, G. Albrizzi.

(4) Cf. Foffano, *Ricerche lett.*, p. 189.

(5) De cette longue lettre, nous détacherons quelques fragments. Elle est de Ludovic-Antoine Muratori. « Saepe soleo... nostrorum temporum infelicitatem in examen revocare, sollicitusque expendere, quid fati non urhem modo sed universam Italiam adeo concusserit, ut vetusto litterarum splendore omnino sit destituta. Siquidem quocumque me vertam, in eximios illos, qui superioribus seculis floruerunt et eruditione

exposé quel fut jadis l'éclat incomparable de l'érudition italienne, il exhale une plainte amère : depuis près d'un siècle, a sonné pour la péninsule l'heure de la décadence intellectuelle. C'est maintenant aux étrangers surtout que sourit la Fortune. N'a-t-elle pas mis à la tête des Français un monarque opulent, dont les richesses inépuisables encouragent puissamment les bonnes études ? Il y a pour l'Italie un sujet de plus grande tristesse encore : tant d'admirables travaux dûs à des hérétiques. Grâce au mérite de leurs œuvres, on peut redouter que ceux-ci ne passent pour défenseurs d'une meilleure cause (1).

II

Néanmoins, lorsqu'en 1693 on tenait un tel langage, quelques rares livres parus dans les vingt dernières années (2)

et fortitudine praestantes viros oculis non impingit; vixque suis ex notis magistrum omnium regionem potest deprehendere... Immo quae non vidit praeteritum seculum quacumque in scientia praecellere Italorum capita? dum et ipsa Mutinensis civitas praeter tot alios eodem tempore tres eximios numeraret viros, Nolsam cognomento divinum, Castelvitreum, Carolumque Sigonium, quo decedente reliquum periisse gentis Italiae lumen Lipsius affirmavit. Stetit initio hujus seculi Italiae fortuna, atque ad externos perrexit, qui ut ante a nobis literarum saporem ebibebant, sic nos modo earum cultu exsuperant. Videre est apud Francos, apud Germanos, atque adeo apud omnes heterodoxos quo in honoris culmine, et usu locatum sit scire, ut sane duorum seculorum progressu tot inde ingeniorum monstra prodierint, quot aevo ingenti desiderare temeritati pene sit proximum... Et sane te non fugit, quibus impensis, ac opibus studiorum operas redemerit hodiernus Gallorum Rex, dum in ipsis Matheseos, ac Philosophiae experimentis, nuperque in Geographiae explorationibus plura centena aureorum millia erogaverit, voluminum editiones promoverit, et doctos plerosque aut novis constitutis Academiis, aut sublimi beneficentia bearit. Vincimur quidem nos Itali volentes, sed quodnam majus probrum, quam quod nobis olim fuit peculiare decus, ab ipsis nunc praeripi haereticis hoc unum molientibus, ut gravibus addictis studiis multa in nos congerant, melioremque causam tueri videantur. » — *Epistolario di L. A. Muratori edito e curato da Matteo Campori*. Modena MCMI, tome I. A Ciberto Borromeo in Milano. Mutinae Idib. Jul. MDCXCIII.

(1) Le 15 février 1696, Muratori écrivait en français à Michel Antoine Baudrand une lettre où l'on voit bien quelle catégorie d'écrivains il prisait surtout : « Les Harduins, les Toinards, les Balusez [*sic*], les Alexandres, le Du Pin, le Mabillon, le Vaillant, et plusieurs autres très celebres escrivains sont ceux, qui me font envier vostre séjour et qui me font sembler... une solitude l'Italie (*Id.* t. I, lettre 112).

(2) C'est en 1673 que parut le plus ancien des ouvrages auxquels nous faisons allusion : l'*Historia Pelagiana* de Noris, imprimée à Padoue.

annonçaient un retour de l'Italie aux recherches historiques conduites suivant une bonne méthode. Ils étaient signés de Raphaël Fabretti, Henri Noris, Jean-Just Ciampini. D'autres allaient suivre, qui recommandent à la postérité les noms de François Bianchini, Benoît Bacchini, Scipion Maffei, Ludovic-Antoine Muratori, Just Fontanini, Guy Grandi, Jean Gori, Jean Lami (1), pour ne citer que les auteurs les plus importants.

Cette renaissance a lieu durant la lutte décisive d'où sortent victorieux les Italiens qui n'admettent sans contrôle aucune proposition relative aux phénomènes naturels ou aux êtres organisés. Bien mieux, plusieurs de ceux qui, à la fin du ^{xvii}^e siècle et dans la première moitié du ^{xviii}^e, se sont illustrés comme érudits, connaissaient en détails et admiraient les progrès accomplis depuis une centaine d'années par les sciences expérimentales. Parfois, ils y avaient personnellement contribué.

En effet, on se rappelle que Ciampini fut le fondateur, à Rome, de l'académie dite *Fisico-Matematica* (2). Si, en 1673, il tomba dans un puits, tandis qu'il voulait dessiner un sépulcre découvert peu auparavant ; si, en 1691, il entreprit un voyage dans le Latium, pour en examiner les antiquités, en revanche, il mourut en 1698, empoisonné par les effluves malsains du mercure qu'il employait dans les incessantes recherches de son laboratoire (3).

Bianchini (4) avait cultivé à Padoue l'astronomie et les mathématiques, en même temps que la botanique et l'anatomie. A Rome, entre 1684 et 1686, il brilla parmi les savants qui se réunissaient chez Ciampini. Retourné dans sa patrie, il ressuscita l'académie des *Aletofili*, et donna comme but premier à cette société l'étude attentive de la physique, telle que la pratiquaient les modernes. Avant 1697, il ne publia aucun ouvrage d'histoire.

Dans les œuvres de Scipion Maffei se trouve un opuscule relatif à la foudre (5).

(1) De ces auteurs il sera question dans la suite de cet ouvrage.

(2) Voir plus haut, p. 76.

(3) Cf. Carini ; l'*Arcadia* dal 1690 al 1890, p. 47 et suiv.

(4) Id. p. 84 et suiv.

(5) *Della formazione de' fulmini, trattato*. Verona 1747.

Bacchini fonda et rédigea le *Giornale de' Letterati* de Parme, qui, comme celui de Rome, accorde une importance à peu près égale à l'investigation de la nature et aux recherches érudites (1).

Plus encore qu'à celles-ci, Guy Grandi se consacra aux mathématiques. De plus, en 1723, il se fit le champion des professeurs de l'académie pisane. Or, un des principaux griefs élevés contre eux par les péripatéticiens était leur attachement à la méthode expérimentale (2).

Celle-ci, Muratori n'a cessé de la vanter; il attachait un intérêt particulier aux découvertes de la physique (3).

Entre cette dernière, l'anatomie, les sciences exactes et aussi les antiquités italiennes, deux académies au moins, celles de Ciampini et de la comtesse Borromeo, partagèrent leur attention (4). De même, quand Clément IX conçut l'idée d'une société qui cultiverait l'histoire ecclésiastique, il remit tout d'abord le soin de la constituer à Michel-Ange Ricci, ancien membre du *Cimento* (5).

Que les sciences expérimentales et l'érudition aient captivé

(1) Voir notre p. 24, n. 3.

(2) Voir notre p. 171.

(3) Déjà en 1703, dans ses *Primi disegni della Repubblica letteraria d'Italia esposti al pubblico da Laminto Pritanio*, Muratori écrivait : « Riponiamo le maggiori speranze della nostra gloria nella Filosofia, che appelliamo Sperimentale. L'attenta osservazione degli effetti, e delle cagioni delle cose, i cimenti, o vogliam dire gli Esperimenti nuovi, il ritrovar nuove macchine, e mezzi per giungere più da vicino a conoscere la fabbrica, le virtù, l'origine, gli artifizi occulti, la lega, o nimicizia, ed altre infinite qualità di tanti, e sì vari corpi della natura, formanti il mondo terreno, e celeste, moventisi, o privi di moto. Sono quegli studi, che noi vorremmo principalmente coltivati da' nostri Filosofi, e che possono aiutati dal raziocinio porgere gran soccorso alla storia della natura. » C'est reproduit en tête des *Riflessioni sopra il Buon Gusto nelle scienze e nelle arti di Ludovico Antonio Muratori*. In Venezia, MDCCXLII. — Voir sur le même sujet la p. 137 de la 1^{re} partie du même ouvrage. Enfin, cf. L. Salimbeni : *Opinioni e scritti di L. A. Muratori intorno a cose fisiche, mediche e naturali. Memorie della R. Acc. di scienze ecc. di Modena*. t. XIII, p. 2.

(4) Voir notre p. 75.

(5) « Inter caetera, quae Clemens, gravissimo judicio Pontifex, se velle ei significavit, fuit ut per ipsum institueretur Academia, in qua sacrae antiquitatis studia in primis colerentur. » Mais, Clément IX étant mort, l'idée fut reprise par Ciampini, sous Innocent XI. Voir p. 211 de la vie de M. A. Ricci au tome II des *Vitae Italorum doctrina excellentium*, etc., ouv. cité.

les mêmes hommes, qu'elles aient prospéré à la même époque, on ne saurait s'en étonner. Certaines qualités sont à la fois nécessaires à tous ceux qui s'appliquent aux unes ou aux autres. Il n'existe pas d'autorité qui leur impose, tandis qu'ils exécutent leurs travaux; ils n'en croient aucune sur parole, mais veulent se rendre compte par eux-mêmes. Ils suspendent leur jugement, pour examiner les faits avec un esprit impartial et patient.

III

Cette renaissance de l'érudition n'est pas liée seulement aux progrès réalisés, à la même époque, par d'autres études et à un heureux état d'esprit qui tendait à se répandre dans le pays. Elle doit beaucoup à l'exemple étranger.

Durant le dernier tiers du ^{xvii}^e siècle, une partie du public italien sut que, de l'autre côté des Alpes, se poursuivaient des recherches méthodiques sur le passé. Il en fut informé par le *Journal français des Sçavans* et les deux gazettes successivement publiées alors dans la péninsule (1), souvent aussi, par les lettres de divers personnages tels que les bénédictins Germain, Mabillon, Montfaucon, l'oratorien Quesnel (2), l'érudit rouennais Bigot (3), auquel Ménage dédia son *Anti-Baillet*,

(1) En même temps qu'à nos travaux sur les sciences physiques ou mathématiques, le *Giornale* de Rome, puis celui de Parme attachaient une grande importance à nos travaux d'histoire, de philologie, de théologie. On peut s'en convaincre en parcourant le premier, année 1677, pages 28, 67, 75, 100, 117, 177, 231, 239, 268, 269.

(2) *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, contenant un grand nombre de faits sur l'histoire religieuse et littéraire du 17^e siècle, suivie des lettres inédites du P. Quesnel à Magliabechi, bibliothécaire du grand duc de Toscane Côme III, et au cardinal Noris, accompagnée de Notices, d'Eclaircissements et d'une table analytique* par M. Valéry. Paris Jules Labitte, libraire, 1846. 3 vol. — Le dépouillement de la table du tome III prouve que nos compatriotes entretenaient leurs correspondants presque uniquement de sujets d'érudition.

Nous signalons, en passant, que, dans la *Raccolta di scritti storici in onore del Prof. Giacinto Romano nel suo xxv^o anno d'insegnamento*, Pavia, 1907, aux pages 326-330, se trouvent 3 lettres inédites de Montfaucon adressées à Gabriel Groddeck. Elles sont datées de Paris 19 juillet 1697, Paris 25 décembre 1697, Milan 14 juillet 1698, toutes trois relatives aux travaux que Montfaucon poursuivait à l'aide de documents de provenance italienne. Elles sont publiées par M. Karl Wenck.

(3) Bigot était un des bons amis de Magliabechi; il y eut, semble-t-il,

l'antiquaire Toinard d'Orléans (1), qui coopéra aux *Epochae Syro-Macedonum* du futur cardinal Noris, le marseillais Rigord (2), l'orientaliste Eusèbe Renaudot (3), qui visita même Florence et eut l'occasion d'échanger plusieurs lettres avec Cosme III et son frère le cardinal de Médicis. Citons aussi l'évêque d'Avranche, Huet (4), le savant et laborieux chanoine de Notre-Dame, Claude Joly (5), Claude Nicaise, chronique vivante du monde savant (6).

L'Italie connut encore par une autre voie quel prix d'autres pays attachaient aux travaux d'érudition. En effet, elle leur fournit souvent des matériaux. En parcourant la correspondance de Magliabechi, on juge quel grand nombre de Hollandais et de Français s'adressèrent au savant florentin pour se procurer, outre des livres rares, des documents inédits (7). Il leur témoignait une obligeance inépuisable, qu'égalait, d'ailleurs, parfois celle de quelques autres parmi ses compatriotes. Ménage put le constater lorsqu'il préparait ses *Origini della lingua italiana* (8).

quelque nuage dans leur amitié, mais il dut se dissiper, puisque le bibliothécaire toscan continua à lui écrire, à lui faire des envois de livres, à lui communiquer des documents. Voir *Correspondance inédite de Mabilon*, etc., t. II, p. 87, 100, 103, 115, 141, 192 ; t. III, p. 265, 268, 269, 277, 212. — Comme Magliabechi lui écrivait, on est en droit de supposer qu'il y eut échange de lettres. Il avait, dans sa jeunesse, fait un voyage en Italie, d'où il rapporta des Mss. Voir p. 76 d'*A travers les papiers de Huet*, dans *Documents annotés* par Léon G. Péliissier, 1885-1891, Montpellier, 1891.

(1) *Correspond. inédite*, etc., t. I, p. 354 et la n. 3 de la p. 355.

(2) *Id.* t. II, p. 279, lettre CCXL. Voir *Documents annotés. Notes sur quelques Mss. d'Italie*. Il y a une lettre de Rigord à Magliabechi.

(3) *Correspond. inédite*, t. II, p. 151, 169 ; t. III, p. 138, 193, note 2.

(4) Voir *Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie* — xvii^e-xix^e siècles ; dans la *Revue critique d'Hist. et de Litt.* Seizième année. Premier semestre, 1882.

(5) *Correspond. inédite*, etc., t. I, p. 23, 40 ; t. III, p. 255. Dans les deux prem. lettres, il est seulement question d'un ouvrage envoyé par Magliabechi à Joly.

(6) *Lettres de l'abbé Nicaise au card. Noris* (1686-1701) publiées par Léon G. Péliissier dans le *Bibliographe moderne*, 7^{me} année, 1903.

(7) Voir *Correspondance inédite*, etc. Voir aussi *Clarorum Germanorum ad A. Magliabechium Nonnullosque alios Epistolae*, 1 vol. Florentiae, MDCCXLVI. — *Clarorum Belgarum ad A. M. ecc.* 2 vol. MDCCXLV. — *Notes sur quelques Mss. d'Italie*, dans les *Documents annotés* de L. G. Péliissier.

(8) Voir *Ménage Polémiste, Philologue, Poète*, par Mademoiselle Elvire Samfresco. Paris 1902. Récemment (au tome II des *Miscellanea di Studi critici pubblicati in onore di Guido Mazzoni dai suoi discepoli* per

S'il eut la chance de compulser des documents italiens sans

cura di A. Della Torre e P. L. Rambaldi, Firenze 1907), M. Guido Andreini est revenu sur cette question, dans son étude sur *Carlo Dati e l'Accademia della Crusca*. Il se sert surtout des *Lettere* de C. Dati publiées par Moreni à Florence en 1825. Il établit que, tout au moins à partir de novembre 1664, pendant deux ans environ, Dati et quelques membres de la Crusca songèrent à devancer Ménage et Ferrari qui, l'un en France, l'autre en Vénétie, travaillaient à un recueil d'origines de la langue italienne. Dati et ses amis obéissaient un peu à une sorte d'esprit de clocher « perchè la patria e l'accademia abbia l'onore d'esser la prima » (*Lettere* de Dati, p. 8), mais surtout à cette idée que des hommes habitués à parler le plus pur toscan pouvaient seuls mener à bien une telle tâche. « Gli altri faranno un miscuglio di lingue barbare, e non della buona e pura toscana; perchè, benchè il Signor Menagio e il Signor Ferrari di Padova, e altri applicati a questo studio sieno uomini eruditissimi, credo piglieranno granchi assai nelle voci nostre e confonderanno le voci di tutta Italia e particolarmente di Venezia e di Lombardia senza alcuna distinzione. » (*Lettere* de Dati, p. 6.) — Après avoir soi-même tant facilité Ménage, on voulait lui demander d'enrichir par ses recherches personnelles l'ouvrage projeté à Florence. « Intanto penseremo, se questo nostro pensiero (de publier nous-mêmes des Origines de la langue italienne) debba comunicarsi al Sigr Menagio per aver egli mano in questa materia, e per esser nostro Accademico. Io non so veramente, s'egli applichi più alle Origini Italiane, nelle quali non par che sia stato molto felice in quelle particolarmente, che per incidenza ha sparse tra le Francesi. Certo è, che egli potrebbe dar molto aiuto per la sua erudizione e cognizione di lingue. Ma crediamo che egli vorrà esser solo, e non contribuire, nè vorrà sottomettersi al giudizio nostro o dell' Accademia, e noi non possiamo far compagnia altrimenti. » (*Lettere* de Dati, p. 13, 29 décembre 1664.) Dati sonde le terrain dans une lettre à Bigot du 16 février 1666 (p. 39.)

Aux documents que cite M. Andreini pour prouver que quelques Toscans auraient bien voulu devancer Ménage, nous ajouterons deux fragments de lettres écrites de Paris à Léopold de Médicis, le 1^{er} janvier 1666, l'une par Alexandre Segni, l'autre par Laurent Magalotti (*Lettere ined. di uomini illustri*, ouv. cité, II, p. 254 et 304). Le premier écrit : « Sopra tutto ed egli e il Signor Carlo Dati non abbandonino l'impresa delle origini Toscane, ch'è materia degna della loro erudizione, gloriosa per la patria ed utile alla lingua, e quà il Sign. Menagio gli vincerà della mano se tardano come ho scritto anche a loro. » — Quant à Magalotti, après une visite à Ménage, il fait les réflexions suivantes, où le ton apparaît un peu piqué. « L'abate Menagio travaglia sull' appendice delle sue origini, dandosi a credere di fare un libro che abbia a valer tant'oro per nostra istruzione nell' avvenire, e crede che abbiamo ad arrossirci nel vederli ritrovati tanti errori, quant' egli pretende di farcene riconoscere. »

Le recueil projeté à Flor. ne se fit pas. Si Mén. imprima en 1666 le début de ses *Origini*, ce n'est pas cet essai qui découragea Dati; il le trouva en effet « debolissimo » (*Lettere* de Dati, p. 51, 6 juillet 1666). Mais, nous dit M. Andreini, l'intrépide florentin se heurta à l'indolence des Italiens qui auraient pu l'aider. Alors, plutôt que de laisser perdre le résultat de leurs fatigues, lui et quelques autres aimèrent mieux recom-

voyager, certains érudits franchirent, au contraire, les Alpes, pour visiter des bibliothèques et des archives (1).

Tels furent les Pères Mabillon et de Montfaucon, ainsi que plusieurs parmi leurs confrères (2). Le premier séjourna en Italie durant une partie des années 1685 et 1686; le second, de 1698 à 1701 (3). Ces bénédictins français ont exercé une heureuse influence sur la péninsule.

Les attentions dont on les entoura en Italie (4) purent engager autrui à suivre la même voie qu'eux. Elles prouvèrent en quelle haute estime les pouvoirs publics du pays savaient, le cas échéant, tenir les vrais érudits. Qu'on juge, par les faits suivants, de l'accueil empressé que trouva Mabillon. A Naples (5), un page lui porta publiquement un bouquet, au nom du vice-roi. A Florence, il reçut de Cosme III un aimable accueil; une voiture de la cour le conduisit jusqu'à Bologne. En outre, le fils aîné du grand-duc le traita, lui et ses compagnons, avec une courtoisie qui les confondit (6). La congrégation de l'Index, à Rome, consulta Mabillon sur les ouvrages de Vossius relatifs aux *Septante* (7). C'est assis et couvert qu'il fit son rapport; on adopta son avis.

mencer à en faire profiter Ménage. Celui-ci écrit le 10 déc. 1666 à Magliabechi. « Quod scribis Accademicos vestros de edendis linguae vestrae originibus cogitationem omnem abjecisse, id mihi, ne quid dissimulem, valde gratum est » Lettre inéd. de Ménage publiée par L. G. Pélissier dans ses *Documents annotés*.

(1) Tel fut Emeric Bigot. Cf. *Un voyage littéraire en Italie*, à la p. 76 des *Documents annotés*. Tel fut aussi Vaillant. Cf. p. 209 du *Bibliographe moderne*, 7^e année, 1903. *Lettres* de l'abbé Nicaise.

(2) Outre les compagnons de route des Pères Mabillon et Montfaucon, nous pouvons citer le Père de Vic. Voir Dom Tassin : *H^{re} litt. de la Congr. de Saint-Maur*, p. 514. (Bruxelles, MDCCLXX.)

(3) Le premier quitta Paris le 1^{er} avril 1685, il y fut de retour le 2 juillet 1686. Le deuxième partit pour l'Italie en mai 1698 et y passa près de trois ans. Voir leurs éloges dans l'*H^{re} litt. de la Congr. de Saint-Maur*.

(4) Sur les honneurs qu'il reçut, voir p. 110 et suiv. de l'*Abrégé de la vie de Dom Jean Mabillon*... par dom Thierry Ruinart... A Paris, chez la veuve François Muguet, MDCCIX.

(5) *Corresp. inéd.* de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, t. I, p. 164. Voir aussi p. 153.

(6) *Id.* t. I, p. 164. Voir aussi, p. 235.

(7) *Id.* t. I, p. 186, 207, 212; t. III, p. 295. Le *Votum D. Joannis Mabillonii De quibusdam Isacii Vossii Opusculis*, se trouve au tome II, p. 59 et suiv. des *Ouvrages posthumes* de D. Jean Mabillon et de D. Thierry Ruinart, Bénédictins, de la Congrég. de Saint-Maur. Paris MDCCXXIV.

Tel était, en 1708, le respect admiratif de Clément XI pour le savant bénédictin, que, celui-ci étant alors décédé, le cardinal Colloredo communiqua le vœu suivant à un moine de Saint-Germain des Prés. « Le saint Père a marqué que vous lui feriez plaisir de l'inhumer [Mabillon] dans le lieu le plus distingué, puisqu'il n'y en a point où sa réputation ne se soit répandue, et que tous les sçavants qui iront à Paris ne manqueront pas de vous demander où l'avez-vous mis? *Ubi posuistis eum!* Il prévoit quelle sera leur peine, s'ils apprennent que les cendres d'un personnage de ce mérite ont esté confonduës, et s'ils ne les trouvent pas recueillies sous le marbre, avec quelque inscription qui convienne à des restes si précieux (1). »

Dans ces tristes circonstances, un illustre érudit italien, Just Fontanini, écrivait au même correspondant. « Mais je ne puis manquer à vous dire ce qui m'arriva sur la fin de l'année dernière, lorsque D. Mabillon était déjà passé de cette vie à une plus heureuse sans que nous en fussions encore informez. Je parlois au cardinal Colloredo de cet illustre vieillard; et il me dit qu'il avoit proposé au Pape de le faire cardinal de la sainte Église Romaine. Dans ce même temps, Joseph Marie Thomasi, qui est chez nous ce qu'étoit D. Mabillon en France, m'assura que s'il avoit un chapeau dans sa disposition, tout à l'heure il iroit déclarer au Pape que ce seroit pour D. Mabillon, et qu'il le feroit pour l'honneur de l'Église (2). »

De son côté, le P. de Montfaucon trouva en Italie, le plus souvent (mais non toujours, nous le verrons), une extrême bienveillance auprès d'érudits et de savants tels que Fontanini, Magliabechi, Ramazzini, Apostolo Zeno, voire même auprès de

(1) Voir la p. 367 de l'*Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, depuis son Etablissement jusqu'à présent*, etc. Tome premier. A Paris. De l'Imprimerie royale, MDCCXXXVI. — C'est dans l'*Eloge de Dom Mabillon*.

Le texte latin de cette lettre adressée à D. Thierry Ruinart (24 février 1708) se trouve p. 548, du tome I des *Ouvrages posthumes de Mabillon*. — Pages 542-548, on lit, en italien et en français, la lettre où l'abbé Passionei annonce au cardinal Colloredo la mort de Mabillon. Elle est du 2 janvier 1708.

(2) *Epistola Clarissimi viri Justi Fontanini Eloquentiae Professoris Archigymnasii Romani. In mortem R. P. D. Johannis Mabilonii*, etc. (A Rome, le 15^{me} des Calendes de Février de l'an 1708.) La lettre est adressée au P. Ruinart. Il y a, dans le même opuscule, le texte latin et la trad. franç.

deux princes, Cosme III à Florence, Renaud d'Este à Modène (1).

Leur renommée, les bénédictins français la devaient en partie à leur exploitation méthodique d'un trésor longtemps oublié ou dédaigné. Ils en rappelèrent l'étendue et le prix à ses heureux possesseurs. Une fois prévenus, les Italiens furent parfois tentés de se réserver à eux-mêmes leurs richesses. Bien mieux, ils ne se gardèrent pas toujours d'une pointe de jalousie contre ces étrangers, dont le labeur intelligent et fécond faisait ressortir, par contraste, l'indolence et la paresse d'autrui.

En 1692, voici comment Noris souleva quelques protestations. Placé à la tête de la bibliothèque du Vatican, il avait, dit-il, témoigné à des compagnons de Mabillon une amabilité qui parut excessive à des écrivains du pays (2). Un peu plus tard, l'helléniste toscan Antoine-Marie Salvini encourait un reproche analogue, pour avoir communiqué au P. de Montfaucon un renseignement inédit. N'eût-il pas mieux valu qu'un Italien en profitât (3) ?

Salvini lui-même n'usa pas toujours envers nos bénédictins d'une obligeante courtoisie. Une fois rentrés à Paris (4), Mabillon et ses amis apprirent, par une lettre, un procédé fort peu amical de l'érudit florentin. Ils avaient, prétendait celui-ci, reproduit de façon très fautive une certaine inscription. Mais, au lieu de les avertir discrètement, il divulguait partout leur erreur, avec des commentaires sans doute désobligeants.

(1) Voir en particulier aux pages 33, 34, 37, 393, 441, du *Diarium italicum, Sive Monumentorum Veterum Bibliothecarum, Musaeorum, etc. Notitiae singulares in Itinerario Itàlico collectae. Additis schematibus ac figuris*. A. R. P. D. Bernardo de Montfaucon, Monacho Benedictino, Congregationis Sancti Mauri. Parisiis MDCCII. Apud Joannem Anisson.

(2) Rome 6 déc. 1692. « Per servire il P. Mabillon, e suoi dotti compagni, ho fatto un errore di lasciarli copiare molti titoli di Autori de' Libri Mss. che sono negl' Indici, il che non è mai stato permesso da' miei Antecessori, e questi scrittori della Vaticana mormorano di tale mia permissione. » — *Epistolae Clarorum Venetorum ad Magliabechium*. Vol. I, p. 162.

(3) *Corresp. inéd.* de Mabillon et de Montfaucon, t. III, p. 170, n. 4. — : « Emmi stato detto : Perchè farla vedere a forestieri quando la possiamo portare e annotare e farci onore noi Italiani ? Io l'avrei mostrata siccome l'ho mostrata a chiunque Italiano si diletta d'erudizione ; ma essendo noi un poco pigri, è meglio che questa si porti da un dotto forestiere che da nessuno. » Sur l'extrême complaisance de Salvini pour Montfaucon, voir *Diarium italicum*, p. 202, 354, 355, 394.

(4) *Corresp. inéd.* de Mabillon et de Montfaucon, t. II, lettre CLXXIX. De Michel Germain à Magliabechi, le 10 mai 1688.

Les personnages visés se montrèrent d'autant plus froissés, qu'ils croyaient bien mériter de l'Italie. Ils avaient publié, à leur retour en France, le premier volume du *Museum italicum* précédé de l'*Iter Italicum*. Ils y réhabilitaient la péninsule généralement calomniée par ceux qui l'avaient parcourue. Dès lors, pourquoi les sentiments hostiles de Salvini? Essayons d'en expliquer la cause. Si jamais les bénédictins français n'imprimèrent une parole blessante pour l'Italie, surent-ils observer la même réserve dans leurs causeries familières ou leurs lettres? Un d'entre eux, le Père Germain, recommandant à Magliabechi le *Traité des études monastiques*, lui écrit avec une rude franchise (1) : « A la fin notre Père y a mis un catalogue des principales difficultés qui se rencontrent dans chaque siècle sur l'histoire et la tradition de l'Église, et ce serait bien de quoi faire exercer messieurs vos *virtuosi*, s'ils avaient le goût tourné à savoir à fond la religion, et la doctrine de l'Église, comme nous autres Français en faisons nos délices et le capital de nos applications. Vos grands génies rendraient un service incomparable à l'Église et se rendraient aussi vénérables à toute la terre, s'ils pouvaient se captiver depuis l'âge de quinze à seize ans jusqu'à soixante pour approfondir ces matières, dont les hérétiques, les libertins et les esprits forts abusent étrangement, lorsque vos Messieurs payés, la plupart pour cela, c'est-à-dire revêtus de bons bénéfices, songent à toute autre chose qu'à soutenir, par ces armes fortes et solides, les intérêts de leur mère qui les a rendus si grands et si illustres ».

Michel Germain entretient aussi du nouvel ouvrage le P. Gattola, archiviste du Mont-Cassin (2). Le *Traité des études monastiques* étant rédigé en français, il en prend motif pour conseiller à son correspondant d'étudier cette langue. Outre que certaines qualités la rendent supérieure à l'italien, les savants l'emploient pour rédiger des travaux qu'un religieux ne néglige pas sans grand dommage pour sa culture. Il est vrai, ajoute-t-il dédaigneusement, que la péninsule s'occupe peu de s'instruire. Qu'ambitionnent ses plus grands esprits? De versifier en langue vulgaire!

(1) *Correspond. inédite*, etc., p. 318, t. II (12 mars 1691).

(2) *Correspond. inédite*, etc., p. 324, t. II (Kal. octobris 1691).

Sans doute ces deux lettres de Michel Germain sont postérieures à sa rentrée à Paris et aux attaques de Salvini, mais elles traduisent des impressions recueillies au cours du voyage ; selon toute vraisemblance, un homme si peu complimenteur (1) ne dissimula pas toujours aux Italiens, dans ses propos familiers, l'avantage, réel ou non, qu'il attribuait à sa patrie sur leur pays ? Pour peu que le P. Mabillon ou un autre de ses compagnons leur aient causé quelques froissements du même genre, on admettra que Salvini ait pu éprouver un peu charitable plaisir à prendre en faute, lui, Italien, ces Français si convaincus de leur supériorité.

Du moins, tant que Mabillon séjourna en Italie, lui épargna-t-on toute marque d'hostilité. Quelques années après, on fut moins timide ou plus franc envers un autre de nos bénédictins, le P. Bernard de Montfaucon. Un des principaux employés de la Vaticane tendit maint piège à son érudition, pour la prendre en défaut. « Un jour, entre autres, que Dom Bernard étoit à la Bibliothèque avec beaucoup de monde, M. Zacagni (2) mettant devant lui un manuscrit Grec tout ouvert, lui dit avec une politesse affectée : *Vous êtes trop connoisseur pour ne nous pas instruire de l'âge de ce manuscrit ; et nous vous en prions.* Dom Bernard ayant examiné un moment la page, lui dit que le manuscrit avait environ 700 ans. *Vous vous trompez,* répliqua alors sèchement le Sous-Bibliothécaire : *il est d'une bien plus grande antiquité ; et le nom de l'empereur Basile le Macédonien qui se trouve à la tête, en fait foi.* Voyons, reprit Dom Bernard en souriant, *si ce ne seroit pas plutôt Basile le Porphyrogénète, qui, comme vous savez, est d'un siècle et demi plus bas ;* on lui montra l'endroit, et dès la seconde ligne, il y trouva ces mots *ἐκ τῆς πορφυράς* : *né dans la pourpre.* *Ce sont les Bollandistes,* ajouta M. Zacagni, *qui m'ont induit*

(1) M. E. de Broglie a déjà fait remarquer que le P. Germain, par sa fougue et son intempérance de langue, dut causer plus d'un ennui à Mabillon. Voir p. 401 de *Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à la fin du dix-septième siècle.* Tome premier. Paris, Plon, 1888.

(2) *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie depuis l'année MDCCXLI jusques et compris l'année MDCCXLIII.* Tome seizième. A Paris de l'Imprimerie Royale MDCCLI. Voir les pages 327-328. L'éloge de Montfaucon par de Boze commence à la page 320.

en erreur : passons à quelque autre chose. Ces autres choses ne lui réussirent pas mieux : Dom Bernard accusa toujours juste, et releva si souvent son captieux émule, que la nombreuse compagnie qu'il avoit lui-même assemblée pour être témoin de ses succès, en fut honteuse et embarrassée pour lui. »

N'obéissaient-ils pas aussi à une mesquine jalousie, ces bénédictins de *San-Giorgio-Maggiore*, à Venise, qui refusaient l'hospitalité à Montfaucon, ne lui permettant même pas de parcourir les manuscrits ou, tout au moins, le catalogue de leur bibliothèque (1)? En revanche, de nombreux témoignages d'estime étaient de nature à consoler Montfaucon des petites tracasseries dont il souffrait parfois. Notons-le néanmoins : quand elle parle de lui ou de ses confrères, on découvre une tristesse patriotique même chez une élite italienne qui, contre les érudits voyageurs, ne nourrit aucune hostilité et ne tint certes jamais le plus léger propos malveillant.

Après avoir reçu le *Diarium italicum*, Muratori écrivait au Père de Montfaucon : « On n'aurait pu me faire présent d'un livre plein d'une plus profonde érudition ». Puis, sur un ton ironique, il ajoute qu'à la place d'éloges et de remerciements, il réserve à l'auteur des plaintes et des outrages ; car celui-ci est un glouton, il a dépouillé la péninsule entière, il a emporté tout ce qu'un labeur infatigable lui a permis d'arracher ; le reste, il en adressé la liste détaillée à l'usage de nouveaux pillards. Sans doute, il faut louer la bienveillance de ce Français qui, ménageant les Italiens, n'a formulé aucune critique contre leur inertie et leur ignorance ; mais son œuvre crie bien haut ce qu'il tait. Et la lettre finit avec la revue admirative des travaux que le bénédictin a exécutés au cours de son voyage (2).

(1) « Petentibus ut nobis codices bibliothecae, aut saltem catalogum lustrare liceret, utrumque negatur : frigida omnia, inofficiosis hominibus longum vale diximus ». *Corresp. ined.* de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, t. III, p. 31. — Ce fait ne fut pas isolé, car dans la préface du *Diarium italicum* on lit : « In conficiendis autem catalogis non pari diligentia semper uti facultas fuit... alicubi, quia non ita lubenter huic me labori vacare cernerent ii quorum in ditioe bibliothecae erant. »

(2) « Expilasti, perditissime helluo, Italiam universam ; exportatis iis, quae per improbum laborem corradere tibi licuit ; quae vero superfuere, singula novis praedonibus liberalissime revelasti... Certe laudanda humanitas tua, qui inertiam nobis, atque ignorantiam minime exprobaris, quod tot thesauros inscii desidesque incubemus. Verum liber ipse tuus,

L'estime que Muratori éprouvait pour Montfaucon, aucun sentiment mesquin ne l'empêcha d'en parler à son propre souverain, le duc de Modène. Il lui signala que, dans le *Diarium italicum*, le savant religieux mentionnait l'accueil bienveillant trouvé auprès de Son Altesse en 1698 (1), énumérait (2) beaucoup des manuscrits les plus rares de la *Biblioteca estense*, en publiait même un fragment. Jusqu'ici, on n'avait pas connu le prix d'une si riche collection; maintenant elle deviendrait fameuse (3).

En 1685, Mabillon avait excité dans l'âme d'un dignitaire de l'église deux sentiments analogues à ceux que le *Diarium italicum* inspire à Muratori. Le cardinal Barbadici approuvait le zèle de ce bénédictin, mais avec le regret que, dans la péninsule, on fût assez négligent pour ne pas tirer soi-même parti de biens qu'on laissait exploiter à des Français (4).

Trente et un ans plus tard, le P. Quirini, entreprenant une importante œuvre d'histoire monastique, s'écriait: « Enfin, les religieux de l'Italie n'encourront plus le reproche dont les accablent trop d'étrangers. Ceux-ci viennent se documenter dans les archives de nos monastères et répètent ensuite: « Que d'insouciance, quelle apathie chez ces moines indignes de leurs laborieux devanciers! Honte surtout aux bénédictins!

vel te tacente, id alte clamat; factumque est, ut et ignaviam nostram modeste prodideris, et ignavos non sine invidenda felicitate spoliaris. Et haec quidem nos poena decebat. » *Epistolario* di L. A. Muratori edito e curato da Matteo Campori II, p. 619. « A Bernardo de Montfaucon in Parigi. Mutinae XVI Kal febr. MDCCIII. »

(1) *Diarium Italicum*, p. 33-34.

(2) *Id.* p. 31.

(3) *Epistolario* de Muratori, t. II, p. 617. « A Rinaldo I d'Este, 12 gennaio 1703. — Il P. D. Bernardo di Montfaucon Benedettino franzese, uno dei più dotti uomini che vivono oggidì, mi ha trasmesso in dono il suo *Iter Italicum*... Fa egli quivi onoratissima menzione di V. A. e della benigna udienza, ch' Ella gli diede l'anno 1698, rapportando i sensi da Lei uditi. Loda poi non poco la Biblioteca di V. A. S., annovera non pochi de' più rari manoscritti, e pubblica eziandio un ragguardevole squarcio copiato da uno di essi.... Finora non s'era conosciuto il pregio della Libreria Estense e da qui avanti comincerà ad essere famosa. »

(4) *Epistolae Clarorum Venetorum ad Magliabechium*. Vol. II, p. 14. « Venezia 17 nov. 1685. — Godo di quello fa il P. Mabillon, della diligenza che pone di ritrovar manoscritti, che per lo più stanno nelle Librerie a cibo de' tarli, e non ad erudizione degl' Huomini: ma mi dispiace che noi Italiani siamo così neglidenti, che lasciam venire i forestieri a cercare quello, che sia nelle nostre casse, in casa nostra. »

Avoir en toute propriété un si bel héritage et être incapable d'en profiter soi-même ! » Certes, ajoutait le P. Quirini, on ne pouvait reprocher de telles médisances à tous les voyageurs qui avaient parcouru la péninsule en archéologues. Quelques-uns s'étaient gardés de l'offenser et leur souvenir y restait cher. Leur intrépidité n'en humiliait pas moins l'Italie ; venus de si loin, ils avaient bravé de si cruelles fatigues, pour révéler à cette contrée l'étendue de ses richesses ! Parmi ceux auxquels pensait Quirini, en tenant ce langage, se trouvait sûrement le P. Mabillon, car, plusieurs fois dans son discours, il célèbre en termes enthousiastes la mémoire vénérée de ce religieux (1).

On ne s'étonnera pas qu'avec des hommes aussi enviés et aussi estimés que nos bénédictins, on ait voulu rivaliser, en les choisissant comme guides. Nous voyons en effet qu'en 1684, le prieur des feuillants de Florence fit demander à Mabillon une méthode pour apprendre à étudier le passé : vœu auquel déféra le savant français (2). En 1717, une histoire monastique de l'Italie manquait encore. Les comices bénédictins réunis à Pérouse résolurent de combler cette lacune. Ils rendirent un décret où, célébrant les mérites du P. Mabillon, ils le proposèrent comme modèle au futur historiographe. S'ils donnèrent ce titre au

(1) *De Monastica Italiae historia conscribenda dissertatio*. Authore D. Angelo M^s Quirino Veneto, Congregationis Cassinensis Monacho et Historiographo. Romae MDCCXVII. — On notera le passage suivant : « At offensio haec ipsa erat atque admodum odiosa, quod hujusmodi homines per immensa itinerum incommoda Italiae cœnobîa adeuntes thesauros effodiant, eripiant, avertantque, quos nos, veluti damnosam hereditatem repudiare, atque aspernari videamur; remque proinde vehementer iidem ipsi postea clamitabunt, quod Itali Cœnobitae non externarum tantum, sed domesticarum etiam rerum notitias ex alienigenarum eruditibus lucubrationibus haurire cogeantur. » (p. 8-9). — L'historien choisi regrette qu'on n'ait pas préféré à lui quelqu'un en état de mieux supporter la comparaison avec les bénédictins français qui ont travaillé et travaillent encore à des travaux du même genre. « Idque eo magis optandum videbatur, quod hac tempestate celeberrimi, iique doctissimi viri, atque in monasticis studiis exercitatissimi Galliarum Cœnobitae Benedictinis Annalibus describendis egregie desudent, jamque partim ediderunt, partim sunt edituri, in quibus ea, quae Monachi nostri in Galliis, atque in exteris plerisque regionibus gesserunt, adeo ubertim tractantur » (p. 12).

(2) Voir p. 245 de l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, ouv. cité.

P. Quirini, c'est en grande partie parce qu'il avait reçu à Saint-Germain-des-Prés les conseils de personnages réputés pour leurs travaux d'érudition (1). Déjà, une quinzaine d'années plus tôt, le grand-duc de Toscane, suivant les conseils du P. de Montfaucon, avait envoyé à Paris, pour se perfectionner auprès de tels maîtres, le jeune Dom Anselme Banduri, qu'il destinait à une chaire d'histoire ecclésiastique à Pise (2). Jean Lami, qui enseigna cette matière à Florence, s'était formé à la même école (3). Sans avoir joui d'un tel avantage, d'autres érudits de la péninsule ne se donnaient-ils pas pour les disciples des mêmes Français ? En effet, la méthode et l'œuvre de Mabillon ou de Montfaucon ne trouvèrent pas, le cas échéant, de plus zélés soutiens que des jeunes gens, dont la formation était postérieure au réveil intellectuel que l'exemple de ces moines avait tant contribué à produire. Lorsqu'en 1703, Barthélemy Germon (4) s'attaqua au *De re diplomatica* de Mabillon, le P. jésuite fut vivement pris à parti dans des ouvrages signés de Just Fontanini, Dominique Lazzarini, Antoine Gatti, Scipion Marante, Claude Monterchi (5).

(1) *De Monastica Italiae historia conscribenda*, ouv. cité. A la p. 54, on lit en marge « Annales benedictini Mabillonii a Patribus (ceux des comices) in Decreto vehementer laudati, et veluti exemplar Auctori propositi » L'auteur dit à son auditoire composé précisément de ces Pères : « nihilque in eo genere doctorum hominum judicio fieri posse absolutius pronunciastis ». Et à la p. 18 : « Reputastis etiam arctam familiaritatem, qua Doctissimis illis Galliarum monachis Parisiis quotidiana duorum, et amplius annorum consuetudine convinctus fui, et cum iis praesertim, quos Benedictinis Annalibus moderatorum suorum cura praefecerat ».

(2) *Hist. de l'Ac. Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XVI p. 349, 350, dans l'Eloge du P. Banduri, par Fréret.

(3) Voir p. 71 de l'Elogio del D^e Giovanni Lami Recitato nella Real Accademia Fiorentina nell' adunanza del dì 27 di settembre 1787 dall' abate Francesco Fontani Bibliotecario della Riccardiana, Firenze MDCLXXXIX.

(4) *De veteribus Regum Francorum diplomatibus, et Arte secernendi antiqua diplomata vera a falsis, disceptatio ad R. P. D. Joannem Mabillonium*. Parisiis, apud Joannem Apisson, 1703. — *Disceptatio secunda*. Parisiis, Claud. Rigaud, 1708.

(5) Voir *Giornale de' Lett. d'Italia*, t. II, un article où ces ouvrages sont analysés. Voici un passage de l'un d'eux : Scipionis Marantae messanensis *Expostulatio in Bartholomaeum Germonium pro antiquis diplomatibus, et codicibus manuscriptis*. Messanae, s. a. P. 3, s'adressant à Germon, on lui dit : « admirabilis fuit tua confidentia et audacia, in eum senem scribere velle, quem omnes Galli, immo tota Europa propter ejus suavissimos,

Quant à Montfaucon, voici le fait que rapporte le savant de Boze (1). « Le *Diarium Italicum* parut en 1702.....

Un de ces Antiquaires, dont le principal mérite consiste à indiquer ou à faire voir aux étrangers les curiosités littéraires de Rome et des environs, crut au bout de cinq ou six ans, qu'il étoit de son intérêt d'arrêter le cours d'un ouvrage qui diminueoit sensiblement ses fonctions : il fit une Critique pompeuse du *Diarium*, et ses confrères et lui la firent imprimer à frais communs en 1709 (2). Dom Bernard hésita à la réfuter, uniquement parce qu'elle n'en valoit pas la peine. Cependant, ses amis l'y ayant engagé, il la renversa de fond en comble, dans le supplément du *Journal des Savans* de la même année. Mais il avoit été prévenu en Italie : un savant Religieux du mont Cassin, Dom Romuald Riccobaldi, avoit déjà pris sa défense, et publié à son insu l'*Apologia del Diario Italico* » (3).

atque optimos mores, divinumque ingenium certatim amarunt, ut nunc nomen ejus maxime colunt, aut venerantur. » Et on continue en faisant l'éloge des bénédictins français, en général, et en soutenant que depuis longtemps ils sont victimes de la jalousie des jésuites. — Autre ouvrage composé pour défendre Mabillon : *Il collegio Mabilloniano sostenuto nelle sue vere regole diplomatiche e garantito dai Sofismi de' Pirronici Gervoniani*. S. I. et. a.

Sur la querelle, voir C. Beretti, *Istoria della guerra diplomatica*. Milano, 1729 ; — *Histoire des contestations sur la Diplomatie*. Paris, 1708.

(1) A la p. 330 de l'*Hist. de l'Ac. Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XVI.

(2) *Osservazioni di Francesco de' Ficoroni sopra l'Antichità di Roma descritte nel Diario Italico pubblicato in Parigi l'anno 1702 dal M. Rev. Padre D. Bernardo de Montfaucon, nel fine delle quali s'aggiungono molte cose antiche singolari scoperte ultimamente tra le rovine dell' antichità*. In Roma, nella Stamperia di Antonio de' Rossi, 1709. — Dans l'avis aux lecteurs, Ficoroni raconte qu'il a fait visiter Rome à beaucoup d'étrangers. Comparant ensuite leurs notes avec le *Diarium Italicum*, ils ont cru avoir vu mal et incomplètement les antiquités de la ville. Ils en rendent responsable en partie leur cicérone. Pour lui, il juge que c'est Montfaucon qui se trompe, faute de compétence, faute de temps pour tout voir avec soin ; en outre le bénédictin s'est fié à un manuscrit moderne, qu'il a cru ancien. En passant, Ficoroni rend hommage aux érudits français qui s'occupent des antiquités romaines. « A dirne il vero tra paesi ne' quali questo studio ora fiorisce, pare a me, che il più fecondo sia quello della Francia, del cui vastissimo Regno escono di continuo alla luce opere erudite, e commendabili » (p. 1).

(3) *Apologia del diario italiano del molto Reverendo Padre Don Bernardo Montfaucon Monaco Benedettino della Congregazione di San Mauro Contra le osservazioni del Signor Francesco Ficoroni*, Composta dal Padre Don Romualdo Riccobaldi Monaco Benedettino della Congregazione Cassinese.

Dans cet opusculè, l'auteur qui s'appelle en réalité Paul-Alexandre Maffei (1), déclare difficile de trouver un homme instruit auquel reste inconnue la brillante renommée de Montfaucon. Il nomme celui-ci l'ornement de son ordre, de l'Église, voire de toute la République des lettres. Il manifeste, en même temps, son respect et sa reconnaissance à la congrégation tout entière de Saint-Maur pour les utiles travaux dont lui est redevable le catholicisme (2).

Qu'en dehors des cas particuliers cités plus haut, les méthodes employées par les érudits italiens aient subi l'influence des bénédictins français, on peut admettre le fait comme probable si l'on compare les ouvrages des uns et des autres (3).

Dedicata Agl' Illustrissimi ed Eruditissimi Signori I Signori Giornalisti di Venezia. In Venezia, MDCCX.

(1) C'est ce qui ressort de la réponse faite à l'*Apologia*, dans la *Lettera Aletoloica* di Monorfelino indirizzata all' Illustriss. Sig. Antonio Vallisneri, Veneziano. Nell' anno 1713. — Voir sur le débat, *Giorn. de' Lett. d'Italia*, t. X, p. 519-522; et t. XIII, p. 485.

(2) Dans la dédicace aux journalistes, le pseudo-Riccobaldi écrit : « Sarà malagevol cosa, il ritrovare alcun uomo letterato, a cui non sia giunta a notizia l'illustre e chiara fama del Padre D. Bernardo di Montfaucon, grande ornamento non meno della mia Religione, che della chiesa, e di tutta la Repubblica letteraria, per le sue rinomate fatiche messe alle stampe; fra le quali maravigliosamente risplendono la famosa edizione dell' Opere di S. Atanasio ecc. ed altri molti insigni lavori, ammirati, e approvati dal comun consentimento e voto degli eruditi. A queste grandi Opere aggiunte egli nell' anno 1702, il suo bel Diario Italico..., Quindi è, che essendosi questo libro conciliato un sommo credito, tutti gli Eruditi non solamente d'Italia, ma d'Europa l'hanno ricevuto con encomj, e applauso, sì in riguardo dell' eccellenza del lavoro, e del celebratissimo suo Autore, come anche di tutta la venerabil congregazione di S. Mauro, alle cui infaticabili applicazioni, tutte intese ad edificare il mondo cattolico colla pietà, e a giovargli co' sagri studi, e colle tante Opere de i Santi Padri, per cura di quei buoni Religiosi illustrate, tanto, e tanto dobbiamo ». Dans la lettre au lecteur, Riccobaldi dit qu'on a répandu en Italie une quantité prodigieuse d'exemplaires des observations de Ficoroni.

(3) On notera le passage suivant où Muratori, après avoir esquissé la seule méthode, suivant lui, qui puisse produire de bons travaux d'érudition, déclare que l'histoire profane ou sacrée s'est récemment enrichie d'œuvres importantes, grâce, surtout aux Mabillon, aux Montfaucon, ainsi qu'à d'autres bénédictins, comme aussi grâce aux Bollandistes. « Hassi a scrivere un' Istoria. Non tocca al nostro cervello il cavarla da' suoi gabinetti. Bisogna solo e distendere quello che è stato, ed è, e senza che noi di nostro capriccio vi possiamo aggiungere azioni e cose nuove, o mutar le vecchie... Nulla servirebbe la Filosofia, nulla il più vigoroso Ingegno, ove mancassero i fonti esterni da trarne le notizie pertinenti all' Istoria pro-

Considérons, en effet, le célèbre Muratori au travail. Copier ou faire copier exactement, dans les archives italiennes et parfois étrangères, des documents inédits importants, comparer aux originaux et corriger des ouvrages déjà imprimés, mais peu répandus : tel est le premier souci du savant bibliothécaire. Il accompagne ensuite d'éclaircissements les opuscules reproduits. En tête de chacun il insère une préface : il y décrit le manuscrit consulté, en prouve l'authenticité, indique où il l'a trouvé et fait l'histoire de l'auteur. Quant aux notes explicatives du texte, elles prennent parfois tant d'importance qu'elles deviennent des dissertations formées elles-mêmes de témoignages que Muratori rapproche et commente. Par exemple, mettant au jour une œuvre d'un Père de l'Église, il se trouve amené à composer des pages captivantes sur la cohabitation trop intime de certains ecclésiastiques avec des vierges, aux premiers siècles de notre ère, sur les banquets, qui, à la même époque, se donnaient dans les temples chrétiens, sur la sépulture des plus anciens fidèles (1). C'est avec une telle méthode qu'il conçut et composa, entre autres œuvres, ses *Anecdota Greca*, où il publie, pour la première fois, des vers de saint Grégoire de Nazianze et des lettres de Julien l'Apostat (2);

posta. Se questi fonti si possono trovare, la Filosofia vuol tutti, per quanto è lecito, avergli in sua balia, e attentamente considerarli. Poscia comincia a disaminare, a confrontare i luoghi, i tempi, i passi. Trova diversità, e contrarietà negli Autori; acutamente s'ingegna di conciliare una tal dissensione. Non si può? Mettesi ad osservare, quale degli Autori, e de' Libri meriti maggior fede in quel racconto. Non si fida de i Testi, e documenti stampati, ricorre a i manoscritti più antichi, più autentici, e talora trova un gran soccorso da una sola differente parola... Pesca nelle più polverose Librerie, e ne' più riposti Archivi, Opere non mai pubblicate, antichi Diplomi, Epistole, ed altre memorie sepolte... A' nostri giorni ha l'istoria sacra e profana ben profittato di molto; mercè della diligenza usata in questa parte da' vari Eruditi, fra i quali massimamente o si sono segnalati, o seguono a distinguersi, i Padri d'Achery, Mabillon, Montfaucon, ed altri Benedettini della Congregazione di San Mauro in Francia, siccome ancora i Padri Gesuiti d'Anversa. » (*Riflessioni sopra il Buon Gusto*, ouv. cité, 2^e partie, p. 54, 56, 57.)

(1) *Anecdota Greca, quae ex Mss. Codicibus nunc primum eruit, Notis et Disquisitionibus auct Ludovicus Antonius Muratorius*. Patavii, 1709. Y voir p. 218 et suiv., p. 241 et suiv., p. 258 et suiv.

(2) Même ouvrage. — Il publia aussi des *Anecdota quae ex Ambrosianae Bibliothecae codicibus nunc primum eruit* Muratorius. 4 vol. 1696-1713.

ses *Antichità Estensi* (1), où il traite de l'origine, de l'antiquité, et des ramifications de la maison d'Este; ses *Rerum Italicarum scriptores* (2), recueil de chroniques pour la plupart inédites, rédigées du v^e au xv^e siècle par des hommes grossiers et barbares, mais recommandables précisément en raison de leur simplicité sans fard : ils abondent en menus détails qu'un écrivain plus prétentieux dédaigne, mais qui séduisent un lecteur curieux de connaître les anciennes mœurs.

Qu'on se rappelle maintenant l'œuvre entreprise par Mabillon. Il parcourt l'Allemagne et l'Italie, pour compulser les archives et visiter les bibliothèques. Aidé de confrères diligents, il examine et copie sans relâche des manuscrits. Il a soin d'illustrer les textes qu'il fait imprimer. Par exemple, ses *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti* (3) sont enrichis de préfaces et d'observations où il rétablit la chronologie, démêle la vérité historique, explique les usages des diverses époques, fixe les points essentiels de la discipline de l'Église. Après une longue et douloureuse maladie, n'étant pas encore en état de continuer cette entreprise de longue haleine, il s'amuse à extraire de ses portefeuilles quantité de documents nouveaux. Il y joint des notes savantes et les donne au public en quatre volumes, sous le titre d'*Analecta* (4). Il trouve à Luxeuil un ancien lectionnaire du rite gallican, écrit en beaux caractères mérovingiens. Il en tire de précieux détails qui, unis à quelques autres, lui permettent de reconstituer la liturgie gallicane antérieure à Charlemagne (5).

Nous ne passerons pas en revue tous les ouvrages de Mabillon. Ces aperçus indiquent assez quels rapports unissent

(1) *Delle Antichità Estensi ed Italiane*. In Modena 1717-1740. 2 vol.

(2) *Rerum Italicarum Scriptores ab anno aerae Christianae quingentesimo ad millesimum quingentesimum*, etc. L.-A. Muratorius... collegit ordinavit et praefationibus auxit ecc. Mediolani, 1723-1751. 25 vol.

(3) De 1668 à 1702, ils parurent à Paris, en 9 vol. Voir *H^{re} de l'Ac. des Inscr.* t. I, p. 357. — Les *Acta* ont été longuement analysés par Dom Tassin dans l'*H^{re} litt. de la Congrég. de Saint-Maur*, p. 221 et suiv.

Dans *Mélanges et Documents publiés à l'occasion du 2^e Centenaire de la mort de Mabillon* (Paris, Champion, 1908), M. Léopold Delisle a une étude sur Dom Jean Mabillon, sa probité d'historien.

(4) *Veterum Analectorum tomus I...* Lutetiae Parisiorum, 1675. — Les t. II, III, IV parurent en 1676, 1682, 1685.

(5) *De Liturgia Gallicana libri III* (1685, à Paris).

la méthode de Muratori et celle que le moine français d'abord, puis son confrère Montfaucon pratiquèrent si patiemment. Combien d'Italiens, à l'extrême fin du ^{xvii}^e siècle et dans la première moitié du ^{xviii}^e, contribuèrent, eux aussi, avec des médailles, des inscriptions, des vases découverts dans des fouilles, des manuscrits surtout, à éclairer les mystères de l'antiquité romaine et de l'histoire ecclésiastique, plus rarement les faits du moyen âge : pour le comprendre il suffit de parcourir l'*Arcadia* de I. Carini et le *Giornale de' Letterari d'Italia*.

Enfin, les bénédictins français ne rendirent-ils pas un autre service aux érudits italiens ? Ces derniers firent plusieurs fois preuve d'une noble indépendance sur laquelle nous insisterons bientôt. Nous savons certes qu'elle fut en grande partie la conséquence de leur esprit critique lui-même. Toutefois, ne pouvait-il être réconfortant pour eux de se rappeler comment un Mabillon avait conservé les bonnes grâces des autorités ecclésiastiques les plus élevées, malgré son respect inébranlable pour la vérité ? La franchise de ce moine l'exposa à de graves ennuis. « Il eut beaucoup à souffrir à l'occasion des Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoît. Les PP. Mege et Bastide se laissèrent aller à un zèle mal entendu, et voulurent faire passer le P. Mabillon dans l'esprit des Supérieurs pour un prévaricateur, qui retranchoit un grand nombre de Saints, que l'on avoit jusqu'alors attribués à l'ordre Bénédictin, et qui par-là en diminuoit beaucoup l'éclat ». Il fut obligé de se défendre devant le chapitre général qui l'approuva (1). Dans la même œuvre, parlant de l'usage que l'Église latine faisait du pain azyme, avant le schisme de Photius, il avait réfuté un sentiment du cardinal Bona. Ce dernier « le pria d'examiner encore cette matière, il luy marqua mesme l'ordre dans lequel il souhoitoit qu'elle fust traitée. L'auteur, sans se laisser intimider, lui adressa une dissertation courtoise, mais où il confirma sa thèse par de nouvelles preuves (2). » C'est lui encore qui scandalisa beaucoup d'esprits faibles, lorsqu'en 1698 il protesta contre la

(1) P. 208 de l'*Hist. litt. de la Congrég. de Saint-Maur*.

(2) P. 337 de l'*Hist. de l'Ac. des Inscript. et belles-lettres*. Tome I. — Les *Lettres et Ecrits sur la question des azymes*, forment le livre II du tome I des *Ouvrages posthumes* de Mabillon.

facilité avec laquelle le clergé, surtout à Rome, accordait les mêmes honneurs à des ossements incertains ou aux restes des martyrs (1).

Mais quittons le domaine des hypothèses même probables pour celui des faits. Il est certain que deux bénédictins français encouragèrent les hardiesses de trois au moins parmi les érudits italiens : Scipion Maffei, dont un ouvrage inscrit plus tard à l'Index, le *de Ordine Constantiniano*, s'imprima secrètement à Paris sous la surveillance de Montfaucon (2) ; Guy Grandi, qui soumit à ce dernier un opuscule jugé audacieux par certains esprits timorés (3) ; le Père Bacchini, que Mabillon réconforta lors des tracasseries que lui valut son indépendance (4).

IV

Aucun ordre de chevalerie ne remonte plus haut que les croisades : voilà ce qu'affirmait Scipion Maffei dans un de ses livres (5). Ce langage déplut à divers Italiens, car eux soutenaient que l'ordre dit de Constantin eut pour fondateur ce célèbre souverain. — Non, pas lui, répondit Maffei (6), mais de misérables Grecs du xvi^e siècle, de prétendus descendants de cet empereur. Pour se donner du crédit, ils fabriquèrent des titres et des documents merveilleux. Mais la comédie eut une fin tragique, l'acteur principal en fut puni avec la dernière sévérité. Son trône se changea soudain en galère.

Les preuves de l'historien ne convainquirent ni le duc de Parme qui récemment avait restauré cet ordre, ni Clément XI dont un bref en approuvait les statuts. Maffei répétait : « Je ne conteste pas à Son Altesse le droit de créer chevalier de Cons-

(1) Eusebii Romani ad Theophilum Gallum *Epistola de cultu sanctorum ignotorum*. Paris, 1698. — Voir *Lettres et Ecrits sur le Culte des Saints-Inconnus*, au livre III, tome I des *Ouvrages posthumes* de Mabillon.

(2) *Corresp. inéd.* de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, t. III, p. 208 et la n. 2 de la p. 209.

(3) *Id.* t. III, p. 112.

(4) *Id.* t. II, p. 335.

(5) *Della Scienza chiamata Cavalleresca*. Roma, 1710.

(6) *De fabula Equestris Ordinis Constantiniani*. Tiguri, 1712. — Voir *Elogi di Letterati Italiani scritti da Ippolito Pindemonte* Firenze, 1859. — *Elogio del Marchese Scipione Maffei*, p. 25-27.

tantin qui bon lui semble. Quant au pape, je le tiens pour mon juge suprême dans les matières religieuses ou morales, mais, en fait d'érudition et de philologie, je ne m'efface pas devant lui, car il redevient alors un homme exposé comme tous les autres à se tromper. » Néanmoins, l'opuscule fut mis à l'Index, et, pour complaire au prince, il fallut porter à son ambassadeur de Paris tous les exemplaires qu'on put retrouver (1).

Quelques années avant Maffei, le bénédictin Benoît Bacchini, fondateur, en 1686, du *Giornale de' Letterati* de Parme, avait appris à ses dépens à quel point la liberté d'un érudit peut choquer le pouvoir séculier et l'autorité ecclésiastique (2). Il donna une première fois la mesure de son indépendance, à propos de l'ouvrage d'un certain Damademus. Celui-ci avait composé une généalogie de la famille régnant à Parme. Il la suivait depuis l'arche de Noé jusqu'à l'époque contemporaine. Se trouver des ancêtres parmi les seigneurs des croisades est un avantage dont se vantent un fort petit nombre de privilégiés; mais qui donc peut découvrir la trace distincte de ses aïeux au moment du déluge? Aussi le duc de Parme flatté récompensa-t-il d'un cadeau l'encens de Damademus. Sa joie fut troublée par un jésuite qui lut le manuscrit, et, loin de l'admirer, le jugea un roman fantaisiste. Choisi comme arbitre, Bacchini ne craignit pas de confirmer cette sentence. Sa franchise lui aliéna la faveur du prince qui, jusqu'alors, ne lui ménageait pas les témoignages

(1) Dans une autre circonstance, Maffei écrivait à un prélat: « Non lascerò di dire, che in somiglianti quistioni (problèmes d'érudition) non va fatto menzione di Brevi Pontifici, perchè da questi si seconda la divozione de' popoli a misura della richiesta loro, e la fede delle loro asserzioni; e da chi gli concede, o gli scrive non si fa esame alcuno delle verità istoriche, non essendo queste di loro ispezione. Che se ancora si facesse, l'autorità loro in questa parte non sarebbe che umana; poichè si tiene bensì da gl' Italiani Teologi l'infalibilità Pontificia nelle materie di fede e di costumi, ma non già ne' fatti non col dogma connessi, e non nelle quistioni di pura istoria, o d'erudizione. E chi per adulazione vuol portarsi avanti l'autorità Romana, reca un infinito pregiudicio alla maestà della Santa Sede, rendendola sottoposta allo scherno degli Eterodossi per le contrarie Bolle in materie tali, che per altro piantati questi sicuri principi non recano ombra veruna alla Pontificia infalibilità » *Lettera a Monsignor Barbarigo vescovo di Brescia*, p. 319-320 dans *Rime e Prose* del Sig. Marchese Scipione Maffei, *parte raccolte da vari libri, e parte non più stampate*. In Venezia, MDCCXIX.

(2) Voir *Giorn. de' Lett. d'Italia*, tome XXXIV, p. 295 (*Sua Vita da lui stesso scritta*); tome XXXV, p. 340 (*Rimanente della sua Vita*).

de sympathie, et même l'avait détourné d'accepter une chaire à Rome, pour le garder auprès de lui comme son théologien. Une fois blessé dans sa vanité, il abandonna en un cas urgent le bénédictin trop sincère. Celui-ci, après avoir vécu plusieurs années sous les ordres tout paternels de Dom Arcioni, vit mourir ce bienfaiteur auquel succéda Dom Vidal Terrarossa (1). Le nouvel abbé détestait le savant, car, auteur lui-même, il avait jadis lu, dans le *Giornale* que dirigeait alors ce dernier, un compte rendu peu favorable d'un de ses livres. Il destitua brutalement le P. Bacchini de sa charge d'économe au monastère de Saint-Alexandre, et lui enjoignit de se rendre, sous trois jours, à celui de la Cervara. Aucune voix influente ne s'éleva en faveur d'un homme consciencieux, qui ne sut jamais renoncer à l'habitude fâcheuse pour lui de dire la vérité. C'est ainsi qu'écrivant l'histoire du monastère de Polirone, il avait fait le départ très net entre la légende et la vérité, au sujet de la fameuse comtesse Mathilde. Sa hardiesse déplut; bien qu'il eût réuni les éléments d'un deuxième volume, il ne put imprimer que le premier.

Le *Liber pontificalis* lui procura ses plus longs déboires. Sous ce titre, il avait, en 1697, trouvé à Modène des mémoires inédits composés au ix^e siècle par certain Agnello (2). Durant quatre années, il tenta vainement de publier le manuscrit : les reviseurs du Saint-Office s'y opposaient. Enfin, un puissant personnage intervint : ils cédèrent. Bacchini dut seulement se résoudre à modifier quelques passages de sa préface (3). Pourquoi donc tant redouter cette œuvre ? On y trouve des opinions comme la suivante : à qui les évêques de Ravenne doivent-ils le privilège de porter le pallium, ornement distinctif des métropolitains ? A l'autorité ecclésiastique ? Non certes, mais au pouvoir laïque, à Valentinien et à quelques-uns des empereurs

(1) Sur les persécutions de Bacchini, voir *Correspondance inéd.* de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, t. III, p. 324, 333, 337 et note 2.

(2) Agnelli *Liber Pontificalis, Sive Vitae Pontificum Ravennatum*. D. Benedictus Bacchinius Abbas S. Mariae de Lacroma O. S. B. Congregationis Cassinensis ex Bibliotheca Estensi eruit, Dissertationibus et observationibus, nec non Appendice Monumentorum illustravit e auxit. Mutinae, typis Antonii Capponii Impressoris Episcopalis, 1708. — Voir *Giorn. de' Letterati d'Italia*, t. I, p. 69 ; t. II, p. 336.

(3) Agnelli, etc. *Praefatio*.

qui lui succédèrent. — Thèse humiliante pour le gouvernement pontifical; celui-ci, traitant Ravenne en métropole, consacrait en effet une situation qui, créée contre sa volonté, violait un de ses droits exclusifs.

Bacchini lui-même ne s'illusionnait pas sur les mérites d'Agnello, personnage, selon lui, indigne de toute sympathie, car il ignore l'histoire profane et sacrée, au point de confondre les personnes et les choses; il dénigre de parti pris les évêques contemporains, il nourrit contre le Saint-Siège une haine vigoureuse. C'est qu'en lui persistaient les germes du schisme qui sépara un temps les églises de Ravenne et de Rome. Au cours de ces divisions, son aïeul avait été emprisonné sur l'ordre d'un pape : attentat dont le petit-fils rendait responsable la papauté elle-même.

Puisque le bénédictin aboutissait à de telles conclusions, disait-on au Saint-Office, pourquoi imprimer ce *Liber pontificalis* si injurieux pour les chefs du catholicisme? Mais lui savait que répondre. « Et d'abord, disait-il, sur l'histoire ecclésiastique de Ravenne avant le ix^e siècle, on ne possède aucun autre document. Celui-là seul a entraîné le jugement des écrivains qui affirment l'intervention abusive de Valentinien III. Il ne suffit pas d'affirmer qu'ils se trompent, il faut le prouver. Comment y parvenir, à moins de contrôler leur source au plus grand jour? Si, par exemple, je suis parvenu à montrer Agnello se contredisant lui-même, si l'on trouve légitimes mes motifs de le mettre en suspicion, alors seulement le Saint-Siège sera justifié et vengé (1). »

Bacchini poursuivait, en même temps, un autre but : le manuscrit du *Liber pontificalis* n'ayant jamais été publié et passant même pour perdu, plusieurs indéliçats auteurs n'avaient pas craint, plus d'une fois, d'invoquer le témoignage d'Agnello lorsqu'il leur était contraire ou même qu'il n'existait pas. Une fois l'ouvrage entre les mains de tous les connaisseurs, de pareilles supercheries deviendraient impossibles. Il est vrai que le crédit d'écrivains parfois célèbres, mais désormais convaincus de mensonge, se trouverait ébranlé. Peut-être bien cette considération contribua-t-elle à intimider les représentants du Saint-Office

(1) Sur les raisons que Bacchini donne pour avoir fait cette publication, voir Agnelli *Liber pontificalis*, t. I, p. 1-14.

effrayés à l'avance de ce petit scandale ? Elle n'était pas faite pour arrêter Bacchini, défenseur inflexible du vrai.

Sur l'état d'esprit qu'il voulait combattre, nous sommes éclairés par une intéressante polémique à laquelle il se trouva mêlé de 1707 à 1709 (1). On y saisit le contraste entre l'homme crédule et les penseurs plus exigeants. A l'un suffit une simple apparence de preuve, tant il désire croire ce qui est traditionnel ; les autres, au contraire, sont méfiants, il faut les convaincre. Voici l'origine du débat. Après avoir fait restaurer la vieille église toscane de *S.-Cresci*, Cosme III pria l'oratorien Laderchi d'éditer un manuscrit contenant les actes de ce martyr et de ses compagnons. Le religieux essaya de montrer que ce récit fut rédigé peu après les événements, non certes par un témoin oculaire, mais d'après un rapport fidèle et sûr. Plus d'un écrivain l'a cité, disait-il, et aucun n'en a contesté le caractère authentique. Pourquoi n'admettrions-nous pas ce que l'on a cru avant nous (2) ? D'ailleurs, les actions attribuées à ce héros du christianisme sont incontestables, car des faits similaires rapportés à propos d'autres personnages ont été, cette fois-là, reconnus exacts (3).

Voici les quatre principales objections qu'on oppose au P. Laderchi. Les actes font mourir Cresci le 24 octobre 249 ; ils ajoutent que ce jour-là furent suppliciées avec lui diverses victimes qu'ils nomment. Ils se trompent, car, on en est sûr, ces dernières périrent en 250 et non en 249 (4). — De plus, le même ouvrage s'en prend à des hérésies postérieures au moment où il fut, prétend-on, écrit (5). — En troisième lieu, pour exposer la foi chrétienne à un tyran, il prête à Cresci des formules dont l'Église primitive n'a jamais usé avec les idolâtres, (à dessein elle s'adressait à eux sous une forme (6) énigmatique). — Enfin il contient des locutions inconnues au ^{III}^e siècle de l'ère chrétienne.

(1) Elle est racontée dans le *Giorn. de' Letterati d'Italia*, t. III, articolo IV. *Gli Atti di S. Cresci, e de' Santi Compagni Martiri*, pubblicati dal P. Iacopo Laderchi della Congregazione dell' Oratorio, e *Libri usciti intorno agli stessi*.

(2) *Id.*, p. 234.

(3) *Id.*, p. 223.

(4) *Id.* p. 226.

(5) *Id.* p. 239.

(6) *Id.* p. 240.

V

Un document de 1708 cherche quels sont les droits de l'histoire sur les personnages que la religion vénère le plus, en souvenir de leurs vertus (1). On ne doit pas, dit-il, mettre en doute leur sainteté même; il faut croire que Dieu n'a pas manqué d'illuminer le pape qui les a canonisés. Mais on ne commet aucun péché en niant qu'une église déterminée possède les reliques vénérables pour lesquelles des pèlerins la fréquentent. Enfin, on peut discuter les Actes, œuvres dues à de simples mortels.

Cette troisième proposition légitime implicitement l'examen attentif auquel la critique pourrait soumettre des récits de faits miraculeux. En Italie, au début du XVIII^e siècle, le P. Bacchini et quelques autres ne se firent pas faute d'exercer un tel contrôle.

Des écrivains modernes soutenaient qu'aux premiers siècles du christianisme, le Saint-Esprit, sous forme de colombe, ne manquait pas de se poser sur le prêtre qu'il choisissait comme évêque de Ravenne. Le bénédictin montra (2) qu'on avait du moins tort d'étendre ce genre de désignation aux prédécesseurs de saint Sever, car les témoignages les plus anciens n'en faisaient bénéficier personne avant lui. Le miracle, même restreint à ce prélat, se trouvait d'avance ruiné par Bacchini. Celui-ci avait, en effet, établi que la source originale de tous les écrits parus sur les évêques de Ravenne antérieurs au IX^e siècle, est l'œuvre d'un homme peu intelligent et ennemi de la vérité.

Dans l'Italie méridionale, en 1707, certain François Noia, archiprêtre de Chiusano, se rendit odieux à la congrégation de Monte-Vergine, en voulant établir que saint Jean de Nusco ne fit point partie de celle-ci et n'exista même jamais. Il publia, en outre, un opuscule auquel répondirent deux écrivains indi-

(1) *Dissertatio Apologetica ad vindicandam Mediolano S. S. Corporum Protasii, et Gervasii antiquissimam possessionem a contrariis recentium Scriptorum sententiis.* Auctore Joseph Antonio Saxio, S. S. Ambrosii, et Caroli Oblato, S. Th. et Collegii Ambrosiani Doctore. Mediolani, in Curia Regia anno 1708. Excudebat Marcus Antonius Pandulphus Malatesta, Regius, Ducalisque Typographus.

(2) Agnelli *Liber pont.*, t. I, p. 173.

gnés. Le débat portait sur un sac de saint François, que les mineurs conventuels gardaient en leur maison de Montella. Noia avait jugé nécessaire de réagir contre la croyance d'un grand nombre d'habitants du royaume de Naples. Selon eux, un fil de cette relique était un préservatif sûr contre les coups d'arquebuse. Aussi les criminels exposés à recevoir des blessures au cours de leurs attentats s'efforçaient-ils de se procurer un si précieux talisman (1).

La même année, un religieux donna l'exemple d'une hardiesse peut-être plus grande, car il contrôla librement l'origine même de l'ordre auquel il appartenait. A l'endroit où s'éleva plus tard l'ermitage de Camaldoli, saint Romuald passait pour avoir vu en dormant une mystique échelle; sur les degrés s'appuyaient d'innombrables religieux vêtus de blanc. A son réveil, il avait, disait-on, décidé de fonder là même un couvent dont les moines porteraient l'habit aperçu en rêve. Le P. Grandi osa démontrer que le monastère existait avant la date attribuée au songe; en outre, les plus anciens et les plus sérieux documents interrogés restaient muets sur ce dernier, qui n'était mentionné nulle part, sauf depuis une époque toute récente. Grandi avait déjà fini son opuscule en 1701, il ne put l'imprimer que six ans après (2), et encore en y déclarant que rien n'empêchait d'admettre l'événement lui-même et de le placer en tout autre lieu que Camaldoli. A ce prix seul, il put triompher des obstacles que lui opposaient d'impitoyables confrères. Parmi eux, on s'indignait qu'il eût osé affaiblir une vénérable tradition: le bréviaire romain la consacrait, les plus illustres écrivains ecclésiastiques l'adoptaient. Avec le temps, on pardonna, en général, à l'auteur sa franchise. Seuls les moines habitant Camaldoli même n'oublièrent jamais l'atteinte portée, croyaient-ils, au prestige de leur ermitage, et désormais ils refusèrent toujours à Grandi l'accès de leurs archives.

(1) *Discorsi Critici su l'Istoria della vita di S. Amato Prete e primo Vescovo di Nusco, con una lettera, la quale racchiude una dissertazione, ove si dà accurato giudizio del Sacco di S. Francesco*. Genova (Napoli) 1707. — Voir *Giorn. de' Letterati d'Italia*, t. II, p. 481.

(2) *Dissertationes Camaldulenses*, Lucae 1707. Typis Marescandoli. Voir sur cette affaire: *Vita del Padre D. Guido Grandi Matematico dello Studio Pisano*, scritta da un suo Discepolo. In Venezia MDCCXLIV, p. 39-43.

Sur les visions surnaturelles, un autre ecclésiastique de l'époque, le célèbre érudit Ludovic-Antoine Muratori, ne cachait pas son scepticisme. Entre toutes celles qu'on rapporte, il ne refuse pas à certaines un fondement sérieux. Mais il juge la plupart de simples chimères qu'enfantent des imaginations trop vives. A son avis, un orateur sérieux et un écrivain de goût ne doivent jamais en citer aucune pour réveiller l'ardeur des fidèles. Il s'attend à scandaliser des esprits faibles qui le taxeront d'impiété. Peu lui importe : s'il leur reconnaît du zèle, il leur dénie tout bon sens. Des imposteurs poursuivaient eux aussi un but pieux lorsque, dans les siècles grossiers, ils racontèrent, au gré de leur fantaisie, l'existence des saints ; lorsqu'avec des documents fabriqués de toutes pièces, ils défendirent l'antiquité ou les prérogatives d'une église. La fin poursuivie justifiait à leurs yeux les moyens employés. Mais de tels faux étaient maintenant devenus dangereux. Un érudit de valeur, entendant raconter de nombreuses fables sur saint Patrice, avait pris celui-ci non pour un personnage authentique, mais pour un héros de roman. Muratori réussit à le détromper grâce à des preuves tirées d'un très ancien manuscrit. Mais combien d'hommes sérieux se refroidissaient pour la religion, après avoir découvert trop de ces supercheries (1) !

Tel nous avons connu Muratori jeune, tel nous le retrouverons à la fin de sa carrière. Dans son traité de la *Divozione regolata* (2), paru en 1747, il dénonce des pratiques superstitieuses que l'ignorance seule explique et que la connaissance exacte du passé doit dissiper. Il déplore que l'on attribue un rôle spécial à chaque saint et qu'il passe pour un protecteur efficace seulement dans un cas déterminé : sainte Lucie, par exemple, invoquée pour conserver la lumière des yeux, à cause de son nom ; saint Antoine abbé, chargé, dans l'esprit populaire, de défendre les troupeaux et d'écarter les incendies, parce qu'on le peint tenant d'une main une torche, de l'autre un bâton muni d'une clochette, tandis qu'à ses pieds est étendu un im-

(1) Cap. IX des *Riflessioni sopra il buon gusto nelle scienze e nelle arti* di Lamindo Pritanio. Parte Prima. Venezia, 1708.

(2) *Della Regolata Divozione de' Cristiani, Trattato* di Lamindo Pritanio. In Siena. Dai Torchi di Pazzini Carli MDCCLXXXIX. — La 1^{re} édition est de 1747. — Voir spécialement les chap. XX et XXII.

monde animal. On oublie que c'est là un triple attribut allégorique pour indiquer le feu ardent de sa charité, son assiduité vigilante à prier, sa victoire sur les passions déréglées.

Muratori proteste aussi contre une tendance abusive à considérer les saints non pas comme d'humbles intercesseurs auprès de la Divinité, mais comme des potentats jouissant d'un pouvoir souverain. Sur certains d'entre eux on arrivait à jeter le discrédit, au profit d'un autre qu'on élevait parfois plus haut que Dieu même : ce n'était pas simple exagération de prédicateur qui, sans mesure, vante l'auguste personnage dont il a entrepris le panégyrique ; on visait parfois à entraîner les fidèles dans le sanctuaire auquel on s'intéressait pour des motifs trop humains.

Certes, le célèbre érudit ne parle que respectueusement du culte des saints, mais il voudrait amener les Italiens à distinguer entre les pratiques dépourvues de tout fondement, celles que l'Église se contente de tolérer, celles enfin qu'elle impose par un ordre auquel l'auteur se soumet tout le premier.

Ces réflexions de Muratori à une date si avancée prouvent que le mal combattu au commencement du siècle sévissait encore une quarantaine d'années après. Une multitude d'hommes trop crédules continuaient à être choqués par l'esprit critique d'une élite clairvoyante. Jean Lami s'en aperçut en 1741. Ce professeur d'histoire ecclésiastique avait commencé à faire imprimer le tome IX de ses *Deliciae Eruditorum* (1). En passant, il y déclarait faux qu'un ange eût peint, au ^{xiii}^e siècle, le visage de la vierge Marie admirée à Florence, dans l'église des *serviti* : chez les historiens de ces temps reculés, on ne trouvait pas le moindre mot relatif à ce prodige ; quelque imposteur intéressé avait abusé de l'ignorance populaire. L'ouvrage était encore sous presse, lorsque Lami reçut quelques lignes de l'inquisiteur (2). Celui-ci le pria de renoncer à son entreprise ;

(1) Le premier volume est de 1736 : *Deliciae Eruditorum, seu veterum ANEKAOTON opusculorum collectanea*. Joannes Lamius collegit, illustravit, edidit Florentiae 1736.

(2) « Fra Francesco-Antonio Bonossi Vicario Generale della S. Inquisizione di Firenze riverisce con tutta la stima l'Eccell. e molt' Illustre Sig. Dott. Lami, e lo prega a sospendere la pubblicazione del tomo IX delle sue *Deliciae*, etc.. S'incomincia a spargere per Firenze la voce, che nel libro venga scritta per improbabile l'opinione universale del volto ange-

c'était le seul moyen de ne pas encourir l'hostilité d'un peuple entier. D'ailleurs, que les traits de cette vierge fussent l'œuvre d'un esprit céleste, on en avait une preuve convaincante : le fait était enregistré dans l'office que toute la Toscane récite en l'honneur du bienheureux Alexis Falconieri; on ne pouvait supposer que la congrégation des rites l'y eût laissé introduire sans s'être éclairée. — Lami s'entretint avec le signataire du billet, il s'expliqua et le satisfit. Le volume parut, mais les *serviti* et une partie du clergé ne manquèrent pas de répéter aux fidèles que la foi de l'écrivain était bien chancelante (1).

VI

L'accusation d'impiété n'était pas nouvelle pour cet érudit. En 1733 (2), il avait publié à Florence un livre qui lui valut force injures. Il ne s'était pas contenté, disait-on, de soutenir que saint Jean n'a pas lu les travaux de Platon et de Philon; il avait poussé l'impudence jusqu'à parler de cet évangéliste comme d'un être ignorant et grossier. Lami n'eut pas de peine à établir que les apôtres, nés dans l'obscurité et la bassesse, élevés en pleine misère, occupés de leurs métiers mécaniques, ne purent être à même d'apprendre l'éloquence et la philosophie.

On le blâmait encore d'avoir trouvé dans les traités d'un hérétique les théories ensuite réfutées par lui, sur le prétendu

lico della Santissima Nunziata. E perchè lo Scrivente non ha caro di tirarsi addosso l'aversione, e le dicerie d'un popolo intero, vuol prima esser informato pienamente delle ragioni, alle quali è appoggiata la tradizione. I Padri Serviti hanno dovuto mostrarle nella Sacra Congregazione de' Riti, quando furono approvate le lezioni del secondo notturno per la Festa del Beato Alessio Falconieri, quali si recitano per tutta la Toscana. Nè sembra verisimile, che la sacra congregazione abbia lasciato inserirvi, *orante cum aliis sociis Alexio, coelitus vultum perfectum fuisse tradunt*, se i Padri Serviti non avessero esibiti validi documenti. Questo sconcerto nasce perchè i Superiori in oggi rivedono le materie della Stampa, quando è già fatta l'impressione. Benchè questo non sia punto di fede, pure essendo di molt' importanza, per non far nascer un sussurro, merita d'essere ben esaminato. Spera lo Scrivente che il Sig. Dott. Lami sarà per favorirlo, e di nuovo si dice buon servitore, ecc.. — Del S. Ufficio li 16 Maggio 1741. » (Extrait de l'Elogio del D^r Giovanni Lami recitato nella R. Accad. Fiorentina, p. 107, ouv. cité.)

(1) Page 113 de l'Elogio del D^r Giovanni Lami.

(2) *De Recta Christianorum in eo quod mysterium Divinae Trinitatis attinet sententia libri VI.* Florentiae, apud Tartinium et Franchium, 1733.

platonisme de saint Jean. Il s'avisait donc de lire des ouvrages d'un protestant ! Si encore il n'avait jamais cité cet odieux auteur qu'avec mépris ! Mais il ne le blâmait parfois que pour le couvrir de fleurs en beaucoup d'autres passages ! Lami répondait que, pour combattre des adversaires, il faut, en toute justice, constater d'abord par soi-même les erreurs dont ils sont accusés. Quant au reproche d'étudier les livres des hérétiques et de les citer avec éloge, seules une ignorance extrême ou une insigne iniquité pouvaient taxer de criminel un usage que tout justifiait. Est-ce que les Pères de l'Église n'ornèrent pas leurs apologies en faveur du christianisme avec une foule de morceaux empruntés aux philosophes ou même aux poètes des Gentils ? Se firent-ils un scrupule de réfuter le paganisme par des arguments lus dans les textes de ses propres sages ? D'ailleurs, est-ce que chaque jour on ne vantait pas Démosthène et Cicéron ? Pour admirer l'éloquence ou le savoir d'un auteur il ne s'ensuit pas qu'on adopte toutes ses idées (1).

Avant Lami, Muratori s'était déjà montré impartial envers les écrivains hétérodoxes. Il n'allait pas jusqu'à désapprouver le conseil adressé aux catholiques par leurs chefs de ne pas vanter les ennemis de leur foi et même de les signaler à la défiance du public. Néanmoins, disait-il, on ne peut prétendre que le vrai cesse d'être vrai, parce que des protestants l'ont découvert ou énoncé ; personne ne peut donner à entendre qu'ils n'enrichissent d'aucun apport utile la doctrine chrétienne ou les divers genres d'érudition. Au contraire, parmi les vérités communes à leurs sectes avec le catholicisme, un très grand nombre ont en eux de vigoureux défenseurs (2).

En 1731, G. Tartarotti, dans un ouvrage contre la logique

(1) Jo. Lami de *Eruditione apostolorum Liber singularis, in quo multa, quae primitiorum Cristianorum Litteras, Doctrinas, Scripta, Placita, Studia, Conditionem, Censum, Mores, et Ritus attinent, exponuntur et illustrantur; Critica severa juvatur et promovetur. Prima Beati Pauli apostoli ad Corinthios Epistola passim ediscitur : Pluria proferuntur inedita*, etc. Florentiae, Anno MDCCXXXVIII. — Voir article I, dans *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*. Pour les mois d'avril, mai et juin 1739. Tome XXII. Seconde partie. A Amsterdam, chez J. Wetstein et G. Smith, MDCCXXXIX.

(2) *Delle Riflessioni sopra il Buon Gusto Parte 2^a*, p. 102. « Forse la verità, forse l'erudizione sono anch' eretiche, perchè si trovano talvolta ne' libri degli eretici ? »

de l'École (1), fait des emprunts à quelques hérétiques, entre autres à Melanchton. Avec des arguments du même genre que ceux de Muratori, il croit devoir défendre son audace.

De tels plaidoyers prouvent, sans doute, combien était répandue en Italie la défiance envers quiconque n'appartenait pas à la religion du pays. Elles sont en même temps le signe, qu'en dehors tout au moins des matières de foi, il pouvait se trouver des hommes assez indépendants pour s'incliner devant la vérité, d'où qu'elle provint.

Les remarques faites au cours de ce chapitre nous permettent de conclure que l'esprit critique des historiens s'était attaqué, en Italie, dans la première moitié du xviii^e siècle, à la partie pour ainsi dire humaine du catholicisme ; il n'avait, au contraire, pas abordé les problèmes que Rome se réserve d'éclaircir ou nous interdit de poser. On ne découvre, en effet, aucune trace de révoltes antireligieuses dans les travaux publiés par des érudits Italiens entre 1700 et 1750. Ceux-ci ne nient jamais la possibilité elle-même des miracles ; ils n'élèvent de doute sur aucun dogme ; ils ne discutent pas l'authenticité des livres saints, audace que se permit le seul Giannone dont il sera plus tard question.

L'histoire de la philosophie spéculative nous fournira-t-elle une preuve qu'à cette époque les enseignements fondamentaux de l'Église aient laissé incrédule une partie des Italiens ?

(1) *Idea della Logica degli Scolastsci e de' moderni*. In Rovereto, 1731. L'auteur a chi legge. « In materie dalla religione affatto lontane, siccome son queste, volentieri ho apportato anche il giudizio di costui (Melanchton), e d'alcun altro a lui somigliante.... Ed è questo un atto di giustizia, e da non biasimare ; perocchè sebbene coloro, che in errori, e falsità sono inciampati, non meritano l'approvazione d'alcuno, la ragione però non consente, che quelle verità, che sparse quà e là ne' loro libri si ritrovasero, unitamente s'abbiano anch' esse a condannare ».

DEUXIÈME PARTIE

SPIRITUALISTES ET MATÉRIALISTES

CHAPITRE PREMIER

La tendance au matérialisme, en Italie, entre 1660 et 1693 environ.

SOMMAIRE. — I. Environ surtout entre 1660 et 1693, les modernes adoptèrent, en général, la physique atomistique.

En Toscane, en 1690 et déjà en 1670, on reproche à divers professeurs de l'académie pisane de l'enseigner. — De quand date l'introduction de cette doctrine dans cette partie de l'Italie. — Le Français Bérigard. — Gassendi; ses relations avec Galilée; faveur dont il jouit au *Cimento*; un livre écrit contre lui, en 1673, par un professeur de Pise; sa longue fortune en Toscane; édition de ses œuvres à Florence, en 1727. — Rossetti et son système. — Les lecteurs de Lucrèce.

A Rome, faveur de Lucrèce et de Gassendi.

A Padoue, ce dernier est encore redouté en 1713.

A Naples, grande vogue du gassendisme, dès 1663; elle est encore attestée, vers 1688, par Vico; en 1691, par Antoine Arnould. Amenta gassendiste en 1710. — Tremigliozi, élève de Sébastien Bartoli, médecin de Naples, fait connaître le gassendisme à Bari, en 1678. — En même temps, on lit Lucrèce.

II. — La foi religieuse des atomistes est suspectée. Parmi ceux qu'on accuse d'incrédulité, il en est dont nous ne savons s'ils se réclament de Lucrèce ou de Gassendi: ainsi un étudiant de Bologne et, dans l'Italie méridionale, Elie Astorini.

D'autres fois, on s'en prend nettement à Gassendi (à Rome, sous le pontificat d'Innocent XI et en 1693) et à Lucrèce (en Toscane durant plus de cinquante ans; à Naples entre 1691 et 1693). — Histoire de la traduction du *De natura rerum* faite par Marchetti.

III. — Les alarmes où la diffusion de l'atomisme jeta beaucoup de catholiques ne semblent pas avoir toujours été injustifiées. Dans le dernier tiers du xvii^e siècle, l'incrédulité n'est pas rare en Italie: témoignages de Salvator Rosa, Menzini, Magalotti, Frugoni, Segneri. — Relations de cette incrédulité avec le progrès des sciences expérimentales et surtout avec la vogue de l'atomisme.

I

Déterminer les lois des phénomènes naturels à l'aide des sens et du raisonnement, sans égard pour aucune autorité, sans

préoccupation métaphysique : telle est la méthode qu'approuvèrent, entre 1660 et 1750, des Italiens de plus en plus nombreux. Si elle consacrait le divorce entre l'étude des faits sensibles et la philosophie spéculative, elle n'ébranlait en rien la légitimité de cette dernière (1). Un même homme, après avoir, avec une sereine liberté, observé le cours des astres, disséqué le ver à soie, cherché si le fiel de vipère est venimeux, peut réfléchir à l'origine de la matière, à la nature de l'âme et à ses relations avec le corps, à l'existence de Dieu, à la valeur de notre connaissance. Il s'arrête alors à deux genres de problèmes fort indépendants l'un de l'autre, mais qui ne s'excluent pas. Dans la période que nous étudions, auquel des deux s'intéressa-t-on le plus volontiers ? Et, d'une façon générale, inclina-t-on au spiritualisme ou au matérialisme ?

Il faut distinguer plusieurs moments : le premier s'étendrait jusque vers 1693.

La scolastique croyait découvrir dans les corps deux principes absolument distincts, l'un commun à tous : la matière, l'autre qui les détermine et constitue leur individualité : la forme. Celle-ci peut être nécessaire ou accidentelle. Dans le premier cas seul, elle établit le caractère essentiel de chaque sujet, empêchant, par exemple, qu'un lion ne soit un tigre. Que sont, au contraire, la chaleur, le froid, le mouvement, la dureté, une couleur ? Des qualités qui paraîtront ou s'évanouiront sans que l'eau, par exemple, qu'elles affectent, change de nature. En cette eau elle-même, que faut-il voir ? De la matière à laquelle s'ajoute l'entité ou forme nécessaire d'eau.

En Toscane, surtout dans le dernier tiers du xvii^e siècle, des esprits indépendants s'efforcèrent de discréditer ces explications stériles, et de faire admettre que tout corps est composé de corpuscules.

(1) Outre les ouvrages que nous aurons occasion de citer au cours de cette partie, voir sur la philosophie spéculative en Italie, à l'époque qui nous occupe, *Della Ristaurazione di ogni filosofia nei secoli XVI, XVII, XVIII* di Appiano Buonafede, Milano, 1838, 4^{me} vol.; — *Manuale della Storia della Filosofia* di Guglielmo Tenneman, tradotto dal Professore Francesco Longhena, con note e supplementi dei Professori Giandomenico Romagnosi e Baldassare Poli, seconda edizione, Milano, 1855 (surtout le 4^{me} volume); — Bertinaria : *Sull'indole e le vicende della filosofia italiana*. Torino, Pomba, 1846.

En 1691, ils inquiétèrent Cosme III par leur active propagande à l'académie de Pise. Il interdit en termes exprès qu'on y enseignât la philosophie atomistique ni par écrit, ni de vive voix, ni dans des leçons particulières, ni publiquement. Quiconque désobéirait n'exciterait pas seulement la rigoureuse indignation de Son Altesse; il pourrait se considérer comme destitué de sa chaire (1).

Déjà en 1670, le cardinal Léopold de Médicis avait communiqué à plusieurs maîtres de cette même Université une lettre où on les dénonçait comme disciples de Démocrite. Avec leurs livres, disait-on, ils ruinaient la renommée d'Aristote; mais surtout, ils prenaient haineusement ce philosophe à partie dans les cercles, assemblées réglementaires où deux professeurs, en présence de leurs collègues et d'un grand concours d'étudiants, se livraient à une discussion sur un texte choisi par l'un dans les œuvres du Stagirite ou de ses commentateurs, et soumis à l'autre vingt-quatre heures à l'avance (2). La lettre réclamait la fin d'un tel scandale. Le moindre danger auquel on exposait la jeunesse de Pise était de la réduire à douter : comme on lui vantait tour à tour deux doctrines contraires, elle n'allait plus savoir quelle voie suivre. Pourvu encore qu'elle n'en vint pas à choisir celle qui conduit à l'athéisme !

Chargé de répondre pour tous les accusés, un des personnages mis en cause ne nie pas que ses collègues et lui ne commentent à leur auditoire la physique de Démocrite et d'Épicure; mais il leur arrive aussi, dit-il, d'expliquer les opinions d'Anaxagore, de Platon, de Galilée, voire même d'Aristote. Ils ne se donnent donc aucun maître. Cette indépendance, ils la proclament

(1) « Per comando espresso del Serenissimo Padrone devo far noto alle Signorie V.V. Eccellentissime esser mente dell' A. S. che da niuno de' Professori della Sua Università di Pisa si legga e s'insegni pubblicamente nè privatamente in scritto o in voce la filosofia Democritica, ovvero degli atomi, ma solo l'Aristotelica, e chi in modo alcuno convenisse alla volontà di S. A. oltre la rigorosa indignazione dell' A. S. s'intenda ipso facto licenziato dalla cattedra che tiene. — Firenze 10 ott. 1691. » Galluzzi : *Istoria del Granducato di Toscana sotto i Medici*. Firenze, MDCCCLXXXI. T. IV. liv. VIII, p. 40j.

(2) Sur la futilité des sujets mis en discussions dans ces cercles, et la subtilité des arguments invoqués, voir le vers 125 et la note, dans Q. Lucii Alpheii *Diacrisis, In secundam editionem Philosophiae Novo-Antiquae R. P. Thomae Cevae cum notis Jani Valerii Pansii*, 1724; — Targioni-Tozzetti : *Degli aggrandimenti ecc.* t. I, p. 230.

sans crainte, car les princes de Médicis ont toujours favorisé les savants et les philosophes qui cherchent librement la vérité (1).

On le verra mieux plus tard, pour être tout à fait sincère, l'auteur de ce plaidoyer, Alexandre Marchetti, n'aurait pas dû atténuer son aveu, mais déclarer franchement : « Oui, il faut nous ranger parmi les atomistes ».

Si, avant les environs de 1670, ces derniers ne forment pas un groupe considérable en Toscane, néanmoins leur système préféré n'y est point inconnu. Sans remonter jusqu'à Galilée (2) ou même au delà, n'oublions pas qu'en 1647 le français Claude Guillermet, sieur de Bérigard, publia deux ouvrages intitulés *Circulus Pisanus*. Il y emploie le dialogue (3). Les deux interlo-

(1) *Risposta apologetica dell' Avvocato Francesco del nobile Alessandro Marchetti da Pistoja, nella quale si confuta il Saggio dell' Istoria del Secolo Decimo Settimo, scritta in varie Lettere dal Signore Gio. B. C. Nelli*. In Lucca. MDCCLXX. Voir p. 19 et suiv. *Risposte de' Filosofi ingenui, e spassionati falsamente chiamati Democritici alle obiezioni, e calunnie de' Peripatetici*. — P. 20, *Risposta Prima*. « Esser falso, che i volgarmente chiamati Democritici leggano, e professino la Dottrina di Democrito, o d'Epicuro, o d'altro Filosofo : è verissimo all' incontro, che essi, secondo il precetto del Latino Lirico *Nullius addicti jurare in verba magistri*, e secondo l'esempio, che n'han lasciato i Filosofi più rinomati, e più d'ogn'altro Aristotile stesso, del quale sono queste parole *amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas*, studiano, e l'opinioni di Democrito, e d'Epicuro, e di Anassagora, e di Platone, e d'Aristotile, e del Galileo, e del Gassendo, e di tutti gli altri Filosofi di gran fama, ma non le studiano per seguirar di loro più uno, che un' altro, come fanno i Peripatetici. » L'ouvrage expose chaque grief des auteurs de la lettre, avant d'y répondre.

(2) Qu'il ait été atomiste, c'est ce qui ne fait pas de doute pour G. Rossi dans son étude sur *Vicone' tempi di Vico* dans *Riv. filos.* di C. Cantoni, 1899, 2, p. 304, note 1 ; ni pour Löwenheim, *Der Einfluss Demokrit's auf Galilei*, dans *Archiv der Gesch. der Phil.* 1894, VII, 2. — D'ailleurs, M. Léopold Mabillean, *Histoire de la philosophie atomistique*, Paris 1895, p. 400, écrit. « Jamais, nous l'avons vu, l'atomisme n'a cessé d'avoir des partisans, et, au temps même où Gassendi se décida à le rajeunir en l'adaptant aux exigences de la philosophie moderne, il se trouvait représenté en Allemagne et en Italie par des savants qui en faisaient la base de la plus pratique de toutes les sciences, la médecine. » — M. Lasswitz, dans *Geschichte der Atomistik vom Mittelalter bis Newton*, Hamburg und Leipzig 1890, croit trouver des traces d'atomisme chez G. Bruno, Léonard de Vinci, Galilée. Voir tome I, p. 359-396 ; tome II, p. 11-14 ; 23-55.

(3) *Circulus Pisanus* Claudii Berigardi Molinensis olim in pisano, jam in lyceo patavino philosophi primiparis. *De veteri, et peripatetica philosophia*. In *Aristotelis libros de Cælo*. Serenissimo Matthiae ab Hettruria dedicatus. Uttini, ex typographia Nicola Schiratti, MDCXLVII. — La même

cuteurs sont Charilaus et Aristaeus; le premier soutient les doctrines d'Aristote; le deuxième ne jure par aucun maître, il se contente d'opposer au chef du péripatétisme, Empédocle, Anaxagore et Anaximandre, mais surtout Démocrite. Il semble, à première vue, que l'auteur ne prenne point parti et qu'il se réjouisse seulement de mettre en conflit des avis contraires sur l'origine et la composition du monde, sur les problèmes relatifs au premier moteur et à l'éternité de la matière. Néanmoins, il a passé, tantôt pour un fauteur d'athéisme, tantôt pour un croyant désireux de concilier la doctrine corpusculaire avec les enseignements de la religion révélée. Ce qui n'est pas douteux, c'est sa répulsion invincible contre la matière première d'Aristote; sa préférence décisive pour la physique épicurienne (1). Quand il publia son ouvrage, il enseignait, il est vrai, à Padoue, mais auparavant, il avait appartenu, douze années de suite (1628-1640), à l'académie de Pise. Sans invraisemblance, on peut supposer que, déjà dans cette ville, il propageait la doctrine corpusculaire, sinon en pleins cours publics, du moins dans des entretiens privés, ou encore durant des leçons particulières qu'autorisait l'usage. Toutefois, rien ne nous permet d'affirmer cette influence. Le souvenir de Bérigard, ainsi que celui de Magnen (2), autre professeur français d'Italie, atomiste non douteux, ne sont jamais évoqués dans la suite par les défenseurs d'idées analogues à celles de ces deux étrangers. Souvent, au contraire, on se recommande de Gassendi.

Ce dernier correspondait avec Galilée qu'il appelait un génie incomparable (3). Il admirait le grand homme au point de vou-

année, il fit paraître : *Circulus Pisanus* Cl. B. M. olim in pisano, etc. In *Aristotelis libros meteorologiae*.

(1) Voir Jacobi Bruckeri Reg. soc. scient. Berol. Membri *Historia critica Philosophiae a tempore resuscitatarum in occidente literarum ad nostra tempora. Tomi IV pars II*. Lipsiae, Apud Bernh. Cristoph. Breitkopf. MDCCXXXIII, p. 463 et suiv. — *Dictionnaire historique et critique* par Monsieur Bayle. Tome premier, seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur A. D. A Rotterdam chez Reimer Leers, MDCCII. Avec privilège. (Cf. p. 570). — *Historiae Academiae Pisanae* vol. III, p. 379. — *Geschichte der Atomistik vom Mittelalter bis Newton* von Kurd Lasswitz. Voir tome I.

(2) *Democritus rediviscens : Sive Vita et Philosophia Democriti*. Authore Joanno Chrysostomo Magneno. Ticini, 1646. — Sur Magnen, voir tome I, p. 498-512 du *Geschichte der Atomistik* de Kurd Lasswitz.

(3) Les lettres inédites ou non de Gassendi à Galilée, les lettres ou passages de lettres adressées à d'autres, mais où le même Français parle

loir entreprendre le voyage d'Italie, afin de contempler ses traits et de savourer sa conversation (1). Il s'est expliqué sur le système de Copernic et, si l'on veut lire entre les lignes, on doit admettre qu'il croyait au mouvement de la terre (2). Autant de raisons pour concilier au chanoine de Digne les bonnes grâces des disciples de Galilée, à l'époque où la tyrannie scolastique les accablait.

Il fut très estimé de plusieurs membres du *Cimento*. Ainsi, des ouvrages signés de lui, on ne dit pas lesquels, étaient expliqués par Charles Rinaldini, non pas publiquement à ses cours de Pise, mais dans des leçons particulières. De même, à Florence, entre 1663 et 1667, Oliva, dont on se rappelle la fin tragique, commentait successivement Galilée et Gassendi à un jeune homme qui devait devenir lui-même un des plus illustres professeurs de la Toscane, Laurent Bellini. A celui-ci se joignaient parfois Vincent d'Ambra, et, plus souvent, le comte Jérôme Barbatta (3). Borelli recourait au philosophe français

du savant italien, se trouvent dans l'édition nationale des œuvres de Galilée. On en voit la liste au t. XVIII, p. 320. Dès 1630 et 1632, Galilée eut en mains deux opuscules de Gassendi. Celui-ci lui en envoie un premier, le 30 août 1630. « Scribo jam rursus, occasione et eclipseos illius solaris quae 10 junii nuper accidit, et libelli hujus qualiscumque, qui, quod prodierit meo nomine, haud debuit tibi esse ignotus (t. XIV, p. 139). Il s'agit sans doute des *Parhelia*, imprimés en 1630 et d'abord, sous un autre titre, en 1629. En 1632, 1^{er} mars, il envoie à Galilée son *Mercurius in sole visus et Venus invisiva Parisiis anno 1631, pro voto et admonitione Kepleri*. Parisiis MDCXXXII (Gal. *Opere*. Edit. Nat. t. XIV, p. 333).

(1) Le 13 oct. 1637, Gassendi écrit à Galilée. Il allait, dit-il, entreprendre le voyage d'Italie pour voir celui-ci, quand des impossibilités absolues l'en ont empêché. Il console affectueusement Gal. de ses souffrances. (Gal. *Opere*. Edit. Nat. t. XVII, p. 197.) — Ce projet de Gassendi est attesté par une lettre de Boulliau à Galilée (*Id.* p. 207). — Comme autres lettres où éclate la grande admiration de Gass. pour Gal., voir celle du 20 juillet 1623 (t. XIII, p. 273); celle du 18 nov. 1636 (t. XVI, p. 316).

(2) Voir Petri Gassendi Diniensis Ecclesiae praepositi *Opera omnia*, Florentiae, 1727, t. I, p. 134, et t. II, p. 9.

(3) Nelli : *Saggio di Stor. lett. Fior.* p. 14. — En outre, Uliva de Pise ayant communiqué à Redi une observation sur la naissance et le développement de certaines mouches, la lettre fut lue à une séance de l'académie. « Il sig. Rinaldini, écrit Redi, non mostrò, che la cosa gli arrivasse così nuova, e appena cominciai a legger la lettera di V. S. che egli disse, esser ciò stato osservato da altri, e che il Gassendo discorre largamente sopra simil sorta di generazioni, tutto che nè al Sig. Borelli, nè a me sovvenga d'aver veduto questo luogo. » (*Lettere di F. Redi*, t. III, p. 74. Du 12 sept. 1664.)

tout au moins pour lui emprunter sa théorie sur le vent (1). En 1673, Michel-Ange Ricci, parlant du « bon Gassendi » au cardinal Léopold de Médicis, le citait comme le modèle dont on devait tâcher d'imiter la modération dans les polémiques (2).

Deux ans plus tôt, les progrès du gassendisme à Pise étaient assez grands pour effrayer les péripatéticiens. Un d'entre eux, Jean Maffei, crut même devoir publier des réponses aux accusations du chanoine de Digne contre Aristote et les aristotéliens (3). Il s'excuse, dans sa préface, d'être, dans cette ville, le premier qui ose repousser avec la plume tant d'attaques dirigées par les disciples du philosophe français contre les doctrines chères à lui et à ses amis; il s'excuse de son audace et ne cache pas son mépris aux adversaires: quand on croit trouver des taches sur le visage d'Aristote, c'est qu'on a une mauvaise vue. Les ouvrages que, pour cette fois, il se contente de défendre, sont les huit livrés de la physique, les quatre du ciel, les trois de l'âme.

En Toscane, l'influence de Gassendi s'exerça encore longtemps. Aux environs de 1724, nous entendrons plus d'une fois prononcer le nom de cet auteur, au cours d'une querelle retentissante née entre les professeurs de l'académie pisane et les jésuites. D'ailleurs, c'est à Florence même qu'en 1727, paraîtra une édition de ses œuvres complètes (4).

(1) *De Motionibus naturalibus a gravitate pendentibus*. Regio Julio, 1670. (Sur l'atomisme de Borelli, voir l'ouvr. cité de Lasswitz, tome II, p. 300-324). — Geminiano Montanari examine la même théorie dans son *Astrologia convinta di falso con esperienze e ragioni fisico-astronomiche, o sia la caccia del frugnolo*. Venezia, 1685 (p. 18, 19). — Ramazzini l'adopte dans ses *Ephemerides barometricae mutinenses*. Mutinae, 1695.

(2) « D'ordinario chi può convincere con ragioni l'avversario suo, non si prende gran collera, nè ha bisogno d'ingiurie, mentre con la ragione vince e si soddisfa contro di lui; e questa moderazione usò il buon Gassendo in tutte le occasioni come sa V. A., ed altri gli hanno corrisposto poi trattandolo cortesemente e con lode. Roma 8 Febbr. 1673. » *Lett. ined. di uomini*. ill. t. II, p. 190.

(3) *Responsiones Joannis Maffei civis Pisani, Sacrae Theologiae Doctoris, Primatialis Ecclesiae Pisanae Canonici, et in Pisano Lycae publici Physiologiae Interpretis Ordinarii ad accusationes Petri Gassendi Sacrae Theologiae Doctoris et Cathedralis Ecclesiae Diniensis Canonici adversus Aristotelem, et Aristoteles*. Dicatae Serenissimo et Reverendissimo D. D. Cardinali Leopoldo Principi ab Eturia. Lucae, Apud Hyacinthum Pacium, MDCLXXIII.

(4) *Opera omnia* cura Nicolai Averanii. Florentiae, Tartini, 1727.

Dans cette partie de la péninsule, tous les atomistes ne se réclamaient pas de lui. On ne sait pas s'il faut ranger parmi ses admirateurs Octave Falconieri qui, dans l'*Abiura del peripatetismo* (1), pièce de vers lue au *Cimento* par Magalotti, déclarait les mondes faits de morceaux pointus ou ronds. Quant à Rossetti, il prétendit inventer un système original, qu'il fit connaître au public en 1667. Il professait que l'univers se compose d'atomes éprouvant de la sympathie ou de l'horreur les uns pour les autres; par suite, ils s'attirent ou se repoussent. Il imagine, dans le centre de la terre, un très grand cœur divisé en deux ventricules, il supposa de plus qu'autour d'eux s'étend un espace plein d'air ou de quelque autre fluide. Il y a systole ou diastole suivant qu'un tel organe se contracte ou se dilate. Chacun de ces deux phénomènes se prolonge douze heures; par eux s'expliquent tous les faits naturels, entre autres le vent, le flux et le reflux de la mer (2).

Enfin, on le verra lorsque nous esquisserons l'histoire de certaine traduction du *De natura rerum*, c'est au poème de Lucrèce qu'à partir d'environ 1670, et durant plus d'une cinquantaine d'années, beaucoup d'Italiens recouraient pour étudier l'atomisme. Tel fut, sans doute, le cas de Michel Milani, membre de l'académie romaine des Humoristes. Dans la préface d'un petit poème scientifique, il écrivait, en 1698, que longtemps il avait médité d'exposer la philosophie de Démocrite en l'adaptant aux principales vérités chrétiennes; empêché par sa charge judiciaire, il devait se contenter, pour cette fois, d'expliquer en vers la théorie de la lumière, selon sa doctrine préférée (3).

(1) *Poesie di Eccellenti Autori Toscani ora per la prima volta date alla luce per far rider le Brigate. Raccolta prima.* In Gelopoli, MDCCLX, page 53.

« Almeno io mi do vanto
Se mi chiede un, di che sian fatti i mondi.
Potergli dir, di pezzi acuti, o tondi. »

(2) *Antignome fisico-matematiche, con il nuovo orbe e sistema terrestre* del dottor Donato Rossetti di Livorno, Lettore di Logica nello studio di Pisa. Al Sereniss, e Reverendiss. Sig. Principe Leopoldo Card. di Toscana. In Livorno 1667.

(3) *La Luce. canzone* di Gio. Michele Milani, Romano, accademico Umorista. In Amsterdam, MDCXCVIII. « L'autore ha per lungo tempo havuto intenzione di spiegare la Filosofia di Democrito, e degli altri seguaci colla dovuta moderazione ed adattamento alla verità Cristiana ».

Mais revenons au gassendisme. Il prospérait à Rome aussi. Il y provoqua deux fois au moins, dans le dernier tiers du xvii^e siècle, des menaces de persécution (1).

A Padoue, encore en 1713, il était si répandu qu'un professeur de métaphysique le dénonça comme le système le plus dangereux pour les péripatéticiens (2).

A Naples, on se rappelle que Thomas Cornelio avait introduit entre autres ouvrages modernes, ceux du chanoine de Digne. Dès qu'on les connut (3), leur auteur s'attira un amour incroyable de la part des jeunes gens. Sa faveur entraîna celle de Lucrece, et la mode vint de lire le poète latin, jusque-là connu d'une faible élite. Les *Investiganti*, tout en voyant d'un bon œil cette vogue de l'atomisme, recommandaient à leurs

(1) Cf. plus loin, p. 134-135.

(2) Alexandri de Burgo, messanensis, Ord. Min. Conv. Theologi et publici Metaphysices Professoris, *Oratio pro studiis primae Philosophiae, habita in Gymnasio Patavino anno MDCCXIII*. Patavii.

(3) *Istoria Civile del Regno di Napoli*, di Pietro Giannone. Tome IV, Palmyra, MDCCCLXIII, p. 120-121. « Aveano in Francia le *Opere* di Pietro Gassendo acquistata grandissima fama, così per la sua molta erudizione, ed eloquenza, come per aver fatta risorgere la Filosofia d'Epicuro, la quale al paragone di quella d'Aristotele, e spezialmente di quella insegnata nelle Scuole, era riputata la più soda, e la più vera. Si procurò farle venire in Napoli, e quando furono lette, fu incredibile l'amor de' giovani verso questo Scrittore, presi non men dalla sua dottrina, che dalla grande, e varia letteratura; onde in breve tempo si fecero tutti Gassendisti; e questa filosofia era da' nuovi filosofanti professata; ed ancorchè Gassendo vestisse la filosofia d'Epicuro con abiti conformi alla religion cattolica, che professava, nulladimeno, poichè il maggior sostenitore di quella era Tito Lucrezio Caro, si diede con ciò occasione a molti di studiar questo Poeta infin a que' tempi incognito, e sol a pochi noto. Gl' *Investiganti* però, non men di quello, che avea fatto Gassendo, scoprivano gli errori del Poeta, e gli detestavano a' giovani, ed insegnavano, che quella filosofia non fosse da seguirsi in maniera, sì che non dovesse sottoporsi alla nostra Religione. Con tutto, che dagli Accademici Investiganti fosse usata in ciò molta precauzione, e prudenza, non poterono i giovani Napoletani sfuggire i falsi rapporti, che spargevano per Europa i monaci, accagionandogli, che per questi studi non ben sentivano dell' immortalità dell' anime umane. Sicchè Antonio Arnaldo, in quell' accurato, e dotto Libro, *Difficultés proposées à Mr Steyaerts*, declamando contro gli abusi introdotti in Roma di proibir i Libri senza discernimento, si duole, che Roma avea proibite le *Opere* di Renato delle Carte, per le quali era dimostrata quest' immortalità; ed all' incontro i Libri di Gassendo giravan franchi, e liberi, con tutto che per le relazioni, che veniano da Napoli erano assicurati, che avessero cagionato nella gioventù Napolitana gran danno per le opinioni contrarie sorte per la lettura dell' *Opere* di Lucrezio e di Gassendo. »

amis de concilier ce dernier avec les enseignements de l'Église. Vico nous l'affirme : encore vers 1686, on restait, en général, fidèle au philosophe français (1). En 1691, se rappelant la mise à l'Index de Descartes, Antoine Arnauld s'en indignait d'autant plus que Gassendi continuait à jouir de l'immunité; lui, dont les œuvres venaient de précipiter dans l'athéisme quelques jeunes Napolitains. Gianonne protestera plus tard contre cette accusation. C'étaient, selon lui, de faux bruits colportés à travers l'Europe par des moines furieux des échecs de la vieille école (2). — En 1710, le gassendisme comptait dans la même ville au moins un grand admirateur, l'avocat Nicolas Amenta (3).

Personne, plus que Sebastien Bartoli (4), n'avait contribué à y propager ce système; il l'enseignait à ses élèves en même temps que la médecine moderne. On sait comment il sut gagner à ses idées un jeune homme (5), Tremigliozi, qui assistait par hasard à une de ses leçons. Le converti ne se borna pas à prêcher sa foi nouvelle à Naples, mais il la répandit encore à Bari, où il

(1) *La Vita di Giambattista Vico*, p. 142, dans *Autobiografie*. Firenze Barbèra, Bianchi e C, 1859. « Nel tempo, nel quale egli parti da Napoli, si era cominciata a coltivare la filosofia di Epicuro sopra Pier Gassendi : e due anni dopo ebbe novella, che la gioventù a tutta voga si era data a celebrarla : onde in lui ridestò voglia d'intenderla sopra Lucrezio. » Vico quitta Naples vers 1684.

(2) *Lettres de Messire Antoine Arnauld, Docteur de la Maison et Société de Sorbonne*. Tome troisième. A Paris, MDCCLXXV, pages 395-396. — A M. de Vaucel. « Je ne m'étonne pas de ce que l'on me mande de Naples, que de jeunes fous sont devenus Athées et Épicuriens par la lecture des Œuvres de Gassendi. C'est ce qu'on en devoit attendre, sur-tout si on considere ce qu'il a écrit contre la métaphysique de M. Descartes, où il a employé tout ce qu'il avoit d'esprit à détruire tout ce que M. Descartes avoit trouvé de plus fort pour prouver l'existence de Dieu et l'immortalité de notre ame. N'y a-t-il pas cependant de quoi admirer le grand jugement de MM. les Inquisiteurs de Rome, et le grand service qu'ils rendent à l'Eglise par leurs prohibitions? Ils ont laissé toute liberté à ces jeunes gens de lire l'Auteur qui détruit, autant qu'il peut, les preuves les plus solides de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame (car il n'y a aucun des ouvrages de M. Gassendi qui soit dans l'*Index*), mais il ne leur a pas été permis de lire celui qui les auroit persuadés de ces vérités, pour peu qu'ils eussent l'esprit bien fait. »

(3) *I Rapporti di Parnaso*. Napoli, 1710, p. 8.

(4) Napoli-Signorelli. *Vicende della coltura nelle due Sicilie.*, vol. V, pag. 272. Napoli, 1811.

(5) *Elogi Accademici della Società degli Spensierati di Rossano*, descritti dal dottor Sig. D. Giacinto Gimma. In Napoli, MDCCIII, p. 156 et suiv.

résida en 1678. Par ses fréquentes discussions, il éloigna de Galien et d'Aristote le médecin Aurèle Salice qui fonda ensuite l'académie des *Coraggiosi* (1682).

II

Si l'on considère à la fois les diverses parties de l'Italie, c'est dans le dernier tiers du ^{xviii}^e siècle que Lucrèce et Gassendi y jouirent de la plus grande fortune. Ensuite, la faveur alla plutôt à Descartes, en même temps que les champions de la foi religieuse se tournaient contre lui. Au contraire, entre 1670 et 1693, ils redoutèrent surtout l'influence des deux premiers philosophes nommés. Beaucoup, en effet, crurent l'impiété inséparable de la doctrine corpusculaire.

Parfois, on ne peut déterminer si c'est de Lucrèce ou de Gassendi que se réclament les Italiens ainsi soupçonnés d'incrédulité. Tel est le cas de certain étudiant de Bologne. Dans une thèse, vers 1665, il avait avancé que les principes matériels des choses sont les atomes. Un moine l'attaqua comme hérétique, mais fut sévèrement blâmé par le cardinal légat (1). Nommons aussi Élie Astorini (2). Né en 1651 à Albidona, dans la province de Cosenza, il avait, dès l'âge de seize ans, revêtu l'habit des carmes. A la mort de son père, on lui permit de se retirer quelques mois dans sa famille. Peu satisfait de la routine péripatéticienne, il mit à profit sa liberté pour étudier Lucrèce, Galilée, Gassendi, Descartes, Hobbes et le Père Mersenne. Retourné parmi ses confrères, ordonné prêtre et nommé professeur de philosophie et de théologie à Cosenza, il y enseigna

(1) « Viemmi in acconcio il raccontare a V. A. ciò, che accadde pochi Anni addietro nello studio medesimo di Bologna, e che a me fu riferito dal Fracassati mentr' era in Pisa. Espose al Pubblico uno scolare alcune sue Filosofiche Conclusioni, fra le quali una vi si era che asseriva i principi materiali delle cose esser gli Atomi. La vide un frate pure scolare, e parendogli di far gran cose ne fe stampar subito un'altra, nella quale si vantava di sostenere, che la detta conclusione era Ereticale, o almeno in Fede pericolosa. Seppe ciò l'Eminentiss. Cardinale Legato, e fatto a se venire il Frate, e bravatolo, e minacciatolo di severissimo gastigo se avesse mai più avuto simil ardire, se ne fe dare tutte le copie, e glielie fece tutte abbrugiare in Pubblico. » P. 33, de la *Risposta apologetica* dell' Avvocato Francesco Marchetti. — Le père de ce Marchetti rapportait ce fait en 1670.

(2) *Elogi Accademici della Società degli Spensierati*, p. 387 et suiv.

les théories corpusculaires. Le visiteur général de son ordre fut frappé par sa facilité à improviser des leçons à la fois élégantes et très nourries. Il l'engagea à la prudence : il fallait craindre les murmures des gens timorés et les critiques des envieux. Au contraire, Astorini répandit ses idées d'autant plus volontiers, qu'elles séduisaient les nobles. On l'accusa d'impiété; on le soupçonna de pratiquer la magie, car un tel talent et des connaissances si vastes ne semblaient pas naturelles chez un si jeune homme. Il quitta Cosenza; on le trouve à Bari en 1683. Si le parti des modernes l'y accueillit presque avec enthousiasme, Astorini y fut, en revanche, l'objet de nombreuses tracasseries; il conçut même de telles craintes pour sa liberté, qu'il crut prudent de passer à l'étranger. Après diverses aventures, il fit amende honorable à ses supérieurs et put rentrer en Italie. En 1690, il enseignait la philosophie à Sienne.

Voici maintenant des exemples d'attaques dirigées de façon très nette contre le gassendisme en particulier. A Rome, sous le pontificat d'Innocent XI (1), il avait tant progressé que divers médecins mirent tout en œuvre pour le faire condamner. Le pape réunit quelques membres du Sacré-Collège et leur soumit le cas. Le cardinal d'Estrées était alors chargé des affaires de France. Il se rappela ses rapports amicaux avec le chanoine de Digne. C'est lui qui avait, en 1648, amené la réconciliation de celui-ci avec Descartes. Il soutint qu'il était injuste d'attaquer un catholique intègre, tandis qu'on recom-

(1) « Nonnulli Medici in numero eorum erant, qui novos philosophos de labefacta religione accusabant. Ii sublimitate doctrinae, qua pollere dicebantur, cum magnam gloriam potissimum apud Romanos essent consecuti... id sunt conati ut auctoritate Pontificis Maximi opera Petri Gassendi, ac ceterorum philosophorum contra Aristotelem sententium proscriberentur. Delata causa ad selectos judices ex Cardinalium Collegio, in medium protulerunt indicem ejusmodi librorum. Intercessit Cardinalis Etraeus, atque apud Collegas contendit, injurium esse improbare Gassendi opus, hominis integri animi, Galli, Catholici, et licentiam permittere legendi, sin minus approbare Aristotelis idolatrae libros, quibus complures contineri errores et falsas opiniones ex eodem Gassendo cognosci plane ad veritatem poterat, atque inter cetera mundum aeternum esse, et cum corporibus simul animos interire. Hac ratione Sapientissimi Patres adducti, consiliis accusatorum obstiterunt. Itaque decreto Innocentii XI cautum fuit, ne quisquam auderet voce scriptoque reprehendere censoria auctoritate eas sententias, de quarum falsitate pronunciatum a Sede Apostolica non esset judicium. » P. 628-629 de *Historiae Acad. Pisanae Vol. III.*

mandait Aristote, un idolâtre dont Gassendi lui-même dénonçait les idées scandaleuses sur l'éternité du monde et la mortalité de l'âme. Innocent XI, après avis de la commission, déclara que personne ne devait blâmer des doctrines toujours tolérées par le Saint-Siège.

Sauvé cette fois, le gassendisme fut de nouveau mis en cause, au début de 1693. Un jésuite bien informé écrivait alors à Viviani qu'au Saint-Office on se préoccupait vivement de prohiber les œuvres de tous les auteurs de « physiques modernes ». En tête de liste on inscrivait comme surtout dangereux Gassendi et deux autres célèbres ennemis des péripatéticiens. Les principaux personnages appelés à se prononcer étaient des religieux qui, à d'autres moments, avaient fait effort pour obtenir une telle mesure. Or, les circonstances actuelles les favorisaient, ils sauraient en profiter : l'Inquisition retenait, en effet, sous les verroux des malheureux qui, disait-on, s'étaient servis des livres visés, pour répandre leurs erreurs (1). Nous ne voyons pas que ces menaces aient été suivies d'effets.

Comment s'expliquer que plusieurs fois, en Italie, on ait invoqué les intérêts de la religion contre le philosophe français ? Était-ce une simple calomnie forgée par des routiniers aux abois ? On sait quelle réforme introduisit Gassendi. Traitant les dix catégories d'inepties et la doctrine des propositions de futilité, il rejeta dédaigneusement le péripatétisme. Puis, ayant redressé les légendes relatives à la vie d'Épicure (2), il entreprit

(1) « Tutta Roma sta in arme contra i Matematici e fisico-matematici. Si sono fatte e si fanno Congregazioni Straordinarie de' Cardinali del S^o Offizio, e avanti al Papa, e si parla di fare proibizioni generali di tutti gli Autori di Fische moderne, e se ne fanno liste lunghissime, e tra essi si mette in capite Galileo, il Gassendo, il Cartesio, e come perniciosissimi alla Repubblica letteraria e alla sincerità della Religione. I principali a dare giudizio d'essi saranno Religiosi, i quali in altri tempi hanno fatti sforzi per far uscire tali proibizioni ed al presente si sapranno ben prevalere della buona congiuntura che ne hanno per la causa di alcuni Medici e Legisti di Napoli, ivi, e qui carcerati dal S^o Tribunale i quali si dice che si prevalessero di tali dottrine e libri per aprire la strada a i suoi errori. » Lettre du P. Baldigiani à Viviani (25 janvier 1693), publiée pour la première fois à la page 133 des *Miscellanea Galileiana inedita. Studi e ricerche* di Antonio Favaro. Venezia, 1887. — Le P. Baldigiani occupait lui-même des fonctions au Saint-Office.

(2) *De vita, moribus et doctrina Epicuri libri octo*. Lyon, 1647. — *De vita, moribus et placitis Epicuri, seu animadversiones in librum X Diogenis Laertii*. Lyon, 1649.

de réhabiliter les idées de ce dernier en les corrigeant et les épurant. Le titre même de son principal ouvrage prouve quelles intentions il voudrait se faire attribuer : *Gassendi Syntagma philosophiae Epicuri cum refutationibus dogmatum quae contra fidem christianam ab eo asserta sunt.* — Certes il ne suffirait pas, pour accuser Gassendi d'impiété, de lui reprocher ses théories atomistiques. Une grande différence le sépare d'Épicure. Pour ce dernier, il y a sans doute des dieux, mais ils vivent oisifs et le monde n'est pas leur œuvre; à part eux, rien n'existe, sinon le vide et les atomes solides, étendus et doués de mouvement. Le hasard seul préside à la rencontre ou à la séparation de ces éléments. Une de ses combinaisons a produit l'univers actuel, une autre pourra le détruire. Quant à l'âme, il la juge une réunion de corpuscules plus légers et plus rapides. Gassendi, au contraire, est un prêtre catholique, et son Église enseigne que Dieu a tiré le monde du néant où il le fera retourner à son gré. Aussi le philosophe français enlève-t-il aux atomes l'éternité. Notons cependant que, malgré ces apparences, son orthodoxie n'est aucunement démontrée. Ne faut-il pas le considérer comme un esprit habile qui acheta, au prix de quelques prudentes concessions faites aux spiritualistes, le droit d'enseigner un matérialisme déguisé? Même de nos jours, ce problème n'est pas résolu, bien qu'on puisse l'aborder avec une sérénité dont étaient moins capables les contemporains ou les hommes qui vécurent peu de temps après eux (1).

Si Gassendi excita la défiance de beaucoup d'Italiens, on conçoit qu'à plus forte raison Lucrèce les ait effrayés. Ils n'estimèrent pas assez robuste la foi religieuse de leurs concitoyens pour permettre qu'on facilitât à ces derniers la lecture du *De natura rerum*. De là leur colère contre Alexandre Marchetti.

Depuis 1659, il appartenait au corps enseignant de l'Université pisane (2). A partir de 1677, il occupa la chaire de mathé-

(1) Francisque Bouillier, dans son *Histoire de la philosophie cartésienne* t. I, ch. XI; Albert Lange, dans *Geschichte des Materialismus*, t. I, 1873, p. 234, considèrent Gassendi comme un matérialiste. L. Mabileau, *Hist. de la philos. atomistique*, p. 405, déclare que c'est trop s'avancer. Ph. Tamizey de Larroque, *Documents inédits sur Gassendi* (*Revue quest. hist.* 1877, 2), n'hésite pas à voir en Gassendi un spiritualiste.

(2) Voir dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, tome XXI, page 213, *Elogio del Signore Alessandro Marchetti*. — Sur l'audace de Marchetti dans

matiques restée vacante après le départ de Borelli, son maître et ami. Son antipathie contre les péripatéticiens s'était manifestée dès l'époque où, simple étudiant, il leur avait appris à redouter les traits de ses piquantes satires. Devenu professeur, il ne sut jamais prendre sur lui de les ménager, dans les cercles, et même en plein cours publics. Il ne se bornait pas à vanter, en toute occasion, la méthode expérimentale; il propageait l'atomisme. On connaissait son faible pour Lucrèce qu'il a traduit en vers encore très estimés aujourd'hui (1). Il avait commencé ce travail avant 1664; en 1669, il se mit à le repolir et y apporta la dernière main (2). C'est à Cosme III qu'il rêvait de le dédier.

En 1670, il avait déjà traité avec un éditeur et fait imprimer le frontispice, lorsque le cardinal Léopold de Médicis lui ordonna de renoncer à son entreprise; pour le consoler, il lui conseillait de déposer à la bibliothèque du grand-duc deux copies de l'œuvre manuscrite : de la sorte il resterait trace de celle-ci. A quel mobile obéit le prince ? En cette même année, les péripatéticiens de Pise dénoncèrent plusieurs professeurs comme initiant les jeunes gens à la philosophie de Démocrite et, par suite, disaient-ils, comme les entraînant à l'impiété. Marchetti, on s'en souvient (3), répondit au nom de ses collègues : s'il reconnut le fait, il nia la conséquence. On enseignait, disait-il, l'atomisme, en le purifiant de ses impiétés. Mais ne se contredisait-il pas, en voulant mettre à la portée de tout le monde un exposé complet du système, sans l'accompagner d'aucun commentaire destiné à en combattre certaines parties ? Il fournissait ainsi des armes à ses accusateurs. Le cardinal jugea l'ouvrage dangereux pour les croyances spiritua-

ces discussions, voir *Vita e poesie* d'Alessandro Marchetti da Pistoia, Venezia 1755, pages 23-24, avec les lettres de Malpighi à Marchetti (4 janvier 1661) et de Borelli à Marchetti (13 janvier 1667).

(1) Pour la valeur de cette traduction et les oppositions qu'on lui fit au point de vue littéraire, voir la préface de la traduction de Lucrèce de Marchetti, édit. Barbèra, 1864. Elle est de Carducci, et reproduite dans les *Primi Saggi* de cet auteur (Bologne 1889). — Cf. aussi Cesare Ghetti, *Notizie su la vita e le opere di A. Marchetti con appendice di poesie inedite*. Fermo, 1900.

(2) Crescimbeni, *Commentari intorno all' Istoria della Volgar poesia*. Venezia, 1731, t. I, page 395.

(3) Voir plus haut p. 125-126.

listes ou de nature à paraître vraisemblablement tel (1). Plus tard, il consentit à lever son interdit sous deux conditions : d'abord Marchetti supprimerait de son manuscrit tout ce qui pouvait nuire à la foi chrétienne, ensuite, il le soumettrait au Saint-Office à Rome. Le traducteur considérait que corriger ainsi Lucrèce, c'était le défigurer ; pour ce motif, on ne pouvait rien supprimer notamment au troisième livre relatif à la matérialité de l'âme (2). Aussi n'opéra-t-il à son œuvre que des changements superficiels qui ne parvinrent pas à satisfaire les inquisiteurs (3). Sa plus grande preuve de condescendance fut une préface où il reconnaissait qu'en beaucoup d'endroits le poème de Lucrèce combat les vérités surnaturelles. Mais, disait-il, il n'avait pas cru pécher en le revêtant d'une parure toscane, puisque ni le texte latin, ni la version française n'étaient prohibés. D'ailleurs, la plus solide philosophie et la plus robuste poésie recommandent le *De natura rerum* ; il ne contient que des erreurs manifestes et grossières au point de ne pouvoir séduire personne. Toutefois, par pure précaution, une croix signalerait les passages scabreux (4).

(1) *Risposta* XII, p. 32 (dans la *Risposta apolog.* dell' Avv. Francesco, Marchetti, ouv. cité). « Si credon forse questi sgraziati, che per pigliare alcun di noi di Democrito qualche Dottrina, e si neghi con esso lui la Provvidenza, e si dia l'arbitrio del mondo al Caso, si creda l'anima mortale ed altre simili stolidezze, o sciocchezze sue, le quali tutte son da noi, non solo come empietà, ma anco, come cose pazze, e ridicole rigettate. »

(2) Voici un passage de lettre de Marchetti, cité p. 54 par C. Ghetti, *Notizie sulla Vita e le Opere di A. Marchetti*. « Il terzo libro il cui argomento è tutto empio, pigliando a provare in esso principalmente che l'anima non è immortale, castrato diverrebbe oscuro. »

(3) Voir C. Ghetti, *ouv. cité*, p. 56, comment Marchetti ne put s'entendre avec le reviseur romain.

(4) Telle est, en résumé, cette protestation au lecteur, telle que la donne le *Giorn. de' Lett. d'It.* t. XXI, p. 242-243. « T. Lucrezio Caro nacque Gentile, e fu di setta Epicureo, onde non dee alcuno maravigliarsi, che egli in molti luoghi del suo Poema, e particolarmente nel terzo libro sia contrario alla religione. Io non per tanto non ho stimato male il tradurlo, sì per essere egli Autore di già permesso non solo nel proprio suo idioma latino, ma nel francese, e sì ancora molto più, perchè in esso fra le tenebre di pochi errori si veggono da per tutto lampeggiare raggi vivissimi d'un' ingenua, e saldissima Filosofia, e d'una nobile, e robustissima Poesia. Senza che le ree, e malvage cose, che vi son dentro, e che a' lor luoghi con questo segno + si noteranno, sono al mio credere manifestissimamente false, onde non può al certo in niun modo la pietà, nè la fede d'alcun Cristiano restarne offesa. » Le texte publié par Rolli, en

En 1680, Marchetti avait perdu tout espoir et il écrivit, le 2 décembre, à Magliabechi (1) : « Quant à mon *Lucrèce*, je n'en parle plus ». Mais il y avait alors dix ans que les exemplaires manuscrits circulaient fort nombreux. S'il faut en croire le fils de l'auteur, depuis la découverte de l'imprimerie, aucun livre ne fut aussi souvent reproduit à la main (2). On exprimait partout le désir de le connaître. Michel-Ange Ricci demandait à Marchetti, le 20 septembre 1670, deux copies destinées l'une à lui-même, l'autre à un des prélats les plus en vue de la cour pontificale. De Bruxelles, l'internonce, Monseigneur Antoine Davia, écrivit à François Redi (3), en 1689, le priant de lui communiquer cette œuvre ; de toute part, en effet, lui revenait le bruit que la beauté du poème latin était encore accrue par l'élégance de la version. Redi lui-même faisait le plus grand cas de celle-ci, il la jugeait digne d'être imprimée en caractères d'or (4). Le prince Jean-Gaston, fils de Cosme III, récompensa l'auteur en le faisant élire à la *Crusca*. François-Marie de Médicis et César d'Este voulurent, eux aussi, lire le *Lucrèce* de Marchetti (5). Enfin, un long passage en fut inséré dans un roman pastoral de Crescimbeni, où celui-ci attestait qu'un très grand nombre d'Arcadiens s'étaient enthousiasmés pour la fameuse traduction (6).

1717, n'est pas pareil, bien que le sens soit à peu près le même. On y lit notamment : « Sappi però ch' io talmente abborrisco gli empi suoi Dogmi intorno all' anima umana ed al sommo Iddio, e sì fattamente gli detesto, che per difesa de' loro contrari sarei prontissimo non solo ad impiegare tutto l'ingegno e le forze mie, ma anco a spargere tutto il mio sangue, avvegachè io mi pregi veramente d'esser Filosofo ; ma più mi glori d'esser Cristiano. »

(1) Carducci, (*préface citée*), tire ce renseignement de lettres inédites de Magliabechi.

(2) *Vita d'Alessandro Marchetti* scritta dall' Avvocato Francesco suo Figliuolo, page 34. — Elle se trouve dans *Vita e poesie* d'Aless. Marchetti.

(3) *Lettere* di Francesco Redi, tome I, page 217.

(4) *Lettere* di Francesco Redi t. II, p. 128. Lettre à Lanzoni.

(5) *Vita d'Alessandro Marchetti*, ouvrage cité. On trouve d'autres témoignages d'admiration rendus à l'œuvre de Marchetti dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXI, p. 244 et suivantes. — Voir aussi C. Ghetti, ouv. cité.

(6) *L'Arcadia* del Canonico Gio. Maria Crescimbeni Custode della medesima Arcadia. In Roma, per Antonio de' Rossi, 1711. — Marchetti est mort en 1714. Le passage rapporté (p. 56 et suivantes de l'*Arcadia*) est celui où Lucrèce explique les causes de la peste, en général, et décrit la fameuse peste d'Athènes.

A Naples, elle se répandit d'autant mieux que, pendant trente ans environ, les partisans des modernes y jouirent d'une grande liberté. En 1661, les nobles s'étaient révoltés contre un certain Piazza, député par le pape pour les affaires du Saint-Office (1). Installé dans un couvent, il y recevait les avis des dénonciateurs et enquêtait contre les gens suspects d'hérésie. Ayant incarcéré un religieux coupable d'avoir prêté à un ami un livre jugé peu orthodoxe, il mit le comble à la colère publique. Le vice-roi dut faire relaxer la victime et pria Piazza de quitter Naples sans délai.

Vers 1690, l'Inquisition (2), inquiète des progrès de la philosophie moderne dans cette ville, tente de s'y réinstaller. Elle y établit un de ses représentants, Gilbert, évêque de la Cava. Il exerce son office par des procès occultes et avec tant de rigueur que souvent il contraint des prévenus à se reconnaître hérétiques, alors qu'ils sont coupables seulement de professer la philosophie moderne, et qu'on ne peut formuler contre eux aucun acte précis d'hostilité au catholicisme. Les personnages les plus accrédités se plaignaient. Le vice-roi, le comte de San-Stefano, après l'avis favorable du conseil dit collatéral, décida le départ immédiat de ce tyran, fit rouvrir les prisons dont ce dernier s'attribuait la propriété, et transporta les détenus dans les geôles de l'archevêque (septembre 1691). Chargé par la cour d'Espagne de prononcer sur leur sort, ce prélat obligea deux d'entre eux, tout au moins, à confesser et à déplorer publiquement, le 16 février 1693, les erreurs qu'on leur attribuait. Nous ne savons s'ils méritaient l'accusation d'athéisme portée contre eux, mais il est curieux de constater quelles conséquences le cardinal Cantelmi attribue à leur libertinage et comment il croit pouvoir l'expliquer. Dans le discours qu'il prononça lorsqu'ils abjurèrent, il les dénonce comme les auteurs responsables des derniers tremblements de terre et des récents cas-de peste. Si ces fléaux ne s'étaient pas prolongés davantage, on le devait aux gens de bien : par égard pour eux, le ciel s'était montré clément. L'exemple de ces deux malheureux, ajoutait-il, prouvait qu'il fallait fuir comme des serpents venimeux les livres infectés d'hérésie et d'athéisme, surtout le *De*

(1) Giannone, *ouv. cité*, tome IV, p. 120.

(2) *Id.*, p. 140.

natura rerum et la traduction inspirée de Satan qui ne trouvait, hélas ! que trop d'approbateurs (1).

Plus tard, Baretti (2), dans sa *Frusta*, parlant du *Lucrece* italien, en attribua le succès à ce qu'il combattait les bonnes mœurs et les commandements religieux. Faut-il donc voir des athées dans tous les hommes illustres par leur naissance ou leurs dignités, qui désirèrent le lire ? Ou bien en fut-il de lui comme de beaucoup d'ouvrages prohibés ? L'interdit dont ils sont l'objet avive la curiosité de gens qui ne les approuvent pas toujours après en avoir pris connaissance.

En tout cas, si le poème toscan eut beaucoup d'admirateurs, l'entreprise déplut à divers esprits éclairés que n'effrayaient

(1) Voir *Saggio di Stor. lett. del Sec. XVII*, p. 74-75. La traduction « è stata censurata... da... gravissimi prelati, tra' quali mi viene alla mente l'Eminentissimo *Cantelmo*, Arcivescovo di Napoli, il quale per essersi scoperto nella predetta Città, che *Gio. Andrea de Magistris*, e *Carlo Rosito* speciale di medicina insegnavano l'Ateismo, prima della pubblica e solenne abiura degli errori da costoro professati, fece questo Prelato nella sua chiesa cattedrale il dì 15 febbrajo 1693 un sermone, in un capitolo del quale leggesi quanto segue : « E per dar ora negli orrori di questo spettacolo qualche motivo di conforto agli animi vostri religiosissimi, vi metto in considerazione, come ora si rendono palesi quelle mani sacrileghe, le quali con irritare l'indignazione divina hanno posto fuoco alle mine de' Terremoti scoppiati pochi giorni sono con tanto spavento, ed hanno più recentemente provocato il flagello della peste estinto miracolosamente per essere prevaluto il merito de' buoni alla malizia de' cattivi. Imperocchè sapendosi gli autori de' mali si rende più facile il placare l'Ira Divina col troncar affatto le teste di quest' Idra, e con l'applicazione de' validi rimedi preservativi, principalmente coll' imprimere negli animi di alcuni giovani mal consigliati, li quali *non cognoverunt literaturam*, pur ardiscono francamente *introire in potentia Domini*, coll' imprimere, dico, negli animi di costoro la santa massima dell' Apostolo *non plus sapere quam oportet sapere* in punti di religione, e rendendogli insieme persuasi della necessità indispensabile di fuggire come mostri velenosi i libri infetti d'eresia, e dell' infame ateismo, e specialmente l'empio *Lucrezio traslato* per arte del Demonio in metro Italiano, pur troppo applaudito, e altri autori di simil farina, tanto più esecrandi, quanto che usciti in luce, mentre risplendeva il lume dell' Evangelio. » — Voir aussi Fabroni. *Hist. Ac. Pisanae* vol. III, p. 627.

(2) *La Frusta Letteraria* di G. Baretti aggiuntovi *Il Buc Pedagogo* del Padre Appiano Buonafede. Milano, 1875. Vol. II, p. 11 et 13, à propos du *Saggio di Stor. Lett. Fior. de Nelli*, Lucca, 1759. « Quell' Alessandro Marchetti il di cui nome sarebbe oggi poco meno che ignoto, se non fosse stampato in fronte all' anticristiana traduzione del poema di Tito Lucrezio Caro. ... Nè quella traduzione avrebbe certamente lo spaccio che ha, se non fosse oggi la moda di gridar miracolo, tosto che si vede qualche libro contrario a' dettati del buon costume, o ai comandi della religione. »

pas, en général, les tentatives faites pour ruiner l'école péripatéticienne. Tels furent, outre le cardinal Léopold de Médicis, Grandi (1), Nelli (2), Lami (3). De plus, lorsqu'en 1717, le livre fut sur le point de paraître à Londres, grâce à Paul Rolli (4), et qu'on chargea Muratori (5) de sonder le duc de Modène à qui on voulait le dédier, l'ambassadeur choisi dut accomplir sa mission avec peu de zèle, car il jugeait dangereux le *De natura*

(1) Remarquant qu'un poème philosophique projeté par Marchetti n'avait jamais paru, Guy Grandi ajoutait : « Nè però è gran danno della repubblica letteraria il rimanerne privati, non potendo cotal filosofia in versi esser altro che un rancidume di dogmi epicurei, già divulgati pur troppo nel suo Lucrezio, opera più degna della luce delle fiamme che di quella dei torchi, per l'empietà ed oscenità lasciatevi dentro invece di correggerla almeno con penna cristiana. » Niccolò Ripardieri (pseudonyme de Grandi), *Antilunario*. Cauzatti, Dublino, 1711.

(2) Pieusement dévoué à la mémoire de Galilée; d'autre part très hostile à Marchetti. Voir p. 83, n. 2, le titre de son livre sur Galilée.

(3) « Ognuno sa quanto giustamente ed utilmente la S. Chiesa Romana abbia proibita la versione di Lucrezio, poeta in verità gentilissimo ma empio al sommo, come deve essere un Epicureo par suo. » (*Novelle letterarie*. Firenze, MDCCLXII, t. XXIII, p. 15). — Lami dirigeait ce journal.

(4) *Di Tito Lucrezio Caro, Della natura delle cose Libri sei, Tradotti da Aless. Marchetti Lettore di Filosofia e matematica nell' Università di Pisa et Accademico della Crusca*. Prima ediz. Londra, per Giovanni Pickard, MDCCXVII.

Après le veto de Leopold et de Cosme III, les amis de Marchetti et lui-même s'étaient opposés de toutes leurs forces à ceux qui voulaient publier l'œuvre complète à Venise, à Naples ou hors d'Italie : ils redoutaient les foudres de Rome et de Florence. Voir *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXI, page 242.

(5) « Gloriosa per l'Italia è l'impresa a cui s'è posto il nostro Sig. Rossi di pubblicare costì la famosa versione di Lucrezio, et io non mancai di promuovere subito l'affare della dedicazione al Padron serenissimo, nè ci volle gran fatica ad indurre l'Altezza serenissima ad accettare una cosa che per vari titoli ridondava in sua gloria. Ma tornato io dall' Altezza serenissima di lì a tre giorni, trovai con mio dispiacere mutato il pensiero. Fra l'altre cose che caddero nel ragionamento, si venne anche alla stampa della suddetta Opera Italiana, e alla dedicazione. Allora uno di questi più dotti cavalieri... accidentalmente disse che in Italia non se n'era mai voluto permettere la stampa : la qual proposizione ne tirò seco dell' altre, e si concluse che l'opera sarebbe qui tosto proibita. Su questo riflesso, mi disse l'A. Ser. che scrivessi a V. S. che avrebbe molto gradito il pensiero cortese del Rossi, che non potendone esser impedita la proibizione, e questa non potendo se non riuscire di poco decoro a S. A., perciò V. S. il ringraziasse del suo buon animo, ma che non poteva accettare la dedica suddetta. Dissi io quel che seppi, ma non seppi dir tanto da far mutare ecc. sentimento. » *Epistolario* de Muratori t. V, lettre 1630. « A Giuseppe Riva in Londra Modena 24 Luglio, 1716. » .

rerum, original ou italien (1). Quant au prince, il se laissa rap-peler qu'on n'avait jamais autorisé l'œuvre à paraître dans la péninsule. Il redouta qu'à peine publiée, elle ne fût prohibée : un personnage de son rang ne pouvait recommander de son nom un livre destiné à un tel sort. Il refusa net (2). Il ne s'était du reste pas trompé ; des malheureux, poursuivis devant l'Inquisition pour athéisme, reconnurent avoir lu le *Lucrèce* traduit. Il n'en fallut pas davantage pour décider le tribunal de l'Index à l'inscrire dans sa liste, le 16 novembre 1718.

III

Rolli avait représenté dans sa préface que si le poète latin semblait un ennemi dangereux de la foi, il ne fallait pas non plus épargner les autres classiques anciens ; tous en effet professent des maximes contraires à la religion chrétienne, mais, en réalité, sont également inoffensifs ; on leur demande de nous procurer un plaisir esthétique et, en même temps, de nous documenter sur l'histoire de la pensée humaine. Il a beau dire ; quand on réfléchit à l'état des croyances spiritualistes en Italie, dans le dernier tiers du xvii^e siècle, on ne s'étonne pas des alarmes où la diffusion de l'atomisme jeta parfois des chrétiens sincères. Elle les inquiétait d'autant plus qu'elle coïncidait avec une incrédulité très répandue.

Sans doute, vers 1690, le médecin Joseph del Papa tentait de faire admettre par Cosme III qu'on pouvait adopter la théorie corpusculaire pour rendre compte plus clairement de certains phénomènes physiques, sans imiter en tout le vil troupeau

(1) Malgré le ton de la précédente lettre, qu'il savait destinée à être vue de l'éditeur Rolli, désigné ici sous le nom de Rossi, Muratori n'approuvait pas l'entreprise. Le 23 juillet 1717, il écrivit à Alexandre Pompée Berti : « Il Lucrezio e le Satire dell' Ariosto sono indubitamente state stampate in Londra, ma un brutto regalo al pubblico è quello di un Lucrezio sì fatto. » *Epistolario*, t. V, lettre, 1650. — Plus tard, dans son traité *Delle forze dell' intendimento umano*, Venezia, 1748, il ne cachera pas son aversion pour Lucrèce (ainsi, aux pages 238, 258). Aux p. 298 et suiv. il expose, afin de les combattre ensuite, les difficultés soulevées par le poète latin contre l'immortalité de l'âme. A la p. 313, il adresse des conseils à ceux qui pourraient se laisser entamer par des auteurs impies, entre autres par Lucrèce.

(2) *Saggio di Storia letteraria Fiorentina*, page 75.

d'Epicure (1). De plus, voici l'exemple que Magalotti citait à la même époque pour montrer en quels cas lui-même et une partie des savants italiens recouraient à Démocrite. On voit l'ambre attirer la paille. Affirmera-t-on, comme les péripatéticiens : c'est le résultat d'une sympathie, ou d'une vertu occulte ? Alors on n'éclaircira rien. Que faire donc ? S'aider de la doctrine atomistique et dire : si l'on ouvre les pores de l'ambre en le chauffant ou en le frottant, il s'en échappe certains filaments invisibles à cause de leur extrême subtilité ; ceux-ci, rencontrant des corps légers, s'y collent ou s'y accrochent et les entraînent avec eux, en retournant vers les orifices très étroits d'où ils sont eux-mêmes sortis (2). — Parmi les Italiens qui, à l'occasion, tenaient un tel langage, Magalotti ne croyait pas être seul à se détourner de Lucrèce pour résoudre les problèmes surnaturels. Pourquoi la secte péripatéticienne jugeait-elle tous les atomistes des impies ? Est-ce qu'elle-même suivait en tout point la doctrine d'Aristote ? Non, elle était disciple de saint Thomas qui avait adapté cette philosophie aux exigences de la religion. Rien ne prouvait qu'on ne pût rendre le même service aux théories corpusculaires : un personnage éminent par son savoir, sa vertu et sa dignité y avait même pensé (3).

Notons-le toutefois, si l'ancien secrétaire du *Cimento* professait que l'on peut être atomiste, tout en restant bon catholique, il n'allait pas jusqu'à nier que beaucoup, entre les partisans de ce système, n'eussent perdu la foi. Il a composé contre l'athéisme 37 lettres que nous rapprocherons des témoignages portés par Salvator Rosa, Benoît Menzini, Paul

(1) Voir tome I, page XXXV des *Consulti Medici* del dottore Giuseppe del Papa Archiatro della Corte di Toscana. In Roma, MDCCXLIII.

(2) « La parte più sana di quegli, che spiegano le cose naturali alla mente di Democrito, e d'Epicuro, non se ne slontana poi meno nelle soprannaturali, di quello che siano costretti i Peripatetici a slontanarsi dalla mente d'Aristotile nello spiegare gli articoli più principali, che servono di fondamento alla Fede. » P. 11 des *Lettere familiari* del Conte Lorenzo Magalotti. In Venezia MDCCXI.

(3) *Id.* p. 99. « Sappiate, che un Personaggio grandissimo per dottrina, per virtù, e per dignità, che viveva, non sono ancora molti anni in Roma, mi disse una volta, aver Egli già posto mano a questa riforma, e promettersi, levata quella prima pelle di Lupo alla Filosofia di Democrito, di farla o apparire, o divenire una Pecora. » — S'agirait-il de Milani dont nous avons rapporté plus haut le projet ? (Voir plus haut, p. 130, n. 3.)

Segneri, Fulvius Frugoni sur l'incrédulité qui régnait en Italie, entre environ 1660 et 1690.

Magalotti ne prend pas au sérieux les prétendus esprits forts qui, à table, dans les salons, auprès des femmes, se donnent une attitude crâne, en plaçant des mots audacieux, mais qui, une fois rentrés chez eux, passent une nuit agitée : le remords les harcèle (1). Ils ressemblent un peu au fanfaron que Menzini peint sous le nom de *Gargilio*. Jouit-il d'une bonne santé ? Il éprouve une gaieté folle dès qu'on lui parle de Dieu, d'âme immortelle, de vie d'outre-tombe. Il ne voit partout que l'œuvre du hasard ; il compare les doctrines spiritualistes aux contes des Grecs (2). C'est qu'il tient à profiter des biens d'ici-bas sans la moindre gêne ; loin de lui donc tout ce qui pourrait l'en détourner ! Mais la maladie modifiera son attitude (3).

Magalotti ne se laisse pas non plus effrayer par tous ceux qui ne protestent pas contre les hardiesses des blasphémateurs ou même y applaudissent. Il veut voir en eux des gens timides ou prudents (4). Mais il faut bien que, parmi les hommes réputés incrédules, il en suppose un certain nombre sincères, puisqu'il entreprend de démontrer, non pas, il est vrai, l'immortalité de nos âmes, mais la faiblesse des arguments invoqués contre elle, vers 1680.

Selon Salvator Rosa, beaucoup d'Italiens avaient perdu la foi, au spectacle de l'immoralité contemporaine (5). Comment,

(1) *Id.* p. II.

(2) L'impie dit que :

« Il tutto è a caso : a caso tuona
Iddio su gli empj, e che son fole Argive,
Ciò che tra noi di spiritual risuona. »

Satire X de Menzini, à la suite du tome III des *Rime* di Benedetto Menzini. In Firenze, MDCCXXXI.

(3) « Ma quando l'epa avrà fracida e mezza,
O ch'ei sarà per la quartana stracco,
Che sì, che in la paura li s'incevezza. » (*Id.*)

(4) *Lettere familiari*, page 41.

(5) *Satire Odi e Lettere* di Salvatore Rosa illustrate da G. Carducci. Firenze, G. Barbèra, 1860.

« Or che fate là su voi che la cura
Di dispensar avete e pene e premi
E governate il fato e la natura ?
Come accordate sì diversi estremi,

disaient-ils, admettre la Providence, alors que l'hypocrisie règne en maîtresse, que le vice triomphe et que les faibles sont écrasés sans pitié ? Magalotti, lui aussi, a connu des personnes qui rendaient autrui responsable de leur athéisme (1). « Quoi ! disaient-elles, ceux qui passent pour le plus versés dans la théologie, ceux dont le caractère sacré semble annoncer d'inébranlables convictions, les interprètes mêmes de livres où Dieu menace les pécheurs de la mort éternelle, sont les premiers à violer une loi qu'ils prétendent divine. Quelle inconséquence, ou plutôt quel aveu ! Si quelqu'un jouissant d'une puissance non douteuse nous interdisait d'entrer dans une maison sous peine de mort, nous nous garderions bien d'y pénétrer. » Ces observateurs concluaient sans doute que souvent les ministres du culte versaient dans l'athéisme et ressemblaient à ce prédicateur aux mœurs dissolues, que flétrit un poète du temps (2) et qui ne croit pas au ciel dont il parle tant du haut de la chaire.

D'autres esprits forts moins nombreux élevaient des doutes plutôt sur le christianisme que sur Dieu lui-même. Ils étaient choqués par les passages contradictoires ou les obscurités qu'ils croyaient trouver dans les Écritures (3).

Chez plusieurs, l'irrégion pouvait être une conséquence de leur dédain pour les âges écoulés. « Étant donnés, disaient-ils, les progrès qu'ont accomplis les sciences depuis environ cent ans, nous ne pouvons plus partager les croyances religieuses des siècles arriérés (4). »

Che il giusto mai non abbia aura gioconda,
E che mai del gastigo il reo non temi?
E v'adirate poi, se illanguidisce
Di voi la stima, se a ragion per tutto
L' uom l'opre vostre critica e schernisce

(Satire V vers 55-60 ; 73-75).

(1) *Lettere familiari*, lettre XII.

(2) Menzini, Satire X, page 68, à la suite du t. III des *Rime*.

« Odi con che faconda, e larga vena
« Ei favella del Cielo ! Al Cielo, al Cielo,
« Grida in robusta infaticabil lena,
« Ma nell' entragno ei non ci crede un pelo ;
« Non è così ? Tu 'l sai, che seco in crocchio
« N' incachi spesso e la pietade, e 'l zelo : »

(3) *Lett. familiari*, lettre X.

(4) *Id.*, p. 121. « Voi dite non doversi pretenderè, che tutti quei concetti, che passavano per ragionevoli, quando il Mondo vagiva ancora in culla,

Enfin, voici parmi les incrédules ceux qui semblent le plus intéresser Magalotti; c'est à leur représentant qu'il s'adresse, il lui prête à peu près le langage suivant: « Je souhaiterais d'avoir la foi, j'estime qu'elle donne à ceux qui la partagent une quiétude digne d'envie. Mais je ne puis croire en Dieu, parce qu'il ne tombe pas sous mes sens et que, d'ailleurs, le raisonnement ne me révèle pas son existence (1). » Cet athée est un disciple de Lucrèce. Les propriétés des atomes éternels lui semblent suffisantes pour expliquer la formation du monde. A quoi bon supposer un Dieu qui, après avoir tout créé, organise tout? Et il se moque des récits de la Genèse. Magalotti, de son côté, n'affirme pas, sans doute, qu'ils s'imposent sans la moindre difficulté; mais il ne connaît pas de système plus plausible. Telle est, au contraire, la confiance de son adversaire dans la physique épicurienne, que, la jugeant inconciliable avec la foi chrétienne, il n'hésite pas à sacrifier cette dernière et à la condamner sans appel (2).

On ne peut soupçonner Magalotti d'accuser gratuitement d'athéisme beaucoup de ses contemporains, afin de jeter le discrédit sur le parti des modernes. Il est ancien secrétaire du *Cimento*, et on a vu que lui-même se donne pour un atomiste. Son attestation sert en quelque sorte à confirmer deux autres témoignages qu'on pourrait, à bon droit, suspecter, car les religieux qui les émirent suivaient, en philosophie, les errements de la vieille école. L'un est le minime François F. Frugoni. En 1675, évoquant les souvenirs de sa longue expérience, il déclare fort nombreux en Italie les athées (3), ou

sieno come tali ricevuti in oggi, che Egli ha aperto gli occhi, ed è slattato d'un pezzo. Esser delle Lettere, come dell' Armi: Gli Ercoli, gli Erittei, i Tesei, e gli altri fulmini dell' antica Guerra, aver fatto poco altro, che dar fuoco a quattro capanne di ladroncelli, e pure avergli consagrati la Grecia, dove oggi non fiderebbe loro una parlita di dugento Cavalli la Francia. Così se gli Agostini, i Gregori, i Grisostomi, scrivessero in oggi le medesime cose, che hanno scritto, non trapasserebbero a' secoli avvenire coll'istessa venerazione, che sono trapassati a questo nostro, mercè quel lustro venturiere di una stima acquistata nella cecità di quei tempi, ne' quali beato, chi aveva un occhio. »

(1) *Lettere familiari*, p. 33, 36, 41. « Io veggo la natura e non veggo Dio.... Venga la dimostrazione dell' esservi Dio, e io crederò senza intenderlo..... »

(2) *Lettere familiari*, I. VIII, IX, XI.

(3) « L'ateismo è divenuto hormai così famigliare, che appunto è un

plutôt les impies qui, sans nier l'existence de Dieu, disent que celui-ci n'a cure ni souci du monde; qu'enfer ou paradis sont des mots, rien de plus. D'ailleurs, le même écrivain ajoute qu'Épicure compte beaucoup de sectateurs qui, adoptant ses doctrines, ne les purifient aucunement pour les rapprocher du catholicisme.

Un des plus grands prédicateurs de l'Italie, un apôtre infatigable resté célèbre pour les nombreuses missions qu'il prêcha dans diverses parties de la péninsule, le Père Paul Segneri (1), constate en 1690, après vingt-cinq ans d'apostolat, combien il s'en faut que la foi anime tous ses compatriotes. Ils sont loin de travailler tous à la raffermir. Beaucoup tiennent la religion pour fausse, ou, tout au moins, connaissent le doute (2). Les athées auxquels il s'en prend refusent de croire en un Dieu qui n'est pas visible (3). En vain on les invite à le découvrir dans son œuvre et à s'élever jusqu'à lui par le raisonnement.

vezzo della perfidia la quale forma un monile, se pure non un capestro a i cuori dell' humanità imperversata. Si lusingano molti, come que' Pazzi, registrati nella Sacra Scrittura, che non vi sia Dio, o pur ch' egli passeggiando sopra i Cardini delle sfere, non consideri le loro Attioni, che hanno cotanto dello Sferico, e perciò alle rivoluzioni del castigo soggette. Non temono perciò Dio, non solo perchè non l'amano, ma ancora perchè lo sprezzano, tenendo che' l Paradiso sia Paradosso, che' l Inferno sia una favola. M' incontrai, per mia disgratia, ne' miei frequenti Peregrinaggi, ed anche nella stazione, in più luoghi di grand' Emporio, in alcuni forsennati, che facean gala del non credere in Dio. Uno tra gli altri così pertinace nell' opinione, come sfrontato in propugnarla, solea dirmi che' l Paradiso e l'inferno si trovavano solo nella Commedia di Dante. » Un peu plus loin, on lit au sujet d'Epicure: « Quel filosofo tenne anco che il mondo fosse non altro, che un' aggregatione di atomi simpativamente convenuti nella formatione de' corpi. Questa opinione la quale patisce molte sconvenienze, tanto più nella Filosofia Cattolica, hebbe, ed hà ancora, senza interpretatione diversa dalla mente dell' opinante principale, molti Settari. » Pages 439-440, 478, de l'*Epulone*; *opera melodrammatica esposta con le prose morali-critiche* dal P. Francesco Fulvio Frugoni, Minimo. Venetia, MDCLXXV.

(1) Page 1 de l'*Incredulo senza scusa*, opera di Paolo Segneri della Compagnia di Giesù. Dove si dimostra che non può non conoscere quale sia la vera Religione, chi vuol conoscerla. In Firenze, MDCLXXX.

(2) « Se non arrivano a tenerla per falsa, arrivano a sospettarne: — che è quanto basta a darle tosto una morte, meno vergognosa all' aspetto. »

(3) *Id.* p. 13. « Aspetto che mi dichiarate con quegli sciocchi già confutati da Tullio, che Dio non v' è, perchè non è visibile agli occhi nostri: ma da quanto in quà si ha da curare la testimonianza degli occhi in cercar di Dio? Si veggono con gli occhi le cose soggette agli occhi, quali son le corporee: le spirituali s'intendono, non si veggono, ecc. »

Ils répondent que l'homme doit se restreindre à chercher quels rapports unissent les phénomènes. Vouloir décider si la matière a toujours existé et si elle a un auteur, c'est se poser un problème insoluble (1). Faut-il croire nos âmes immortelles ? Ces mêmes incrédules ne peuvent se décider à l'admettre. Peut-on, disent-ils, en citer une seule qui se soit manifestée autrement que par les organes d'un corps ? De quel droit supposer un principe immatériel subsistant une fois ce corps désorganisé (2) ? Si encore quelque trépassé retournait sur terre pour se faire voir et nous donner une certitude relative à la vie d'outre-tombe (3) ! — Justement, répond, Segneri, divers défunts se sont rendus visibles à des vivants ; plus d'un illustre écrivain l'atteste. Ce qui rend toutefois le cas assez rare, c'est que les réprouvés ne peuvent quitter le lieu du supplice ; pour eux pas de soulagement ! Quant aux élus, ils goûtent dans l'autre monde une félicité trop complète pour souhaiter, en général, un retour, même de quelques minutes, dans leur premier séjour. — Enfin, le religieux s'indigne qu'on invoque le témoignage des sens dans le procès de l'âme. Il s'agit d'une cause qui ne ressortit pas à la chambre basse de l'expérience ; seul est compétent le suprême parlement de la raison, où, s'il ne peut rien, celui de la foi.

Le Père jésuite attribue à deux causes l'incrédulité de ses compatriotes (4). L'une est la fréquentation des étrangers. Trop d'Italiens, poussés par une vaine curiosité, parcourent le monde et visitent même les contrées que l'hérésie a contaminées. Ils retournent complètement transformés dans leur pays ; désormais la foi et la vie future sont pour eux des sujets de

(1) *Id.* p. 50. — Voir aussi le chap. IX. *Si risponde a chi abusa il nome di natura a negare Iddio.*

(2) Page 214 de l'*Incredulo senza scusa*, opera di Paolo Segneri, ouv. cité.

(3) Pages 213-214 du même ouvrage : « Ma quale scipidezza maggiore ! volere i sensi per testimoni di ciò, che trascende i sensi ! Iddio non ha commessa questa causa alla camera bassa della Esperienza : l' ha commessa al Parlamento supremo della Ragione, o (dove questa non operi) della Fede. »

(4) Pages 1 et 2. « Quel sapere con qualche special perizia ciò che appartiene alle verità naturali, confinanti co' sensi, altera ad alcuni tanto la mente, piena di se, che fa loro concepire disordinatamente le verità, che oltrepassano la Natura. »

plaisanterie. Ensuite, le mal tient à l'influence des sciences expérimentales : mais quel abus de vouloir appliquer aux vérités surnaturelles la même méthode qu'aux phénomènes sensibles !

Le témoignage du Père Segneri concorde avec celui du philosophe Paul-Mathias Doria. A l'époque de ses premières études philosophiques, vers 1690, nous dit-il, on tournait en ridicule les connaissances qu'élabore l'esprit seul. Avec un poète toscan dont on aimait à répéter les vers sur ce sujet, on les traitait de billevesées propres à tromper les sots. Des choses que l'on pouvait toucher ou tout au moins voir, à la bonne heure ! voilà celles qui méritaient l'attention (1) !

(1) « Nel cominciamento de' miei studi, tutti erano della Filosofia di Pier Gassendi seguaci, nè altro si cantava, che quel verso del Poeta Lucrezio :

Tangere, vel tangi praeter corpus nulla potest res.,

Si derideva la setta di que' Filosofi, che sostengono per vere le conoscenze intellettuali; ed acciocchè il volgo potesse ancora intendere ed applaudire alla loro setta sensista, cantavano i seguenti versi d'un certo Fiorentino :

Credete a me ch' elle son tutte fole
Son tutte cose da ingannare i sciocchi
Le cose, che consistono in parole.
Datemi cosa, che con man si tocchi,
O se con mano non si può toccare
Che si possa vedere almen con gli occhi.

Alla perfine in quel tempo non si vantava altro, che' l senso, e la materia, e si rifiutava tutto ciò ch' era l'oggetto dell' intelletto spirituale, e puro. » — P. 3 de la *Difesa della metafisica degli antichi filosofi contro il sig. Giovanni Locke, ed alcuni altri moderni autori* di Paolo Mattia Doria *divisa in due parti*. Parte prima. In Venezia, nel mese di novembre MDCCXXXII.

CHAPITRE II

Descartes et la foi religieuse.

Les adversaires spiritualistes ou matérialistes de ce philosophe.

SOMMAIRE. — I. Bien que des œuvres de Descartes aient été connues en Italie dès les environs de 1660 (Galilée par exception eut en mains le *Discours de la méthode* en 1637), c'est dans les dernières années du xvii^e siècle que le philosophe français commence à être assez fréquemment prôné ou combattu. — Quelques faits prouvent qu'il ne fut pas toujours considéré comme un allié par les spiritualistes.

II. A Naples : le P. de Benedictis hostile aux cartésiens ; son principal adversaire est Grimaldi ; détail des arguments qu'on s'oppose de part et d'autre. — Après la mort du P. de Benedictis (1706), les cartésiens respirent jusqu'à ce que le vice-roi cardinal d'Althan les soupçonne d'impiété ; persécution détournée grâce à Spinelli. — Nouvelles difficultés de Grimaldi avec les jésuites ; il réimprime, en 1725, les *Risposte* qu'il avait autrefois adressées au P. de Benedictis. Le vice-roi s'oppose à cette deuxième édition ; l'ouvrage mis à l'Index, en première classe, en 1726, passe à la deuxième en 1736, ce qui est une demi-victoire pour Grimaldi.

III. Encore à Naples : attaques de Doria contre les cartésiens. Rapports qu'il prétend établir entre leurs idées et celles de Spinoza. — Sous quelles influences Doria, ancien disciple de Descartes, abandonne le parti de celui-ci. Spinelli lui répond.

IV. En Toscane : graves paroles de Sténon, ancien protestant, contre Descartes. — Quarante-six ans plus tard, querelle à propos de la *Philosophia Novo-Antiqua* où le P. Ceva (1704) s'en était pris à Lucrèce et à Gassendi, mais surtout à Descartes, et dont une 2^e édition avait paru en 1718 (Milan), une 3^e en 1719 (Vienne). En 1723, il en court une censure manuscrite à Pise ; c'est la *Diacrisis* de Guy Grandi. Les jésuites de Florence répondent par une 4^e édition de la *Philosophia Novo-Antiqua* précédée d'une préface injurieuse pour les professeurs de Pise. La *Diacrisis* s'imprime (1724) : son contenu. — L'animosité des jésuites, en Toscane, contre les innovations dans les sciences et surtout dans la philosophie, s'expliquerait en partie parce que leurs concurrents, les *Scolopi*, étaient les amis des novateurs.

V. L'automatisme des bêtes considéré comme particulièrement dangereux par certains spiritualistes : théories que veulent y substituer Barbieri, Costantino, Magalotti. — Le même automatisme repoussé par des matérialistes : Giannone ; relations entre son *Istoria Civile* et son *Trivigno* ; il rêve de ruiner le clergé en affaiblissant les croyances spiritualistes : voilà pourquoi certaines idées cartésiennes l'irritent ; — Vallisnieri et sa progression des âmes ; retentissement de ses idées.

I

Tandis que prospéraient en Italie les doctrines d'Épicure et de Gassendi, c'est-à-dire une philosophie qui professe ouverte-

ment le matérialisme ou semble y incliner, la France avait assisté à la naissance et au triomphe d'une école qui, sans doute, prétendait, elle aussi, examiner les vrais principes des choses matérielles et déterminer comment l'univers est composé, mais ne s'intéressait pas moins, par exemple, à l'existence et aux attributs de Dieu, et se préoccupait de démontrer la spiritualité de nos âmes. Le cartésianisme resta-t-il inconnu à l'Italie (1) ?

Avant 1660, il ne semble pas qu'aucun Toscan ait eu en mains un ouvrage quelconque de Descartes, sauf Galilée qui, en 1637, lut ou se fit lire la *Dioptrique* (2). Il éprouva un vif dépit de n'y être nommé nulle part, pas même dans la partie relative au télescope (3). D'ailleurs, si le philosophe français approuvait la noble indépendance du savant italien (4), s'il partageait son opinion sur le mouvement de la terre (5), en revanche, à plus d'un parmi ses ouvrages il ne ménageait pas ses critiques (6). On peut supposer qu'elles furent connues en Toscane, rendirent Descartes peu sympathique à la jeune école et, pour un temps au moins, éloignèrent celle-ci de lui (7). Le fait est que Torricelli, tout au moins, professait pour l'auteur du *Discours de la méthode* un profond dédain (8). Malgré les

(1) Sur Descartes en Italie, outre les ouvrages qu'on indiquera plus loin, voir l'article de G. B. Gerini dans *Il nuovo Risorgimento*, 1899, p. 426 : *I seguaci di Cartesio in Italia sul finire del secolo XVII ed il principio del XVIII*.

(2) Le 27 novembre 1637, Mersenne écrivait à Galilée pour lui annoncer l'envoi du *Discours de la méthode* (Galilée, *Opere*, éd. nat., t. XVII, p. 226).

(3) Dans une lettre du 8 janvier 1638, Mersenne fit connaître le fait à Descartes. Voir Descartes, *Epistolae omnes*, Francofurti, 1692, t. III, p. 88.

(4) Les lettres ou passages de lettres de Descartes, où il est question de Galilée, se trouvent reproduites dans l'édit. nat. des œuvres de Gal. La liste se trouve au t. XVIII, p. 510. — Sur l'indépendance de Galilée, voir les lettres de Descartes à Mersenne, 11 octobre 1638 (t. XVII, p. 387) et 31 mars 1641 (t. XVIII, lettre 4129).

(5) Lettres à Mersenne, de novembre 1633, février et avril 1634. (Gal. *Opere*, t. XV, p. 340 ; t. XVI, p. 56, 88.)

(6) Sur le dédain de Descartes pour Galilée, voir *Elogio di Galileo*. In Livorno, MDCCLXXV, p. 69. C'est de l'abbé Frisi. — En outre, Targioni-Tozzetti : *Degli aggrandimenti*, ecc. t. I, p. 144 ; — Algarotti : *Opere*. Livorno 1763, t. III, p. 320.

(7) C'est l'hypothèse très vraisemblable que forme Caverni, *Storia del metodo sperimentale*, t. I, p. 208.

(8) Dans la lecture des lettres de Torricelli qui se conservent parmi les mss. de la Nationale de Florence (dans les Mss. *Galileiani*), M. Caverni ne

instances du P. Mersenne, il ne consentit sans doute jamais à parcourir cette œuvre. Enfin, en 1660, à Florence, Horace Ricasoli Rucellai en possède un exemplaire. Il le montre à Viviani. Celui-ci essaie, mais en vain, de le garder pour l'examiner plus attentivement. Il en découvre enfin un autre et l'ayant bien lu, il reste émerveillé (1). Dès lors et au cours d'environ quatre vingts ans, le cartésianisme ne manqua pas de représentants en Toscane. Toutefois, même aux environs de 1724, quand il était le plus florissant et le plus combattu, il n'évinça pas le système de Gassendi (2). A Bologne, dès les derniers tiers du xvii^e siècle, il eut des partisans et des adversaires (3). En Vénétie, nous ne lui connaissons qu'un représentant avant Fardella; après 1693, celui-ci tenta de nombreux efforts pour le répandre (4). En Sicile, Campailla en fut le plus ardent propagateur. Or, le poème par lequel il essaya de le vulgariser ne commença à paraître qu'en 1709 (5).

A Naples, la fortune favorisa plus tôt Descartes. Avant 1660, il y avait deux disciples : Thomas Cornelio et Léonard de Capoue. En 1685, un compagnon du Père Mabillon, Michel Germain (6), écrivait : « Descartes a les plus beaux esprits de Naples pour sectateurs. Ils sont avides des ouvrages faits pour sa défense et pour éclaircir sa doctrine ». Il ne s'agit ici que d'une élite; car en 1686, nous l'avons vu, la jeunesse restait fermement attachée à Gassendi. D'une année à l'autre, celui-ci semble avoir perdu une bonne part d'influence, puisqu'en 1687,

trouverien qui lui permette de conclure que Torricelli ait cédé aux instances de son correspondant. Celui-ci lui conseillait de lire l'ouvr. en français; Torricelli s'excusa, disant qu'il ne connaissait pas cette langue; l'autre revint à la charge quand l'ouvrage fut traduit en latin (*Storia del met. sper.* t. I, p. 208; t. II, p. 77).

(1) Voir Caverni (*ouv. cité* t. II, p. 78) qui, d'après les *mss. Galil.* Disc. T. CXLII, p. 61, cite le passage de lettre suivant écrit le 12 avril 1660 par Viviani à Rucellai, sur la *Dioptrique*. « Ora letto il tutto è forza confessare che il modo di salvare gli effetti della riflessione e delle rifrazioni è bellissimo, ingegnossissimo e maravigliosissimo. »

(2) Voir notre p. 129.

(3) Alors florissaient Sbarraglia et Malpighi. Voir p. 174, 191.

(4) Voir p. 190, n. 1; 210 et suiv.

(5) Voir p. 186-187.

(6) *Correspondance inédite* de Mabillon et de Montfaucon publiée par Valéry, 1^{er} volume, page 154, lettre de Michel Germain à Placide Porcheron.

parut dans la même ville la deuxième partie de la *Philosophia peripatetica* (1), écrite par l'ennemi le plus acharné que les adversaires de la scolastique aient rencontré dans l'Italie méridionale. Or, s'il y traite durement Lucrèce et Gassendi, il se montre encore moins tendre pour Descartes, dont il semble redouter davantage l'influence. Enfin, vers 1693, Vico constate que la physique de ce dernier jouit, à Naples, d'une grande vogue (2).

De ces renseignements il résulte que, considéré dans l'ensemble de la péninsule, le cartésianisme fut sans doute connu dès les environs de 1660, mais n'y acquit une réelle importance qu'à la fin du xvii^e siècle. Ce fait, si intéressant soit-il pour l'histoire générale de cette école, ne nous éclaire pas sur l'état d'esprit des hommes cultivés, en Italie. Il faudrait savoir si Descartes excita les oppositions les plus vives ou les sympathies les plus ardentes comme mathématicien, physiologiste, père des tourbillons, ou bien pour les diverses armes qu'il avait préparées aux spiritualistes.

En France, au xvii^e siècle, il est un soutien de la foi. « Et si, après 1660, le libertinage perd du terrain, si les témérités scandaleuses cessent, si enfin l'impiété devient pour un demi-siècle un courant souterrain qui ne se laisse pas toujours deviner, Pascal ou Bossuet en ont moins l'honneur que Descartes. Celui-ci fut l'intermédiaire qui réconcilia, pour un temps, nombre d'esprits avec la religion et les fit vivre décemment auprès d'elle (3). »

En Italie, fut-il le maître de ceux qui voulurent réagir contre les tendances au matérialisme qu'ils constataient souvent autour d'eux ? Notons tout d'abord que plusieurs, au contraire, le combattirent comme un ennemi dangereux.

(1) *Philosophia peripatetica tomis quinque comprehensa* Authore Joa. Baptista de Benedictis e societate Jesu. *Tomus secundus, qui est Physicae pars prima*. Neapoli, 1687.

(2) *Autobiografia*, ouv. cité, p. 143-146 : « Verso il fine della sua solitudine, che ben nove anni durò, ebbe notizia aver oscurato la fama di tutte le passate la Fisica di Renato delle Carte. » — Vico rentre à Naples en 1694.

(3) Voir p. 529 de la *Revue de métaphysique et de morale*, 1896, dans l'art. de G. Lanson, *L'influence de la philosophie cartésienne sur la litt. française*.

II

Naples voit la première polémique italienne entre disciples et adversaires de Descartes. Le champion de ces derniers s'appelle de Benedictis ; il appartient à la Compagnie de Jésus. Il n'a pas les yeux complètement fermés sur les progrès des sciences expérimentales ; en philosophie, au contraire, il considère comme impie quiconque va grossir les rangs des novateurs, en particulier ceux des cartésiens. En effet, personne n'a plus excité sa colère que Thomas Cornelio et Léonard de Capoue. Et qui les a dévoyés ? Descartes dont ces malheureux ont étudié les œuvres.

Les premiers actes d'hostilité du P. de Benedictis remontent à 1687, année où parut sa physique (1). Dans la préface, il tourne en ridicule les hommes qui prétendent se débarrasser de la tyrannie d'Aristote et s'empressent d'accepter le joug de Descartes et de Gassendi, c'est-à-dire, en somme, d'Épicure.

En 1694 (2), le même religieux, sous le nom de Benedetto Aletino, renouvelle ses attaques dans 5 lettres italiennes. Une seule, la troisième est entièrement consacrée à Descartes, mais toutes s'en prennent au philosophe français avec plus ou moins de violence. Les traits décochés à Gassendi ne manquent pas non plus. La première reproche au parti des modernes son dédain pour la théologie scolastique. La deuxième n'est qu'un plaidoyer en faveur d'Aristote et une suite d'invectives contre Léonard de Capoue, détracteur du philosophe grec. C'est à ce dernier, soutient la cinquième, que l'on doit emprunter des armes contre les libertins et les atomistes, parmi lesquels se place Descartes. Quant à la quatrième, elle renferme une apologie générale des doctrines péripatéticiennes.

Le Père de Benedictis ne se rendit pas redoutable aux gassendistes et aux cartésiens seulement par ses écrits. Préfet du collège de son ordre, il exerçait, à Naples, une grande influence

(1) *Philosophia peripatetica. Tomus secundus, qui est Physicæ prima pars.* Le dernier tome de l'ouvrage parut en 1689.

(2) *Lettere apologetiche in difesa della Teologia Scolastica e della Filosofia peripatetica di Benedetto Aletino, Dedicate all' Illustriss. ed Excellentiss. Signore il Signore D. Carlo Francesco Spinelli Principe di Tarsia ecc.* In Napoli, MDCXCIV.

sur beaucoup de jeunes gens et de nombreuses familles. Or ses amis mettaient à profit leurs propos quotidiens et même les discours prononcés devant les tribunaux pour glisser quelque insinuation contre l'orthodoxie des « novateurs (1) ».

Ceux-ci se vengeaient d'abord en affichant un respect admiratif pour Blaise Pascal. Ses *Lettres provinciales* étaient devenues l'ornement des bibliothèques (2); les gens cultivés s'en paraient comme d'un insigne. Le P. de Benedictis n'attribuait pas un tel succès à l'unique agrément de la forme, ni au plaisir qu'on trouve, d'une façon générale, à voir autrui victime de la médisance. D'après lui, les Napolitains, aimaient ce livre surtout par haine des jésuites. Ils feignaient de croire aux calomnies de Montalte et les répandaient, afin de discréditer une Compagnie hostile à Gassendi et à Descartes, fière en revanche de sa fidélité à la vieille école.

Le religieux entreprit d'émousser cette arme. Il traduisit du français, en 1695, les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, réponse célèbre du P. Daniel à l'ouvrage de Pascal. Il accompagna cette version d'une préface où ses ennemis étaient encore mis sur la sellette. Il alla encore plus loin et son audace le perdit. Il avait déjà commencé, en 1697,

(1) *Notizie storiche e critiche intorno a Costantino Grimaldi* scritte dal Conte Giammaria Mazzuchelli. (*Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, tome 45. In Venezia MDCCLI). — Voir en outre tome II, p. 137 et suivantes de Giustiniani : *Memorie Istoriche degli Scrittori Legali del R. di Napoli*, 1787; — Amenta : *Vita di Lionardo di Capua*, p. 52 et 53; — *Correspondance inédite* de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie t. III, p. 139, 172.

(2) Voir la préface des *Ragionamenti di Cleandro e di Eudosso Sovra l'lettere al Provinciale, recati nell' Italiana favella dall' Originale Francese*. In Pozzuoli, MDCXCV. « Non ho io aspirato ad altra gloria, che d'interprete fedele. Del resto ho lasciato correr la penna, bramoso di contrapporre, il più tosto che possibile mi fosse, quest' argine al grandissimo corso, che non da gran tempo han preso tra noi quelle lettere (les *Provinciales*). . . . Si leggono; si lodano; divenute l'ornamento delle Librerie, il condimento de' diporti, la divisa de gli eruditi. E non è già sola l'amenità della lor dicitura e la dolcezza che seco porta naturalmente la Satira nel dir male di pochi adulatori di molti, quella che ne ha sì fortemente invogliati gli animi di questo nostro comune; concorre non poco la malignità e l'astio di certi pochi inverso i Gesuiti, per vendicarsi di torti, che son puri beneficii. . . Il peggio è poi, ch' essendo finora le Provinciali ite infra noi sì per le mani, ma sol di soppiato, come vergognatesi di mostrare il volto abborrato da' divieti, con cui erano state fulminate da Roma; oggimai padrone del campo a fronte scoperta passeggiano baldanzose. »

à faire imprimer une diatribe dirigée cette fois contre les jansénistes, mais où il prétendait confondre avec eux les disciples de Descartes et de Gassendi. La mesure était comble : quelques-uns des Napolitains visés tentèrent une démarche auprès du vice-roi, le duc de Medina-Celi. Il leur donna gain de cause ; le P. de Benedictis dut se retirer en Sicile, son ouvrage ne parut pas.

L'effet moral de cette première victoire fut considérable. Plusieurs fois, des membres du parti cartésien avaient songé à repousser publiquement les attaques du jésuite. Deux d'entre eux se risquèrent même à écrire des apologies : François d'Andrea, surtout pour disculper Léonard de Capoue ; Joseph Valletta, afin de laver ses amis du soupçon d'impiété. Elles circulèrent longtemps manuscrites : la seconde seule fut imprimée, mais plus de trente ans après sa composition (1).

Constantin Grimaldi eut plus d'audace. Entre 1699 et 1703 (2), il publia 3 réponses aux lettres du P. de Benedictis. Celui-ci lui adressa 2 répliques (3), en même temps qu'il déferait au Saint-Office le triple ouvrage de l'adversaire. Grimaldi fit une démarche analogue contre le P. jésuite. En 1706, à la mort de celui-ci, le tribunal romain laissa tomber la cause.

Le P. de Benedictis ne s'était jamais préoccupé de discuter en elles-mêmes les doctrines en vogue et de chercher, par exemple, si les diverses parties du système cartésien forment un tout harmonieux, si aucune ne contredit l'expérience ou la raison. Son unique souci est de convaincre d'impiété les deux Français, chefs d'écoles. Il part de ce principe que la liberté

(1) *Lettera del Signor Giuseppe Valletta Napoletano. In difesa della moderna Filosofia, e de' coltivatori di essa, indirizzata alla Santità di Clemente XI. Aggiuntavi in fine un' osservazione sopra la medesima.* In Rovereto. Nella Stamperia di Pierantonio Berno Libraio. MDCCXXXII.

(2) *Risposta alla lettera apologetica in difesa della Teologia scolastica di Benedetto Aletino.* In Colonia nell' anno 1699. — *Risposta alla seconda lettera apologetica di Benedetto Aletino. Opera utilissima a' Professori della Filosofia. In cui fassi vedere quanto manchevole sia la Peripatetica Dottrina.* In Colonia nell' anno 1702. — *Risposta alla terza lettera apologetica di Benedetto Aletino opera in cui dimostrasi quanto salda e pia sia la Filosofia di Renato delle Carte.* In Colonia, 1703.

(3) *Difesa della scolastica Teologia.* In Roma, 1703. — *Difesa della terza Lettera Apologetica di Benedetto Aletino divisa in tre discussioni.* In Roma, 1703. — Elle est toute dirigée contre Descartes.

philosophique prépare la révolte contre les rois et le libertinage. Ébranlez-vous le tuteur sur lequel tant de générations se sont appuyées ? Dorénavant vous ne reconnaîtrez plus les lois civiles ou religieuses. L'exemple de Pierre Ramus n'est-il pas probant ? Il contesta d'abord l'autorité du prince de la rhétorique, de la dialectique ; il finit par devenir ouvertement rebelle à l'Église et lança contre elle, en vue de l'abattre, quatre livres débordant de nouveautés scélérates. S'étant mis d'accord avec le troupeau de Calvin, auteur de séditions, il paya sa dette dans un massacre célèbre. Ainsi parle de Benedictis qui approuve sans réserve la Saint-Barthélemy. Mais le fanatisme aveugle ce jésuite. Luther, dit-il ailleurs, était opposé au maître des péripatéticiens (1) : ne s'ensuit-il pas que tous les ennemis d'Aristote pactisent avec Luther ?

Dé Benedictis reproche vivement à Descartes ses séjours en pays protestants. La France manquait donc d'endroits paisibles et favorables au recueillement ? Pourquoi le philosophe vécut-il en des contrées où il ne pouvait, sans péril, professer le catholicisme ? Sans doute, il cédait à une inspiration de Satan. C'était bien le milieu digne de voir éclore des œuvres pernicieuses pour le dogme romain (2).

Nombreuses sont les hérésies, que le jésuite prétend trouver dans les écrits de Descartes. D'abord celui-ci rétrécit le domaine de la Providence. En vain, les Pères de l'Église et les prophètes ont admiré la bonté de Dieu s'étendant sur les moindres créatures, en vain Jésus-Christ a célébré la sollicitude dont son Père entoure même le lis des champs orné d'une parure plus magnifique que celle de Salomon (3). Peu importe à Descartes. Pour lui, Dieu a seulement imprimé aux choses un premier mouvement qui continue à se répercuter de lui-même ; depuis cet acte initial, l'intervention d'en haut a cessé, le Créateur a pu s'endormir. Descartes restreint encore l'œuvre divine, en niant les causes finales ; il ouvre ainsi un chemin séduisant aux disciples d'Épicure et aux partisans du hasard. Descartes commet un attentat plus audacieux ; pour lui, Dieu a créé la matière, non pas volontairement, mais par nécessité.

(1) *Lett. apologetica seconda*, p. 72.

(2) *Difesa della terza lettera Apol.*, p. 59.

(3) *Philos. peripat.* t. II, p. 56.

Descartes voit dans la pensée l'essence de l'âme ; il ne pouvait mieux démontrer son attachement à Luther, qui a prétendu qu'au moment du baptême les plus petits enfants ont l'usage de la raison, croient et aiment. Descartes ruine notre libre arbitre par ses théories sur la volonté. Autres méfaits : il rend impossible la présence de Jésus-Christ dans les espèces sacramentelles, car il fait consister la nature du corps dans la seule extension (1). Il ne nous prescrit pas seulement de révoquer tout en doute, mais de réputer fausse toute chose, non point par hypothèse, mais de façon absolue (2). Enfin, aussi bien que Gassendi, il peut se réclamer d'Épicure. Le chanoine de Digne compose l'univers avec des atomes qui diffèrent suivant la figure, la situation et l'ordre. L'autre constitue la matière avec des particules rondes ou striées, suivant que les réclame la nécessité de remplir l'espace. Comment l'un et l'autre oseraient-ils prétendre à la gloire de l'originalité ? Ils ne tromperaient que le vulgaire ; ce sont de purs épicuriens. Sans doute, aussi bien que les gassendistes, les cartésiens déclarent exclure de l'univers le hasard. Sage précaution ! Ils savent combien il en coûte de parler trop librement. Épicuriens déguisés, mais épicuriens quand même ! Et quel chrétien pouvait sans frémir d'horreur prononcer ou entendre le nom d'Épicure (3) ? Ce n'était donc pas à tort que l'Église romaine et tant d'universités catholiques avaient condamné la philosophie cartésienne (4).

L'impie, répond à de Benedictis son adversaire Grimaldi, l'impie, c'est Aristote, et il rappelle l'horreur inspirée par celui-ci aux Pères de l'Église. Se plaçant sur le même terrain que le jésuite, il ne tente presque jamais d'éclairer et de justifier les principes cartésiens par de nouvelles démonstrations, des raisonnements plus simples ou plus savants. Il s'efforce avant tout de prouver que les doctrines des modernes n'ont pas forcément le caractère subversif qu'on leur prête. Il défend surtout Descartes, mais sans oublier Gassendi, car c'est la liberté philosophique qu'il réclame tout entière. Comment suspecter la foi

(1) *Lett. apolog. Lettera terza*, p. 181 à 184.

(2) *Dif. della terza lett.*, p. 61.

(3) *Philos. peripat.* t. II, p. 25.

(4) *Dif. della terza, lett.* p. 10 et suiv.

de ces deux Français ? dit-il. Quand le second traite un problème ayant quelque rapport avec le catholicisme, il ne manque pas de témoigner à cette religion le plus grand respect ; il ne perd jamais de vue les préceptes de l'Église et reste soigneusement fidèle à l'autorité des théologiens. Quant à l'école cartésienne, ignore-t-on les ouvrages nombreux composés par ses membres pour mettre d'accord ses théories avec l'orthodoxie ? Le nom de Malebranche ne doit-il pas suffire à calmer tous les scrupules (1) ? Parmi les jésuites eux-mêmes (2), quelques-uns n'ont-ils pas ouvertement admiré le *Discours de la méthode* et d'autres livres du même auteur ? Et, d'ailleurs, divers péripatéticiens rendent aux doctrines de ce dernier un hommage indirect (3), en faisant remonter plusieurs de ses théories jusqu'au vieil Aristote. — Rétablissant ensuite la vraie portée du doute méthodique, déclarant que Descartes n'a jamais accepté la physique des atomes, Grimaldi salue ce Français comme un envoyé divin chargé par la Providence de réveiller les croyances spiritualistes et de rendre au christianisme affaibli son antique vigueur.

Sans doute, ajoute-t-il, les livres de Descartes ont été condamnés à Rome (4), mais par quel tribunal ? Par une congrégation qui souvent décide sans être en état de comprendre les ouvrages incriminés, obéit parfois à un zèle indiscret, tombe en plus d'un cas dans les pièges d'habiles intriguants, et enfin se dispense, en général, d'entendre les auteurs mis en cause. Du reste, outre que la sentence portée contre le philosophe a été obtenue par une supercherie du P. Fabri, elle contient les mots

(1) *Risposta alla seconda lettera*, p. 147, 148, 163. — L'éloge de Gassendi est conçu à peu près de la même manière dans *Lettera del Signor Giuseppe Valletta* (ouvrage cité), page 50. — Pour la valeur de Descartes comme philosophe spiritualiste, voir ce dernier ouvrage, p. 55.

(2) Pour ce qui suit, cf. *Discussioni Istoriche, Teologiche e Filosofiche* di Constantino Grimaldi, *parte terza*, p. 55, 11, 13, 15-21 ; 24, 47. (Voir plus loin.

(3) C'est le cas de Pace, dans la *Fisica de' Peripatetici, Cartesiani ed Atomisti al Paragone della Vera Fisica d'Aristotele*, del molto Rev. Padre Stefano Pace del Terz' Ordine di S. Francesco, Venezia, MDCCXXIX. Il prétend y démontrer que Gassendi et Descartes n'ont fait que répéter Aristote, là où leur doctrine est solide ; que, quand ils se sont éloignés de lui, ils n'ont pas trouvé mieux que lui. « Quindi si può dire che Aristotele è moderno, o che i moderni nel loro meglio sono Aristotelici. »

(4) Pour ce qui suit, cf. *Discussioni*, p. 10.

donec corrigatur. Suivant elle, le célèbre philosophe n'erre donc pas sur des points essentiels, mais a peut-être conçu un système mal approprié au vulgaire. Enfin, de quel droit les jésuites invoquent-ils l'Index, eux qui le rejettent quand tel est leur intérêt ? Quelle imprudence aussi de se prévaloir d'une condamnation de la Sorbonne ! Ils reconnaissent donc l'autorité de cette illustre maison et s'inclinent devant les arrêts flétrissants qu'elle a rendus contre leur Compagnie ou divers de ses membres ? Ainsi raisonnait l'avocat Constantin Grimaldi.

Après la mort du P. de Benedictis, survenue en 1706, les cartésiens de Naples respirèrent. Ils ne seront plus vigoureusement inquiétés, jusqu'au gouvernement du cardinal d'Althan (1). Ce vice-roi n'admettait pas qu'on pût s'éloigner des anciennes idées. Il ne distinguait pas entre Épicure, Gassendi, Descartes, Spinoza. Voici quel choix s'imposait selon lui : rester fidèle à la scolastique ou faire cause commune, sinon avec les athées, tout au moins avec les hérétiques (2). Son zèle ardent faillit lui inspirer d'odieuses mesures. Heureusement que François Spinelli, prince de la Scalea, mit au service de ses amis l'influence qu'il devait à sa naissance, à ses relations et à la pureté de ses mœurs. Il fit une démarche auprès du cardinal qui l'estimait ; il lui expliqua comment Descartes, loin de ruiner la foi, y conduisait. Il se donna lui-même comme exemple et entendit d'abord traiter son cas d'exceptionnel : « Vous avez su, lui dit-on, trouver l'antidote ; combien de vos amis se sont à jamais perdus » ! Spinelli redoubla d'efforts et finit par obtenir que d'Althan ne sévirait pas contre les cartésiens, sans avoir à leur reprocher des actes précis d'impiété.

Le parti dans son ensemble fut sauvé, mais Constantin Grimaldi, l'ancien adversaire du P. de Benedictis, paya pour les autres (3). Membre du conseil dit collatéral, il se trouvait parmi les juges d'un procès concernant les jésuites. Ces derniers

(1) Les faits qui sont maintenant rapportés se produisirent aux environs de 1725.

(2) *Vita e studi di F. M. Spinelli, Principe della Scalea*. Scritta da lui medesimo in una Lettera. (*Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, tome 49. In Venezia, 1753. — Voir p. 501.)

(3) *Notizie storiche e critiche intorno a Costantino Grimaldi*, p. XXI et suiv.

n'avaient pas oublié sa polémique avec un des leurs, et parvinrent à le faire récuser. Il ne leur pardonna pas cette injure et résolut de la relever en donnant une deuxième édition de ses *Risposte* (1). A Naples, il ne put obtenir de l'autorité religieuse le permis nécessaire ; il passa outre et imprima le livre à son propre domicile. Le vice-roi, qui en avait pourtant d'abord accepté la dédicace, changea d'avis. (Il cédait sans doute aux instances des jésuites.) Il fit appeler Grimaldi et lui commanda de suspendre l'entreprise. Il justifiait sa sévérité de la sorte : les supérieurs ecclésiastiques n'avaient pas revisé l'œuvre ; bien qu'elle traitât, en partie, un sujet de théologie, elle était rédigée en italien ; on y malmenait la scolastique ; enfin, le gouvernement ne voulait pas laisser troubler de nouveau la paix publique par des querelles et des pamphlets. D'Althan alla plus loin : il défendit qu'à l'avenir, personne, sauf les gens du métier, possédât des caractères et des machines d'imprimerie.

Grimaldi essaya de tourner la difficulté en obtenant de l'évêque de Pouzzoles la licence refusée à Naples. Mais le cardinal se fit apporter à son palais tous les exemplaires déjà sortis des presses (2). Sur son ordre, on les jeta dans la mer, en présence du grand aumônier (3).

En même temps, l'ouvrage avait été déféré (4) au tribunal de l'Index, qui, le 23 septembre 1726, le prohiba. Le décret ne visait pas seulement la deuxième édition qui réunissait les trois réponses de Grimaldi, mais chacune de celles-ci en particulier, sous sa première forme. Ainsi, de manière indirecte, se trouvait atteint Descartes, à la défense duquel la troisième était complètement consacrée.

En vain, le cardinal d'Althan essaya-t-il d'arracher au conseil

(1) Il les réunit en 3 volumes sous le nom de *Discussioni Istoriche, Teologiche et Filosofiche* di Costantino Grimaldi, *fatte per occasione della Risposta alle lettere apologetiche di Benedetto Aletino*. In Lucca, MDCCXXV. Con licenza de' superiori. Cette 2^{me} édit. a des passages qu'on ne trouve pas dans la 1^{re}.

(2) *Notizie storiche e Critiche intorno a C. G.* p. XXXII.

(3) *Id.*, p. XI. — Une partie des livres furent déposés par les vagues sur les rivages environnants et remise à Grimaldi qui les porta au palais du cardinal. Celui-ci les fit brûler. Les ordres, à un moment quelconque, ne furent pas rigoureusement observés. La Bibliothèque Riccardiana de Florence a un exemplaire de l'ouvrage.

(4) *Id.*, p. XXXIII.

collatéral un arrêt rendant cette sentence applicable dans le royaume (1). L'assemblée se déroba (2) ; elle invoquait, entre autres raisons, la nécessité de garantir les libertés nationales contre Rome. Le pouvoir central à Vienne (3), sollicité alors de se prononcer, se déclara incompétent. Quand le vice-roi quitta son gouvernement, en juillet 1728, l'affaire restait encore pendante. Telle était la haine de ce cardinal contre les partisans de la libre philosophie, qu'au milieu des soucis du départ, il ne perdit pas de vue Grimaldi et adressa contre lui un mémoire à l'empereur d'Autriche. Il l'y dénonçait comme un ennemi de la foi. Cette suprême démarche n'eut pas d'effet.

Grimaldi n'en restait pas moins sous le coup d'une mise à l'Index. En 1736 seulement, il obtint comme extrême faveur, que son livre passât de la première à la deuxième classe des écrits interdits. Encore dut-il adresser à la congrégation compétente une lettre où il se rétractait. Ses aveux et ses regrets ne concernaient pas, il est vrai, ses idées philosophiques, mais ses attaques contre certains rites irréguliers dont il rendait responsable la théologie de l'École.

III

À Naples, les jésuites ne furent pas seuls à combattre le système cartésien au nom des intérêts catholiques. Un des principaux motifs pour lesquels Paul-Mathias Doria (4) lui déclara la guerre

(1) *Id.*, p. XLVII et suiv.

(2) *Vari Motivi presentati al Regio Collateral Consiglio per la deliberazione da prendersi intorno ai libri proibiti del Consigliere Grimaldi.* — Ce mémoire est de Grimaldi. Il se trouve inséré pages 114 et suiv. des *Opere Postume* di Pietro Giannone Giureconsulto ed avvocato Napoletano. Tomo Secondo contenente *Opuscoli Diversi*. Italia, MDCCCXXI.

(3) P. Giannone intervint à Vienne, pour Grimaldi. Voir p. 64 et 65 des *Opere Postume* di P. Giannone, tomo terzo contenente *la Vita*.

(4) Sur Doria, considéré plus spécialement comme philosophe, voir G. B. Gerini : *Paolo Mattia Doria, filosofo e pedagogista, amico di G. B. Vico*, (*Rivista di filosofia e pedagogia*. Anno I, vol. I, G. P. Paravia. Torino) ; — *Cinque Orazioni inedite* di Gian Battista Vico, Milano, 1869, p. XCV ; — *G. B. Vico* per Roberto Flint, Firenze, 1888, page 86.

Sur Doria mathématicien : *Giornale de' Lett. d'Italia*, t. I, 446 ; VII, 471 ; IX, 306 ; X, 146 ; XIII, 84 ; XIII, 426 ; XXXV, 454 ; XXXVI, 367 ; XXXIX, 416-417 ; outre les volumes indiqués plus bas, à propos d'une querelle scientifique commencée en 1714.

fut qu'il croyait y découvrir des germes d'irréligion. On peut s'étonner de trouver ce gentilhomme parmi les ennemis de cette doctrine française (1). Vico écrit, en effet, dans son auto biographie que, vers 1700, il le voyait souvent chez Caravita, dont la maison était le rendez-vous des gens de lettres. Certes, il connaissait déjà, pour l'avoir trouvé dans les œuvres de Platon, ce que Doria admirait de grand, de sublime et de nouveau chez Descartes. Mais les raisonnements de son interlocuteur brillaient d'un esprit qui rappelait souvent l'éclat divin du philosophe grec ; dès ce moment, s'établit entre eux une solide amitié (2).

Parmi les influences qui détachèrent Doria du cartésianisme, on peut donc mettre celle de Vico. On verra plus tard que les deux Italiens sont d'accord pour rendre René, comme ils disent, responsable des désastreux principes d'éducation en honneur à Naples, de leur temps. En outre, Vico ne juge pas sans danger pour la foi certaines de ses doctrines. A l'entendre, de même qu'Épicure, avec la déclinaison accidentelle de ses atomes, livre le monde au hasard, de même le maître moderne, en contraignant ses molécules primitives à se mouvoir en ligne droite, offre un système favorable aux fatalistes (3). D'autre

Michelangelo Schipa a publié : *Il Regno di Napoli descritto nel 1713 da P. M. Doria*. Napoli, Luigi Piero editore, 1899.

(1) On verra par la suite jusqu'à quel point F. Bouillier a eu raison de dire que Doria « fut un des plus considérables défenseurs de Descartes en Italie. » *Hist. de la philos. cartésienne*, t. II, p. 510 (édit. de 1854).

(2) *Autobiografia*, éd. cit. p. 164-165.

(3) *Autobiografia*, p. 146-147. Vico « lo credette [Descartes] uomo non meno ignaro di metafisica di quello ch' era stato Epicuro :... poichè egli pone in natura un principio pur di falsa posizione, il corpo già formato, che sol tanto differisce da quel di Epicuro, che quello ferma la divisibilità del corpo negli atomi, questo fa i suoi tre elementi divisibili all' infinito : quello pone il moto nel vano, questo nel pieno : quello incomincia a formare i suoi infiniti mondi da una casuale declinazion di atomi dal moto allo in giù del proprio lor peso e gravità : questo incomincia a formare i suoi indefiniti vortici da un impeto impresso a un pezzo di materia inerte, e quindi non divisa ancora, la quale con l'impresso moto la divide in quadrelli, e impedita dalla sua mole, metta in necessità di sforzarsi a muovere a moto retto, e non potendo per lo suo pieno, incominci ne' suoi quadrelli divisa a muoversi circa il suo centro di ciascun quadrello. Onde come dalla casuale declinazione de' suoi atomi, Epicuro permette il mondo alla discrezione del caso ; così dalla necessità di sforzarsi al moto retto i primi corpicelli di Renato, al Vico sembrava, che tal sistema sarebbe comodo a coloro, che soggettano il mondo al fato ».

part, sans doute, Descartes s'efforce d'établir deux genres de substances : l'une matérielle, l'autre non. Mais c'est un artifice de son ambition : il a voulu s'attirer la bienveillance des cloîtres, pour y dominer à la place d'Aristote (1). En réalité, sa physique demanderait une métaphysique n'admettant qu'une substance corporelle, agissant par nécessité comme celle d'Épicure agit par hasard. Enfin, a-t-on pu tirer de sa philosophie une morale avantageuse au christianisme ? Non, aucune (2).

Outre son commerce avec Vico, d'autres circonstances firent changer de parti à Doria, qui, encore en 1713, pouvait passer pour fidèle à ses premières idées. Car c'est à lui que D. Paul Francone, marquis de Salciso, dédia la vie de Descartes qu'il traduisit alors (3). Voici ce que raconte Spinelli, prince de la Scalea. Doué d'une vive intelligence et d'une profonde honnêteté (4), amateur éclairé des belles-lettres et des sciences de toute nature, Doria était très recherché de tous les hommes cultivés et notamment des cartésiens, auxquels il témoignait une grande amitié. Des froissements d'amour-propre contribuèrent

(1) P. 148. « Renato ambiziosissimo di gloria... disegnò alquante *Prime linee di metafisica* alla maniera di Platone, ove s'industria di stabilire due generi di sostanza, una distesa, altra intelligente, per dimostrare un agente sopra la materia, che materia non sia qual egli è il Dio di Platone; per avere un giorno il regno anche tra' chiostri. »

(2) P. 149-150. « Ma nell' unità delle sue parti, di nulla costa in un sistema la filosofia di Renato : perchè alla sua fisica converrebbe una metafisica, che stabilisse un solo genere di sostanza corporea operante, come si è detto, per necessità, come a quella di Epicuro un sol genere di sostanza corporea operante a caso : siccome in ciò ben conviene Renato con Epicuro, che tutte le infinite varie forme de' corpi sono modificazioni della sostanza corporea, che in sostanza son nulla. Nè la sua metafisica fruttò punto alcuna morale comoda alla cristiana religione : perchè non solo non la compongono le poche cose, che egli sparsamente ne ha scritto; e' l Trattato delle Passioni più serve alla medicina, che alla morale : nè anche il P. Malebranche vi seppe lavorare sopra un sistema di moral cristiana; ed i Pensieri del Pascale sono pur lumi sparsi. Nè dalla sua metafisica esce una logica propria; perchè Arnaldo lavora la sua sulla pianta di quella di Aristotile. »

(3) *Ristretto della vita di Renato Descartes, altramente detto Cortesio, o sig. delle Carte*, in cui si discrive la storia della sua *Filosofia* e dell' altre sue opere, come parimente ciò, che gli è avvenuto di più ragguardevole in tutto il corso di sua vita. Ridotto così in compendio dal Sig. di Baillet, e tradotto dall' idioma francese nel volgare toscano dal Sig. Marchese di Salciso D. Paolo Francone. Basilea, 1713.

(4) *Vita e studi di Francesco Maria Spinelli Principe della Scalea*, p. 497 et suiv.

beaucoup à le détacher d'eux et de leurs théories philosophiques. Il se montrait fort empressé auprès d'une femme des plus intelligentes que charmaient ses doctes entretiens. Pourquoi eut-il la fatale idée d'admettre dans cette intimité un tiers qui devint vite un rival et tenta, en vain d'ailleurs, de le faire éconduire ? L'audacieux était cartésien : premier grief contre Descartes. Vers ce même temps, Doria composa un mémoire sur la duplication du cube, et il le soumit à un certain nombre de savants napolitains. Ils en portèrent un jugement peu favorable. Ils étaient, eux aussi, cartésiens : nouveau motif pour s'acharner après leur école (1).

A qui l'impie Spinoza emprunte-t-il ses armes, sinon à Descartes ? répéta dorénavant Doria. Il soutint même expressément cette thèse dans des discours publiés en 1724 (2). Quatre ans plus tard, il imprima que le penseur hollandais est « le plus pernicieux disciple de René » (3) ; que la métaphysique de celui-ci va finir dans le spinosisme (4). Ailleurs, il adoucit le ton et ne prétendit pas que le second système dérivait forcément du premier, mais qu'un esprit peu avisé pouvait l'en tirer (5).

Dans les salons, Doria lisait des morceaux de ses discours et on se moquait de Spinelli. En même temps s'indignait le P. de

(1) Sur les écrits publiés alors de part et d'autre, voir *Giorn. de' Lett. d'Italia*, t. XVII, p. 471 ; XXIV, p. 405 ; XXVI, p. 464 ; XXVII, p. 454-455 ; XXXI, p. 443 ; XXXIV, p. 417.

(2) *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia degl' Antichi e de i moderni, ed in particolare intorno alla filosofia di Renato des Cartes ; con un progetto di una metafisica* di Paolo Mattia Doria, Venezia (Napoli), 1724.

(3) Voir l'introduction dans *la Filosofia* di P. M. Doria, *nella quale si schiarisce quella di Platone*. Genova, 1728.

(4) *Rag. VII*, dans *Ragionamenti e Poesie varie* di P. M. Doria. Venezia (Napoli), 1739.

(5) Voici d'autres griefs de Doria contre la philosophie cartésienne. Il reproche à Descartes d'avoir affirmé dans la quatrième méditation, que nous ne pouvons juger de la nature et de l'essence des causes, sinon par les idées que nous avons des choses, ce qui, d'après Doria, revient à dire avec les épicuriens que nous jugeons des choses par le moyen des sens. (*Rag. VII* dans *Rag. e poesie varie*). Le philosophe napolitain s'oppose au critérium de l'évidence, parce que notre esprit peut se tromper en croyant voir clairement et distinctivement une chose (*Risposte*, p. 177). Descartes n'a pas déterminé le moyen unique pour notre esprit d'avoir des idées claires et distinctes ; il nous expose donc à tomber dans l'épicurisme, car nous réputons telles des idées qui chez nous sont des erreurs fixes et de fortes sensations (*Risposte*, p. 86-88). Voir en outre plus loin, p. 223 et n. 2.

Miro, philosophe et théologien alors très influent et qui, disciple opiniâtre de Platon, supportait malaisément le mépris des cartésiens de la ville pour tous les anciens, y compris celui-là. Doria ménagea ce puissant allié, en manifestant pour l'auteur du *Phédon* une admiration qui éclate, en particulier, dans son livre de 1728 (1).

Spinelli se décida enfin à prendre la plume. Il voulait tout à la fois combattre le préjugé de ses amis contre Platon, en montrant les rapports qui unissent Descartes à ce dernier, et démontrer que la doctrine du philosophe français ne saurait avoir rien de commun avec le spinosisme (2). Doria répondit (3) : il rencontra lui-même des adversaires en la personne du cartésien Jean-Baptiste Lamberti et du platonicien dom Antoine de Noia. Enfin le gouvernement imposa silence aux deux partis.

IV

Ce n'est pas seulement à Naples que s'éleva contre Descartes l'accusation de propager l'athéisme, ou, tout au moins, de ruiner l'orthodoxie. A Faenza, à Venise, à Rome, parurent des ouvrages qui rééditaient les griefs du P. de Benedictis, ou en introduisaient de nouveaux (4).

(1) *Filosofia* de Doria, ouv. cité.

(2) *Riflessioni* di Francesco Maria Spinello Principe della Scalea sopra di sodissimi argomenti tratti dalla prima filosofia, scritti in occasione della prima parte del libro intitolato *Discorsi Critici* ecc. Napoli, 1733.

(3) *Risposte a un libro intitolato Riflessioni*, ecc. 1733.

(4) Nous citerons *La Filosofia esposta in Sonetti* da Ruggero Calbi. In Faenza, MDCCXV. Le sonnet VIII considère la doctrine cartésienne comme incompatible avec la présence réelle.

En 1728, avait paru à Pistoia un ouvrage où l'on prétend reconnaître chez Descartes et Malebranche l'erreur de Pélage : *La debolezza del lume naturale della mente umana a conoscere Dio, critica metafisica* di Francesco Bonarchi, in cui si esamina l'opinione di Cartesio circa l'idea innata di Dio : e del P. Mallebranc [sic] circa alla visione della essenza di Dio. Dedicata a Maria Vergine dell' Umiltà di Pistoja. In Pistoja, MDCCXXVIII.

Universa Philosophia Aristotelica-thomistica veterum recentiorumque, praesertim Maignani, Cartesii, Gassendi, etc., placita non segniter excutens, in quatuor distributa tomos, authore P. F. Joanne Syro Uradano, sacrae theologiae Magistro, utriusque Lombardiae provinciae Ordinis Praedicatorum alumno. Venetiis, sumptibus Andreae Poleti, 1719.

Philosophia mentis et sensuum secundum utramque Aristotelis Methodum pertractata Metaphysice et Empirice a Joanne Baptista Ptolemeo Soc. Jesu. In Collegio Romano. Romae, MDCCII.

A Florence, les premières attaques vinrent de Nicolas Sténon, protestant converti, très en faveur auprès du grand-duc Ferdinand II, et ami intime de François Redi qui le qualifiait grand philosophe, grand anatomiste, grand mathématicien (1). En 1677, il publia deux lettres adressées à un théologien hérétique d'Amsterdam (2). La première nous intéresse. Son luthéranisme, avoue-t-il, mais en même temps ses idées chrétiennes avaient déjà reçu un premier assaut, à l'époque où il habitait les Pays-Bas; en effet, ayant étudié les œuvres de Descartes, il était devenu sceptique au point de mettre en doute les vérités surnaturelles. Plus tard, ajoute-t-il, il put se soustraire à cette influence; autrement, il n'aurait pas été apte à comprendre les enseignements du catholicisme et à se convertir.

Nous examinerons maintenant un livre qui, quarante-six ans plus tard, occasionna une violente polémique en Toscane. En 1704 (3), avaient paru, à Milan, trois poèmes latins du Père jésuite Thomas Ceva, dont l'un intitulé *Philosophia Novo-Antiqua*. Il est précédé d'une lettre où, supposant une pierre

Philosophia neo-palaea, D. Thoma Aquinate Magistro, ad Christianismi, et Rationis normam, Novae ac Veteris scholae dogmata expendens. Auctore P. Fr. Joanne Domenico Agnani Mutinensi, Ordinis praedicatorum. Romae, MDCCXXXIV. Ex Typographia Hieronymi Manardi. — Bien que, dans l'avis au lecteur, il déclare n'être aveugle ni sur les péripatéticiens, ni sur les modernes, il charge à fond contre Descartes, spécialement dans les chapitres III-XI, où il s'en prend au doute méthodique, à la théorie suivant laquelle l'âme pense toujours, même chez le fœtus; au critérium de l'évidence, à la destruction des qualités sensibles qui rend, dit-il, impossible l'Eucharistie.

(1) *Lettere di Francesco Redi*, 2^a edizione Fiorentina, tome II, page 238 et t. III, p. 5. Sténon habitait déjà Florence en 1666.

(2) Nicolai Sténonis *ex pluribus ad Johannem Sylvium Calvinii dogmata Amstelodami docentem, binae epistolae altera de propria conversione, altera de infelicitate ipsius Sylvii ad geminum ipsi propositum syllogismum responso*. Florentiae, 1677. « Et licet ultimis meae caecitatis annis philosophiae Cartesianae studium, et reliquorum in Belgio ad scripturas suas provocantium multiplicitas atque dissidium, modusque multorum vivendi politicus, ut dicitur, praejudicii illius [en faveur de Luther] vires sensim debilitarent, patris tamen institutis (le protestantisme) semper inhaesi... Non dicam quibus me mediis Deus a Cartesianae philosophiae periculo liberavit. »

(3) *Carmina Thomae Cevae e Societate Jesu, videlicet: Philosophia Novo-Antiqua, quae nunc primum prodit: Jesus puer*, Poema, editio quarta; *Sylvae*, altera editio auctior. Mediolani, 1704, sumptibus Domini Bellagattae.

lancée de bas en haut, l'auteur part de ce mouvement retardé pour conclure qu'il existe un principe pouvant réduire à néant tous les corps. Après avoir ainsi prouvé à sa façon l'existence de la Divinité, il commence son premier chant par une grave invocation au Créateur de toutes choses. Manifestement, il tient à se poser en champion d'une vérité fondamentale que nient, d'après lui, les hommes auxquels il s'attaquera dans le reste de son œuvre.

Ce n'est pas un péripatéticien obstiné; il reconnaît qu'après les modernes progrès des sciences physiques, on serait fou de suivre aveuglément Aristote. Mais il ne rend cet hommage à l'expérimentation que pour traiter avec plus de rigueur les trois philosophes qui, à son avis, sèment autour de lui les plus dangereux ravages : Lucrèce, Gassendi, Descartes. Le premier lui inspire une irrésistible horreur (1), pour avoir professé qu'un monde si admirable dans la structure de ses parties et l'uniformité de ses lois est l'œuvre du hasard. Si Ceva écrit en vers, c'est précisément pour contre-balancer l'influence du *De natura rerum*, car ce livre, dit-il, n'insinue ses enseignements impies que grâce à une parure séduisante. D'ailleurs, beaucoup d'Italiens cesseraient de tant le vanter si tout le monde approuvait leur goût : ils tiennent à se singulariser.

Des deux autres ennemis que dénonce Ceva, Descartes subira le plus d'outrages. Ambitieux français, que ne lui a-t-il suffi d'être un grand mathématicien ! Le Père jésuite lui eût voué la plus sincère admiration; tandis qu'il ne saurait lui pardonner son fameux critérium de la vérité (2), auquel on doit, tout au moins dans de nombreux cas, préférer l'expérience, fruit du temps, et la tradition. Autres griefs très graves contre le philosophe (3) : n'a-t-il pas professé que le monde est éternel et infini, propriétés qu'on doit reconnaître à Dieu seul ? n'a-t-il pas admis l'hypothèse de Copernic sur le mouvement de la terre ? Que cette théorie soit en faveur en Angleterre ou en Hollande; on se l'explique : les protestants l'accueillent avec enthousiasme par esprit de révolte contre Rome qui l'a condamnée. Mais pourquoi un catholique se fourvoie-t-il parmi

(1) *Philosophia Novo-Antiqua*, ouv. cité, Dissert. III.

(2) *Id.*, Dissert. VI.

(3) *Id.*, Dissert. II et IV.

eux (1)? Enfin, Descartes a ébranlé la croyance en l'immortalité de l'âme humaine par son automatisme des bêtes (2). — Cette fois, Ceva n'épargne pas non plus Gassendi, dont jusqu'ici il avait seulement déclaré les principes insuffisants pour expliquer la formation des corps (3). Il attaque vivement ce troisième adversaire pour avoir jugé l'âme des brutes un simple mode résultant de la figure et de la disposition des atomes qui la composent : théorie désastreuse, dont l'auteur ne pouvait être qu'un matérialiste (4).

La *Philosophia Novo-Antiqua* comptait déjà trois éditions (5), et personne n'avait osé y répondre. Enfin, les jésuites de Florence apprirent, en 1723, que, dans Pise, courait une censure manuscrite de l'ouvrage. C'était un poème latin intitulé *Diacrisis*. L'effet fut tel sur le Père Della Briga (6), supérieur du collège de Florence, que, pendant vingt jours, il se crut incapable de célébrer dignement la messe ; il passa de nombreuses nuits blanches, il se lamentait presque sans trêve auprès de ses amis. Voici comment il se vengea (7). Il fit réimprimer le livre de Ceva (8). Il plaça en tête une préface où il dénonçait de façon transparente les professeurs de philosophie et de médecine à l'Université pisane, comme les fauteurs d'idées nouvelles et dangereuses pour la religion catholique. « La jeunesse ignore, y disait-on, que c'est le péripatétisme qui nous a fourni des armes pour combattre les hérésies. Plus éclairée, elle applaudirait avec moins d'enthousiasme aux sarcasmes qu'on emprunte à Wiclef, à Luther, à Calvin, pour accabler nos vieux maîtres ; elle fermerait les yeux à des nou-

(1) *Id.*, Dissert. IV.

(2) *Id.*, Dissert. II et V.

(3) *Id.*, Dissert. I, II.

(4) *Id.*, Dissert. VII.

(5) *Philosophia Novo-Antiqua* Thomae Cevae Societ. Jesu ab eodem in hac editione recognita. Emin. Cardinali Albano. Mediolani, ex typographia Dominici Bellagattae 1718. La 3^e édition est de Vienne, 1719.

(6) Page 115 de l'*Elogio del Dott. Giovanni Lamì*, ouv. cité.

(7) Sur cette querelle : G. Procacci, *Una battaglia professorale nel secolo XVIII* (*Rassegna settimanale*, vol. VIII, num. 191, 28 août 1881).

(8) *Philosophia novo-antiqua* Thomae Cevae Soc. Jesu, postremo ab auctore recognita, et ab Accursio de Riccis, Patritio Florentino ac P. A. publice propugnata sub auspiciis R. C. Cosmi III M. E. D. Florentiae, typis Michaelis Nestenus, 1723. Voir *Giorn. de' Lett. d'It.* t. XXXV, p. 427. — Il y eut une autre édition à Milan, en 1726, voir *Id.*, t. XXXVIII, p. 120.

veautés qui, insidieusement, ruinent la croyance en l'immortalité de l'âme (1). »

Dans l'église *San-Giovanni*, on réunit des professeurs appartenant à divers ordres religieux ; on leur distribua des exemplaires de l'opuscule. Puis, un élève des jésuites en tira quelques phrases qu'il défendit en guise de thèse.

En dépit de cette manifestation, la *Diacrisis* restait manuscrite : ses hardiesses pouvaient mécontenter Cosme III, protecteur déclaré de la Compagnie. Il mourut en 1724, laissant comme successeur un prince beaucoup plus favorable à la liberté de pensée. L'ouvrage parut la même année ; il était accompagné de notes plus étendues et plus intéressantes que le texte (2). L'auteur du poème s'appelait Guy Grandi ; nous l'avons déjà trouvé parmi les érudits de la Toscane. Son habileté consiste à répondre par des attaques, plutôt qu'à repousser simplement les griefs opposés à ses amis. Il feint ses adversaires plus illettrés peut-être qu'ils ne sont en réalité. A l'entendre, certains n'accuseraient Gassendi et Descartes de rien moins que d'avoir été les premiers promoteurs des hérésies de Wiclef, de Luther, Calvin. Un simple rapprochement de dates suffit pour ruiner cette calomnie. D'ailleurs, bien loin d'avoir pu, en pays protestant, s'épanouir librement, le cartésianisme y a rencontré des ennemis acharnés (3).

Plusieurs, ajoute Grandi, condamnent les ouvrages de philosophie moderne, sous prétexte que certains égarés ont pu en tirer des conséquences impies. Ainsi la théorie de Descartes sur l'extension inspire l'horreur parce qu'on la déclare inconciliable avec le dogme de la présence réelle (4). De bons

(1) Parfois, les jésuites français aussi mirent Descartes sur le même rang que Calvin. Cf. Bouillier, *H^{is} de la phil. cart.* t. I, p. 566-568.

(2) Q. Lucii Alpei *Diacrisis*. In secundam editionem *Philosophiæ Novæ-Antiquæ* R. P. Tomæ Cevæ cum notis Jani Valerii Pansii, 1724. L'auteur ignorait qu'avant l'édition de Florence il y en avait eu trois autres. De plus, le poème *Diacrisis* dut être remanié pour répondre aux attaques contenues dans la préface de l'édition florentine, puisqu'il est antérieur à celle-ci. Voir *Osservatore Fiorentino sugli Edifizi della sua Patria per servire alla storia della medesima*. Tome II, partie I, p. 170. — De même, *Elogio del D^o Giovanni Lamì recitato nella R. Accad. Fior.* Aux pages 112 et suivantes il y a des renseignements sur ce point.

(3) C'est déjà ce qui, à Naples, vers 1700, était rappelé dans la *Lettera del Signor Valletta ecc.* publiée seulement en 1733 ; en voir la page 38.

(4) *Diacrisis*, vers 317 et le commentaire.

catholiques déclarent, au contraire, qu'elle n'entame en rien leur foi. Pourquoi mettre en doute leur sincérité?

Suivant Grandi, la colère des jésuites s'explique par un échec dont ils ne peuvent se consoler (1). Le nombre des péripatéticiens diminue chaque jour; les moines eux-mêmes passent au parti opposé, car ils ont assez des billevesées et des subtilités dont l'auteur donne une longue liste. Ce n'est donc pas le seul amour de la vérité qui anime la Compagnie contre les professeurs de Pise. Autrement, elle n'eût pas accumulé à leur adresse des outrages, mais des raisons. Grandi lui demande un peu de courtoisie, de justice et de charité. Il la prie de renoncer à cette ridicule et dangereuse coutume de dénoncer comme hérétiques tous ceux qui, même dans des problèmes étrangers à la religion, ne croient pas pouvoir penser comme elle.

On comprend que le poème de la *Diacrisis* ait jeté parmi les jésuites un trouble voisin de l'épouvante. Les bonnes grâces de Cosme III les avaient, pendant une quarantaine d'années, garantis contre toute attaque violente, et soudain on les dénonçait comme des calomniateurs, on retournait contre eux l'arme dont ils s'étaient servis au préjudice de l'académie de Pise, on démontrait qu'entre Aristote, leur maître, et les philosophes nouveaux, l'impie était le premier. C'était porter une atteinte grave au prestige de ces religieux et nuire à leur collège *San Giovanni* de Florence, au profit de la maison dirigée par les *Scolopi*, ou prêtres des écoles pieuses.

Établis dans cette ville depuis 1630, ceux-ci avaient toujours passé pour inféodés au parti des modernes. Viviani était de de leurs amis (2). Il avait devoir beaucoup aux leçons d'un religieux de leur ordre, le P. Clément de Saint-Charles. C'est un autre d'entre eux, le P. François de Saint-Joseph, ancien élève de Galilée, qui fut chargé de transmettre la doctrine de l'immortel savant au prince Léopold, le futur fondateur du *Cimento*. Les *Scolopi* restaient fidèles à ces traditions (3). Quand parut la *Diacrisis*, ils suivaient, pour l'ensei-

(1) *Diacrisis*, vers 261 et le commentaire.

(2) *Osservatore Fiorentino*, t. II, 1^{re} partie, page 175.

(3) Les tendances éclectiques et libérales des *Scolopi* remontaient à leur fondateur. Voir « *Auctor lectori* » dans *Eduardi Corsini Scholarum*

gnement philosophique un traité du Français Duhamel (1). Or ce dernier, s'il n'a pour maître ni Gassendi, ni Descartes, n'est pas non plus un péripatéticien de l'École, mais un éclectique. Il cherche à concilier Platon avec Aristote, les doctrines anciennes avec les modernes, pour en former un nouveau système à l'usage des collèges (2). Les *Scolopi* allèrent encore plus loin : en 1731, un d'entre eux, le P. Edouard Corsini, se mit à publier un cours aux tendances fortement cartésiennes (3). D'autre part, ils se gardaient de laisser ignorer à leurs élèves les récentes découvertes de la physique. Ils les expliquèrent, d'abord en dessinant au tableau, ensuite en mettant sous les yeux des jeunes gens les divers appareils (4).

Avec l'apparition de la *Diacrisis*, semble commencer pour cet ordre une ère de prospérité au détriment des jésuites. On prétend (5) que, pour reconquérir son crédit dans la ville, la Compagnie adopta une attitude conciliante, affecta l'amabilité la plus empressée à l'égard non seulement des grands, mais des littérateurs et des savants en renom. Ses membres faisaient de nombreuses visites et attiraient chez eux des laïcs et des religieux de tout ordre, voire même des *Scolopi*. D'autre part, le directeur de *San Giovanni*, pour combattre la concurrence de ces derniers, obtint de s'adjoindre divers confrères particulièrement réputés. Tel fut le P. Ceuti qui, encore vers 1735, enseignait à Florence la philosophie. En le choisissant, on connaissait sans doute déjà son goût pour les modernes et l'on cédait aux exigences du moment ; mais il se révéla plus indépendant qu'on ne s'y attendait. Il ne tarda pas à choquer les plus âgés surtout des Pères ; on trouvait dans sa chambre des livres réputés dangereux, par exemple, les œuvres de Newton ;

Piarum *Institutiones Philosophicae ac Mathematicae, tomus primus*, Florentiae, 1731.

(1) *Philosophia vetus et nova ad usum scholae accommodata*. Bononiae, Longus, 1682.

(2) Bouillier : *Histoire de la philosophie cartésienne*, t. I, p. 535-536.

(3) *Institutiones Philosophicae ac Mathematicae ad usum Scholarum Piarum*. Florentiae 1731-1737. Sur le Père Corsini et les jalousies dont il fut l'objet, voir *Vitae Italorum doctrina excellentium qui saeculo XVIII floruerunt. Decas III. Auctore Angelo Fabronio*. Romae MDCCLXX, p. 90 et suiv.

(4) *Osservat. fiorent.* t. I, 1^{re} part., p. 176.

(5) *Elogio del D^e Giovanni Lami*, p. 115.

de plus c'était un cartésien obstiné! Les observations et les tracasseries ne purent le déterminer à changer. Rappelé à Rome par ses supérieurs, il rompit finalement tout lien avec eux (1).

V

Suivant les jésuites, on ne pouvait être en même temps catholique et cartésien. En revanche, d'autres Italiens attaquèrent le philosophe français en haine précisément des croyances spiritualistes. Bien mieux, une seule et même partie de ses doctrines provoqua contre lui des colères aussi bien parmi les adversaires qu'entre les défenseurs de la foi. D'un côté, de Benedictis, Doria, Antoine Costantino, Ceva, Papi, Sbarragli, Calbi, Barbieri, pour ne citer que les principaux, virent dans l'automatisme des bêtes des germes dangereux pour les idées religieuses (2). Ils soupçonnèrent un

(1) Sur lui, voir *Osservatore Fiorentino*, t. I, 1^{re} part., p. 174 et *Elogio del Dr Giovanni Lami*, p. 116.

(2) Parmi les ouvrages qui combattent l'automatisme, et le remplacent par l'âme sensitive des péripatéticiens, nous citerons: Pietr' Angelo Papi medico, e Filosofo Sabinese risponde a Sofilo Molossio Pastore degli Armenti Automatici in Arcadia. In difesa dell' anima sensitiva esistente in detti Armenti. In conformità dello Scrutinio che ne fece nella Sacra critica degl' Autori Recentiori all' Eminentiss. e Reverendiss. Principe il Sig. cardinale Francesco Barberini. In Roma, nella Stamperia di Giorgio Placho Intagliatore, e Gettatore de' Caratteri alla Piazza della Chiesa di S. Marco, MDCCVI. — Du même Papi: *Sacra authorum recentiorum critica in Philosophia, chimica et medicina*, in qua sexaginta et ultra errores S. S. Dogmatibus deteguntur, et confutantur, Romae 1706. — *La Filosofia espota in Sonetti* da Ruggero Calbi. Voir Trattato II, sonetti XIX e XX. — *Entelechia seu anima sensitiva brutorum demonstrata contra Cartesium auctore Joanne Hieronymo Sbarragli Bononiensi Philosophiae, et med. doct. colleg. in patria universitate lectore P. et Anatom. Prof. Emer. Opus Posthumum*. Bononiae MDCCXVI. — Gastoni Ignazio: *Trattato dell' anima delle bestie*. Venezia 1713. — Anonyme: *Anima brutorum secundum seriores philosophiae canones vindicata*. Neapoli 1742.

Parmi les partisans de l'automatisme, citons Campailla, dans son poème l'Adamo, et Fortunè de Brescia, dans le Tractatus III de sa *Philosophia sensuum mechanica*, Bruxiae, 1735.

Comme étude générale sur la question, il y a un résumé des travaux antérieurs dans *Trattato sopra l'essenza dell' anima delle Bestie* del P. Domenico Pino dell' Ordine de' Predicatori. In Milano MDCCCLXVI. Voir aussi Montanari Antonio: *Trattenimento Metafisico ai principali sistemi dell' anima delle Bestie*. Verona 1764. — Sacchi Defendente. *Storia di alcune opinioni filosofiche intorno all' anima de' Bruti*. Pavia, 1825.

Thomas Cornelio, le premier en date pourtant des cartésiens d'Italie,

matérialiste chez quiconque regardait les animaux comme des machines : si l'on admet, dirent-ils, que de simples rouages

rejetait l'automatisme des bêtes « cum pleraeque earum actiones maxime quae ad sensum appetitumque attinent, ita mechanicis legibus non sunt obstrictae, ut potius ab actione corporis sejunctae quodammodo videantur. » (Thomae Cornelii *Progymnastica Physica*, p. 37, Venetiis MDCLXIII.)

Suivant le comte Barbieri, les bêtes agissent bien comme si elles avaient une âme pareille à la nôtre ; mais, en fait, Dieu prévoit ce qu'elles feraient si réellement elles la possédaient, et c'est lui qui dirige tous leurs mouvements. (*Verità Filosofiche Fondamentali* esposte con nuovo metodo in due Dialoghi dal Co. Ludovico Barbieri Vicentino. In Bassano MDCCXLIII.)

L'avocat Antoine Costantino professe que nul être vivant ne peut accomplir une action sans le concours de trois agents. Deux sont communs à l'homme et aux animaux : le corps qui obéit et l'esprit vital, qui, répandu autour de lui, absorbé par lui, sert ensuite à lui transmettre des ordres. Ceux-ci émanent, pour nous, de l'intelligence, et pour les animaux de l'instinct. (*Lettere critiche, giucose, morali, scientifiche ed erudite alla moda*, ed al gusto del secolo presente, del Conte Agostino Santi Pupieni, o sia dell' Avvocato Giuseppe Antonio Costantini. Tomo Primo. In Napoli MDCCXLIX, p. 178-210. Les trois lettres sur ce sujet sont datées de Meaux, 19 janvier, 15 mars et 18 septembre 1741.)

Sans nous rabaisser, Laurent Magalotti exalte les animaux. Il leur accorde une âme immatérielle. Certaines de leurs opérations lui semblent dénoter une intelligence aussi grande que la nôtre. L'attachement qui unit tant de fois les bêtes à l'homme est à ses yeux la preuve qu'ils se comprennent entre eux. Leurs natures ne sont donc pas d'essence différente. Il tire aussi un argument de ce que, dit-il, toutes les montres sorties de la même fabrique peuvent être pareilles, tandis que les dix petits d'une chienne manifestent, aussitôt nés, une diversité de tempéraments qui s'accroîtra avec les progrès de la vie. Mais Magalotti prévoit une grave difficulté. Si l'on concède aux habitants de l'onde, aux hôtes des forêts, à la gent ailée, aux divers troupeaux, au peuple des basses-cours une substance spirituelle, ne faudra-t-il pas, en même temps, leur octroyer l'immortalité ? Poissons, tigres, lions, lapins, bœufs, moutons et poulets, par exemple, ont-ils droit, le cas échéant, à participer avec les hommes justes à la vie éternelle ? On ne peut l'affirmer sans encourir la colère de l'Église. Aussi, Magalotti en vient-il à prêter aux animaux une âme qui, bien que spirituelle, ne subsiste pourtant pas après la dissolution du corps. Mais imaginer une substance sans aucun rapport avec la matière, et la condamner ensuite au complet anéantissement, n'est-ce pas se contredire ? Autre objection : Magalotti prétend les animaux susceptibles de souffrances physiques et de chagrins ; mais, d'autre part, il leur refuse la vie d'outre-tombe et ses sanctions, la connaissance du bien et du mal et la responsabilité ; à son avis ils n'ont donc pu jamais pécher ; comment parvient-il alors à justifier la douleur qui les accable parfois si cruellement ? Comment peut-il concilier leurs maux avec la justice divine et la Providence ?

Il connaît l'automatisme, mais il le combat avec énergie, parce que cette théorie lui semble indigne d'un philosophe aussi sublime que Descartes. « Elle fait si bien violence, dit-il, à certaines lueurs, ou mettons

puissent par leur jeu produire des effets si admirables, n'est-on pas conduit à croire que l'homme lui-même n'est qu'une mécanique? D'autre part, examinons quelques pages de Giannone et de Vallisnieri.

Au mois de Mars 1723, parut, à Naples, l'*Istoria Civile* du premier. Elle provoqua une telle émotion que le vice-roi et le Conseil collatéral en suspendirent la vente; l'archevêque excommunia l'imprimeur et l'écrivain. Celui-ci dut même quitter secrètement la ville, le 11 mai 1723, et se rendre à Vienne. Le 1^{er} juillet, l'œuvre fut mise à l'Index. Quelles dangereuses doctrines contenait-elle donc? Elle peignait le clergé avide. Sur ce point, il n'arriva jamais à Giannone de se contredire : constance peu surprenante, lorsqu'on sait quel souci préoccupait alors les Napolitains. Ils avaient hérité du xvi^e siècle la mission de combattre et d'alléger la misère publique, dont on rendait le clergé responsable (1). Celui-ci ne participait aucunement aux charges de l'État. Or il ne cessait d'augmenter son patrimoine. Aussi l'impôt pesait-il chaque année plus lourd sur le contribuable obligé de combler le déficit que, par leurs progrès, causaient les privilégiés.

Mais, intraitable sur un point, Giannone manifeste, d'autres fois, envers ses adversaires une complaisance qui étonne chez un homme réputé pour sa haine contre les prêtres (2). Par exemple, l'Église voulait avoir ses tribunaux à elle et soustraire

à certaines ténèbres de mon esprit, que je ne puis m'en accommoder. »

(*Lettere familiari*, ouv. cité. Lettres XXIII et XXIV. — *Intorno all'Anima de' Bruti*. Al Padre Lettore D. Angiolo Maria Quirini. C'est la lettre XI des *Lettere Scientifiche*, ed. erudite del Conte Lorenzo Magalotti Gentiluomo trattenuto e del Consiglio di Stato dell' altezza Reale del Serenissimo Granduca di Toscana. Firenze MDCCXXI.)

(1) Voir G. A. Andriulli : *Pietro Giannone e l'anticlericalismo Napoletano sui primi del settecento*, dans l'*Archivio storico italiano*, 5^e série, tome XXXVIII, an. 1906. — Voir aussi M. Schipa, *Il Regno di Napoli al tempo di Carlo di Borbone*. Napoli 1904.

(2) Ces faits ont été mis en lumière par le Doct. Giovanni Bonacci : *Saggio sulla Istoria Civile del Giannone*. Firenze. R. Bemporad e Figlio Editori, 1903, notamment p. 154, 156, 157, 175 et suivantes. Cet ouvrage est en outre intéressant en ce qu'il démontre les plagiats de Giannone, notamment au détriment du P. Buffier auteur de l'*Histoire de l'origine du royaume de Sicile et de Naples contenant les aventures et les conquêtes des princes normands qui l'ont établi*. Paris, 1701, chez Anisson. — Il parut de l'Histoire une trad. ital. à Naples, en 1707. cf. Sommervogel, *Bib. de la C^{ie} de J.*

les ministres du culte à la juridiction civile : rien de plus équitable, rien de plus nécessaire, dit Giannone, qui condamne seulement les abus qu'entraîne cette prérogative (1). L'Église s'arroge le droit de censurer et de prohiber les livres : audace légitime en principe, suivant l'historien ; il déplore seulement que souvent on condamne un ouvrage sans vérifier de manière précise les points douteux (2). Autre preuve de condescendance : l'auteur estime un défi jeté au bon sens le fait qu'en Angleterre la souveraineté spirituelle appartient au roi ou à la reine : sans doute les deux pouvoirs religieux et civil peuvent être réunis dans une même main, dit-il, mais dans celle d'un prêtre.

En 1723, Giannone était donc encore porté à la conciliation avec le clergé, dont il reconnaissait les droits, mais réprouvait les excès. Tout au moins, la prudence l'obligeait-elle à des ménagements qu'il ne gardera pas plus tard dans le *Triregno*. Cette œuvre, qu'il composa surtout durant son exil à Vienne, n'a vu complètement le jour qu'à notre époque. Elle mériterait une place dans une histoire des doctrines matérialistes, en Italie, au XVIII^e siècle (3).

Le *Triregno* comprend trois parties : la première intitulée *Del Regno terreno* ne semble destinée, à première vue, qu'à démontrer la mortalité de l'âme. La thèse contraire, affirme Giannone, est impuissante à invoquer aucune preuve physique ou métaphysique. On ne pourrait l'adopter que comme un article de foi, si du moins l'Ancien ou le Nouveau Testament nous l'imposaient. Or, à supposer, comme l'historien ne le croit pas, d'ailleurs, que le *Pentateuque*, sous sa forme actuelle, remonte bien à Moïse et que ce personnage y ait transcrit les confidences mêmes de Jéhovah, peut-on y découvrir le moindre argument favorable à la thèse de l'immortalité (4) ? Non, car il en résulte que Dieu ne promet, en aucun temps, aux premiers hommes et qu'ils n'espérèrent jamais autre chose qu'un royaume terrestre. En les créant à son image, il entendit seule-

(1) *Ist. civile*, lib. XL, cap. 11. (éd. citée dans la note suiv.)

(2) *Istoria civile del Regno di Napoli*, Italia MDCCCXXI, lib. XXVII, cap. 4.

(3) *Il Triregno* di Pietro Giannone Pubblicato con Prefazione da Augusto Pierantoni Professore nella R. Università di Roma, Senatore del Regno. Roma, Tipografia Elzeviriana, 1893.

(4) *Il Triregno*, vol. I, p. 8, 13, 17.

ment les faire rois d'ici-bas, comme lui, de son côté, régnait sur l'univers. Au témoignage des livres saints, il récompensait les nations en ce monde même et en les comblant de biens temporels; il les punissait par des guerres malheureuses, la famine, la peste. Le châtement ne tombait pas toujours sur le coupable, mais alors, malheur à ses descendants! D'ailleurs, si la crainte et le remords ne harcelaient pas le méchant, il ne goûtait du moins en aucun cas la douce sérénité du sage, conscient de sa valeur morale (1). La croyance des Hébreux, y compris David, fut, affirme Giannone, qu'avec la mort tout finissait aussi bien pour les hommes que pour les autres animaux (2). Les plus anciennes nations ne pensèrent pas autrement. Mais, dans les siècles postérieurs, la pompe des funérailles et les honneurs que les Égyptiens et, à leur exemple, d'autres peuples rendaient aux défunts, firent apparaître l'idée d'une vie d'outre-tombe (3).

Si, après l'Ancien Testament, on interroge le Nouveau, qu'y voit-on? Sans doute, Jésus-Christ nous a promis une seconde vie dans un royaume céleste (4), mais il n'a nullement prétendu la réserver à la seule âme (5); c'est l'homme qui doit y participer; or, pas de corps, pas d'homme. Une éternité de bonheur ou de peines nous attend, mais en tant qu'êtres composés de deux éléments, non pas comme purs esprits. Au jour de la résurrection générale, l'âme redeviendra une puissance active. En attendant, un sommeil, comparable à celui du loir, l'engourdit; elle est incapable de félicité ou de douleur (6). Il n'existe pas pour elle d'état intermédiaire entre les vies terrestre et céleste. Le purgatoire n'est qu'un mot. Inutile donc d'invoquer Dieu pour être moins maltraité de suite

(1) *Il Tirregno*, vol. I, p. 33 et suiv., 132, 177, 213, 215.

(2) *Id.*, I vol. p. 102-3. « Che colla morte tutto si finivà, che mortale fosse la condizione dell' uomo siccome de gli altri animali nei quali era lo spirito delle vite. »

(3) *Il Tirregno*, vol. I, p. 177.

(4) *Id.* vol. I, p. 102-103.

(5) *Id.* vol. II, p. 86-89.

(6) *Id.* vol. I, p. 165. « È così stretta pure nell' uomo tal unione di queste due sostanze, sono così necessari i vicendevoli soccorsi che l'una deve all'altro porgere, che senza essere insieme avvinte, in nulla si risolverà ogni umana operazione. Se l'una è separata dall'altra, rimarrà la nostr' anima in una perpetua inazione ed in un profondissimo sonno. »

après le trépas. O naïveté de ceux qui bâtissent une église, fondent un monastère, s'épuisent en largesses pieuses, de ceux aussi qui partirent pour de lointains et meurtriers climats, au temps des croisades (1) ! D'autre part, à quoi bon honorer les saints ? Les croyant admis à contempler Dieu aussitôt morts, on escompte leur toute puissante influence. On se trompe. Le clergé le sait bien, affirme Giannone ; mais il adopte et propage malhonnêtement des doctrines qui furent et restent pour lui une source de crédit et de richesses. Il exploite une ignorance qu'il a entretenue soigneusement au cours des siècles. Sa force naît de notre faiblesse d'esprit (2).

Voilà où veut aboutir l'auteur. L'exil a eu pour effet de rendre farouche la haine, qu'à Naples déjà, il nourrissait contre les prêtres. Ruiner les doctrines spiritualistes : il ne conçoit pas de meilleur moyen pour déjouer l'avidité ecclésiastique. Tandis qu'il accomplit cette œuvre de destruction, il s'efforce d'affaiblir tous les adversaires que l'on pourrait songer à lui opposer. De là sa charge contre une partie des doctrines de Descartes.

Il admire, dit-il, la physique de ce philosophe car elle explique fort bien l'ordre universel, sans ébranler aucunement la croyance en Dieu (3). Elle conduit, il est vrai, à la conception d'un monde éternel et infini ; malgré cette erreur (4), elle reste plus vraisemblable que les autres systèmes ; sa simplicité l'emporte sur leurs bizarreries (5). Giannone célèbre aussi Descartes pour avoir banni les causes finales (6). Enfin il déclare incomparable la physiologie du maître (7). Mais il fait payer cher à

(1) *Id.*, t. II, p. 344 et suiv.

(2) *Id.*, t. II, p. 261-300.

(3) *Id.*, t. I, p. 263.

(4) *Id.*, t. I, p. 258. « Ma non perchè in ciò avesse preso abbaglio quest' incomparabile filosofo, dovrà dirsi che per questo rovinerà, o sarà gittato a terra quell' ammirando ed ingegnoso suo sistema : sussiste ben egli, nè può da questo urto ricevere nel rimanente crollo alcuno. »

(5) *Id.*, t. I, p. 264. « ma sebbene... in alcune poche cose di sopra notate possano riprendere di errore il Cartesio, incomparabilmente riesce più verisimile quell'ideato da questo gran filosofo, che i loro sistemi bizzarri, vani e fantastici. »

(6) *Id.*, t. I, p. 266. « La natura è per se stessa cieca, e niente opera a determinato fine, che ella s'abbia. »

(7) Parlant de l'esprit ou principe vital commun aux hommes et aux animaux, Giannone dit : « Come e da chi questo spirito riceve tanta virtù ed efficacia, sicchè possa disporre con tanto magistero ed arte la parte del

celui-ci de tels éloges : aussitôt après, il lui reproche une incon-
séquence grave. Qu'on lise, dit-il, le traité de *l'Homme* et celui
des *Passions de l'âme*. N'y apparaît-il pas nettement que la
matière à elle seule suffit pour expliquer tous les phénomènes
de la vie humaine, sans un deuxième principe ? C'est ce que
Descartes n'a pas compris ou voulu comprendre, une substance
spirituelle étant, à son avis, seule capable de penser et de souffrir.
Comme, d'autre part, les animaux ne sont pour lui que matière,
il a dû leur enlever l'imagination et la mémoire, dire qu'ils ne
voient pas, qu'ils n'entendent pas, qu'ils ne sentent pas, qu'ils
n'ont ni volonté, ni douleur, ni tristesse. Cette injustice révolte
Giannone. Il établit (1) plusieurs parallèles. Il compare tour à
tour les coquillages et le chien, cet animal sagace et un de
ces sauvages qu'observèrent les anciens ou les modernes, enfin,
cet être vivant hors de toute société et un personnage tel que
Salomon, Platon, Pythagore, Démocrite, Aristote, Épicure ou
Descartes lui-même, ou bien Ulysse, Cyrus, Darius, Xercès,
Scipion, César. Il trouve un coquillage plus éloigné d'un chien
ou d'un éléphant, que ces animaux avisés ne le sont de l'homme
non civilisé. La différence lui semble encore plus grande entre
ce dernier et Platon ou Démocrite, qu'entre le même et le
chien ou l'éléphant. Or, pour distinguer l'éléphant du coquillage,
on ne suppose pas le premier composé d'un corps et d'une
substance immatérielle. De même, on ne croit pas utile de
mettre en Platon une substance étrangère au sauvage. Dès lors,
pourquoi doter celui-ci de la pensée que l'on refuse à l'éléphant ?
Aux yeux de Giannone, nulle différence essentielle entre
l'homme et la brute. A quoi tient la supériorité du premier ?
Son esprit est plus épuré, plus actif et s'élève plus haut ; il est
uni à un corps dont chaque partie est plus parfaite et l'ensemble
mieux organisé. Voilà tout.

Parfois, la doctrine cartésienne étonne si fort Giannone, qu'il
révoque en doute la sincérité de son auteur. Quel dommage que
celui-ci n'ait pas vu le jour dans les siècles où les philosophes

seme, onde si formi un corpo sì maravigliosamente organizzato, sicchè lo
faccia sorgere in animam viventem, che vuol dire lo faccia capace di senso
e d'immaginazione, e negli uomini anche di discorso ? » Et il répond que
Descartes seula résolu ce problème.— *Il Tirreno*, t. I, p. 246.

(1) Il l'annonce page 313 et la fait dans les pages suivantes.

pouvait librement s'exprimer ! Lui, si profondément attentif à déraciner les préjugés qui encombrant la route de la vérité (1), il n'a pu résister au fleuve impétueux qui englobait tout le monde ; il a dû se donner pour spiritualiste (2). Par ambition, il a trahi sa conscience de manière encore plus grave : il a feint de démontrer la spiritualité de l'âme. La scolastique avait renoncé à l'entreprise ; tenter celle-ci, ce serait mériter la reconnaissance de l'Église et supplanter auprès d'elle l'École dorénavant méprisée. Vain espoir du reste, car l'ingratitude seule paya les efforts du célèbre auteur français (3).

Giannone vécut douze ans à l'étranger, il put y subir des influences inconnues aux autres Italiens. Néanmoins, comme il ne quitta Naples qu'agé de quarante-sept ans, n'a-t-on pas le droit de supposer que, déjà lorsqu'il partait pour la terre d'exil, son opinion était faite quant à notre nature intime ?

En tout cas, certains pouvaient penser à peu près comme lui, sur ce point particulier, sans s'être jamais éloignés de la péninsule. C'est ce que prouvent les idées qui agitaient en 1727, pendant une retraite spirituelle, Vallisnieri, le savant naturaliste dont on a déjà entendu parler.

Depuis longtemps, il réfléchissait sur la valeur du fameux automatisme cartésien des bêtes. Voici qu'il assiste à un sermon

(1) *Il Triregno*, t. 1, p. 48. « Quello [spirito] delle vite degli uomini è più depurato, sublime, ed attuario ; sicchè, congiunto ad una più perfetta e ben organizzata macchina corporea, può produrre nell' uomo quel discorso e quella riflessione, alla quale i bruti per difetto dell'uno e dell'altra non possono arrivare. »

(2) « Venne a noi Cartesio quando il mondo cristiano era tutto persuaso che i nostri sacri libri dovevano essere a noi di norma e di scorta, non pure nelle cose di religione, ma anche nelle fisiche e naturali, e quando si credeva per costante che quei libri c'insegnassero che fosse un punto di religione già stabilito che le nostre anime fossero immortali, ed affatto indipendenti da' nostri corpi, e di sostanza diversa, sicchè fuori del corpo avessero proprio stato e propria sussistenza. E sebbene questo gran filosofo fosse tutto inteso a toglier dalle menti umane i molti pregiudizi, onde erano somministrati i tanti ostacoli per la ricerca della verità, nondimeno non potè non soccombere, nè resistere all' impetuoso fiume, onde tutto il mondo era assorto, e che assordava tutti coi suoi alti e strepitosi rumori, per divina rivelazione esser certo l'anime umane esser immortali ed avere propria sussistenza, indipendente affatto dal corpo e per conseguenza proprio stato, ancorchè da quello fossero separate. » *Id.* t. 1, p. 251.

(3) *Id.*, t. 1, p. 163.

sur l'immortalité de l'âme humaine (1). Au lieu d'écouter le prédicateur, il s'entretient avec lui-même, ou plutôt, il prête l'oreille aux propos que lui murmure le diable. Celui-ci veut l'amener à croire que toutes les âmes (celles des hommes et celles des animaux) sont de la même espèce et diffèrent seulement en ce qu'elles opèrent de façon plus ou moins lucide, par des organes de perfection inégale. En effet,

(1) (*Il Rinascimento*, Rassegna di Scienze, Lettere ed arti I Giugno 1895.)
G. Brognoligo : *Dodici lettere inedite* di A. Vallisneri. Lettre du 16 avril 1727 à l'abbé Conti. « Io poi sono uscito felice Romito dalla Antenorea Tebaide pieno zeppo di benedizioni e d'indulgenze, che dritto dritto mi manderanno in Paradiso. O, che bel vivere in quella beata quiete ; andare a tavola a suon di campanello, e mangiare colla testa nel sacco, come fanno taciti e cheti i muli la biada. Siano pur benedette queste divozioni dove si profitta l'animo e il corpo, e benchè nel cassettino della mia tavola fosse un ruvido Cilicio, una Disciplina, e certi manili di rame tutti armati di punte, non ebbi ardir di toccargli, e gli conservavo, come faccio i serpenti dell' America, particolarmente guardandogli, non solendogli col mio lucido sangue lordare, ma volli lasciargli belli e intatti a qualche cristianello spigolistro di me migliore... Il mio forte fu nelle missioni, e toccandomi un giorno quella dell' immortalità dell' anima nostra spirituale, quel nero Diavolo che ci fa tanta paura, e che sempre ci soffia nelle orecchie cose stravagantissime, mi fece pensare intanto alla progressione delle anime. Veggiamo che in tutte le cose create Iddio non ha voluto far salti, ma insensibilmente e per gradi è passato da un germe all' altro e da una specie all' altra, con uniformità di forme, sempre ammirabile. Se dunque così va la faccenda, addio macchine di Cartesio, addio orologi ingannatori de' nostri occhi. Tutti i corpi organici che hanno senso, che nascono, che crescono, che si sviluppano, e che i loro simili partoriscono, avranno la loro anima come noi, e non sarà un peccato tanto pericoloso e mortale nella filosofia il credere che anche tutte le piante l'abbiano : imperciocchè veggiamo che dalla pianta si passa al piant' animale, e da questo all' animale più torpido, come l'Ostrica e simili, e da questi torpidi e poco sensibili viventi si rampica a più sensibili, e così di grado in grado si giunge a Cani, alle scimmie ed ad altri animali che mostrano nelle loro operazioni spesse volte più giudizio di noi, e finalmente l'uomo animale tirannò di tutti, il più superbo e sovente il più pazzo che sia fra tutti. Se dunque consideriamo questa catena e progressione di anime, e se veggiamo che nelle cose sensibili Iddio non ha voluto far salti, pare che venga legittima la conseguenza che tutte quante le anime siano di una stessa natura, lo che se non fosse, oh che gran salto mortale si farebbe dall' anima de' bruti materiale all' immortale dell' uomo ! Ecco quali tentazioni in quella santa Meditazione mi poneva in capo quel brutto filosofo che dicono saperne più di noi, perchè ha conservata la cognizione delle cose. Passava costui avanti e voleva insinuarmi a pensare di qual materia fosse l'anima nostra, ma sonò il campanello... Eccole un brano di confessione, che altrettanto non ne ha sentito il Gesuita mio benefico confessore. »

dit-il, n'est-il pas vrai que la nature ne fait jamais de bonds dans son œuvre créatrice, mais passe insensiblement d'une espèce à une autre? Ne voit-on pas le lien qui unit la plante à l'animal plante, ce dernier à l'animal le plus engourdi, l'huître par exemple, celle-ci à quelque autre plus sensible et ainsi de suite, jusqu'aux chiens, aux singes et à d'autres bêtes souvent plus judicieuses que nous, enfin jusqu'à l'homme, le tyran de tous les êtres vivants, le plus orgueilleux et tant de fois le plus fou de tous? Adieu donc les machines de Descartes. Tous les corps organisés auront leur âme; et toutes les âmes seront de même espèce que la nôtre : « Autrement, oh ! quel grand saut mortel de l'âme matérielle des brutes, à l'âme immortelle des humains » !

Terminant cette lettre, l'auteur déclare à Conti : « Je n'en ai pas dit autant à mon bienfaisant confesseur jésuite ». Pourquoi ce manque de confiance? La Compagnie ne fut-elle pas presque toujours opposée à Descartes et, par suite, contraire à l'automatisme des bêtes? Sans doute, mais, avec les aveux qu'on a lus, Vallisnieri eût peut-être provoqué cette réponse : « Nous autres péripatéticiens, et avec nous des cartésiens comme Bossuet, nous attribuons, nous aussi, une âme aux bêtes, mais sans la vouloir ni spirituelle, ni matérielle; nous la faisons mitoyenne. Votre conseiller, au contraire, Vallisnieri, m'inquiète. Il faut, à son avis, que les âmes de tous les animaux sans exception soient uniformément ou bien matérielles et sujettes à la mort, ou bien immatérielles et destinées à vivre toujours. Eh bien, choisissez. Acceptez-vous la mortalité ou l'immortalité pour toutes?... Mais un mot du Malin achève de m'attrister : au moment où la cloche a sonné, n'allait-il pas vous obliger à chercher de quelle « matière » est faite l'âme humaine? »

Sans doute, c'est à une lettre particulière que Vallisnieri ose livrer des confidences si audacieuses; restait-il assez maître de lui-même pour cacher son sentiment intime dans ses cours ou ses écrits? Voici résumée une page de ses œuvres complètes (1). On l'a, dit-il, prié d'établir l'échelle des âmes. Il a saisi

(1) Voir *Opere fisico-mediche stampate e manoscritte del Kavalier Antonio Vallisnieri raccolte da Antonio suo figliuolo*. In Venezia 1733 (tome II, p. 291). Vallisnieri avait déjà laissé entrevoir ses idées dans le *Giornale de' Lett. d'Italia*, t. XXI, p. 171. Le compte rendu est de lui.

facilement les degrés de la progression jusqu'aux animaux les plus perfectionnés, autres que nous. Mais ici il a dû s'arrêter : entre les divers êtres et l'homme, les croyances admises créent un abîme. On ne peut le franchir, à moins d'un saut immense et d'autant plus extraordinaire que la nature avancée habituellement par étapes insensibles. L'auteur refuse de résoudre la difficulté ; il déclare nécessaire de courber le front et de faire appel à la foi, sans chercher la clef du mystère. Il n'en a pas moins éveillé le doute et suggéré avec adresse aux lecteurs la solution qu'il faut, suivant lui, donner au problème. D'autre part, il jouissait d'une grande autorité auprès de la jeunesse ; ses leçons étaient suivies d'un nombreux public qui lui prêtait la plus religieuse attention. Par son enseignement le professeur manqua-t-il de propager ses idées sous une forme prudente ?

En tout cas, son opinion sur les bêtes dut être, dans la suite, celle de beaucoup d'Italiens. On peut le conclure d'un chapitre où Muratori défend l'immortalité de nos âmes. Il soupçonne qu'elle laisse incrédules bien des personnes autour de lui. Or, notons-le, les seuls adversaires qu'il semble viser sont précisément ceux qui invoquent la progression naturelle (1).

(1) *Delle forze dell' intendimento umano*. 3^e édit. p. 225 et suiv. Venezia, 1752. La 1^{re} éd. est de 1748.

CHAPITRE III

Du choix fait par les Italiens entre les doctrines cartésiennes. Le triomphe de Locke.

- SOMMAIRE. — I. Fortune de la dioptrique, de la physique, de la physiologie cartésiennes en Italie. Les poèmes de Filicaia, Lama, Campailla, Stay, Tartarotti. — Les esprits animaux ; le rôle du cerveau.
- II. Descartes et Malebranche honorés parce qu'ils ont enseigné aux hommes à se dégager de préjugés et à penser par eux-mêmes. — L'état d'esprit de la jeunesse napolitaine, vers 1710. Témoignages d'Amenta, dans les *Rapporti di Parnaso*, et de Vico : les jeunes gens dédaigneux des langues, de l'histoire, de la poésie, etc. Vico rend responsable du mal l'éducation cartésienne. L'examen de celle-ci telle que la pratiquait un célèbre professeur de la Calabre, Caloprese, donne en grande partie raison à Vico. Doria essaye de réagir dans le même sens que celui-ci, notamment contre le rôle donné à l'algèbre. Leurs efforts sont inutiles.
- III. La *Scienza Nuova* de Vico. On en comprend mieux l'originalité quand on replace l'auteur au milieu de ses concitoyens ; c'est une protestation contre leur tendance à ne s'intéresser qu'au vrai démontrable, à ne traiter que des sujets très limités, commentaires précis d'un document, à dédaigner la tradition pour n'accepter que le critérium de l'évidence, à reléguer la métaphysique dans les cloîtres. — La Providence, selon Vico, et le libre arbitre. — Les trois âges de la société et le progrès.
- IV. En Vénétie, peu de vogue de la métaphysique cartésienne, malgré les efforts de Fardella, qui guida l'abbé Conti. D'ailleurs, discrédit général de toute métaphysique.
- V. Constatations du même genre pour la Toscane, Naples et, en somme, toute l'Italie.
- VI. L'avènement de Locke et son règne. Comment Doria, après avoir combattu Descartes, tourna ensuite ses armes contre Locke qui lui parut infiniment plus dangereux. Premières apparitions du philosophe anglais en Italie, vers 1727. Avec Doria, les premiers adversaires de Locke en Italie furent Muratori, en 1735 et 1745, le futur cardinal Gerdil en 1747 et 1748, et divers écrivains qui, de 1740 à 1750, s'en prirent non seulement à Locke, mais à Bayle, à Spinoza, à Hobbes, etc. — Opinion de F. M. Zanotti sur les dangers de la philosophie de Locke. Grande diffusion de celle-ci et, d'une manière générale, d'ouvrages réputés dangereux pour la foi religieuse. Cris d'alarmes jetés par des catholiques qui jugeaient en péril la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

I

En dépit de l'hostilité dont nous avons étudié les principales manifestations au cours du précédent chapitre, Descartes eut, de l'autre côté des Alpes, de nombreux lecteurs et parfois de

sérieux partisans. Qui ne le prévoyait au récit des attaques violentes dont il fut l'objet à Naples, en Toscane et ailleurs? On ne s'acharne pas après un chef d'école dont les doctrines restent totalement inconnues ou passent, en général, inaperçues. Mais il importe de classer les jugements favorables portés sur le philosophe français en Italie. Savoir lesquelles parmi ses théories on accueillit le plus volontiers, lesquelles on fut enclin à négliger, n'est-ce pas posséder un indice sûr de l'état d'esprit qui régnait en ce pays dans la classe cultivée?

La théorie de la réfraction exposée à la suite du *Discours de la méthode* jouit d'une grande fortune. En 1660, Viviani la fit connaître à ses collègues du *Cimento*; ils l'adoptèrent et la transmirent à presque toute la péninsule (1). Très vantée par le *Giornale de' Letterati* de Rome (2) et le médecin Bernard Zendrini (3), la *Dioptrique* fut moins en faveur auprès de François-Marie Grimaldi (4). Sous le nom de Vincent Filicaia, il nous reste une églogue relative à l'arc-en-ciel et à la formation des couleurs selon la théorie cartésienne (5).

Un jeune Napolitain, qui aida en France le bénédictin Banduri dans ses recherches érudites, avait entrepris un poème sur la physique de Descartes (6). Deux Italiens développèrent celle-ci en vers, avec toutes les autres doctrines du même philosophe. L'un est le Sicilien Thomas Campailla (7). Il suit le premier

(1) Caverni : *Storia del metodo sperimentale in Italia*, t. II, p. 78.

(2) Année 1668, p. 66.

(3) *Giornale de' Lett. d'Italia*, 1711, t. VII, p. 141.

(4) *Physico-Mathesis de lumine, coloribus et iride*. Bononiae, 1665.

(5) Voir Gustavo Capponi : *Vincenzo Filicaia e le sue opere*. Prato, 1901.

(6) *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions* tome XVI, dans l'éloge de Banduri, p. 353-4. « Des ouvrages qui demandoient autant de recherches et d'application, que ceux de D. Anselme, n'avoient pû s'exécuter par un homme seul..., mais la libéralité du Grand Duc le mettoit en état de se faire aider.... Il se servit d'abord d'un jeune Ecclésiastique Napolitain, que l'amour de la nouvelle Philosophie et l'envie de voir le P. Mallebranche dont il avoit lû les ouvrages, avoient amené à Paris. C'étoit ce dernier motif, comme il le racontoit lui-même, qui l'avoit soutenu au milieu des fatigues d'un pèlerinage philosophique, entrepris sans autres ressources que celles qu'il attendoit de la Providence. L'abbé Lama, c'est le nom de ce jeune Napolitain... avoit entrepris un poème qui devoit contenir la Physique de Descartes : j'en ai lû autrefois une grande partie, dans laquelle on decouvroit beaucoup de feu et de génie. »

(7) *L'Adamo, ovvero il Mondo creato Poema filosofico* del Sig. Tom-

homme depuis sa naissance jusqu'au moment où la cruelle expiation d'une brève erreur lui ouvre les portes du paradis céleste. Adam arrive à posséder toutes les connaissances humaines, surtout grâce aux enseignements de l'ange Raphaël qui le promène aux enfers, sur le rivage de la Méditerranée et à travers le Palais des sciences, vaste musée où sont réunies les plus riches collections de curiosités naturelles, d'instruments scientifiques et de livres les plus divers. Ce guide savant apprend, par exemple, au père de l'humanité l'usage du microscope, de la lunette astronomique, il lui fait entendre un cours complet d'astronomie, de physique, et de physiologie. Adam s'instruit aussi en réfléchissant : il arrive sans l'aide d'autrui à prononcer le fameux « cogito », à conclure que l'âme pense toujours, qu'il existe un Dieu. Raphaël admire sans réserve Descartes, dont les doctrines sont prévues et enregistrées de toute éternité. Il déclare (1) qu'il ne pourra exister un penseur égal à celui-là. Ayant tiré de son intelligence un univers nouveau, Descartes rivalisera presque avec Dieu lui-même. Quant à ses adversaires, ils mériteront le mépris. Le P. Daniel n'obéira qu'à la plus basse envie (2) lorsqu'en 1690 il écrira son *Voyage du monde de Descartes* (3).

Le poète Benoît Stay échappe aux invraisemblances de Campailla. Il expose les théories cartésiennes sans les encadrer d'un roman fantaisiste (4).

maso Campailla, patrizio Modicano. Accademico arcade ecc : Cogli argomenti di ciascuno canto tradotti in verso eroico latino dal Sig. Don Giuseppe Prescimone. Regio consigliere. 2^a ediz. In Roma MDCCXXXVII. La première est de Messine, 1728. La troisième de 1757 ; la quatrième de 1783. La première partie de l'œuvre avait déjà paru en 1709 à Mazarino et à Catane. Sur l'auteur et son poème, voir *Storia della filosofia in Sicilia da' tempi antichi al secolo XIX. Libri Quattro* di Vincenzo di Giovanni. Vol. I, Palermo, 1873, p. 279-316.

(1) *L'Adamo*, strophes 69 et suivantes.

(2) *Id.* str. 76 et suiv.

(3) Le livre du P. Daniel fut traduit en ital. par le P. de Benedictis et cette version eut 3 édit. 1703, 1731, 1737. (Cf. Sommervogel, art. de Benedictis.)

[4] *Philosophiae a Benedicto Stay Ragusino versibus traditae libri sex.* Editio secunda. Auctior et emendatior. Romae MDCCXLVII. — Dans la 1^{re} partie, il parle du doute méthodique, du critérium de la vérité, démontre l'existence de Dieu, expose la nature de l'âme. Dans la 2^{me}, il traite du vide et du plein, du mouvement, des sphères célestes, du soleil, des planètes. La 3^{me} est consacrée surtout aux tourbillons ; la

Après les vers sérieux, nous mentionnerons des vers burlesques faits en l'honneur de René, comme disaient souvent les Italiens. Ils ont pour auteur certain Tartarotti. En voici le sujet. C'est fête en un couvent de franciscains. Plusieurs doivent soutenir des thèses. On commence. Un orateur mène une charge vigoureuse contre l'hypothèse du vide et se révèle disciple de Descartes. Grand émoi ! On dépêche trois jeunes moines dans la cellule du frère Pierre-Léon. Il arrive ; l'assemblée se rassure, car c'est un péripatéticien réputé pour son esprit subtil et pénétrant. Il parle ; l'adversaire s'apprête à riposter, mais doit se taire : quelques-uns des assistants ont enlevé leurs sabots, les frappent l'un sur l'autre et produisent ainsi un bruit infernal. Le silence une fois rétabli, on remercie le frère Pierre-Léon : du haut du ciel, dit-on, Duns Scot doit se réjouir. Puis, pour réparer des forces qu'ont épuisées tant d'émotions, le couvent se donne aux délices d'un bon goûter. On se partage une tarte énorme et exquise qu'a envoyée la veille sœur Marie du Calvaire. On se livre à des divertissements variés. On boit beaucoup. Enfin, le sommelier, usant d'une plaisanterie facile, déclare : « N'en doutez pas, le vide existe... dans les bouteilles dont le vin n'était pas mêlé d'eau ». Alors chacun se retire (1).

Malgré le terrible frère Pierre-Léon et de nombreux moines, la physique cartésienne eut des partisans convaincus mais non serviles en des hommes aussi remarquables que Cornelio (2),

4^{me}, aux eaux, à la mer, à l'origine des fontaines ; la 5^{me}, à la nature de l'homme, corps et âme, au siège de l'âme, aux sens, aux passions ; la 6^{me}, à l'éthique.

(1) *Rime scelte* dell'abate Girolamo Tartarotti Roveretano. MDCCLXXXV. In Rovereto. — Le poème en question est *la Conclusione*. — Sur l'auteur, voir le travail de E. Fracassi : *G. T. Vita e Opere illustrate da documenti inediti*. Feltre, 1906.

(2) Thomae Cornelli Cosentini *Progymnastica Physica*, Venetiis MDCLXIII, p. 36. Après avoir fait l'éloge de quelques modernes, il ajoute que Descartes les surpasse tous par l'ingéniosité d'un système physique original et très vraisemblable : une même matière compose tous les corps ; ils ne diffèrent que par la disposition, le mouvement, la grandeur, le nombre et la forme des molécules. « Unus verò longe omnium ingeniosissimus Renatus des Cartes integrum syntagma physicum e propriis principiis ita concinnavit, ut ausim dicere neminem antea in describenda naturae ratione, ad similitudinem veri propius accessisse... Verosimilimum censet ex eadem materie effingi constarique res omnes naturales inter se dissimiles, propter diversam particularum materiae dispositionem ; motum, magnitudinem, numerum atque figuram. »

Giannone (1), Guglielmini (2), Porzio (3), François-Marie Zanotti (4). Au contraire, Borelli n'y voyait qu'une chimère (5). De même, Muratori, qui la jugeait pourtant judicieuse (6).

(1) Voir plus haut, p. 179.

(2) Dominici Guglielmini *Opera omnia*, tomus secundus. Genevae MDCCXIX. Il s'efforce d'établir qu'il suit dans ses travaux scientifiques les principes cartésiens. Il tient néanmoins à faire connaître que, le cas échéant, il se croirait le droit de s'en écarter un peu. « Ita quòd nitrum figurae conicae non sit, quemadmodum Cartesius hypothetice existimat, non est Cartesianae Physicae destructio, sed in hac speciali parte in melius commutatio » (p. 76). Il discute et combat la théorie cartésienne relative à la nature de la chaleur (p. 333 et suiv.). Autres passages où il parle de la physique cartésienne, en adoptant ou en corrigeant quelque partie: p. 83, 99, 436, 450, 465.

(3) Caverni (*Storia del met. sperim. in Italia* t. I, p. 206), dit de Porzio « fu il più zelante e ardito banditore della filosofia cartesiana in Italia. » Cf. en particulier les traités suivants de Porzio. *De nonnullis fontibus naturalibus. Vacuum non admittitur. De' termometri chiusi et aperti.* (Lucae Antonii Portii *opera omnia*, vol. II). Néanmoins, la préface du tome I nous avertit que, dans le traité *de motu corporum nonnulla*, il suivit une méthode où il s'écartait à la fois de Descartes et de Galilée, ce qui le fit attaquer dans les *Considerazioni* Del R. D. Guidone Grando e del Sig. N. N. Romae, 1710.

(4) *Notizie della vita e degli scritti di Francesco Maria Zanotti* raccolte e pubblicate da Giovanni Fantuzzi. In Bologna MDCCCLXXVIII, p. 18-19. Il devint lecteur public de philosophie à Bologne le 9 novembre 1718, après avoir défendu des conclusions empruntées à Descartes. Une fois qu'il eut cette chaire, « non dubitò di essere il primo a introdurre nelle scuole di Filosofia la spiegazione de' vortici di Des Cartes, e quella della luce, e dei colori, e delle leggi del moto; cose che a quel tempo erano in Bologna affatto nuove. » Sur le cartésianisme de Zanotti, on lit encore, p. 25 (à propos de son traité. *Della forza de' Corpi, che chiamano viva*. In Bologna, 1752). « Era a quel tempo in sommo grido presso i Filosofi la questione: Se la forza, che ha un corpo movendosi, e che chiamasi viva, misurar debbasi dalla velocità, che egli ha, come piacque a Des Cartes, o dal quadrato di essa, come volle il Leibnitzio.... Sostenne l'opinione di Des Cartes. »

(5) Quand il entendait quelqu'un résoudre un problème de physique suivant les théories cartésiennes, il disait: « Queste son cose, che ammessa quella po' di bagattella de' vortici, ne vengono tutte in conseguenza come ammesso, che la lancia di Marfisa fosse fatata, ne vengono subito in conseguenza tutte le di lei prodezze. » C'est rapporté par Magalotti dans ses *Lettere familiari* (contre les athées), p. 88.

(6) Voulant montrer comment l'imagination entraîne parfois les savants et les philosophes à d'étranges fantaisies, il déclare les tourbillons destinés à finir bientôt à l'hôpital, et il ne les plaint pas. « I vortici dell' acutissimo Descartes, non si può negare con grande ingegno furono ideati, ed han regnato un pezzo. Scemati poi di credito, voglia Dio, che non muoiano in fine allo Spedale. » P. 162 *Della forza della fantasia umana. Trattato* di L. A. Muratori, ediz. quarta. In Venezia MDCCLXVI.

Ciasso (1) et Poleni (2) l'exposent, ne dissimulent pas les difficultés qu'elle soulève, mais se dispensent de conclure. Beaucoup plus tranchant, Riva (3) s'indignait qu'un homme s'en crût au point de vouloir forger par ses propres moyens toute une cosmologie, œuvre que l'expérimentation seule parviendrait peut-être un jour à réaliser, grâce aux efforts d'une longue suite de savants.

Nous passons maintenant aux théories physiologiques de Descartes. Pour leur ensemble, il compta des admirateurs en Cornelio (4) et en Giannone (5). Muratori (6) et le médecin de Naples, Cirillo, faisaient jouer (7) aux esprits animaux le grand rôle que leur attribue le philosophe français (8).

(1) La première fois, à notre connaissance, qu'on entende parler de cartésianisme à Venise, c'est dans un ouvrage scientifique : *Meditationes de Natura Plantarum et tractatus physicomathematicus de aequilibrio praesertim fluidorum, ac de levitate ignis*. Auctore Joanne Maria Ciasso P. M. D. Venetiis, MDCLXXVII. Apud Benedictum Milochum. — P. 97 et suiv., l'auteur examine avec beaucoup de bienveillance la théorie cartésienne des tourbillons ; il appelle Descartes « eximius philosophus », il dit son hypothèse « rationibus, ac experimentis satis munitam » ; mais il expose aussi les objections.

(2) *Giorn. de' Lett. d'Italia*, t. X, p. 1. *De vorticibus coelestibus Dialogus*.

(3) « Spem ingentem conceperat Cartesius systematis in physica cito reperiendi : at consilium assecutus non est. Habuerunt hi viri clarissimi (Galilée et Descartes) imitatores nostra, et praeterita mox aetate solertissimos ; qui ut errorem declinarent, in quem Cartesius inciderat, curarunt id unice, ut per experimenta, bene attentèque examinata, veluti materiam systemati praepararent, quod post futuri, partes divisas colligentes, componentisque, fortasse formabunt ». Ludovici a Ripa astronomiae, ac meteorologiae in Gymnasio Patavino Professoris *Dissertatio meteorologica*. Venetiis MDCCXXXIII.

(4) « Facilis mehercule atque expedita est haec philosophandi ratio cartesiana, quae ad interiora Physiologiae penetralia, non quidem per salebras sed per planam patentemque viam nos dirigit et clariora in dies indicia depromit. » *Progymnastica*, p. 36.

(5) Voir plus haut, p. 179.

(6) Plusieurs mettent en doute l'existence des esprits animaux, parce qu'ils ne les ont jamais vus. Muratori juge, au contraire, l'hypothèse très fondée. « Essendo una proprietà de' Corpi tanto solidi, che fluidi e specialmente de gli ultimi, di tramandar effluvi, che Spiriti ancor si nomano ; sembra non solamente probabile, ma quasi necessaria la supposizione de' suddetti Spiriti animali. » p. 10 *Della forza della fantasia umana*, ouv. cité.

(7) Cf. A. Pierantoni : *L'autobiografia di P. Giannone. I suoi tempi. La sua prigionia. Appendice. Note e documenti*. Roma 1894, p. 42.

(8) Dans son *De motu animalium*. Romae 1680-1681, 2^{me} partie, chap. III, Borelli substitue aux esprits animaux le suc nerveux.

D'autre part, on le sait, ce dernier, tout en admettant que l'âme n'est absente d'aucun point du corps, lui assigne comme siège spécial un centre, d'où son action rayonne dans toutes les autres parties. Il la place donc plus particulièrement dans la glande pinéale. Un des premiers savants qui aient dépouillé celle-ci de ce rôle capital est précisément le Danois Sténon (1), ce protestant converti que nous avons trouvé, à Florence, en grande faveur auprès de Ferdinand II. En outre, ce problème intéressa plusieurs Italiens qui discutèrent soigneusement l'hypothèse cartésienne : Lancisi (2), Muratori (3), Quadrio, Corsini (4), Malpighi (5), Giannone (6), Fortuné de Brescia (7). Sauf celui-ci, les auteurs que nous avons nommés ne se prononcent pas pour la glande pinéale ; ils préférèrent le corps calleux ou le cerveau entier. Néanmoins, ils savent gré à Descartes d'avoir, par l'autorité de son nom, mis en relief l'importance de ce dernier organe (8).

Voici à quelle occasion Quadrio parle de cette théorie physiologique (9). Après avoir établi que la diversité des talents et des

(1) En 1669, dans son *Discours sur l'anatomie du cerveau* (Paris).

(2) Jo. Mariae Lancisii Cubicularii intimi, et Archiatri Pontificii, *Dissertatio altera de sede cogitantis animae*. C'est publié dans Jo. Baptistae Fantoni *Observationes Anatomico Medicae*. Venetiis, 1713.

(3) P. 3. *Della forza della fantasia umana*.

(4) *Institutiones Philosophicae ac mathematicae ad usum scholarum piarum*. Florentiae, 1731-1737.

(5) Néanmoins, Malpighi, blâme Descartes, à propos du cerveau, de s'être contenté de faire des hypothèses sans les vérifier. Il termine ainsi son *Exercitatio de Cerebro* : « Exigua haec de tam arduis excipe, et licet aliqua non dissimilia de Cerebri substantia apud Cartesianam Scholam jam prolata videas, scias tamen illa per hypothesim, sola ratione, non verò sensuum ministerio ad exponenda phaenomena prolata fuisse. » (Marcelli Malpighi *Opera omnia*. Lugd. Bat. apud Petrum Varnier, 1687.) Ailleurs, il adresse encore un reproche du même genre à Descartes. Ainsi, p. 189, sur la cause de la cristallisation du sel, citant l'opinion de D. il ajoute : « Haec hypothesis de sale communi cum nullam aliam causam, praeter excogitantem ipsum habeat, Socraticum nimis, ut Aristophanes de Philosopho illo, videtur auctor olere. » De même p. 155.

(6) *Del Regno Terrestre*, p. 258.

(7) *Philosophia sensuum mechanica*, 1735 ; *Philosophia mentis*, 1740. Les deux à Brescia.

(8) Sur les médecins italiens partisans de l'iatro-mécanisme et sur leurs rapports hypothétiques avec Descartes, cf. *H^{re} de la médecine* par E. Bouchut, ouv. cité, t. II, p. 239 et suiv.

(9) *Della storia e delle Ragione d'ogni poesia*, volumi quattro di Francesco Saverio Quadrio, della C^{ia} di Gesù, in Bologna MDCCXXXIX. — C'est t. I, à la

aptitudes ne tient pas à l'âme elle-même, il cherche quel état du corps facilite davantage les travaux poétiques. Si l'on procédait à l'autopsie de tous ceux qui les accomplirent avec le plus de bonheur, il n'en doute pas, on reconnaîtrait que leur matière cérébrale n'étant ni trop rare, ni trop épaisse, reçut sans peine les empreintes, les garda longtemps et devint ainsi un riche entrepôt d'images (1). Certains signes permettent, suivant lui, de préjuger qu'un homme peut exceller dans l'art des vers : un teint tirant sur le brun foncé, un aspect moins doux et ouvert que farouche, des yeux plutôt caves que sortant de l'orbite, de grandeur moyenne (mieux vaut les avoir petits que grands), des mains et un front sillonnés de lignes profondes, des veines larges et gonflées, un pouls violent et un peu dur, un corps généralement maigre et sec. Quadrio croit quelques moyens très efficaces pour venir en aide aux poètes. Quels éléments l'analyse accuse-t-elle dans l'air qu'ils respirent ? Quel en est le degré de chaleur ou de froid (2) ? Il importe de le savoir. En outre, l'alimentation est à surveiller : le mieux est de se nourrir sobrement avec des mets faciles à digérer. On doit aussi fuir l'excès dans le repos et la fatigue (3).

Certes, il faut reconnaître une grande part de vérité dans ces remarques et ces conseils. Notons seulement qu'ils caractérisent bien le temps où on les exprima. Se figure-t-on Boileau faisant passer un examen médical aux jeunes gens qui le consultaient sur leur vocation ?

Mais revenons à Descartes.

II

Quand on songe à la lutte décisive qui se poursuivait en Italie, à la fin du *seicento* et au début du siècle suivant, entre les admirateurs aveugles du passé et les esprits avides d'indépendance, on ne peut s'étonner que, plus d'une fois en ce pays, on ait rendu justice à notre compatriote, pour avoir tant contribué

page 239 qu'il examine la théorie de Descartes sur la glande pinéale, et enlève à celle-ci son rôle pour le faire jouer au corps calleux.

(1) *Id.*, t. I, pag. 241 et suiv.

(2) *Id.*, t. I, pag. 246.

(3) *Id.*, t. I, pag. 248. — Voir G. Marpillero : *F. S. Quadrio e l'uomo digenio*, dans la *Rivista filosofica* de C. Cantoni, 3, 1900.

à ternir le prestige séculaire de l'antiquité. Ainsi firent non seulement des personnages que, d'une façon générale, on peut considérer comme ses amis (1), mais des adversaires, Malpighi, Riva (2).

Au même titre, l'avocat napolitain Nicolaş Amenta célébra Malebranche dans une sorte de roman dont l'action se déroule sur le Parnasse, suite de scènes fantaisistes où des personnages d'époques diverses se trouvent réunis sans respect pour la chronologie. Une chasse, un banquet, des audiences surtout, données par Apollon, sont les cadres où l'auteur introduit ses idées littéraires ou philosophiques. C'est ainsi qu'il réédite l'aventure de Michel-Ange enterrant, après lui avoir enlevé un bras, un Cupidon dû à son propre ciseau. Des connaisseurs attribuent successivement le petit Amour à tous les maîtres anciens dont le nom est parvenu jusqu'à eux, mais ne pensent pas un seul instant qu'il puisse être l'œuvre d'un moderne. Enfin Michel-Ange s'approche, adapte exactement à la statue un bras de marbre qu'il dissimulait sous ses vêtements. La foule qui l'entoure reste confondue. — Dans le commentaire dont il accompagne cette histoire, Amenta invoque le témoignage de Malebranche contre ceux que paralyse un respect superstitieux pour les Grecs et les Latins (3). Il cite tout un passage de la *Recherche de la vérité*.

Tel a été le succès de cet ouvrage auprès d'Apollon, nous apprend l'auteur, que le dieu a fait du « grand homme » français, son juge d'instruction (4). Un jour, tandis qu'en raison de

(1) Ainsi Thomas Cornelio dans ses *Progymnastica*, p. 36; Christophe Stay, dans la préface qu'il met au poème cartésien de son frère; Muratori, *Delle Rist. sopra il Buon gusto*, parte I^a, cap. V.

(2) Malpighi, au témoignage de Muratori, *Delle Ristess. sopra il Buon Gusto*, parte 2^a, cap. XII; Vico, *Opuscoli*, t. II, p. 140; Riva *Dissert. meteor.*

(3) *De' Rapporti di Parnaso* di Niccolò Amenta avvocato napoletano. In Napoli. Nel MDCCX. P. 118. On renvoie en note à Malebranche *de Inqu. verit.* al nu. 8 del c. 4 del lib. 2 e al nu. 7. On cite quelques lignes en latin.

(4) P. 119 *De' Rapp. di Parnaso* « Lunedì 'passato, verso l'ora del desinare, seguitato da una gran turba di Filosofanti, e Poeti straccioni, dimandò udiienza segreta da Sua Maestà Giampiero Valeriani : ed immanente introdotto, trovò S. Maestà a ragionamento col dottissimo Malebranche, chiamato in corte, per investigar la vera cagione di non so che abusi in Parnaso intromessi : nè arrischiando pregare il risplendente Apollo a licenziare il Malebranche, per reverenza di sì gran letterato :

cette charge Malebranche s'entretient avec Sa Majesté et lui rend des comptes, voici venir toute une troupe de philosophes et de poètes affamés. Un d'entre eux prend la parole. Il nous révèle un sentiment curieux des Napolitains sur nos ancêtres. Il tient, dit-il, d'un Français, absolument incapable de mentir, que dans l'autre de Delphes, à un endroit indiqué en termes précis, se trouve enfoui un immense trésor. Un dragon le garde : « Faites-moi escorter par Orphée, dit l'orateur au dieu ; la lyre du fameux Thrace enchantera le monstrueux animal, et ces richesses appartiendront à notre misérable troupe. » Si Apollon rit, Malebranche s'indigne. Croire qu'en France on vend à haut prix de petits esprits follets qui font découvrir les trésors, imaginer même que des professeurs y enseignent le moyen de commander à ces lutins : voilà qui est enfantin ou digne de faibles femmes (1).

S'il faut en croire Amenta lui-même, beaucoup de Napolitains, loin de tomber en un tel excès de crédulité, s'abandonnaient à un stérile scepticisme (2). Il suppose qu'Apollon voit arriver un grand nombre de jeunes gens dans son royal palais. Un d'entre d'eux expose leur vœu commun, ils ne demandent rien moins que des sièges au Parnasse. Quels titres les désignent à cet honneur? Aucun. Non pas qu'ils redoutent la fatigue (ils le disent du moins); mais, à quoi peuvent bien, en 1710, à Naples, s'occuper des hommes intelligents? L'étude

lui presente, buttossi ginocchione dinanzi a Sua Maestà, e poi disse : Aver' egli di certo da un semplicissimo Francese ricavata la notizia di un grandissimo tesoro, ch'era nell'antro Delfico, tre passi appunto appunto distante dalla statua di Mercurio. » Pour justifier les honneurs rendus à Malebranche, on dit en note : « Avendo questo grand' uomo, che vive ancor nella Francia, scritto sei libri intitolati *de inquirenda veritate* ».

(1) « Eh via che non son cose da credersi da un tuo pari, ma da semplici fanciulli, e femminelle, che credono eziandio, che noi altri Francesi vendiamo a gran prezzo certi spiritelli et folletti, che i tesori ed altre cose additino; non che leggiamo in cattedra il modo da comandargli. »

(2) Sur Vico par rapport au cartésianisme, voir : F. Bouillier : *Hist. de la philosophie cartésienne*, ouv. cité, t. II, p. 508 et suivantes. — J. B. Gerini : *Gli scrittori pedagogici italiani del secolo Decimottavo*, Torino Paravia, 1901. — Tocco : *Descartes jugé par Vico* dans *Revue de métaphysique et de morale* (IV, 2, 1896). — Eugène Bouvy : *De Vico Cartesii adversario*. Paris, 1889. — Nous signalons tout de suite le travail fondamental pour toute étude sur Vico : *Bibliografia vichiana. Saggio presentato all' Accademia Pontaniana nelle tornate del 4º, 7º, 15º nov. 1903 dal socio B. Croce*. Tip. della R. Università, 1904. Estr. dal vol. XXXIV degli Atti.

des langues ne réclame que de la mémoire, quel mérite s'acquiert-on à les connaître? La grammaire est bonne pour les pédants qui perdent tant d'heures en discussions sans intérêt. La logique s'embarrasse de subtilités inutiles. La rhétorique? Art d'imposteurs, qui apprend à faire paraître grand ce qui est petit, blanc ce qui est noir. La physique établit d'innombrables opinions sur des fondements incertains. Quant à la médecine, comment se résoudre à la pratiquer? Elle est si trompeuse et si fatale aux humains! Le rôle de l'avocat n'apparaît pas plus enviable; il consiste à ruiner des clients, même avec la volonté de les défendre : tant la jurisprudence est obscure et embrouillée! Toutes les sciences, tous les arts sont donc vains, conclut le jeune homme; mais le reconnaître, est le plus bel avantage auquel on doive aspirer : voilà ce qui nous console. — Et les mathématiques, objecte Apollon, pourquoi ne pas vous y adonner? — Parce que leurs parties les plus nobles ne servent à rien et que les autres sont bonnes pour les vils artisans. — Le dieu, indigné, envoie ces malheureux désenchantés brouter l'herbe dans l'Arcadie de Sannazar.

Eux, ils dédaignent les connaissances humaines considérées en elles-mêmes. Amenta nous en présente d'autres qui bornent leur mépris aux travaux accomplis avant eux et sans eux. Ils se figurent ne rien ignorer et n'ont pourtant rien appris. Ils méprisent profondément les poètes anciens et modernes, mais se croient destinés à émerveiller le monde par leurs propres vers. S'ils déclarent que Tribonien fut un illettré, en revanche ils admirent les harangues qu'eux-mêmes prononcent devant les tribunaux et qu'ils émaillent de fautes contre le vocabulaire et la syntaxe. Ils savent à peine que trois et quatre font sept et veulent commenter Euclide, Aratus, Archimède, Pappus. Ils n'épargnent pas plus Descartes qu'Aristote ou Épicure, pas plus les médecins les plus nouveaux que Galien et Hippocrate. Ils se vantent d'avoir seuls trouvé des systèmes de philosophie et des méthodes de traitement à l'abri de tout reproche. Ce n'est pas trois mois, mais trois semaines qu'ils jugent nécessaires pour se mettre en état de parler *de omni re scibili*.

Contemporain d'Amenta, Vico nous a également tracé le portrait des jeunes Napolitains. Tels qu'il nous les peint, ils sont, eux aussi, sceptiques et suffisants; par suite ils tiennent

de l'un et l'autre groupe ; néanmoins, ils ne se confondent avec aucun des deux. Ils se refusent à l'étude des langues ; ils ne s'abaissent pas à lire les poètes, les orateurs, les historiens grecs, latins ou modernes, et ils ne songent point à rivaliser avec eux. Néanmoins, ils ne dédaignent ni les sciences cultivées et recommandées par Descartes, ni la philosophie de ce maître. Enfin, le peu qu'ils consentent à apprendre, ils veulent l'acquérir au moyen de procédés rapides.

Qui est responsable de cet état d'esprit ? Amenta n'accuse personne, et pourtant Descartes, qu'il juge creux et sans consistance, ne peut se vanter de sa sympathie (1). Au contraire, Vico n'hésite pas à dénoncer comme auteur du fléau le philosophe français lui-même. Suivant celui-ci, la puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux est naturellement égale en tous les hommes ; l'essentiel est d'appliquer son esprit suivant une bonne méthode ; à ce prix, chacun de nous peut savoir autant que les autres : pour qu'il considère une chose comme certaine, il suffira qu'il en ait une perception claire et distincte. Les jeunes Napolitains acceptent une telle doctrine comme parole d'Évangile (2). Dès lors, ils croient pouvoir trouver par eux-mêmes, sans fatigue et sans dépense, plus de vérités que les plus riches bibliothèques du monde ne leur en offriraient. Outre les théories de leur maître, son exemple les y autorise, car il a blâmé l'étude des langues, celle des orateurs, des historiens, des poètes et des anciens

(1) *De' Rapporti di Parn.* p. 40. Le système cartésien est représenté par une immense pyramide creuse qu'Apollon juge ainsi. « E non sai, che tutte le cose di questa fatta non hanno altro, che un grand' acconciamento ed artificio, co' quali la macchina, e la corteccia son lavorate ? e questa è quel, che vi si ammira, e smisuratamente in questa di Renato. Ma se fissamente guardar tu vuoi a ciò, che v'è dentro ; altro non avviserai, che un nudo legno. »

(2) P. 16, 17, 164 des *Œuvres choisies de Vico contenant ses Mémoires écrits par lui-même, la Science Nouvelle, les opuscules, lettres, etc., précédées d'une Introduction sur sa vie et ses ouvrages* par M. Michelet, Paris, 1835. — Nous donnons en même temps la référence du texte italien. *Opuscoli di Giovanni Battista Vico Raccolti e pubblicati* da Carlantonio de Rosa Marchese di Villarosa. Napoli, 1818. Cf. t. II, p. 215, dans la *Risposta al M. R. P. de Vitri della Compagnia di Gesù*. (Napoli, 20 Gennaio, 1726). « I Filosofi hanno intorpiditi gl' ingegni col metodo di Cartesio ; per lo qual solo paghi della lor chiara e distinta percezione, in quella essi senza spesa, o fatica ritrovano pronte ed aperte tutte le librerie. » — *Autobiografia*, éd. citée, p. 133-136.

philosophes (1). Voici en substance comment parle Vico :

Le reproche qu'il adresse à Descartes est-il fondé ? On se rappelle comment « nourri aux lettres » dès son enfance, ce dernier les abandonna, sitôt qu'il eut « achevé tout ce cours d'études au bout duquel on a coutume d'estre receu au rang des doctes », car, confesse-t-il « je me trouvois embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me sembloit n'avoir fait autre profit, en taschant de m'instruire, sinon que j'avois découvert de plus en plus mon ignorance » (2). Quant à Malebranche, la vue d'un insecte le touchait plus que tout le passé de la Grèce et de Rome ; tous les livres historiques mis ensemble lui paraissaient contenir moins de vérité qu'un seul principe de physique (3). Tel était son dédain pour les temps anciens que le mal, à son avis, serait insignifiant, si jamais le feu venait à brûler les ouvrages non seulement de tous leurs philosophes, mais encore de tous leurs poètes (4). C'est surtout ce mépris des cartésiens pour tant de connaissances sacrées à ses yeux, qui paraît avoir éloigné de leur parti Huet, leur adversaire irréconciliable. Il ne put leur pardonner de préférer les hommes qui cultivent leur raison à ceux qui se contentent de cultiver leur mémoire, d'exiger qu'on travaille plutôt à se connaître qu'à connaître les événements des siècles écoulés (5).

Gardons-nous pourtant d'attribuer à tous les cartésiens français les exagérations de Descartes et de Malebranche. Bossuet, Fénelon, Racine, Boileau, La Bruyère, La Fontaine même appartiennent à cette école, mais ils choisissent entre les opinions de leurs deux célèbres compatriotes et ils en rejettent plus d'une. Par exemple, loin de mépriser les écri-

(1) *Al Sig. D. Francesco Solla* (12 gennaio 1729). *Opuscoli*, t. II, p. 193. « Egli (Descartes) si ha fatto un gran seguito per quella debolezza della nostra natura umana, che n brevissimo tempo, e con pochissima fatica vorrebbe saper di tutto : che è la cagione, perchè oggi non si lavoran' altri libri, che di nuovi metodi, e di compendi. » — *Œuvres choisies*, t. I, p. 168.

(2) *Discours de la methode*, p. 6 (Leyde, 1737).

(3) *Éloge* par Fontenelle, à la p. 343, t. I, des *Eloges des Acad. de l'Acad. R. des Sciences*. A la Hayé, chez Isaac Van Der Kloot. MDCCXXI. — Voir aussi, t. II, p. 23 de l'*Hist. de la philosophie cartésienne* par F. Bouillier.

(4) *De la Recherche de la vérité*, IV^e livre, ch. VIII et V^e l. ch. VII.

(5) Bouillier, *ouv. cité*, t. I, p. 583.

vains grecs et latins, ils les prennent pour modèles; en outre, c'est par leurs travaux littéraires qu'ils se sont eux-mêmes immortalisés.

Mais pourquoi chercher en France la preuve que l'on pouvait être cartésien sans tomber dans les excès signalés par Vico? Nous la trouvons dans l'Italie méridionale. Aurélie d'Este, qui vécut de 1683 à 1719, témoigna, dès l'enfance, un goût très vif pour les choses de l'esprit. Lorsqu'ayant épousé Don François-Marie Gambacorta, duc de Limatola, elle quitta le nord de la péninsule pour Naples, elle se mit sous la discipline de Paul-Mathias Doria. Il lui enseigna la physique et la métaphysique de Descartes. Elle en était si charmée qu'elle les jugeait sans pareilles. Ce goût ne fut cependant pas exclusif, puisqu'elle trouvait le plus grand charme dans l'histoire et dans la poésie toscane: elle composa, entre autres, des sonnets où elle résuma les principes des *Méditations*. On lui voyait presque toujours entre les mains quelque traité de Nicole: elle comprenait, en effet, le français qu'elle parlait fort bien (1).

L'avocat Joseph Valletta qui prit, on s'en souvient, la défense des cartésiens accusés d'impiété, possédait une riche bibliothèque où l'on trouvait de nombreux livres rédigés dans notre idiome ou en anglais. C'était le seul homme de sa génération connaissant cette dernière langue, d'où il transporta divers ouvrages. De plus, il fit instituer une chaire publique de grec pour Grégoire Messerre auquel il avait fourni tous les moyens d'être un savant helléniste. Il éleva son fils et ses deux petits-fils à lire dans le texte les écrivains anciens (2); le mieux doué, Nicolas-Xavier, arriva, nous dit-on, à composer des vers grecs avec beaucoup de facilité. S'étant appliqué à l'anglais, il fut en état de traduire la tragédie d'Addison, intitulée *Caton* (3).

(1) *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXXII, p. 506.

(2) *Giorn. de' Lett. d'Italia*, tome XXIV, *Elogio del Signor Giuseppe Valletta*, p. 56, 53, 60.

(3) *Giorn. de' Lett. d'Italia*, tome XXVIII, p. 377. — Sur Giuseppe Valletta, voir dans l'*Archivio storico per le provincie napoletane*, anno XXVI, fasc. IV, 1902, l'art. de M. Schipa: *Il Muratori e la coltura Napoletana del suo tempo*. Outre l'œuvre dont nous avons parlé plus haut, p. 457, il avait composé un ouvrage devenu très rare, *Istoria filosofica*, Napoli, 1716, où il défend aussi les modernes du soupçon d'impiété.

Citons encore l'exemple de Gravina. Il ne dédaigna pas la poésie, lui qui voulut en déterminer l'essence comme aussi les lois. Il n'entreprit certes pas sa *Ragione Poetica* sans avoir lu et relu soigneusement un très grand nombre de vers. Enfin, il fit lui-même des tragédies et des églogues. On ne peut non plus lui nier une connaissance approfondie du latin : ses discours sont écrits en une langue élégante et précise qu'il acquit au commerce de Cicéron (1). Il regrette, au contraire, que de nombreux jeunes gens s'inscrivent aux cours de droit sans être en état de comprendre les énoncés et les commentaires des lois romaines. Pourtant, Gravina, ancien élève d'un disciple de Descartes (2), ne regrettait pas les années passées avec lui, puisqu'il le chargea d'élever son propre fils adoptif. Comment expliquer cette confiance ? Ou bien le jurisconsulte croyait le maître de sa jeunesse éloigné des excès qu'on reprochait aux pédagogues cartésiens, ou bien il se disait : « Plus tard, sur mes conseils et suivant mon exemple, l'enfant comblera les lacunes d'une éducation qui, d'ailleurs, offre tant de précieux avantages ».

Ce régime, nous pouvons en apprécier l'esprit, grâce à des renseignements assez précis que nous a conservés un des hommes qui s'y trouvèrent soumis. Celui qui l'appliquait s'appelait Grégoire Caloprese. Il tenait école à la Scalea dans la Calabre ; mais son influence s'étendait jusqu'à Naples ; vers 1693, Vico lui attribuait la grande diffusion du cartésianisme dans cette ville ; plus de trente ans après, les principaux représentants du système y étaient encore ses anciens élèves (3). Caloprese se faisait aimer et, par suite, il rendait ses idées sympathiques. Déjà vieux, Métastase parle de lui en

(1) *De recta in jure disputandi ratione*. Se trouve p. 98 et suiv. de Jani Vincenti Gravinae Jurisconsulti et Antecessoris Romani *Orationes, nec non opuscula in solo Tomo comprehensa*. Editio prima Veneta. Venetiis MDCCXXXIX. Apud Jo. Mariam Lazzaronum.

(2) Sur Gravina philosophe voir *Delle dottrine Filosofiche e civili di G. V. Gravina per-Ferdinando Balsano con Saggio sulla Vita e sulle opere del Gravina*, del Prof. Vincenzo Julia. Cosenza. tipografia Migliaccio, 1880.

(3) Voir *Vita e Studi di Francesco Maria Spinelli, Principe della Scalea, Scritta da lui medesimo in una lettera*. (Raccolta d'opuscoli scientifico-filologici, tomo 49. In Venezia, 1753). Page 506, il dit que Caloprese était le maître commun des cartésiens de Naples.

termes émus, dans une lettre (1) où il raconte comment une sorte de rêve l'a transporté aux beaux jours de sa jeunesse ; il s'est cru à la Scalea, avec son cher professeur.

A un autre de ses disciples, Caloprese sut inspirer, non plus un respectueux attachement, mais une tendresse presque passionnée. François Spinelli, ne se consola jamais de la mort du maître. Lui qui auparavant « chérissait » Descartes, il se défit de ses œuvres, il ne voulut plus avoir sous les yeux un objet qui lui rappelait la mémoire du défunt et le souvenir d'études qu'il ne croyait même plus pouvoir continuer sans cette direction éclairée.

Il était âgé d'environ douze ans, lorsqu'une première fois, on le conduisit à la Scalea. Jusque-là, il avait eu comme précepteur un prêtre qui s'était contenté de faire travailler sa mémoire, sans jamais rien expliquer. Caloprese consacra une année presque uniquement aux six premiers livres d'Euclide, à la *Dioptrique* de Descartes et à l'algèbre. L'enseignement littéraire était représenté par le simple commentaire d'un seul auteur latin. De la langue italienne, non plus que de l'histoire et de la géographie, il ne fut pas question. Puis, l'enfant interrompit ses études pendant quinze mois qu'absorbèrent surtout des voyages.

Il avait quatorze ans lorsqu'en 1700 il redevint l'élève de Caloprese. Dorénavant, la journée commencée par des exercices d'équitation et d'escrime se divisait ensuite en quatre parties. Dans la première, on faisait la lecture expliquée d'un chapitre de l'Écriture, puis on adressait une prière au Ciel, « pour que les connaissances de l'élève ne servissent pas à lui enfler le cœur, mais à le maintenir dans la foi catholique. » Enfin, on lisait quelques pages d'un moderne écrivain religieux. C'est

(1) Lettre adressée de Vienne 1^{er} avril 1766. Elle se trouve p. 41-42 des *Memorie per servire alla vita del Metastasio* raccolte da Saverio Mattei. Edizione prima. In Colle MDCCLXXXV. « Ho sentito di nuovo la venerata voce dell' insigne filosofo Caloprese, che adattandosi per istruirmi alla mia debole età, mi conduceva quasi per mano fra i vortici dell' allora regnante ingegnoso Renato, di cui era egli acerrimo assertore... Parmi ancora di rivederlo affannato a persuadermi che un suo cagnolino non fosse che un orologio ; e lo veggo ancora ridere, quando, dopo avermi per lungo tempo tenuto immerso in una tetra meditazione, facendomi dubitar d'ogni cosa, s' accorse ch' io respirai a quel suo ego cogito, ergo sum. »

ainsi que Spinelli traduisit un opuscule de Bossuet contre les protestants, et lut en français les *Essais de Morale* de Nicole.

La deuxième partie de la journée était donnée aux mathématiques. On comprenait sous ce nom la géométrie, l'arithmétique, l'algèbre, la géographie, l'astronomie, l'architecture militaire.

Après le repas de midi, on s'occupait de philosophie. Caloprese commenta Lucrèce au jeune Spinelli, mais il le mit en garde contre l'impiété de ce poète. On examina aussi le *Novum organum* de Bacon, et surtout des livres de Descartes, les *Méditations*, les *Principes*, le *Traité des passions de l'âme*, les *Météores*, *l'Homme*. A propos du dernier ouvrage, le professeur pesa l'avis de nombreux savants qui ont cherché comment se forme le fœtus.

On terminait la journée par des exercices littéraires. Aristote, dédaigné comme philosophe, était moins sévèrement jugé pour sa *Rhétorique* et sa *Poétique* ; on les étudiait dans le texte latin. Spinelli expliqua aussi quelques pages empruntées à Plaute, Térence, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, aux discours de Cicéron et à son *de Officiis*, à Salluste, à Tite-Live. On lui fit apprendre par cœur le *Pro Milone*, la troisième *Philippique*, le *Pro Ligario*, quelques morceaux de Salluste et de Tite-Live, de Dante, de l'Arioste, du Tasse, du *Canzoniere* de Pétrarque.

Deux heures avant le coucher du soleil, l'enfant allait se divertir au dehors, à courir, à sauter et quelquefois à nager.

Spinelli suivit quatre ans ce régime et, en si peu de temps, grâce à un labeur infatigable (1), il put voir un si vaste programme. Certes, les lettres y figurent, mais durant un quart seulement de la journée, et encore le dernier, celui où l'attention a été presque épuisée par les longues heures consacrées aux autres travaux. Aucune place n'est faite au grec. Si l'on traduit quelques auteurs latins, on ne compose pas dans leur idiome et il n'est l'objet d'aucun devoir écrit ; on suppose qu'un élève de quatorze ans peut se dispenser de telles fatigues ! Un petit nombre de vers appris par cœur : voilà pour la culture italienne. On songe encore moins aux langues étrangères ; mais

(1) Il ne consacrait que trois ou quatre heures au sommeil.

comme l'enfant arrive à la Scalea connaissant déjà un peu le français, on en profite pour lui mettre sous les yeux du Bossuet et du Nicole. De l'histoire romaine, la lecture des textes lui laissera des souvenirs sans lien. Quant aux événements du moyen âge ou des temps modernes, ils ne sont l'objet d'aucun soin. En revanche, quelle importance attachée à la théologie, à la philosophie, aux sciences surtout, sans que pourtant on accorde droit de cité à la physique expérimentale !

Après cette analyse de la méthode suivie par Caloprese, nous comprenons mieux l'antipathie de Vico pour le cartésianisme. Les élèves sortis de la Scalea ignoraient à peu près l'histoire et ils avaient négligé les belles-lettres. Encore faut-il remarquer qu'ils tombèrent parfois dans des excès inconnus au professeur. Celui-ci leur parlait d'Aristote et de Platon avec un respect dont la tradition se perdit (1).

Il sut également éviter une des imprudences les plus fâcheuses commises par d'autres maîtres. Jamais il n'enseigna spécialement la logique à Spinelli ; il estimait que peu à peu son élève extrairait de ses diverses études un art de bien penser. Que se passait-il, au contraire, suivant Vico, pour la plupart des enfants (2) ? A peine hors des classes de grammaire, on leur mettait entre les mains le livre d'Arnauld (3), où se traitent avec rigueur des questions ardues et fort au-dessus d'une jeune intelligence. On y trouve accumulés des exemples empruntés à toute espèce de connaissances ; impossible de les comprendre, si l'on n'a longtemps étudié les sciences et les arts d'où ils sont tirés. Ce n'est pas que Vico condamne l'ouvrage ; il le place

(1) *Vita e Studi di Francesco Spinelli*, p. 506.

(2) *Autobiografia*. « Quindi si può facilmente intendere, con quanto cattivo gusto, con che disordinata coltura della gioventù, oggi da taluni nel metodo di studiare si usano due perniziosissime pratiche ; la prima, che a fanciulli appena usciti dalla scuola della Grammatica si apre la Filosofia sulla Logica, che si dice di Arnaldo, tutta ripiena di severissimi giudizi d'intorno a materie riposte di scienze superiori, e tutte lontane dal comune senso volgare : con che si vengono a convellere ne' giovinetti quelle doti della mente giovanile, le quali dovrebbero esser regolate e promosse ciascuna da un' arte propria, come la memoria con lo studio delle lingue, la fantasia con la lezione de' poeti, storici ed oratori, l'ingegno con la Geometria lineare... » (éd. citée, p. 136).

(3) A la Bib. Nat. de Rome, nous en avons trouvé 6 édit. faites en Italie, entre 1722 et 1749. Trois sont en latin (Vérone, 1722 ; Venise, 1736 et 1749) ; trois en italien (Venise, 1728, 1737, 1746).

même fort au-dessus de la logique des scolastiques ; mais il veut en réserver l'usage à des esprits plus mûrs.

Une autre faute grave des professeurs cartésiens (1), c'est, nous dit Vico, d'apprendre aux jeunes gens « les éléments de la science des grandeurs avec la méthode algébrique ». Celle-ci lui paraît glacer l'imagination, épuiser la mémoire, rendre l'esprit paresseux et ralentir l'entendement. Vico ne l'attaque pas en elle-même, bien qu'il ne semble pas non plus en remarquer toute la fécondité ; mais il voudrait autoriser les élèves à y recourir seulement après de longues et infructueuses réflexions pour résoudre un problème par l'arithmétique ou la géométrie. Il se défie de la facilité dans les études : danger auquel ne prit pas garde Caloprese lui-même, puisque le premier livre qu'il mit entre les mains de son élève âgé de douze ans, et encore neuf aux mathématiques, fut précisément une algèbre.

De même, le philosophe de la Scalea n'avait pas discerné un dernier inconvénient du système à la mode. Les jeunes gens sortaient des écoles fort au courant de leur nature physique : mais n'ignoraient-ils pas les caractères propres aux vices, aux vertus, la diversité des mœurs, selon l'âge, le sexe, la condition, la fortune, la famille ou la patrie des individus (2) ? Où auraient-ils puisé ces connaissances, puisqu'ils lisaient peu ou point les historiens, les orateurs, les poètes. Ils étaient, dira-t-on, familiers avec la méthode géomé-

(1) « L'altra pratica è che si danno a' giovanetti gli elementi della scienza delle grandezze col metodo algebraico, il quale assidera tutto il più rigoglioso delle indoli giovanili, lor accieca la fantasia, sposa la memoria, infingardisce l'ingegno, rallenta l'intendimento.... Affligge l'ingegno, perchè non vede se non quel solo che gli sta innanzi i piedi; sbalordisce la memoria, perchè, ritrovato il secondo segno, non bada più al primo; abbacina la fantasia, perchè non immagina affatto nulla; distrugge l'intendimento, perchè professa d'indovinare: talchè i giovani, che vi hanno speso molto tempo, nell'uso poi della vita civile, con lor sommo rammarico e pentimento vi si ritrovano meno atti. Onde perchè recasse alcuna utilità, e non facesse niuno di sì gran danni, l'Algebra si dovrebbe apprendere per poco tempo nel fine del corso matematico, ed usarla come facevano i Romani de' numeri, chè nelle immense somme li descrivevano per punti; così dove per ritrovare le grandezze che si domandano, si avesse a durare una disperata fatica col nostro umano intendimento per la Sintetica, allora correressimo all'oracolo dell'Analitica. » (*Aut.* p. 138-140).

(2) *Œuvres choisies* de Vico, t. I, page 169. *Opuscoli*, t. II, *Al Sig. D. Francesco Solla* (12 gennaio 1729).

trique. Mais à quoi sert une méthode, si elle ne trouve une matière sur laquelle s'exercer? D'ailleurs, celle-là est-elle applicable hors de la géométrie (1) et, en particulier, peut-on songer à y soumettre les phénomènes moraux?

Il est vrai qu'à Naples on habitait peu les jeunes gens à les observer. On en rejetait l'étude avec dédain, parce que le libre arbitre la rend incertaine. Déplorable erreur, aveuglement passionné pour les sciences exactes! On repoussait la prudence qui nous permet, par des rapprochements de faits éloignés, par des analogies délicates, de prévoir, selon toute vraisemblance, la conduite de notre prochain. On s'exposait ainsi à ignorer cette analyse vraiment divine des pensées qui, comme le dit Vico, peut nous guider dans le labyrinthe du cœur, cette critique qui nous fait juger de la conduite d'autrui d'après les circonstances où il est placé (2). Elle ne produit sans doute pas la certitude qui résulte d'une démonstration rigoureuse; mais le monde n'est pas tout géométrique et tout algébrique. S'ils ne se contentaient le plus souvent du probable, quand donc les hommes d'État, les généraux, les orateurs, les médecins s'arrêteraient-ils à un parti (3)?

Dès 1708, Vico blâma publiquement les procédés pédagogiques en honneur autour de lui. Vers la même époque, un autre écrivain leur adressait à peu près les mêmes reproches, et rendait, lui aussi, Descartes responsable du mal. Il s'agit de Doria (4). Il renouvela ses doléances en 1722 (5);

(1) *Œuvres choisies* de Vico, t. I, p. 136, 140. *Opuscoli*, t. II, *Risposta* di G. B. Vico all' articolo X del Tomo VIII del *Giorn. de' Lett. d'Italia*; t. IV, *de nostri temporis Studiorum ratione*.

(2) *Œuvres choisies* de Vico, t. I, p. 163, 169, 170. *Opuscoli*, t. II, *Al Sig. D. Francesco Solla* (12 gennaio 1729) p. 192, 193, 196. « Così egli è addivenuto, che si condanna lo studio della lingua Greca, e Latina.... si condanna la lezione degli Oratori.... si condanna quello degli Storici.... si condanna finalmente quello de' Poeti.... All' incontro, come se i giovani dalle Accademie dovesser uscire nel mondo degli uomini, il qual fossesi composto di linee, di numeri, e di spezie algebriche, empiono loro il capo de' magnifici vocaboli di dimostrazioni, di evidenze, di verità dimostrate, e condannano il verisimile, che è il vero per lo più. »

(3) *De nostri temporis studiorum ratione*, dans *Opuscoli*, t. IV.

(4) *La Educazione del Principe*, di Paolo-Mattia Doria, seconda edizione, accresciuta, e corretta dall' Autore. In Augusta, appresso Daniello Hopper, 1740.

(5) *Dissertazione intorno alla nuova geometria del Cartesio*, nella quale s'accennano i danni ch' ella ha prodotto nello studio della geometria; ed

elles furent sans effet, puisqu'à son tour, Vico répéta les siennes dans une lettre datée de 1729 et dans son autobiographie (1).

III

L'opposition de Vico à Descartes sera encore éclairée par l'examen de son principal ouvrage. En outre, celui-ci nous permettra de mieux déterminer en quoi l'illustre Italien s'éloigne de ses contemporains ou de ses devanciers, et quels liens l'unissent à eux.

A Naples, on est alors séduit, le plus souvent, par le seul vrai démontrable. On cultive les mathématiques et l'on dédaigne la connaissance du passé. Au contraire, Vico ne vit pas enfermé dans le moment actuel. Il se préoccupe de savoir si les siècles écoulés ont pensé comme le sien. Il juge utile de recommencer, en toute liberté, le chemin parcouru par des hommes depuis longtemps disparus : qui sait s'il ne conduit pas en des contrées intéressantes ? Il ne croit pas l'expérience des nations une chimère ; il ne s'en rapporte pas uniquement au sens individuel comme les cartésiens. Une longue suite de sages a connu et approuvé un système : c'est un motif pour essayer de le retrouver, et pour en aborder l'étude dans un esprit bienveillant. Aussi Vico cherche-t-il avec intérêt quel fut l'état d'esprit des plus anciens habitants connus de l'Italie. Il ne subsiste d'eux aucun texte. Mais il interrogera et interprétera leur vocabulaire : en effet l'image de la pensée ne reste-t-elle pas imprimée dans la parole (2) ?

Vico a laissé une œuvre beaucoup plus audacieuse : la *Scienza nuova*. Cette fois, il prétend considérer non plus un peuple de l'antiquité, mais l'homme lui-même au cours de nombreux siècles. Du spectacle historique de l'humanité qui pense et agit, il ne tire rien moins que l'idée de Dieu.

De quelque état de barbarie que partent les sociétés, elles

in conseguenza di ciò, ancora in quello della filosofia e della morale. » Elle est insérée en tête *Delle Opere matematiche* di Paolo Mattia Doria tomo primo. In Venezia, 1722.

(1) Lettre à D. François Solla, voir t. I, p. 165 et suiv. des *Œuvres choisies* de Vico ; t. II des *Opuscoli*.

(2) *De antiquissima italorum sapientia*. Neapoli, Moscou, 1710.

commencent, dit-il, se développent et finissent selon des lois communes à toutes. Leur carrière comprend trois époques principales. D'abord, l'homme est maîtrisé par son imagination ; il crée lui-même des dieux qui le terrorisent. Il croit placées sous leur dépendance immédiate sa personne et sa fortune. Ce sont eux, il n'en doute pas, qui dictent les oracles : docilement donc il y obéit. La justice, pour lui, consiste à ne pas manquer d'accomplir les cérémonies du culte. Il ne possède encore qu'une langue mentale dont les signes sont des actes religieux muets. Son écriture se borne à des hiéroglyphes (1).

Au cours même de ces temps primitifs, des distinctions s'opèrent. Par leur intelligence, leur industrie ou leur chance, les uns se procurent un bien-être relatif et se créent un petit trésor d'idées morales. Ainsi la deuxième période est en germe dans la précédente. C'est l'âge du héros. Celui-ci se croit fils de Jupiter, c'est-à-dire engendré sous les auspices de ce dieu : tant il se juge supérieur aux malheureux qui se réfugient dans les asiles, pour échapper à l'infâme promiscuité d'êtres plus brutaux ou plus forts qu'eux. Conscient de sa supériorité, il est irritable et susceptible sur le point d'honneur : tel Achille. Il ne reconnaît comme droit que la force, tempérée, d'ailleurs, par la religion. Sa jurisprudence veille à s'entourer de garanties par l'emploi de mots précis. Il parle en partie avec des signes expressifs tels que ceux dont les chefs usent encore pour transmettre des ordres aux soldats, en partie avec des termes concrets ; par exemple, on dit alors : le sang me bout dans le cœur, et non j'en suis en colère. La langue écrite est voisine des hiéroglyphes, mais les préoccupations des hommes ayant changé, ce sont maintenant des idées guerrières qu'elle traduit (2).

Dans la troisième époque, la nature humaine est intelligente et, par suite, modérée, bienveillante et raisonnable. Elle accepte pour loi le devoir ; tous les citoyens ont l'égalité civile et politique. Presque complètement articulée, la langue se

(1) *Œuvres choisies* de Vico, t. II, p. 263, 265, 266, 269, 270, 274, 276, 277, 285. *Principi di Scienza Nuova* di Giambattista Vico. Milano presso il Libraio Editore Fortunato Perelli, p. 352-359, 364.

(2) Sur cette deuxième période, voir *Œuvres choisies*, p. 264, 265, 266-7, 270, 271, 274, 278-9, 280, 283, 291. *Principi di Scienza Nuova*, p. 352-355, 357, 361.

compose, en grande partie, de mots abstraits. Un très petit nombre de lettres suffisent à l'écriture. Enfin, la jurisprudence ne considère dans les faits que leur accord avec la justice et la vérité (1).

Vico n'emprunte pas ses preuves qu'aux temps anciens. Puisqu'il veut écrire l'histoire éternelle de l'humanité, il doit montrer que les peuples qui sortent de leurs ruines pour recommencer une vie nouvelle, suivent une seconde fois leur précédente carrière. Il consacre donc son livre V à reconnaître au moyen âge les caractères qu'il vient d'observer dans antiquité.

Plusieurs fois, au cours de l'ouvrage, il se demande s'il faut supposer le deuxième état social transmis à des groupements encore en enfance, par un autre qui aurait progressé plus vite. Non, répond-il, et il tombe ainsi dans une grave erreur. Suivant lui, chaque nation s'est civilisée par ses propres moyens, sans influence étrangère. Pourquoi l'Égypte crut-elle fermement avoir donné aux hommes habitant hors de son territoire les dieux qu'elle adorait en commun avec eux ? Pourquoi tout noyau de Grecs ou de barbares considérait-il ses ancêtres comme les premiers inventeurs des commodités de la vie ? Il ne se rappelait pas devoir à personne ses institutions essentielles, et il les voyait florissantes à l'étranger. Voilà comment il se vantait de les avoir communiquées à autrui.

Les progrès en tout genre accomplis sur un territoire n'en franchissent pas les frontières. Mais alors d'où vient que les mêmes phénomènes se retrouvent dans toutes les sociétés d'hommes ? La Providence est une et veille avec une égale bonté sur elles toutes, répond Vico, et il nous avertit que, sous un de ses principaux aspects, la *Scienza nuova* est d'abord une théologie civile, une explication raisonnée de la marche suivie par Dieu dans le gouvernement du monde (2).

Ici se présenteraient des objections du plus haut intérêt. Si tous les peuples fournissent la même course avec les

(1) Sur la 3^{me} période, voir *Œuvres choisies*, p. 264, 266, 267, 270-1, 274-5, 296. *Principi di Scienza Nuova*, p. 353-360.

(2) Voir p. 64 de la *Storia civile nella letteraria*, (Roma, 1872) de Tommaseo. *Œuvres choisies*, t. I, p. 316 et 337. *Principi di Scienza Nuova*, p. 43 et suiv., p. 72-73.

mêmes étapes réglées dans un plan conçu de toute éternité, si, d'autre part, l'homme, croyant agir librement, n'obtient pas les résultats qu'il prévoyait, ou si du moins, outre ceux-là, il aboutit à d'autres qui servent non pas ses fins propres, mais celles de la Providence : dès lors, sommes-nous entre les mains de celle-ci autre chose que des instruments, et notre libre arbitre n'apparaît-il pas un vain mot (1) ?

Bien mieux, on peut se demander si Vico ne restreint pas l'action divine elle-même. Puisqu'une société détruite doit reprendre la route qui précédemment la conduisit à l'abîme, n'existe-t-il pas un degré de progrès très limité qu'elle ne dépassera jamais et au delà duquel l'influence d'en haut cessera de s'exercer (2) ?

Nous ne voulons pas nous arrêter à ces problèmes si captivants. Ils nous détourneraient de notre but qui est de signaler l'originalité de Vico par rapport à ses contemporains. Ce n'est pas seulement des cartésiens de Naples qu'il se distingue, mais un peu de presque tous les Italiens d'alors. Si, dans cette

(1) Cette question du rôle attribué par Vico à la Providence a été plusieurs fois discutée. L. Ferri (*Vico e la filos. della storia*, dans *Fil delle scuole it.* 3, 1871) estime que Vico a cru à la liberté humaine, celle-ci étant du reste soumise à un certain déterminisme. Dans cet article, L. Ferri rendait compte des 2 ouvrages suivants : *G. B. Vico, Studii critici e comparativi* di Carlo Cantoni. Torino, Civelli, 1867. *Sul rinnovamento della Filosofia positiva in Italia*, opera di Pietro Siciliani. Firenze, Barbèra, 1871. — G. Sergi, dans *Vico e la scienza della Storia* (*Rivista sicula* 8, 1872), croit que Vico « non fonda la nuova scienza sulla Provvidenza... ma sulla natura umana che si manifesta nell'arbitrio ». Sans doute, dit-il, Vico a donné la Providence comme guide à l'humanité, mais c'est une contradiction de l'homme de génie avec l'homme vulgaire, qui étaient tous deux en lui.

(2) Vico n'a pas nié le progrès, il a pu croire que les chutes seraient de moins en moins destructrices, les réveils de plus en plus éclatants, les deux premières étapes de plus en plus brèves. C'est ce qu'a déjà montré Tommaseo : *Storia civile*, etc., ouv. cité, p. 107-108. Par exemple, si Vico établit que les hommes du ^v^e siècle après J.-C. témoignaient, en commun avec l'humanité primitive, une obéissance aveugle à la loi religieuse, émanée, suivant les uns et les autres, de la Divinité, le même auteur trouve entre eux cette différence que les païens étaient victimes d'une illusion, tandis que la foi chrétienne repose sur une révélation véritable. Il admettait ainsi un immense avantage moral pour les chrétiens manifestement favorisés par la Providence. — Sur la simple ressemblance et non l'identité des « cicli ricorrenti », voir Francesco Cosentini : *La teoria dell'evoluzione sociale nel Vico e nei moderni sociologi*, p. 69, an. XI, vol. I de la *Riv. Ital. di Filos.* Roma, 1896.

ville, les disciples du philosophe français dédaignent les recherches historiques, ailleurs, on l'a vu, elles sont prospères. Mais selon quelle méthode s'y livre-t-on ? On publie avec le plus grand soin des inscriptions, des textes importants et devenus rares. On reproduit par le dessin et l'on décrit minutieusement des statues antiques, des médailles, des monnaies. On les examine de près pour fixer quelque point d'érudition jusqu'alors incertain, on ne va pas plus loin ; on a épuisé toute la curiosité dont on était capable.

Tandis qu'autour de lui on se défie des vastes entreprises et qu'on s'attache à traiter des questions simples, se suffisant à elles-mêmes, tandis que de la connaissance exacte des faits on ne songe pas à remonter aux lois qui les dominent, un philosophe proteste contre le morcellement des études (1). Cette division empêche, à son avis, de constater les rapports que chaque chose présente avec une multitude d'autres. Lui-même embrasse le sujet le plus vaste peut-être qu'un esprit puisse oser approfondir. Il prétend formuler les lois qui régissent, ont régi et régiront toujours l'humanité (2).

Enfin — et ce n'est pas le trait le moins caractéristique de Vico — il pense toujours à l'au-delà et manifeste tout au long de la *Scienza nuova* un esprit des plus religieux. Sans doute, il a éveillé les susceptibilités de quelques croyants, notamment par sa théorie de l'état bestial où il prétend trouver l'humanité lorsque s'éveille en elle sa première idée morale, c'est-à-dire, l'idée de Dieu (3). Cette indépendance relative, signe des temps, n'empêche pas que le philosophe napolitain ne se soit élevé jusqu'à la divinité, au-dessus du spectacle des faits positifs. Celui-ci ne suffisait pas à son esprit. Voilà prin-

(1) Pages 114 et suivantes dans *De nostris temporis studiorum ratione*. En outre, le début de la lettre à D. Francesco Solla.

(2) Sur ce caractère de généralité de la *Scienza nuova*, voir *Opere di Giambattista Vico ordinate ed illustrate coll' analisi storica della mente di Vico in relazione alla scienza della civiltà* da Giuseppe Ferrari, à la p. 143 du vol. I. Milano, dalla società tipog. de' Classici Italiani. MDCCCXXXVII.

(3) Voir Baldassare Labanca : *G. B. Vico rispetto ai suoi contemporanei secondo alcuni critici cattolici del secolo scorso ed il suo critico indipendente del nostro secolo Giuseppe Ferrari*. (*Il pensiero italiano*, Milano, fasc. 81, vol. XXI, VII^e anno, 1897.) Voir aussi, sur les rapports de Vico avec le christianisme et le catholicisme, *G. B. Vico* per Roberto Flint, trad. dal Conte F. Finocchietti, Firenze, 1888, p. 75 et suivantes.

ciipalement en quoi Vico ne ressemble pas à la plupart de ses contemporains.

En effet, nous avons déjà mentionné presque tous les jugements favorables à Descartes, portés par des Italiens, et aucun ne concernait sa métaphysique !

IV

Personne ne dépensa plus d'efforts que Michel-Ange Fardella (1) pour répandre celle-ci à Venise et à Padoue. Né en Sicile, à Trapani, en 1650, il prit, à quinze ans, l'habit du tiers ordre de Saint-François. Autour de lui, on révérait la scolastique ; mais elle ne lui plut jamais. Deux circonstances surtout l'en détournèrent décidément. D'abord, il eut la chance, une fois prêtre, de passer à Messine et d'y connaître Jean-Alphonse Borelli. Membre du *Cimento*, celui-ci avait, on s'en souvient, quitté, en 1667, la Toscane, pour l'Italie méridionale. L'illustre savant ouvrit les yeux au jeune homme sur les modernes systèmes de philosophie. Un séjour de trois ans à Paris acheva l'éducation de Fardella. Il y vécut en plein milieu cartésien, car il fréquentait avec assiduité Arnauld, Lamy, Malebranche. Quand, rappelé par ses supérieurs, il quitta Paris, les théories de Descartes et de ses principaux disciples lui étaient familières. Rentré en Italie, il dut éprouver une cruelle déception, car il se voyait obligé d'enseigner à Rome, au couvent des saints Cosme et Damien, la théologie de l'École ; mais il bénéficia bientôt du changement déjà opéré dans les esprits. Aux environs de 1690, on lui permit d'ouvrir une académie de physique expérimentale ; un public relativement nombreux la fréquenta. Nous le trouvons ensuite à Modène, où il professe la philosophie et la géométrie. Il obtient la permission de quitter le clergé régulier, et, en 1693, on lui confie une chaire à l'Université de Padoue. Son premier écrit porte certes la marque du cartésianisme (2) : c'est un art de

(1) *Giornale de' Lett. d'Italia*, 1718, vol. 32, page 455. *Elogio dell' abate Michelangelo Fardella*.

(2) *Universae philosophiae systema, in quo novo quodam et extricato methodo, naturalis scientiae, et moralis fundamenta explicantur. Tomus I, rationalis et emendatae dialecticae specimen tradens ; cui accedit appendix*

penser où l'on sent l'influence directe de la *Logique* de Port-Royal et celle de Malebranche. En 1698, il publie l'ouvrage le plus intéressant pour nous, celui où, manifestant un intérêt passionné pour les études métaphysiques, il essaye de faire renoncer ses compatriotes à leurs tendances matérialistes.

En 1696 déjà, la *Galleria di Minerva* (1), annonçant la prochaine apparition de ce livre, l'analysait et en signalait la portée. La principale étude de Fardella, disait-on, avait toujours eu pour objet les fondements mêmes de la religion et de la piété. Mais s'apercevant que les doctrines d'Épicure et de Lucrèce progressaient, au détriment de la foi, dans les cités les plus florissantes de l'Europe, il s'était donné tout entier à établir sur la seule raison ces deux grandes maximes, que notre âme est tout à fait distincte du corps, et que sa nature la soustrait à la corruption; il avait ensuite montré comment de là se déduit avec certitude l'existence de Dieu.

L'ouvrage ne parut que deux ans plus tard (2). L'auteur avait modifié le titre d'abord annoncé; mais ses idées restaient conformes aux promesses de la *Galleria*. Quelques pages en particulier durent intéresser les contemporains. A la suite de la troisième partie, Fardella prête la parole à Épicure, Lucrèce et saint Augustin. Par la bouche des deux premiers s'exprime « la chair » et sont exposés les arguments favorables au maté-

de triplici Scholarum sophismate detecto et rejecto. Venetiis 1691. Lugduni Batavorum 1691. Amstelodami 1693.

(1) *La Galleria di Minerva ovvero Notizie Universali di quanto è stato scritto da' Letterati di Europa. In Venetia MDCXCVI tomo I, parte seconda, p. 27. Animae rationalis natura, Democrito, Platoni, Aristoteli, caeterisque philosophis ignota, ab Augustino, prospero eventu, detecta in libro de quantitate animae, seu Augustinus de quantitate animae, notis et dissertationibus illustratus.* On lit dans l'article, sur l'abbé Fardella: « Essendo sempre stato il suo maggiore studio nelle cose, che riguardano le fondamenta della Religione, e Pietà, ed accorgendosi, che la dottrina della mortalità dell'anima insegnata da Epicuro, e promossa da Lucretio s'andava avanzando con sommo detrimento della Religione e pregiudizio, così della verità, come della Repubblica, nelle più floride città dell' Europa, abbandonati gl' altri studi, s'applicò intieramente a stabilire colla sola Ragione queste due gran massime: che l'anima nostra è di una natura affatto diversa dal corpo, e che di sua condizione immortale non soggiace punto alla corruttione. »

(2) *Animae humanae natura ab Augustino detecta in libris de animae quantitate, decimo de Trinitate, et de animae immortalitate. Venetiis, sumptibus Hieronymi Albrizzi, 1698.*

rialisme; l'autre, au nom de « l'esprit », défend la doctrine spiritualiste.

Le titre du livre et les articles de la *Galleria di Minerva* (1) manifestent une intéressante préoccupation. Saint Augustin, et non Descartes, est le guide choisi : voilà ce que Fardella voudrait persuader à ses lecteurs. Pour éviter tous les coups à la fois, il s'abrite derrière un docteur dont le nom intimidera n'importe quel adversaire : qui donc pouvait oser s'en prendre à un Père de l'Église ?

Déjà l'année avant l'apparition du livre, il se défendait avec énergie d'être disciple de Descartes ; mais, comble d'ingénuité ou d'audace, il le faisait dans une lettre (2) écrite précisément pour défendre ce chef d'école contre les attaques d'un certain Mathieu Giorgi. Dans les premières lignes de cette apologie, Fardella insère une déclaration d'impartialité. Beaucoup, dit-il, lui attribuent une profonde antipathie pour le péripatétisme et le croient admirateur aveugle d'un système récent, alors qu'il prétend ne subir l'influence tyrannique ni de Descartes, ni d'Aristote. Liberté est sa devise ! — Mais à peine son préambule achevé, il se tourne contre les ennemis du cartésianisme : ils s'acharnent, dit-il, après des ouvrages que souvent ils n'ont même pas lus. Dans quel but prétendre découvrir des nouveautés chez le philosophe français ? Pour le compromettre en le peignant adversaire de beaucoup d'idées admises (3). Mais, en fait, il a trouvé chez saint Augustin le

(1) D'abord, celui de 1696, puis, en 1700, *Lettera del Sig. Abbate Michel Angelo Fardella... all' Illustr... signore A. Magliabechi. In cui si contiene l'argomento e l'idea della sua Opera, ultimamente Stampata.*

(2) *Galleria di Minerva*, tomo II, 1697, parte 2, p. 41, *Lettera del Sig. Abbate Michel Angelo Fardella, prof. d'Astronomia e Meteore nello studio di Padova all' Illustr... Sig. A. Magliabechi, in cui brevemente s'esaminano, e rigettano l'opposizione proposte contro i principii della Cartesiana Filosofia dal Dott. mo Signore Matteo Giorgi, nella sua Epistola, detta Saggio della Nuova Dottrina di Renato Descartes*, stampato in Genova l'anno 1694. La polémique de Fardella avec Giorgi portait principalement sur la nature des corps et de l'espace. Giorgi, ennemi irréconciliable du cartésianisme, est aussi intervenu dans une querelle dont le principal théâtre fut Naples, avec un livre qui s'appelle *Disputa intorno ai principii di Renato delle Carte*, ripigliata e finita contro l'autore della risposta alla terza lettera di Benedetto Aletino. Genova 1713.

(3) Fardella revient encore sur ce reproche de nouveauté dans le tome II de la *Galleria*, parte V, p. 171.

doute méthodique, le fameux *cogito*, le critérium de l'évidence, ces propositions que la pensée est l'attribut essentiel de l'âme, que Dieu ne peut pas nous tromper, que son existence se manifeste d'elle-même à notre esprit, qu'on ne peut hésiter sur la réalité objective des corps. Quant à la physique de Descartes, continue Fardella, beaucoup d'éléments en sont empruntés non seulement à d'antiques penseurs profanes, mais encore au même Père de l'Église. Le mérite du système cartésien (1) consiste dans l'ordre harmonieux qu'il établit entre de nombreuses vérités connues déjà sans doute, mais éparses en des livres d'où on les a tirées pour les coordonner et en montrer la fécondité, dans la méthode géométrique dont on use pour chercher toute sorte de problèmes, et qui est tout à la fois simple, brève et vigoureuse.

Curieux spectacle que celui de ce professeur qui, afin de recommander les théories dont il souhaite la diffusion, commence par leur dénier presque toute originalité ! Cartésien, il l'était en effet, car il suivait les traces de Descartes et de Malebranche, sauf dans le problème relatif à la nature des corps, où il semble se rapprocher de Leibniz (2). Mais il a dû recourir à cette prudente tactique à une époque où, en Italie, toute nouveauté effrayait un grand nombre de représentants de l'Église.

En 1709, Fardella quittait Padoue pour Barcelone. Ses efforts, en vue de réveiller les croyances spiritualistes et le

(1) « Tutta la novità del Cartesio si riduce all'ordine, e nobilissimo metodo di filosofare, da esso prima d'ogni altro introdotto nelle scuole, che principalmente consiste nell' armonia e ligatura di molte insigni verità rese usuali e feconde, in una ordinata e concorde serie di pensieri, quando che confuse ed inutili avanti giacevano disseminate e sparse in varii libri di Filosofi, che non ce n' havevano scoperto il retto uso ; come anche nell' innesto delle cose fisiche, e geometriche, adoperando Cartesio con sommo frutto e giudizio l'analisi, e suppositioni matematiche, per scoprire l'occulte cagioni della natura : ed il suo metodo è così semplice, breve, spedito e vigoroso, che senza forza spontaneamente ci conduce alla cognitione di molte insigni verità, che si vedono con nostro non ordinario diletto, come scaturire dal suo fonte ed origine. » *Galleria*, t. II, p. 44.

(2) Voir Bouillier : *Histoire de la philosophie cartésienne*, 1854, t. II, pages 511 et suivantes. — Giovanni Candio : *Michelangelo Fardella Professore di Filosofia a Padova (1700-1709)*. Padova. Drucker, 1904. Voir le chap. III, *Relazioni tra le dottrine del Fardella e la filosofia di Cartesio*.

goût de la métaphysique, n'étaient sans doute pas restés complètement stériles. Le témoignage de l'abbé Antoine Conti en est une preuve. Il eut l'occasion (1) de se trouver à Venise, en 1706, dans la boutique du libraire Pavini, au milieu de personnes cultivées, habituées à s'y réunir vers le soir. Un certain Thomas Cattaneo, ancien lecteur à Padoue, fit un éloge pompeux du cartésianisme qui, dit-il, avait le premier enseigné aux hommes à penser. Aussi, les livres imprimés en France, depuis l'introduction du système à l'académie et dans les écoles, assuraient à ce pays une supériorité sur le reste de l'Europe. Ils réunissaient des qualités incompatibles avec la scolastique: précision, brieveté, clarté, simplicité. — L'abbé Fardella se trouvait précisément à Venise. Conti est si impressionné qu'il part de suite à sa recherche. De ce Descartes, qu'il ne connaît pourtant que par ouï-dire, il parle avec un tel enthousiasme au professeur, que celui-ci, sans tarder, lui offre de lui expliquer les *Méditations* (2). Le goût de Fardella pour l'auteur de cet ouvrage n'est du reste pas exclusif. Il tient en grande estime Malebranche et Bacon. Avant de rentrer à Venise, il recommande à Conti de lire, outre les œuvres de Descartes, la *Recherche de la Vérité* et le *Novum Organum*. Le néophyte obéit, mais ne parvient pas toujours à comprendre la pensée du célèbre oratorien: Il lui eût fallu un guide comme Fardella; faute de mieux, il se borne à discuter

(1) Pages 3 et suivantes de *Prose e Poesie* del Signor Abate Antonio Conti Patrizio Veneto. Tomo secondo e postumo. In Venezia Presso Giambatista Pasquali MDCCLVI, p. 3. *Notizie intorno la vita e gli studi del Sig. Abate Conti*. « Fra gli altri il Sig. Tommaso Cattaneo, che avea letto Filosofia nello Studio di Padova, disse secondo una frase Francese, che il Cartesio avea il primo insegnato a pensare, e che i libri stampati in Francia dopo l'introduzione della Filosofia Cartesiana nelle Scuole e nell' Accademia non erano da paragonarsi co' libri stampati negli altri Paesi, per la brevità, nettezza, e precision dell'idee, e nella chiarezza e semplicità dello stile, due cose oppostissime alla Scolastica. »

(2) *Id.*, p. 4. « Io accettai l'offerta del Fardella; ed egli con molta chiarezza e facilità mi fece assaggiare, se non ben intendere, la forza e lo spirito delle Cartesiane meditazioni, e per più agevolarmene l'intelligenza mi comunicò uno scritto da lui composto dopo il suo viaggio di Francia, dove conobbe il Malebranchio e l'Arnaldo amicissimi tra loro in quel tempo. Versava lo scritto intorno al metodo di filosofare, ed il Fardella distingueva dal dubbio sfrontato e temerario de' Pirronici che dubitano per dubitare, il dubbio modesto e finto de' Dogmatici ordinato a distrugger lo stesso. »

avec deux jeunes gens (1), le docteur Baroni et le chevalier Quaresimini. C'est à la métaphysique qu'appartiennent les sujets abordés. Outre cette singularité, les trois amis se caractérisent par leur indépendance. Ils commentent Malebranche, mais, loin d'admettre comme des oracles les jugements qu'ils croient saisir chez lui, ils savent au besoin les rejeter ou les modifier. Locke ne leur est pas non plus inconnu ; ils lui reprochent beaucoup d'obscurité dans la question de la liberté et ne peuvent lui pardonner sa tendance à l'athéisme.

De 1713 à 1715, Conti fait un premier séjour à Paris. Il s'empresse d'entrer en rapports avec Malebranche (2). Il ne craint pas de lui opposer des difficultés ; l'autre s'efforce de les résoudre. Les objections durent être un peu hardies ou exprimées sur un ton trop vif, car le religieux finit par recevoir moins amicalement le jeune abbé.

Au cours de sa vie, Conti ne cessa jamais de s'adonner à la philosophie (3). Sans doute, il est inutile de chercher dans ses œuvres une théorie qui lui appartienne en propre, ou un ensemble éclectique complet, dont les parties aient été combinées de manière à former un tout harmonieux. Lui-même se considérait comme un simple historien qui rapporte la pensée d'autrui. Mais, à défaut de cette originalité, Conti pouvait en revendiquer une autre. Très au courant des théories scientifiques de son temps, il professe une grande admiration pour la physique de Newton, supérieure, suivant lui, à celle de Descartes ; dans une lettre au *Giornale de' Letterati d'Italia* (4), il sait parler avec compétence de la génération des animaux, problème si vivement discuté alors en Italie. Certains épisodes de son *Globo di Venere* montrent bien l'intérêt qu'il porte à la physique expérimentale et à l'astronomie. Mais, à la différence des plus nombreux parmi ses contemporains en Italie, il concilie l'étude des faits sensibles avec celle des problèmes relatifs à l'âme et à la Divinité. Son ardeur pour les spécula-

(1) Page 13 de *Prose e Poesie* del Sig. Abatè Conti, ouv. cité.

(2) Page 20 du même ouvrage.

(3) Francesco Moffa : *Le teorie filosofiche di Antonio Conti*. Napoli. Tipografia dell' Accademia Reale delle Scienze fisiche e matematiche. 1902. Voir page 8, en note.

(4) Tome XII, p. 240, *Lettera sopra le Considerazioni ec. del Sig. Dott. Nigrisoli*.

tiōns métaphysiques éclate un peu partout dans ses œuvres (1). Notōns seulement qu'outre le poème qu'il put achever, il en avait commencé un autre, le *Scudo di Pallade*, dont il nous a conservé l'analyse complète (2). Défendre la Providence contre les incrédules, avec les armes de Leibniz, en montrant qu'elle a créé le meilleur des mondes possibles, que le mal sous toutes ses formes ne peut fournir une objection sérieuse à l'homme qui s'élève au-dessus du monde visible, élargit les bornes de son esprit et considère la grandeur infinie de Dieu : telle était l'intention de cet ouvrage où Conti eût fait leur procès aux matérialistes, aux sceptiques, à ceux qui ne savent pas distinguer, dit-il, entre les études auxquelles peut s'adonner l'homme et celles que lui ferme sa nature imparfaite.

Éclectique et spiritualiste se montre aussi Bernard Trevisano, dans un livre paru en 1704 (3), et où il prétend démontrer la légitimité de la connaissance, la sagesse prévoyante avec laquelle Dieu dirige l'univers qu'il a créé, l'immortalité de l'âme humaine. L'auteur marche sur les traces tout à la fois de Descartes et de Leibniz. Mais son œuvre n'a pas seulement un caractère spiritualiste, elle vise un but confessionnel ; après avoir démontré l'existence de la Divinité, elle cherche quels honneurs on doit rendre à celle-ci ; elle examine diverses religions anciennes ou modernes et se prononce exclusivement pour la foi catholique.

En 1711, le sénat de Venise choisit Trevisano pour être, dans l'Université de cette ville, professeur de philosophie. On lui faisait une obligation de consacrer une partie de ses cours à la métaphysique. Certes, il ne s'astreignit à suivre scrupuleusement aucun maître, mais il ne manqua pas jusqu'à sa mort, survenue en 1720, de rester fidèle, en général, aux guides qu'il avait choisis seize ans auparavant (4).

(1) Ainsi (tome II de ses *Prose e Poesie*), il paraphrase, en des sonnets, diverses propositions de Descartes, Malebranche, Leibniz.

(2) *Prose e poesie*, tome I, dans la préface.

(3) *Meditazioni filosofiche* di Bernardo Trevisan Patrizio veneto, nelle quali si versa sopra, li seguenti motivi: 1° Dell' esser e conoscimento, che possiamo aver delle cose ; 2° Dell' esser massimo ed assoluto, ch'è Dio ; 3° Che Dio abbia creato il mondo ; 4° Che lo diriga con provvidenza. 5° Ch'egli ha concesso all'Uomo una parte immortale, ch' è l'Anima. In Venezia MDCCVI, appresso Michel Herz.

(4) Voir sur lui *Giornale de' Letterati d'Italia* t. I, p. 283 ; V, 354, 414 ; XI, 224 ; XXII, 460 ; XXXII, 387, 570 ; XXXIII, 510.

Deux ans après cette nomination, en 1713, les lecteurs de Malebranche à Venise sont encore assez nombreux pour que le libraire Ertz se déclare prêt à recevoir les travaux de l'oratorien français, en échange d'exemplaires du *Giornale de' Letterati*, que, de son côté, il enverrait à Paris (1).

Mais ne nous laissons pas séduire aux apparences. Malgré leurs efforts, Fardella et Trevisano n'avaient pu développer le goût des doctrines spiritualistes parmi leurs concitoyens : nous en avons trois preuves intéressantes.

En 1713, Alexandre Burgos, prenant possession, à Padoue, d'une chaire de métaphysique, gémit sur l'abandon de cette science (2). Pour en relever le prestige, il ne cite pas seulement l'exemple des grands hommes qui l'ont honorée, mais il célèbre l'utilité qu'elle apporte à l'esprit. Il l'avoue, ce sont les péripatéticiens eux-mêmes qui en ont causé plus que personne la ruine par leurs subtilités. En effet, quel homme soucieux de la vérité pourrait approuver leur méthode tortueuse ? Ils chicanent sur les mots, soulèvent des contestations puériles, perdent le temps en frivolités, échangent de pesants écrits à propos de vécettes, et avec la même ardeur qu'ils défendraient leurs foyers. Cette décadence, ajoute-t-il, tient aussi au mépris conçu contre Aristote, victime des Français. Ils ont enseigné aux Italiens à dénigrer ce maître ; ou plutôt Gassendi est le coupable — car, dans tout ce discours, Burgos prononce à peine le nom de Descartes ; le philosophe le plus dangereux pour le péripatétisme est, à ses yeux, Gassendi. Celui-ci ose reprocher au Stagirite de se contredire parfois ; mais Épicure ne se trouve-t-il pas dans le même cas ?

Burgos ne peut passer pour aveugle et obstiné. Il ne sait pas trouver de termes indignés contre les atomistes. Il l'avoue : ceux-ci n'adoptent pas tous intégralement les doctrines du *De natura rerum* ; leurs mœurs et leur foi ne méritent pas toujours qu'on les suspecte. Les prétentions du

(1) Nous empruntons ce fait à une lettre de Vallisnieri à Conti, 19 août 1713. Elle a été publiée avec onze autres, par G. Brognoligo dans *Il Rinascimento* ; Rassegna di Scienze, Lettere ed Arti, 1^{er} juin 1895. Année I. Foggia.

(2) Alexandri de Burgo, Messanensis, Ord. Min. Conv. Theologi et publici metaphysices Professoris, *Oratio pro studiis primae Philosophiae*, habita in Gymnasio Patavino anno MDCCXIII, Patavii, typis Seminarii.

professeur se recommandent par leur caractère modéré : dans les sciences expérimentales, il ne pose pas de limites à la liberté des recherches ; pour les problèmes surnaturels, il demande qu'on s'arrête seulement au seuil de l'hérésie religieuse. Pourvu qu'on adopte un système spiritualiste, il admet qu'on suive n'importe quelle école ; quant à lui, il ne voit pas de raisons pour préférer aucun moderne au vieil Aristote. Encore avoue-t-il des erreurs nombreuses, des impiétés scandaleuses chez ce maître et se déclare-t-il prêt à les redresser.

La méthode qu'il employait dans ses cours prouve encore son indépendance. Non seulement il se gardait en général de faire intervenir saint Thomas, et Duns Scot, mais il ne se renfermait pas dans le simple commentaire d'Aristote ; il exposait plutôt l'histoire de la philosophie, à propos des ouvrages du Stagirite (1).

En 1727, Burgos étant devenu évêque de Catane, son successeur consacra, lui aussi, sa leçon d'ouverture à vanter la métaphysique et à gémir sur l'indifférence qu'on témoignait autour de lui aux doctrines spiritualistes (2).

Cinq ans plus tard, Nicolas Concina, chargé du même enseignement dans la même maison, remercia les pouvoirs publics de ne s'être pas rendus au conseil des personnes qui essayaient de leur faire supprimer sa chaire comme étant inutile et indigne d'une si illustre université (3).

V

Dans les autres parties de la péninsule, on ne voit pas qu'à la fin du xvn^e siècle et au commencement du xviii^e un moindre discrédit accable la métaphysique. On ridiculise volontiers celle de l'École, on la considère comme dangereuse pour les jeunes gens, tant elle s'épuise en bavardages d'où les

(1) Voir lettre de Vallisnieri à Conti, 21 novembre 1743, publiée par Brognoligo dans *Il Rinascimento*, 1^{er} juin 1893.

(2) *Pro studiis primae philosophiae oratio* F. Ferdinandi Antonii Darbi, Coneglamensis, Ord. Min. Conv. Theologi, et in gymnasio Patavino publici metaph. Professoris. Patavii 1727.

(3) F. Nicolai Concinae *oratio* habita in Gymnasio Patavino cum primum ad metaphysicam publice profitendam accederet. Venetiis MDCCXXXII.

esprits sortent desséchés. Les professeurs commencent par discuter sur sa nature : est-elle sagesse ou prudence ? philosophie première ? théologie naturelle ? Ils se demandent ensuite d'où lui vient son nom. Après ces longs préliminaires, on cherche quel sera l'objet de cette science. On répond : « l'être », et l'on examine une trentaine de problèmes sur les propriétés de cet être, sur celles de l'unité et de la substance ; chaque fois, l'on passe en revue nombre d'arguments imprévus, auxquels on oppose des objections tirées de très loin et que réfutent des raisons subtiles. Enfin, abordant la deuxième partie du cours, on vient à parler de Dieu et de l'âme. Sur plus de vingt points alors traités, on leur en consacre à peine trois. Tous les autres ont pour sujets des universaux (1).

A cette métaphysique si décriée, les Italiens essayèrent-ils d'en substituer une autre ? On se rappelle (2) qu'en Toscane, le principal défenseur des cartésiens fut Guy Grandi (3). Né en 1671, il avait, à seize ans, pris l'habit à Camaldoli. Rebelle à la scolastique, il ne put dissimuler ses sentiments. Aussi, ses confrères le voyaient-ils d'un mauvais œil. Mais l'abbé du monastère de son ordre, à Florence, fut assez habile

(1) Nous résumons ici les idées d'un cartésien Spinelli. Voir *Vita e studi di Francesco Maria Spinelli*. Mais d'autres Italiens du début du XVIII^e siècle tinrent à peu près le même langage. Voir en particulier Hyacinthi Gimma *Dissertationum Academicarum Tomus primus*. Neapoli, 1714, dans la dissertation de *hominibus fabulosus* ; — Alexandri de Burgo *Oratio pro studiis primae philosophiae*, ouv. cité ; — Q. Lucii Alphei *Diacrisis*, ouv. cité, vers 128 à 148 et les notes correspondantes ; — les deux ouvrages de Fortuné de Brescia : *Philosophia Sensuum Mechanica* 1735 ; *Philosophia mentis*, 1740, tous deux publiés à Brescia (surtout la préface de la logique et la page 190 de celle-ci) ; — *Giorn. de' Lett. d'Italia*, t. XXXVIII, p. 31-32 de l'Elogio di Giovambattista Tolomei ; — *Delle Riflessioni sopra il buon Gusto nelle scienze e nell' Arti*, di Lamindo Pritanio. Parte I^a, Venezia, MDCCXLII, p. 31 et suiv. — Un témoignage plus ancien est dans le *Giornale de' Letterati*, per tutto l'anno MDCLXXXVI. In Parma (page 134), à propos de la *Censura Philosophiae Cartesianae* de Huet. — Plus spécialement contre la logique des scolastiques, mais aussi contre leur métaphysique, voir p. 15 de Girolamo Tartarotti : *Idea della Logica degli Scolastici*. In Rovereto, presso Pierantonio Berno, 1731.

(2) Voir plus haut, p. 171.

(3) Nous empruntons ces renseignements à la *Vita del Padre D. Guido Grandi* matematico dello studio Pisano, scritta da un suo discepolo. In Venezia, MDCCXLIV, presso Giambattista Pasquali. Sur le même voir *Memorie per servire alla vita del P. Abate D. Guido Grandi* Camaldolese, professore di Matematica nell' Università di Pisa. Massa 1742.

pour discerner son mérite, et le choisit comme lecteur de philosophie, en 1694. Grandi fit de l'ouvrage de Descartes intitulé *Principia Philosophiae* un résumé dicté, ensuite à ses élèves. Ce qui l'avait séduit, c'est la nature simple et claire de la méthode employée et la théorie du mouvement. En 1707, Cosme III le déclara son mathématicien, titre accordé dans le passé à Galilée, Torricelli, Viviani. En 1714, il obtint la chaire de mathématiques laissée vacante par la mort d'Alexandre Marchetti, et la surintendance des eaux de la Toscane. Aussi, est-ce en des cours de mécanique, d'optique, d'hydraulique qu'il faut, de bonne heure, chercher les traces de son attachement au cartésianisme. Si, étant jeune, il en adoptait la métaphysique, plus tard, il ne put prendre sur lui d'y adhérer, malgré les perfectionnements d'un Malebranche. Il la trouva plus ingénieuse que vraie. « L'influence de l'esprit sur la matière, la nature de l'espace et du temps, l'harmonie du libre arbitre avec la nécessité d'agir étaient pour lui incompréhensibles ; on ne pouvait avec vraisemblance les exposer, disait-il, en dépit de tous les systèmes possibles et de toutes les monades imaginables (1). »

Il faut attendre l'année 1731 pour trouver en Toscane l'exposé d'une métaphysique non pas entièrement, mais en partie cartésienne. Le P. Edouard Corsini en est l'auteur (2). Il n'accepte pas qu'on enseigne aux enfants une doctrine, sans leur avoir, au préalable, résumé celles des autres écoles. Aussi ouvre-t-il son ouvrage par une petite histoire de la philosophie. Éclectique, il admet les idées innées avec Descartes, incline aux causes occasionnelles de Malebranche et à l'harmonie préétablie de Leibniz ; mais il refuse de se prononcer au sujet de l'automatisme des bêtes ; en tout cas, il rejette sans distinction les théories péripatéticiennes.

Passons à Naples. En 1693, quand, après une absence de neuf ans, Vico y revint, les hommes cultivés étaient, dit-il (3), en

(1) *Vita del P. G. Grandi*, page 17.

(2) *Institutiones philosophicae ac mathematicae ad usum scholarum* Piarum. Florentiae, 1721-37.

(3) « Que' valenti letterati, i quali due, o tre anni avanti dicevano che le metafisiche dovevano star chiuse ne' chiostri, presero essi a tutta voga a coltivare, non già sopra i Platoni e i Plotini con i Marsilii, onde nel cinquecento fruttarono tanti gran letterati, ma sopra le *Medita-*

majorité cartésiens ; mais les spéculations métaphysiques leur restaient étrangères. Ils les abandonnaient avec dédain aux moines. Toutefois, postérieurement au départ du vice-roi Medina-Celi, c'est-à-dire après 1700, les *Méditations* devinrent à la mode. Le simple amour de la nouveauté, selon Vico, aurait entraîné cette faveur inattendue. Ne peut-on l'expliquer autrement ? C'est vers ce temps que les cartésiens de la ville, assaillis depuis quelques années par le Père jésuite de Benedictis, entreprenaient leur défense publique avec une lettre manuscrite de Joseph Valletta (1700) et les *Risposte* de Constantin Grimaldi (1699-1703) (1). Leur commun adversaire visait avant tout à les perdre dans l'opinion des croyants. Pour déjouer sa tactique, ils tentèrent de démontrer que Descartes pouvait s'appeler un défenseur de la foi, grâce à sa métaphysique. Peut-être éveillèrent-ils ainsi chez leurs amis le désir de connaître celle-ci plus à fond ; en tout cas, ils leur fournirent les quelques notions indispensables pour protester, le cas échéant, contre ce terrible grief d'impiété. Néanmoins, il arrivait rarement qu'un Napolitain méritât cet éloge : il entend les *Méditations*. Des hommes qui, jusqu'alors, s'étaient occupés de la physique des atomes, d'expériences et de machines, ne pouvaient subitement goûter un ouvrage trop élevé pour leur esprit terre à terre. Vers 1700, Vico ne trouvait à Naples que le seul Doria avec lequel il pût s'entretenir, en philosophe, de problèmes relatifs à Dieu et à l'âme. Jusque vers 1735, quels personnages pouvons-nous joindre, avec certitude, à eux, comme s'y intéressant ? Une grande dame, le Père de Miro, platonicien, Spinelli et deux amis qui secondèrent ses efforts lorsqu'il défendit Descartes rendu responsable du spinosisme (2). Après cette date, on ne jure plus guère que par Locke.

zioni di Renato delle Carte... Quindi ai quantunque dotti e grandi ingegni, perchè si eran prima tutti, e lungo tempo, occupati in fisiche corpuscolari, in esperienze ed in macchine, dovettero le *Meditazioni* di Renato sembrar astrusissime, perchè potessero ritrar da' sensi le menti per meditarvi ; onde l'elogio di gran filosofo era : *Costui intende le Meditazioni di Renato*. » *Autobiografia*, p. 163-4.

(1) Sur ces ouvrages et la querelle qui les provoqua, voir plus haut, p. 155 et suiv.

(2) Voir plus haut, p. 166, 167, 198.

Déjà en 1713, ce dernier n'était pas inconnu en Italie, car, avant son départ de Venise, cette année-là même, l'abbé Conti examinait avec quelques amis l'*Essai sur l'entendement* (1) qui se vendait chez des libraires de la ville. En septembre 1726, Muratori, très désireux d'en lire la traduction française, ne la trouve pas à Modène, puisqu'il la demande, vainement du reste, à Vienne. Mais trois mois après, il écrit qu'un ami lui a prêté l'ouvrage (2). A Naples, vers 1724, celui-ci, au dire de Spinelli, n'était pas en vogue; mais rien ne prouve qu'il fût tout à fait ignoré. En 1728, Doria (3) l'attaque avec vigueur; en 1732, il le déclare fort répandu (4). Voilà les plus anciennes dates où, en Italie, nous ayons vu mentionner Locke. Dès lors, ne peut-on admettre que son influence ait commencé à y devenir importante aux environs de 1727 ?

(1) *Prose e Poesie*, t. II, p. 13-14. « Venuto a' nostri Librai di Venezia il Lochio, lo lessi, e molto mi piacque ch' egli trattasse dell' estensione, dell' ordine, della certezza delle cognizioni umane, e de' fondamenti e de' gradi della fede e dell' opinione. Certo è che fin d'allora appresi dal Lochio a divider le nostre idee in tre classi considerandole del 1, del 2, e del 3 ordine... Per altro ritrovai nel Lochio molte cose oscure su l'articolo della libertà, ed un mezzo ateismo nella proposizione, se egli è possibile che Dio aggiunga all' estensione il pensiero, in quella guisa che le comunicò il moto. Facilmente si passa dal possibile al fatto: nè dall'altra parte possono identificarsi nel medesimo tempo il pensiero, ch'è affatto indivisibile e senza estensione, e la materia, la quale, se non è l'estensione, almeno è divisibile. »

(2) Rien ne prouve qu'à la date où il écrivit sa première lettre (7 sept. 1726), il n'eût pas trouvé l'ouvrage rédigé en anglais, mais à ce moment, il se déclarait trop vieux pour apprendre cette langue. Dans la deuxième lettre (5 décemb. 1726), on voit qu'il avait changé d'avis. « Vorubando un po' di tempo per imparare alquanto di cotesto linguaggio ma non ho buona grammatica nè buon dizionario ». Dans ces conditions, faut-il admettre qu'il connût déjà assez l'anglais, pour avoir lu le livre de Locke dans le texte original ? C'est fort douteux. En tout cas, il se contente d'écrire: « Il Locke, Dell' Intendimento, l'ho letto, prestatomi da un'amico. » (*Epistolario*, t. VI, p. 2577 et 2598.

(3) Préface de sa *Filosofia*. « Devo poi avvertire al mio Lettore, che il libro del Signor Locke, sù del quale ho fatto le mie opposizioni, è quello della traduzione in lingua francese del Signor Pietro Costa impresso in Amsterdam da Enrico Schelle l'anno 1723: traduzione, la quale è stata approvata dall' Autore. »

(4) *Filosofia*, t. I, p. 3. Parlant du système exposé dans l'*Essai sur l'entendement humain*, Doria écrit: « A questa ora è quella setta, la quale in Roma, in Napoli, e nelle altre parti d'Italia da molti maestri a giovani s'insegna, ond' è ch' ella abbia buon numero di seguaci. »

Son succès n'a rien qui puisse nous surprendre. Le terrain était admirablement préparé. Les Italiens, depuis 1660 au moins, manifestaient, en général, peu d'intérêt pour les problèmes dont l'objet dépasse la portée des sens. Ils avaient d'abord réservé toutes leurs sympathies à des systèmes matérialistes, ou qu'on pouvait soupçonner de l'être. Plus tard, quand ils l'accueillirent la doctrine cartésienne, ils en négligèrent le plus souvent la métaphysique ; et du reste, au moins jusque vers 1730, Gassendi conserva parmi eux des partisans. Or, voici qu'on leur offrait une philosophie qui professe que toutes nos idées nous viennent des sens, pose comme limites de notre savoir les limites de l'expérience même, renonce aux problèmes concernant la substance des objets, déclare inutile toute question sur l'essence intime des choses, puisque celle-ci nous échappe et que nous connaissons seulement l'effet de ces choses sur nous, enfin ne décide pas si la matière est capable ou non de penser (1).

Le premier à s'émouvoir de la faveur que le chef d'école anglais rencontrait en Italie fut Doria. En 1732 et 1733, il publia contre lui sa *Difesa della metafisica* (2). Cette attitude étonna. Était-il devenu l'allié de Descartes pour qui, autant que Locke, il s'était montré jadis impitoyable ? Doria prévoit cette surprise, et il s'explique. Sans doute il s'est acharné après une partie des *Méditations*, mais il a vu ensuite que Locke a composé son *Essai* par haine de toutes les métaphysiques. Descartes, au contraire, si faibles que semblent certaines parties de la sienne, a, tout au moins, un singulier mérite : il a réveillé le goût de cette science.

(1) *Ouv. cité.*

(2) *Difesa della Metafisica*, t. I, Prefazione. Parlant de ceux qui s'étonneront de son changement apparent d'attitude, il dit : « Vedranno che io non solo non ho biasimato in Renato Des Cartes la prima, seconda, et anco in parte la terza meditazione, ma che in quelle l'ho in parte seguito, e che ho poscia impugnato la quarta, la quinta, e la sesta, perche ho veduto, che in quelle egli inciampò nel difetto di porre per base de' suoi ragionamenti un' ipotesi non dimostrata, come appunto è quella proposizione, ove egli dice, *che noi non possiamo giudicare delle cose per altro mezzo, che per quello delle idee, che delle cose abbiamo*: proposizione, la quale sente del sensista : altra cosa non essendo, che sensi le idee, che noi abbiamo, qualora da noi non si purgano colle idee, che abbiamo de' Divini Attributi : ed allora vidi, che Renato si dilungava da Platone, il quale insegna, che nostra mente vede in Dio le origini, le essenze, e le

VI

Après Doria, le premier en date des adversaires italiens de Locke fut Muratori. Cet écrivain est intéressant par un contraste qu'on saisit en lui.

Il a composé un ouvrage (1) très important par l'influence qu'il y attribue au physique sur le moral. Après avoir distingué dans l'homme deux substances, il reconnaît au cerveau un rôle tel, que l'âme, qui devrait commander, se trouve réduite à subir presque toujours l'empire du corps ; elle est en face de lui comme une reine impuissante à dompter ses sujets révoltés. On ferme le livre avec une crainte : la liberté humaine n'est-elle pas le plus souvent un vain mot ? Suivant Descartes (2), « il n'y a point d'âme si foible, qu'elle ne puisse, étant bien conduite, acquérir un pouvoir absolu sur ses passions ». Muratori, au contraire, a peur que contre les vices naturels de certains enfants tout remède soit impuissant. D'ailleurs, l'esprit de ce prêtre fut plus d'une fois agité par des incertitudes angoissantes. On en trouve la preuve dans quatre lettres à des amis (3).

idee delle cose, onde da Renato mi separai, come si vede nella mia Filosofia. Vedranno altresì i miei Lettori, che io ho impugnato i principi della Fisica di Renato a cagion, che quelli sono tutti fondati sopra il metodo delle ipotesi, e poco, o nulla nell'esperienza sensibile...

Ho veduto poi, che'l Signor Locke colla sua dottrina più dal livore contro Renato, e contro tutt'i metafisici, che dall'amor del vero regolata prendendo la maschera di Metafisico proponeva al Mondo una Filosofia tutta radicata nelle ipotesi, e nell'esperienza de' sensi : ed allora io facendomi dalla parte di Renato Des Cartes in quelle proposizioni, nelle quali l'ho approvato, mi sono fatto incontro al Signor Locke... Vero è bensì, che non posso negare, che assai più pernicioso hammi sembrato la dottrina del Signor Locke, che quella di Renato : imperciocchè se la Metafisica di Renato è una scienza (siccome io la reputo) corta e mancante, e falsa ancora in quello, che dice nella quarta, quinta, e sesta Meditazione, ecc. con tutto ciò però non possiamo ricusare a Renato l'obbligo di avere egli risvegliato nella Repubblica Letteraria il genio di meditare in Metafisica ».

(1) *La Filosofia morale esposta e proposta a i giovani* da L. A. Muratori. Seconda Ediz. In Verona, MDCCXXXVII, pag. 19.

(2) Article L, dans *Les Passions de l'âme*. A Paris, par la Compagnie des Libraires, MDCCXXVI.

(3) Lettre du 3 janvier 1727 à Vallisnieri : « Vi confesso il vero, che, meditando sulla dipendenza che ha l'anima dal corpo per le azioni nostre, e per li costumi, mi sono incontrato in grotte, che mi han fatto tremare

Réfléchissant sur la dépendance du moral envers le physique, surtout chez les fous, les criminels et les enfants, il côtoyait des abîmes dont il s'éloignait avec effroi. Il redoutait d'entendre ébranler devant lui la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Il aimait, au contraire, qu'on fournit des raisons d'y adhérer. C'est que, malgré ses doutes, il voulait croire, il était résolu à ne pas se départir de sa foi jusqu'au dernier souffle de vie, et il combattit Locke qui lui semblait mettre le christianisme en péril.

Sans accepter les idées innées au sens étroit du terme, il juge que nous portons avec nous, en naissant, « le pouvoir de découvrir des proportions, des rapports de causalité, la vérité ou la fausseté d'un nombre infini de choses, enfin et surtout la faculté de discerner le juste et l'injuste ». En vain, on objecte que, chez certaines peuplades, les fils tuent, sans le moindre scrupole, leurs pères devenus trop vieux. Muratori répond que ces sauvages peuvent sincèrement apparaître alors à leurs propres yeux des auteurs de bonnes actions. Leur but est peut-être de faire

e massimamente pensando all' operar dei pazzi. Ma, per la Dio grazia, ricorro sempre al Credo, e qui starò saldo fino alle ceneri. » (Muratori, *Epistolario*, t. VI.) — Lettre a G. Tartarotti, 17 mars 1733. « Mi fece raccapricciare negli anni addietro il Locke sottilissimo filosofo inglese, allorchè l'udii dire in libro stampato, e che ha molto spaccio, esser egli persuaso che la materia può pensare. Probabilmente egli fonda la persuasione sua sopra la osservazione delle bestie credute da noi sola materia. Però il rifugio mio è nel Credo, e col fanale della santa religione nostra, e col scio cui credidi di S. Paolo, fò coraggio a me stesso. Poichè per conto della filosofia, ella sa dove nel secolo del 1500 fossero giunti i Pomponazzi e i Cremonini » (*Epistolario*, t. VII). — A Antoine Conti, 8 fév. 1746. « Persona una volta venuta di là (de France et d'Angleterre) volea contarmi le loro ragioni (celles des miscredenti). Il pregai di tacere, perchiò desiderava chi mi aiutasse a confermarmi nella mia credenza, e non già chi mi mettesse delle pulci ne gli orecchi » (*Epistolario*, t. XI). — Au même, 8 mars 1746. « La bontà di V. S. illustrissima mi accenna ciò che ella va meditando intorno al commercio dell' anima col corpo, e il bisogno, che ha la prima dell' altro. Le confesso che, in occasione delle mie chiacchierate, più volte sono entrato col pensiero in quelle grotte, e me ne son ritirato con ispavento, vedendo qual sia l'anima ne' fanciulli, e poi osservandola ne' delinquenti, ne' pazzi, ecc. e cosa insomma ella sarebbe e farebbe senza la fantasia (le cerveau en tant qu'il est l'entrepôt des idées). Faccia dunque V. S. illustrissima quanto può per provare, anche filosoficamente la spiritualità; perchè riducendosi alla sola fede, poco si fa per convincere gl'increduli, a' quali non mancano altri sotterfugi per sottrarsi anche alla forza e autorità della medesima. » (*Epistolario*, t. XI.)

cesser des souffrances qu'ils sont impuissants à soulager. Tous les hommes ne s'accordent pas pour considérer comme bonnes les mêmes actions, mais tous distinguent un bien et un mal.

C'est dans la *Filosofia morale* (1) que Muratori réfutait ainsi, en 1735, une proposition de l'*Essai sur l'entendement*. Dix ans plus tard, il s'attaquait à une autre (2). Locke a prétendu que nous ne pourrions jamais savoir « si Dieu n'a point donné à quelque amas de matière la puissance d'apercevoir et de penser (3) ». Muratori s'indigne. Il lui semble aussi impossible d'admettre cette hypothèse que celle d'un triangle carré. Dieu même ne peut opérer un tel prodige. Enfin, dans cet ouvrage (4), il ne faisait que signaler, en passant, l'impiété du traité auquel Locke a donné le titre de *Christianisme raisonnable*.

Les efforts de Muratori restèrent impuissants. En 1747, un futur cardinal, qui faillit même être pape, le Père Gerdil faisait, dans la préface d'un livre dirigé également contre l'auteur anglais (5), les réflexions suivantes :

« Qu'on méprise donc tant qu'on voudra cette partie de la Philosophie qui traite des idées de l'entendement pur, des principes généraux de la connaissance humaine, et des substances immatérielles ; que le seul nom de métaphysique soit un titre suffisant pour rebuter bien des personnes, qui se piquent de délicatesse et d'un goût raffiné dans les sciences ; ceux qui, supérieurs à la mode, voudront ne consulter que le bon sens, conviendront sans peine qu'il nous importe, avant tout, de bien pénétrer dans la connaissance de ce que nous sommes. »

(1) *Filosofia morale*, p. 81 et suiv.

(2) *Delle Forze dell' intendimento umano*, p. 220 et suiv.

(3) *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit de l'Anglois... par Pierre Coste. A La Haye, chez Pierre Husson MDCCXIV (livre 4, chap. 111, § 6).

(4) *Delle Forze*, etc., p. 9.

(5) *L'Immortalité de l'âme démontrée contre M. Locke* par les mêmes principes, par lesquels ce Philosophe démontre l'Existence et l'Immatérialité de Dieu, avec des nouvelles preuves de l'Immatérialité de Dieu et de l'âme, tirées de l'Écriture, des Pères et de la raison. Par le P. Gerdil, Barnabite, Professeur de Philosophie au Collège Royal de Casal, ouvrage dédié à S. A. Royale Monseigneur le duc de Savoye. A Turin MDCCXLVII. De L'Imprimerie Royale. Discours préliminaire.

Le Père Gerdil est un cartésien (1) décidé; aussi ne peut-il se garder d'une certaine mélancolie en constatant que les ecclésiastiques mêmes qui auraient dû voir en Descartes un allié, l'ont poursuivi avec acharnement. « Il est étonnant que la prévention contre le Père de la nouvelle Philosophie ait tant pu dans l'Esprit de quelques Docteurs chrétiens, que par attachement à leurs préjugés et à leurs erreurs philosophiques, qu'il a combattues avec tant de force, et dont il a enfin triomphé si glorieusement, ils n'aient pas craint de l'accuser d'impiété, pour avoir fourni à la Religion une nouvelle arme invincible contre les athées, ajoutant aux preuves qu'on avait déjà de l'existence de Dieu une démonstration si belle et si lumineuse, que jusqu'ici on n'a rien su y opposer que d'absurde et de puéril. Quelle gloire pour ce grand philosophe, que les premiers principes sur lesquels il établit sa métaphysique dans ses méditations servent aussi de fondement inébranlable aux deux vérités capitales de la religion : l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme ! »

Un an plus tard, le Père Gerdil s'en prend encore à Locke (2). Cette fois, il défend le sentiment de Malebranche relatif à la nature et à l'origine des idées. Il ne se fait guère illusion sur le résultat de sa tentative. Il n'espère pas augmenter le nombre, déjà si rare, des partisans du célèbre oratorien, ni diminuer la foule de ceux qui se groupent autour de Locke. Mais que lui importe ? « Depuis qu'on se mêle de philosopher, ce n'est pas la vérité qui a eu le plus de philosophes à sa suite, et le grand nombre n'a jamais honoré ses triomphes (3)..... En attendant, je ne puis m'empêcher de remarquer, que le préjugé commun où l'on est, que jamais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique et un logicien plus exact que M. Locke, a donné cours à ses maximes dangereuses en fait de religion.

(1) Sur le cartésianisme du cardinal Gerdil, voir *Histoire de la Philosophie cartésienne* de F. Bouillier, t. II, ch. XXVIII. — Sur Gerdil éducateur, G. Allievo : *G. S. Gerdil educatore e pedagoga*. Torino, tip. degli Artigianelli 1896; — Gerini : *Gli scrittori pedagogici del sec XVIII*, ouv. cité. Dans ce dernier ouvrage, on trouve une bibliographie des œuvres de Gerdil et des travaux le concernant.

(2) *Défense du sentiment du P. Malebranche sur la nature et l'origine des idées contre l'examen de M. Locke*, ouvrage dédié à S. E. Monseigneur le Cardinal des Lances, grand aumônier du Roy, etc. Turin, 1748.

(3) *Id.*, page 108.

Rien de plus pernicieux que son *Christianisme raisonnable* : et dans son *Essai même sur l'entendement humain*, il établit des principes sur l'autorité des témoignages et sur l'affaiblissement de la tradition, qui ne vont à rien moins qu'à ruiner (1) entièrement tous les fondements de la révélation. »

C'est à Turin que Gerdil écrivait ces lignes. A Venise aussi (2), l'on se montrait fort préoccupé des conséquences irréligieuses que pouvait entraîner, en Italie, la fortune de Locke. Nous le savons par une lettre qu'en 1745, reçut François Algarotti. A Bologne, aucun professeur n'enseignait le système redouté ; mais quelques dames se vantaient de l'avoir étudié. On ne leur en faisait pas un crime. Cependant, Zanotti avouait que certaines hypothèses du philosophe anglais peuvent difficilement s'accorder avec la foi. Mais pourquoi supposer, disait-il, que les Italiens adoptaient juste celles-là, et non pas telle autre inoffensive, comme la suivante : que toutes les idées viennent des sens ? Elle ne pouvait effaroucher personne.

Tel n'était pas l'avis d'un homme destiné à exercer une grande influence à Naples, Antoine Genovesi. Dans sa métaphysique, parue en 1747, il juge cette opinion de Locke conforme à la conscience et aux phénomènes de la nature humaine (3), mais matérialiste ; par suite, sans la condamner, il la déclare incertaine (4). Était-il sincère ou usait-il de prudence à un moment où l'Église se montrait méfiante ?

La vogue de Locke coïncidait, en effet, avec la diffusion

(1) *Id.*, page 109.

(2) « Io temo che in alcuni paesi (e crederò non senza qualche ragione che Venezia sia un di questi) la filosofia del Locke abbia una cattivissima riputazione, e si riguardi come contraria alla religione, e il dirsi uno Lockista sia come il dirsi Ateo... Abbiam qualche donna, che si vanta di aver studiato il Locke ed apparatolo nè è riguardata per questo con ribrezzo, nè è caduto in sospetto di infedeltà chi glielo spiegò. » Lettre de François Zanotti, Bologne, 2 février 1745, au tome II des *Opere inedite* del Conte Algarotti nuovamente raccolte per servire di supplemento all' Edizioni di Livorno e di Cremona. In Venezia MDCCXCVI.

(3) *Disciplinarum metaphysicarum elementa*, lib. III, cap. III, vol. III, p. 492. Nous citons d'après l'édition de Bassano MDCCLXXIX. On y lit : « et intima conscientiae utitur et evidentia sensuum confirmatur, et est naturae humanae phaenomenis conformis. »

(4) Plus tard, il ne connut pas de tels scrupules. Voir la très intéressante étude consacrée à Genovesi dans *Dal Genovesi al Galuppi*. Ricerche storiche di Giovanni Gentile. Napoli. Edizione della Critica. 1903.

d'ouvrages réputés dangereux. Plusieurs écrivains se préoccupaient alors de combattre l'influence périlleuse qu'exerçaient déjà ou que pouvaient, disaient-ils, bientôt exercer des écrits trop répandus, en Italie. Ils ne s'attaquaient pas seulement à Locke, mais aussi à Hobbes, Spinoza, Collins, Bayle (1), Sextus Empiricus. L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme devaient leur sembler particulièrement mises en doute, car ce sont les deux vérités qu'ils essayaient de fortifier. Un d'entre eux, Muratori, n'affirme pas que les ouvrages redoutés aient déjà causé des dommages, mais il croit que beaucoup de ses compatriotes offrent un terrain favorable aux germes d'incrédulité. Après avoir écrit qu'on trouve moyen d'introduire, en Italie, des livres qu'il compare à la peste, il s'en prend plus spécialement au traité de Huet sur la faiblesse de l'entendement humain. Cet ouvrage est de nature, dit-il, à tourner la tête de vilains jeunes gens épris de tout ce qui peut les exciter au libertinage (2).

(1) Voir *Miscellanea di varie operette all' Illustriss. Sig. Abate D. Jacopo Facciolati pubblico professore nella Università di Padova*, tomo 1^o, in Venezia, MCCXL. Appresso Gio. Maria Lazzaroni. A la p. 162, *Della immortalità dell' anima umana*. Lettere del Padre maestro Francesco M. Leoni. Celui-ci avait déjà publié en 1736 *Epistolae duae*, quarum altera est de Pentateucho divinitus dato (c'est contre Spinoza); altera de usu rationis in Theologia (c'est contre Bayle) stampate in Macerata presso gli eredi Panelli.

Voir aussi *Verità Filosofiche fondamentali* esposte con nuovo metodo in due Dialoghi dal Co. Lodovico Barbieri, Vicentino, dedicate al Reverendiss. Padre maestro Bonaventura Luchi, Pubblico Professore Primario di Logica e metafisica nello Studio di Padova. In Bassano 1743, nella Stamperia Remondini; — Gio. Alberto de Soria professore di Fisica nell' Università di Pisa : *Dell' Esistenza, e degli Attributi d'Iddio, e della immaterialità ed immortalità dello Spirito umano, secondo la mera Filosofia*. Ragionamenti ecc.. Lucca, per Filippo Benedini, 1745; — *Dissertazione contro i Fatalisti* del P. Maestro F. Tommaseo Vincenzo Moniglia dell' Ordine de' Predicatori Dottore di sacra Teologia, Professore Pubblico e ordin. di Sagra Scrittura e Istoria Ecclesiastica nell' Università di Pisa. In Lucca, 1744; — *Dissertazione contro i Materialisti ed altri Increduli* del Padre Tommaso Vincenzo Moniglia. In Padova, 1750, Nella stamperia del seminario; — Muratori : *Delle forze dell' intendimento umano*, ouv. cité, passim. — Contre Bayle plus spécialement, voir *Trattato degli studi delle donne*. In due parti diviso. Opera d'un Accademico intronato. In Venezia MDCCXL. Y voir la table, au mot Bayle.

(2) P. X et XVIII *Delle Forze dell' Intendimento umano*, ossia il Pirronismo confutato. Ediz. Terza. In Venezia, MDCCLVI. La 1^{re} éd. est de 1745. Voici à quelle occasion Muratori compose cet ouvrage. On verra, en

Le comte Barbieri serait un peu plus pessimiste, car il distingue entre les athées résolus, qu'il ne songe même pas à convertir, et les catholiques vivant comme s'ils ne croyaient pas en Dieu, mais que ses *Verità fondamentali* pourront ramener à leur foi première (1).

Le Père Moniglia se plaint que la piété se refroidisse, que l'irréligion se développe. Comment s'en étonner ? Tant de maximes perverses mettent à une épreuve continuelle les hommes même les plus prudents, car elles savent voiler leur athéisme pour s'insinuer avec moins de peine. La contagion s'étend chaque jour davantage en Italie : beaucoup sont atteints ou en danger de l'être. L'auteur tient à mettre en garde les hommes de talent qui, ne voyant pas à quel abîme court, suivant lui, la société entière, n'ont pas encore pensé à prendre la plume pour conjurer le péril (2).

En 1745, le *Giornale de' Letterati* de Florence, rendant compte d'un ouvrage d'Albert de Soria, affirme qu'on rencontre tous les jours des incrédules et des libertins qui s'efforcent de mettre en doute les deux maximes fondamentales de toute religion naturelle ou révélée : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme. « Ils s'obstinent, avec une intolérable

même temps, jusqu'à quel point il est cartésien. Huet avait écrit un *Traité philosophique de la Foiblesse de l'entendement humain*, publié après sa mort. L'ouvrage s'était répandu en Italie où on l'avait même traduit. (Padova, Conzatti 1724). Muratori résolut d'y répondre ; il s'attacha à défendre la raison humaine : de nombreuses connaissances lui sont accessibles et, en tout cas, peut-on affirmer qu'une fois perdue toute foi en elle, l'homme soit forcément amené, comme le prétend le prélat français, à mettre toute son espérance en Dieu et à croire aveuglément les dogmes de l'Eglise ? En soutenant cette thèse, Muratori, chemin faisant, démontra la légitimité du *Cogito*, justifia le critérium de l'évidence, redonna son vrai sens au doute méthodique aussi fécond que le doute des sceptiques est stérile. En un mot, il établit avec Descartes que la connaissance a un fondement. Mais, on l'a déjà vu, il s'en faut qu'il se montre toujours le disciple fidèle du philosophe français. Il s'étonnait même de la docilité avec laquelle le suivit Campailla, l'auteur du poème d'*Adamo*. A son avis, Descartes se contente trop facilement d'hypothèses indémontrables ; désormais, on veut des certitudes. Comment a-t-il pu soutenir que l'enfant pense déjà dans le sein de sa mère, qu'on pense toujours en dormant, qu'un épileptique, un dément continuent à penser ? (Lettre de Muratori à G. Prescimoni, 27 janvier 1727, dans *Epistolario*, t. VI, lettre 2613.)

(1) *Verità fondamentali*, ouv. cité ; prefazione al primo dialogo.

(2) *Dissert. contro i fatalisti*, p. LXXV-VIII. et passim. — *Dissert. contro i materialisti*, tome I, p. XXVII.

audace, à croire faibles les raisons que l'on applaudit communément comme propres à démontrer ces deux importants théorèmes. » L'auteur veut répondre surtout aux objections de Pierre Bayle : la jeunesse ne les accueille que trop volontiers (1).

Ainsi, on le voit, les doctrines spiritualistes, déjà si fortement battues en brèche à la fin du *seicento*, n'avaient pas progressé durant la première moitié du *settecento*. Au contraire, l'Italie avait adopté, en général, le sensualisme (2) dont la fortune fut longue en ce pays (3). On en trouve encore des traces

(1) *Giorn. de' Letterati di Firenze*, 1743, p. 183, tome IV, partie I. « Non mancano giornalmente molti increduli, e libertini, che si sforzano mettere in dubbio queste due massime fondamentali della Religione, tanto naturale, quanto rivelata, e si ostinano con intollerabile audacia a creder deboli quelle ragioni, che comunemente sono applaudite, come dimostrative di questi due importanti Teoremi. » Dans la première dissertation l'auteur répond aux arguments des athées, « spécialement a quelli di Pietro Bayle, i quali essendo pur troppo disseminati negli animi dell' incauta gioventù, debbono perciò combattersi con maggior studio. »

(2) Sur la philosophie italienne à ce moment, voir *Manuale della Storia della Filosofia* di Guglielmo Tanneman, traduito dal Prof. Longheno, ouv. cité, vol. IV.

(3) Locke traduit en italien, d'après les catalogues des Bibliothèques Nationales de Florence et de Rome : *Saggio filosofico* di Gio. Locke per l'Umano Intelletto, compendiato dal D^r Winne traduito e commentato da Francesco Soave E. R. S. Milano, 1775. — *Id.* Venezia, 1785 (prima Veneta). 1790, 1801, 1807, 1819. — *Id.* Napoli, 1825. — *Id.*, mais sans l'indication « compendiato dal D^r Winne », Pavia, 1819 et 1819-1826.

Becelli, Giulio Cesare : *L'arte dell' educare i fanciulli* di Gio. Locke ridotta ad aforismi, con alcune giunte. Verona, 1736; — *L'educazione de' Figliuoli* tradotta già dall' Inglese del Sig. Locke in linguaggio Francese e da questo trasportata nell' Italiano. Lucca, 1750; — *Della Educazione dei Fanciulli*, scritto in Lingua Inglese dal Sig. Locke, indi tradotto in lingua francese dal Sig. Coste e finalmente tradotto in lingua Italiana dall' Edizione Francese fatta in Amsterdam l'anno 1733. Venezia, 1751; — *Id.*, 1764; — *Id.*, Settima edizione. Aggiuntovi l'Istruzione de' Fanciulli e Giovannette del S. Carlo Rollin, Venezia, 1779.

Il governo civile di M. Locke traduito in Italiano. Amsterdam, 1773.

Ragionamenti sopra la moneta, l'Interesse del Danaro, le Finanze e il commercio scritti e pubblicati in diverse occasioni dal Signor Giovanni Locke, tradotti la prima volta dall' Inglese, con varie annotazioni, Firenze, Andrea Bonducci, 1751.

Quant aux ouvrages originaux de Soave, voici les indications que nous avons pu recueillir. Ses *Istituzioni di Logica* se trouvent aux tomes I et II, et ses *Istituzioni di Metafisica*, au tome III, de la *Biblioteca Cristiana Filosofica*. In Firenze, MDCCXCVII. — *Istituzioni di Logica, Metafisica ed Etica* di Francesco Soave. Milano, 1810; — *Tutte le Opere*, vol. 19. Milano, 1815.

jusqu'après 1820. Il s'était d'abord répandu par des versions françaises de Locke et par l'enseignement de professeurs comme Genovesi (1) à Naples, et Fortuné à Brescia (2). En 1775, l'*Essai sur l'entendement* fut transporté en italien par François Soave, auteur d'ouvrages qui procèdent tout à la fois de Locke et de Condillac. Celui-ci, sensualiste encore plus radical que son devancier, put répandre directement ses idées dans une partie de la péninsule, puisqu'il vécut à Parme plusieurs années. En 1784, son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* était traduit (3). La lecture des ouvrages de D'Alembert, Helvétius, Voltaire contribuait aussi à la fortune du système (4).

En 1817, parut une version italienne d'un livre de Destutt de Tracy. Le traducteur, Compagnoni, ridiculisait, dans la préface, ce qu'il appelait des folies imaginées par Platon et tant d'autres après lui, sur l'origine des idées. Il engageait ses compatriotes à ne jamais perdre de vue que les limites de la connaissance et de l'expérience se confondent (5).

(1) Le premier enseigna jusqu'en 1769. Sur son sensualisme qui tournera en phénoménisme, voir Giovanni Gentile, *ouv. cité*.

(2) *Philosophia sensuum mechanica* (1735). *Philosophia mentis* (1740). Les deux à Brescia.

(3) *Saggio sopra l'origine delle umane cognizioni*, dell' abate Condillac, tradotto colle osservazioni critiche di Tommaso Vincenzo Falletti. Roma, 1784. — B. Pergoli a publié *Il Condillac in Italia*. Faenza, Montanari, 1904. Mais il ne s'y occupe presque pas de l'influence exercée par C. comme philosophe.

(4) *Saggio sopra gli Elementi di filosofia* di d'Alembert, Lucca, 1797; — *De l'esprit* par M. Helvetius. Milan, dans l'imprimerie à S. Mathieu à la Monnaye près Saint-Sepolcro, s. a.

(5) Préface des *Éléments d'idéologie* dans *Elementi di Ideologia, di Logica, di Grammatica e Trattato della volontà*. Milano. 1817.

TROISIÈME PARTIE

LE VRAI ET L'UTILE DANS LES BELLES-LETTRES

CHAPITRE PREMIER

Les vœux des réformateurs.

La littérature devra peindre le vrai et être utile.

SOMMAIRE. — I. Gravina, Muratori, Garofalo, Quadrio, Martello, Apostolo Zeno, Conti, Maffei, Gorini-Corio, G. Gozzi, (les six derniers parlant spécialement du théâtre), concordent pour demander à la littérature d'être vraie et utile. — Cet idéal, si éloigné de celui du *seicento*, s'est formé sous trois influences.

II. Influence religieuse. — Les attaques des moralistes ecclésiastiques contre le théâtre italien, au cours du *xvii^e* siècle, mais surtout dans le dernier tiers. Mesures prises par deux papes. — Efforts des jésuites, hors du théâtre. Ils veulent tourner les auteurs vers des sujets religieux : leurs relations avec Maggi, Lemene, Martello. Les oratorios à Florence.

III. Influence savante. — Le rôle de Redi devenu, en matière poétique, une sorte de chef d'école. Qualités qu'il recommande. — Buragna dans l'Italie méridionale. — Le *Giornale de' Letterati* de Parme. — Accord des influences religieuse et savante.

IV. Influence française. — Juste en ce dernier tiers de siècle, des Français, parlant en leur propre nom ou reproduisant les propos de leurs devanciers, lancent des attaques répétées contre des poètes italiens un peu de tous les temps. Ils leur reprochent précisément d'être immoraux, de choquer la vraisemblance et la raison. — Ces critiques ne restèrent pas inconnues en Italie.

I

A quelles causes faut-il rapporter la décadence des belles-lettres en Italie durant le *seicento*? Les avis sont partagés sur ce point. Quant aux caractères du mal, on les connaît. Au cours des trois premiers quarts du *xvii^e* siècle, auteurs de romans et de nouvelles, sermonnaires, poètes en tous genres ne songent qu'à étonner le public par des événements merveilleux et des expressions inattendues, qu'à séduire les sens de chacun par

des grossièretés lascives. Les aventures les plus fantastiques, le langage le moins compréhensible à première lecture (1), les obscénités les plus crues sont l'objet de leurs préférences. Qu'il faille chercher dans l'étude de l'âme l'inspiratrice principale des ouvrages destinés à vivre, que la première qualité du style soit de faire saisir l'idée le plus vite possible, que les écrivains n'aient pas le droit de prendre le caprice comme unique loi, ni de léser la société en prêchant le dévergondage : voilà des vérités qui, presque toujours, leur échappèrent.

Enfin, une réaction se produisit. A partir d'environ 1680, commence une période nouvelle. Les hommes qui la préparèrent ou qui, durant à peu près soixante ans, voulurent la conduire, projetaient de lui imprimer des tendances que n'accusent certes pas toujours les romans, les tragédies, les comédies, les mélodrames et les autres poèmes alors le plus en faveur. En un mot, il n'y eut pas absolue concordance entre l'œuvre rêvée par une élite et l'œuvre généralement accomplie.

Plus tard, nous essaierons de caractériser cette dernière. Pour l'instant, il s'agit d'établir quels furent les vœux — parfois non réalisés — des théoriciens et des polémistes. Plusieurs de ces personnages sont déjà intervenus dans ce livre : ainsi le juriconsulte Gravina et le célèbre érudit Muratori. Écoutons d'abord le premier (2).

Quel est, dit-il, le meilleur poète (3) ? Celui qui, réduisant les

(1) Voir Croce B. : *I trattatisti del concettismo*. Napoli, 1899. — Enrico Canevari : *Lo stile del Marino ossia analisi del secentismo*. Pavia, Giuseppe Frattini, 1901. — Ces deux ouvrages concernent le style. Notre jugement s'est, en outre, formé à la lecture de quelques livres parus, en ces dernières années, sur le *seicento*, et cités plus loin.

(2) Consulter, sur l'histoire des idées esthétiques en Italie, Benedetto Croce : *Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale*. Milano, Remo Sandron Editore, 1902. — A. Rolla : *Storia delle idee estetiche in Italia*. Torino, Fratelli Bocca, 1905.

Sur l'esthétique de Gravina en particulier, voir Reich : *G. V. Gravina als Aesthetiker*. Wien, 1890, — G. Fontana : *Gian Vincenzo Gravina come scrittore di estetica*. Contributo alla storia della filosofia dell' arte, del dott. Emilio Reich, dans *Rivista ital. di filosofia*, 1890, 2; — B. Croce : *Di alcuni giudizi sul Gravina considerato come estetico*, dans *Raccolta di Studi critici dedicati a A. d'Ancona*, p. 457. (Firenze, tip. di G. Barbèra, 1901.)

(3) Voir dans les *Opere scelte* de Gravina, Milano, 1819, le *Ragionamento di Bione Crateo*; la *Ragione poetica*, lib. I, cap. XI; della *tragedia*, § 1, 15.

mots et le rythme à être les dociles traducteurs de l'idée, fait paraître le plus voisins de leur état exact les objets qu'il représente. Loin de lui le rêve d'exprimer la beauté sans mélange, car l'expérience ne nous la montre nulle part. Il ne s'attache qu'aux réalités, et, en principe, il n'en croit aucune indigne d'intérêt. Sa plus grande audace est d'émerveiller ses lecteurs en imaginant des Hippogriffes, des Polyphèmes, des Hercules, des Cerbères. Toutefois, à travers ses fictions, se reconnaît la nature : de même, quand les artistes sculptent des colosses, ils agrandissent le type humain, mais en conservent les traits.

Pourquoi vouloir contraindre les poètes à ne peindre que la vérité ? C'est qu'ils ont pour devoir de la transmettre au public. A eux de renseigner celui-ci sur nos vertus et nos vices, sur leur genèse et leurs conséquences ! — Mais, dira-t-on, puisque seul est instructif le spectacle de la vie, ne nous suffira-t-il pas d'ouvrir les yeux, pour apprendre et nous perfectionner ? Non, car on n'a pas une connaissance distincte des objets dont on est habituellement entouré ; on les voit tous ensemble et d'une vue confuse. Pour que l'esprit concentre ses forces sur une chose, il faut qu'elle se présente à lui sous un aspect inaccoutumé. Or n'est-ce pas une nouveauté attrayante de lui apparaître au théâtre, ou dans un livre, surtout avec la parure poétique ?

Faute d'avoir compris le rôle éducateur de la poésie, les Italiens en ont entraîné chez eux la décadence. Cultivée jadis par des hommes tels que Solon, Sophocle, Cicéron, elle est devenue dans la péninsule, au ^{xvii}^e siècle, un amusement à l'usage des enfants, des femmelettes et des désœuvrés.

Voilà, en résumé, la doctrine de Gravina. En quoi son esthétique et celle de Muratori diffèrent-elles ? Sans doute, suivant le second comme d'après le premier, rien ne peut plaire à une intelligence saine, sauf le vrai ou le vraisemblable (1). « Pourtant, ajoute-t-il en substance, on ne saurait nier le succès passé ou présent d'œuvres où l'on nous entretient d'épées, de lances et d'animaux enchantés, d'opérations magiques, de guerres dont ne parle aucune histoire. De tels livres séduisent principalement le vulgaire qui les croit véridiques, mais l'homme cultivé les

(1) Comparer le t. I, p. 124, *Della Perfetta Poesia Italiana spiegata e dimostrata con varie osservazioni da Lodovico Antonio Muratori*. In Modena, MDCCVI, et le *Discorso* de Bione Grateo, éd. citée.

lit parfois volontiers : c'est qu'ils lui semblent traduire, avec la plus précise exactitude, le sentiment du peuple. Et c'est en laveur de ce mérite que les meilleurs d'entre eux tout au moins trouvent grâce devant moi. » Gravina, au contraire, reproche, en termes sévères, aux romans de chevalerie une faute impardonnable, à son avis : ils ont accrédité d'illogiques fantaisies ; or, en aucun cas, l'art ne doit semer l'erreur. Muratori, moins exigeant, attend d'eux qu'ils peignent non le vrai en soi, mais ce qui semble vrai au genre de lecteurs qu'ils comptent séduire.

A cette nuance près, on peut dire que les deux critiques concordent sur les fins de la poésie. L'auteur de la *Perfetta Poesia* (1), lui aussi, fait d'elle une éducatrice. D'abord, elle doit fuir l'obscénité ; ensuite, elle peut, du moins en des genres secondaires, décrire des réalités qui laissent la morale indifférente, un paysage par exemple ou un édifice. Mais il faut qu'elle s'attribue, en général, un plus noble rôle : insinuer l'amour du bien. On ne demande pas au poète de se changer en prédicateur, mais de diriger son œuvre en sorte qu'on sente en lui un honnête homme. Déguiser les vices sous une livrée séduisante, rire aux dépens de la vertu et de la religion, montrer avec une malice empoisonnée l'une et l'autre foulées aux pieds : voilà ce qu'à tout prix il saura éviter. D'autre part, il répétera qu'en aucun cas les méchants ne manquent d'être punis et les bons récompensés.

La poésie et, d'une façon générale, la littérature doivent exprimer le vrai utile, ou tout au moins non nuisible à la saine conduite de la vie : telle est aussi la maxime de Garofalo (2) et de Quadrio (3), l'un en 1707, l'autre vingt-deux ans plus tard.

En ce qui concerne plus spécialement l'art dramatique, presque tous les Italiens qui, dans la première moitié du XVIII^e siècle, cherchent à en déterminer le but, demandent au théâtre d'être une école de bonnes mœurs. Outre les avis de Gravina (4) et de

(1) T. I, p. 41.

(2) *Considerazioni intorno alla poesia degli Ebrei e dei Greci*. Parte prima. In Roma, 1707.

(3) P. 113-115 *Della Storia e della Ragione d'ogni poesia*, ouv. cité.

(4) *Della tragedia*, §§ II.

Muratori (1), nous pourrions citer ceux d'Apostolo Zeno (2), de Scipion Maffei (3), de Vico (4), de l'abbé Antoine Conti (5), du marquis Joseph Gorini-Corio (6), de Gaspard Gozzi (7). Sur un tel sujet, personne ne s'est exprimé avec plus de détails que Pierre-Jacob Martello. Certes, dit-il, l'éloquence chrétienne peut, à elle seule, maintenir l'égalité d'âme parmi les citoyens d'une république et les habituer à vivre ici-bas dans le respect des lois divines et humaines (8). Mais qu'arrive-t-il, par exemple, dans la patrie du poète ? Il s'en faut que Bologne tout entière prenne place au pied de la chaire où monte, dans l'église *San Petronio*, quelque insigne prédicateur. Et du reste, quelle est la cité assez heureuse pour ne pas compter, sur soixante-dix mille habitants, un petit nombre d'avares, de débauchés, d'hommes vindicatifs, d'assassins ? La parole du prêtre les met en fuite autant que les menaces de la foudre. Comme le sermon les assaille ouvertement (9), ils l'évitent, pour courir au théâtre. Celui-ci, avec des apparences séduisantes, leur tend un véritable piège. S'y étant réfugié, le coupable croit déjà vivre au temps barbare des demi-dieux et des héros ; il espère qu'à ce spectacle engageant, il va oublier sa faute. Mais voici qu'il assiste au châtiment de l'impiété et qu'il entend exalter la vertu. Celle-ci, par des chemins cachés, s'empare du cœur rebelle ; le remords se dresse de nouveau ; il éveille le repentir et provoque les larmes. Aussi sont-ils fort habiles, les gouvernements qui ouvrent volontiers le théâtre au public. Mais la lie du peuple n'est pas seule à en sortir meilleure. Chaque citoyen y trouve de quoi réprimer

(1) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 56.

(2) Voir la préface en tête du tome IV de ses *Opere drammatiche*, Venezia, MDCCXLIV.

(3) Au t. I, p. XXI, du *Teatro Italiano o sia scelta di tragedie per uso della scena*. Premessa un' istoria del Teatro e difesa di esso. In Verona, 1728.

(4) Dans l'avis placé en tête du tome I des *Tragedie cristiane* del Duca Annibale Marchese. In Napoli, MDCCXXIX.

(5) Voir la préface du Marco Bruto, dans les *Quattro tragedie* composte dal Signor Ab. Ant. Conti. In Firenze, MDCCCLI.

(6) T. I, p. 269 ; t. II, p. 229 du *Teatro tragico e comico* del Marchese Giuseppe Gorini Corio. Venezia MDCCXXXII.

(7) A la tête du tome IV des *Poesie drammatiche* de Zeno.

(8) *Opere* di Pier Jacopo Martello. Tomo Quinto, Bologna, nella Stamperia di Lelio della Volpe, MDCCXXIII. Voir p. XXII.

(9) *Id.*, p. XXIII.

et modérer ses passions (1). Il retourne au logis prêt à supporter l'empire indiscret de ses parents âgés; au tribunal et à l'assemblée publique, il apporte des conseils forts et modérés. Il va sans dire que toutes les œuvres jouées ne peuvent produire de tels effets, mais seulement celles où le vice est couvert d'infamie, le bien glorifié, la sensibilité subordonnée à la raison. Martello croit, pour sa part, rendre un plus grand service à sa patrie en la dotant de tragédies morales, qu'en occupant son poste à l'Université. Avec des leçons faites aux étudiants il serait utile à une faible élite, au cours des quarante ans, durée extrême de ses fonctions. Mais, grâce à ses pièces jouées et éditées, c'est jusqu'à son dernier soupir, voire même au delà du tombeau, qu'il compte prolonger ses enseignements (2).

II

Quelle différence entre les caprices immoraux et désordonnés du *seicento* et le noble idéal que nous venons de retracer ! Il s'est formé (3) sous trois influences, dont l'une fut religieuse.

Dès le xvi^e siècle, saint Charles Borromée avait repris les foudres des Pères et des Conciles. Il exhorte les prédicateurs à détester les théâtres, et à expliquer aux fidèles que les calamités publiques peuvent en provenir; il supplie les évêques de ne pas permettre que les histrions, les mimes et les bouffons demeurent longtemps dans leurs diocèses; le cas échéant, on doit aviser les princes et les magistrats, afin qu'ils bannissent de leurs territoires de telles gens. Il qualifie les masques de maudits et d'exécrables; il désire qu'avec eux on exile les comédies. En attendant, il oblige les acteurs à présenter aux ecclésiastiques

(1) *Id.*, p. XVII.

(2) *Id.*, p. XV-XVI.

(3) Ou plutôt il s'est fortifié, car déjà Giraldi, au xvi^e siècle, et les jésuites durant tout le xvii^e siècle, s'étaient efforcés de faire servir le théâtre à l'édification des spectateurs. Voir E. Bertana : *La tragedia*, p. 63 et 181. (Milano, F. Vallardi, 1906); — G. Gnerghi : *Il teatro gesuitico nei suoi primordii a Roma*, dans l'*Ital. mod.* del Monzilli, 30 sept. et 15 oct. 1907; — B. Soldati : *Il collegio Mamertino e le origini del teatro gesuitico*. Torino, Loescher, 1908.

compétents les plans de leurs pièces, et il députe des juges pour assister à celles-ci (1).

Au ^{xvii}^e siècle, particulièrement après 1660, paraissent divers ouvrages contre le théâtre. Il est pris à parti par les Pères del Monaco, Ottonelli, Corazzari, Fiorentino, Frugoni, Segneri, Clericati, sans compter l'auteur d'un manuscrit anonyme (2).

On ne prétend pas alors s'insurger contre les œuvres dont le sujet serait honnête ; où les acteurs, dans leurs paroles et leurs gestes, ne feraient jamais paraître d'indécence ; où l'on ne représenterait ni les artifices des adultères, ni l'impudicité des femmes ; où ne s'entendrait aucune plaisanterie bouffonne ; où ne se verraient ni parasites infâmes, ni pères de familles tantôt stupides, tantôt dévergondés, ni entremetteurs qui trafiquent de l'innocence des vierges, ni fanfarons qui exaltent le duel, se rient de la foi, défient la Fortune (3).

On se révolte contre le théâtre contemporain, parce que des faits comme les suivants s'y reproduisent sans cesse. Un jour, dans le but de provoquer l'hilarité à un degré peu ordinaire, un acteur se permit un geste si indigne que la partie même la moins délicate du public rougit et baissa les yeux (4). Sur une autre scène, une malheureuse, pour échapper aux violences d'un fou, descendait par une fenêtre ; elle s'enfuyait toute nue et cherchait, mais en vain, à se couvrir d'une grande pièce de toile blanche (5).

(1) Cf. Borromaei S. Carli *Opusculum de Choreis et Spectaculis in diebus festis non exhibendis*. Romae, 1753. Les idées de S. Charles sont résumées p. 266 et suiv., dans *De' Teatri moderni contrari alla professione Cristiana*, libri due del P. Concina... In Roma MDCCLV.

(2) Del Monaco Francisci *in actores et speculatores Comoediarum nostri temporis Pareneses*. Patavii MDCXXI. — Ottonelli : *Della Cristiana moderazione del teatro*. Fiorenza, 1646. — Pietro Corazzari : *L'impietà condannata negli abusi de' Spettacoli et giuochi pubblici*. In Bologna, 1664. — *Comoedio-Crisis sive theatri contra theatrum Censura*. Authore Hieronymo Fiorentino, Lucensi, Congregationis matris Dei Clerico Regulari. Lugduni MDCLXXV. — P. 161 et suiv. de *l'Epulone opera... esposta dal P. F. F. Frugoni*, ouv. cité. — *Il Cristiano instruito nella sua legge*, Ragionamenti morali dati in luce da Paolo Segneri. In Firenze, MDCLXXXVI. — *Decisiones miscellaneae Joannis Clericati*. Venetiis, MDCCH.

(3) *Comoedio-Crisis*. Ad Lectorem. — *Il Cristiano Instruito*. Rag. 31.

(4) Ottonelli t. I, p. 35.

(5) Ottonelli t. I, p. 37.

Ailleurs, se montrait une actrice cachant un homme sous ses vêtements (1).

Le choix des sujets et la manière de les traiter n'étaient pas les seules causes d'alarmes pour les moralistes. Depuis le dernier tiers du xvi^e siècle, les femmes faisaient partie des troupes de comédiens (2). Or, d'elles, disait-on, partent deux espèces de traits décochés par le diable. Il peut mettre à profit la beauté de la courtisane, afin d'enflammer la chair, ou les caresses d'un langage et d'un chant séducteurs, en vue de bouleverser l'esprit (3). La musique des opéras, ajoutait-on, vient des enfers. Il existe une race de démons ayant pour office de fomentier la galanterie et les mauvais désirs, de dicter les chansons d'amour ; on le devine, ils sont les premiers à s'introduire dans les lieux où s'entendent les sirènes, leurs disciples (4).

Qui le croirait ? Ce sont les pères et les mères eux-mêmes qui engagent leurs enfants à être assidus au spectacle. Au contraire, si un religieux, reprenant le vice, parle avec clarté, s'il entre en des détails précis pour rendre sa parole plus fructueuse, on blâme le sermon comme obscène, on y voit un danger pour l'auditoire (5). Certains, non contents d'excuser les comédies, s'en prennent aux esprits chagrins qui les critiquent : censeurs pointilleux, dit-on, esprits étroits et incapables de comprendre quelle tolérance s'impose envers les gens du monde. Quant aux casuistes, sans avoir égard à l'âge, au sexe, à l'état social, ils ne détournent personne de fréquenter le théâtre. N'osent-ils pas même prétendre que les Pères de l'Église jugeaient vénielle la faute de ceux qui assistent à des comédies enflammant la concupiscence (6) ?

Les pièces fussent-elles décentes, les ecclésiastiques devront les fuir. Il va sans dire qu'on ne les jouera pas dans les églises

(1) Fait cité, d'après un Mss. de la Riccardiana, dans la préface d'A. Bartoli, à ses *Scenari inediti della Commedia dell' Arte*. Firenze, 1880.

(2) L'acteur Cecchini dit qu'au moment où il écrit, cet usage remonte à une cinquantaine d'années ; cf. Cecchini Pier Maria *Brevi discorsi intorno alle Comedie, Comedianti e Spettatori*. Napoli, 1616. — A Rome, les femmes ne reparurent pas sur la scène avant le pontificat de Clément X. Cf. A. Ademollo. *I teatri di Roma nel secolo decimosettimo*. Roma, 1888 (p. 136).

(3) *Comoedio-Crisis*, §§ 834.

(4) *Il Cristiano Istruito*, p. 471.

(5) *Id.*, p. 478.

(6) *Comoedio-Crisis*. Ad lectorem.

comme il est arrivé à Brescia, où un feu vengeur descendit du ciel. On n'en souillera pas le temps du Carême, les divers jours de fête, notamment Pâques et la Pentecôte, les dates consacrées à la Vierge; précaution mal gardée à Padoue : de là des ouragans. Tels sont les conseils et les plaintes des moralistes religieux (1).

A la fin du xvii^e siècle, le clergé ne se borna pas à protester ainsi contre les excès de l'art dramatique. A Rome, tout au moins, celui-ci fut l'objet de mesures rigoureuses. Innocent XI, l'année même de son avènement, en prit trois : il prohiba les entrées payantes; il bannit les actrices, même des théâtres de société; il ordonna de ne plus admettre à chanter aux cérémonies du culte un homme entendu précédemment sur une scène. Deux au moins de ces défenses restèrent inutiles. On recruta des artistes étrangers à la ville et qui, la quittant une fois les représentations finies, ne perdaient pas beaucoup à être exclus de ses églises. De plus, on s'ingénia pour donner aux spectacles un air privé, alors qu'ils n'étaient pas gratuits.

Alexandre VIII fut moins sévère (2), mais, sous son pontificat, il ne vit que deux carnivals. Il permit la réouverture de la salle *Tor di Nona* : on y joua, entre autres pièces, l'*Armide* de Quinault, avec la musique de Lulli. C'était la première fois qu'on entendait en Italie un opéra écrit en France.

Innocent XII tint une conduite fort différente. Son règne est l'âge d'or des oratorios (3), puisque l'on n'en compte pas moins de trente-six, à Rome, entre 1693 et 1699. Au contraire, l'art dramatique profane, tel qu'on le pratiquait autour de lui, excitait la défiance de ce pape. Il établit sur les billets un fort droit au profit des pauvres, et ainsi le nombre des spectateurs diminua. En 1697, il prit une mesure draconienne : il fit abattre la *Tor di Nona* (4).

Ce n'est pas contre l'immoralité seulement du théâtre, mais de toute œuvre littéraire, que, durant le dernier tiers du xvii^e siècle, des protestations s'élevèrent.

(1) *Comoedio-Crisis*, §§ 524, 507, 794.

(2) P. 173 de Al. Ademollo : *I teatri di Roma nel secolo decimosettimo*.

(3) *Id.*, p. 186.

(4) *Id.*, p. 194 et suiv.

Certes, déjà bien avant cette époque, Trajan Boccalini, dans un de ses *Ragguagli* (1), racontait qu'un jour, un poète s'étant rendu au Parnasse, remit entre les mains d'Apollon un recueil de sa manière; il demanda, en récompense, une gloire immortelle. Le dieu parcourut le manuscrit, le trouva parsemé de peintures lascives. Comme s'il tenait entre les mains des couleuvres ou d'autres animaux souverainement hideux, il le jeta avec une incroyable épouvante; personne n'osa même toucher l'ouvrage; les huissiers publics durent se charger de le pousser dehors avec le pied. On lava solennellement la tête à l'auteur et on le chassa.

La haine de l'obscénité inspira aussi Cebà, Ciampoli, Preti, Stigliani (2), Salvator Rosa, pour ne parler que des poètes. Mais, à partir d'environ 1665, on ne se borna plus à faire entendre des plaintes; on tenta un sérieux effort pour substituer à la peinture de l'amour grossier des sujets plus honnêtes.

Du côté des ecclésiastiques, ce sont les jésuites qui donnèrent l'exemple. Peut-être l'intérêt de la morale ne fut-il pas seul à les animer. On n'a pas oublié quel rôle ils jouèrent dans le mouvement philosophique. Mêlés intimement à l'histoire de la pensée italienne, ils comprirent qu'un courant de scepticisme, voire même d'incrédulité, circulait à travers la péninsule. Allait-on l'arrêter en répandant des ouvrages pieux?

Aucun écrivain de ce temps ne ressentit peut-être davantage l'influence de ces religieux que Charles-Marie Maggi. Leur ancien élève, il les considéra toujours comme ses meilleurs amis, tant ils lui prodiguèrent, dit-il, les aides matérielles en même temps qu'ils prenaient soin de son âme (3). Leur surveillance fut-elle en défaut quelque temps, ou eux-mêmes

(1) P. 57 *De' Ragguagli di Parnaso* del Sig. Traiano Boccalini Romano Centuria seconda. Et in questa ottava impressione aggiuntovi cinquanta Ragguagli, intitolati Parte terza. All' Illustriss. e Reverendiss. Sig. Cardinal Caetano. Con privilegio di tutti i Potentati d'Italia e fuor d'Italia della Maestà Christianissima. In Venezia, MDCXLIII. Appresso li Guerigli.

(2) Cf. *Primi sintomi di reazione contro il Marinismo* dans *Storia letteraria d'Italia* scritta da una società di professori. Antonio Belloni. *Il seicento*. Milano, Vallardi (p. 87 et suiv.).

(3) *Vita di Carlo Maria Maggi* scritta da Lodovico Antonio Muratori, Bibliotecario del Sereniss. Sig. Duca di Modena e dedicata all' Illustriss. ed Eccellentiss. Signor D. Giansimone Enriquez de Cabrera. In Milano. MDCC. Per Giuseppe Pandolfo Malatesta (pages 149 et 201).

jugèrent-ils d'abord sans danger ce qui, ensuite, provoqua leurs scrupules ? En tout cas, à l'origine, la muse de Maggi fut amoureuse (1). Plus tard, ils en firent honte à l'écrivain. Dieu seul et la vertu méritaient, dirent-ils, d'être chantés. Maggi brûla ses poèmes érotiques (2). Il en détesta jusqu'au souvenir et, avec une ardeur anxieuse, il s'efforça d'en retrouver les exemplaires. Il changea d'inspiration. Le fameux Père Segneri ne le connaissait que pour avoir lu quelques-uns de ses vers et entendu vanter ses vertus par les jésuites de Milan. C'est, néanmoins, en grande partie afin de s'entretenir avec lui, qu'il se rendit dans cette ville (3). Il le supplia de publier ses rimes spirituelles et morales. Par modestie, l'auteur tenait à les garder en portefeuille. « Prenez garde, lui répéta-t-on, que le respect humain ne vous empêche d'édifier les fidèles ! » Il céda. Le Père Segneri emporta les pages tant désirées, mais deux ans s'écoulèrent sans qu'on pût les imprimer à Florence (4). Maggi faisait mille difficultés sur le choix des pièces à réunir dans le recueil qu'il refusait, d'ailleurs, de signer. On lui objectait que quelques-unes de ses œuvres répandues manuscrites avaient déjà acquis une grande estime à son nom ; celui-ci attirerait donc des lecteurs à l'ouvrage, et engagerait les poètes à prendre un ton nouveau. La victoire resta au Père Segneri. Le livre parut, dédié au Père Tirso Gonsalez, général des jésuites. L'auteur offrait ainsi un tribut de reconnaissance à la Compagnie. Le succès fut considérable. En douze ans les rimes de Maggi comptèrent sept éditions (5).

Presque autant que l'écrivain milanais, François de Lemene fut célèbre au xvii^e siècle. En 1684, il tomba gravement malade ; à l'article de la mort, il suivit les conseils de son confesseur, fit rassembler par lui ses poésies amoureuses et le chargea de les livrer aux flammes, sous ses propres yeux. Revenu à la vie, il voulut consacrer son talent à ranimer la piété de ses compa-

(1) *Vita di Carlo Maria Maggi*, p. 107 et suiv.

(2) *Id.*, p. 209. Voir aussi t. III, p. 144 des *Lettere e rime varie* di Carlo Maria Maggi, raccolte da Lodovico A. Muratori. In Milano, 1700.

(3) *Vita di Carlo Maria Maggi*, p. 221 et suiv.

(4) *Rime Varie* di Carlo Maria Maggi Accademico Faticoso. In Milano, nella stampa di Carlo Giuseppe Quinto, 1688. Mais auparavant, la même année, elles avaient été imprimées à Florence.

(5) La 7^e est l'édition déjà citée de Muratori.

tristes. Nous ne savons si, lors de cette crise, il subit l'influence des jésuites; en tout cas, il était de leurs amis et compta parmi eux un grand admirateur. Le Père Ceva loua en vers la conversion de Lemene (1), le consulta pour composer et pour réimprimer le *Jesus Puer* (2), écrivit après sa mort un long éloge, en prose, de ses vertus chrétiennes (3). Les œuvres sacrées de Lemene furent indiquées aux jeunes gens comme un modèle, et, dans le collège de la Compagnie à Milan, les élèves traduisirent en latin plusieurs de ses madrigaux spirituels (4).

C'est aussi un sentiment religieux qui éloigna de la poésie érotique Pierre-Jacob Martello. Persuadé dans sa jeunesse que seule elle doit être cultivée, il avait même déjà entrepris de chanter une jeune fille et comptait lui consacrer sa muse. Mais l'exemple de divers contemporains le transforma. Il rougit de ses premiers essais; il les trouvait d'autant plus indignes de son Amaryllis, qu'elle l'avait conduit à un amour vertueux. Il résolut donc, pour la récompenser, de lui dédier des vers sur les yeux de Jésus. Ceux-ci, il y avait dix ans, nous dit-il, qu'il croyait les voir jour et nuit quand, en 1707, il publia son œuvre (5). Si sa conversion fut achevée en 1697, elle se préparait dès avant 1694, car, à cette date, mourut le Père Segneri. Or, c'est à lui et à un membre de la même Compagnie, le Père Ettori, que Martello dut d'entrer en rapports avec Maggi (6), qui exerça sur lui une influence décisive (7).

Enfin, on sait quel puissant crédit les jésuites possédaient

(1) *Poesis theologica Francisci de Lemene Patritii Laudensis Unde originem traxerit. Idyllium Thomae Cevae Soc. Jesu.* Cette pièce se trouve à la page 219 du tome II des *Poesie varie* del Sig. Francesco de Lemene. In Milano et in Parma, 1726.

(2) Voir p. 663 et 664, dans l'étude de C. Vignati: *Francesco da Lemene, e il suo epistolario inedito* (Arch. storico Lombardo, t. XIX).

(3) *Memorie d'alcune virtù del sig. Conte Francesco de Lemene con alcune riflessioni su le sue poesie esposte dal P. Tomaso Ceva della C^{ia} di Gesù.* In Milano, 1706.

(4) Art. cité de Vignati, page 666.

(5) Il le dit lui-même au début du poème.

(6) Voir *Vita di P. I. Martello scritta da lui stesso fino all' ano 1718* dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici* de Calogerà, ouv. cité, t. II.

(7) Dans le *Commentario e Canzoniere* di P. J. Martello. In Roma, MDCCX, p. 165, on trouve une églogue où le poète exprime son admiration pour le P. Segneri et rappelle ses relations avec lui.

auprès de Cosme III. Docile aux conseils de plusieurs d'entre eux, il encouragea toute tentative de nature, suivant lui, à répandre la piété. C'est ainsi qu'à partir d'environ 1690, il entourà l'oratorio d'une extrême faveur. Des sociétés s'organisèrent pour s'adonner à ce genre. Elles rivalisaient entre elles et recherchaient l'honneur de se voir prêter par le prince des artistes de sa chapelle. Lui-même consentit parfois à désigner le poète et le musicien qui, pour rehausser l'éclat de quelque fête, composeraient un de ces drames religieux (1).

Les jésuites ne se bornaient pas à encourager par leurs avis la production d'œuvres à la fois récréatives et sacrées; ils en écrivirent souvent, ainsi qu'on le verra dans la suite.

III

En même temps qu'eux et leurs amis, un personnage ayant échappé à leur influence travaillait de son côté à faire entrer dans des voies nouvelles, non pas sans doute les œuvres de toute espèce, mais la poésie lyrique. Quand, esquissant l'histoire de cette dernière, Muratori trouve à Florence, au xvii^e siècle, des écrivains dignes d'être cités, il nomme d'abord François Redi (2). Or celui-ci, on s'en souvient, fut à son époque le plus ardent promoteur de la méthode expérimentale. Comme, d'ailleurs, il conseilla toute une pléiade de poètes, on peut dire que le même homme exerça une influence à la fois scientifique et littéraire. L. Magalotti, F. Nomi, L. Bellini, J. del Papa (3), P. A. Forzoni, Marie Borghini, V. Filicaia, B. Menzini (4) et d'autres encore, lui communiquèrent leurs

(1) Dott. Guido Pasquetti: *L'Oratorio musicale in Italia*. Storia critico-letteraria con una lettera del Prof. Guido Mazzoni e prefazione del Prof. P. Alessandro Ghignoni. Firenze. Successori Le Monnier, 1906. Y voir p. 373 et suiv. A cette époque, d'ailleurs, cette forme d'art comptait d'illustres propagateurs, tels que les cardinaux Ottoboni et Panfili. Avant de fonder dans leurs palais deux académies, avec le but spécial de restaurer et de répandre la musique religieuse, ils avaient, dès 1693 et 1695, écrit des librettos d'oratorios. L'Abele de Panfili date de 1693; la *Giuditte* d'Ottoboni date de 1695. (*Oratorio musicale*, p. 328 et suiv.)

(2) *Perfetta Poesia*, t. I, p 31.

(3) Voir p. XXXIX des *Consulti medici* del Dottore Giuseppe del Papa Archiatro della Corte di Toscana ecc. Tomo primo. In Roma, MDCCXLIII.

(4) C'est ce que prouvent les *Lettere* di Benedetto Menzini e del Sen. Vincenzo da Filicaia a Francesco Redi, Firenze, 1828.

vers et reçurent ses avis: Son autorité s'étendit même hors de la Toscane. C'est lui, par exemple, qui engagea le carmélite napolitain, Charles Sernicola, à quitter la mauvaise route communément suivie, pour s'attacher à Pétrarque; le moine obéit, car il était, nous dit-on, d'accord avec tous les sages « pour respecter comme des oracles les avis de Redi, honneur non seulement de sa famille, mais de l'Italie et de l'Europe entière, à travers laquelle ses volumes si doctes étaient répandus (1) ».

La correspondance de Redi contient quelques lettres dont nous tirerons des renseignements sur ce qu'on pourrait appeler sa direction littéraire. Il conseillait à Menzini de chanter l'amour mais honnêtement (2). En un sonnet, il crie son mépris à ceux qui, sur le Parnasse, mêlent aux ondes pures de l'Hippocrène le venin de l'obscénité, ceignent leur front non pas de laurier, mais de myrte, symbole d'impudiques mœurs. Ces impies, il les adjure de quitter le saint lieu; il appelle sur eux la vengeance du ciel (3).

La haine de Redi pour le dévergondage lui fut commune avec ceux que nous nommerons ses disciples. Outre que, dans les œuvres de tous, règne la décence, il s'en est trouvé deux pour flétrir éloquemment l'immoralité de ses contemporains. L'un fut F. Nomi qui, en 1666, dédia ses poésies lyriques à Redi (4). Nous connaissons déjà l'autre, B. Menzini, l'ennemi des péripatéticiens de Pise, l'auteur de vers qui vengeaient la mémoire de Galilée. Il en veut surtout aux idylles toscanes et à leur lasciveté souvent si choquante (5). C'est lui aussi qui entreprit de démontrer, dans une *canzone*, comment les amours déréglées conduisent l'homme à l'abîme (6). Enfin, il pratiqua les préceptes qu'il enseignait (7).

(1) Préface des *Poesie* del R. P. Maestro Carlo Sernicola Napoletano, 1690.

(2) *Lettere* di Benedetto Menzini e del Sen. Vincenzo da Filicaia a Francesco Redi, p. 6. Lettre sans date.

(3) Voir Sonnet 74, dans Francesco Redi: *Poesie con le annotazioni al Bacco in Toscana*. Firenze G. Barbèra, 1883.

(4) Voir le *Proemio* dell' Ode al Sig. Francesco Redi, dans *Poesie Liriche* di Federigo Nomi. In Perugia, 1666.

(5) *Accademia tusculana*, t. III, p. 137, de ses *Opere*, In Prato MDCCXCVIII.

(6) *Canzone* III, dans les *Opere*, t. I, éd. citée de Prato.

(7) P. 88 de la *Vita di B. Menzini*, à la fin du t. III des *Opere*. In Firenze MDCCXXXI.

On ne peut s'étonner ni du rôle moralisateur joué par Redi, ni de la qualité de ses élèves, vrais savants eux-mêmes ou, tout au moins, partisans des bonnes méthodes scientifiques. Approuver la littérature à la mode, c'était méconnaître les droits de la raison ; saine, elle n'aspire qu'au vrai et au bien, elle ne se complait qu'en eux. Comme naturaliste, Redi ne reconnaissait d'autre guide qu'elle ; comment aurait-il pu partager la folie qui, dans la poésie notamment, entraînait trop d'Italiens de son temps à délirer ?

C'est aussi le bon sens qui lui inspire quelques autres conseils donnés à ses amis. Il reprend une faute de syntaxe chez Marie Borghini (1). Il ne pardonne pas l'impropriété des termes : on a beau ne pas écrire en prose, on ne peut légitimement accoler aux noms les premiers qualificatifs qui se présentent à l'esprit, ou les plus commodes pour compléter le vers. Un auteur ayant traité les arabes d'idolâtres, Redi le blâme et lui reproche son erreur : les mahométans sont si loin de mériter cette épithète que, tout au contraire, dans leurs temples, on ne trouve aucune figure pour représenter Dieu (2).

Redi semble attacher une grande importance à la clarté. Écrivant à Magalotti (3) qui lui avait communiqué une de ses *canzoni*, il regrette qu'elle soit si obscure. Si un homme instruit ne comprenait qu'à grand'peine certains passages, avec quelle fatigue y parviendrait une personne moins cultivée ! Pourquoi Galilée louait-il par-dessus tout autre poème l'*Orlando furioso* ? Parce que, grands lettrés ou ignorants les plus infimes, tout le monde en saisit également le sens et en goûte la saveur (4).

Une autre remarque ne concerne pas l'expression des idées.

(1) *Opere*, tome VI, (éd. de Naples, 1728), p. 150. Alla Signora Maria Selvaggia Borghini, Firenze 29 Aprile 1692. Ce que Redi appelle article, c'est : *di*. « Una sola cosa ho osservato in tutt' e due i Sonetti, nel primo nel verso settimo *Di Mirto, e allor...* Ed è, che dato l'articolo.... a quel Mirto, era necessario per legge grammaticale darlo ancora alla voce Alloro. »

(2) Pag. 64, à G. Bandinelli, qui lui avait communiqué une *Canzone* d'un nommé Benotri. C'est à propos de l'expression « idolatre sozzure », dans la 3^{me} strophe.

(3) Tome V des *Opere* (éd. de 1728), p. 65-66. Al Sig. Co. Lorenzo Magalotti, sans date.

(4) Redi revient sur l'obscurité de Magalotti, dans la lettre à G. Valletta, *Opere* (éd. de 1728), tome V, p. 214.

Elle est relative à leur choix et prouve que Redi condamnait, par exemple, les éloges vagues qui, pouvant s'appliquer à une foule de personnages, dispensent le poète de se renseigner exactement sur le héros qu'il chante. Il faut prendre garde, suivant les cas, de froisser la modestie ou l'orgueil de celui-ci ; il convient, en outre, de proportionner la louange aux actes accomplis (1).

Dans l'Italie méridionale, un savant contribua aussi au retour de la décence et du bon goût. Il s'appelait Charles Buragna. Ancien membre de l'académie des *Investiganti*, ami de Léonard de Capoue, c'est lui qui explique en tête du *Parere* quelles circonstances ont amené l'auteur à lancer cette sorte de pamphlet contre les partisans des anciens. Si l'on ne peut considérer Buragna comme un chef d'école, il n'en fut pas moins un des premiers à donner le bon exemple. Il recourut à l'étude de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, de Bembo. Ses œuvres se recommandent tout à la fois par leur ton pudique et la juste correspondance entre la forme et le fond (2).

Les jésuites détournaient les auteurs des thèmes érotiques. Au contraire, c'est l'amour honnête qui, en général, inspire Buragna, Redi et ses amis. N'allons pas croire néanmoins que savants et religieux, d'accord pour assainir le Parnasse, aient été ennemis irréconciliables dès qu'il s'agissait de choisir les sujets à traiter. Engagé, en 1687, à publier ses sonnets, Redi se dérobait, répondant qu'il ne convient pas à un vieillard de signer des billevesées, mais des livres édifiants (3). A l'entendre, c'est par impuissance qu'il ne mettait pas sa muse au service de la foi comme Maggi et Lemene, tous deux très admirés de lui (4). D'autre part, interrogeons les journaux fondés pour défendre les idées des modernes. Dans le plus ancien, le *Giornale de Letterati* de Rome, nous ne relevons qu'une phrase qui nous intéresse et le ton en est plutôt dédai-

(1) *Id.*, p. 64. Al Sig. Giulio Bandinelli.

(2) Sur lui, il y a quelques pages dans V. Caravelli : *Pirro Schettini e l'Antimarinismo*. Napoli, tip. dell' Università, 1899. Voir aussi Carlo Bertani : *Il maggior Poeta Sardo Carlo Buragna e il Petrarchismo del seicento*. Milano. Ulrico Hoepli, 1905.

(3) *Lettere* di Francesco Redi, ouv. cité, t. I, p. 152, al Sign. Dott. Giuseppe del Papa, Mai, 1687.

(4) *Id.*, t. I, p. 123, al Sig. Carlo Maria Maggi, 15 août 1684.

gneux (1). A propos d'un recueil publié par certaine académie de Bologne, on fait honneur à cette société de ne pas s'appliquer seulement à la simple poésie, mais de s'adonner surtout aux recherches érudites, à la philosophie, à la physique. — Le *Giornale* de Parme, qui commence à paraître en 1686, fait plus de cas des œuvres en vers. Il n'admet pas qu'elles prêchent aux mortels le contraire de la résignation ou qu'elles peignent l'âme asservie aux sens (2). Mais il recommande celles qu'anime l'amour conçu à la manière de Pétrarque (3). En même temps, il annonce et analyse avec une grande sympathie celles qui développent des enseignements chrétiens (4). Si la nature elle-même des idées lui importe beaucoup, il s'intéresse, en outre, à la façon de les présenter. Il félicite G. Semenzi d'avoir, dans son *Mondo creato*, enchaîné les siennes avec une logique digne de la géométrie : on dirait une suite de théorèmes (5).

IV

Tandis que savants et ecclésiastiques essayaient ainsi de réagir contre les abus du *secentismo*, des attaques portaient de l'autre côté des Alpes contre divers poètes italiens. On les blâmait de tomber précisément dans les défauts qu'un Segneri, un Redi, un Bacchini rêvaient de déraciner. Ainsi, l'étranger concourait à rappeler les auteurs de la péninsule au respect de la décence et de la raison. Ces reproches émanaient, au dernier tiers du siècle, de Français qui parlaient en leur nom personnel ou reproduisaient les propos tenus par des devanciers.

On s'en prit à Marino dont Baillet flétrissait l'immoralité (6) et que le P. Rapin avait condamné en ces termes : « Je ne parle point du Chevalier Marin dans son *Adone* : c'est un trop méchant modele : quoy qu'il ait autant et mesme plus d'esprit

(1) N° du 25 février 1672. A propos des *Prose de' Signori Accademici Gelati*.

(2) Année 1688, p. 215, à propos d'un recueil où B. Dotti, victime du sort, soulage librement son cœur et n'exprime pas des sentiments dignes de Boèce. Le même Dotti chante un amour non chaste.

(3) A. 1690, p. 6.

(4) A. 1689, p. 245.

(5) A. 1687, p. 195.

(6) *Jugemens des sçavans sur les principaux ouvrages des auteurs*. Tome quatrième, quatrième partie. A Paris, chez Antoine Dezallier, MDCLXXXVI. Voir p. 182-183. N° 1404.

que les autres : car c'est un esprit évaporé qui s'abandonne si fort aux endroits brillans et agreables, dans tout son ouvrage, qu'il n'a, ce semble, aucun goust pour les solides » (1).

Mais il est à noter que la critique française censurait fort peu d'auteurs italiens du *xvii^e* siècle (2). Elle connaissait sans doute un très petit nombre d'entre eux, ou elle les dédaignait, pour la plupart, au point de ne pas vouloir perdre un instant à les juger. Autrement, elle ne les eût pas épargnés, elle si sévère, pour des écrivains plus dignes d'indulgence.

Impitoyable pour le dévergondage de Bembo (3), Baillet fustige aussi le cardinal della Casa (4). « quoique Dieu ait souffert que ce Ministre d'iniquité se soit glissé parmi les Princes de son Église ». Il déplore le libertinage de Louis Tansillo (5). Il rappelle que l'*Aminta* et le *Pastor Fido* ont servi de modèles à trop de pastorales nées en Italie depuis quatre-vingts ans, « avec tant de licence » (6). Sur la deuxième de ces pièces, il écrit : « On n'a point encore vû de Poètes lascifs, ni d'Auteurs de Romans qui ayent sçû déguiser plus agréablement l'infamie des passions honteuses (7) ». Il qualifie la *Filli di Sciro* du comte Bonarelli, un piège dressé contre l'innocence et la pureté des mœurs (8).

Au Père Rapin (9), Armide, dans la *Jérusalem délivrée* semble « trop libertine et trop effrontée. »

Le Père Mambrun (10) blâme l'Arioste « d'avoir introduit trop indiscrètement les Femmes dans les Armées ». La préface de la grammaire italienne de Port-Royal (11) signale que dans les

(1) *Les Œuvres* du P. Rapin, qui contiennent les Réflexions sur l'Éloquence, la Poétique, l'Histoire et la Philosophie. Avec le jugement qu'on doit faire des Auteurs qui se sont signalez dans ces quatre Parties des belles Lettres. Tome second. A Amsterdam chez Pierre Mortier MDCCIX. Voir *Réfl. sur la Poétique en particulier*, p. 179.

(2) *Jugemens des sçavans*, tome IV, 4^{me} partie. Fulvio Testi est blâmé pour son mauvais goût, (n° 1413).

(3) *Jugemens des sçavans*. T. IV, 3^{me} partie, p. 223.

(4) *Id.*, 3^{me} partie, p. 251-252.

(5) *Id.*, 3^{me} partie, p. 400-401.

(6) *Id.*, 4^{me} partie, p. 126, n° 1384.

(7) *Id.*, 4^{me} partie, p. 125.

(8) *Id.*, 4^{me} partie, p. 110, n° 1378.

(9) *Réfl. sur la Poétique en général*, p. 139.

(10) *Dissertatio de Carmine Epico*, Paris, Cramoisy, 1652.

(11) Sur l'Arioste, p. XIII-XIV de la *Nouvelle méthode pour apprendre*

œuvres du même poète, quelques endroits « peuvent blesser l'honnêteté ».

On n'épargnait pas Pétrarque « moins scrupuleux à violer les règles de la pureté des mœurs... qu'à choquer celles de la pureté du langage (1) ».

Ce n'est pas toujours au nom de la morale qu'on s'en prenait aux auteurs italiens. Parlant du *De Partu Virginis*, on mentionnait que Balzac et Rapin n'ont jamais pu pardonner à Sannazar une déplorable faute de jugement. « Ce mélange qu'il a osé faire des fables du Paganisme avec les Mystères de notre Religion, a toujours paru quelque chose de monstrueux aux personnes de bon sens (2) ».

Poètes peu judicieux aussi, l'Arioste et le Tasse. Le premier est « semblable à ces terres fertiles qui produisent des fleurs et des chardons tout ensemble ; il parle bien, mais il pense mal (3) ».... « Il fait une partie de ses Fables de nos Mystères, et il se joue de ce que nous adorons (4) ». Le second oublie quel ton grave convient au genre qu'il traite dans la *Jérusalem délivrée* ; il mêle le « caractère badin avec le sérieux, et toute la force et la Majesté de la Poésie heroïque à la délicatesse de l'Églogue et de la Poésie Lyrique (5) ».

facilement et en peu de temps la langue italienne. A Paris, chez Pierre Le Petit, MDCLX.

(1) *Id.*, p. VI. — Avec quelle sévérité, d'autre part, Baillet (*Jugemens des sçavans*, t. IV, partie 3^{me}, p. 24), juge Pétrarque ! « Toute imparfaite, et toute irreguliere qu'est son Afrique, quelque bas et quelque impur qu'en soit le stile, cet Ouvrage n'est point capable de luy produire devant les hommes sages, et moins encore devant Dieu une confusion pareille à celle dont ses pièces galantes luy ont couvert la face depuis son changement de vie jusqu'à la fin de ses jours. » Il est vrai qu'il loue Pétrarque d'avoir enfin déploré les égarements de sa jeunesse.

(2) *Jugemens des sçavans*, t. IV, 3^{me} partie, p. 139. — Balzac rappelle et approuve le reproche adressé à Sannazar par Erasme. Voir p. 252-253 des *Œuvres diverses* du sieur de Balzac. Seconde édition. A Troyes, chez Nicolas Oudot MDCLVII. C'est dans la *Dissertation sur une tragédie intitulée Herodes Infanticida*. — Voir aussi Rapin : *Réfl. sur la Poétique*, en partic. 2^{me} partie. Réfl. XIII.

(3) Rapin : *Réfl. sur la Poétique en particulier*, p. 178.

(4) *Jug. des Sçavans*, T. IV, 3^{me} partie, p. 159, où Baillet rapporte une partie d'un jugement de Balzac qui se trouve dans la *Dissert.* citée.

(5) Rapin. *Réfl. sur la Poétique en partic.* p. 173. Ménage fait un reproche du même genre au Tasse, p. 346 de l'*Aminta*, Favola Boscarella di Torquato Tasso con le Annotazioni d'Egidio Menagio. In Venezia MDCCXXX.

D'ailleurs, avec la langue italienne, pouvait-on écrire aucune œuvre de caractère grave ? Ménage n'osait l'affirmer (1) et le P. Bouhours répondait non (2). Et Dante, dira-t-on ? Sans doute, il avait su éviter le ton léger, mais pour être victime d'un autre écueil. Ses idées sont presque toujours si abstraites qu'il y a de l'art à les pénétrer ; « il a l'air trop profond »... sa comédie « est d'une ordonnance triste et morne (3) ».

En somme, d'après certains critiques français, relève-t-on souvent des beautés solides dans les œuvres poétiques de l'Italie ? Non, mais du clinquant, des pointes, de fausses pensées (4).

(1) Il dit, p. 227 de l'*Aminta*. « Le Tragedie, nelle quali pure i nostri Corneli, Rotrù, Gombaldi, Durieri, Scuderi, Tristani, Meretti, Colletetti, ed altri, non dico agguagliano, ma di gran lunga avanzano tutti gl' Italiani; o sia stata, come dice il Tassone, poca fortuna di questi, o imperfezione della Lingua Italiana nelle cose gravi. »

(2) Bouhours est fort dur pour la langue italienne. Voir en particulier p. 43, 62, 71 des *Entretiens d'Ariste et d'Eugene*. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, MDCLXXI. Nous citerons quelques phrases caractéristiques. « Y a-t-il rien de plus folastre que ces diminutifs qui luy sont si familiers ? ne diroit-on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciulletto, fanciullino; bambino, bambinello, bambineluccio*.... Ajoutez à cela les mesmes terminaisons qui reviennent si souvent, et qui sont une rime perpétuelle dans la prose... Les Allemans ont une langue rude et grossiere ; les Italiens en ont une molle et effeminée, selon le temperament et les mœurs de leur pais.... La langue qu'on parle presentement en Italie est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en est une corruption plus sensible ; et si elle luy ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant, comme une fille ressemble à sa mere, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualitez ni de sa nature. »

(3) Rapin : *Réfl. sur la Poétique en part.*, p. 178.

(4) « Pour les Auteurs Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes et de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile, comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des Bergers, et ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées. ... L'*Aminte* du Tasse est... ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral... l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes », p. 118 des *Œuvres diverses* de M. de Fontenelle, de l'Académie Française. Tome second. A La Haye, chez Gosse et Neaulme, MDCCXXVIII. *Discours sur la nature de l'Eglogue*.

Boileau, dans la IX^e satire, parle du clinquant du Tasse ; et, dans l'Art Poétique, chant 1, il dit :

« laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie. »

Très nombreuses sont les pensées fausses que le Père Bouhours prétend relever chez les poètes italiens, dans le 3^{me} dialogue de *La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*. A Paris, chez Sébastien Cramoisy, MDCLXXXVII.

CHAPITRE II

Les vœux des réformateurs.

Il faut rivaliser avec les Français, notamment au théâtre.

SOMMAIRE. — I. L'Italie répond aux attaques françaises. — L'*Arte Poetica* de Menzini. — La *Perfetta Poesia* de Muratori. — Les *Considerazioni* du marquis Orsi dédiées à Mme Dacier. — Lettres adressées au marquis par divers Italiens pour l'aider à défendre l'honneur national.

Concessions faites aux Français en ce qui concerne Marino et le *seicento*, l'*Aminta*, le *Pastor Fido*, la *Filli*. — E. Manfredi déclare les Français incapables de comprendre la lyrique italienne. — Ils ont, dit Muratori, cultivé les pointes, bien avant de connaître Marino. — Comment Muratori et Orsi expliquent le jugement de Boileau sur le Tasse. — Ronsard défendu contre ses compatriotes.

II. Résultats de cette polémique : elle contribue à ramener l'attention des Italiens vers leurs plus anciens et leurs plus grands poètes. — Elle excite leur amour-propre et provoque en eux le désir de faire figure en face de l'étranger, avec leurs travaux scientifiques et littéraires : la république projetée par Muratori ; le *Giornale de' Letterati d'Italia*.

III. En outre, on tâchera d'évincer le genre d'ouvrages français dont le public est alors le plus épris dans la péninsule, les tragédies. — Martello, Gorini-Corio, l'abbé Conti en composent pour tâcher de substituer un répertoire italien au répertoire français. Efforts de Maffei pour faire jouer des pièces italiennes du *xv^e* siècle. — En même temps, on tâche de discréditer le théâtre français comme étant invraisemblable et immoral : critiques de Fontanini, Gorini-Corio, Conti, Maffei, Muratori, Riccoboni, Calepio, Gravina, contre la tragédie française. — Molière pris à parti par Muratori et Becelli.

I

Les attaques des Français n'étaient pas restées inconnues dans la péninsule, avant l'explosion de colère que l'on constatera au début du *xviii^e* siècle. Dès 1671, Laurent Panciatichi, séjournant alors à Paris, avisait Magalotti des épithètes peu obligeantes employées pour caractériser leur commun idiome maternel (1). Il engageait l'ancien secrétaire du *Cimento* à com-

(1) *Delle lettere familiari del Conte Lorenzo Magalotti e di altri insigni uomini a lui scritte*. In Firenze l'anno MDCCLXIX, vol. 2^o, p. 19 (20 février 1671). Panciatichi cite un passage des *Entretiens d'Ariste et d'Eugene*, depuis « Car enfin, elle [la langue italienne] n'a presque rien de sérieux », jusqu'à « l'Italien semble fait pour exprimer celui des Charlatans ». (Dans

poser un discours « contre ces calomnies non moins sottes que méchantes ». Quant aux *Jugemens des Sçavans*, voici ce qu'un bénédictin français, écrivait de Rome en 1686, sur Adrien Baillet : « Il semble n'être pas ici dans toute l'estime que mérite son travail. Les Italiens se plaignent de ce qu'il n'a pas assez loué leurs auteurs, et qu'il parle avec trop de liberté de plusieurs ouvrages qu'il semble ne pas assez connaître. Cependant son livre se vend bien ; et de tous les exemplaires qu'on avait envoyés ici à Croisier (1), il ne lui en reste pas un seul (2) ».

On ne voit pas que personne, à cette époque, ait songé à se constituer le champion de l'Italie contre Baillet ou Bouhours. En revanche, dans une lettre à Redi (3), Menzini donne son *Arte Poetica*, parue en 1688, comme provoquée par certains vers de Boileau. Il n'y nomme, à vrai dire, qu'une seule fois cet écrivain ; c'est pour détourner le futur poète de le prendre pour guide (4). Ailleurs, il répond aux censeurs de l'Italie, sans en désigner spécialement aucun. Ils avaient voulu ébranler un prestige que lui tient à relever ; il exalte non seulement les lyriques de son pays, mais l'Arioste et le Tasse ; il n'admet pas que jamais aucune région ait produit des écrivains qu'on puisse placer au-dessus d'eux.

A la voix de Menzini succède un long silence. En 1700, paraît

l'édition de Paris, 1671, c'est p. 43-44.) Puis il écrit : « Udite Sig. Sollevano (nom de Magalotti à la Crusca), ed abbiate flemma, se ve ne dà il cuore. Ci vuol altro che minchionerie ; bisogna rispondere impertinenze, e non se la passare colla solita scusa, dicendo della nostra favella :

Ell' è sì gloriosa, e ciò non ode.

Voi avete ozio, voi intendete tutte le sue finezze, voi avete zelo per la reputazione Toscana, finalmente a voi sta il pigliare le sue difese ; anzi, per impegnarvi maggiormente a far questo nell' opinione del mondo, ho sparso apposta per tutto Parigi questa voce, che voi andiate componendo un discorso contro queste non meno sciocche, che maligne calunnie. »

(1) Libraire de Rome.

(2) *Corresp. de Mabillon*, etc., t. I, p. 199, dans une lettre de Jean Durand à Charles Bulteau, Jour de St-Maur (15 janvier 1686).

(3) 24 avril 1688, dans les *Lettere* à Redi, ouv. cité.

(4) *Dell' Arte poetica*, à la fin du livre I, dans *Opere* di Benedetto Menzini. tomo secondo. In Prato MDCCXCVIII.

« Non aspettar Boelò, che dalla Senna
T'additi il buon sentiero : e a lui sol basti,
S'or Pellettieri, ed or Cotino accenna. »

enfin une apologie du Tasse, œuvre de J. Fontanini (1), et une vie de M. C. Maggi, écrite par Muratori. Ce dernier s'efforce de justifier le poète milanais dont une *canzone*, trop pleine d'hyperboles, avait heurté le bon goût du Père Bouhours. Le jésuite est blâmé comme trop passionné pour la gloire de sa nation : il en devient injuste envers les étrangers (2).

L'année suivante, Muratori annonce à Apostolo Zeno son désir de composer un ouvrage consacré sans doute à reprendre les défauts de ses propres compatriotes et à instruire la jeunesse, mais il y vengera en outre l'honneur italien contre les Français ; peut-être même ces derniers se verront-ils rendre avec usure leurs impertinences (3). Zeno approuve fort ce projet. Les Rapin, les Bouhours et tant d'autres méritent qu'on les cingle : ils s'érigent avec trop de liberté en juges de livres qu'en général ils comprennent peu ou point. Tant d'audace ne saurait se justifier. Si la scène comique ou tragique des Français mérite quelque respect, par égard pour Molière, Corneille et Racine, en revanche, ce peuple reste loin derrière les Italiens pour l'épopée et la poésie lyrique (4).

Le traité que méditait Muratori vit le jour en 1706 (5) et concourut à défendre vaillamment la cause en péril. Mais il parut trop tard pour donner le signal définitif des hostilités. Cet avantage fut réservé à un livre du marquis Jean-Joseph Orsi.

Celui-ci (6) connaissait parfaitement notre langue et notre

(1) *L'Aminta di Torquato Tasso Difeso e illustrato* da Giusto Fontanini. In Roma MDCCI.

(2) P. 173 de la *Vita di Carlo Maria Maggi*, ouv. cité.

(3) *Epistolario* di L. A. Muratori, p. 316, t. II (ad Apostolo Zeno, Modena 15 luglio 1701).

(4) *Lettere* di Apostolo Zeno, vol. I, p. 48 (al Signor Lodovico Antonio Muratori 23 luglio 1701). « I Francesi son degni delle vostre sferzate : Rapin Bouhours, S. Evremont, ed altri con troppa libertà si fan tribunale da loro stessi per decidere de' nostri autori, che per lo più, a dirla senza passione, o poco, o male capiscono.... I loro Lirici e gli Epici cedono di molto paragonati coi nostri. Ai loro comici e tragici uso qualche rispetto in riguardo a Moliere, Cornelio, e Racine. »

(5) *Della Perfetta Poesia Italiana Spiegata e dimostrata con varie osservazioni* da Lodovico Antonio Muratori, 2 tomi. In Modena, MDCCVI.

(6) Voir *Memorie intorno alla vita del Signor marchese Giovan-Giuseppe Orsi Raccolte* dal Signor proposto Lodovico Antonio Muratori. (En tête du *Canzoniere* d'Orsi, dans le 2^{me} vol. des *Considerazioni* de l'édition de Modène, MDCCXXXV.)

De sa polémique il est question dans Adolfo Boeri : *Una contesa*

littérature; il avait même fait à Paris, en 1686, un séjour depuis longtemps désiré. Autant que personne, il se trouvait donc au courant de l'opinion de nos critiques sur sa patrie. Il fit imprimer, en 1703, des *Considerazioni* (1) dédiées à Mme Dacier. Il la nomme la plus grande gloire des lettres françaises; elle surpasse, dit-il, les Grecs eux-mêmes, qu'elle traduit et commente. Elle agréa l'hommage de l'auteur, grâce à l'entremise du libraire parisien Boivin, chargé de cette mission par Muratori. Ce dernier donna sa parole que le marquis serait prodigue d'éloges, sauf envers le Père Bouhours : à lui Orsi ne pouvait pardonner la *Manière de bien penser*. Mme Dacier exigea davantage : il fallait que la censure épargnât toute offense à la mémoire de l'écrivain visé. Un billet la tranquillisa (2). En fait, on chercherait vainement dans les *Considerazioni* le moindre propos malveillant contre le

franco italiana nel sec. XVIII. Palermo, tip. Lo Casto, 1900; — Doncieux : *Un Jésuite homme de lettres au XVII^e siècle*. Paris, Hachette, 1886 (voir la page 125 de cet ouvrage); Puglisi Pico : *Il Tasso nella critica francese*. Arcireale, Donzuso, 1896; — Bertana : *Studio su G. C. Becelli* dans *Giorn. storico della letteratura italiana*, t. XXV, p. 114; — Francesco Foffano : *Ricerche letterarie*, Livorno, 1897.

(1) *Considerazioni sopra un famoso Libro Francese intitolato : La maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*. In Bologna, MDCCIII.

(2) *Epistolario* di L. A. Muratori, t. II. « A Giovanni Boivin in Parigi. Modena 3 ottobre 1702. Monsieur. Vengo francamente ad esporvi una mia premurosa preghiera. Per suo divertimento ha un dottissimo Cavaliere, mio gran padrone ed amico, fatta una risposta Italiana al Libro del P. Bouhours, intitolato : La maniere de bien penser, ed in essa va egli studiandosi di fare comparire o l'arditezza o il non perfetto giudizio di cotesto buon Padre, e specialmente procura di difendere dalla sua censura gli autori Italiani. Di gran raccomandazione sarebbe ad un tal libro il nome di chi l'ha composto; ma, pensando la sua modestia di non voler che questo si pubblichi nella stampa, vorrebbe egli procurar credito al libro col nome della persona, a cui si vuol dedicare. Egli pertanto ha scelto la dottissima e chiarissima signora Dacier per cui ha questo cavaliere grandissima stima (come pure per M. Dacier) ed a lei bramerebbe di dedicar questa fatica, s'ella ne fosse contenta. A voi dunque sta l'impe- trare la licenza di cotesta virtuosa donna.... Intorno al Libro voi dovete fidarvi di me ed assicurarvi che ivi si lodano tutti gli autori francesi fuorchè il P. Bouhours. Onde una tal critica non potrà se non dispiacere ad un solo, e dovrà esser gradita da tutti gli altri. » Du même au même. « Modena 14 Gennaio 1703. Ha gran ragione la medesima virtuosa signora [Dacier] di pretendere una tal censura esente da ingiurie e da maldicenza contro il P. Bouhours, la cui morte mi è per più capi dispiaciuta. Posso io assicurar voi e la d^a Signora, che non vi è cosa in quel libro che possa in guisa veruna offendere la memoria, e la reputazione altrui. »

Père Bouhours. Ce ton modéré n'empêcha pas le journal de Trévoux de consacrer trois articles à réfuter la thèse d'Orsi. Celui-ci jugea devoir répliquer par quatre lettres adressées à Mme Dacier. Les jésuites voulurent avoir le dernier mot et publièrent, neuf ou dix mois après ces dernières (1706), une nouvelle réponse. Entre temps, le marquis n'avait pas reçu moins de douze épitres parfois longues, émanant de dix Italiens venus à son aide : preuve évidente de l'animosité soulevée par les critiques françaises. La lutte semblait terminée, quand un certain comte François Montani de Pesaro la rouvrit en attaquant Orsi. L'imprudent s'attira quelques protestations énergiques et put ainsi regretter son idée malheureuse (1). Enfin, on trouve des échos de la querelle dans les œuvres d'écrivains qui n'y prirent pas une part directe. Citons Gravina et Martello.

Nous n'examinerons pas les arguments d'allure un peu pédantesque mis alors en avant de part et d'autre, pour démontrer que les fautes relevées dans un vers de tel ou tel poète sont réelles ou imaginaires, que ce dernier s'est conformé ou non aux règles des maîtres. Les écrits sortis des presses italiennes, en cette circonstance, nous intéressent surtout pour deux raisons. D'abord, on abandonne aux Français Marino et son école (2). Soit ! celle-ci n'est pas défendable ; il ne faut témoigner que mépris et haine à ses fantaisies obscènes et illogiques. On va parfois plus loin : on s'acharne pour les mêmes motifs que Rapin et Baillet contre les auteurs de l'*Aminta*, du *Pastor Fido*, de la *Filli di Sciro* (3).

Mais une fois ces concessions faites, les Italiens relèvent fière-

(1) Toutes les pièces du débat, y compris les articles des *Mémoires de Trévoux* (texte français et traduction italienne), *La manière de bien penser* (texte français et traduction italienne sur l'édition de 1694), se trouvent réunis dans : *Considerazioni* del Marchese Giovan Gioseffo Orsi, Bolognese, *sopra la maniera di ben pensare ne' componimenti già pubblicata dal Padre Domenico Bouhours della C^{ia} di Gesù*. S'aggiungono tutte le scritture che in occasione di questa letteraria Contesa usciranno a favore, e contro al detto Marchese Orsi. Colla di lui Vita, e colle sue Rime in fine. 2 vol. In Modena MDCCXXXVI.

(2) Voir en particulier Muratori : *Della Perfetta Poesia*, t. I, p. 172, 250, 490 ; — *Commentario e Canzoniere* di Pierjacopo Martello. au t. VII de ses *Opere* ; — *Considerazioni* (d'Orsi) t. I, p. 731 ; — A. Conti : *Prose e Poesie*, t. I, p. 240.

(3) Gravina : *Della tragedia*, § V, XII, XXII.

ment le front. On s'en est pris à leur génie national lui-même; on l'a diffamé. A eux d'établir qu'il vaut bien le génie français, s'il ne le surpasse. On a voulu les humilier : quel plaisir maintenant de révéler les faiblesses de l'adversaire et d'opposer l'antique gloire du Parnasse toscan à la noblesse toute récente d'un peuple de parvenus.

La plus vigoureuse des lettres reçues par Orsi est signée d'Eustache Manfredi, l'astronome de Bologne (1). Il ne peut admettre que la nature ait distribué les facultés de l'âme avec tant de partialité que, les donnant toutes libéralement à certaines nations, elle en ait laissé d'autres absolument privées et dépourvues. Or, voilà le préjugé du Père Bouhours. Celui-ci considère l'esprit comme un privilège exclusif des Français. Selon lui, tous ceux qui naissent d'un côté des Alpes ou des Pyrénées portent avec eux l'art de discerner le parfait du médiocre. Ailleurs le goût est fatalement corrompu et l'intelligence obtuse. Malgré son mépris pour tous les étrangers, ce juge trop partial semble viser surtout les Italiens. Il estime leurs

(1) *Considerazioni*, etc., édit. de Modène t. I, p. 687-688. « E per isvelare in brieve questo segreto, io stimo che l'avversione de' Franzesi a i Toscani Poeti nasca dall' essersi quelli dati quasi del tutto a certe maniere di Componimenti famigliari, e scherzevoli, alla perfezione de' quali nulla più pare che si ricerchi di quello, che ad una Orazione scritta in prosa si richiederebbe, salvo il poetico metro, e la rima : dal che poscia è proceduto, che anche ne' gravi componimenti lirici abbiano per forza dell'uso ritenute per lo più quelle medesime domestiche maniere di favellare, senza curarsi gran fatto di dare al loro stile un particolar carattere, che sopra la prosa lo sollevi, e da essa il distingua. Laddove gl' Italiani, che grandissima differenza pongono tra lo stile poetico e quello degli sciolti parlari, non solo ricercano ne i Versi loro il suono, e l'armonia, ma fanno professione di parlar in questi un distinto, e speciale linguaggio, per cui impiegano e pensieri, e figure, e forme di dire, e talvolta eziandio parole diverse da quelle, che nella prosa sogliono adoperare.... Or che sia vero ciò, che in primo luogo ho detto, cioè che i Franzesi abbiano ridotta quasi del tutto la loro Poesia ad uno scherzevole, e domestico stile, io non credo che abbia bisogno di pruova alcuna. Poichè incominciando da *Villon*, e da *Marot*, che sono i più antichi tra quelli, ch' essi riconoscono pe' loro Poeti, e venendo fino al tempo d'oggi annoverandone i più scelti componimenti, io credo, che delle quattro parti le tre almeno si troveranno scritte in questo giocoso, e ridevole stile.... Che se pur alle volte si mettonó essi sul grave; non perciò lungo tempo la durano, e tratto tratto n' escono addosso con qualche scherzo. E ciò fanno, non pur nelle Satire, negli Epigrammi, e nelle Pistole scritte a' loro amici, od alle loro Dame, ma perfino nelle occasioni più serie, e nelle lodi stesse del Re..... »

cerveaux sans aucun rapport avec le bon modèle, le modèle français. A le lire, on croirait que, séparés de l'Europe par d'immenses espaces, les compatriotes de Cicéron, de Virgile et d'autres grands hommes ont toujours vécu au Brésil ou au Mexique et dans la plus complète ignorance.

Si ce critique et d'autres du même pays se montrent à ce point défavorables à la poésie de la péninsule, ajoute Manfredi, c'est qu'ils ne sont pas aptes à la comprendre. Non seulement elle recherche la sonorité et l'harmonie, mais elle se vante de parler un langage distinct et spécial, elle emploie des pensées et des figures, des locutions, et parfois même des mots inconnus à la prose. En France, au contraire, les vers ont en commun avec celle-ci un ton familier et plaisant qu'ils gardent, en général, même dans les sujets les plus graves. Ils ne se distinguent en somme que par le mètre et la rime. Par suite, point d'œuvres vraiment lyriques dans ce pays. Qu'ont écrit Voiture, Benserade, Sarasin, Chapelle? Une prose rimée que parfois, au contraire, ont su éviter Racan, Chapelain, Malherbe.

Au théâtre, la fantaisie du poète n'est pas aussi à l'aise pour se déployer ni pour s'élever beaucoup au-dessus du ton égal et simple de la prose. Ici, il s'agit donc surtout de peindre sur le vif les mœurs et les passions des hommes. Voilà ce en quoi les Français ont excellé quand, avec un peu de feu poétique, ils l'ont entrepris. C'est le cas de Molière, Racine, Pierre Corneille (1). De son côté, Boileau s'est particulièrement distingué

(1) *Id.*, p. 688. « Mi convien far ragione a i Franzesi, separando prima i Drammatici dagli altri loro Poeti; poichè in fatti nel Dramma, il cui stile altro non è che una imitazione, od al più una correzione di quello della natura, la fantasia del Poeta non ha così largo campo di spaziare, nè di sollevarsi molto sopra i modi schietti, e semplici della Prosa, ed il principale artificio dee consistere nel rappresentar vivamente i costumi, e le passioni degli uomini. Il che, per mio avviso, eccellentemente hanno fatto i Franzesi, qualora con qualche poetico fuoco, hanno intrapreso di farlo, come singolarmente è avvenuto di *Molière*, di *Racine*, e di *Pier Corneille*, l'ultimo de' quali, non che io creda privo delle forme Poetiche, prenderei quasi a credernelo soverchiamente ricco per quel genere di Poesia, che ha trattato. Per una simil ragione non parlo qui nè della Satira, in cui ha singolarmente spiccato il Sig. Boileau, ed alla cui leggiadria contribuisce assai il carattere della lingua franzese, ch'è molto acconcia alla beffa, o come essi dicono *à la raillerie*; nè dell' Egloga, lo stil della quale vuol appunto esser semplice e piano, come lo è singolarmente in quelle leggiadrissime, che ho vedute del Sig. *Fontenelle*. E din

dans la satire. A ce genre, d'ailleurs, la langue de son pays apporte par elle-même des grâces, car elle est très apte à exprimer la raillerie. Enfin, elle convient aux églogues, et on le voit bien en lisant celles où Fontenelle a mis tant de grâces, car là s'impose un style simple et sans envolée.

Orsi et Muratori sont moins radicaux que Manfredi ; ils ne refusent pas aux Français la capacité de comprendre le lyrisme ; ils leur reprochent de juger l'ensemble des poètes d'Italie d'après Marino et son école, d'oublier qu'il fut un temps où le mauvais goût ne sévissait pas encore dans la péninsule et que, depuis une vingtaine d'années, il a en grande partie disparu. D'ailleurs, disent ces deux critiques, ce peuple sait par expérience que le mal n'est pas incurable. Autant qu'aucun autre, en Europe, il cultiva les pointes. Bien mieux, de quel droit accuse-t-il Marino de lui avoir apporté les germes du mal (1) ? Longtemps avant de connaître l'auteur de l'*Adone* et de la *Galleria*, il appréciait et employait les jeux de mots, les pensées fines. Dès 1582, un certain des Accords publia un livre intitulé les *Bigarrures*, plusieurs fois réimprimé. Il y enseigne, avec des exemples, toute la généalogie des équivoques, des allitérations, et d'autres bagatelles de même ordre. Pourtant, alors que les Français étaient le plus épris de ce style vicieux, ils s'en croyaient absolument garantis. « Il est certain, écrivait un d'entre eux, qu'il n'y a point de Muses si severes que les Françoises ny de Langue qui souffre moins le fard, et l'apparence du bien que la nostre ». Mais l'auteur de ces lignes était Balzac (2), écrivain des plus affectés. Ses compatriotes agiraient donc sagement si, moins dédai-

somma mi restringo a parlare delle Liriche Poesie, col qual nome intendo tutte quelle, che dall' Epico, e dagli altri mentovati generi sono distinte. »

(1) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 36. « So ancora, che lo stesso Marino visse non poco tempo in Francia, e quivi compose molti de' suoi più rinomati componimenti. So finalmente, che prima del Marino si apprezzarono, o usarono da' Franzesi le Alliterazioni, i giuochi di parole, i Concetti arguti, e raffinati, essendo stati in gran pregio alcuni lor Poeti, quantunque non aborrissero tali delizie ». Muratori semble insinuer ici que ce n'est pas Marino qui a corrompu la poésie française, mais qu'au contraire il s'est gâté en France. Manfredi lui aussi (*Considerazioni*, t. I, p. 698) dit que les pointes sont antérieures, dans ce pays, à Marino.

(2) Lettre X du Livre III, tome I des *Lettres diverses* de Monsieur de Balzac. A Paris, chez Thomas Jolly. MDCLXIV. — Dans le texte de Balzac, il y a « que les François ».

gneux de l'Italie, ils exaltaient avec plus de réserve leur propre poésie. Elle a végété jusque vers 1650, tandis que, de l'autre côté des Alpes, avaient depuis longtemps paru les Dante, les Pétrarque et une multitude d'auteurs que la France du xvi^e siècle connut de très près : outre qu'elle les imita, elle alla parfois jusqu'à les piller. Ce fut le cas de Desportes (1).

Boileau surtout intrigue Muratori, qui cherche la portée du dernier de ces quatre vers :

« Tous les jours, à la Cour, un sot de qualité
« Peut juger de travers avec impunité :
« A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
« Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile. »

L'auteur a-t-il cédé à la jalousie, en voyant sa patrie dépourvue de la gloire qu'Homère, Virgile, le Tasse ont donnée aux leurs ? On ne veut pas le croire capable d'un si vil sentiment. Il n'a pas non plus été assez aveugle pour ne pas comprendre qu'un petit nombre de défauts n'effacent pas les nombreuses beautés qui recommandent la *Jérusalem*. Il aura sans doute voulu dire que le clinquant, lorsque par hasard il souille ce chef-d'œuvre, ne saurait être préféré à l'or de l'écrivain latin (2).

Orsi explique très différemment la phrase de Boileau. Il distingue en celui-ci deux poètes : celui de l'*Art poétique*, celui des *Satires* ; le premier sérieux, l'autre préoccupé de plaisanter ; ou plutôt, non, Boileau plaisante toujours. N'a-t-il pas condamné ce Brébeuf admiré du grand Corneille, au point que celui-ci eût donné deux de ses plus belles pièces pour avoir composé quatre vers de la *Pharsale* française ? Cette dernière

(1) Pages 34-35 du tome I della *Perfetta Poesia Italiana*. « La Poesia Francese ha non poche obbligazioni all' Italiana, avendo i nostri Poeti servito di guida a que' primi Franzesi, che cominciarono ad acquistar grido nella loro Poesia volgare (il che solamente avvenne dopo il 1500) e avendo recato gran soccorso a gli altri, che fiorirono ancor nel secolo prossimo passato. Non si contentavano allora i Poeti Franzesi d' imitar gl' Italiani, ma ne copiavano eziandio, e rubavano i sentimenti, e l' Opere intiere, facendosele proprie col solo trasportarle nel loro Linguaggio. Ed in questo proposito accadde una piacevole disavventura a Filippo Desportes, Principe de' Poeti Erotici » (Muratori raconte ici la mésaventure arrivée à Desportes quand parut l'ouvrage intitulé *La conformità des muses Italiennes et Françaises*).

(2) *Della Perfetta poesia*, t. I, p. 484.

n'a pas manqué d'approbateurs, elle en a encore, surtout pour les passages, où, s'écartant de l'original, Brébeuf fait éclater son enthousiasme. Ni la *Pucelle* de Chapelain, ni le *Moïse* de Saint-Aman, ni les romans de Mlle de Scudéry ne sont aussi mauvais qu'ont pourrait le croire en lisant Boileau. Et Quinault, qui semble en butte aux traits obstinés du satirique, méritait-il un tel acharnement?

Enfin, quel autre, sinon un plaisant, eût transformé le chef de la Pléiade en un brouillon, en un rustique et vil bavard? Ce grand homme fut en son temps et dans son pays, le prince de la poésie, le grand maître de l'idiome national. Donner un soufflet à Ronsard, signifiait jadis faire une erreur de langue. Les œuvres de ce poète furent commentées par l'insigne Muret, et un tel soin venant d'un tel personnage suffit pour les rendre dignes de mémoire (1).

Les rapports de Ronsard avec la péninsule n'échappent pas non plus à Pierre-Jacob Martello (2), ni à Eustache Manfredi.

(1) *Considerazioni* t. I, pages 233-234. « Chi non avesse cognizione di Ronsard altronde che dalle opere di Boileau, e volesse quindi solamente ritrarre un giusto concetto di quell' antico Poeta Francese, bisognerebbe che lo concepisse per un' Imbroglione della Gallica Poesia, e per un rustico vilissimo Ciarliero. E pure si sa, che fu egli il Principe della Poesia Francese; e ch' egli fu il Maestro della lor lingua: dimodochè passa appresso di loro in Proverbio il dare uno *schiaffo a Ronsard*, per indicare, che uno erri in lingua.... Si sa che furono l'Opere sue comentate in parte dall' insigne Mureto; la qual cura d'un tanto Uomo basta certamente per renderle memorabili, ecc. » Au sujet du soufflet à Ronsard, Orsirenvioie au *Parallèle des Anciens et des Modernes sur la Poésie*, par M. Perrault. Le passage auquel il fait allusion est tome II, p. 110 de l'éd. d'Amsterdam MDCXCIII.

(2) *Il Vero Parigino Italiano*, dans *Opere* di Pierjacopo Martello, tomo quinto. In Bologna, nella Stamperia di Lelio della Volpe, MDCCXXIII. (acte III, p. 360-364.) « Ma perchè il nostro ragionamento gira particolarmente intorno alla Lirica Poesia, ed è fuor di dubbio, che il Petrarca in grado eccellente l' ha posseduta, resta da esaminarsi, se Ronsard nella maniera di pensare, d'immaginare, di verseggiare, e di favellare si sia accostato al Petrarca; e se questo miruscisse mai di provarvi, due decisioni, l'una provegnente dall' altra, ne nasceranno. La prima, che Ronsard è stato un' abil Poeta Lirico fino a quel segno, che l'idioma Francese può sopportare. La seconda, che tutti quelli, che presentemente da lui si scostano, per tener nuova strada, non tengono buon cammino. » Martello cite ensuite en français le sonnet: « Voici le boy, que ma sainte Angelle, etc., et le rapproche du sonnet CXXV de Pétrarque. Il traduit en prose ou analyse d'autres sonnets du poète français. Puis il dit: « Voi vedete adunque, come Ronsard non mancava di fantasia, e sapeva con lirica felicità immaginare; e così per tutti gli scritti suoi tra-

Ce dernier interprète l'horreur des Français pour leur compatriote comme une conséquence de l'antipathie qui les éloigne de la poésie Italienne (1).

II

Rappelant ses souvenirs de jeunesse, en 1733, Jules-César Becelli (2) déclare qu'on ne peut se figurer combien cette

luce non so che di poetico, e di passionato, che non merita di esser deriso da i moderni vostri messieurs. » Puis il établit que Ronsard avait une grande estime pour Pétrarque, dont il approuvait en particulier la richesse d'épithètes. De plus, Ronsard, dans quelques sonnets, emploie une sorte de vers voisin de l'hendécasyllabe italien et sans aucun doute plus doux que l'alexandrin. Enfin, sur la langue de Ronsard, Martello dit : « Che, se, ritenuto il costume della sua lingua ne i vocaboli, nelle forme poi ha, quanto lice ad un linguaggio prender vaghezza dall' altro, imitandone anche le poetiche collocazioni delle parole, la Greca, e la Latina lingua imitate, non so qual maggior elogio, appresso gl' intendenti di Poesia, possa farsi a Ronsard. »

(1) *Considerazioni*, t. I, p. 686. « E per non dire di Ronsard riputato per tant' anni il Principe de' Poeti di quella nazione, il quale non ha lasciato fra le sue Poesie amorose quasi Componimento alcuno, che non sia una Traduzione in Francese di ciò, che il Petrarca, ed il Bembo, od altri de' nostri avea detto in Toscano; basti dire, che Filippo Desportes, anch' egli uno de' più riguardevoli Rimatori dell' età sua, altro esemplare non si propose da imitare, che i Poeti d'Italia, ed essendo tacciato d'aver rubate a questi parecchie cose, solea rispondere averne rubato anche più, che altri non s' avvisava. »

Encore en 1732, nous trouvons un hommage rendu à Ronsard par deux Italiens. Sur la demande d'Algarotti, François-Marie Zanotti se transporte à la bibliothèque de San Michele in Bosco à Bologne. Il y copie dix sonnets de Ronsard, les premiers qui se soient offerts à lui. Peut-être, dit-il, ne sont-ils pas des meilleurs; toutefois, ils lui semblent si beaux que le sort n'a pas dû le tromper en les lui mettant sous les yeux. Ils suffisent à prouver que Boileau pouvait parler de ce poète un peu mieux qu'il n'a fait. — Algarotti, lui répondant, ne sait s'il doit appeler ces sonnets des pierreries ou des trésors; il met Ronsard au-dessus de Bembo et presque de Pétrarque : « nel vezzo e nella grazia e in una certa delicatezza e vaghezza di pensare mi pare [Ronsard] superiore a lui (Bembo) e quasi direi a quel nostro principe e maestro della Toscana lira, il Petrarca ». — Quant aux églogues du poète français, Algarotti déclare ailleurs qu'au lieu de les appeler gothiques, Boileau aurait dû les qualifier romaines ou siciliennes. — *Opere inedite* del Conte Algarotti nuovamente raccolte per servire di supplemento all' Edizione di Livorno e di Cremona. In Venezia MDCCXCVI, tomo I. (Voir page 287, 1^{er} juillet 1732; p. 290, 12 juillet 1732; p. 308, 21 juillet 1738.)

(2) P. 92 de l'*Esame della Retorica antica e uso della moderna*. Libri VII. Divisi in tre parti. Parte prima. In Verona, MDCCXXXV.

polémique contribua au réveil des esprits en Italie. Avertis du prix des auteurs que le marquis Orsi opposait à un petit nombre de mauvais poètes des derniers temps, on se retrempa dans le passé et on en lut les meilleures œuvres.

A vrai dire, c'est là que, déjà plusieurs années auparavant, les Redi, les Buragna, les Maggi, les Filicaja, les Menzini, avaient cherché leurs modèles. Mais, sans Orsi et ses amis, cet exemple eût été probablement beaucoup moins suivi et recommandé qu'il ne fut.

En fait, presque tous les critiques de la péninsule, dans la première moitié du XVIII^e siècle, admirèrent grandement Dante (1), Pétrarque et ses disciples du *cinquecento* (2), Sannazar (3), l'Arioste, le Tasse considéré comme auteur épique. Ils conseillaient de lire ces maîtres et professaient qu'on ne peut choisir des guides plus sûrs.

L'alerte que provoquèrent Rapin, Bouhours, Boileau, Baillet et quelques autres, eut encore pour résultat de surexciter l'amour-propre national des Italiens. Outre les écrits d'Orsi et de ses dix correspondants, outre la *Difesa* de Fontanini, la *Perfetta Poesia* de Muratori et les encouragements de Zeno à cet auteur, d'autres faits, en ce début de siècle, prouvent chez une élite le ferme propos de défendre, contre les étrangers irrespectueux, un patrimoine intellectuel qu'il s'agissait aussi d'accroître et d'enrichir.

En 1703, Muratori lança l'idée d'une république ou ligue de tous les Italiens instruits. Elle aurait établi entre eux des rapports réguliers, et encouragé principalement l'érudition, la théologie, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques, naturelles. Le but dernier était de rehausser la gloire du pays. On espérait rivaliser victorieusement avec Français et Allemands. Le projet rencontra des obstacles dont il ne put triompher (4).

(1) Voir Guido Zacchetti : *La fama di Dante in Italia nel Secolo XVIII* (*Appunti*). Roma, Società Editrice Dante Alighieri, 1900.

(2) On a déjà vu et on verra encore combien ils furent imités et recommandés. Voir p. 246, 248, 320 et suiv.

(3) Sannazar fut, pour ainsi dire, un des patrons littéraires choisis par l'Arcadie.

(4) Voir *Vita del Proposto Lodovico Antonio Muratori Già Bibliotecario del Serenissimo Sig. Duca di Modena descritta dal proposto Gian Francesco Soli*

La fortune favorisa davantage Scipion Maffei, lorsqu'il décida de fonder le *Giornale de' Letterati d'Italia*.

Au printemps de 1709, il se rencontrait à Padoue avec Vallisnieri et Apostolo Zeno. Il me semble, dit son biographe, Hippolyte Pindemonte, l'entendre tenir à peu près le langage suivant : « Ne voyez-vous pas l'injustice et la négligence, qu'on nous témoigne au delà des Alpes ? Les *Acta Lipsiae* passent nos meilleurs livres sous silence ; dans les *Mémoires* de Trévoux nos écrivains sont continuellement censurés. Resterons-nous les mains dans les poches, comme si plumes, encre et intelligence nous faisaient défaut ? Ou bien est-ce que par hasard, ici, les esprits sont maintenant débiles ? » Telle fut la force de ces paroles que, sur le champ, naquit dans cet illustre triumvirat l'idée de publier un bon journal italien. La direction fut confiée à Zeno. Comme aides il eut les fondateurs, et, en

Muratori, suo Nipote. In Venezia, MDCCLVI. Tout le monde, en effet, ne partageait pas les ardeurs généreuses de Muratori. La preuve en est une lettre insérée dans ce livre, à la p. 246 et suiv. Elle est d'un prélat romain, Bianchini. Celui-ci désapprouvait hautement M. Lui aussi, disait-il, aimait le vrai bien et la vraie gloire de l'Italie, mais où fallait-il les placer ? Voilà en quoi il n'était pas d'accord avec Muratori. Celui-ci, travaillé par la passion, visait par-dessus tout à s'avancer, avec les autres Italiens, dans l'opinion d'autrui et à l'emporter sur les Français. Mais Bianchini estimait au contraire que, sans aucun sentiment d'envie, sans nul désir d'applaudissements, on doit tâcher d'être un philosophe chrétien, et ne pas distinguer entre les Européens et les Scythes, les hommes libres et les esclaves. Qu'ils soient d'en-deçà ou d'au-delà les monts, nés à notre époque ou dans les siècles passés, ceux qui nous enseignent quelque vérité méritent la même reconnaissance et la même affection. Enfin, on doit perfectionner son intelligence et sa volonté, non pour l'emporter sur les étrangers, mais afin d'être de vrais hommes et de mieux s'élever à la fin surnaturelle pour laquelle on est créé. Du reste, disait en terminant Bianchini, les autres peuples ne cèdent pas à la faiblesse de cet amour-propre. « Je vois sans doute des académies nationales fondées dans quelques villes d'Europe, mais elles ne poursuivent pas le but qu'on nous propose, elles visent à perfectionner la langue maternelle et à servir le pays ; jamais à lui faire recueillir plus de louanges que les peuples voisins. Bien mieux, ces sociétés admettent dans leur sein des étrangers, quelques-unes ont même des places qui ne peuvent être tenues que par eux. » — Est-ce aussi par scrupule chrétien ou par indifférence, que Lemene, le poète religieux, conseillait le dédain à Muratori, quand celui-ci lui communiqua son intention de composer un livre où il vengerait les écrivains italiens ? (Lettre du 6 septembre 1698. Voir p. 667-668 dans *Archiv. Stor. Lomb.*, t. XIX, art. de C. Vignati : *Fr. de Lemene e il suo epistolario inedito*.)

outre, Morgagni, Zandrini, Poleni, Muratori, Fontanini (1).

Le but n'était pas de mettre en vue, avec une évidente partialité, le talent de trois ou quatre écrivains, mais de repousser, au besoin, les coups de l'étranger, et surtout de lui révéler, à lui et aux Italiens eux-mêmes, les richesses littéraires et scientifiques de la péninsule. Voici le résumé de la préface : « Que de nouveautés écloses en un coin de notre patrie arrivent aux gens du nord plus tôt qu'à nous-mêmes, qui les connaissons seulement lorsqu'elles nous reviennent de très loin ! D'un autre côté, beaucoup d'œuvres imprimées chez nous passent inaperçues et n'ont leurs titres enregistrés en aucun lieu du monde ! Ainsi se répand le bruit que nos études sont défailantes, notre goût corrompu, nos esprits en décadence. C'est ailleurs qu'on dispose des trompettes de la Renommée. Pour obtenir d'être chanté par elles, que de peines à souffrir, que de ménagements à observer ! Si encore nos juges étaient suffisamment informés, s'ils connaissaient à fond notre langue, le mal serait moindre ! Puisqu'il en va autrement, il faut se décider à publier soi-même la vérité, à l'adresse de tous. Le journal s'occupera exclusivement de travaux parus depuis peu en Italie ; nous sommes déjà bien assez au courant de ceux qui ont une autre origine. Du reste, à tout prendre, il est plus honteux d'ignorer les productions de ses propres frères que celles des peuples voisins ».

Une prière à ces derniers termine le discours préliminaire. En voici le sens : « N'allez pas vous former précipitamment une idée de notre pays d'après ses livres. D'abord, on y met sous presse beaucoup moins d'ouvrages que dans le reste de l'Europe, tant on s'y heurte à d'insurmontables difficultés, tant sont forts les débours que l'auteur se trouve seul à supporter, tant les intelligences ont de mal à endurer la fatigue et l'assiduité : le climat est si chaud ! D'autre part, en Italie, la démangeaison d'écrire s'attaque surtout peut-être aux hommes médiocres. Des personnages doués d'un génie sublime s'y contentent du rôle de lecteurs, et montrent une absolue répugnance à prendre la plume. Du reste, que de fois des fonctions multiples ne leur

(1) *Elogi di Letterati Italiani scritti da Ippolito Pindemonte*, Firenze Barbèra, Bianchi, e Comp. Tipografi Editori, 1839, p. 21. Ne pas confondre le *Giornale de' letterati* d'Italie avec ceux de Rome et de Parme dont il a été plus haut question.

laissent pas les loisirs nécessaires à qui veut travailler pour soi ! »

Le premier article du périodique se termine par quelques phrases qui prouveront au *Journal des Sçavans* de Paris que dorénavant son confrère italien le surveille. L'organe français rendant compte d'un livre de Bacchini sur Agnello, avançait que celui-ci avait composé les vies des archevêques de Modène : paroles qui trahissent une singulière négligence, observe le *Giornale* ; d'abord cette ville n'a jamais été le siège de tels prélats ; ensuite, c'est de Ravenne que traite Agnello ; pour s'en assurer, il suffisait de lire le titre (1).

Le *Giornale* suit avec grand soin le mouvement littéraire étranger et plus spécialement français, pour ne rien laisser passer de ce qui intéresse la péninsule. On fait connaître les plagiats dont sont victimes les Italiens, on revendique à leur profit la priorité d'une découverte, on signale en quoi ils ont contribué à une édition faite au dehors, on annonce que les œuvres de certain d'entre eux vont paraître à Genève (2).

Plus encore que le *Journal des Savants*, les *Mémoires* de Trévoux seront souvent pris à parti : on ne leur pardonnait pas l'inimitié qu'ils avaient toujours manifestée envers l'Italie et qui, dans la suite, ne fit aucunement place à la bienveillance (3).

III

Nous signalerons maintenant la forme la plus intéressante prise par cette espèce de patriotisme.

On se rappelle que, déjà en 1658, une élite italienne connaissait les travaux de quelques savants parisiens (4). Au moins vers 1668, elle s'intéressait aussi à nos érudits (5). La fortune de nos romanciers dans la péninsule remonte encore plus

(1) *Giorn. de' letterati d'Italia*, t. I, p. 413.

(2) *Giorn. de' lett. d'Italia*, t. V, p. 130, 343 ; t. IX, p. 239 ; t. XVI, p. 474 ; t. XVII, p. 421 ; t. XXIX, p. 347, 350.

(3) Pour les démêlés du *Giornale* avec les jésuites et leur journal, voir en particulier *Giorn. de' lett.*, t. II, p. 71 et suivantes ; t. III, art. VI ; t. XVI, p. 448 ; t. XXI, art. IX et XIII ; — *Lettere* de Zeno Apostolo. Vol. I, p. 286, 293, 297, 300.

(4) Voir plus haut, p. 12-14.

(5) Voir plus haut, p. 93, 94.

loin (1). Au contraire, à peu d'exceptions près, celle de nos moralistes et de nos écrivains religieux y date d'environ 1710 (2). Quant aux tragiques, entre tous les auteurs français, ils y étaient les plus admirés, tandis que se déroulait la polémique étudiée plus haut.

Ils jouissaient; il est vrai, depuis peu d'un si grand succès ! Le genre qu'ils cultivaient avait déplu au *seicento*, celui-ci ne l'applaudissait guère que dans les fêtes données par les jésuites; or, rien ne prouve que ces religieux aient fait aucun emprunt à notre répertoire, avant l'extrême fin du siècle. Plus anciennement, quelques Italiens en soupçonnèrent-ils du moins l'existence et la valeur ? Le *Giornale de' Letterati* de Rome et celui de Parme sont muets sur lui; de même, tant de lettres adressées par nos compatriotes à des amis d'outre-monts (3). Nous pouvons en citer une seule qui ne se trouve pas dans ce cas. Elle mentionne l'*Edipe* de P. Corneille, les *Danaïdes* de Gombault (4). Elle est signée de Ménage qui, en outre, dans son commentaire sur l'*Aminta*, opposait nos pièces sérieuses à celles de la péninsule (5). Mais plusieurs Italiens cultivés séjournèrent à Paris entre 1666 et 1688 (6). Dans leur correspondance, dont on n'a certainement conservé qu'une faible partie, dans leurs récits, une fois retournés de l'autre côté des Alpes, ne peut-on supposer que ces voyageurs aient rendu compte à leurs

(1) Voir plus loin, p. 355 et n. 3.

(2) Voir plus loin, p. 355 et n. 4.

(3) Voir *Correspondance inédite* de Mabillon et de Montfaucon, ouv. cité; — *Documents annotés* par L. G. Pélissier, 1885-1891. Montpellier, 1891; — *Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie*, xvii^e-xix^e siècles (dans *Revue crit. d'Hist. et de Littér.* Seizième année, 1^{er} semestre 1882); — *Lettres* de l'abbé Nicaise au card. Noris (1686-1701) publiées par Léon G. Pélissier dans *Le Bibliographe moderne*, 7^{me} année, 1903; — *Mescolanzæ* d'Egidio Menagio. Prima edizione Veneta corretta ed ampliata. In Venezia MDCCXXXVI; — *Lettres* de Jean Chapelain de l'Ac. Franç. publiées par Th. Tamizey de Larroque. Paris MDCCCLXXXIII.

(4) Lettre de Ménage (16 juin 1654), dans ses lettres inédites publiées par L. G. Pélissier dans *Documents annotés*.

(5) Voir plus haut, p. 252, n. 1.

(6) Nous citerons Charles Segni, en 1666; Laurent Magalotti, en 1668; (voir *Lettere ined. d'uom. illustri* ouv. cité, t. I, lettres 110, 118, 121); l'abbé Casotti, éditeur des œuvres de M^{sr} della Casa, en 1691 (voir la lettre à l'abbé Régnier-Desmarais, en tête du t. I des *Opere* di Monsign. della Casa. In Firenze MDCCVII); le marquis Orsi, en 1686 (voir plus haut, p. 256); Zanotti avant 1691 (voir plus bas, p. 270).

amis des tragédies auxquelles ils avaient sans doute assisté ?

Du moins, il ne semble pas qu'avant 1694 ils aient pu en applaudir aucune dans quelque théâtre de leur pays (1). C'est à Bologne que se produisit l'événement. On joua le *Mithridate* de Racine, et une œuvre, on ne sait laquelle, de Pierre Corneille. On recommença l'expérience avec d'autres ouvrages en 1695, 1697, 1700, 1705 et plus tard. Ces représentations se firent dans des salles publiques ou des maisons particulières. Jusqu'à cette dernière date, ce sont les seules dont on puisse parler avec certitude (2).

Également à Bologne, entre 1691 et 1704, on imprima, transportés en prose italienne, *Héraclius* (1691), *Rodogune* (1696), *Bérénice* (1699); *Agrippa* (1699), le *comte d'Essex* (1701); *Pulchérie* (1704) (3).

Avec Bologne, la ville d'Italie qui apprécia le plus tôt et le plus favorablement notre répertoire, fut Rome. On y joua en 1701, le *Cid*, *Horace*, *Nicomède*; en 1702, *Rodogune* (4); avant 1700, *Héraclius* et plusieurs autres pièces, s'il faut en croire un contemporain, Jean-Marie Crescimbeni. Car, en cette même année, il écrit : « A Rome, nous avons vu retourner la tragédie.

(1) Avant 1691, avaient été traduits le *Cid* (1656, 1669, 1675) et le *Prince corsaire* (1662), mais rien n'indique que ces œuvres aient été jouées. Voir col. 187 et 918, dans la *Drammaturgia* di L. Allacci accresciuta e contin. fino all' anno MDCCLV. In Venezia, MDCCLV; — *Bibliog. Cornélienne*. Par E. Picot. Paris 1876. (Nos 832, 833, 835). — Quant aux comédies françaises, nous sommes sûrs qu'on en joua à Rome en 1644 et 1668. On y représenta un opéra français, l'*Armide* de Quinault (1690). Cette dernière œuvre en italien, les autres dans leur langue originale. Voir Ademollo *I Teatri di Roma*, ouv. cité, p. 49 et 178.

(2) En 1695 on joua une tragédie et un opéra de Thomas Corneille, en 1697 un opéra dont le libretto fut tiré d'une tragédie française, par P. J. Martello; en 1700 le *Don Sanche d'Aragon* de P. Corneille; en 1705, le *Manlius Capitolinus* de la Fosse. — (*I teatri di Bologna nei Secoli XVII e XVIII. Storia aneddotica* di Corrado Ricci *con sette illustrazioni*. Bologna, successori Monti Editori, 1888. Voir les p. 334, 372, 274, 380, 374, 596 pour les représentations que nous citons.)

(3) Voir la *Drammaturgia* d'Allacci, col. 292, 18, 213, 652 pour la 1^{re}, la 4^{me}, la 5^{me} et la 6^{me} de ces pièces. De la 3^{me} il y a un exemplaire à la Bib. Mar. de Florence. La 2^{me} est citée par Meregazzi, p. 56, de son livre indiqué à la note suivante. Entre ces pièces, la 4^{me} est d'auteur inconnu, la 3^{me}, de Racine; le *Comte d'Essex*, de T. Corneille; les autres, de P. Corneille.

(4) Voir p. 56 de Giulio Meregazzi : *Le tragedie di Pierre Corneille nelle Traduzioni e Imitazioni Italiane del secolo XVIII*. Bergamo, 1906.

Elle était dépourvue de musique et débordante de tristesse. Néanmoins chacun sait combien elle fut honorée et applaudie par la ville tout entière quand, au théâtre du collège *Clementino*, on représenta le *Stilicon* et les autres tragédies transportées du français (1). »

Horace et *Nicomède*, avant de paraître sur une scène de Rome, avaient été applaudis à Sienne, au collège Tolomei, pour lequel Jérôme Gigli les avait traduits (2).

Ce succès de la tragédie française, à la fin du *xvii^e* siècle et au début du *xviii^e* ne saurait étonner. On l'a vu, la réaction contre les folies du *seicento* triomphait ; les inepties des comédies jusqu'alors admirées dans les théâtres répugnaient au bon sens d'une forte élite. Maintenant qu'on s'était réconcilié avec la raison, on rêvait de drames réguliers. La France en offrait, on les lui emprunta.

Si, la première sans doute en Italie, Bologne put les voir jouer, elle dut cette fortune à quelques heureuses circonstances. D'abord, elle était la patrie de l'acteur Jean-André Zanotti qui, après un long séjour en France où il connut particulièrement Pierre Corneille, retourna au pays natal, et y mit l'*Héraclius* de ce poète en prose italienne (3). En outre, dans cette même ville habitait la comtesse Catherine Graziani de' Bianchi, élevée à Paris, après y être née d'un père toscan ; femme très cultivée, également versée dans les langues et les littératures françaises ou italiennes. Elle tenait un salon. Au témoignage d'un de ses invités, on y alternait de savoureux discours sur les poésies des deux pays (4). Enfin, on n'a pas

(1) « In Roma abbiám veduto ritornar la Tragedia ; e comechè sfornita di musica, e ripiena di lutto, ognun sa quanto sia stata onorata, ed applaudita da tutta Roma, allorchè su' l Teatro del.... collegio Clementino comparve lo Stilicone, e le altre tragedie trasportate dal Franzese. » *Bellezza della Volgar Poesia*. In Roma, 1700. Dial. VI, p. 141.

Il parut à Rome, en 1690, une traduction du *Stilicon*. Elle existe à la Maruccelliana de Florence.

(2) Voir p. 50 de Giulio Merzaggi : *Le tragedie di Pierre Corneille*, etc.

(3) C'est l'auteur qui nous donne ce renseignement dans l'Épître dédicatoire. La trad. parue en 1690 est enregistrée dans la *Drammaturgia*, col. 292.

(4) *Opere* di Pierjacopo Martello, t. II, p. 269-270. « A Madama la Contessa Graziani de' Bianchi. — Non vi dovete maravigliare, o Madama, se io mandandovi il mio Teatro, vi dedico particolarmente questa Tragedia. Dell' uno, e dell' altro, comechè possiate per Voi medesima arrivar le

oublié le voyage entrepris en France par J. J. Orsi, en 1686; le marquis était revenu à Bologne en 1690, après un séjour à Rome. Il présidait, lui aussi, une sorte d'académie littéraire. On y jouait des œuvres dramatiques, dont plusieurs, sans doute, empruntées à nos auteurs, car lui-même en traduisit quelques-unes du Français, entre autres *Rodogune* (1).

Dans l'une et l'autre maison était reçu P. J. Martello, l'écrivain d'Italie qui, avant aucun autre, rompit le long silence du *xvii^e* siècle et composa pour la scène des tragédies régulières. La comtesse Graziani lui en suggéra l'idée. Avant de se mettre au travail, il lut Corneille, Racine, Quinault. Le recueil de ses premières pièces parut en 1710 (2). Elles furent écrites au milieu de l'effervescence qui précéda, accompagna ou suivit immédiatement la querelle où se distingua Orsi. On peut dire qu'elles en naquirent. En effet, Martello mit une sorte d'amour-propre à en doter son pays. Il le déclare, s'il les a entreprises, c'est qu'il a vu la France opposer aux Italiens, avec une fière ostentation, ses tragédies et ses comédies; c'est qu'autour de lui, dans la bouche de lettrés sans fard, il a entendu résonner avec de grands éloges les noms de Corneille, Racine, Molière : c'est qu'il a constaté qu'on souffrait sur les scènes les œuvres seulement venues d'outre-monts (3).

ragioni, io nondimeno le renderò, se non a Voi, a coloro, che forse ne son curiosi, e le chiedono. Voi siete nata nella gran Città di Parigi, ove particolarmente trionfa il buon gusto di questa sorta di poetare; e come figlia di Padre Toscano, e lungamente dimorata in Lucca sua Patria, possedete con egual perfezione le grazie delle due Lingue Italiana, e Franzese.... Allora dunque, che Voi felicitaste Bologna con la vostra presenza, anni sono, benchè riservata alle delizie più confidenti della Serenissima Signora Duchessa d'Hannover, non isdegnaste di ammettermi... alla vostra Letteraria conversazione, ove ebbi occasione di conoscere il vostro elevato spirito, ed il vostro bel cuore; frequentemente fra noi si alternarono saporiti discorsi della Poesia Italiana, e Franzese, giacchè i vostri trattenimenti geniali in altro mai non versavano, che nel parlar di virtù. Foste voi allora, che m' invogliaste d'imprendere una Tragedia, e ve ne diedi i primi saggi, donandovi la mia Perselide, accennata in un Drametto per Musica. »

(1) *Memorie intorno alla Vita del Signor Marchese Orsi* (ouv. cité). Pour sa trad. de *Rodogune*, cf. Giulio Mereghizzi, *ouv. cit.*, p. 64, n. 2.

(2) *Opere di Pierjacopo Martello*, t. II.

(3) *Opere di Pierjacopo Martello*, t. V, p. XI. « Mosso a questa non breve, e non vulgare fatica dal vedere la Francia le sue belle Tragedie, e comedie alteramente ostentarci : dall' udire in bocca degl' Ingenui Lette-

Quand il montra ses premiers essais à la comtesse Graziani, celle-ci crut lui plaire, en lui disant que sa façon de manier les passions pouvait le faire prendre pour un Français. Langage peu flatteur, suivant Martello, vu que, dit-il, « j'étais et je suis si orgueilleux — et à si bon droit — d'être né en Italie(1) ». Certes, il l'avoue, jusqu'à lui les Français ont conservé au théâtre une évidente supériorité. Mais il a cru que, même dans l'art dramatique, on pouvait sinon les surpasser, du moins rivaliser avec eux(2).

Mêmes sentiments, mêmes pensées, chez le marquis Gorini-Corio. Il a l'espoir que la péninsule cessera de recourir si misérablement à ses voisins. D'ailleurs, malgré tous leurs mérites, les tragédies de ces derniers perdent beaucoup à changer de langue, étant donné surtout que, le plus souvent, on les traduit en prose. Aussi se dépêche-t-il de mettre au jour, en plus grand nombre possible, des pièces de sa composition. L'Italie finira par prouver qu'au théâtre comme ailleurs, elle peut non seulement se passer d'autrui, mais servir de modèle. Gorini invite donc les plus nobles esprits à courir la même carrière que lui. Qu'ils ne se bornent pas à produire un ou deux ouvrages. Il faut regagner le temps perdu (3).

rafi, Cornelio, Racine, Moliere con alto encomio risuonare: dal non soffrirsi ne' Palchi Italiani, se non li Drammi Franzesi. »

(1) *Id.*, t. II, dédicace de l'*Alceste*: « e mi sentii più d'una volta da Voi lodare, come se nel maneggio poetico delle passioni paressi io nato in Francia, quando aveva io, ed ho tanta, e sì giusta superbia dell' esser nato in Italia. Quindi fu, che per vendicar simil torto, presi a combattere la Gloria tragica di quella vostra Nazione, compilando questo qualunque Teatro, i cui Personaggi han certamente caratteri fra loro più diversi di quelli, che gli Attori Franzesi recano nelle Scene. »

(2) *Id.*, t. V, p. XII.

(3) *Teatro tragico e comico* del marchese Giuseppe Gorini Corio. Venezia, Presso Giambattista Albizzi, MDCCXXXII, p. 61-62. Esamina dell' *Ecuba*. « La speranza, chesi è in me sì fortemente fissata, chealfine non debba più l'Italia così miseramente ricorrere agli Oltramontani, perchè le diano onde fornire i suoi Teatri con poemi, che benchè abbiano qualche merito, molto ne perdono nella traduzione, e molto loro se ne toglie nel rappresentarli in Prosa, fa sì che io m' affretti ad esporre quanto più Tragedie posso, perchè si sveglino oramai gli animi nobili ad un sì erudito piacere.... Ma, oh come all' oscuro è fin ora la maggior parte d'Italia in questa, che è la più bella scuola dell' uomo ! Oh qual gloria riporteranne questa Nazione, che in tutto è sempre stata la Maestra, se anche in questa parte farà vedere, che non solo non le abbisogna l'altrui soccorso, ma che sa formare da sè Tragedie in quell' essere più perfetto, che ad

Transportons-nous maintenant à Paris. Vers la fin de 1718, l'abbé Antoine Conti lut son *Giulio Cesare*, au cardinal Bentivoglio d'Aragona et à quelques autres compatriotes réunis chez l'ambassadeur François Landi. On parla de la patrie absente, et le diplomate vint à dire : « L'art et le goût de la tragédie n'y sont pas encore communs, bien que, de nos jours, des talents tout à fait hors de pair les aient ressuscités avec grand succès. Aussi est-il nécessaire de réveiller les Italiens ». Conti approuva ce discours, et plus tard il écrivit : « Ce que je me propose, c'est d'exciter nos poètes à surpasser les autres nations au théâtre, comme ils ont fait dans la lyrique et l'épopée (1) ».

Et Scipion Maffei, de quel œil vit-il le succès de Corneille et de Racine, lui, un des fondateurs du *Giornale de' Letterati*, lui si soucieux de la gloire nationale ? Lors d'une contestation avec ce poète, le comédien Riccoboni rédigea une lettre, où, rappelant ses premiers rapports avec l'auteur de la *Merope*, il écrivit : « M. le Marquis Maffei voulut me connoître : ce n'étoit que pour me dire qu'il étoit fâché de me voir continuellement jouer des Tragédies Françaises et *qu'elles ne valaient toutes rien* : car il n'exceptoit pas même les meilleures... Il me proposa de faire un essai des Tragédies italiennes du 16^e siècle. Je lui répondis qu'on m'avoit dit qu'elles étoient mauvaises, et que je n'avois jamais voulu les lire. Il se mit en fureur... (2). » Enfin Riccoboni

opra sì sublime richiedesi..... Risvegliinsi dunque meco tanti nobili ingegni, che nell' Italia risplendono a correre una così illustre carriera, ma non credano d'essere giunti alla cima di tanta gloria coll' esporre una, o due Tragedie : troppa vergogna facendone i Greci, ed i Francesi, che non si sono rallentati per molte, e molte, che abbiano composte. »

(1) *Le quattro tragedie* composte dal Signor abate Antonio Conti Patrizio Veneto, Dedicate a S. E. Il Signor Emmanuele di Richecourt. In Firenze, MDCCCLI, appresso Andrea Bonducci. Voir la dédicace du *Giulio Cesare*, p. 316. « Ma il Conte Landi, Signore di fino e sodo giudizio, osservò che l'arte e il gusto della Tragedia non essendo ancora comune in Italia, sebben eccellentissimi ingegni con molto applauso l'avevano a nostri giorni fatto rinascere, era necessario risvegliar gl' Italiani. » Conti ajoute (p. 318) : « Conosco abbastanza la mediocrità dell' ingegno mio, e la difficoltà dell' impresa. Quel che mi propongo, è d'excitare, secondo la massima del Conte Landi, i Poeti Italiani a superare le altre nazioni nella Drammatica, come certamente nella Lirica e nell' Epica le hanno superate. »

(2) *Observations sur les Ecrits Modernes*. A Paris, chez Chaubert, tome 8^{me} MDCCXXXVII. *Lettre de M^r Riccoboni* (à Paris ce 22 février 1737).

ajoute qu'il céda et s'en repentit amèrement (1). Cette attaque ne resta pas sans riposte. Un ami de Maffei se chargea de la relever. L'acteur, disait Becelli, cherchait à se faire bien venir des Français aux dépens d'autrui. Si le marquis avait souhaité qu'on négligeât leurs tragédies pour le répertoire italien, c'est qu'elles sont traduites en prose; or, selon lui, l'art dramatique, dans la péninsule, ne pouvait sortir de la médiocrité, à moins qu'on ne lui restituât la parure des vers. Bien loin d'être un détracteur du théâtre français, Maffei avait souvent repris ceux qui le blâment et le déchirent, signalé comme fort enviables cette honnêteté et ce respect des convenances qui en constituent le principal avantage. Non pas, du reste, que le marquis jugeât sans défaut les tragédies de Corneille et de Racine, les comédies de Molière; non pas qu'il ne les crût même parfois au-dessous des meilleurs ouvrages de son pays, mais il attachait plus de prix à une seule d'entre elles qu'à tout l'ensemble des sottises de charlatans débitées d'ordinaire sur les scènes italiennes (2).

(1) Maffei, *De' teatri antichi e moderni*, page 5, prétend, au contraire, qu'elle fut couronnée de succès.

(2) *Lettera ammonitoria* del signor Giulio Cesare Becelli Gentiluomo Veronese a Lelio Commediante che sta in Parigi. In Venezia, Per Francesco Argenti (1737), p. 4-5. « Un anno gli venne in mente di vedere se si potea ridurre a onestà, e a riputazione il Teatro in Italia. Pensando, che unico modo era il rendere al Teatro il verso, operò che la vostra Compagnia recitasse Tragedie de' nostri vecchi autori... Voi dite, che il fine di vo-lervi conoscere fu per dirvi, che tutte le cose Franzesi non vaglion niente, senza eccettuare nè pur le migliori. Come si può mai dare, che si trovi chi ardisca mentire in stampa così tristamente, e così indegnamente? Questa è stata l'indegna arte, con la quale voi, e qualche altra persona a voi nota, credendo così d'ingrazionirvi presso i Franzesi, avete cercato di render questo cavaliere odioso a Parigi, e di procurargli odio-sità, e inimicizie; da quelli certo che non l'hanno conosciuto, perchè nessuno galantuomo ho trovato ancora, che l'abbia trattato, e gli voglia male... Con che fronte avete potuto stampare tal menzogna, quando tutta la nobiltà di questi paesi l'ha sentito certe volte predicare, che biso-gna mettere il pubblico Teatro nella onestà e nel decoro Franzese: che una delle lor commedie e tragedie val più che tutte le ciarlatanate, che voi altri comici siete soliti di metter in Teatro; che le cose di Cornelio, Racine, Molière, ma anche di più altri, sono degne di molta lode? E quante volte ha ripreso in voce, e in scritto chi le biasima, e le strapazza? e quante volte ha lodato chi le recita, il che non cominciò da voi, bab-buino, ma quasi subito che furon pubblicate. Vero è ben poi, ch' egli non crede siano senza difetti e crede, che si possa far assai più, e in alcune parti stima più i nostri migliori. Ma quello non darà mai fastidio a i Franzesi savi, o dotti; i quali non fanno conto de' vili incensatori. »

En parlant ainsi, Becelli adoucissait un peu l'opinion de Maffei. Celui-ci, neuf ans plus tôt, déclarait certes ne pas vouloir enlever aux auteurs français la moindre part d'une gloire légitime, mais ajoutait que les plus renommés d'entre eux produisirent leurs pièces quand régnaient les seules bizarreries des comiques italiens. Or, que représentaient ces derniers dans les divers pays où ils étaient répandus ? Des bouffonneries grossières ou des œuvres espagnoles, les unes et les autres pleines d'événements qui surviennent hors de propos, souillées par un langage inventé, semble-t-il, pour être prêté à des insensés. Comment s'étonner que, par contraste, elles eussent fait considérer comme divins les drames français réglés suivant l'art, raisonnés et conduits avec justesse ? Toutefois, ils ne possédaient qu'une valeur relative. L'Europe professait pour eux une admiration exagérée, il était temps de lui ouvrir les yeux. Faute de goûter dans leur forme originale un choix d'ouvrages italiens, elle ignorait à quelle beauté parfaite peut atteindre l'art, quels effets merveilleux est capable de produire dans les esprits une peinture bien vivante des âges, des coutumes et des passions. Il n'avait donc pas tort, lui Maffei, de rééditer quelques pièces composées au xvi^e siècle et au xvii^e, dans son pays (1). — Ainsi s'exprimait cet écrivain, en 1728, mais dès

(1) *Teatro Italiano o sia scelta di tragedie per uso della scena*. In Verona, 1728. *Premessa un' Istoria del Teatro, difesa di esso*. « Diedero fuori in quest' ultima passata età tra' Francesi i lor Dramatici Poeti più rinomati, e diedero fuori quando altro non regnava su le scene, se non le strane bizzarrie, che i Comici Italiani, o intenti unicamente al ridicolo, o dato bando alle cose nostre per rigirarsi nelle Spagnuole, seminati in varie Provincie rappresentavano : benchè però per sè stessi meritassero lode que' nuovi Poeti, molto più ne ritrassero per tal confronto ; essendo che posti a paragone di cose sì irregolari, e d'accidenti sì spropositati, e d'un parlare, che pareva inventato per esser messo in bocca di chi fosse fuor di senno, i Drami loro regolati secondo l'arte, e aggiustatamente ragionati, e condotti, parvero divinità e furono anche in Italia dalle persone di cognizione e di prudenza volontieri abbracciati, e in volgar nostro fatti rappresentare. Ma quanto a torto si venne con ciò a stabilire quell' opinione, che regna ancora universalmente, doversi cercare più tosto in Francia che in Italia i componimenti per Teatro migliori .. Era però necessario per onore della nostra nazione, e per informazione dell' altre, che si vedesse una volta qual' è veramente il Teatro Italiano. Per verità beneficio non lieve sarà, s'io non erro, di questa edizione, il disingannare alla fine l'Europa dal credere, che la nostra lingua non sia felice nella Poesia Dramatica come nell'Epica, e nella Lirica ; anzi non abbia in tal genere altro d'insigne, che

l'année 1700, il professait les mêmes idées : on le comprend, quand on lit l'opuscule qu'il consacrait alors à la *Rodogune* de P. Corneille (1).

Détourner le public de nos tragédies, réserver ainsi toute sa faveur à celles que l'Italie avait déjà produites ou allait mettre au jour, telle fut la politique non seulement de Maffei, mais de plusieurs parmi ses contemporains. Si l'on vante quelquefois nos auteurs dramatiques pour l'ordre (2) et la dignité (3) qui caractérisent leurs ouvrages, en revanche que de reproches !

Suivant Fontanini, leur élocution est très riche, peut-être même trop luxueuse, car la gravité convient au genre. Mais observe-t-on la charpente du poème, ses mœurs, sa vraisemblance ? Sans aucun doute, les Français doivent être placés très au-dessous des Italiens. Ménage, à l'époque où il annotait l'*Aminta*, n'avait pas lu attentivement le *Torrismondo* du Tasse, le *Solimano* de Prosper Bonarelli et l'*Aristodemo* de Charles de' Dottori. Autrement il aurait jugé avec moins de sévérité le théâtre de la péninsule (4).

qualche Pastorale ; Tragedie però non cercando, o Comedie se non in Francese (p. XVI et XV). »

(1) *Osservazioni sopra la Rodoguna tragedia francese. Al Sig. N. N. nell'anno 1700* dans *Rime e Prose* del Sig. Marchese Scipione Maffei. In Venezia MDCCXIX.

(2) Voir Conti, *Prose e Poesie*, t. I, p. 151 ; *Le quattro tragedie*, p. 335 ; — Maffei, la *Merope*, édit. de MDCCXLV, p. 110 ; — *Teatro* del March. Gorini Corio, t. I, p. 13 ; — *Paragone della Poesia Tragica d'Italia con quella di Francia*, Zurigo 1732. Voir le chap. IV. L'ouvrage a pour auteur le Comte Pierre de Calepio.

(3) Parlant de deux des pièces du *Teatro italiano o sia scelta di tragedie*, publié par Maffei, Gorini (t. I, p. 19 et suiv.) déclare étrange l'idée de vouloir opposer aux tragédies françaises l'*Alcippo* ou les *Gemelle* de Cebà. Y trouver plus de naturel que dans les tragédies françaises, c'est confesser qu'on aime mieux, sur la scène, des blanchisseuses que de nobles personnages. Dans les *Gemelle*, on voit deux sœurs qui finissent par en venir aux mains ; une autre fois, les amours de toutes deux avec Annibal font l'objet de leur conversation, pour le plus grand plaisir des spectateurs qu'enchanter la seule obscénité. Que dire de l'*Aristodemo* de Dottori où, publiquement, Policaro annonce au père de Merope sa liaison avec elle et la maternité prochaine de cette jeune femme non mariée ? Si, pour délivrer Iphigénie, Achille produisait de telles excuses sur un théâtre de Paris, « les sifflets, dit familièrement Corio, seraient tels qu'ils enverraient les acteurs souper beaucoup plus tôt. »

(4) *L'Aminta di Torquato Tasso difeso e illustrato* da Giusto Fontanini. In Roma, MDCC, p. 155. Parlant des tragédies françaises, il dit : « se si

Fontanini ne détaille pas ses critiques relatives au *costume*. Gorini-Corio, Maffei, Conti, Gravina seront plus précis. Notre tragédie les choque, disent-ils, par son caractère romanesque. Elle développe des sentiments qui, bien loin d'imiter la nature, forment des caractères chimériques. Elle ne distingue pas entre les temps, les peuples et les sexes. Dans leurs discours, nos héroïnes expriment des idées que trouveraient difficilement, même des écrivains très studieux. Si parfaite est l'ordonnance de leurs dialogues qu'on ne dirait pas des femmes, mais des philosophes d'Athènes. Français, Égyptiens, Grecs et Romains embrassent les genoux de leurs maîtresses, mettent à leurs pieds leurs couronnes et leurs sceptres. Ulysse et Andromaque deviennent « un monsieur et une madame (1) ». La pièce peut se passer aux époques et dans les pays les plus barbares, les acteurs n'expriment pas moins des pensées qui conviendraient à peine à Caton et à Scipion. Un Bajazet veut mourir plutôt que d'abandonner sa propre amante pour épouser une reine: de tels héroïsmes sont bien peu conformes

ferma l'occhio esteriormente sopra la locuzione, che è l'ultima cosa che si considera, certo è, che la portano con molta ricchezza, e forse con troppo lusso.... ma quando poi addentro si penetri nella costituzione della Favola (che è, come il marmo nella statua, e l'oro nell' Anello), nel costume, nel verisimile, e nel credibile, forse, e senza forse si viene in chiaro, che i Francesi stanno di parecchi gradi sotto agl'Italiani... E quando il Menaggio, nel tempo che fece le Annotazioni all' Aminta, avesse letto ben bene solamente il Torrismondo del Tasso, il Solimano del Conte Prospero Bonarelli, e l'Aristodemo del conte Carlo de' Dottori, io ho per costante, che avrebbe avuta gran cagione di gastigare i suoi detti.» Pour le passage de Ménage auquel il est fait allusion, voir plus haut, p. 252, n. 1.

(1) *Teatro tragico e comico* del marchese Giuseppe Gorini Corio, t. I, p. 43. « In questo verisimile i Francesi peccano ben sovente, ma perchè troppo lungo sarebbe il passar tutte le loro Tragedie ad una ad una, dico esservi quasi in tutte qualche poco di romanzesco: esservi continuamente sentimenti, che ben lontano d'imitar la natura ci formano caratteri chimerici senza distinzione di tempi, di nazione, e di sesso, con far discorrer Donne con sentimenti, che difficilmente ponno venire in capo a studiosissimi Scrittori, con talmente ordinate risposte, che nell' udir due Donne nelle Tragedie Francesi sembra udire due Filosofi in Atene; con fare che Egizi, Greci, e Romani, abbraccino le ginocchia delle loro Amate, che presentino loro ai piedi le Corone, e gli Scettri, e che finalmente, ne' tempi più barbari, parlisi con idee, che appena sarebbono convenienti a Catone, ed a Scipione.... Un Bajazette scegliere più tosto la morte, che abbandonare la propria Amante, e sposare la Regina: tutti questi Eroismi in vero sono più tosto romanzeschi, che verisimili. »

à la vérité (1). Enfin, à un malheureux abattu par l'infortune et voisin du trépas, on attribue les mêmes propos qu'à un favori du sort au comble de la gloire (2).

L'emploi des confidents semble particulièrement ridicule, car un personnage raconte ses actes principaux à un homme qui en a été le témoin. Racine s'est efforcé plusieurs fois de rendre ces révélations vraisemblables. Ainsi, dans *Bajazet*, celui qui les reçoit vient de loin ; dans *Phèdre* et dans *Mithridate*, il est forcément ignorant des secrets de son prince. Néanmoins, même alors, on sent que le récit se fait pour les spectateurs (3).

La rime aussi est une cause d'invraisemblance ; les Français ne peuvent s'en passer, les Italiens doivent l'écarter soigneusement du dialogue. Martello l'introduisit dans le mètre qu'il forma en soudant deux vers de sept syllabes (4) ; mais son exemple n'est pas à suivre.

(1) *Teatro Italiano*, tome I, pages XVII et XVIII. « ... Tragedie di gusto Romanzesco, dal quale tanto si son già travolse le fantasie, che si disgustan molti, quando veggono su la scene Romani, e Greci non abbracciar le ginocchia della sua Bella, e venir a parole senza chiamare a duello : Tragedie nelle quali pare a molti, che il vero sì poco s' imiti, e la natura sì poco si rappresenti... che senza riguardo a tempi, a istoria, a convenevolezza, a costumi, ogni antico Personaggio talmente alla loro usanza si accomodi, e trastiguri, che Ulisse per cagion d'esempio, ed Andromaca diventino un *Monsieur*, e una *Madame*. »

(2) Gorini Corio, *Teatro*, t. I, p. 36.

(3) *Prose e poesie* del Sig. Abate Antonio Conti. Tomo primo. Prima parte. Trattato de' Fantismi poetici, p. 150. « Le Tragedie Francesi, che non male si chiamano le primogenite de' Romanzi, ritengono di loro due cose, che non convengono alla vera imitazione, i confidenti, e gli amori. I confidenti sono, come gli antichi scudieri, che a' cavalieri feriti andavano raccontando le storie de' loro padroni ; ma almeno in ciò v' è un poco più di convenienza, che nell' udirsi raccontar da' padroni a' confidenti le storie che doveano meglio saper di loro, se furono sempre compagni loro. Il gran Cornelio introduce nella Rodoguna un racconto sì lungo, che occupando tutta una scena, è interrotto, e poi si riprende nell' altra. Il Racine non gli ha schivati, benchè abbia procurato d'introdurli necessariamente alle volte, o come venuti da lontani Paesi come nel *Bajazet*, o come necessariamente ignorando i secreti nascosti de' loro Principi, come nella *Fedra*, e nel *Mitridate*. Ma v' è sempre quel non so che, che ci dimostra non esser tanto l'attore che ha bisogno di raccontare o udir dall' altro la storia, quanto il Poeta che ha bisogno d'informar l'uditore, o il lettore. »

(4) Maffei. *Teatro Italiano*, etc. t. I, p. XVI. — Voici ce que dit Gorini, exprimant des idées analogues (*Teatro*, t. I, p. 36), « I Francesi dove si parla dello stile non bisogna, che prendano a combattere con noi, se no perderanno la lite, che hanno vinta nello sceneggiamento, e maestà de'

Le plan même des bâtiments où se jouent les pièces, banqit le naturel de notre théâtre. Ils sont si étroits qu'on est obligé d'admettre une partie du public dans l'espace où, sans gêne, devraient évoluer les acteurs. De là sorte, s'évanouit tout à fait cette illusion qui est le premier plaisir né de l'art dramatique. A Paris, on ne pourrait rendre de manière convenable un épisode qui plaît beaucoup en Italie, le sacrifice dans le *Pastor Fido*. Il faudrait trop d'espace. Aussi les poètes français n'ont-ils jamais pu combiner leurs œuvres pour faire goûter à leurs compatriotes ce charme sans pareil que produit ce qu'on appelle à Venise *il Teatrale*; chez eux les événements ne s'accomplissent pas sur la scène elle-même, on les connaît par des récits. Or, l'action l'emporte sur le simple discours, voire sur le chant et la musique. Qu'on observe comment, parfois, elle ranime le public inattentif ou apaise le tumulte dans une salle houleuse. En Italie, l'*Aminta* qui ne fait rien voir, mais procède par récits, ne charme pas le peuple et ne se joue jamais (1).

Tels sont les principaux reproches que, dans la première moitié du XVIII^e siècle, le seul souci de la vraisemblance a dictés contre notre répertoire sérieux. Un autre grief semble inspiré par les droits de la morale, non moins que par l'intérêt de la vérité. Suivant Muratori, chez nos poètes tragiques presque aucune pièce qui ne peigne de tendres attachements (2).

caratteri. Il nostro verso, che resta più sciolto, resta anche più adattato alle passioni, ed immagini; e col non avere quell'obbligo di rima continua, che rende poco naturale, e troppo legato il discorso, unito poi alla dolcezza, vaghezza, ed abbondanza della nostra lingua, ne segue, che noi altri non dobbiamo cederla non solo ai Francesi, ma a qualunque Nazione antica e moderna ».

(1) Maffei, p. 181 et suiv. de la *Merope*, éd. de Vérone, MDCCXLV. — Maintenant, au tour de Martello. Peut-on imaginer, dit-il, rien de plus contraire à la vérité que le vêtement dont s'affublent les acteurs français? Agamemnon, habillé en danseur, portant sur la tête un chapeau que ses plumes transforment en pyramide est une de ces figures que les Italiens exposeraient pour exciter le rire. A la rigueur, Martello permet à nos compatriotes de mettre un chapeau sur des têtes où devrait resplendir plutôt le casque ou le diadème; de travestir complètement un Grec en Français. Mais ils vont trop loin: chez eux, Agamemnon, Français par la perruque et par le rabat, n'appartient, au contraire, à aucune nation par son pourpoint et sa culotte ornée de bijoux, brodée d'or; enfin, ses jambes font subitement de lui un Grec, car il porte le majestueux cothurne tragique (*Opere di Pierjacoпо Martello*, t. I, p. 172).

(2) *Perfetta Poesia*, t. II, p. 61 et suivantes.

Peu leur importent le témoignage de l'histoire ou la tradition. D'après eux, les entreprises les plus graves, les plus funestes, les plus tragiques des Curiaces, des Horaces, de Cinna, d'Étéocle et de Polynice, de Britannicus, de Pyrrhus et même des saints martyrs dépendent de quelque amour. Eh quoi ! Britannicus tué à l'âge de quatorze ans a pu ou su avec tant d'éloquence, avec une politique si avisée, avec des finesses rares chez des hommes rompus aux douloureuses expériences du cœur, cultiver et manier le sentiment supposé en lui par le poète ! Il y a pis encore. Au lieu d'exciter le public à détester ces égarements, on leur donne l'aspect le plus flatteur et on leur assure le triomphe sur le héros le plus magnanime. On les montre dignes des grandes âmes, on leur gagne la faveur des hommes qui auparavant les détestaient. Pourquoi ne saurait-on représenter les héros agissant sous une autre influence que celle de Cupidon (1) ? Pourquoi ne pas donner pour mobile à leur activité l'appât de la gloire, de la vertu ? Par nature les hommes sont déjà bien assez portés à l'amour ; inutile de les y encourager. Il ne peut toujours passer pour un vice, soit ; mais on doit tout au moins y voir une folie ou une légèreté peu louable. Boileau, il est vrai, fait une réserve prudente ; songeant peut-être à blâmer plus d'un parmi ses compatriotes, il professe que cette passion ne doit être ni tendre, ni romanesque, mais combattue par des remords et réputée une faiblesse. Avec ce caractère, et pourvu qu'elle n'envahisse pas tout, l'auteur de la *Perfetta Poesia* veut bien ne pas la proscrire de la littérature et en particulier du théâtre.

Au même prix, Martello use d'une égale indulgence. Racine lui semble défigurer Mithridate en lui attribuant, mal à propos, un funeste amour. Ce terrible capitaine (2), ce magnanime vengeur de monarques est changé en un fou, un astucieux, un vieillard décrépît ; de vénérable qu'il était, on le rend ridicule. D'autre part, supposez Pierre Corneille traitant le sujet de *Phèdre*, il créait peut-être Hippolyte avec une invincible inclination pour sa belle-mère ; mais, en même temps, il lui faisait mépriser ce qu'il chérissait. Le héros de Racine ne connaît pas les luttes du cœur et de la raison.

(1) *Perfetta poesia*, t. II, p. 66.

(2) *Opere*, t. II, p. 64.

Au contraire, l'abbé Antoine Conti écrivait à une Française : « Dans vos tragédies, il n'y a pas un caractère plus touchant, à mon gré, que celui de la Phèdre, où l'amour, la rage, la jalousie, le désespoir, le remords et la vertu sont nuancés si adroitement (1) ». Mais ce cas excepté, Conti (2) blâme nos poètes de souiller l'âme des spectateurs par la peinture de faiblesses débilitantes : mieux valait suivre l'exemple donné par Racine dans *Athalie* (3).

De même, Riccoboni (4), après avoir vu autrefois dans la peinture de l'amour le fondement même de la tragédie, voulut l'en proscrire, comme une cause d'inévitable corruption (5).

Enfin, personne ne jugea plus sévèrement nos pièces sérieuses que Gravina; personne ne parla avec plus d'amertume de l'immense vogue qu'elles rencontrèrent en Italie. Un Râpin et un

(1) *Lettre de M. l'abbé Conti à M^{me} la Présidente Ferrant* (à Paris, le 13 août 1719), page LXC de la 2^{me} partie des *Prose e Poesie*.

(2) *Le quattro tragedie* composte dal signor abate Antonio Conti, p. 352.

(3) Il n'est pas moins indigné de voir Achille, Pyrrhus, Hippolyte, César, Pompée amoureux, que si des médailles ou des statues représentaient ces personnages coiffés d'une perruque poudrée ou ornés des panaches dont s'affublaient les comédiens de France. « Gli amori, di cui le Tragedie Francesi abbondano, derivano pure da' Romanzi, ove i maggiori Eroi nulla intraprendono se non per l'amore. I Tragici Francesi hanno un poco moderato quest' impeti amorosi ; ma finalmente Achille, Pirro, Ippolito, tre personaggi di cui il carattere è feroce secondo la favola, amano non meno che Cesare, e Pompeo, i più grandi Uomini de' Romani, e l'amor de' quali non fa certamente la più bella parte della lor vita, ma la più frivola. Nel veder questi caratteri così alterati non ne abbiamo meno sdegno, che se li vedessimo con' la parrucca impolverata su qualche medaglia o nelle statue, o coi penacchi che hanno in testa i Comici Francesi » (*Prose e Poesie*, t. I, p. 150).

(4) Il est favorable à l'amour dans sa *Dissertation sur la tragédie moderne*, insérée au tome I de son *Histoire du Théâtre italien*, Paris, 1730. Au contraire, dans son traité *De la Réformation du Théâtre*, Paris, 1743, il classe les tragédies suivant qu'elles peignent ou non l'amour. Dans le premier cas, il les condamne.

(5) Au contraire, le comte Pierre de Călepïo, dans son *Paragone della Poesia Tragica d'Italia con quella di Francia*, Zurigo, 1732, bien qu'il trouve que l'amour rende très froides les tragédies, prétend excuser nos auteurs en disant que le plus souvent ils ne font à cette passion qu'une place secondaire (chap. I). S. Maffei protesta. Ou bien il faut exclure l'amour, ou bien il faut le mettre au premier plan, pour en décrire les terribles effets. Voir *Osservazioni Letterarie* che possono servir di Continuazione al Giornale de' Letterati d'Italia. In Verona MDCCXXXVII, t. I, p. 273.

Dacier en condamnant, dit-il, les invraisemblances et l'immoralité, mais « nous autres, à l'aveuglette et sans discernement aucun, nous admettons ces œuvres et nous les répandons dans tous nos théâtres. Et nous croyons soutenir notre gloire nationale en accueillant les rebuts de l'étranger (1) ! »

Beaucoup moins connues dans la péninsule, les comédies françaises y furent naturellement peu combattues. Néanmoins, Muratori signala Molière comme dressant des pièges à la vertu (2), et Becelli s'indigna de voir Riccoboni recommander le théâtre de l'illustre écrivain, même pour sa valeur éducative. Si, dit-il, un sentiment d'honnêteté, si le respect de la religion avaient animé Molière, eût-il fait le métier d'acteur dans un pays où les gens de cette sorte ne peuvent recevoir les sacrements et, après leur mort, sont jetés avec les chiens (3) ?

(1) *Opere scelte* di Gianvincenzo Gravina, Milano, 1819, *Della tragedia*, ch. XLI Il traduit quelques pages du P. Rapin et de M. Dacier, puis il écrit, p. 328 : « Or ecco questa nazione, dal tempo di Francesco Primo sino a' nostri giorni coltissima, con che serietà di giudizio, per mezzo dei suoi più fini critici, pronunzia delle proprie opere teatrali ; e con che distinzione propone quelle che da noi ciecamente e senza discrezione alcuna son ricevute e sparse per tutti i teatri. E crediamo sostener la gloria della nazione nostra con accogliere i ripudi stranieri ». Déjà au chap. XXII, p. 254, Gravina avait parlé du caractère romanesque de la trégedie française.

(2) *Perfettu Poesia*, t. II, p. 69.

(3) Voir *Observations sur la Comédie et sur le génie de Molière* par Louis Riccoboni, à Paris, MDCCXXXVI. On peut se rendre compte de l'admiration de Riccoboni pour Molière, par le passage suivant (p. VII) : « Pour ce qui regarde l'art du Théâtre, je présente aux Auteurs, le plus excellent modèle qui ait jamais été. Les Ecrits de Molière sont non seulement une poétique complète sur la Comédie, mais encore une poétique convenable au siècle où nous vivons ; et si les poètes italiens se donnent la peine de les examiner, ils reconnaîtront que la pratique d'un si grand maître est la seule qu'ils doivent étudier et suivre. » Le passage de Becelli auquel nous faisons allusion se trouve dans l'ouv. cité *Lettera ammonitoria*, p. 45. « Molière è stato un gran Comico, ma voi non avete punto capito il perchè ; e lo lodate appunto dov' egli manca. Lo inalzate ancora per l'utile de' costumi ; sopra che mi riporto a tutti quei dotti e pii Scrittori Francesi, che hanno fatto vedere il sommo danno inferito a' costumi dalle sue Commedie. Non è maraviglia, che paga così a quelli, che stanno di stanza recitando in un paese, dove a chi fa tal professione non si danno i Sacramenti, e morendo si gettano co' cani. Io non cerco qui, se questo uso così senza limitazione alcuna, sia giusto, o troppo rigoroso : io non son Teologo, ma dico solamente, che a dritto o a torto che ciò si faccia, chi avrà sentimento di onestà, e di religione, non si fermerà a far tal mestiero in un paese dov' è questa pratica. »

CHAPITRE III

Les vœux des réformateurs. — Il faut que les belles-lettres antiques soient remises en honneur.

SOMMAIRE. — I. Coup d'œil sur les attaques adressées aux littératures grecque et latine, en Italie, au xvii^e siècle et au xviii^e. Elles ont comme adversaire Becelli; — l'abbé Conti s'en prend seulement aux écrivains latins; — critiques faites par d'autres aux poètes érotiques et satiriques latins, aux tragiques grecs.

II. A part ces exceptions, bienveillance avec laquelle on traite les auteurs antiques, sans professer pour eux aucun respect superstitieux. — Le cas d'Aristote — La fortune d'Anacréon.

III. Homère défendu contre des Français : La Motte blâmé, Mme Dacier très vantée. — Muratori attaque l'*Illiade*; — au contraire, Salio, Gravina, Vico, Ricci, Algarotti, Rolli, sont de grands admirateurs de ce poème et de l'*Odyssée*.

IV. Pindare et Théocrite défendus contre des Français.

I

On s'en souvient (1), la première moitié du xvii^e siècle avait vu prospérer en Italie une foule de pédants qui, pour justifier chacun de leurs avis ou commenter le moindre mot d'un poète, croyaient indispensable de joindre bout à bout un nombre imposant de textes. Ils les empruntaient, en grande partie, aux Grecs et aux Latins. Établir qu'il y a quinze ou seize siècles, trente ou quarante écrivains ont pensé exactement comme vous, est-il rien de plus efficace pour ruiner une objection et imposer au lecteur ?

Voici en quoi ces esprits serviles donnaient une autre preuve de leur sottise. Une œuvre leur paraît-elle conforme à l'exemple ou aux préceptes des anciens ? Ils l'approuvent. S'en éloigne-t-elle ? Ils s'indignent. Les caractères du beau, disent-ils, sont depuis longtemps fixés : quiconque ne se conforme pas à l'idéal traditionnel court à un insuccès (2).

(1) Voir plus haut, p. 89.

(2) Voir p. 195-196 de Francesco Foffano. *Ricerche Letterarie*, Livorno 1897.

Au contraire, les Italiens d'un deuxième groupe, bien moins nombreux que l'autre (1), se croient le droit de mettre sur la sellette, et, s'il y a lieu, de blâmer les auteurs que recommande le plus vieux passé de gloire. Ils estiment qu'on peut rivaliser avantageusement avec ces devanciers. Loin de tels juges l'idée de proscrire la littérature païenne tout entière. Par exemple, Ciampoli ne prend guère à parti qu'Horace et Virgile. La censure de Nisiely s'exerce contre ce dernier et sur les maîtres qui prétendirent enseigner l'art d'écrire ou de parler en prose ou en vers. Aristote surtout est sa victime. — Boccalini, au contraire, ne nie pas l'excellence de la fameuse *Poétique*. Mais une œuvre peut, croit-il, mériter qu'on l'approuve, sans se plier aux exigences du Stagirite et de ses commentateurs. — Si Tassoni préfère les modernes dans la satire, la poésie lyrique, l'éloquence et la grammaire, néanmoins il avoue leur infériorité comme auteurs d'épopées, de drames et d'histoires.

Malgré cette modération, les belles-lettres antiques se trouvaient atteintes dans leur prestige. Qu'advint-il d'elles par la suite ? Vers 1660, les partisans de la liberté scientifique, s'acharnant après la routine, reprirent la lutte qu'avait interrompue la sentence du Saint-Office contre Galilée. Ils arrivèrent à ruiner le crédit de savants comme Aristote, Plin, Galien, Hippocrate (2). Parallèlement, cette époque marqua-t-elle la faillite d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, auprès de la critique italienne ?

(1) Nisiely appartient à la fois aux deux groupes. Voir F. Foffano, *Ricerche letterarie*, p. 188 et suiv., 214. Sur la question traitée en ce moment, voir le m. ouvrage p. 160, 161, 209 et suiv., 248.

(2) Néanmoins, on ne garda pas en toute occasion la sérénité qui sied à des juges impartiaux. Tassoni est heureux de faire passer Homère pour un pauvre vagabond, fils de père incertain. De même, Errico (ou Herrico) place contre le vieux poète, dans la bouche de Caporali, des invectives grossières : « che ne volete fare di questo cieco, carogna puzzolente ? » Cf. acte III, sc. 4 dans *Le Rivolte di Parnaso, Comedia di Scipion Herrico. In questa seconda impressione accresciuta e ricorretta dall'autore con una lettera dedicatoria ad Apollo*. In Messina, 1627. D'autre part, malgré son indépendance, ce groupe ne se dégage pas toujours d'habitudes qui conviendraient mieux à l'école adverse. Parfois on y disserte longuement pour savoir si telle œuvre mérite bien le nom d'épopée et si l'unité en est réelle, mais on oublie ensuite d'en déterminer la valeur intrinsèque. Voir Foffano, *Ricerche*, p. 205.

Ce n'est pas sans raison qu'en Jules-César Becelli (1) on a voulu voir une sorte de précurseur du romantisme (2). Considérées, dit-il, comme tributaires des Grecs, les poésies latine et italienne sont dissemblables sur deux points. La seconde seule mérite l'éloge d'avoir éprouvé ses forces dans tous les genres immortalisés par Pindare, Anacréon et leurs compatriotes. En outre, elle est infiniment moins servile que la première, car, à l'opposé de celle-ci, c'est parfois et non pas toujours qu'elle se fait imitatrice. Même alors, elle n'emprunte pas à ses modèles leurs mètres et elle ne les dépouille pas de passages entiers, plagiat indigne d'elle (3). Cette supériorité ne constitue, il est vrai, qu'un bien pauvre avantage. Personne n'a réussi et ne réussira jamais, en suivant les traces d'Homère, de Théocrite et des autres grands poètes de leur race, à devenir un rival dangereux pour ces génies. Leurs formes d'art étaient adaptées à la Grèce antique; elles ne peuvent rendre que les idées tout à la fois conçues par ce pays et exprimées dans son idiome. Bien mieux, lui-seul s'est trouvé en état de comprendre les œuvres de ses propres écrivains, de s'y intéresser vivement et d'en tirer un grand profit. Par exemple, les dieux et les héros d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ont si peu de rapports avec nous modernes, que les tragédies de ces auteurs sont loin de produire en nos âmes l'enthousiasme qu'elles provoquèrent jadis dans la nation qui les vit éclore (4). A quoi bon gémir sur une telle impuissance? La nature n'a pas réservé aux Grecs le privilège de réaliser le beau et n'en a pas jalousement limité les types (5). L'Italie le sait bien, elle qui, loin de s'enfermer dans l'école des anciens, a su produire de si nombreux livres originaux par le fond et la parure. Qui doute que tout ne soit nouveau dans ses poèmes sacrés? En outre, grâce à la qualité des idées exprimées, elle y triomphe non seulement du paganisme, mais des Hébreux, car elle célèbre la sublimité de mystères inconnus à ces derniers. D'autre part, dans leurs

(1) *Della Novella Poesia cioè Del vero genere e particolari bellezze della poesia Italiana libri tre*. In Verona MDCCXXXII.

(2) Emilio Bertana : *Un precursore del Romanticismo* (Giulio Cesare Becelli), dans *Giorn. Stor. della Lett. Ital.* vol. XXVI, p. 114.

(3) *Della Novella Poesia*, p. 47-49.

(4) *Id.*, p. 5, 19, 20.

(5) *Id.*, p. 53-56.

vers profanes, les Italiens se rendent-ils indépendants des Grecs ou des Latins ? Oui, car ils s'y peignent eux-mêmes avec leurs lois, leur façon de mener la guerre, leurs jeux, leurs spectacles, leurs mœurs enfin. — Et si l'on considère en particulier la poésie amoureuse, là aussi, ils l'emportent sans peine sur tout devancier. D'abord la langue toscane, par sa douceur, est plus apte qu'aucune autre à exprimer la tendresse. Ensuite, elle a fui, en général, l'obscénité; elle chante des attachements nobles et dégagés des sens (1).

Seul alors en Italie, Becelli s'est préoccupé d'établir un parallèle complet entre les ouvrages composés avant ou après l'ère chrétienne. Seul aussi, en fait de belles-lettres, il n'a pas hésité à déclarer sa préférence pour les quatre derniers siècles italiens sur toute l'antiquité.

Sans doute, son contemporain, l'abbé Conti, condamne les poètes latins, sauf Catulle et Lucain. A son avis, le premier peut être utile avec ses vers sur la chevelure de Bérénice, ou sur les noces de Thétis et Pélée. Le second, en des temps périlleux, eut le courage de flétrir la mémoire de Jules César. Quant à Plaute, Térence, Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Stace et plusieurs autres, ils n'ont visé qu'à divertir le peuple, ou bien ils l'ont corrompu par des peintures lascives, des impiétés scandaleuses et, plus souvent encore, par la bassesse des viles flatteries qu'ils faisaient ramper jusqu'aux grands. En revanche, le même abbé Conti admire les muses grecques, car, dit-il, elles se proposaient de servir la patrie, d'attacher les citoyens à la paix, à la liberté, au bon gouvernement des familles, à la religion, aux différentes vertus (2).

Encore moins sévères, Muratori et Crescimbeni ne s'en prennent qu'à la lyrique latine, du moins quand elle célèbre l'amour. Ils la flétrissent alors, par haine de l'indécence. Pour la même raison, Quadrio censure les auteurs satiriques du paganisme.

P.-J. Martello ne prétend pas seulement découvrir dans *Œdipe roi* plusieurs invraisemblances fort choquantes (3). Il

(1) *Id.*, p. 72, 74, 77, 80, 240, 292.

(2) *Prose e Poesie*, t. II, p. 170-171.

(3) *Opere di P. J. Martello*, t. IV, p. 506. De son côté, S. Maffei adresse le reproche d'invraisemblance aux tragiques grecs. Certes, dit-il, il est essen-

élève deux griefs contre l'*Alceste* d'Euripide (1) : des hommes y sont mêlés à une abstraction comme la mort ; un fils s'y trouve aux prises avec son père, pour un motif contraire aux bonnes mœurs. Du reste, ajoute le poète italien, le caractère dépravé de leurs personnages est une cause générale d'infériorité pour Eschyle, Sophocle et Euripide : tant d'assassinats, tant d'incestes ne déshonorent heureusement pas le théâtre moderne de la France et de la péninsule (2) !

II

Sauf les cas que nous venons de citer, on ne trouve pas de proscription générale contre les deux ou une des deux littératures anciennes, ni contre un groupe entier de leurs écrivains ayant cultivé un même genre. Non pas, certes, qu'on nourrisse aucun respect superstitieux pour les Grecs et les Latins. Aristote n'impose plus à personne par sa *Poétique*. On ne la rejette pas de parti pris, mais si l'on en suit quelque précepte, c'est qu'on en reconnaît la justesse après avoir observé la nature et attentivement étudié bon nombre de chefs-d'œuvre. Les critiques sont unanimes à protester de leur indépendance envers le philosophe (3). Leurs déclarations varient par le ton seul ;

tel qu'au début d'une pièce des spectateurs soient au courant de certains faits qui sont comme la clef de ce qui va suivre. Mais les Grecs ont manqué vraiment trop d'art, lorsqu'ils ont placé ces renseignements dans un monologue, ou bien dans un récit qu'adresse l'un des personnages à un autre qui ne doit cette confidence qu'à une vieille amitié, et qui, par suite, devait plus que personne se trouver au courant des événements qu'on lui rapporte. (*La Mérope*, éd. de Vérone MDCCXLV, p. 17.)

(1) *Opere* di P. J. Martello, t. II. Lettre dédic. de l'*Alceste*.

(2) *Id.*, t. I, p. 12.

(3) Pour Conti voir les *Quattro tragedie*, etc., p. 348 et suiv. ; *Prose e Poesie*, t. I, p. 152 ; pour Gorini Corio, son *Teatro tragico e comico*, t. I, p. 43 et 46 ; pour Muratori, *Perfetta Poesia*, t. II, p. 59, 60, 69 ; pour Saverio Quadrio *Della Storia e della Ragione d'ogni poesia*, t. IV, p. 133, 160 et suiv. ; pour Gravina, *Ragionamento sull' Endimione* ; *Della tragedia* § VI-XI, dans *Opere Scelte*, éd. cit. — S. Maffei ne voit dans la *Poétique* d'Aristote qu'un recueil de réflexions notées au hasard pour ne pas être oubliées en attendant le jour, qui n'arriva jamais, où l'on pourrait en former un ouvrage achevé. Telle qu'elle est, c'est un petit livre très imparfait, très embrouillé, où l'on peut sans doute trouver d'excellents conseils, mais d'où plusieurs poètes, à force de subtiliser, ont tiré plus de gêne que d'aide. En tout cas, Maffei déclare fonder ses opinions relatives au théâtre sur

calmes et fermes chez tous les autres, elles prennent une forme irrespectueuse chez Martello. Tandis qu'il se rend en France (1), il voit sur l'avant du navire un vieillard contrefait. Celui-ci lui adresse la parole en bégayant : il se nomme Aristote ; son père Nicomaque lui a légué un remède qui, s'il ne donne pas l'immortalité, prolonge du moins l'existence. « Voilà comment, dit-il, je suis encore en vie ». Martello ne lui cache pas qu'il le prend pour un imposteur. Néanmoins, il poursuit avec ce compagnon de route, un dialogue, au cours duquel le bossu fait de compromettants aveux. « Que de choses, confesse-t-il, j'ai avancées en termes dépourvus de sens ! Mais, comme tous les philosophes, je passais pour vénérable aux yeux des sages et pour surhumain auprès des ignorants. Par quel moyen me conserver un tel prestige, à moins de fournir une réponse à toutes les questions posées ? Souvent, pour me sortir d'embarras, j'inventais quelque terme qui, sans rien signifier, semblait couvrir des secrets merveilleux. Les invités royaux, ânes étincelants d'or et de pierreries, roulaient de gros yeux, éclataient en applaudissements fous. Quant à moi, je riaais en moi-même de leur sottise. »

En somme, dans la période que nous étudions, on apprécie les auteurs suivant le principe que nous connaissons déjà : une œuvre littéraire tire son plus grand prix de son utilité ; or, on ne doit attendre aucune heureuse influence de ce qui n'est ni vrai ni vraisemblable, car l'esprit s'en détourne ; cependant, toute réalité ne mérite pas qu'on la représente ; nulle puissance, en effet, ne saurait légitimement violer les droits sacrés de la morale.

Soumis à ce critérium, Homère, Hésiode, Pindare, Anacréon, les tragiques grecs, Théocrite, Virgile, Horace pour une grande partie de ses œuvres, Lucain, Sénèque, sont jugés le plus souvent dignes de leur brillant renom (2). On a beau blâmer chez

des remarques personnelles et non sur les conseils d'Aristote (p. 41 et suiv. de la *Méropé*, éd. de MDCCXLV).

(1) *Opere* di Pierjacopo Martello. Tomo I, p. 4.

(2) Un véritable enthousiasme pour tous les principaux poètes grecs se découvre dans les *Considerazioni* di Biagio Garofalo *Intorno alla Poesia degli Ebrei e de i Greci*. In Roma MDCCVII.

Tous les poètes grecs aussi, sauf Aristophane, et tous les latins, à part Juvénal, sont l'objet du culte de Gravina. Les uns et les autres plaisent aussi à Muratori et à Quadrio, à part les exceptions indiquées.

un d'entre eux des pensées fausses ou un caractère qui se soutient mal, on n'en juge pas moins son œuvre fort belle dans l'ensemble de ses parties (1). — Ou bien, si un de ces auteurs, considéré isolément, rencontre quelque adversaire résolu, par contre, il ne manque pas d'admirateurs. Ainsi, Muratori s'emporte contre Anacréon (2). C'est, pour lui, un débauché qui, non content d'épuiser sa vie dans l'ivrognerie et des amours fort déshonnêtes, recommande encore la pratique du vice (3). Cette sévérité reste inconnue à Gravina. Sans doute, il déplore que l'aimable vieillard ne flétrisse pas le plaisir, mais il lui sait gré d'avoir, avec un art consommé, fait connaître la vanité du faste humain (4). De même Antoine-Marie Salvini, ayant traduit les odes gracieuses du poète épicurien, demande l'indulgence pour une philosophie peu édifiante certes, mais exposée avec un talent si exquis (5). Enfin, Martello (6) et Garofalo (7) vantent l'écrivain grec sans songer aucunement à l'excuser.

III

Pour exalter la gloire d'Homère, il n'y eut pas accord parfait, mais il s'en fallut de peu.

(1) Ainsi Muratori, très sévère pour la conduite que tient Énée en Afrique, (*Perfetta Poesia*, t. II, p. 134) n'en est pas moins un admirateur de l'*Énéide*. Quadrio fait des critiques de détail aux tragiques grecs.

(2) *Perfetta Poesia*, t. II, p. 21.

(3) Voilà précisément, le malheur que voulurent réparer deux pères jésuites : ils résolurent de christianiser Anacréon (voir plus loin, p. 305).

Déjà, en 1679, Loreto Mattei avait fait sur les odes d'Horace une tentative du même genre ; il les purifia de toutes les hardiesses dont il les jugea souillées. Il crut les enrichir par des développements tirés tout entiers de sa propre imagination. Voir *Metamorfosi Lirica d'Horatio parafrasato, e moralizzato* da Loreto Mattei Consacrata all' Augustissimo Nome di Eleonora Gonzaga d'Austria Imperatrice. In Rieti. Per Gio Pitoni, 1679. — L'ouvrage fut réédité à Bologne, en 1682 et 1686 ; à Milan, en 1714 ; à Turin, en 1830. Voir p. 342 de : *Orazio, cinque libri delle Odi. Versioni di eccellenti volgarizzatori antichi e moderni scelte una per ciascun' ode* dal dott. Giovanni Federzoni. In Firenze G. C. Sansoni editore. A la page 339 et suiv. se trouve *Bibliografia delle Odi d'Orazio tradotte in versi italiani*.

(4) *Ragione poetica*, I, §§ XXII.

(5) Dans la préface de l'*Anacreonte tradotto* da Anton Maria Salvini. In Firenze, 1693.

(6) *Commentario*, dans les *Opere*, t. VII, p. 62.

(7) *Considerazioni. Della poesia dei Greci*, p. 49 et suiv.

On connaît l'hostilité de Tassoni contre ce poète. A l'entendre, la prétendue sagesse universelle de celui-ci n'est qu'un songe ; l'*Iliade* ne peut s'appeler une épopée, car l'action qu'elle développe n'est ni héroïque, ni merveilleuse ; enfin, les mœurs des personnages n'y correspondent en rien à la réalité (1).

Avant lui, Paul Beni, qui mettait la *Jérusalem* au-dessus de ce chef-d'œuvre, soutenait que le héros de chants épiques « doit viser une fin céleste et divine », ce qui n'est le cas ni du violent Achille, ni de l'astucieux Ulysse (2).

Egalement au début du xvii^e siècle, une comédie de Scipion Errico avait pris à parti Homère (3). Ce dernier s'y vante d'être la source de toute poésie : « Les Grecs, les Latins et les Italiens déclare-t-il, se sont contentés de me copier ». On ne dit pas non, mais on répond que tous ceux qui fréquentent le Parnasse sont naturellement plagiaires et que lui-même, sans aucun doute, a pillé ses devanciers. En outre, on lui adresse deux reproches. D'abord il n'a pas su garder le ton convenant au noble genre qu'il cultivait : il abonde en détails bas et grossiers dont quelques-uns peuvent sembler beaux dans le texte, mais prêtent à rire dès qu'on les traduit en langue vulgaire. L'invraisemblance, ajoute-t-on, est son principal défaut ; comment admettre, par exemple, que deux guerriers qui luttent ensemble aient l'idée de dialoguer ?

En Italie, durant les trois derniers quarts du xvii^e siècle, la critique se tait sur Homère. Elle s'intéresse de nouveau à lui dès le commencement du *settecento*. Elle ne cherche pas alors s'il fut doué d'un génie universel, s'il a composé des épopées régulières. Elle ne pose que les deux problèmes suivants : a-t-il peint la vérité ? ses œuvres sont-elles morales ? Presque toujours elle lui est favorable. Ainsi, elle désapprouve les zoïles français. En 1718, le *Giornale de' Letterati d'Italia* parle en

(1) *Pensieri diversi*. On peut encore lire avec profit sur le rôle de Tassoni envers l'antiquité, le chap. VI de la 1^{re} partie de l'*Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, par Hippolyte Rigault. Paris, 1856.

(2) P. 3 de la *Comparatione di Homero, Virgilio e Torquato. Et a chi di loro si debba la Palma nell' Heroico Poema, Del quale si vanno anco riconoscendo i precetti con dar largo conto de' Poeti Heroici, tanto Greci, quanto Latini ed Italiani. Et in particolare si fa giudizio dell' Ariosto*. Del Sig. Paolo Beni. In Padova, 1607. — Ailleurs, Beni reproche à Homère d'avoir plus de talent naturel que d'art, il ridiculise ses invocations aux muses.

(3) *Le Rivolte di Parnaso*, acte IV, sc. 3 et 4 ; acte V, sc. 1.

termes élogieux de Mme Dacier, de son *Iliade* et de son *Odyssée* ; il prédit que la guerre civile dont souffre la République des Lettres aura une issue avantageuse pour Homère ; celui-ci conservera tout son crédit auprès des personnes sages et entendues, qui ne se piquent pas d'ingéniosité, mais de bon sens (1).

F. Algarotti (2) ne pensait pas autrement, lorsque, plus tard, il dénonçait les « beaux esprits » qui apprécient l'antiquité « d'après le code de leurs usages nationaux ». Il inclinait à croire que « certains Français, à force d'esprit, avaient perdu le goût ».

Dès 1713, un Italien dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, l'abbé A. Conti, assistait chez nous aux péripéties de la querelle (3). La Motte surtout l'indigna. Il le jugeait incapable de comprendre Homère. Pour ce dernier « la poésie n'est pas moins peinture que musique ». Or, les œuvres du critique

(1) Tome XXXI, p. 373-376. « La Suddetta Sig. Dacier, dottissima figliuola e moglie di dottissimi padre e marito, ha ultimamente pubblicata in tre tomi in-12, la traduzione, che ha fatta in prosa francese, della *Odissea* di Omero, corredata di erudite annotazioni, siccome alquanti anni prima aveva fatto della *Iliade* dello stesso incomparabile Poeta, per cui in questi ultimi anni tutto Parnaso si è in due fazioni diviso, formando come una guerra civile nella letteraria repubblica. L'esito ne sarà finalmente, che Omero, con tutti i contrasti de' suoi avversari, rimarrà nel suo credito di prima appresso le persone savie, e intendenti, e che non si piccano di bell'ingegno, ma ben di sano giudicio. »

(2) *Opere*, Livorno 1764, t. V, p. 301 (à Santarelli, 12 Janvier 1747.) « Dei miscredenti ne furono in ogni età ; ma la eresia, dirò così, contro di Omero surse veramente in Francia quasi a' dì nostri, benchè i poeti, ch'eran quivi stettero fermi per lui. Capi dell' eresia furono certi begl'ingegni, i quali secondo il codice delle usanze della propria nazione davano sentenza contro agli antichi, i quali riponevano l'essenza della poesia in certo loro andamento loico nei belletti delle officine Rettoriche, nelle caricature dei Romanzieri ; e certamente e' non furono di lor vita spirati da Apollo. Quasi un direbbe che alcuni Francesi a forza di spirito han perduto il sentimento. »

(3) « Quand je suis venu à Paris la première fois, on dispuoit avec la même ardeur sur l'Iliade d'Homère que sur la Constitution de Clément XI. Les partisans des anciens et des modernes étoient aux mains, et je comparois volontiers leurs disputes aux combats des Troyens et des Grecs, qui, à la prise de Troye se battoient dans les ténèbres sans se connoître, et sans sçavoir où ils alloient, ni ce qu'ils cherchoient. En effet n'ont-ils pas disputé sans la connaissance du Grec, sans règle fixe de poésie, et sans avoir aucun égard aux mœurs des siècles et à l'histoire littéraire ? » *Prose e Poesie*, t. II, p. CXIX.

français consistent en « un tissu de termes métaphysiques, de réflexions alambiquées, d'épigrammes pointues. Un traité scolastique n'est pas plus décharné, et sans doute les méditations de Descartes et du Père Malebranche ont plus d'images sensibles que ses odes et ses fables (1) ». En second lieu, La Motte, et, d'une façon générale, les adversaires français de l'antiquité confondent les progrès des sciences et ceux des lettres (2). « Ainsi l'abbé Terrasson. Il dit : *Les Modernes sont plus grands géomètres que les anciens ; donc ils sont plus grands orateurs et plus grands poètes...* Quel système ! Les grands peintres et les grands poètes ont fleuri en Italie dans le xvi^e siècle ; les grands mathématiciens et les grands philosophes dans le xvii^e ; comment donc inférer le progrès des uns de celui des autres (3) » ?

A Florence, un professeur de littérature grecque, Ange-Marie Ricci, n'est pas plus tendre pour quelques-uns de nos compatriotes. On ne peut, dit-il lui aussi, apprécier Homère, à moins de le lire dans le texte, ce dont La Motte était incapable : il ignorait le grec (4). La meilleure version du poète est l'œuvre de Mme Dacier, la plus savante de toutes les femmes, le plus illustre ornement de la France, voire même de la République littéraire tout entière. Néanmoins, les grâces et l'élégance du poème original lui ont échappé ; elle-même l'avoue. En revanche, mérite inappréciable, elle ne l'a pas ridiculisé ; tous ses efforts ont tendu à ne pas lui donner l'air humble et bas. Au besoin, elle préfère négliger de traduire des termes qu'aucun équivalent français ne peut rendre avec dignité (5). Ricci se

(1) *Prose e Poesie*, t. II, p. CXV.

(2) *Id.*, p. CXX.

(3) Conti fait ici allusion aux idées développées dans la préface de la *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère* par Monsieur l'Abbé Terrasson, de l'Acad. Royale des sciences. A Paris MDCCXV.

(4) *Dissertationes Homericae habitae in Florentino Lyceo* ab Angelo Maria Riccio Graecarum Litterarum Prof. Romae MDCCXL-MDCCXLI. Vol. I, p. 43.

(5) *Id.*, T. I, p. 109-10. « Equidem judico nullam aliam Homeri versionem ad haec usque tempora prodiisse in lucem ea praestantior, quam Anna Daceria Gallico sermone dedit, feminarum multo doctissima, neque Galliae tantummodo, sed totius literariae reipublicae praeclarissimum ornamentum ; adeo ut vel literatissimis viris omnigena eruditione, in qua plurimum valint, salivam movere possit. Homerum igitur Gallice interpretata est, atque illam interpretationem omni Gallicae linguae, quae sane est elegantissima, nitore, ac proprietate mirum in modum instruxit,

déclare au courant des débats contemporains relatifs à Homère. Si l'injustice de certains Français le révolte, il apprend avec joie (1) que tout Anglais cultivé possède une petite édition des deux célèbres épopées, profite de ses loisirs pour la lire et la relire.

Dans le concert d'éloges qui s'élève en l'honneur d'Homère, Muratori jette seul une note discordante. Que reproche-t-il au poète? D'abord le discours de Diomède (2), quand les Grecs, mis en mauvaise posture par Hector, ne savent quel parti prendre, le héros, qui les encourage à poursuivre la lutte, parle durant vingt-trois vers, dont dix-sept au moins consacrés à exposer sa généalogie, connue déjà de tous ses auditeurs. — Hector (3) ayant lancé une hache contre Achille, Minerve accourt aussitôt, souffle dessus, la fait revenir en arrière et tomber aux pieds du Troyen (4). De même, la fureur du fleuve Xanthe, Vulcain qui l'incendie, et cent autres opérations du même genre peuvent sembler possibles à des gens grossiers, mais Homère ne devait pas faire tant de sacrifices à la crédulité du vulgaire. Enfin, qui admettra qu'Hector, personnage si courageux et si habitué au danger, soit pris de peur et fuie sans vergogne, au seul aspect d'Achille, et cela, en face de son père et de tous ses amis (5)? Dans l'*Iliade*, ajoute Muratori, la morale ne trouve pas plus son compte que la vérité. Jupiter menace Junon de la battre! Diomède blesse à la main Vénus. Celle-ci est surprise par son mari en flagrant délit

ut nihil supra in quavis elaboratissima versione desiderari posse videatur. Nihilominus Graecas Homeri veneres, Graecam elegantiam, Graecos lepores, ut ipsamet probe sensit, candideque fassa est, exaequare minime potuit.... Atque id plane est, quod in laudatissima Daceriae versione praecipue commendes, quod Homeri existimationi atque honori maxime consultum voluit, omnem operam, laborem, ac studium impendendo, ut reddendis Homericis vocibus alias contra in Gallico sermone adinveniret, quibus sententiae non humiliter conciderent, sed multa cum dignitate assurgerent; quinimmo maluit unam, vel alteram interdum voculam omittere (quod eam licet Graece optimam Gallicae linguae ingenium non patiebatur) quam illam indecore vertere: in qua re veniam illi dandam esse existimamus.»

(1) *Id.*, t. I, p. XXIII.

(2) *Iliade*, chant XIV.

(3) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 126.

(4) *Iliade*, chant XX.

(5) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 132.

d'adultère. Les dieux combattent entre eux comme de simples mortels. Avec des peintures si scandaleuses, on corrompait la société. Objectera-t-on : « Homère ne voyait en Jupiter et dans les autres divinités que des hommes démesurément agrandis par la sottise du peuple » ? Mauvaise excuse. Sans ouvrir les yeux à la foule sur la fausseté du paganisme, il l'habitua à croire que les créateurs et les maîtres de toutes choses sont des criminels. Qu'on ne dise pas : « Avant l'*Illiade* on prêtait déjà aux dieux tant de turpitudes ». L'œuvre aurait alors donné un plus large crédit à des légendes honteuses (1). La faute resterait fort grave.

Seul parmi les contemporains de Muratori, un certain Salio (2) admet avec lui que la morale homérique est mauvaise. Mais qu'importe ? ajoute-t-il. Un poète a le droit de tout peindre ; il atteint son but dès qu'il reproduit fidèlement la réalité. On ne pourrait blâmer l'auteur de l'*Illiade* qu'en un cas : s'il avait inventé de toutes pièces les dieux vicieux qu'il introduit dans son œuvre. Or, il n'en est rien.

Homère ne semble pas non plus reprehensible à Gravina (3), mais pour d'autres motifs. Écrivant, dit-il, en vue d'instruire une nation indisciplinée, il devait lui offrir le portrait exact des héros de la Grèce et lui proposer tous leurs mérites à imiter, mais aussi tous leurs vices à fuir. Virgile, au contraire, s'adressait aux Romains, les hommes les plus vertueux de l'antiquité ; il ne pouvait donc les intéresser qu'en leur présentant des personnages parfaits. Outre la réforme générale des mœurs, Homère poursuivait un but spécial : prouver aux Grecs la nécessité de s'unir afin d'éviter le joug des barbares. Voilà pourquoi, tant que dure le désaccord d'Achille et d'Agamemnon, les Troyens portent si loin leurs victoires ; ils sont au contraire battus, une fois les deux rois réconciliés.

Vico ne parvient pas à trouver trace d'intentions si édifiantes dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Un sage isolé au milieu d'êtres primitifs n'eût pas songé à les divertir par les aventures de héros grossiers et de dieux sans vergogne. Muratori, on s'en souvient, n'est pas d'avis différent, mais il voit dans le poète

(1) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 268.

(2) *Esame critico* di Giuseppe Salio. In Padova. MDCCXXXVIII.

(3) *Ragione poetica*, I, § 16.

un adversaire convaincu de la morale, un homme habile qui, pouvant corriger ceux qui l'écoutaient, aima mieux les flatter. Vico ne saurait s'indigner de la sorte (1). En effet, c'est le peuple grec au cours de quatre siècles qu'il désigne sous le nom d'Homère. Plusieurs villes se disputèrent l'honneur d'avoir vu naître celui-ci. Rien d'étonnant : chacune avait collaboré aux célèbres épopées où elle reconnaissait les phrases spéciales à son dialecte. Ajoutez que l'*Iliade* et l'*Odyssée* peignent, d'un côté, (c'est le cas surtout de la seconde), une manière de vivre délicate et recherchée ; d'autre part, des mœurs sauvages et farouches. Tant de douceur et tant de barbarie ne coexisteraient pas si plusieurs générations n'avaient travaillé aux œuvres dites homériques. On ne peut s'étonner qu'Achille et Ulysse aient été créés par la Grèce entière (2). Supposez un homme fameux en bien ou en mal ; la foule ne manque pas de le placer en des circonstances où il ne s'est jamais trouvé, et d'inventer sur lui des fables en harmonie avec son caractère. Ainsi est-il arrivé pour Ulysse et Achille. A ces personnages on a rapporté les qualités propres soit à la vertu, soit à la sagesse héroïque : à l'un, l'irritabilité, la colère implacable, la violence qui s'arroge tout par les armes ; à l'autre, la prudence, un naturel patient et dissimulé, la duplicité, la fourberie. Quant aux dieux, qui donc les a forgés ? Le peuple lui-même, en personnifiant des forces naturelles, d'abord objets de son épouvante.

Telle est, en résumé, la thèse de Vico, grand admirateur des poèmes homériques, où il voit deux grands trésors du droit naturel des gens chez les Grecs. Fait curieux : parmi les Italiens qui, jusqu'en 1750, nous ont laissé leur sentiment sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, aucun ne prononce le nom de ce philosophe et rien ne prouve qu'ils aient lu la *Scienza Nuova*. Selon l'un, Homère vivait au milieu de barbares. Il résolut de mettre à profit leurs croyances superstitieuses pour développer la vertu dans leurs âmes (3). S'il fait intervenir les divinités, c'est en des symboles. Ainsi, il peint Junon querelleuse,

(1) *Œuvres choisies* de Vico, t. II, p. 216 et suivantes. Vico consacre à Homère le livre IV de la *Scienza Nuova*.

(2) *Œuvres choisies* de Vico, t. I, p. 358 ; t. II, p. 226.

(3) Ricci. *Dissertationes Homericae*, t. I, p. 132, 291.

afin d'insinuer combien il serait difficile de supporter une femme de telle humeur, combien, par suite, il faut se garder de la prendre pour épouse. Bien mieux, Homère était monothéiste, il connut la Bible (1) par l'intermédiaire des Égyptiens qui, à leur tour, en avaient eu notion grâce aux Chaldéens. Que l'on compare ses œuvres avec le *Pentateuque*, on trouvera souvent les mêmes idées exprimées en termes presque identiques. — C'est au jugement de Gravina que l'abbé Conti se réfère quant à la vérité et aux tendances utilitaires des deux épopées (2). — Sur leur portée morale, P. Rolli (3) et F. Algarotti (4) restent muets. Ils les aiment, parce qu'ils croient y retrouver fidèlement reproduite une civilisation fraîche primitive.

IV

Plus heureux qu'Homère qui avait compté au moins un détracteur en Italie, Pindare et Théocrite n'y subirent pas la moindre atteinte, dans la première moitié du xviii^e siècle. Au contraire, vivement attaqués en un autre pays, ils trouvèrent des champions dans la péninsule.

On sait que Pindare semble à Perrault obscur et confus (5). « Comment s'étonner de ce jugement, dit Muratori. L'écrivain français connaissait trop peu la langue grecque, il n'a pas compris le poète thébain. Mais quiconque saisira dans l'ensemble et les détails, par exemple la première ode, y découvrira des vols très heureux de l'imagination ; il admirera un art consommé, pour rattacher entre elles par un lien subtil et faire servir à l'éloge d'Hieron des idées en apparence fort éloignées (6). »

(1) Le P. Bossu dans son *Traité du Poème Epique*, et Mme Dacier dans sa préface à sa trad. de l'*Iliade*, avaient prétendu trouver des rapports étroits entre les poèmes homériques et la Bible. Cette idée fut combattue par Terrasson, dans sa *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, troisième partie, seconde section, chap. VI.

(2) *Prose e Poesie*, t. II, p. 139, 169, CXXI.

(3) P. 78 de ses *Osservazioni*, à la suite de sa trad. du *Paradiso Perduto*. In Parigi MDCCXLII.

(4) Lettre citée à Santarelli.

(5) *Parallèle des Anciens et des Modernes* à Amsterdam MDCXCIII, t. II, p. 109-111.

(6) Nous résumons ici la *Perfetta Poesia*, t. I, p. 327-328.

Contre un autre Français, l'auteur de la *Perfetta Poesia* prit la défense de Théocrite. Dans son *Discours sur la nature de l'églogue*, Fontenelle (1) avait adressé à ce Grec un double reproche : ses bergers ont parfois une délicatesse de pensée supérieure à leur état social ; ailleurs, au contraire, leur grossièreté ne connaît pas de mesure ; les brebis, les chèvres et les soins qu'il faut prendre de ces animaux, voilà tous les sujets qu'ils abordent. Muratori, Quadrio, Farsetti, Tartarotti (2) examinèrent ce jugement. Si Théocrite, dirent-ils, prête à ses pâtres des réflexions trop fines, des pensées piquantes, on doit l'en blâmer, à moins qu'elles ne soient un effet des tendres sentiments qui animent ces humbles, car l'amour peut rendre ingénieux même les êtres les plus incultes. Quant à reprendre chez le chantre des *Idylles* la rusticité qu'il prête à des campagnards, il n'y faut pas songer. — On devine pourquoi Fontenelle a dénigré les maîtres anciens. Il ne pouvait soutenir ses propres églogues qu'en abaissant les leurs. Ne rien dire de contraire aux sentiments, aux mœurs des bergers, employer un style

(1) *Œuvres diverses*, La Haye 1728-1729, t. II.

(2) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 348 ; — *Della Storia e della Ragione d'ogni Poesia*, t. II, p. 603 ; — *Discorso* di Tommaso Giuseppe Farsetti patrizio Veneto, *sopra il Trattato della natura dell' Egloga di M. de Fontenelle, con un volgarizzamento delle quattro Egloghe di Nemesiano, aggiuntavi una lettera* del Sig. abate Girolamo Tartarotti. In Venezia, MDCCLIII. Cette lettre est datée de 1731. Voici quelques lignes de Quadrio. « Il Fontenelle è degno di scusa, perciocchè non poteva altrimenti sostenere le sue Egloghe, che con abbassare quelle degli antichi. Quella candida semplicità, che fu sempre ab antico lo speziale carattere di questi componimenti, era stata da lui liberamente negletta ; e della galanteria della corte compreso, invece di Egloghe, tessute aveva sotto un tal nome altrettante Canzoni. I suoi Pastori ei ha rappresentati con tutta l'aria Francese, per modo che paiono altrettante gentili e ben colte Damigelle, e altrettanti leggiadri Damerini di Corte, nell' arte d'amare finalmente addottrinati, che usciti alla libertà della Campagna, finger si vogliano pastorelle, e pastori ; ma loro ciò non riesce per quella cortigianesca coltezza, passata loro per lungo uso in natura. » Voici un jugement de Conti (*Prose e Poesie*, t. II, p. CXC). « Les bergers de M^r de Fontenelle sont pis que les bergers de l'Astrée : ce sont des courtisans douxereux, assis sur des fauteuils à crépine d'or, qui, selon M. l'abbé Fraguier, débitent les mystères du cœur, les sentiments et les maximes les plus délicates... Il n'a non plus fait d'Eglogues pastorales, qu'un peintre qui, ayant promis un paysage rustique nous offriroit un tableau où il auroit peint le jardin de Marly ou de Versailles. » Le jugement de Fraguier auquel il est ici fait allusion se trouve dans son *Discours sur l'Eglogue* (*Mémoires de l'Ac. royale des Insc. et B.-L.* t. II, p. 139), mais Fraguier ne nomme pas Fontenelle.

approprié à la matière traitée, une versification facile : tel est le but de Théocrite. Son moderne émule juge vil et grossier tout ce qui appartient au métier des pasteurs. Rien ne le séduit, sauf la tranquillité de leur âme et leurs galantes intrigues. Ses personnages ont tous l'air français ; on dirait autant de nobles et délicates jeunes filles, autant de gracieux damerets finement instruits dans l'art d'aimer. Eux, des gardiens de troupeaux ? Ils le disent, mais leur déguisement ne trompe personne. Fontenelle n'a pas compris à quel point on séduit le lecteur en imitant de près la nature.

CHAPITRE IV

Les œuvres des écrivains italiens furent-elles vraies et utiles, à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e ?

SOMMAIRE. — I. Deux courants dans la littérature d'édification pieuse, à la fin du xvii^e siècle et dans la première moitié du xviii^e. D'un côté, on vulgarise des textes saints, on écrit des œuvres qui conservent à la religion sa gravité. — A ce premier groupe appartiennent Loreto Mattei, Lemene avec son *Dio*, Zeno et Métastase avec leurs oratorios, Menzini, Marchese, Filicaia, le Père Cotta, etc.

D'autre part, dans un plus grand nombre d'œuvres, on abuse du merveilleux, on représente la religion toute fleurie et gracieuse, très accommodante. Tels sont le poème de Martello sur *Gli occhi di Gesù*, le *Rosario* de Lemene, le *Jesus Puer* du Père Ceva, l'*Anacreonte cristiano* et la *S. Infanzia di Gesù* de Presepio Presepì, beaucoup d'oratorios, des vers de Maggi et d'Adimari, etc.

II. L'Arcadie. — Déguisement pastoral dont on revêt Dieu, la Vierge, les saints et les hommes. — Les églogues arcadiennes ; leur monotonie et leurs invraisemblances. — Comment on peut, d'après des pièces plus courtes, se représenter la vie pauvre, mais innocente et paisible, que divers Italiens attribuaient aux bergers. — Au contraire, idéal champêtre de Rolli, Métastase, Frugoni. Eux font un rêve épicurien.

III. La peinture de l'amour dans la poésie lyrique. — L'homme est un soupirant timide, respectueux, qui souffre, sans maudire la femme impitoyable pour lui. — La répétition incessante des mêmes thèmes et souvent des mêmes formules dénote chez les auteurs le manque de sincérité. — D'ailleurs, divers poètes, dans le deuxième quart du siècle, changent de ton et ne gardent du goût de la génération précédente (et encore pas toujours) què l'horreur de l'indécence.

IV. Le genre didactique. — Comment il se réveille dès la fin du xvi^e siècle, cultivé, d'un côté, par les jésuites, et de l'autre, par des écrivains enrôlés parmi les modernes. — Les églogues pastorales et savantes. — Le *Globo di Venere*. — Le *Newtonianismo per le Dame*.

V. Le théâtre. — 1^o La présence des femmes sur la scène continue à provoquer de sérieuses défiances qui semblent justifiées. — 2^o La comédie, bien que, souvent encore, pleine d'invéraisemblances, devient régulière, fait un effort pour peindre la vérité : en tout cas, elle n'est pas, en général, licencieuse. — Maggi, Fagiuoli, Gigli, Nelli, Maffei, Goldoni débutant. — 3^o L'opéra. Combien il est invraisemblable, au témoignage de Muratori et de Marcello. — Martello se console de cette défectuosité. — Zeno cherche à l'atténuer. Le mélodrame devient dans ses œuvres et celles de Métastase une tragédie régulière. — 4^o La tragédie. Jusqu'à quel point les peintures de Martello, Gravina, Conti purent être utiles et sont vraies.

I

Nous connaissons l'idéal proposé aux écrivains d'Italie, durant la première moitié du xvii^e siècle. Il s'agit maintenant

de chercher jusque à quel point ils le réalisèrent. On leur demandait avant tout de poursuivre un but utile. Dès lors, suivant beaucoup d'entre eux, rien de mieux que de christianiser les belles-lettres.

Nombreux certes avaient été, dans les quatre-vingts premières années du *seicento*, les sonnets et les *canzoni* dits spirituels. Mais les poètes ne songeaient aucunement à y méditer sur les grands problèmes du catholicisme, non plus qu'à exprimer leurs émotions religieuses. Ils se bornaient à traduire un paragraphe de théologie ou à rimer quelque passage de la vie des saints (1). En outre, on consacrait alors volontiers des épopées aux héros de l'Ancien ou du Nouveau Testament (2). Enfin, les jésuites surtout (3) faisaient souvent d'eux les protagonistes d'œuvres dramatiques, où suaves récompenses et peines cruelles sont fermement promises, sinon de suite accordées, les premières à la vertu, les autres au vice (4).

Malheureusement, tous ces ouvrages se conforment au mauvais goût de l'époque. A chaque pas, le merveilleux le plus invraisemblable, voire même celui des païens, y défie le bon sens (5); les pointes et les faux brillants y abondent. Bien mieux, on n'en bannit pas l'obscénité (6). Ainsi, pour donner du piquant à son poème biblique d'*Esther*, Ansaldo Cebà y décrit le sérail d'Assuérus et les peintures fort licencieuses qui en ornent les murailles (7). Même quand un auteur porte l'habit monastique, une lasciveté inquiétante s'insinue parfois dans ses vers prétendus pieux (8).

A la fin du *xvii^e* siècle et dans la première moitié du *xviii^e*,

(1) Muratori : *Perfetta Poesia*, t. I, p. 110 et suiv.

(2) Voir Antonio Belloni : *Gli Epigoni della Gerusalemme liberata. Con un' appendice bibliografica*. Padova A. Draghi, 1893. Appendice bibl. num. 14, 17, 25, 26, 41, 45, 47, 66, 78, 85, 91, 94.

(3) Voir Guido Pasquetti : *L'Oratorio musicale*, ouv. cit., p. 290, 299 et suiv. On constatera que les Oratorios aussi, à partir d'environ 1663, sont souvent consacrés aux saints.

(4) Pour les tragédies des jésuites, voir plus haut, p. 238 n. 3.

(5) A. Belloni : *Gli Epigoni della Gerusalemme liberata*, p. 24, 25, 26, 215-217.

(6) *Id.*, cap. VI.

(7) In Genova, 1613. Cf. Belloni : *Gli Epigoni*, etc., p. 145.

(8) Voir Guido Mazzoni : *Una singolare lirica sacra* dans *Bibliot. delle scuole ital.*, X, 1.

la littérature sacrée ne renonça certes pas à toutes les habitudes déplorables contractées précédemment. Du moins, ni l'affectation du style, ni l'indécence ne la souillèrent.

Elle se composa, en partie, de textes saints mis à la portée du public. Telles furent les traductions lyriques de Loreto Mattei. Fervent disciple de Marino dans sa jeunesse, il parvint à se dégager de cette influence. Lorsqu'en 1671, il donna son *Salmista Toscano*, personne, depuis environ quatre-vingts ans (1), ne s'était avisé d'imprimer en langue vulgaire l'ensemble des psaumes de David. L'idée parut heureuse, puisqu'en 1700, on avait déjà réédité l'ouvrage six fois (2). Plusieurs contemporains suivirent la même voie. Ils composèrent leurs psautiers, complets ou non. Citons Ange Carminati-Cossali, vers 1678 ; Vincent Capponi, en 1682 ; plus tard, Étienne Conti, Pompée Figari et Ludovic Adimari (1696) (3).

C'est, en outre, Mattei qui, le premier en Italie, fit passer dans sa langue maternelle le *Cantique des Cantiques* (4), exemple imité à deux reprises avant 1750 (5). Il transporta aussi en vers les parties principales du catéchisme, les *Litanies*, le *Rosaire* et les *Hymnes* du bréviaire Romain (6). Pour ce dernier recueil, il avait été devancé, en 1686, par Octave Scarlatini (7).

(1) Voir p. 431 et 432 *Della Storia e della Ragione d'ogni poesia*, vol. II (de Saverio Quadrio).

(2) *Salmista Toscano*. Parafrasi lirica dei Salmi di David. In fine a ciascun de' quali si aggiungono li Gloria Patri egregiamente parafrasati, Aggiungesi in oltre la Parafrasi delli Cantici Biblici, degli Evangelici, di quello de S. S. Ambrogio ed Agostino, e del Simbolo di Sant' Atanasio, con li suoi Gloria Patri in fine a ciaschedun d'essi. Ed anco la Parafrasi delle Parti Principali della dottrina Christiana. Opera nuova e molto ammirabile di Loreto Mattei patritio Reatino. In Trevisi MDCC. — La 2^{me} édit. du *Salmista* est de 1678 : la 3^{me} et la 4^{me}, de 1679 ; la 5^{me}, de 1686 ; la 6^{me}, de 1688.

(3) *Della Storia e della Ragione*, etc., vol II, p. 432, 434 et 436.

(4) *La Cantica di Salomone distribuita in Egloghe* da L. Mattei, in Vienna d'Austria, 1686. — Il y eut, en 1691, une 2^{me} édition.

(5) Voir Antonio Abbruzzese : *Il Cantico dei Cantici in alcune parafrasi poetiche italiane*. Contributo alla storia del dramma pastorale. Trani, Vecchi tip., 1904.

(6) *Hinnodia sacra*, Parafrasi Armonica degl Hinni del nuovo Breviario Romano. Bologna 1689.

(7) *La Cetera della Chiesa per gl' Inni del Breviario Romano*, Parafrasi litterali e mistiche d'Ottavio Scarlatini. In Bologna, 1686. Cf. *Storia e Ra-*

A côté de ces versions, nous placerons des œuvres plus originales où l'on évoque les grands faits du Vieux Testament et des premiers siècles de l'Église. Tels sont de nombreux oratorios, par exemple ceux d'Apostolo Zeno et de Métastase. Caïn et Abel, Abraham et Isaac, Joseph et ses frères, David et Saül, Elie, Achab et Naboth, Tobie, Jézabel, Judith y interviennent. De même, quelques tragédies qui mettent aux prises les chrétiens et leurs persécuteurs (1); des vers lyriques; un poème narratif, le *Terrestre Paradiso* (2): Menzini y suit avec docilité le récit biblique; s'il ajoute des développements, il les conforme à l'esprit du texte sacré, dont il nous donne, pour ainsi dire, une paraphrase et un commentaire.

Ces divers ouvrages peignent Dieu impitoyable envers les méchants. Ceux-ci peuvent accomplir de nombreux attentats sans rencontrer d'obstacles. Mais l'Éternel aura son heure. C'est, en général, sur terre qu'ils seront accablés, après avoir écrasé l'innocence. En tout cas, les descendants paieront pour les ancêtres (3). Au peuple élu les défaillances ne sont pas plus permises qu'aux autres; il doit racheter ses fautes en supportant d'épouvantables fléaux (4). Quant aux vrais justes, s'ils souffrent, c'est que le Ciel veut les éprouver. Mais leur constance ne manque jamais de valoir finalement à ces âmes sublimes la faveur providentielle. Elles n'accueillent jamais le moindre doute sur la justice d'en haut; par suite, elles s'abstiennent de murmurer et attendent avec calme des jours moins douloureux (5).

Une telle vertu ne se trouve que parmi les Hébreux et, plus tard, chez les chrétiens. Les païens n'y inclinent que si, déjà touchés par la grâce, ils ne doivent pas tarder à se convertir.

gione d'ogni poesia, t. II, p. 456. On y voit qu'avant cette version, la plus nouvelle était de 1615.

(1) En particulier, voir *Tragedie Cristiane* del Duca Annibale Marchese Dedicate all' Imperador de' Cristiani Carlo VI Il Grande. In Napoli MDCCXXIX.

(2) Dans les *Rime* de Menzini, t. II. In Firenze, MDCCXXXI.

(3) *Poesie sacre drammatiche* di Apostolo Zeno. In Venezia, MDCCXXXV. Voir *Sisara*, *Nabot*, *David*. — *Opere* di Pietro Metastasio. Volume Unico. Napoli 1882. Voir *La morte di Abele*.

(4) Zeno : *Sisara*; — Métastase : *Ozia*.

(5) Zeno : *Tobia*; — Métastase : *Ozia*, *Isacco figura del Redentore*; — Menzini : *Il Terrestre Paradiso*.

Pour eux, sauf ce cas, l'honnêteté n'est qu'un vain mot. Qui-conque ne reconnaît pour maître ni Jéhovah ni Jésus est l'ennemi du bien (1).

Quelle action pensaient exercer les écrivains qui représentaient Dieu comme un vengeur inexorable et peignaient la voie du salut dangereusement étroite? Espéraient-ils terrifier les catholiques attiédés, mais non encore enrôlés parmi les incrédules? Peut-être.

D'autres fois, les poètes, au lieu de lancer l'anathème, voulaient fournir des preuves, ils s'adressèrent à la raison. Ainsi Lemene, dans son *Dio*, passe en revue, par exemple, les attributs de Dieu et les différents mystères du christianisme (2). Il suit fidèlement saint Thomas d'Aquin; avant chaque sonnet il place un long argument où il rapproche des pensées du célèbre docteur; des renvois indiquent les passages dont il s'inspire. Il bannit tous les termes qui sentent l'École et pourraient effaroucher un grand nombre de lecteurs. De la sorte, il vulgarise la *Somme théologique*.

Avec plus de vivacité, Métastase, en un dialogue d'oratorio, entreprend de démontrer que Dieu est un, parfait, infini, que, s'il ne tombe pas sous les sens, l'esprit, du moins, peut se le représenter (3).

Dans une partie de ses vers, on dirait que Vincent Filicaia veut protester contre l'esprit positif de son temps. Aspirer à comprendre le surnaturel avec des lumières humaines,

(1) Voir, en particulier, dans les *Opere* de Martello, t. II, le *Procolo* et la *Perselide*. Dans l'*Ifigenia in Tauris* l'auteur n'oppose pas, il est vrai, un chrétien à un païen, mais un Grec à un Scythe; le second, incapable de commander à ses appétits; le premier, fidèle au devoir jusqu'à sacrifier, s'il le faut, sa vie à la vertu. Cette différence s'explique, suivant Martello, parce que l'un croit à l'immortalité de l'âme et à la vie d'outre-tombe, l'autre non. Voir aussi la *Betulia liberata* de Métastase et d'une façon générale tous les oratorios de cet auteur et de Zeno. De même, les tragédies de Marchese.

(2) *Dio. Sonetti, ed Hinni*. In Parma, 1726. La 1^{re} édit. est de 1684. Lemene passe en revue les attributs de Dieu, l'œuvre de la création divine, les trois principaux mystères, la nativité de Jésus-Christ, puis son éducation, sa passion, sa mort, précédées de l'adoration des mages, de la circoncision, de la présentation au temple. Ensuite, il montre Dieu triomphant de la mort, du démon, dans la résurrection, dans l'ascension, dans les sacrements, sur l'autel, dans le jugement dernier.

(3) 2^e partie de la *Betulia liberata*.

voilà, selon lui, un vœu chimérique. Au contraire, si l'homme suspend les fonctions des sens et obtient de l'intelligence l'aveu de sa faiblesse, s'il ne se laisse plus guider que par une foi aveugle, alors pour lui les ténèbres s'éclaircissent. Il faut se rendre à Dieu, n'aimer que lui, le considérer comme le bien et la vérité; c'est ce que fait l'auteur (1). Il s'abstrait du monde qui l'environne, il lui semble contempler l'Être suprême. Il ne parle pas, mais il croit entendre; il goûte une paix profonde. Sa pensée ne s'est pas habituée sans peine à ces voyages en des régions jusqu'alors inexplorées d'elle, mais maintenant victorieuse de sa propre faiblesse, voici qu'elle jouit de son triomphe (2). Ayez donc la foi, germe de toutes les vertus, conseille Filicaia. Grâce à elle, vous vous détachez du monde et, bien que sur terre, vous vivrez d'une vie céleste (3).

Chez le Père Cotta (4), on ne trouve pas une telle sérénité. Il s'impatiente contre l'incrédule et discute avec lui. « Point de Dieu ! prétend ce dernier. — Regarde la nature et réfléchis, répond le poète. — Préjugé ! Les propriétés de la matière suffisent pour expliquer l'ordre harmonieux de l'univers. A quoi bon un régulateur ? Si tu tiens à l'idée de Dieu, disons qu'il se confond avec le monde. » Cotta entreprend de démontrer le contraire. D'ailleurs, il ne croit pas l'impie convaincu et le suppose harcelé de remords.

Les poèmes examinés jusqu'ici n'altèrent point la gravité de la religion. On ne peut en dire autant d'autres ouvrages beaucoup plus nombreux. Ils témoignent d'un état d'esprit très différent de celui que nous venons d'analyser. Les uns abusent du surnaturel ; ils font intervenir continuellement le Ciel. Il n'y manque jamais d'user de miracles pour récompenser les bons et punir les méchants. Tels sont divers traités où le Père Segneri, en des pages riches de comparaisons familières et d'anecdotes,

(1) Voir p. 2 des *Rime scelte di Poeti illustri de' nostri tempi*. Parte prima, edizione seconda. In Lucca MDCCXX.

(2) *Id.*, p. 3, 4, 5.

(3) *Id.*, p. 6 et suiv.

(4) *Dio*, Sonetti et Inni del P. Cotta. In Genova 1709. Les pièces auxquelles nous faisons ici plus particulièrement allusion se trouvent reproduites p. 25, 26, 27, 30, 31, 32, 33, 34, 35 des *Rime scelte* indiquées plus haut.

s'attache à prouver et à lier logiquement les vérités essentielles du catholicisme (1). De même, les quarante récits où un autre jésuite, le Père François-Antoine Massola, raconte des prodiges accomplis par les anges au profit de chrétiens qui les vénéraient dévotement (2). Mentionnons aussi un grand nombre d'oratorios. A partir d'environ 1663, aucun nom sans doute du calendrier catholique ne manqua d'être célébré dans une composition de ce genre, tant moines et religieuses en écrivirent pour les fêtes de leurs couvents. Parmi les saints, les uns n'eurent, pour ainsi dire, jamais de contact avec les hommes : ils traversèrent la vie en priant ; on a pu les comparer à la colombe de Noé qui ne trouva pas un pouce de terrain assez propre pour s'y reposer. Ceux-là, on en fit des êtres métaphysiques, n'ayant plus rien d'humain. Des visions horribles les assaillent, des démons cruels les circonviennent ; ils ont aussi comme ennemis les Sens, le Respect humain, la Luxure, abstractions personnifiées. D'autres, au contraire, méritent l'épithète d'actifs. Leur jeunesse au milieu de leurs compagnons de libertinage, leur repentir, leur pénitence, leur mort édifiante, leur glorieuse apo théose : voilà de quoi l'on entretient le public (3).

Si l'on peut attribuer une valeur éducative aux oratorios de la deuxième catégorie, lira-t-on sans rire l'*Anacreonte Cristiano* (4), œuvre d'un jésuite qui se dissimula sous le pseudonyme de Presepio Presepi (5). Un exemple montrera comment

(1) Surtout dans *Il Cristiano Instruito nella sua legge*. Ragionamenti morali dati in luce da Paolo Segneri della Compagnia di Gesù. Firenze 1686.

(2) *Angioli in moto, ovvero Racconti di prodigi e di gratie operate dai S. S. Angioli a pro de' loro divoti*. Genova 1687. — Voir G. B. Marchesi : *Per la Storia della novella italiana nel sec. XVII*. Roma 1897 (p. 164.)

(3) *L'oratorio musicale*, de Pasquetti, ouv. cité, p. 301 et suiv.

(4) In Firenze, 1711.

(5) Dix ans auparavant avait paru *Anacreon Recantatus, sive Anacreontis odae per totidem Palinodias ad honestiorem sensum accommodatae* a Carlo de Aquino Soc. Jesus. Romae typis Antonii de Rubeis. MDCCL. Voici comment le Père jésuite se sert des cadres du poète grec pour exposer des idées bien étrangères, certes, à celui-ci. Il développe, par exemple, avec des prétentions austères, ce mot que l'Écriture attribue aux sots : « Bu vons et mangeons ; demain, en effet, nous mourrons. » Il loue les buveurs d'eau, expose la laideur et les conséquences de l'ivrognerie ; il vante l'utilité du chocolat pour les hommes de lettres, ou pour les vieillards ; il rappelle à ceux-ci l'exemple de Silène, pour les détourner de la mollesse. Au lieu de commander à un peintre ou à un sculpteur,

il transforme les thèmes de l'écrivain grec. On se rappelle les vers gracieux où parle une colombe porteuse d'un billet galant d'Anacréon. Le poète lui a promis la liberté ; mais elle aime mieux rester auprès de lui. Elle est si heureuse ! elle se nourrit du pain qu'elle arrache de ses mains, il lui donne à boire du vin qu'il a goûté d'abord ; sur sa lyre, elle se couche et sommeille. Chez l'auteur italien, l'oiseau n'est plus messager d'amour. Presepio lui a confié une lettre pour le divin enfant ; il y raconte que, la nuit dernière, lui est apparu un revenant sorti des grottes infernales. Ce fantôme l'a menacé de l'emporter avec lui, s'il continuait à chanter les louanges du fils de Marie. Le religieux a crié très fort : « Jésus », et n'a plus rien vu (1).

Dans un des petits drames qu'il a composés (2), Presepio imagine un prodige d'un autre genre. Les bêtes célèbrent la naissance de l'Homme-Dieu en répétant chacune le cri dont la nature l'a dotée. On entend ainsi tour à tour le poulain, le bœuf, le coq, le rossignol, le corbeau, imités par les collégiens qui jouent la pièce. Voici, en outre, comment Presepio donne parfois une forme concrète aux maximes qu'il veut inculquer à son auditoire. S'agit-il d'exprimer qu'avec l'assistance du Christ, on est sûr de fuir les fautes graves ? Il produit sur la scène des bergers de Béthléem. Leurs campagnes sont désolées par un horrible dragon. Mais un d'entre eux possède un bouclier, cadeau de la Sainte Vierge elle-même ; le nom de Jésus s'y trouve écrit. Pour se débarrasser du monstre, on lui oppose le précieux talisman : l'effet est immédiat (3). Ailleurs, Presepio cherche à rendre sensible cette idée : si Dieu descendit sur terre et y mourut crucifié, c'est pour transformer la situation des fils d'Ève. Aux yeux du spectateur s'offre un être moitié homme, moitié bête. Sous l'influence de Jésus, il perd

comme faisait Anacréon, de reproduire Bathylle, ou l'Amour, il engage les artistes à graver sur un vase d'or un banquet eucharistique ou à faire vivre sur une toile les traits de la Sainte Vierge. (In Oden 6 ; in O. 19, 39 ; 26 ; 54, 38, 17, 28).

(1) Ode IX de Presepio. *Lettera al S. Bambino Gesù, inviata per mezzo d'una colomba.*

(2) *La S. Infanzia di Gesù Cristo in teatro, Rappresentazioni, e Trattamenti Drammatici.* In Firenze, 1713. Voir le *Tratt.* qui suit la *Rapp.* 10.

(3) *Rapp.* 5.

les attributs corporels qui le rapprochaient de la brute (1).

Comme les œuvres précédemment citées, certains poèmes font un usage perpétuel du merveilleux, mais, en outre, ils recherchent la délicatesse jusqu'à efféminer la religion qu'ils énervent. Tel est le *Rosario* (2) de Lemene. En lisant ce livre, on se sent pris de vertige. L'écrivain a distillé trop de fleurs dont le parfum capiteux provoque une sorte d'ivresse. Il accomplit ce tour de force de commenter le *Rosaire* uniquement à l'aide de madrigaux et de sonnets, où interviennent le lis et surtout la rose. Soit, par exemple, le premier mystère joyeux. La scène se passe au mois des roses. Marie écoute avec des rougeurs modestes les paroles de l'ange ; on croirait une rose. Le messager dit : « Tu trembles, ô vierge, comme la rose au souffle hyperboréen ; mais écoute la parole de Dieu et chasse désormais ce froid importun, car déjà s'exhale une brise sainte qui te restaure comme le zéphyr restaure la rose. » Au langage de Gabriel, Marie se tait, mais, avec une rougeur divine, des roses fleurissent sur ses chastes joues. Puis elle répond, en ouvrant une lèvre de pourpre qui semble une rose vermeille : « Je me rends à mon maître ! » O prodige ! lorsqu'elles se découvrent sur le visage de Marie, que confond l'annonce de sa grandeur, les roses des rosiers s'enorgueillissent ; mais comme la Vierge se déclare la simple servante du Seigneur, elles deviennent plus humbles que l'humble violette. Marie, unie au Saint-Esprit, c'est l'hymen de la rose et du lis, et l'on demande au divin époux si, dans les champs célestes, sont aussi purs les troènes dont se blanchit l'aube, ou aussi belles les roses dont se pare l'aurore.

Quand on parcourt le *Jesus Puer* (3) du Père Ceva, on s'explique la sympathie de ce jésuite pour l'auteur du *Rosario*. L'un ne voyait la Vierge qu'entourée de fleurs ; à l'autre la sainte famille apparaît dans un cadre champêtre et idyllique ; tous les deux semblent étrangers aux grands sentiments et aux

(1) Rapp. 1.

(2) *Rosario di Maria Vergine. Meditazioni poetiche* ; à la suite de *Dio* dans l'édition précédemment indiquée. La première édit. est de 1692.

(3) Mediolani 1690. La 4^{me} éd. est de 1704, suivie d'autres en 1718, 1720, 1732. En outre, l'œuvre fut imprimée avec les divers poèmes de Ceva en 1728. — La 19^{me} leçon de G. B. Cereseto est consacrée au *Jesus Puer*, dans la *Storia della poesia in Italia*. Milano, 1857.

émotions profondes, ils recherchent plutôt la mignardise que la majesté. L'œuvre n'est qu'une série de tableaux. Le premier nous représente les pauvres habitants de Nazareth, inquiets du sort de Jésus et de sa mère, partis en Égypte. Beaucoup se trouvent sur les bords d'un étang où Marie avait l'habitude de se joindre aux autres femmes du pays ; c'est là qu'elle lavait les langes de son jeune enfant. Un oiseau, retourné aux premiers jours du printemps, va et vient, se posant sur les épaules des jeunes filles. Il voudrait faire entendre qu'il a vu les voyageurs, qu'ils sont en vie, que leur retour est proche ; mais personne ne comprend ce langage. A côté de cette scène ingénieuse, en voici une autre avec une portée morale. Trois enfants, dans un bocage écarté, lancent pierres et mottes de terre pour faire tomber un nid de rossignol. La Vierge leur apparaît, les tance maternellement, et les renvoie en leur donnant à chacun un baiser et une pêche. Dans le livre II, un ange a cette gracieuse attention de l'arrêter, elle et ses compagnons, pour leur servir, dans un petit bois, un repas frugal. Quand on les annonce aux Nazaréens, ceux-ci sont occupés par les vendanges. Ils se portent à la rencontre des arrivants, avec les mains chargées de cadeaux. A Jésus est destinée une magnifique grappe de raisin, au milieu de laquelle il fait miraculeusement surgir un épi de blé. Tout à l'heure, nous assisterons à une sérénade offerte à Joseph par des musiciens réunis sous ses fenêtres (1). Au nombre des villageois les plus empressés auprès de la sainte famille, se trouve une bergère à la fleur de l'âge. Attirée vers l'enfant comme par un charme irrésistible, elle voudrait voir Joseph et Marie se reposer, ne fût-ce qu'une nuit, sous le toit de ses parents. Elle obtient du moins de donner un baiser à Jésus. En récompense de son enthousiasme, elle devient la plus belle fille du village, et elle-même, se mirant en une fontaine, ne peut se reconnaître. Alors plusieurs de ses amies courent vers les mêmes eaux auxquelles on attribue maintenant une vertu miraculeuse, mais leur espoir est déçu (2).

(1) Dans leurs rangs, l'auteur a glissé quelques poètes religieux de la fin du xvii^e siècle, entre autres C. M. Maggi et Lemene.

(2) A côté de naïvetés du même genre on rencontre parfois le grotesque. Ainsi, une fête étant donnée en l'honneur des enfants massacrés par Hérode, le diable y apparaît déguisé en femme. Il ne mêle pas seu-

Contrairement au Père Ceva on ne pourra reprendre P.-J. Martello (1) pour la mièvrerie et la puérilité. Mais, si l'on en juge par son poème sacré, il pratique une piété sensuelle et raffinée. C'est, nous dit-il, dans les yeux divins qu'elle s'allume. En les considérant, Marie-Madeleine a, d'après le poète, ouvert son cœur au repentir (2). Loin d'eux, saint Jean l'Évangéliste perd toute joie (3).

Une sorte de mysticisme du même genre se relève dans un certain nombre de sonnets de Pétrarque, spiritualisés à la fin du xvii^e siècle par Octavien Peprignani (4).

Tant de mignardise et de subtilité, des miracles en telle multitude, étrange moyen, dira-t-on, d'attirer à soi ceux des Italiens dont le présent livre a plus haut étudié les tendances : esprits positifs qu'on ne pouvait séduire à moins de leur offrir les découvertes de l'expérience et les conclusions du raisonnement ! S'ils venaient, par hasard, à connaître les œuvres de Presepio et de ses émules, croyons-le, ils riaient ou s'indignaient. Mais est-ce bien aux savants et aux érudits qu'on songeait à plaire avec ces fantaisies ? Sans doute, non. On s'adressait d'abord aux enfants et aux âmes simples dont le zèle dévot pour les anges et les saints naissait ou se ravivait au récit et à la vue des prodiges attribués à ces puissants personnages. On songeait aussi aux chrétiens qui, désireux de mener une existence facile, et ennemis de l'austérité, se seraient peut-être éloignés de l'Église si elle leur fût apparue comme une marâtre sévère et

lement ses larmes à celles des assistants, il excite habilement les mères contre Jésus : si le roi des Juifs n'avait pas eu à redouter le fils de Marie, il n'aurait pas ordonné cette grande tuerie ; qu'on se venge donc sur l'enfant cause de tout le mal !... Le péril devient déjà menaçant pour Jésus, lorsque, ne dissimulant plus assez bien ses cornes, le perfide conseiller se dénonce lui-même. Alors, parmi les femmes, les unes s'enfuient, les autres poursuivent le diable en lui lançant des pierres ; le spectacle, de tragique, devient comique ; peu s'en faut que Marie elle-même n'éclate de rire.

(1) Dans *Versi e Prose*, ouv. cité ; mais, déjà en 1707, avait paru à Bologne le poème *Degli Occhi di Gesù*.

(2) *Id.*, livre II.

(3) *Id.*, livre IV.

(4) Voir *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXVII, p. 351, sur cet ouvrage qui a pour titre *Sonetti del Petrarca esaminati nell' Accademia de' Filer-giti di Forlì ridotti al morale da Ottaviano Peprignani, segretario della detta Accademia*. In Forlì, 1716.

prête à frapper. On leur peignit la religion toute aimable et souriante. Sans doute, on fait intervenir le diable en personne et on met les humains en garde contre ses embûches, mais telle est la complaisance de Dieu et de ses saints, qu'il suffit de les invoquer pour obtenir leur aide immédiate et toute puissante. Le pécheur ne doit ni se décourager, ni trembler de peur : les voies du salut lui sont toujours facilement accessibles.

Telle est l'impression que laissent des nouvelles, des oratorios, des pastorales, des « Anacréon et des Pétrarque rechantés », des poèmes narratifs. Elle ne se trouve pas affaiblie quand on parcourt les recueils lyriques où C. M. Maggi et L. Adimari, par exemple, nous révèlent leurs sentiments intimes. La piété du premier est calme et confiante. Il n'a jamais cessé de croire ; mais, durant sa plus verte jeunesse, il s'est laissé prendre aux frivolités d'une existence mondaine. Quand a sonné l'âge mûr, il s'est ressaisi (1). Certes, il souffre de son long égarement (2) ; il n'aurait jamais cru que tant d'amertume suivit la douceur goûtée dans le mal. Mais il ne se consume pas en de mortelles alarmes ; son repentir se tempère par la joie d'être enfin désabusé (3). Désormais, aucune pensée frivole ne lui dissimule plus son Dieu ; il vit avec lui, il le voit à chaque minute dans la nature (4), dont tous les phénomènes lui semblent manifester une Providence qui veille sur les choses et les êtres. Le spectacle lui-même de la douleur ne parvient pas à entamer sa foi robuste (5) ; si l'homme souffre, c'est que le Ciel veut éprouver sa constance et la raffermir. D'ailleurs, le remède est à la portée de tous : pour sentir un soulagement, les infortunés n'ont qu'à faire appel à Dieu comme à un confident, un soupir suffit pour l'invoquer, il est toujours prêt à y répondre.

Moins fortuné que Maggi, Ludovic Adimari (6) n'a pas encore

(1) *Rime varie* di Carlo Maria Maggi Accademico della Crusca. In Firenze, MDCLXXXVIII, p. 7, 41, 43.

(2) *Rime varie* di Carlo Maria Maggi, p. 8, 34.

(3) *Id.*, p. 17, 48, 40.

(4) *Id.*, p. 23, 132.

(5) *Id.*, p. 65, 93.

(6) *Poesie sacre e morali* di Lodovico Adimari nobile patrizio Fiorentino Gentiluomo della Camera del Sereniss. di Mantova, e Accademico della Crusca. In Lucca, MDCCXI. — Sur l'auteur voir *La Vita e le Opere di Lodovico Adimari* da Dino Provenzale. Rocca S. Casciano. Cappelli, 1902.

trouvé la paix de l'âme ; des liens solides continuent à le rattacher aux plaisirs terrestres. Tout son mal vient de deux beaux yeux (1). Il était si jeune quand il devint leur esclave, qu'on ne peut, croit-il, lui tenir rigueur de sa faiblesse (2). Avec l'âge, il a compris sa faute, et décidé de la racheter (3). Il se répète chaque jour la nécessité d'un changement complet et définitif (4), mais il ne peut s'y résoudre. En réalité, il est trop porté à croire la miséricorde divine inépuisable.

II

Beaucoup d'Italiens s'imaginaient donc que la route qui conduit au Paradis est délicieusement fleurie et sans la moindre aspérité ; à chaque instant, l'œil y contemple des prodiges dont l'esprit n'est jamais las. On pourrait presque ajouter qu'ils peuplent ce chemin de bergers.

On sait qu'en 1690 fut fondée, à Rome, l'académie des Arcadiens (5) qui, bien vite et durant un siècle, compta parmi ses membres quiconque dans la péninsule écrivait en prose ou en vers. Elle fut pastorale. Les sept séances officielles se tenaient, chaque année, en un lieu auquel on conserva toujours un

(1) *Poesie sacre e morali*, p. 5.

(2) *Id.*, p. 7.

(3) *Id.*, p. 2.

(4) *Id.*, p. 16, 25, 26, 27, 28, 29.

(5) Sur la fondation, le but, les progrès de l'Arcadie, voir *L'Arcadia* del Canonico Gio. Maria Crescimbeni custode della medesima Arcadia di nuovo ampliata e pubblicata. In Roma. 1714 ; — *L'Arcadia* de Morei, dans *Le tre Arcadie, ovvero Accademie Pastorali* di Messer Jacopo Sannazzaro, del canonico B. Menzini, del Sig. Abate Michel Giuseppe Morei, raccolte per la prima volta. In Venezia, 1745 ; — plusieurs opuscules réunis à la suite de l'ouv. de Crescimbeni *La Bellezza della Volgar Poesia*. In Venezia MDCCXXX. Ce sont *Breve notizia dello stato antico e moderno dell' Adunanza degli Arcadi. Racconto della funzione fatta nel getto della prima pietra nel fondamento del nuovo teatro. Descrizione del nuovo teatro degli Arcadi. Imprese delle colonie e delle Rappresentanze Arcadiche disposte per ordine cronologico. Ristretto dell' Istoria della celebre adunanza degli Arcadi. Vita di G. M. Crescimbeni scritta da F. M. Mancurti... col racconto de' Fatti memorabili della Ragunanza degli Arcadi* ; — les odes *Costume degli Arc. et Promulgazione delle leggi d'Arcadia*, ainsi que la vie de Guidi (p. 17 et suiv.), dans *Poesie d'Alessandro Guidi con la sua vita descritta da G. M. Crescimbeni*. Napoli. MDCCCLXXX. — *L'Arcadia* de I. Carini, ouv. cité.

Sur le rôle des jésuites en Arcadie, voir t. III, chap. 84, de Settembrini : *Lezioni di letterat. ital.* Napoli, 1872.

caractère champêtre, le *Bosco Parrasio*. Pour marquer entre les membres une parfaite égalité, on leur attribuait idéalement le même degré de fortune ou plutôt de pauvreté. Dans ce but, on opéra entre eux un partage fictif de la contrée grecque nommée Arcadie. Chacun reçut trois arpents de terre et dut ajouter à son nom de berger celui de cet étroit domaine.

Dès l'origine, des rieurs se moquèrent d'un tel travestissement. « Où sont vos troupeaux, disaient-ils ? Où les menez-vous paître ? Leur toison serait-elle, par hasard, en or et les cachez-vous par crainte d'être dépouillés d'une si opulente richesse ? Les percepteurs publics auxquels on en parle sans cesse s'étonnent de ne toucher aucune taxe. » (1). Plus tard, en 1712, Gravina s'irritait que la société qu'il avait contribué à fonder attachât trop d'importance « à des usages et à des titres de mascarade » introduits au début pour plaisanter (2).

Le fait est que les Arcadiens manifestaient une tendance exagérée à revêtir êtres et choses du déguisement à la mode. Ils n'oublièrent pas la comparaison traditionnelle de Dieu avec le bon pasteur ; ils firent du chrétien coupable une brebis insensée qui, fugitive, s'en va de rocher en rocher, pour se rassasier d'une herbe vénéneuse ; elle s'égare en des repaires de bêtes sauvages et va succomber, quand arrive son gardien parti à sa poursuite (3). Un poète se représentait les âmes, au jour du jugement dernier, comme un immense troupeau, où les réprouvés étaient d'exécrables boucs (4). Un autre disait à Dieu : « Admets dans ton bercail mes volontés et mes désirs. Use tantôt de la voix, tantôt de la houlette pour les ramener à toi, et les défendre contre la dent du loup (5) ». Jusqu'ici Dieu était le berger. Voilà que Jésus crucifié se transforme en un agneau qu'une ourse a déchiré sans lui arracher une plainte (6). Ailleurs, la Vierge devient une brebis que saint Joseph garde en un pātu-

(1) *Prose degli Arcadi*, t. I, p. 352. In Roma 1718.

(2) *Opere scelte*, éd. cit. *Della Divisione d'Arcadia*.

(3) *Rime d'alcuni illustri autori viventi*. In Venezia, MDCCXXXIX, p. 488, 272. — *Rime scelte di Poeti Illustri de' nostri tempi* ouv. cité, 1^{re} partie, p. 20 ; 2^{me} partie, p. 126.

(4) *Rime scelte*, t. I, p. 147.

(5) *Rime degli Arcadi*. In Roma, 1716, T. I, p. 27.

(6) *Scelta di Sonetti e Canzoni de' più eccellenti Rimatori d'ogni secolo*, parte 3^a. In Venezia 1739, p. 279.

rage de lis (1). Enfin, veut-on exprimer que saint Thomas d'Aquin se distingue entre tous les docteurs comme un adversaire des plus redoutables pour les hérésies? On le change en un bœuf qui lève fièrement les yeux au ciel et, de son pied, sème la poussière au vent. Il dépasse de la tête les congénères qui l'entourent, lance enfin de tels mugissements que les fauves du voisinage s'exilent au plus profond des forêts (2).

Au tour de la patrie. L'Italie, champ de bataille où guerroient des rivaux furieux, est une brebis qu'un lion enlève malgré ses bêlements désespérés. Mais lui-même voit bondir une bête étrangère qui lui dispute sa proie. Celle-ci, résignée, attend la mort (3).

Quant aux poètes, auteurs de ces travestissements, ils se donnent ou on leur prête des airs de bergers dans les emplois qu'ils remplissent, et les états de fortune qu'ils traversent. L'un trouve en son commerce avec les muses un répit aux tracasseries de sa charge judiciaire. Sous sa plume, les plaideurs se métamorphosent en hiboux et en chouettes qui troublent la paix de son humble cabane. Son vœu est d'échapper à leurs poursuites pour tremper ses lèvres dans les eaux pures où boivent ses agneaux, pour se retrouver en compagnie de Virgile, pour se nourrir de châtaignes et de lait (4). Un chapelain secret du pape Innocent XI, bénéficiaire de la basilique du Vatican, s'appelle un ministre de Pan, il est sensé faire paître son troupeau sur le mont Palatin (5). Un homme de lettres infortuné implore la bienveillance de l'empereur Charles VI. Il se donne les traits d'un berger que ses chants avaient jadis rendu célèbre sur les bords du Danube. Un nuage obscur s'est épaissi et a crevé; un vent de tempête a soufflé, dispersant les moutons du malheureux et le ruinant (6). Ailleurs, on désire exprimer que, dans sa jeunesse, l'Arcadien Malatesta Strinati recherchait la compagnie des gens cultivés, tandis que maintenant le monde lui inspire

(1) *Poesie scelte* dell' abbate Carlo Innocenzo Frugoni. Brescia MDCCCLXXXII, t. I, p. 227.

(2) *Rime* dell' avv. G. B. Felice Zappi (avec beaucoup de vers de poètes contemporains). In Venezia 1757. Parte 2^a, p. 83. S. *Giuseppe pensa abbandonare la sposa gravida senza sapere il mistero*.

(3) *Id.*, p. 132.

(4) *Rime* degli Arcadi, t. II, p. 50.

(5) *Rime* degli Arcadi, t. V, égl. de F. O. Fabbri, *Veglia de' pastori*.

(6) *Id.*, t. II, p. 376.

une invincible horreur. On écrira que, volontiers, il guidait autrefois son troupeau vers les tendres herbes et prêtait l'oreille aux airs rustiques de Montano. A l'heure actuelle, il fuit les champs les plus verts et les plus fleuris, il nourrit ses brebis d'épines et de chardons, les sons du chalumeau l'importunent; négligé dans sa parure, il revêt des habits que souille la fange (1).

Des allégories de ce genre abondent dans le roman où Crescimbeni (2) expose le but, les lois, les origines de l'académie dont il fut le premier *custode* ou président. On les relève souvent aussi dans les églogues dont il y eut, après 1690, une grande floraison, et qui traitèrent surtout des sujets de circonstance, en des pièces dont les détails sont invraisemblables et l'ensemble fastidieux. Pour célébrer les puissants personnages dont elle voulait conquérir ou garder les bonnes grâces, pour marquer sa joie d'un événement national ou local, pour honorer les saints au jour de leur fête, pour dire un dernier adieu à ses membres depuis peu décédés, l'Arcadie, à Rome ou dans ses colonies, faisait monter sur le théâtre consacré à ces exercices un ou deux parmi ses bergers. A eux de traduire sous une forme pastorale les sentiments de toute l'assemblée.

Celle-ci, en les voyant apparaître, pouvait se demander : « Lequel des quatre ou cinq cadres consacrés vont-ils adopter ? » La méthode d'exposition était, en effet, peu variée (3). Au premier abord, elle pourrait sembler empruntée à Théocrite et à Virgile. Elle dérive d'eux, mais le plus souvent de façon assez indirecte et par trop, maladroite.

Une églogue du maître latin représente deux jeunes satyres surprenant Silène endormi dans un antre; ils le contraignent à chanter. Cette idée de prêter la parole à une divinité champêtre séduit quelques Italiens. Mais ils transforment complète-

(1) *Id.*, t. IV, p. 199 et suiv.

(2) *L'Arcadia*, ouv. cité.

(3) On trouve un souvenir du cadre des égl. 7 et 8 de Virgile dans l'*Almauro* de A. Tommasi (*R. d. Arcadi*, t. VII). — Quelques pièces empruntent leur cadre à la 7^{me} églogue de Calpurnius. (*Id.*, t. VIII, égl. de Crescimbeni récitée en 1712. *Id.*, t. XIV, égl. de Moronte per il Natale. *Commentario e Canzoniere* di Pierjacopo Martello, p. 166). — Le cadre des *Thalysies* de Théocrite se trouve parfois (*R. degli Arcadi*, t. V, *Veglia de' pastori*. *Id.*, t. VI, égl. de Dalete Carnasio; égl. de Elviro Triasio. — *Poesie scelte* dell' ab. C. J. Frugoni, t. II, p. 381, 410).

ment les données de Virgile. Chez l'un (1), le maître de Bacchus est appesanti par le vin et juché sur son âne qui le porte au milieu de villageois moqueurs et outrageants. Qui le croirait ? L'ivresse ne l'empêche pas de trouver des accents bien appropriés pour célébrer le doge de Venise. Un autre (2) poète suppose que, parti à la recherche d'une brebis égarée, il a fini par échouer près d'une grotte où un faune émerveillait toute une troupe de curieux, en célébrant les mérites d'un jeune légiste, neveu du pape. Un troisième (3) supprime l'ancre. Il se transporte à l'époque où Syrinx fut métamorphosée en un roseau. Avec celui-ci Pan fabrique une flûte qui sera, dit-il, l'instrument préféré des bergers d'Arcadie. Et il prophétise la suite des faits dont se composera l'histoire de cette peuplade, jusqu'au jour où, comme ressuscitée à Rome, elle y trouvera l'efficace appui du pape Clément XI. Virgile avait, il est vrai, employé quelques vers à louer Gallus ; mais au milieu d'histoires merveilleuses sans autre rapport entre elles que leur caractère érotique, et après un résumé de la formation du monde, suivant les épicuriens. Elle ne lui appartient pas, cette manière de raconter des légendes mythologiques, pour y souder l'éloge d'un personnage contemporain.

Avec la même liberté mais aussi les mêmes abus, les Arcadiens imitèrent les églogues où deux pâtres commencent par échanger des injures, puis se lancent un défi, déposent des enjeux, choisissent un juge et luttent en un chant dialogué. L'occasion leur est enfin donnée de satisfaire leur antipathie. Dès les premiers vers, ils ne se reprochent rien moins que des actes fort vilains. Jusqu'au bout, leur ton se ressent de l'animosité qui les enflamme. En général, au contraire, les bergers italiens du XVIII^e siècle ne profèrent aucune parole malsonnante. Malgré leur déguisement, ils ne peuvent oublier leur habituelle politesse ; le plus souvent, leur discussion est tout à fait amicale. Un berger refuse de chanter, bien qu'on l'en prie ; il objecte la température trop froide, l'insuffisance de son talent (4). Un autre cherche le pasteur qu'on a désigné pour

(1) *Rime scelte* di Poeti illustri de' nostri tempi. Parte 2^a, p. 254.

(2) *Rime degli Arcadi*, t. VIII, p. 9, égl. de E. Manfredi.

(3) *Rime degli Arcadi*, t. I, p. 348, égl. de Uranio Tegeo.

(4) *Poesie scelte* dell' abate C. I. Frugoni, t. II, p. 364, 372, 377, 410.

dialoguer avec lui; ne le trouvant pas, il s'impatiente et lui adresse des propos un peu vifs, quand il le voit enfin se présenter (1). Le nouvel arrivé s'emporte, la querelle est bientôt calmée; on n'en trouvera pas trace dans le reste de l'œuvre. Parfois aussi (2), on se donne à soi-même un adversaire : on commence un monologue, on croit surprendre une moquerie chez un assistant, on l'interpelle avec aigreur, il répond sur le même ton, mais on tombe vite d'accord et tous deux unissent leurs efforts pour célébrer l'événement du jour. C'est, en effet, un des caractères de ces chants alternatifs d'Arcadie. Les interlocuteurs n'opposent pas leurs préférences; ils sont en communion d'idées : ils louent les mêmes personnes, ils déplorent les mêmes événements, leurs couplets diffèrent par quelques mots.

Quand, par hasard, le poète suit de plus près la manière spéciale à Théocrite et à Virgile, son œuvre devient ridicule. Après s'être annoncé comme désigné par le *custode*, pour célébrer devant les académiciens réunis tout exprès les vertus d'un doge de Venise ou les mérites littéraires de divers poètes défunts, comment soutenir qu'on est gardien de troupeaux, affirmer qu'on vit de laitage et surtout se donner un air rustique, en se blâmant mutuellement d'avoir volé un chien ou quelques moutons (3) ?

Ces pièces de circonstance semblent s'éloigner encore plus de la vérité si l'on considère que la nature en est absente, que les troupeaux n'y apparaissent pas, ou peu s'en faut. D'ailleurs, jamais les bergers n'y exercent leur métier ou même n'en parlent. Ils n'ont pas de caractères propres, alors même qu'étant deux, ils pourraient se faire valoir l'un l'autre par contraste. Tantôt ils récitent, sur le même ton, des couplets également incolores; tantôt l'un interroge, l'autre satisfait la curiosité du premier. On croirait lire un manuel par demandes et par réponses. A notre connaissance, une seule exception à cette règle : l'églogue où Pierre-Jacob Martello, père d'un

(1) *Rime degli Arcadi*, t. X, *Egl. per l'adunanza tenuta dagli Arcadi sull'esaltazione del Serenissimo Pietro Grimani*.

(2) *Rime degli Arcadi*, t. XIV, égl. de Nivildo et Adimanto.

(3) *Rime degli Arcadi*, t. VI, églogue d'Ateste; t. X, égl. d'Ormino et Eupalte; t. X, égl. de Nivildo et Polimedonte.

malheureux fils mort prématurément, prie un chevrier de forcer ses bêtes à respecter la tombe du petit Osmin. Il s'entend adresser des réparties égoïstes et triviales, qui font de ce rustre un être bien réel (1).

Il y eut aussi des élogues didactiques (2); enfin, on en consacra parfois à l'amour (3). Qu'on lise les unes et les autres, ou qu'on parcoure celles que nous avons jusqu'ici examinées, on ignore quelle différence, suivant leurs auteurs, sépare dans la vie intime les bergers et les hommes de la ville. En effet, la poésie pastorale n'est malheureusement pas seule alors à célébrer les personnages remarquables par leurs fonctions, leurs talents, leurs aïeux, à vulgariser la science, à chanter une femme sur le ton des pétrarquistes.

Si nous considérons, au contraire, non pas des pièces relativement longues et pour la plupart dialoguées, mais un certain

(1) Page 76 du *Commentario e canzoniere* (*Opere*, t. VII).

(2) Voir plus loin, p. 328.

(3) Voir *Rime degli Arcadi*, t. I, p. 234; t. XI, égl. d'Ormido; égl. de Nivildo; t. XII, sonnets d'Idalce Trofeo; t. XIV, p. 227; — *Rime scelte*, t. II, p. 266; — *Rime dell' avv. Zappi*, t. I, p. 209; t. II, p. 7, 62; — *Rime d'alcuni illustri autori viventi*, p. 146, 328, 329, 364, 471, 565; — Frugoni: *Poesie scelte*, t. II, p. 389; t. IV, p. 4. Dans ces pièces, divers bergers vantent le lieu de leur séjour, grotte ou non, à quelque Philis; ils engagent celle-ci à venir les retrouver; ils lui promettent maint cadeau rustique; ils se peignent minés par le chagrin, eux pour qui tant d'autres femmes, s'ils voulaient, seraient moins rigoureuses. Mais comment cesser d'aimer cette charmeuse qui exerce sa puissance sur la nature entière? Où elle pose le pied, l'air devient plus pur, l'herbe plus touffue, les fleurs plus parfumées, le jour plus clair. Tandis qu'ils analysent leurs sentiments, ces amants infortunés emploient volontiers des comparaisons rustiques, dont ils doublent et triplent le premier terme. (Voir *Rime degli Arcadi*, t. XIV, p. 227; — *Rime dell' avv. Zappi*, t. II, p. 62; — *Rime scelte*, t. II, p. 266). Il s'agit de comparaisons du type suivant: « Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres, || Arboribus venti, nobis Amaryllidis irae » (Virgile, *Bucol.* III).

Ce procédé, dira-t-on, ces thèmes sont d'origine antique. Sans doute, mais, dans la péninsule, ils étaient devenus presque traditionnels, depuis que le *xv^e* et le *xvi^e* siècles les avaient rendus italiens. Dorénavant, on pouvait les trouver dans les œuvres de poètes n'ayant lu ni Théocrite, ni Virgile. Voir *Poesie Pastorali e Rusticali* raccolte ed illustrate con note dal dott. Giulio Ferrario. Milano 1808.

Il y eut aussi au *xviii^e* siècle un petit nombre de sonnets dit *Polifemeschi* (voir *Scelta di Sonetti e Canzoni*, p. 253 et suiv.). On ne peut dire s'ils ont été imités d'Ovide, *Métamorphoses*, livre II, ou de Marino p. 97-109 de *La Lira* Rime del Cavalier Marino. Parte prima. In Venetia, MDCLIII.

nombre de tableaux gracieux contenus, en général, dans des sonnets, nous connaissons l'idéal que concurent de la vie pastorale quelques Italiens de la même époque. On ne saurait le confondre avec celui de Théocrite et de Virgile. Les bergers de ces derniers, surtout ceux du poète grec, sont de véritables hommes : ils souffrent, ils gémissent, ils connaissent la rivalité, ils éprouvent des aversions, ils sont médisants, le bien d'autrui les tente, ils s'emportent contre leurs troupeaux. Quelle vie mène, au contraire, le berger d'Arcadie, tel qu'on nous le dépeint parfois ? A la belle saison, il se lève avec l'aurore ; le long d'un clair ruisseau, il appelle en sifflant les pinsons ; ou tâche de prendre au piège quelque rossignol, ou cueille des fleurs. Il arrive en une prairie que couvre l'herbe la plus tendre ; il s'étend au pied d'un arbre touffu et, de loin, surveille ses brebis dont, en général, il ne sera plus question. Il goûte silencieusement le plaisir de respirer l'air pur, ou bien contemple le ciel et rêve jusqu'au moment où arrive la bergère qu'il aime. Alors, tantôt c'est elle qui chantera leurs naïves amours (on nous le dit du moins, sans nous répéter ses paroles) ; lui, l'accompagne de ses pipeaux rustiques ; tantôt Cloris tresse des guirlandes, tandis que lui sait, affirme le poète, trouver des accents éloquents pour dépeindre sa flamme. Ou bien, ils se regarderont dans le miroir de l'onde pour échanger ensuite des madrigaux. Mais leur tête-à-tête prend bientôt fin ; voici venir des compagnons qui, eux aussi, ne demandent qu'à s'asseoir à l'ombre, pour y goûter le frais. On joue. A quels jeux ? Jamais on ne nous les décrit, mais on joue, et surtout on fait des bouquets, on forme des rondes, on raconte des historiettes qu'on ne nous transcrit pas ; le temps passe ainsi sans trouble. Au déclin du jour, on se sépare, chacun retourne à sa bergerie, en se distrayant avec les sons de quelque instrument champêtre. Le soir, on se retrouve parfois, pour former un chœur et danser ; mais, souvent aussi, le berger reste seul et lance une chansonnette, par un beau clair de lune ; au pied d'un rouvre, il s'endort sur l'herbe, si le ciel n'est pas menaçant (1).

D'où lui vient sa félicité à lui et à ses amis ? De leur inno-

(1) *Scelta di Sonetti et canzoni*. Parte 3^a, p. 43, 63, 117, 120, 406, 427, 528. — *Rime d'alc. ill. aut. viventi*. Parte 4^a p. 39, 191, 200, 270, 281, 371, 397, 532, 722.

cence et de leur résignation (1). Ils ne se plaignent pas de garder un chétif troupeau étranger, ni de dormir dans une misérable cabane, ni d'aller en plein été, mendiant une gorgée d'eau, ni d'avoir en partage, pour tout festin, un gobelet de lait et du pain de seigle. Ils prennent leur repos, appuyés au premier tronc qui se trouve sur le sol, mais la crainte ne les réveille pas ; alors que, sous les toits dorés, « volent avec des ailes sinistres certains papillons gris : la mélancolie, le remords, le soupçon ». Seuls, ces humbles restent maîtres de leur volonté ; voilà leur avantage sur les habitants des villes.

Quels hommes purent vanter un tel idéal ? Ceux qui, refusant de considérer la forme pastorale de l'Arcadie comme un simple prétexte à mascarades, voulaient y voir une invitation adressée à l'Italie cultivée de se représenter sans cesse, pour les imiter, les vertus qu'ils attribuaient aux bergers.

Si quelques-uns des premiers membres de l'académie purent caresser un tel rêve, les trois poètes les plus connus parmi ceux qui fleurirent entre environ 1720 et 1750, Rolli, Frugoni, Métastase, célébrèrent les charmes d'une existence campagnarde tout épicurienne. Parfois, le matin, on fait une promenade en mer. Galamment, on prépare tout pour le bien-être de la femme qui vous accompagne. On a soin de partir avant la chaleur, mais quand toutefois ne tombe plus une rosée qui pourrait défriser des boucles blondes. Sur le banc, on a disposé un oreiller de pourpre gonflé de plumes. On n'a pas oublié l'ombrelle de soie verte qui, au besoin, abritera un blanc visage. Aux heures les plus chaudes, on se réfugie dans un antre obscur, ou en une vallée que traverse un frais ruisseau. L'endroit est peu fréquenté, on n'y connaît pas la promiscuité d'un importun troupeau. On s'étend au pied d'un arbre, on devise et l'on chante avec la femme qui vous a suivi ; on vide lentement une bouteille de Chianti mise au frais, on savoure les fraises et le lait qu'apporte le jeune berger Aminta (2).

(1) *Accademia Tusculana*, prosa 2^a dans *Opere di Benedetto Menzini*, tomo III. In Prato, MDCCXCVIII. — *Scelta di sonetti e canzoni*, p. 429. — *Rime d'alc. ill. aut. viventi*, p. 597, 722. — *Rime degli Arcadi*, t. VI, p. 166, 255.

(2) *Poeti erotici del secolo XVIII* a cura di G. Carducci. Firenze, 1868, p. 86, 89-90, 114 et suiv., 231-6, 253-8, 258-261.

III

Le lecteur notera aussi une grande différence dans la manière dont la première et la seconde génération d'Arcadiens chantent l'amour.

Durant la période qui commence avec Redi, il arrive à des poètes de développer l'idée que ce sentiment les a conduits à la vertu, a soumis leurs sens à la raison, a porté leurs âmes jusqu'à Dieu, car la beauté aimée n'était qu'un reflet de lui. Mais ce thème n'est pas le plus fréquent (1).

En général, dans les poésies écrites à la fin du xvii^e siècle ou au début du xviii^e, l'amant est timide. Quand survient celle qui occupe sa pensée, il fuit ou garde le silence. Il s'approche d'elle pendant qu'elle sommeille, mais il redoute alors de la réveiller; il supplie la brise et les ruisseaux de se taire. Étant si craintif, on ne se déclare pas soi-même. On fait ses confidences à un ami, on lui recommande le secret, sauf, bien entendu, envers l'être adoré, auprès de qui on le charge d'intervenir. D'autres fois, ce sont des oiseaux, des collines, des forêts, des ruisseaux que l'on prend à témoin du tourment enduré. On en vient même à leur faire jouer le rôle de personnes humaines : on les prie de s'entremettre pour apitoyer la cruelle (2), pour l'informer qu'on se meurt, pour demander des renseignements sur elle.

On la chérit dès la première rencontre et il arrive que l'on conserve de ses traits un inaltérable souvenir, bien qu'on ne les ait pas revus (3). Le mal est sans remède. On essaye bien

(1) *Della Perfetta Poesia Italiana*, t. II, p. 189, 216, 247, 432. *Rime dell' avvocato G. B. Felice Zappi*, t. I, p. 290.

(2) Sur la timidité de l'amant, cette intervention des ruisseaux, des oiseaux, etc., voir *Scelta di Sonetti e Canzoni de' più eccellenti Rimatori d'ogni secolo*, p. 43, 66, 109, 206, 323, 328, 380, 434, 463; — *Rime d'alcuni illustri autori viventi*, p. 11, 20, 146, 322, 329; — *Rime dell' Avvoc. G. B. Felice Zappi*, t. I, p. 7, 30, 126, 293; t. II, p. 90, 134, 273, etc.; — la 2^me élégie et la cantate 21 de Rolli dans ses *Rime*, Verona, 1733; — *Rime scelte di Poeti Illustri de' nostri tempi*. Parte 1^a, p. 103, 289. Parte 2^a, p. 30, 129, 332, etc. Nous ne citons là qu'un très petit nombre d'exemples pris entre beaucoup d'autres; il suffit de parcourir les recueils indiqués pour en trouver.

(3) *Componimenti anacreontici di Poeti illustri de' nostri tempi*. In Roma MDCCXLVIII, voir p. 41. Sur la facilité avec laquelle on conçoit une pas-

de guérir en se fixant l'esprit sur d'autres objets; inutile effort; tout parle d'elle, et raconte sur ses mérites de séduisantes merveilles. Souvent, la lutte s'engage entre la raison et l'imagination, mais tandis que la première rappelle tous les tourments endurés, la seconde promet des jours meilleurs, et c'est elle qui triomphe (1). Que peut le temps contre de tels liens? On s'attache beaucoup plus qu'à la beauté périssable, à la valeur morale. « Qu'importe donc, dira un poète, si Philis est l'épouse d'un autre? Je ne l'aime pas de la même manière que lui (2). »

La passion de l'homme n'est jamais partagée : il ne rencontre aucune pitié auprès de la femme. Jusqu'au bout, il espère pourtant vaincre celle-ci à force de constance, et s'il meurt sans avoir touché l'ingrate, il consolera du moins sa propre heure dernière avec le souvenir de la fidélité qu'il a toujours gardée (3). Que demande-t-il? En général, son vœu n'a rien de précis; parfois, il l'exprime plus clairement. Un doux regard, un sourire peuvent atténuer sa peine et l'aimée n'en conserverait pas moins un cœur honnête. Qu'elle apparaisse une minute pour faire admirer ses beaux yeux et s'entendre dire : « Dormez bien ! » Est-ce trop? Qu'elle daigne, du buisson où elle se cache, écouter les plaintes du malheureux qui souffre tant pour elle (4). Hélas! cette faveur même est déniée au soupirant que le chagrin emporte vers la tombe. Aussi recommande-t-il à ceux qui ont pu jusqu'ici fuir l'amour, de l'éviter à tout prix, sous peine de ressembler à la brebis victime du mauvais œil, au poisson traitreusement accroché à l'hameçon du pêcheur (5).

Ces divers thèmes ne se recommandaient aucunement par la

sion décisive, voir l'*Arcadia* del Canonico Gio. Maria Crescimbeni, p. 272; — *Scelta di sonetti e canzoni*, Parte 3^a, p. 33; — *Rime scelte* etc. Parte 1^a, p. 114; — *Rime degli Arcadi*. t. VI, égl. de Daletto Carnasio.

(1) *Rime Scelte*, parte 1^a p. 56, 83, 85, 103, 110, 112, 199, 222. *Rime d'alcuni illustri Autori viventi* Parte 4^a, p. 49, 145, 252, 310, 341, 419, 520, 526. *Scelta di Sonetti*, p. 93. *Rime dell' Avv. Zappi*, t. II, p. 257-8.

(2) *R. dell' Avv. Zappi*, t. I, p. 27.

(3) *Rime scelte*, parte 1^a, p. 65, 82, 143, etc.

(4) *Scelta di sonetti e canzoni*. Parte 3^a, p. 32. *Rime di alc. ill. aut. viventi* p. 304, 310, 360, 586. *Rime scelte* di Poeti ill. parte 1^a, p. 211.

(5) *R. dell' avv. Zappi*, parte 1^a, p. 299; parte 2^a, p. 80, 193. *Scelta di sonetti*, p. 390; *Rime di alc. ill. autori viventi*, p. 310.

nouveauté : pour s'en assurer, il suffit de parcourir les œuvres de Pétrarque et celles de ses disciples du *cinquecento* : souvent on leur empruntait, outre les idées, les expressions mêmes. Dans presque tous les sonnets et toutes les *canzoni* d'amour, alors accumulés, il faut voir simplement des exercices de style et de versification. Sans rien y mettre de leur âme, les écrivains y célèbrent des Iris en l'air. On n'avait donc déserté la cour de Marino que pour jurer par d'autres maîtres ; mais la morale ne devait-elle pas se réjouir que la littérature lyrique ne fût plus une simple maîtresse d'obscénité ?

Les effets de cette rénovation se font encore sentir dans le deuxième quart du *xviii^e* siècle, et pourtant, lorsqu'on lit certains auteurs de cette époque, combien ils diffèrent des poètes de la génération précédente, par le rôle qu'ils prêtent à la femme et le ton sur lequel ils lui parlent ! Elle n'a pas su rester le modèle d'honneur sans tache vers lequel montent les hommages, et que n'effleure jamais le soupçon. Elle appuie d'un serment la promesse de garder sa foi intacte et elle se parjure ensuite sans vergogne (1). Elle défaille quand les signes précurseurs du printemps lui annoncent l'heure où le guerrier qu'elle dit aimer devra reprendre la route des camps ; hélas ! un accueil glacial attend l'infortuné à son retour : Irène l'a oublié (2). Une coquette emploie toutes les ressources de son art charmeur pour conquérir un adolescent inexpérimenté : soupirs, cajoleries, douces paroles, larmes même. Quand, pris au piège, il brûle de tout le feu d'une première passion, il s'aperçoit que la comédienne s'est jouée de lui (3). Certes, l'amour ne se guérit pas plus qu'autrefois, mais le malade exhale sa douleur en maudissant celle qui en est cause (4).

La nature même du sentiment qu'inspire l'être aimé a changé. Autrefois, c'était de son âme qu'on s'éprenait. On remarquait à peine son physique ; on se contentait de noter parfois la sérénité de ses regards, l'or de ses boucles, la douceur de sa voix, le sourire suave de ses lèvres roses, la pureté

(1) Paolo Rolli, Canzone VI dans ses *Rime*, Verona, 1733.

(2) Métastase : *La Primavera, il Ritorno*.

(3) *Egloga Farmaceutica* (*Rime degli Arcadi*, t. XI). Métastase : *Nido degli Amori ; la Gelosia*.

(4) Métastase. *Il Consiglio*.

de son front, la pourpre de ses joues, la blancheur de ses mains. Après 1725 environ, on devient beaucoup plus indiscret (1). En outre, on analyse avec soin toutes les attitudes de la femme, à la promenade, au bain, tandis qu'elle chante ou qu'un instrument de musique, habilement manié par ses doigts, caresse l'oreille de son entourage (2). Enfin, on précise les moindres détails de sa parure et de sa toilette (3).

On ne respecte plus les goûts de la génération précédente que sur un point essentiel : on évite, en général, l'indécence. Néanmoins, par leur lasciveté, quelques pièces de vers font déjà pressentir que le temps approche où, perdant toute retenue, la poésie redeviendra licencieuse. Parfois, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, son audace, surtout dans les épithalames, ne connut plus de bornes (4).

En somme, dans la période que nous étudions, nous n'avons presque jamais vu la littérature, à la fois morale et vraie, conforme au vœu qu'exprimèrent Gravina, Muratori et à peu près tous les critiques italiens du temps. Quelle fantaisie dans la plupart des livres religieux examinés plus haut ! Combien peu de sincérité dans les œuvres pastorales ou érotiques de l'Arcadie !

IV

Mais des poèmes exposant un art ou une science (5), ou bien racontant les voyages d'un homme éclairé ne réaliseraient-ils pas l'idéal tracé dans la *Ragione Poetica* et la *Perfetta Poesia* ? Non, répond Gravina lui-même. Certes, il exige (6) de l'écrivain qu'il se forme une vaste et solide culture, mais il veut qu'elle se révèle seulement par la propriété d'un langage toujours précis et par quelques allusions glissées aux places les

(1) Métastase. *Il Ratto d'Europa*. Rolli, *Rime*, p. 181, 191.

(2) Rolli, *Opere* Élégie I. Cf. aussi p. 88 et 169 de Crudeli : *Opere*. In Firenze MDCCXXXV.

(3) *Poeti erotici*, éd. Carducci, p. 231, 247, 254, 451, 456. — Frugoni, *Opere scelte*, t. IV, p. 4. — Métastase, *Teti e Peleo*. — Rolli, *Opere*, p. 168, 181.

(4) Voir p. 188 et suiv. dans V. A. Arullani, *Lirica e Lirici nel Settecento*, Torino, 1893.

(5) Sur la poésie scientifique it. au XVIII^e siècle, voir E. Bertana : *L'Arcadia della Scienza*, Parma, 1890.

(6) Note 22, p. 443 des *Opere scelte* di Gianvincenzo Gravina, éd. cit.

plus convenables. Quant aux traités en vers, il ne les goûte pas, car, dit-il, on y sacrifie ou le fond ou la forme. Au contraire, Crescimbeni (1) se montre très épris de la poésie didactique. Muratori (2) en est moins enthousiaste. Toutefois, il y aurait, suivant lui, avantage à exposer, en termes intelligibles même pour le vulgaire, des connaissances que celui-ci ne veut pas chercher dans une œuvre à la fois trop aride et trop savante. De deux façons, ajoute-t-il, on viendrait en aide aux lecteurs peu cultivés : ou bien avec un poème destiné avant tout à exposer un art ou une science et orné d'agréables épisodes, ou bien grâce à des développements introduits sans effort dans un sujet où ils ne sont que l'accessoire. En tout cas, il faut éviter les termes d'école, ne jamais se permettre aucun emprunt à la métaphysique, à la géométrie, à l'arithmétique ; on doit demander des ressources à l'imagination pour captiver même les gens les plus incapables de réfléchir aux problèmes un peu ardu.

Tandis que Gravina, Crescimbeni, Muratori exprimaient de tels avis, quel accueil faisait l'Italie au genre approuvé ou condamné par eux ? Elle l'avait fort goûté au xvi^e siècle, puis négligé durant les quatre-vingt-cinq premières années du xvii^e (3). Ensuite, elle s'était remise à le priser. Il fut en partie redevable de cette faveur nouvelle aux jésuites de la péninsule. Eux-mêmes suivirent, semble-t-il, un exemple venu de France (4) où, entre 1663 et 1703, nous n'avons pas compté moins de dix-huit (5) parmi leurs confrères qui, en langue latine, écrivirent des poèmes didactiques sur l'agriculture, le tabac, la chasse, les étangs, les papillons, les abeilles, les colombes, les poules, les oiseaux en général, les brebis,

(1) *L'Arcadia*, p. 54.

(2) *Perfetta Poesia*, t. II, p. 91 et suiv.

(3) Voir *Storia e Rag. d'ogni poesia*, t. VI.

(4) Nous tirons tous les renseignements qui vont suivre sur les jésuites de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Nouvelle édition par Carlos Sommervogel.

(5) Ce sont les pères Aumaitre (François), Cerceau (Jean-Antoine du), Champion (François-Xavier), Charleval (Charles-François), Coedic (Pierre le), Febvre (François-Antoine le), Godefroy (Jean-Baptiste), Houdry (Vincent), Imberdis (Jean), Inville (Anne-Philippe d'), Masselot (Jean), Mont François-Jean du), Porée (Charles), Rapin (René), Roze (Jean), Segaud (Guillaume de), Tarillon (François), Vanière (Jacques).

l'araignée, le singe, l'imprimerie, la poudre à canon, la fabrication du vin, du papier, des navires, l'art dramatique, l'art de causer, la manière de former un jeune homme aux belles-lettres.

Cette littérature ne resta pas inconnue aux jésuites d'Italie. Déjà, en 1674 et en 1676, avait paru à Rome l'*Aranaeus* d'un Français, le Père Jean Lacombe. En 1685, à Naples, le Père Nicolas Partenio Giannettasio réimprima les *Horti* du Père Rapin (1). La même année, il donnait ses propres *Nautica*, et plus tard, ses *Halieutica*, sa *Naumachia* et ses *Bellica* (2). Entre 1685 et 1712, neuf jésuites eurent leurs vers didactiques latins publiés une ou plusieurs fois en Italie (3). Un autre garda les siens manuscrits (4). Sur ces dix écrivains, quatre étaient français (5).

Deux poètes, Thomas Ravasani (6) et François de Lemene (7), peuvent se rattacher au groupe de ces religieux, bien qu'ils n'aient pas appartenu à leur ordre. Le premier était leur ancien élève, il resta toujours uni à eux par une étroite amitié, ils encouragèrent ses essais littéraires. En 1700, il mit au jour, à Parme, les deux premiers livres de ses *Georgica*. Quant à l'auteur du *Dio*, qui, on s'en souvient, résuma en vers italiens la *Somme théologique*, on connaît ses rapports avec la Compagnie.

Après 1712, la poésie didactique ne cessa pas de plaire en Italie. Mais, en général, elle ne recruta plus ses représentants chez les jésuites (8). Les hommes qui la cultivèrent étaient,

(1) Suivis des *Eclogae* du même.

(2) Le 1^{er} poème, en 1685 (autres éd. en 1686, 1692, 1715) ; le 2^{me}, sur la chasse, en 1689 (autres éd. en 1693, 1715) ; le 3^{me}, sur le combat naval, dans ses *Opera omnia poetica* MDCCXV, Neapoli ; le 4^{me}, sur la guerre terrestre, en 1697.

(3) Dont cinq Italiens : les Pères Carsughi (Régnier), Ceva (Thomas), Giannettasio (Nicolas-Partenio), Savastano (François-Eulalino), Strozzi (Thomas).

(4) Le P. Acquaviva (Rodolphe).

(5) Les Pères Champion, Rapin, Tarillon, Vanière.

(6) Voir Affò : *Memorie degli Scrittori Parmigiani*, t. V, p. 311.

(7) Voir plus haut, p. 303.

(8) Citons néanmoins les Pères Noceti (Charles) avec son poème de *Iride* (1729), Quinzii (Camille-Eucher), auteur de *Inarime seu de Balneis Pithecurarum libri VI* (1726). En 1726, le P. Lagomarsini lut en public, à Rome, son *De origine fontium*, publié en 1749 à Venise, texte et trad. ital., par Bergantini.

pour la plupart, des savants et des philosophes enrôlés dans le parti des modernes, où, du reste, le genre avait été en faveur dès la fin du xvii^e siècle. On n'a pas oublié, en effet, le long succès dont jouit, à partir d'environ 1680, le *De Natura Rerum* traduit par A. Marchetti (1). D'autre part, c'est de 1688 que date l'*Arte poetica* de Menzini (2). Dix ans plus tard, nous avons noté une *canzone* expliquant la lumière selon les principes de Lucrèce (3). A Sienne, pour travailler aux progrès des sciences mathématiques et expérimentales, Gabrielli fonda l'académie des *Fisiocritici*. Lorsqu'en 1696, elle s'adjoignit une colonie arcadienne, elle adopta l'usage de faire entendre, à certaines fêtes, des églogues pastorales. Elles empruntaient leurs sujets aux matières traitées par la société : exemple parfois imité en d'autres villes d'Italie (4). Nous avons aussi parlé plus haut d'un jeune Napolitain qui, vers 1700, entreprit sur la physique cartésienne un poème resté inachevé (5). En 1709, l'*Adamo* de T. Campailla avait déjà paru en partie (6). R. Calbi publia, en 1713, à Ravenne, sa *Filosofia espressa in Sonetti*. Dans les années suivantes, nous enregistrons les noms de Madrisio (7), Stecchi (8), Brunori (9), Louis Riccoboni (10), Ignace de Persico (11), de Moya (12), Canneti (13), Anderlini (14),

(1) Voir plus haut, p. 136 et suiv.

(2) Voir plus haut, p. 234.

(3) Voir plus haut, p. 130.

(4) Voir plus haut, p. 74 et l'*Arcadia* de Crescimbeni, p. 201, 203.

(5) Voir plus haut, p. 186.

(6) Voir plus haut, p. 186-7.

(7) *Viaggi par l'Italia, Francia e Germania* di Nicolo Madrisio, Patrizio Udinese. In Venezia, MDCCXVIII.

(8) *Delle Meteore libri 3*, Poema Fisico di Gio. Lorenzo Stecchi Lettore di Filosofia nell' Università di Pisa, colle annotazioni del Dottor Girolamo Giuntini Medico Fisico. Firenze, 1726.

(9) *Il Medico Poeta, ovvero la medicina esposta in versi e prose italiane* da Camillo Brunori, primario medico di Pergola. In Fabriano, 1726.

(10) *Dell' arte rappresentativa* Capitoli sei, 1728.

(11) *I Canarini*. Verona 1728, Milano 1738. Voir Luigia Maria Zina : *Della poesia didascalica a Verona nel Settecento*. Verona, Franchini, 1907.

(12) *La Digestione, Chilificazione e Sanguificazione del corpo umano*. Poema Sdrucchiolo del Fisico Medico Milanese Francesco Ippolito di Moya. In Milano, 1729.

(13) *La Macchina Umana* Poema di Pierfrancesco Canneti, Filosofo e Medico Vincentino, colle Annotazioni del medesimo. In Verona, 1732.

(14) *L'Anatomico in Parnaso o sia Compendio delle parti del Corpo umano esposto in versi* da Lucio Francesco Anderlini... Chirurgo... In Pesaro, 1739.

Conti (1), Jérôme Baruffaldi (2), Stay (3), Tartarotti (4), Jean-Baptiste Sottovia (5), Pattarol (6).

On le voit, depuis soixante-dix ans se préparait la fortune prodigieuse dont la poésie didactique jouit, en Italie, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

De quoi traitaient les œuvres ainsi produites entre 1680 et 1750 ? Sans prétendre les passer toutes en revue, signalons la variété de leurs sujets. Dans les *Georgica* de Ravasini, on n'apprend pas seulement à cultiver la vigne, mais à choisir au vin la meilleure des caves, à le tirer, à le transvaser. Le Père Giannettasio enseigne l'art de construire un bateau ou bien décrit un combat naval. Le Père Strozzi indique avec force détails comment on fabrique le chocolat, en Amérique ou en Europe, et quel avantage il procure à la santé. Il examine ensuite si l'on peut absorber ce produit sans rompre le jeûne. Le même jésuite décrit tout ce qu'il a vu durant son voyage de Nice à la Sainte-Baume (7). Après avoir parcouru la France et d'autres pays, Madrisio recueille ses souvenirs. Canneti expose le mécanisme du corps humain. Le Père Acquaviva étudie la transfusion du sang (8). Brunori donne des recettes médicales. Le Père Quinzii s'intéresse à des eaux dont il cherche la nature et l'efficacité. Le Père Ceva examine, pour les ruiner, des théories de Lucrèce, de Gassendi et de Descartes (9). Au contraire, ce dernier trouve de grands admirateurs qui exposent tout ou partie de son système.

Quiconque explique en vers une question développée d'habitude en des traités consacrés à la théologie, à la philosophie, à la physique ou à quelque autre science, évite avec beaucoup

(1) Voir plus loin, p. 328.

(2) *Il Canapaio*, 1741.

(3) Voir plus haut, p. 187.

(4) Voir plus haut, p. 188.

(5) *La Loica*, sous son nom pastoral de Emelsio Mirtusio, 1748.

(6) *Bombicum* tre libri. Sur ce poème voir *Della Poesia Didascalica Georgica degli Italiani Dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*. Saggio del Cav. Prof. Re. Bologna, 1809, p. 94.

(7) Dans ses *Poemata varia*, Neapoli 1689, il y a trois livres de *Cocolatis opificio* et un *Itinerario alla spelonca di M. Maddalena*.

(8) *Poema de transfusione sanguinis* dédié à Magalotti, qui demanda son avis à Filicaia. Celui-ci, répondit le 5 août 1687. Voir Sommervogel.

(9) Voir plus haut, p. 168 et suiv.

de peine d'être vague ou inexact. Certains Italiens — Lemene, Pujati, Brunori, Stecchi, Canneti — redoutèrent ce danger ; ils enrichirent leurs œuvres d'un savant et copieux commentaire. Précaution heureuse, que les autres poètes eussent bien dû prendre : le lecteur s'en aperçoit lorsqu'il parcourt leurs livres.

Un autre écueil redoutable est l'aridité. D'où la recherche d'un cadre séduisant. Quelques auteurs crurent l'avoir trouvé dans l'églogue. Mais où d'humbles pasteurs auraient-ils acquis les connaissances qu'on leur fait étaler ? Les éléments qui entrent dans les corps et expliquent la diversité de leurs propriétés (1), l'origine des fontaines selon les plus récentes hypothèses (2), la génération des insectes telle que l'explique F. Redi (3), la théorie cartésienne relative à l'arc-en-ciel et aux couleurs, le flux et le reflux de la mer suivant Galilée (4), voilà de quoi s'entretiennent parfois les bergers d'Arcadie !

Le Père Strozzi ne montrait pas plus de goût en introduisant la mythologie dans son *De cocolatis opificio*. Quand, dit-il, les Turcs envahirent la Grèce, Apollon et les Muses suivis d'un brillant cortège émigrèrent en Amérique. Le dieu changea sa lance en cacaoyer ; éprise de cet arbuste, la nymphe Calliroe fut métamorphosée en vanillier ; puis, l'aigle de Jupiter transporta au Brésil une canne à sucre. Ainsi se trouvèrent réunies toutes les plantes nécessaires à qui veut fabriquer du chocolat.

Avec quel art plus grand l'abbé Conti arrive à fondre les éléments de son poème philosophique composé dans l'occasion suivante : le chevalier Paul Carrara perd une épouse tendrement aimée. Trente-quatre des plus célèbres écrivains de l'Italie contribuent à former un recueil de vers qui perpétueront les vertus de la défunte. Conti, pour sa part, la chantera dans le *Globo di Venere* (5). Il rêve ; son vol l'élève plus haut que la lune, jusqu'à un globe ; il y tombe dans une immense vallée toute

(1) *Arcadia* de Crescimbeni, p. 201.

(2) *Dissertazioni fisiche ed un Egloga intorno l'origine delle fontane con le necessarie annotazioni* del D. Giuseppe Antonio Pujati. In Venezia, MDCCXXVI.

(3) *Rime degli Arcadi*, t. II, p. 218.

(4) Ces deux dernières églogues sont attribuées à Filicaia. Voir G. Capponi : *Vincenzo da Filicaia e le sue opere*, ouv. cité.

(5) *Prose e Poesie*, t. I.

riante de verdure. Là se dressent des palais majestueux ; un temple auquel conduit un sentier ombreux les domine tous. Conti s'y rend. Devant lui s'avance une longue théorie de femmes ; les unes jouent de la lyre ; d'autres dansent. Les derniers rangs sont formés par des prêtresses vêtues de blanc, porteuses d'encensoirs, de bannières et de torches. Enfin, deux reines ferment la marche : le poète saura plus tard qu'elles se nomment Béatrix et Laure. Le cortège pénètre dans le temple orné de tableaux, de fresques et de sculptures représentant la naissance, l'éducation, les vertus de l'héroïne dont on célèbre, en ce jour, l'apothéose ; c'est l'épouse même du chevalier Paul Carrara. Le poète assiste à la cérémonie ; une vénérable vieille l'accompagne ; il l'a rencontrée en route et prise comme guide. Écoutons les enseignements qu'elle lui donne. Les âmes viennent sur terre manifester l'idée de beauté. Comme une seule d'entre elles ne peut suffire à l'exprimer, chaque femme est destinée à en représenter un aspect. Un seul homme se trouve capable de comprendre cet être. Mais les divers couples se complètent, et, de la sorte, la beauté finit par être tout entière rendue et saisie.

L'abbé Conti croyait, non sans raison, avoir choisi pour son poème des idées qui peuvent se vulgariser sous une forme agréable, sans devenir vagues. Il reprochait aux *Entretiens* de Fontenelle de ne pouvoir plaire, ni à des spécialistes, ni à des gens du monde, mais de rester également obscurs pour toute sorte de personnes. « Le caractère de la marquise est outré. Elle ne veut pas qu'on trace des lignes sur le sable, de peur qu'on donne un air sçavant à son parc. Cependant, sans voir un globe et même une de ces sphères où la terre et la lune tournent, comment pouvoir comprendre ce que la marquise entend aux premiers mots, jusqu'à faire des objections très astronomiques (1) ? »

Au contraire, F. Algarotti est un admirateur de l'écrivain français, qu'il félicite d'avoir, le premier, mis à la portée des femmes les hiéroglyphes qu'autrefois déchiffraient les seuls initiés. Aussi est-ce Fontenelle qu'il prend comme modèle dans son *Newtonianismo per le Dame* (2). Voici à quoi il s'engage

(1) *Prose e Poesie*, t. II, parte 2^a, p. CXI.

(2) *Ovvero Dialoghi sopra la luce, i colori e l'attrazione*. In Napoli.

dans la préface. Il n'accueillera qu'avec une extrême réserve les idées difficiles à saisir. En tout cas, il y mêlera toujours quelque ornement qui puisse soulager l'esprit de l'attention qu'elles exigent. Il bannira les lignes et les figures, afin de ne pas effrayer des lectrices, qu'il s'agit de charmer pour les instruire. Autant que possible, pas de termes techniques. Si l'on ne peut en éviter un, on l'expliquera à l'aide des objets les plus familiers. Enfin, l'œuvre présentera une sorte d'intérêt dramatique ; les changements d'opinion de la grande dame qu'on instruit constituent des péripéties ; d'abord cartésienne, elle devient ensuite malebranchiste et embrasse finalement la doctrine de Newton.

Algarotti donna-t-il à son exposé la clarté qu'il rêvait ? On ne l'a pas toujours admis (1). Quant aux agréments dont il para son œuvre, on peut en juger par les exemples suivants :

D'abord il est galant. La marquise redoute que le soleil qui, au dire des atomistes, répand un perpétuel et vaste torrent de particules, ne finisse par s'épuiser. Algarotti admet que le malheur serait grand. Quelques femmes pourraient y gagner ; on ne les verrait plus qu'à la lueur des bougies. « Mais pour vous, madame, quel dommage ! »

Afin de faire comprendre à son élève combien ces pertes continuelles appauvrissent peu l'astre, le maître improvisé recourt à une comparaison familière. D'un grain de musc s'échappent sans cesse des millions d'atomes qui exhalent une odeur assez violente pour engourdir, affirme-t-on, des serpents d'une grandeur monstrueuse. Néanmoins, au bout d'un temps considérable, on reconnaît qu'il n'a rien perdu de son poids.

La marquise, au lieu de se tranquilliser, reste mélancolique. Son cas rappelle, dit Algarotti, celui de certains personnages toujours inquiets décrits par Swift. De là une digression.

Algarotti continue son exposé. Ayant expliqué en quoi consistent les tourbillons cartésiens, il demande à la future newto-

MDCCXXXIX. La 1^{re} éd. est de 1736. L'ouvrage est précédé d'une lettre à Fontenelle.

(1) Voir p. IX dans *Le Newtonianisme pour les dames ou entretiens sur la lumière sur les couleurs et sur l'attraction* traduits de l'Italien de M. Algarotti, par M. du Perron de Castera. Seconde édition revue, corrigée et augmentée. A Paris, MDCCXXXIX. Le trad. croit devoir ajouter à l'œuvre des notes explicatives.

nienne de lui en concéder un pour former le soleil. — « Oh ! oui, et certes le plus grand, et le plus beau du monde. Nous devons tant de reconnaissance à cet astre ! — Non, dit Algarotti. Pas de partialité ! Il suffit que vous donniez un tourbillon. Quel qu'il soit, vous en verrez bientôt sortir le soleil même. Ignorez-vous, madame, que les mathématiciens ressemblent aux amants ? Accordez-leur une bagatelle. Ils en savent si bien profiter, qu'ils vous mènent plus loin que vous ne l'eussiez cru. »

La marquise n'arrive pas à comprendre que le mouvement giratoire d'un amas de particules autour d'un centre puisse produire la lumière. « Et qui croirait, lui dis-je, que la rencontre d'un héros de roman avec une femme dût faire naître une vingtaine de volumes (1). » — Voilà certes un argument imprévu.

Nul doute que dans ce *Newtonianismo* la science ne perde sa gravité et ne se trouve fortement compromise par les grâces dont on la pare. Mais, à tout prendre, au lieu de recueils lyriques sans consistance, il valait mieux mettre de tels livres aux mains des Italiennes. Ainsi pensait Algarotti (2).

V

Avec la même sécurité, pouvait-on leur faire connaître à elles, à leurs frères, à leurs maris, le répertoire dramatique du temps ?

S'il excita la défiance des moralistes, ce fut surtout pour des raisons étrangères aux auteurs.

On se rappelle l'inquiétude que provoquait chez divers religieux du *seicento* la présence des actrices sur la scène. En 1738, presque tous les évêques des États de l'Église renouvellent ces protestations. Ils signent un manifeste (3), où ils déclarent que « les comédies en musique où paraissent des chanteuses et des ballerines portent, dans l'ensemble de tous les éléments qui ont coutume d'y concourir, le grand danger

(1) *Il Newtonianismo*. Nous résumons les p. 20, 21, 22, 27, 28.

(2) Dans sa préface, la lettre à Fontenelle.

(3) Le texte est publié page 301 *De' Teatri moderni contrari alla professione cristiana*, libri due del P. Daniele Concina dell' ordine de' Predicatori. In conferma delle sue Dissertazioni *De spectaculis theatralibus*. In Roma, MDCCLV.

d'offenser Dieu », développent le vice, en « fournissant aux mœurs — surtout à celles de la jeunesse molle et oisive — une occasion très périlleuse de se dépraver et de se corrompre » : de tels spectacles jugés « non pas spéculativement et *in abstracto*, mais selon la réalité » méritent qu'on les bannisse (1). Quelques années plus tard, le Père dominicain Concina (2) prétendait que, dans les théâtres, la seule vue d'actrices, même noblement vêtues et parées, le seul son de leur voix constituent un scandale et excitent des pensées impures. Scipion Maffei eut beau accuser le défiant religieux d'exagérer, lui-même estimait qu'on procéderait de façon beaucoup plus sûre pour les mœurs si les pièces se représentaient sans le concours d'aucune femme. L'expérience avait été faite à Vérone. Une réunion de jeunes patriciens avait joué, avec une grâce extrême, deux tragédies du Père jésuite Granelli, où il n'y a que des rôles d'hommes, et aussi la *Merope* dont tel n'est pas le cas (3).

Maffei insiste sur les ballerines et leur immodestie : parfois, leurs bonds, leurs façons de se découvrir, leurs attitudes inspirent le dégoût à quiconque n'a pas un naïf aveuglement ou ne hait pas l'honnêteté (4). Souvent, les chanteuses ne lui paraissent pas beaucoup plus recommandables. A Vérone, ajoute-t-il, un vieux théâtre était employé pour les drames musicaux. Comme la surveillance n'en relevait de personne, les mauvaises mœurs s'y étalaient impunément. Aidé de trois amis, il obtint la démolition de cette salle. On en bâtit une autre, dont fut maîtresse une académie. Celle-ci députait deux graves personnages pour approuver ou non le choix des pièces à jouer. Elle écartait avec soin les actrices mal famées (5).

Dans quelques villes, on substituait aux chanteuses des castrats ; la morale, paraît-il, n'y gagnait rien. De même, parfois, on faisait danser de tout jeunes gens, travestis en

(1) Sur les désordres que provoquaient les cantatrices en Italie, on trouvera des pages intéressantes dans l'œuvre de B. Marcello, *Il teatro alla moda* dont nous parlons, p. 340.

(2) Page 32. *De' teatri antichi e moderni. Trattato in cui diversi punti morali appartenenti a Teatro si mettono del tutto in chiaro. Con la qual occasione risponde al P. Daniele Concina chi vien' ora in tal materia così fieramente attaccato da lui.* In Venezia, MDCCLIII.

(3) *Id.*, page 20. Il s'agit de la *Merope* de Maffei.

(4) *De' Teatri antichi e moderni*, p. 9.

(5) *Id.*, page 10.

femmes. Mais un contemporain trouvait leurs attitudes beaucoup plus lascives que celles des ballerines mêmes (1), car, dit-il, « le comble de l'art est pour eux d'imiter avec le plus de perfection possible les faiblesses de l'autre sexe. Ils ont d'autant moins de retenue qu'ils se croient garantis de tout blâme par leur qualité d'hommes (2). »

Des acteurs passons aux écrivains, considérons les genres où ils se sont essayés, cherchons s'ils y ont réalisé l'idéal tracé par la critique.

On ne dira certes pas que le souci de la vraisemblance préoccupe beaucoup l'auteur comique (3) Jacob Nelli. Qu'on en juge par l'exemple suivant choisi entre plusieurs autres. Pour en imposer à sa femme Ciprigna qui fait peser sur lui un joug accablant, Bonario veut revêtir un aspect terrible. Il apparaît avec une pertuisane, une paire de pistolets, une épée rouillée, un long chapeau pointu surmonté d'une plume de coq. Il fait une répétition de la scène qui, espère-t-il, se passera tout à l'heure, entre lui et son irascible épouse. Le valet Fiuta tient le rôle de la mégère; pour plus de vérité, il en viendra même à souffleter son maître; Bonario, la main à l'épée, est censé donner un ordre impérieux à sa femme; mais voici venir la vraie Ciprigna attirée par le bruit, et qui veut se rendre compte. Le mari oublie ses projets de bravoure et se retire prestement (4). Il a deux enfants nés d'un premier mariage. Leur marâtre a formé un plan machiavélique pour se débarrasser d'eux. Elle

(1) Voir le § 56 *Dei vizi e dei difetti del moderno teatro e del modo di correggerli ed emendarli. Ragionamenti VI* di Lauriso Tragiense, Pastor Arcade. In Roma, MDCCCLIII.

(2) Contre les cantatrices, voir aussi la p. 292 du *Trattato degli studi delle donne*. In due parti diviso. Opera d'un Accademico Intronato. In Venezia MDCCXL.

(3) Acte II, scène 17 de *La Moglie in Calzoni*, dans *Commedie* di Jacopo Nelli pubblicate a cura di Alcibiade Moretti. Volume primo. Bologna, 1883. La 1^{re} édit. de cette comédie est de 1731.

(4) Le soir de son mariage, quand, pour aller au lit, Bonario se fut déshabillé, Ciprigna s'empara de son pantalon, le plaça au milieu de la chambre qu'elle ferma à clef; puis elle tira deux bâtons qu'elle dissimulait sous ses jupes, en fit prendre un à son mari et, tenant l'autre à la main, elle dit: « Ce pantalon ne doit être porté que par l'un de nous deux; il appartiendra à celui auquel la victoire du bâton l'aura donné, à moins que vous ne me le cédiez amicalement. » Bonario, interloqué, ne pensa même pas à lui disputer une telle prérogative (Acte II, scène 10).

voudrait s'entendre avec le capitaine d'un navire français. Elle ne l'a jamais vu, mais croit pouvoir obtenir de lui, d'abord qu'il épouse Clarice, ensuite qu'il attire à son bord Valère et qu'il l'emmène prisonnier. Elle a trop parlé. Son domestique Fiuta a vent de son projet. Il se déguise, se présente à elle comme étant le personnage sur qui elle fonde son espoir, la décide à le suivre afin d'organiser, à Livourne, les détails de l'entreprise. Sur ses conseils, elle s'affuble, pour le voyage, d'un costume moitié masculin et sort avec lui. Une fois dehors, il lui dit : « J'ai laissé ma bourse chez vous ; il faut aller la chercher. » Mais comme toute la maison est complice du tour joué en ce moment à la méchante femme, celle-ci ne parvient pas à se faire ouvrir. Le prétendu marin se fâche, il lui enlève son chapeau, son manteau, la laisse en pantalon d'homme et en casaque. Elle reste devant la porte dans cet accoutrement, puis ayant obtenu son pardon, elle se voit réintroduite dans la famille qu'elle a si longtemps tyrannisée (1).

Jean-Baptiste Fagiuoli évite de si grossières bouffonneries. Mais les situations romanesques ne lui déplaisent pas. Il a écrit, entre autres comédies, la *Forza della Ragione* (2). A Padoue, un certain Horace, étudiant mal famé, se montre, sans le moindre succès, très épris d'Isabelle. Une nuit, il s'introduit dans le jardin de cette dernière, avec un ami auquel il a l'imprudence de rappeler à mi-voix ce qu'il projette. Il se cache, dit-il, dans un bosquet ; le lendemain, dès que Lelio, frère d'Isabelle, aura quitté la maison, lui, se jettera aux pieds de la jeune fille et s'il n'arrive pas à la vaincre avec des prières, il usera de la force. Lelio qui par hasard veille tard, entend ce propos et se présente à Horace resté seul. Il demande des explications ; l'étudiant décharge contre lui un pistolet, mais le manque et reçoit, au contraire, un coup mortel. Le lendemain, le meurtrier se met en route pour

(1) *Id.*, Acte III, scène 20. Ainsi finit, en pleine bouffonnerie, cette comédie où la charge et l'in vraisemblance risquent trop souvent de choquer un spectateur délicat. Parfois un déguisement suffit pour y cacher l'identité d'un personnage aux yeux les plus habitués à le voir (acte II, sc. 16 ; acte III, sc. 13). Tandis qu'il s'entretient avec lui-même, un acteur laisse trop facilement échapper des secrets recueillis à point par les témoins les plus intéressés à les connaître (Acte II, sc. 2 ; acte III, sc. 12).

(2) T. V, de ses *Commedie*. In Venezia MDCCL.

n'être pas arrêté. Sa sœur l'accompagne. Chemin faisant, ils sauvent la vie à un certain Frédéric aux prises avec trois rustres, et qui, reconnaissant, oblige les voyageurs à venir loger chez lui. Là, il s'éprend d'Isabelle, tandis que sa parente Lucinde sent battre son cœur pour Lelio. Une double union est déjà décidée, quand on reconnaît en Frédéric le propre frère de l'homme récemment tué. Les mariages projetés vont-ils se rompre ? Non certes. Le misérable a péri dans un attentat qui le déshonore. On ne le plaint pas. On déclare son sort mérité. Son propre père condamne sa mémoire (1).

Les invraisemblances ne sont malheureusement pas rares non plus dans les comédies de Maggi, Gigli, Amenta, Maffei. Néanmoins, on ne peut nier que parfois ces écrivains et ceux que nous avons déjà mentionnés ne s'inspirent du spectacle de la réalité. Dans certaines pièces de Maggi, le public milanais reconnaissait, paraît-il, fidèlement reproduits, des types du pays. Telle est Dona Quinzia, si amusante par sa vanité. Quel plaisir pour elle de décrire le luxe, hélas ! disparu qui l'entourait au moment de son mariage ! Très entichée de sa noblesse, elle fait cependant beaucoup d'avances à certain Fabius issu d'une famille bourgeoise mais riche. Elle lui donnerait de très bon cœur sa fille qui, fort ignorante des travaux du ménage, sait, en revanche, presque par cœur divers romans de chevalerie, ainsi que les œuvres de Marino et de Guarino. On l'a élevée suivant une méthode étrangère aux préjugés plébéiens : c'est sa mère qui nous l'apprend. Le jeune homme ne se laisse pas tenter (2).

Maggi raillait doucement l'aristocratie de sa province. Gigli (3) eut le courage de combattre un vice alors des plus répandus en Toscane, l'hypocrisie. Dans la *Sorellina di don*

(1) Comme autre exemple de romanesque chez Fagioli, voir *Gli amanti senza vedersi*, au t. VI de ses *Commedie*. — Il tire parti d'un invraisemblable travestissement dans l'*Astuto balordo*, t. I. de ses *Commedie*.

(2) *Comedie e Rime in Lingua Milanese* del Signor Segretario Carlo Maria Maggi. Tomo I. In Milano, MDCCI, per Giuseppe Pandolfo Malatesta. Les comédies sont : *Consigli di Meneghino*, *Il Barone di Birbanza*, *Il Manco Male*, *Il Falso Filosofo*, *Il Concorso di Meneghino*. Nous faisons allusion à la première de ces pièces, p. 470 et suiv. Sur le théâtre de Maggi, voir *Opuscoli Politici e letterari* di Giuseppe Ferrari. Capologo, 1832.

(3) Gigli est aussi l'auteur du *don Pilone*. Sur cette pièce voir *Scènes originales du Tartuffe* de Gigli, traduites et publiées avec une notice de Léon G. Péliissier, dans *Documents annotés*. Montpellier, 1891 ; — *Tartufo e don*

Pilone, il met en scène sa propre femme. Il revient de Rome où il a laissé les deux enfants dont elle l'a rendu père (1). Elle ne l'interroge même pas sur eux. Riche et avare, elle redoute sa présence, qui entraîne quelques dépenses supplémentaires. Bigote sans charité, elle donne pour toute aumône à une pauvre épuisée un misérable morceau de pain moisi. Elle se laisse dominer par certain don Pilogio qui, lui aussi, a existé. Hypocrite raffiné, il prétend travailler au bien des âmes, mais arrondit ses revenus et satisfait ses appétits sensuels. Redoutable adversaire des maris, ce directeur laïc protège contre eux leurs femmes naïves ou vicieuses. Il détourne à son profit les capitaux que ces tyrans voraces pourraient gaspiller en folles orgies. Il transforme sa maison en asile pour leurs compagnes trop infortunées. Il y abrite aussi quelques veuves, en particulier une qui devient mère un an après la mort de l'époux qu'elle pleure. Mais notre Tartufe ferme les yeux, car, dit-il, des opinions probables prolongent jusqu'à treize mois les délais qu'en pareil cas se donne parfois la nature.

Ce n'est pas la seule Toscane, mais un peu toute l'Italie qui, au xvi^e siècle, eut à souffrir d'un autre fléau. Fagioli (2) s'attaqua, le premier, aux sigisbées. Des renseignements fournis par les contemporains (3) nous garantissent qu'il a peint sur le vif ce mari qui refuse d'entrer dans la chambre où sa femme, encoré au lit, reçoit le galant Vanesio. Une autre conduite, dit-il, semblerait dénoncer un amour déréglé ou une folle jalousie. Il se déclare même flatté par cette assiduité. « On rend hommage à mon goût, en distinguant celle à qui j'ai donné mon nom. » Il ne croit du reste pas dangereux ce Vanesio. Si on l'admet partout, c'est, le plus souvent, pour s'amuser de ses sottes prétentions. Cependant, plusieurs des beautés qu'il courtise l'exploitent volontiers et tirent de lui une

Pilone dans Guido Mazzoni : *Il teatro della Rivoluzione. La Vita di Molière e altri brevi scritti di Letteratura Francese*. Bologna. Ditta Nicola Zanichelli, MDCCCXCIV, p. 419 et suiv.

(1) *La sorellina di Don Pilone o sia l'Avarizia più onorata nella serva che nella Padrona* se trouve dans *Raccolta di Commedie scritte nel secolo XVIII*, vol. I, Milano, MDCCCXXVII.

(2) *Cio che pare non è, ovvero il cicisbeo sconsolato*. t. VI de ses *Commedie*.

(3) Ainsi, par Nelli, dans son *Geloso disinvolto* ; par Doria (voir *Il Cicisbeismo ritratto da Paolo Mattia Doria*, art. de G. B. Gerini dans *Giorn. Stor. della lett. ital.* t. XXXIV, p. 460).

riche mantille, une montre d'or, voire des diamants. Il se trouve des époux complaisants pour favoriser ce commerce où seule leur réputation peut avoir à souffrir.

Maffei, dans son *Raguet*, s'en prend, non à un vice, mais à un simple travers. Dans une partie de l'Italie, beaucoup de gens parlaient ou écrivaient une langue chargée de gallicismes. Patiemment il recueillit ces tours et ces mots d'origine étrangère. Il imagina ensuite une intrigue qui lui permit de les réunir sur les lèvres de plusieurs personnages. Pièce sans intérêt dramatique, mais document assez utile à qui voudrait retracer la fortune de notre idiome dans la péninsule.

Chez Nicolas Amenta, il ne semble pas qu'on doive chercher la moindre intention satirique. Il a seulement désiré reproduire, avec la fidélité la plus attentive, quelques aspects de la vie napolitaine. Qu'on juge du ton de cet auteur par les premières scènes de la *Costanza* (1). Alexandre, un étudiant parti de la maison familiale pour aller au cours, n'a pas reparu de la journée, ni de la nuit. Une certaine Violante lui a offert l'hospitalité. Le lendemain, son père, le voyant sortir de chez elle, manifeste sa colère tour à tour contre le jeune dissipé et contre la femme, en termes que des oreilles délicates n'aimeraient pas à entendre. Il menace de s'adresser à la police pour obtenir l'expulsion de Violante. Celle-ci, loin d'imiter le ton grossier de l'irascible vieillard, se fait conciliante : il a raison ; qu'il la débarrasse donc d'Alexandre, pour qui elle n'éprouve plus aucune tendresse, depuis qu'elle a été séduite par d'autres traits. — Alors, pourquoi, dira-t-on, ne l'exclut-elle pas de son logis ? — Elle y a pensé ; mais elle doit compter avec sa mère ; or, celle-ci exige sans cesse de l'argent ; et Alexandre en porte beaucoup, tandis que le nouvel amant ne pourrait en fournir : quand Violante prononce le nom du préféré, la mégère la frappe et menace même de l'empoisonner !

Avec Nelli on ne s'égare pas en de tels milieux. Dans ses deux meilleures pièces, il entreprend de peindre l'existence intime d'une famille aisée. Combien de remarques fines, dans la *Serva padrona* (2) ! Que de situations dont la vie a pu fournir

(1) In Napoli, 1699. — Sur l'auteur, P. Fedele a publié *Niccolò Amenta e il teatro napoletano. Saggio critico*. Avellino, 1897.

(2) Au t. I des *Commedie* de Nelli.

le modèle ! Une gouvernante s'est acquis sur son maître Arnolphe une autorité souveraine. Elle le tyrannise et le vole, lui et sa famille, jusqu'au jour où deux victimes de ce long aveuglement ouvrent les yeux au naïf personnage. Ailleurs (1), Nelli nous fait assister aux querelles d'une belle-mère et d'une belle-fille obligées d'habiter sous le même toit. Leurs moindres propos répétés, aggravés, défigurés par les domestiques sont causes de nouveaux dissentiments.

On le voit donc, si l'on a pu dire du théâtre de Goldoni et en particulier de ses œuvres dialectales, qu'on y trouve reproduite « la vie elle-même prise sur le fait (2) », il n'en reste pas moins exact qu'avant lui plusieurs Italiens avaient tenté un effort sérieux pour renouveler l'inspiration de la comédie. Au lieu de reproduire servilement des types traditionnels, ils avaient parfois essayé de peindre l'homme tels qu'ils le regardaient agir et parler autour d'eux.

Sur un autre point essentiel, le célèbre Vénitien avait eu aussi des devanciers italiens. Quand on joua, en France, son *Bourru bienfaisant*, la critique observa qu'il donnait « à tous ses personnages sans exception une teinte uniforme de probité et de vertu (3) ». Déjà presque au début de sa carrière, l'intérêt de la morale semblait le préoccuper. Il choisissait alors des titres qui sont une indication précieuse : *La brave femme*, *L'honnête fille*, *La bonne épouse* (4). Il faisait volontiers éclater le châtiment du vice. Ainsi, dans la troisième de ces pièces, un gondolier qui débauche le mari de l'héroïne, est frappé d'un coup de stylet ; dans *I due gemelli Veneziani*, le traître Pancrace s'empoisonne et vient expirer devant le public (5). D'autre part, Goldoni trouvait l'impiété du don Juan français excessive et exprimée en maximes qui pouvaient « scandaliser même les personnes les plus relâchées (6) ».

(1) *La Suocera e nuora*, au t. II des *Commedie*, Bologna, 1889.

(2) Voir la préface mise par E. Masi à la *Scelta di Commedie* di C. Goldoni. Firenze, 1897 ; — Arpalice Cuman : *La Riforma del teatro comico italiano e C. G.*, dans *L'Ateneo Veneto*, an. XXIII, vol. I, p. 203.

(3) Voir p. 97 de Carlo Goldoni. *Le théâtre et la vie en Italie au XVIII^e siècle*, par Charles Rabany, Berger-Levrault et C^{ie}, éditeurs, Paris, Nancy, 1896.

(4) En italien, *La donna di garbo*, *La putta onorata*, *La buona moglie*.

(5) Rabany, *ouv. cité*, p. 97.

(6) *Id.*, p. 263-267 sur le *Don Giovanni* de Goldoni. — Sur les intentions

Ces tendances n'étaient pas nouvelles dans la péninsule. Déjà en 1707, Muratori, parlant d'œuvres dramatiques propres à développer l'amour du bien, citait comme exemples les comédies de Maggi (1). Chez Fagiuoli, Gigli, Nelli, Maffei, nulle trace d'obscénité. Bien mieux, les œuvres des trois premiers montrent les bons finalement récompensés et les méchants punis. Ainsi, l'hypocrite et débauché don Pilogio est démasqué; on le contraint même à épouser une veuve fort mûre et d'aspect repoussant. Les amoureux atteignent tôt ou tard leur but, lorsque, sans calcul intéressé, ils ne pensent qu'à consacrer par les liens du mariage une honnête affection (2). Ceux qui, brûlant d'une flamme impure, veulent abuser de l'innocence ou de la faiblesse d'autrui, périssent avant d'avoir consommé leur crime (3).

Nous ne songeons pas à opposer ses devanciers immédiats à Goldoni. Leurs intrigues embrouillées, leur observation peu pénétrante, parfois aussi leur faible pour le romanesque et la bouffonnerie les ont empêchés de composer des chefs-d'œuvre. Mais, si on veut leur rendre pleine justice, il faut considérer dans quel état ils ont trouvé le théâtre italien lorsqu'ils ont fait un effort méritoire, en vue de composer des pièces à la fois régulières, vraies et morales, ou tout au moins sans danger pour le public (4). Durant le *seicento*, nous apprend Scipion Maffei, les huit ou dix troupes qui circulaient à travers une bonne partie de la péninsule, représentaient, en général, de méchants drames où l'art ne pouvait reconnaître ni des tragédies ni des comédies. A la fin du *xvii^e* siècle et au commencement du *xviii^e*, s'introduisit aussi, pour les histrions, l'usage de ne plus réciter d'œuvres imprimées ou manuscrites, composées par des auteurs, mais de se fabriquer à eux-mêmes des canevas à leur mode, en prenant de côté et d'autre, de réunir, en un mot, des éléments disparates dans des pièces désordonnées et informes (5).

morales de G. dans cette pièce, voir aussi les *Mémoires* de M. Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre, Paris. MDCCCLXXXVII. (Voir t. I, p. 310.)

(1) *Della Perfetta Poesia*, t. II, p. 75.

(2) C'est le cas dans les com. suiv. de Fagiuoli : *L'amante sperimentato*, *Un vero amore non cura interesse*, *Gl' inganni lodevoli* (t. VI, VII, II, de ses *Commedie*).

(3) Ainsi dans la *Forza della Ragione* de Fagiuoli (t. V de ses *Commedie*.)

(4) Telles sont les deux comédies de Maffei.

(5) *De' teatri antichi e moderni*, p. 2.

Quant à l'opéra du *seicento*, Maffei ne nous en dit rien. Mais, eux aussi, les auteurs de libretti se préoccupaient fort peu de respecter la vraisemblance. Que de fois, d'ailleurs, le *settecento* commit la même erreur ! La preuve, c'est qu'en 1735, Benoît Marcello réédite (1), en les développant, les critiques que, dès 1707, Muratori formulait dans sa *Perfetta Poesia*. Trop souvent, disent-ils tous deux, l'action n'est alimentée que par des équivoques. Une lettre est interceptée ou bien on la suppose écrite à tout autre que son vrai destinataire. Un portrait se trouve par hasard aux mains de qui ne devrait pas l'avoir, ou bien il ne reproduit pas les traits de la femme qu'il est censé représenter ; celle-ci, par suite, semble laide à l'homme qui autrement l'eût épousée. Dans chaque pièce, un et parfois deux personnages se travestissent ; la supercherie n'est presque jamais découverte. Il suffit à un fils, à une sœur, à une épouse, de modifier leur toilette habituelle ou de s'absenter peu de temps, pour n'être plus reconnus de leurs proches. La complaisance de ceux-ci n'a d'égale que celle du sommeil. Quelqu'un sort à peine de la plus vive agitation, et s'assoit en souhaitant de s'endormir. Son vœu est de suite exaucé. Un songe ne tarde pas à le visiter, durant lequel il chante ses peines, il nomme l'être aimé que le poète, avec beaucoup de charité, amène promptement, pour recueillir cet aveu. Fréquentes sont les conjurations ; mais on ne manque pas de les préparer devant des témoins qui n'y prennent aucune part et peuvent les dénoncer. Ce sont peut-être les airs qui rendent l'opéra le plus invraisemblable. Ils interrompent les dialogues les plus sérieux, et, tandis qu'un artiste chante, son interlocuteur demeure oisif et muet (2). Si, dans un cachot, se trouvent mari et femme, et qu'un des deux marche au supplice, l'autre reste et fait entendre un couplet. Celui-ci est sur des parolés gaies, pour calmer la tristesse du peuple et lui insinuer que le trépas du condamné n'a rien de réel. D'ailleurs, il n'est pas rare que des malheureux décidés à mourir roucoulent un dernier air, tandis qu'ils tournent et retournent la tasse pleine, disent-ils, d'un terrible poison (3). L'opéra dérouta aussi les spectateurs,

(1) *Il teatro di Musica alla moda*. Nuova ediz. Firenze, MDCCCXLI.

(2) *Perfetta Poesia*, t. II, p. 48.

(3) *Il teatro di Musica*, p. 6.

en les transportant tour à tour dans une quinzaine d'endroits.

Muratori condamnait non seulement les drames musicaux de son temps, mais le genre lui-même auquel ils appartenaient. Il le trouvait foncièrement faux, car la vie ne se passe pas à chanter. Au contraire, P. J. Martello (1) éprouve pour l'opéra une admiration voisine de l'enthousiasme. Il le place au-dessus de toute poésie et de tout système philosophique, pour le bonheur qu'en tire l'homme. Seule cette sorte de spectacles réussit à délivrer l'âme de soucis. On vante le sommeil, parce qu'il semble arrêter quelque temps la vie intellectuelle. Combien doit-on préférer la douce extase où nous mettent des ouvrages qui font de nos sens les instruments de notre bonheur ! Certes, aucun travail n'est plus stérile que la composition des libretti. A peine représentés un petit nombre de fois, ils tombent dans l'oubli, ou bien, si on les reprend, on les défigure en y introduisant, selon la mode, des airs nouveaux. Souvent, les parties que le poète juge les plus brillantes et les plus gracieuses, produisent peu d'effet, quand on les adapte à la musique. Au contraire, des passages qui, lus, provoqueraient le plus profond ennui, sont acclamés au théâtre. Mais qu'importe le texte ? Une simple sérénade retient un homme à un balcon. S'il entend un concert dans une salle ornée avec goût, ses délices augmentent. Et quel bonheur, lorsqu'en ce lieu, une jolie voix sort d'une bouche bien proportionnée, placée dans un visage au teint frais et aux lignes harmonieuses, sur un corps paré de vêtements riches et originaux ! Il ne reste plus à la poésie qu'un rôle secondaire à côté de tels charmes. L'idéal serait qu'un seul homme fût l'auteur de l'opéra tout entier. Il écrirait d'abord la musique. Puis, ayant réfléchi où la force, où la tendresse, où les récitatifs, où les airs conviendraient le mieux, où le soprano, la basse, le ténor feraient meilleure figure, il adapterait aux notes un poème conçu et rédigé par lui-même. Mais si l'œuvre doit être le fruit d'une collaboration, voici les conseils à suivre : le librettiste choisira une légende ou une histoire vraie, en rapport avec la salle et les voix dont on dispose ; avant tout, il s'entendra avec l'impresario, le musicien, voire même les artistes ; il se conformera minutieu-

(1) *Della tragedia antica e moderna. Sessione quinta*, au tome I de ses *Opere*, p. 120 et suiv.

sement à leur avis. Besogne ingrate, ajoute Martello, sur un ton ironique, mais discipline moralisatrice. On s'habitue ainsi à se vaincre soi-même, en renonçant à ses propres manières de penser.

Apostolo Zeno ne put se résoudre à remplir un rôle si effacé. En 1701 (1), il croyait l'opéra condamné à toujours souffrir les abus qui le réduisaient à la médiocrité; mais, trente ans plus tard, approuvé par Muratori lui-même, il se montrait moins pessimiste. L'in vraisemblance, affirmait-il, n'était pas inhérente au genre; il fallait s'en prendre aux poètes, lorsque, dans le mélodrame, ils ne respectaient ni les unités d'action et de caractère, ni la noblesse que requiert la tragédie; quand ils ne peignaient pas les passions purgées par la pitié et la terreur; quand ils ne conduisaient pas la pièce en évitant de choquer le bon sens (2).

Zeno avait le droit d'être sévère pour autrui. Sans doute, il n'a presque jamais osé rompre avec le vieil usage d'introduire dans toute scène une ariette ou deux. Mais, en général, il a évité de faire chanter des couplets à un acteur qui, logiquement, devrait se taire (3). De même, il a exclu, en principe, les personnages qui se déguisent et parviennent ainsi à cacher leur identité à leurs parents et à leurs plus intimes amis (4). Il est un cas où il s'éloigne sciemment de la vérité : il invente de toutes pièces de tendres épisodes qu'il soude au sujet principal. Ainsi le voulaient ses contemporains. Zeno subit cette

(1) T. I de ses *Lettere*. (A Muratori, août 1701.)

(2) T. II de ses *Lettere*. (A Gravi, 3 nov. 1730.)

(3) Néanmoins, il a commis deux fois cette erreur, au cours d'une même pièce, la *Statira*. (*Opere drammatiche*, t. X). Arsace, général persan, apprend que les ennemis ont déjà envahi les rues de la ville et y sèment le carnage. Le voilà prêt à partir; il va, dit-il, organiser la résistance; mais, avant de s'éloigner, il tient à roucouler un petit air à Statira absente; pourtant, l'heure presse. Le même personnage est jaloux d'Oronte, qui, entouré du prestige de la victoire, va se présenter à Statira. Celle-ci, pour rendre Arsace plus sûr de sa foi, l'invite à être témoin secret de l'entretien. Il devrait se hâter de se dissimuler dans le cabinet qu'on lui désigne; son puissant rival peut, en effet, le surprendre! Ne craignons rien; Arsace aura le temps de chanter une ariette. Oronte sera assez discret pour attendre. (A. I, scène 3; a. II, s. 2.)

(4) On relève la même invraisemblance dans le *Costantino*, pour le caractère d'Albino; dans *Imeneo*, pour le personnage de ce nom. (*Op. dram.* t. IX et IV.)

exigence, mais à regret (1), car il se montrait soucieux de respecter l'histoire, du moins avec les libertés suivantes. Du moment qu'on retrace en toute fidélité les faits qui constituent l'intérêt principal du cas étudié, dit-il dans une préface, peu importe si l'on altère des circonstances secondaires (2). Ailleurs, il croit légitime d'établir une relation entre deux événements authentiques et survenus à la même époque, mais, en réalité, sans influence l'un sur l'autre (3). Il ne craint pas de charger un personnage d'un attentat imaginaire, sous prétexte qu'il a certainement commis un crime du même genre. Le traître Cassandre, suivant certains auteurs, aurait empoisonné le roi de Macédoine ; pourquoi ne pas supposer qu'il assassina le roi de Médie (4) ? On le voit, si Zeno ne poursuit pas toujours le vrai, il tâche d'atteindre le vraisemblable. Il distinguait entre l'historien et l'auteur dramatique : le premier ne doit rien avancer dont il n'ait la preuve, au second il suffit que les faits aient pu se produire tels qu'il les représente (5).

Autres progrès accomplis par Zeno : il observe l'unité de temps et, en général, l'unité d'intérêt ; il n'étourdit pas le spectateur par de trop nombreux changements de scènes. On en compte douze dans la plus ancienne pièce du recueil (6) ; le *Faramondo* (1699) en a treize ; à partir de 1714, on n'en trouve plus que huit, sept, six et parfois cinq (7).

(1) C'est ce qu'il explique lui-même, dans sa lettre du 3 nov. 1730 à Gravisi. Voir ses *Lettere*, t. II.

(2) Seleucus, roi de Syrie, aime la même femme que son fils Antiochus. Quand il s'en aperçoit, il renonce héroïquement à cet amour. Dans presque toute la pièce, Zeno a pris comme guide l'historien Appien, mais il s'écarte de lui pour la manière dont le secret fut dévoilé au père. Qu'importe ! « Si sa ch' egli è lecito l'alterare i mezzî, pur che il fine riesca il medesimo. » Du reste, Quinault et Thomas Corneille, excellents tragiques pourtant, ont, après tant d'autres, traité ce sujet avec un égal mérite et, néanmoins, tous deux de façon différente. *Argomento d'Antioco* (Op. dram. t. X).

(3) Il peut être vrai, par exemple, que Ptolémée vécut à la cour de Seleucus et qu'il répondit à ses bienfaits par l'ingratitude. Mais c'est Zeno qui invente que ce prince égyptien, pour complaire à une femme dédaignée d'Antiochus, imagina une calomnie qui faillit perdre le jeune homme auprès de son père. (*Antioco*.)

(4) *Opere drammatiche*, t. VII, p. 206.

(5) *Opere drammatiche*, t. VI, p. 274 ; t. X, p. 293.

(6) *Gl' inganni felici*. (Op. dram., t. VIII.)

(7) Notons, par exemple, que dans *don Chisciotte*, il y en a 8. On n'en

Enfin, Zeno a droit à l'éloge qui lui fut décerné par Gaspard Gozzi (1) : non seulement il ne représente jamais le vice gracieux et la vertu odieuse ou ridicule, mais presque toutes ses œuvres révèlent chez lui « la volonté de repaître les âmes avec ce qui peut développer en elles la force, la santé ». Dans sa jeunesse, il faisait de l'amour le ressort principal de ses opéras, mais il le peignait inspirateur d'héroïques résolutions et de sublimes sacrifices (2), constant jusqu'au trépas, malgré les soupçons injurieux, les trahisons et les mauvais traitements (3). Devenu poète impérial à Vienne, Zeno crut un autre ton convenable devant un public composé de princes, de généraux, de hauts dignitaires (4). Déjà lorsqu'il habitait Venise, il avait, par exception, exalté le patriotisme (5) ou bien étudié les résultats d'un attachement exagéré au souverain pouvoir (6). Après 1719, il cultivera plus volontiers cette seconde manière que l'autre. L'orgueil des patriciens et la puissance de la discipline dans la Rome ancienne (7), les ravages exercés par un goût effréné des honneurs (8), une mort ignominieuse ou la folie punissant des ambitieux que n'avaient effrayés ni la révolte armée contre l'autorité paternelle, ni même le régicide : voilà quelques-uns des exemples sur lesquels Zeno engageait l'aristocratie autrichienne à méditer.

Malgré tous ses mérites, pourquoi ne provoque-t-il aujourd'hui aucun plaisir chez ses rares lecteurs ? On chercherait en vain dans ses libretti une délicate analyse du cœur humain. Ses personnages quittent une attitude pour une autre avec une brusquerie déconcertante. Ainsi, on peut croire Valdemar très épris (9) : après avoir longtemps soupiré pour une comtesse, il se jette dans les bras d'une autre. On voit à quel compte que 5 dans *Semiramide* (1725) et dans *Alessandro in Sidone* (1721). (*Op. dram.*, t. IX, II.)

(1) Voir la préface mise en tête du t. IV des *Opere drammatiche*.

(2) *Faramondo*, *Scipione nelle Spagne*. (*Op. dram.*, t. VI, IV.)

(3) *Griselda*, *Aminta*, *Alessandro Severo*. (*Op. dram.*, t. III, VI.)

(4) Lui-même le dit dans une lettre adressée à Charles VI et Marie-Thérèse d'Autriche, en 1744. Elle est insérée en tête des *Poesie sacre drammatiche* di Apostolo Zeno. Venezia MDCCXLIV; presso Giambattista Pasquali.

(5) Dans le *Temistocle*. (*Op. dram.*, t. I.)

(6) Dans le *Costantino*. (*Op. dram.*, t. IX.)

(7) Dans *Lucio Papirio* et *I due dittatori*. (*Op. dram.*, t. I et II.)

(8) Dans *Nitocri*, *Gianguir*, *Semiramide*. (*Op. dram.*, t. III et II.)

(9) Dans *Ambleto*. On relève le même défaut dans *Astarto*, où la mobilité

femme, il vient de l'enlever. Or, voici qu'il reçoit la visite d'Hamlet, son roi. Le devoir d'un sujet, dit ce dernier, est de se sacrifier à son prince, quand l'objet de leur passion est le même. Sans rien opposer à cette exigence et sans délibérer aucunement, Valdemar s'empresse de céder. Dans ses *Due dittatori*, Zeno reproduit avec soin, d'après Tite-Live, les circonstances essentielles du drame qui se livra entre Fabius Cunctator et son maître de la cavalerie. En lisant cet opéra, on se remémore tous les faits que l'on connaît par ailleurs. Mais le poète ne pénètre pas dans l'âme de ses personnages ; on apprend leurs résolutions sans avoir assisté à l'examen de conscience qui les a précédées. Au contraire, parcourons le *Catone* de Métastase (car lui aussi a composé des œuvres romaines). Aucun des motifs principaux, qui inspirent la conduite conciliante de César envers le défenseur de la liberté, ne nous échappe. Ce sont la volonté de ne plus aventurer une fortune éclatante, le désir de répondre à un vœu universel en concluant la paix au plus tôt, un respect admiratif pour Caton, et enfin une assez vive inclination pour sa fille.

La comparaison de Zeno avec Métastase fait tort au premier. Pourtant, où le plus jeune a-t-il appris à bâtir des pièces à peu près régulières (1) ? N'est-ce pas beaucoup à l'école de son devancier, qu'on a pu nommer l'architecte du mélodrame (2) ? Tout n'est certes pas digne de louange dans les œuvres de Métastase. On lui a reproché, avec raison, l'uniformité de ses dénouements (3). Ainsi, plusieurs de ses pièces finissent avec

d'Elisa est parfois inexplicable ; dans l'*Ornospade*. (*Op. dram.*, t. IX, X, II.)

(1) Métastase interprète dans le même sens que Zeno l'unité de lieu : l'action passe par exemple d'une pièce à l'autre d'un même palais. Il réduit, en général, les mutations de scènes à deux par acte. Il garde encore une plus grande réserve dans ses drames sacrés. Il observe l'unité de temps. On a pu, au contraire, lui reprocher de traiter parfois successivement ou de façon parallèle deux sujets, au cours d'un même opéra. Ainsi, le désir de flatter le goût contemporain lui fait accueillir trop volontiers les amours épisodiques, sans utilité pour l'action principale. Voir p. 191, 194, 199, 230, 236, 243 de Paolo Arcari : *L'Arte poetica di Pietro Metastasio*. Saggio critico. Libreria Editrice Naz. Milano, 1902.

(2) De Sanctis : (*Pietro Metastasio*, dans *Nuov. Ant.* 17, 1871) donne ce nom à Zeno. La plus importante étude faite sur ce dernier est de L. Pistorelli : *I melodrammi* di A. Z. Padova, 1894.

(3) Ces manquements à la vraisemblance sont indiqués avec beaucoup de force et de clarté par Arteaga, dans *Difetti del Signor Abate Metas-*

une reconnaissance ; encore s'opère-t-elle à l'aide des moyens les moins naturels : on parvient à y établir l'identité d'un personnage par hasard, et grâce à un joyau que conserve un prêtre, à une feuille ou deux de parchemin, ou bien à la petite tache d'un bras blanc (1). D'autre part, que de fois deux acteurs échangent à haute voix des confidences, devant un témoin qui est censé ne pas entendre les propos dont le public ne perd pas une syllabe ! Trop de princesses arrivent à se dissimuler sous un travestissement pastoral. Trop de vrais bergers expriment sous une forme élégante des sentiments raffinés. Souvent, nul souci de la couleur locale. Il suffit au poète que ses héros soient anciens pour qu'il les fasse jurer par les mêmes dieux ; d'après lui, Grecs, Romains, Égyptiens, Assyriens eurent une religion commune. D'autre part, il transforme Alexandre, Cyrus, Polyphème en des Céladons. Enfin, il ne se défie pas des anachronismes : chez lui, Hercule fait usage d'un miroir de cristal ; une princesse, née dans le palais royal de Suse, au temps d'Artaxerxès, mentionne l'*Iphigénie à Tauris*, tragédie qu'Euripide composa beaucoup plus tard (2).

On pourrait encore allonger cette liste de fautes. Mais on sera indulgent pour une partie tout au moins d'entre elles, si l'on admet que, plus d'une fois, dans des cadres qui n'ont d'ancien que l'apparence, Métastase est parvenu à peindre l'amour tel qu'il peut bien se rencontrer à toute époque : passion tyrannique à laquelle un être sacrifie les droits d'autrui, son propre honneur, sa vie même. Ainsi, à quelles bassesses ne descend pas Adrien (3) ! Par sa lâcheté, il provoque, lui, empereur des Romains, les sarcasmes d'un roi barbare et de sa fille. Celle-ci méprise le mariage que lui offre le vainqueur de son pays. Oublieux de la foi dès longtemps jurée à Sabine, nièce de son bienfaisant prédécesseur, l'infortuné supplie en vain la farouche Emirena. Enfin, menacée de voir emmener son père en esclavage, celle-ci veut bien consentir à devenir son épouse.

tasio. Cette dissert. est insérée au t. V des *Opere* de Métastase. Firenze, MDCCCLXXXVIII.

(1) C'est le cas, pour le joyau, dans *Olimpiade* ; pour les feuillets, dans *Demetrio*, *Semiramide*, *Nitteti*, *Demofonte* ; pour la tache, dans *Zenobia*.

(2) Pour Hercule, cf. *Alcide al Bivio*, scène 10 ; pour l'*Iphigénie*, cf. *Artaserse*, acte I, scène 6.

(3) *Adriano in Siria*.

Sabine, de son côté, prise de pitié pour la détresse de son indigne fiancé, lui rend sa parole. Alors Adrien se ressaisit, conscient des ruines qu'entraîne sa honteuse conduite. Il rend la liberté au roi des Parthes ; désormais il veut être tout à Sabine. Il veut, mais pourra-t-il ? Cessera-t-il jamais de penser à la femme aimée ? Quand le souvenir d'Emirena devenue l'épouse d'un autre le poursuivra, n'éprouvera-t-il pas les tourments d'une cruelle révolte ? Ses défaillances passées font mal augurer de l'avenir.

Le spectateur n'en est pas réduit aux conjectures pour Didon : type de la femme passionnée dont l'égoïsme masculin fait une tragique victime (1) : lente à comprendre qu'on veut rompre les liens qui lui semblent si doux ; d'autant plus tendre et pressante que des marques plus nombreuses d'une froideur encore inexplicquée assombrissent et désolent son âme ; violente lorsque l'amant s'est enfin exprimé sans ambages, mais prompte à sourire au moindre signe d'espérance ; dédaigneuse de sa sécurité personnelle ; sourde à tous les ordres du devoir et agissant comme si les intérêts de son cœur étaient, dans la société où elle vit, les seuls à débattre ; préférant le suicide à des jours qu'elle juge désormais sans but, puisqu'elle ne peut les consacrer à l'ingrat qui l'abandonne.

Portraits exacts, certes, que ceux de cet empereur et de cette reine impuissants contre l'amour, mais portraits dangereux, a-t-on pensé parfois (2). Ces personnages sont investis d'un souverain pouvoir sur de nombreux sujets. Leur faiblesse morale ne risque-t-elle pas de sembler une excuse aux mortels qui se croient moins préparés aux victoires douloureuses, puisque le sort les a relégués dans une condition infiniment plus humble ? Et à côté d'Adrien, de Didon, combien d'autres protagonistes ou de comparses amoureux, dans les œuvres de Métastase ! De là le reproche adressé au poète d'avoir travaillé à efféminer l'Italie.

Toutefois, notons-le : lui-même n'a pas toujours échappé aux tendances moralisatrices communes alors à plusieurs auteurs dramatiques de son pays. On pourrait même appeler son théâtre

(1) *Didone abbandonata*.

(2) Ainsi, Arteaga, dans la dissert. citée plus haut ; Lâuriso Tragiense à la p. 55 *Dei vizi e dei difetti del Moderno Teatro*. In Roma, MDCCCLIII.

On trouvera une longue liste de travaux concernant Métastase dans C. Levi : *La critica metastasiana in Italia*. (*Riv. teatrale ital.*, XII-XIII.)

une école de grandeur d'âme, si tous ses héros étaient des champions de la liberté comme Caton, des patriotes comparables à Régulus ou à Thémistocle, d'aussi bienfaisants pasteurs de peuples que Titus ou Alexandre, des âmes généreuses qui, à l'égal d'Hypermnestre, de Mandane, de Cyrus, paieraient l'offense par le service (1).

Grâce à Métastase, l'opéra comptait quelques œuvres voisines de la perfection. Moins heureux furent les essais tragiques de l'Italie, dans la première moitié du XVIII^e siècle (2). Martello essaya parfois d'être vrai, mais avec quelle maladresse, aucun exemple ne nous l'apprendra mieux que celui de certaine tragédie biblique (3). Jacob y est aux prises avec Laban qui recourt à une ruse pour l'unir à une de ses deux filles, tandis que le jeune homme aime l'autre. Le poète déclare vouloir peindre un double aspect de la pureté virginale. Lia connaît le vice qu'elle fuit par vertu; une prudence avisée la sauve des dangers auxquels, sur la scène même, est exposée sa pudeur. Quant à Rachel, Martello a pu recueillir sur d'autres lèvres les réflexions naïves qu'il prête à cette ingénue; mais il l'a rendue ridicule à force de candide simplicité. Les deux sœurs ainsi représentées ne seraient à leur place que dans une comédie offerte à un public aimant les audaces d'un réalisme un peu risqué. L'auteur a oublié qu'il composait une tragédie et, qu'à son avis même, une noble dignité convenait au genre. Dans d'autres pièces, il nous choque par un ton trivial; il cherchait le naturel et tombe dans la vulgarité.

Ajoutons que ses personnages ne pensent ni ne parlent comme des anciens; on les prendrait plutôt pour des bourgeois de Rome aux environs de 1700. Le mal serait en bonne partie réparé si, du moins, Martello savait analyser l'âme de ses contemporains, mais on ne peut reconnaître en lui un psycho-

(1) Que, d'ailleurs, ces héros de Métastase soient très au-dessus de l'humanité, c'est ce qu'a bien montré G. Navone dans un article intitulé *P. Metastasio*. (*Rassegna ital.* 1882, 1.)

(2) Sur la tragédie italienne de cette période, on connaît, outre quelques travaux cités plus loin, le suivant : Amos Parducci, *La tragedia classica italiana del sec. XVIII, anteriore all' Alfieri*. Rocca S.-Casciano, Cappelli, 1902.

(3) *Rachele*, au t. II des *Opere*.

logue. Et c'est avec de telles œuvres qu'il croyait avoir puissamment contribué à prêcher le bien ! Pour être utile, un poète dramatique ne doit pas se borner à montrer partout le vice puni et à aiguïser en grand nombre des sentences morales. Il faut qu'il séduise le public en lui présentant l'image de la vie, sans le rebuter par un manque complet de goût (1).

Voilà un idéal que n'a pas non plus réalisé Gravina. Il voulait employer ses tragédies à combattre les ennemis du peuple (2). Celui-ci, dit-il, est toujours victime. Abusant de sa pauvreté, on endort sa vigilance avec des largesses. On le sait impressionnable et on lui persuade que ses vrais amis sont des traîtres. Parfois, un tyran l'accable, afin de mériter ensuite sa reconnaissance, en lui restituant une partie des droits dont il l'a dépouillé. Une oligarchie s'empare du pouvoir pour empêcher, dit-elle, que la foule ne fasse son propre malheur en se donnant un seigneur unique. A qui profitent les guerres ? Aux grands. Mais qui donne sa vie pour gagner la victoire ? La plèbe. Malgré l'ingratitude dont elle accable ses bienfaiteurs, il faut se dévouer pour elle, lui rappeler qu'en elle seule est la source du pouvoir régulier, la préserver jalousement de la servitude, car elle s'habituerait bien vite à confondre la légitimité avec la puissance. Ses pires ennemis, ajoute Gravina, peuvent se trouver parmi les ministres du culte, lorsque ces derniers deviennent les instruments des chefs laïcs. Ils agissent sur la multitude avec d'autant plus d'efficacité qu'elle les croit inspirés du Ciel. Et à quel mobile obéissent-ils alors ? Ils ménagent les forts pour être comblés d'honneurs et de richesses (3).

Ces idées générales, que lui inspiraient l'histoire du passé et le spectacle des abus contemporains, Gravina ne put contribuer

(1) Voir l'étude de A. Galletti sur Martello, en part. aux p. 123-124. dans *le Teorie drammatiche e la tragedia in Italia nel secolo XVIII*. Parte 1^a, — 1700-1750. Cremona, Stabil. Fezzi, 1901.

(2) A. Galletti a déjà signalé cette tendance démocratique, p. 157 de l'ouv. cité, et, avant lui, E. Bertana, p. 43, n. 1 ; p. 44, n. 2 ; p. 45, n. 1, dans *Il teatro tragico italiano del sec. XVIII^o prima dell' Alfieri* (4^e suppl. du *Giorn. Stor. della Lett. Ital.*).

(3) Les idées que nous analysons ici se trouvent exprimées notamment dans *Palamede*, acte I, sc. 3 ; a. II, s. 1 et 4 ; a. IV, s. 3 ; a. V, s. 1 ; — *Appio Claudio*, a. II, s. 2 ; — *Papiniano*, a. III, s. 3 ; a. IV, s. 12 ; — *Servio Tullio*, a. III, s. 4 ; — *Andromeda*, a. III, s. 4. Voir Di Vincenzo Gravina *tragedie cinque*. In Napoli, nella Stamp. di F. Mosca, 1712.

à les répandre avec ses cinq tragédies. Celles-ci restèrent ignorées et jamais sort ne fut plus mérité. Chacune d'elles est une série de petites dissertations. On y constate une science très sûre de l'antiquité romaine ou grecque; les maximes morales y abondent. En revanche, nul effort pour créer des caractères, nul respect de la couleur locale : Achille et Appius Claudius s'essaient à tourner des madrigaux, un héros du siège de Troie se transforme en philosophe humanitaire, le roi Servius Tullius devient un prince réformateur et utopiste (1).

L'abbé Antoine Conti (2) ne tombe dans aucun des ridicules de Gravina, dont il admire seulement les théories (3). Il est à ce point préoccupé du rôle éducateur de la tragédie qu'il préfère les sujets historiques à tous les autres. Inventée de toutes pièces, une action porte la marque de l'esprit qui l'a conçue et elle n'a qu'une vérité relative. Empruntée à la réalité, on peut en conclure les principes immuables selon lesquels la Providence a coutume d'opérer. Mais, entre les événements authentiques, lesquels doit préférer, dans la péninsule, un auteur de tragédies? Ceux de l'histoire romaine. D'abord, celle-ci est la mieux connue de toutes, grâce à de nombreux et savants travaux récents. Ensuite, elle est la moins propre à dérouter des spectateurs italiens. C'est avec elle que leurs études les ont le plus familiarisés, et elle peint des mœurs voisines des leurs. Enfin, ce public porte un intérêt particulier aux faits et gestes de ses propres ancêtres et goûte un grand plaisir à se transporter en un temps où ces derniers dominaient le monde.

Dans la tragédie romaine, Conti voudrait donner une sorte d'enseignement par les yeux. Il suffirait de regarder les acteurs et les décors : on serait renseigné sur les costumes que, suivant sa dignité, chacun portait sous la république ou sous l'empire, sur l'art avec lequel se coiffaient et se paraient les femmes, sur l'architecture des palais et des temples, sur les divers aspects de la ville, sur les vases et les statues antiques.

(1) Voir p. 136-138 dans A. Galletti : *Le teorie drammatiche*, etc.

(2) Sur Conti, poète dramatique, voir Colagrosso : *La prima tragedia di A. C. Firenze, Sansoni, 1898*, dans la *Bibl. critica della lett. ital.* — A. Salza : *L'ab. A. Conti e le sue tragedie*. Pisa, tip. Nistri, 1898.

(3) Les idées de Conti que nous analysons se trouvent dans *Prose e Poesie, Prefazione*, t. I; aux p. 187 et suiv., 318 et suiv., dans *Le quattro tragedie composte dal Signor Ab. A. Conti*. In Firenze, MDCCLI.

Ce programme, Conti essaye de le réaliser pour sa part. Il pèse avec une rigueur scrupuleuse les faits dont il enrichit ses quatre tragédies. Entre autres preuves, on peut citer l'examen qu'il composa lui-même de son *Giulio Cesare* (1). Il y rend compte des moindres détails. Si, par exemple, il qualifie d'élévée la maison de César, c'est, dit-il, que, pour ce palais, le sénat avait concédé au dictateur le privilège de la coupole, réservé d'habitude aux temples. Il sait, d'ailleurs, par des médailles du temps, quelle fut la forme de cet édifice et du sanctuaire qu'il place à côté.

Mais les tragédies de Conti sont-elles seulement, comme on l'a prétendu, des recueils de remarques érudites ? L'auteur, on ne peut le nier, s'est efforcé d'y faire revivre des personnages historiques. Examinons sa meilleure pièce, *Druso*. Tacite raconte que, décidé à faire périr Drusus, le ministre Séjan prévint contre lui l'esprit de Tibère. Il avertit celui-ci que, prenant un repas avec ce prince en un jour déterminé, il se gardât de tremper ses lèvres dans la première coupe qu'on lui présenterait. En effet, l'empereur au lieu d'y boire, la tendit à Drusus qui la vida et mourut sur l'heure. Un complice de Séjan y avait versé du poison. — Conti, songeant à composer une œuvre qui se terminera par cette mort tragique, se demande : « Comment Séjan a-t-il été conduit à son noir dessein ? comment Tibère a-t-il pu croire son fils criminel ? » Il répond : « Le ministre, très en faveur auprès des soldats, des chevaliers et du sénat, caressait le projet de succéder à Tibère, qui réservait l'empire à Drusus. Il lui importait donc de supprimer ce dernier. Or, il avait remarqué qu'Agrippine, veuve de Germanicus, excitait, tout à la fois, la jalousie de Livilla, épouse de Drusus, et la haine de Tibère : la première voyait d'un œil farouche la beauté de cette parente, le second soupçonnait une ennemie de sa vie et de son pouvoir dans cette mère de plusieurs princes chers au peuple. Il est donc vraisemblable que le misérable profita de la mésintelligence qui divisait la famille impériale. « Ton époux cherche à te répudier pour épouser Agrippine », dut-il répéter à Livilla. Celle-ci, qui d'ailleurs aimait Séjan, se crut obligée de lui préparer l'accès du souverain pouvoir, sous peine de

(1) *Le quattro tragedie*, p. 336 et suiv.

déchoir elle-même de sa grandeur actuelle. De là des accusations portées par elle et lui contre Drusus, auprès du trop crédule vieillard. Celui-ci y ajouta d'autant mieux foi que son fils songeait à marier sa propre fille avec Néron, fils d'Agrippine. »

Lorsque Conti reconstitue ainsi la genèse du drame que termina le poison, il rapproche des faits authentiques et il tire parti d'allusions claires ou vagues. Excepté dans un cas (1), il n'invente ni les personnages de la pièce, ni les traits qui les caractérisent, ni les liens qui les unissent et les antipathies qui les divisent. Il se contente de mettre en œuvre les données de l'histoire, en vue de préparer avec logique la terrible catastrophe. Sa plus grande liberté consiste à réunir en un seul jour des événements qui peut-être ne furent pas contemporains. Par exemple, on sait par Tacite que plusieurs fois Tibère jeta en prison les enfants de Germanicus : Conti suppose une nouvelle arrestation, quelques heures avant la mort de Drusus (2).

Si cette tragédie prouve que son auteur excelle à démêler les causes des événements, elle fait, en revanche, éclater combien il est impuissant à rendre ses personnages vivants. Le spectateur qui les écoute dissenter ignore, en général, s'ils traversent des alternatives de crainte et d'espoir, de colère et de calme, si des troubles douloureux agitent leurs âmes, à l'heure de se résoudre à un acte décisif. Qu'importe que par des remarques abondantes l'auteur nous renseigne sur les monuments, les institutions et les mœurs de Rome à l'époque étudiée ? Dans un cours, son œuvre pourra donner lieu à un riche commentaire ; au théâtre, elle semblera froide.

En Italie, dans la première moitié du xviii^e siècle, le seul Maffei tenta avec un succès presque complet d'écrire une tragédie à la fois vraie et morale. Sans quelques invraisemblances dont il n'a pas su se garder, sans les incohérences qui choquent dans la conduite du tyran Polyphonte, sans parfois l'imprécision du langage, on pourrait appeler la pièce un chef-d'œuvre (3). C'est la nature elle-même qui parle par la bouche

(1) Il invente le personnage de Procolo.

(2) Dans la préface du *Druso*, Conti donne les détails les plus circonstanciés sur la méthode qu'il a suivie dans la composition de cette pièce.

(3) On a tant écrit sur la *Merope*, que nous croyons inutile d'insister. Voir A. Galletti : *Le Teorie drammatiche*, etc., surtout p. 183-191. Comme

de Polydore, d'Égisthe et surtout de Mérope : un vieillard plein d'admiration pour le temps passé, serviteur fidèle qui a élevé dans l'exil l'héritier légitime du trône ; un prince en qui l'on trouve l'ingénuité de l'enfance et des mouvements héroïques naturels chez le descendant d'Hercule ; une mère qui, du premier au dernier acte, ne respire que pour son fils.

études spéciales sur la *Merope*, nous citerons G. Gizzi : *La Merope e la tragedia*, Roma, Lœscher, 1891 ; — Gottfried Hartmann : *Merope im italienischen und französischen Drama*, Erlangen und Leipzig, 1892 ; — G. Canonica : *Merope nella storia del teatro tragico greco, latino e italiano*. Milano, Hoepli, 1893.

CHAPITRE V

La diffusion de la littérature et de la langue françaises en Italie, à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e.

SOMMAIRE. — I. Traces de l'influence française dans les tragédies et les comédies composées par des Italiens. On continue à traduire un grand nombre de pièces françaises.

On transporte, d'ailleurs, en italien beaucoup d'œuvres françaises de toute sorte, notamment des romans et des œuvres pieuses. — On en lit aussi dans le texte original.

Protestations du *Giornale de' Letterati d'Italia* (1713, 1715), d'Antoine Volpi (1737), d'*Alitofilo* (1738), d'un académicien *Intronato* (1740), de Muratori (1744).

II. L'envahissement du gallicisme constaté, en 1681, par Redi; en 1691, par Magalotti; en 1705, par Fontanini; en 1740, par un académicien *Intronato*, en 1740, par F. M. Zanotti; et avant, par S. Maffei.

Protestations de Vallisnieri contre la fortune de la langue française en Italie.

III. La France, généralement si favorisée en Italie, paye-t-elle ce pays de retour? Elle estime ses savants et ses érudits, mais elle ignore leur langue maternelle, qu'elle continue à accuser d'affectation : les attaques de l'abbé Desfontaines et de Voltaire. L'Italie défendue par S. Maffei, Becelli, Rolli.

I

Un des vœux les plus chers aux réformateurs de la pensée italienne, dans la première moitié du XVIII^e siècle, se trouvait en partie rempli. Ils ne pouvaient plus reprocher à toute œuvre littéraire d'être à la fois foncièrement invraisemblable et immorale. Mais cet article de leur programme fut à peu près le seul réalisé.

La grande vogue du théâtre français dans la péninsule froissait leur amour-propre. Ils rêvaient de faire applaudir des pièces composées par des Italiens et supérieures à celles de Corneille, Racine et Molière eux-mêmes, car ces auteurs, disait-on, n'avaient pas su, en général, éviter de graves défauts. P. J. Martello et plusieurs de ses compatriotes travaillèrent, en effet, à doter leur pays d'un nouveau répertoire. Mais ce sont le plus souvent nos œuvres qui leur servirent de modèles. Ils y apprirent à respecter la dignité tragique, à observer les trois unités et à lier ensemble les diverses parties d'un même acte. En

outre, ils imitèrent parfois nos écrivains jusqu'à leur emprunter le caractère d'un personnage ou une situation dramatique. Quant à éviter le romanesque ou à bannir l'amour, ils n'y parvinrent certes pas plus qu'eux (1).

D'autre part, nos pièces continuaient à intéresser le public non moins que celles des Italiens. On ne cessait pas d'imprimer, en langue toscane, les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire et d'autres poètes moins connus (2).

En même temps, on traduisait du français toute sorte d'ouvrages, surtout des romans (3) et des livres propres à édifier les fidèles (4). En 1713 et en 1715, le *Giornale de' Letterati*

(1) Pour l'imitation française dans la tragédie italienne de cette époque, voir Ch. Dejob : *Études sur la tragédie*, Paris, Colin ; — E. Bertana : *Prelezione al corso sulla tragedia ital. nel sec. XVIII*, professato nell'anno accademico 1899-1900, Monselice ; — Dumègne : *Il teatro tragico italiano del sec. 18 prima dell' Alfieri*, ouv. cité ; — A. Galletti : *Le teorie drammatiche e la trag. in Ital. nel sec. XVIII*, ouv. cité ; — A. Saviotti : *L'imitazione francese nel Teatro Tragico di Pier Jacopo Martelli*. Bolognà, 1887 ; — Meregazzi : *Le Tragédie di Pierre Corneille nelle trad. e imit. ital. del sec. XVIII*, ouv. cité.

Pour l'influence de Molière sur la comédie italienne, avant Goldoni, voir, plus haut, les ouvrages cités à propos de Gigli. En outre, Ferruccio Mandò : *Il più prossimo precursore di Carlo Goldoni (Jacopo Angelo Nelli)*. Arezzo. Stab. Tipo. Lit. Ettore Sinatti, 1903.

(2) Dans Allacci, nous n'avons pas trouvé moins de 56 éd. de traductions d'œuvres composées par des auteurs secondaires, c'est-à-dire des anonymes, ou bien Barbier, Bécourt, le Blanc, Boursault, Bruoys, Thomas Corneille, Crébillon, Dacier, Destouches, Follard, de la Fosse, la Grange, de la Motte, de la Nève, Piron, Pradon, Quinault, Rotrou. (Nous ne parlons ici que des tragédies.) Les traductions de P. Corneille, Racine, Molière, Voltaire furent naturellement beaucoup plus nombreuses. — (*Drammaturgia di L. Allacci riveduta ed accresciuta fino all' anno 1755*. In Venezia, 1755.)

(3) Dans A. Albertazzi : *Romanzieri e Romanzi*, etc., ouv. cité, on peut voir que Camus, de 1619 à 1696, eut six romans traduits en italien ; en 1646 et 1647, Gomberville en eut deux ; de 1652 à 1677, la Calprenède en eut sept ; Mlle de Scudéry, de 1651 à 1667, en eut trois. Ces diverses traductions furent plusieurs fois réimprimées. — G. B. Marchesi (*Studi e ricerche intorno ai nostri Romanzieri e Romanzi del settecento*, ouv. cité), a énuméré 28 romans traduits du français en italien, dans la première moitié du XVIII^e siècle, sans compter le *Télémaque*, pour lequel nous renvoyons à notre étude *Documenti bibliografici e critici per la storia della fortuna del Fénelon in Italia*. Paris, Champion, 1909.

(4) Voir dans Sommervogel, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*, entre autres articles, ceux qui sont consacrés aux Pères Berruyer, Bouhours, Bourdaloue, Buffier, Caussin, Cheminai, Colombier, Crasset, Croiset, Dufay de Lavallaz, Giroust, Gisbert, Grosez, Guilliore, Martineau, Nepveu, de la Rue, Tertre. Bien que certaines de ces traductions datent du 3^{me} tiers du XVII^e siècle (cf. Bouhours) et même du

d'Italia constate le fait sans le commenter (1). En 1737, Antoine Volpi, nommé professeur d'humanités à l'Université de Padoue, se plaint, dans sa leçon d'ouverture, qu'on oublie, autour de lui, les gloires domestiques. On ne cesse, dit-il, de répéter : « Ceux que leur mauvaise fortune a fait naître en deçà des Alpes ne sont que des ombres d'hommes ». La plupart des Italiens ne se plaignent plus du malheur des temps, de l'inertie languissante des jeunes gens, de la rareté des récompenses. Ils semblent croire que le génie national lui-même est épuisé, que, marâtre pour eux, la nature crée, au contraire, chaque Français apte à s'enrichir, à goûter les beaux-arts, à se procurer une vaste culture. Ils sont victimes de leur naturel affable, de leur esprit docile et prompt à se bien assimiler la plupart des idées d'autrui. Par sa situation géographique l'Italie offre un accès trop facile aux étrangers. De tout temps, elle a connu et adopté leurs opinions. Elle a, tour à tour, admiré la philosophie grecque, embrassé les superstitions des Syriens, des Juifs, des Persans. Rien d'excellent ou de très mauvais n'est éclos, dans l'antiquité, en Asie ou en Afrique, sans être immédiatement transplanté à Rome.

La faveur dont jouissent, en Italie, les Français et les Anglais tient aussi, selon Volpi, à l'envie et à la malveillance qu'on y éprouve pour tous les compatriotes que distingue leur mérite. On aime mieux les hommes qui habitent en d'autres pays : on n'est pas offusqué par leur gloire. Padoue elle-même ne manque pas de sujets remarquables. S'ils étaient nés sur les bords de la Seine ou de la Tamise, voire même aux extrémités de la Scythie, on voudrait les connaître, s'entretenir avec eux et vivre dans leur intimité (2).

Ce sont en grande partie les doléances que faisaient aussi entendre, vers 1738, certain *Alitofilo* et, deux ans plus tard, un académicien *Intronato*. Le motif principal pour lequel ce dernier condamne les livres français est double : ou bien ils donnent une

2^{me} tiers (cf. Caussin), néanmoins elles ne devinrent guère fréquentes que vers 1710.

(1) T. XIII, p. 470 ; t. XXI, p. 471.

(2) Joannis Antonii Vulpii *Oratio* habita in Gymnasio Patavino, cum a tractanda Philosophia ad Politiozem humanitatem exponendam translatus esset. Patavii MDCCXXXVII. — Le discours fut prononcé au mois de février 1737.

faible teinture des sciences qu'ils prétendent enseigner, ou bien ils corrompent les mœurs (1). Si l'on néglige les vieux auteurs, auxquels l'Italie a dû tout son bagage de connaissances solides, c'est qu'on a placé le but suprême de la vie dans l'oisiveté et le plaisir. On cherche d'agréables mais immorales distractions dans les comédies, les dialogues, les lettres, les historiètes galantes, d'origine parisienne. On prétend devenir un grand homme en quelques jours, à l'aide des petits livres que les Français nomment abrégés. On ne s'orne guère la mémoire que de têtes de chapitres ou de tables analytiques (2). On semble, au premier abord, posséder une vaste culture, mais on reste interdit dès qu'il s'agit de résoudre une difficulté proposée par un homme vraiment instruit. La contagion a gagné les femmes. Une jeune fille ou une maîtresse de maison tiennent à être surprises ayant à la main quelque livre écrit en français. Elles veulent même prier Dieu et converser avec lui dans cette langue (3).

II

Comme on connaissait si bien notre idiome, et qu'on le pratiquait tant, beaucoup de ses mots et de ses tournures se glissèrent

(1) *Copia di lettera scritta da un certo Alitofilo ad un amico, nella quale si contengono varie osservazioni critiche dell' autore pertinenti all'istoria Romana scritta in lingua Franzese da' Padri Catrou e Rouillé della Cia di Gesù (sans année).* — L'ouvrage des deux jésuites parut traduit, à Venise, en 1730-1737. L'auteur ne se plaint pas qu'on lise les ouvrages français, mais qu'on les admire sans choix, et uniquement à cause de leur provenance.

(2) Parte seconda, p. 40 du *Trattato degli studi delle donne* in due parti diviso. Opera d'un Accademico Intronato Dedicata a sua Eccellenza la N. D. Procuratessa Lisabetta Cornara Foscari. In Venezia MDCCXL, appresso Francesco Pitteri. « Si danno tutte al genio di libri Francesi, al gusto Francese, al parlar Francese, al pensar e giudicar Francese, volendo per fino imparare il catechismo, ed ogni altra istruzione Cristiana in lingua Francese, e pregare e parlare ancora, se sia possibile, con Dio istesso in questa istessa per altro nobile e bella lingua » (p. 42).

(3) Notons enfin qu'en 1744, Muratori, qui pourtant lisait volontiers les ouvrages étrangers, fait à son tour entendre un cri d'alarme, mais il n'a rien d'offensant pour nous. La *Méropé* de Voltaire, remarquablement traduite en vers, vient, dit-il, de lui arriver de Venise; ont paru également les deux premiers tomes du *Dictionnaire économique* du commerce et des arts, transportés eux aussi en Italien. Muratori ajoute mélancoliquement : « ed ecco la povera Italia che si pasce di cose oltramontane, con produrne ella sì poche ». *Epistolario*, t. X, 21 septembre 1744.

dans l'italien. De là des protestations. On en trouve une dès 1681. Carlo de' Dottori ayant eu occasion d'employer la parole *pirucca*, au lieu de *parrucca*, demande son avis à F. Redi. Celui-ci n'a jamais trouvé *pirucca* dans un bon auteur, ni entendu cette forme, en Toscane, sur les lèvres du vulgaire. Les personnes qui fréquentent la cour disent communément *parruca* ou *parrucca*. De tout jeunes gens emploient, il est vrai, *perruca* pour se rapprocher davantage du français *per-ruque*, car ils éprouvent du dégoût pour tout ce qui ne vient pas de France, et n'a pas un parfum de ce pays. Redi conclut : « Je commence à m'apercevoir que *perruca* renversera, avec le temps, la parole ancienne et toscane (1) ». Il se trompait. Mais, la mode elle-même contre laquelle protestait le savant ne fut pas éphémère. C'est ce que prouvent des passages de lettres ou d'ouvrages signés en 1691, 1703, 1740, 1744, par Magalotti (2), Fontanini (3), l'académicien *Intronato* (4), F. M. Zanotti (5). Un de ces auteurs (6) déclarait que même les gens les plus opposés aux gallicismes en employaient. « Vous verrez, prédit-il,

(1) *Lettere* di Francesco Redi, t. I, p. 67, 6 juillet 1681.

(2) *Lettere Familiari* del Conte Lorenzo Magalotti. Parte prima. Al virtuoso lettore. Magalotti raconte comment il a composé à bâtons rompus ses lettres sur les athées ; il ne trouve pas, pour qualifier sa méthode, d'expression plus propre qu'esprit de *libertinaggio*, c'est-à-dire absence de contrainte. Mais il redoute l'affectueuse censure de son ami Paul Falconieri, qui l'accuse d'un faible excessif pour les expressions françaises.

(3) Des Italiens, dit-il, ont du dégoût à employer *racconto*, *relazione*, ils croient *dettaglio* meilleur ; à *spartimento* et à *divisione*, ils préfèrent *partaggio*. *Io ho letto ora* leur déplait ; ils adoptent *io vegno di leggere*. Ils disent : *il tale è troppo saggio e prudente per approvar la tal cosa*. Pour être correct, ajoute l'auteur, on devrait s'exprimer ainsi : *Egli è tanto saggio, e prudente, che non è capace di approvar la tal cosa*. Voir *Considerazioni* del Marchese Giovan Gioseffo Orsi, tomo primo. In Modena, MDCCXXXV. (P. 720 et suiv.)

(4) P. 41-42, partie 2^a du *Trattato degli studi delle donne*, ouv. cité.

(5) Il reproche à Algarotti, amicalement, d'avoir introduit, dans un de ses petits ouvrages, quelques expressions agréables sans doute, mais avec un je ne sais quoi d'étranger ; leurs grâces n'ont pas la réserve proprement italienne. Ainsi l'auteur dit : *In sedia da posta, ove sempre con Orazio corre meco Virgilio*. Il parle d'un auteur qui *ha sola la misera reputazione dell' antichità*. Un Italien soucieux d'éviter la contagion étrangère aurait dit : *Dovunque io vada, Virgilio, quasi fedel compagno, mi segue. Che altro si pregia in costui, salvo l'antichità?* — *Opere inedite* del Conte Algarotti. T. III, p. 206. Lettre de F. M. Zanotti, Bologne, 23 août 1744.

(6) L'académicien *Intronato*, dans le passage cité.

que les membres de la Crusca finiront par céder au torrent. »

On n'a pas oublié que, vers la même époque, Scipion Maffei consacra toute une comédie à combattre cette manie (1). L'intérêt de la pièce tient à ce que les personnages hommes s'y expriment, le plus souvent, en un style ridicule. Si beaucoup de personnes usent de ce jargon, c'est d'abord qu'elles le croient un moyen très efficace de passer pour habiles, nobles, polies, venues de loin. Est-ce que les gens de qualité peuvent s'abaisser à parler comme la plèbe (2) ? Ainsi, une jeune veuve, Idalba, éprouve un plaisir extrême à dire *no, no* au lieu d'*oibò* ; elle appelle un jeune homme dissolu un *debocciato* ; elle dit *andare in tutti i sensi*, pour *in ogni verso* ; *non s'intende*, pour *non si sente* ; elle parle de *lettera toccante* (3). La manie des *francesismi* entraîne plus d'une confusion. Entrant dans le salon très éclairé d'une parente plutôt mûre, Idalba la félicite de ses nombreux *lustri* ; l'autre, ayant la coquetterie de paraître jeune, se fâche et répond par des impertinences. Le lendemain, la même Idalba s'adresse à sa belle-sœur qui est fort laide et la nomme *bella sorella* ; la femme ainsi interpellée croit à une moquerie et s'emporte (4).

Si l'on voulait essayer, d'après les renseignements de cette comédie, un classement des termes français qui pénétraient en Italie, on trouverait que surtout le vocabulaire des amoureux et celui des joueurs en étaient infestés (5). De même, la langue militaire. Par exemple, celui qui s'enrôle déclare qu'il *s'ingaggia*, qu'il contracte un *ingaggiamento*. Un cheval devient une *montura*. Autrefois, on disait *intimare la resa* à une place ; maintenant, on décide de *sommare una guarnigione*. Un carnage devient un *massacro* ; les victimes s'appellent des *massacrati*. L'expression française *par peloton* se corrompt en cette autre *per Plutone*, si bien que certains la prennent pour un juron (6).

(1) Maffei. *Il Raguet*, commedia. Seconda Edizione, con tutta diligenza corretta. In Verona, MDCCXLVII, appresso Giannalberto Turnermani.

(2) *Id.*, acte I, scène 4.

(3) *Id.*, acte IV, scène 2. C'est Maffei lui-même qui se charge chaque fois de dire quelle expression il faudrait employer pour être correct.

(4) *Id.*, acte V, scène 3.

(5) *Id.*, acte II, sc. 2 ; acte II, sc. 3.

(6) *Id.*, acte IV, s. 5.

Scipion Maffei protestait contre l'emploi des gallicismes. Un illustre savant, Vallisnieri (1), dont on a déjà lu souvent le nom dans cet ouvrage, songeait à proscrire l'étude elle-même de la langue française, pour laquelle, suivant lui, on négligeait l'idiome maternel. Beaucoup, déclarait-il avec douleur, ne veulent pas seulement se vêtir, manger, meubler leurs chambres, orner les maisons, dessiner les jardins, comme font les Français. Ils adoptent, en outre, les mœurs de ce peuple, parlent et écrivent sa langue. Quant à l'italien, hélas ! ils ne savent que le balbutier et le griffonner. Puisqu'on tient à copier les Français, qu'on suive leur maxime de rehausser toujours la patrie, de s'unir pour surpasser en tout les étrangers, de répandre les inventions nationales, de cultiver le meilleur goût en philosophie.

III

Pendant que notre langue et notre littérature recevaient un si bon accueil dans la péninsule, la France payait-elle l'Italie de retour ? On se souvient des efforts dépensés par Orsi, Muratori, les rédacteurs du *Giornale de' Letterati d'Italia* et quelques-uns de leurs compatriotes, pour amener les étrangers à parler moins défavorablement des ouvrages composés en Italie (2). A Paris, durant la première moitié du XVIII^e siècle, on rendit justice à la valeur de divers savants ou érudits de ce pays. En effet, les académies des Sciences et des Inscriptions s'en attachèrent plusieurs, à savoir, la première, F. Bianchini, D. Guglielmini, E. Manfredi, F. de Marsigli, P. M. Monti, J. B. Morgagni, I. Poleni, M. Poli, V. Viviani (3) ; la seconde, A. Banduri, G. A. Capponi, le cardinal Gualterio, S. Maffei, le cardinal Quirini (4). En revanche, ce dernier, revenu à Vérone après un assez long séjour en France, constatait avec peine à quel point la langue italienne restait ignorée et méconnue dans ce royaume (5). On continuait à la dédaigner comme

(1) *Opere Fisico-mediche*, t. III, p. 234 et suiv., dans une dissert. citée.

(2) Voir plus haut le chap. II de la 3^{me} partie.

(3) Voir L. F. Alfred Maury : *L'Ancienne Académie des Sciences. Les Académiciens, 1666-1793*. Paris, Librairie Bernard Tignol, Editeur.

(4) *Hist. de l'Acad. des Inscript.*, t. I, p. 38 ; VII, p. 4 ; XII, p. 5 ; XVI, p. 8.

(5) Sur cette ignorance de la langue italienne et des travaux littéraires, scientifiques ou d'érudition, accomplis en Italie, cf. S. Maffei : *Osservazioni*

aimant beaucoup trop les faux brillants. En 1735, l'abbé Antonini essaya de réagir (1). Il ne put convaincre l'abbé Desfontaines qui, trois fois de suite (1735-1736), revint à la charge, affirmant même que, pour se faire juger avec moins de sévérité, l'Italie devrait commencer par retrancher Pétrarque, l'Arioste et le Tasse du nombre des auteurs qu'elle prétendait bons (2).

Ces attaques réitérées provoquèrent deux répliques : l'une d'un Français inspiré par S. Maffei, l'autre de J. C. Becelli. Au cours de cette querelle, on répète en grande partie les arguments invoqués trente ans plus tôt. Quant à Boileau, ce n'est point, dit-on alors, par boutade, mais de parti pris, qu'il a sacrifié le Tasse et d'autres écrivains du même pays. Seulement, son autorité n'est d'aucun poids : il n'a pu les connaître qu'à travers des traductions fort infidèles. Quiconque, ajoute-t-on, n'a pas une connaissance très superficielle de la littérature italienne, s'indignera qu'on la juge seulement d'après Marino et son école : en aucun pays du monde l'affectation n'a été, avant le *xvii^e* siècle, et n'est, aujourd'hui, plus abhorrée que dans la péninsule (3); néanmoins, on reconnaît que Pétrarque et d'autres grands auteurs n'ont pas toujours su éviter l'écueil, mais pourquoi oublier leurs beautés en punition de rares erreurs (4)?

Cet aveu, Paul Rolli n'avait pas consenti à le faire, quand, peu

Letterarie che possono servire di continuazione al Giornale de' Letterati d'Italia. Tomo I (p. XIX-XX). In Verona, MDCCXXXVII. — P. J. Martello dit qu'à son arrivée à Paris, en 1713, il put constater combien le marquis Orsi avait fait de bien aux Italiens dans l'esprit des Français, en prenant la défense de ses compatriotes. Cet effet avait-il été durable ? On voit que non. Cf. Martello : *Opere*, t. VI, p. 289 et suiv.

(1) *Dictionnaire Italien, Latin et François*, contenant non seulement un abrégé du Dictionnaire de la Crusca, mais encore ce qu'il y a de plus remarquable dans les meilleurs lexicographes, étymologistes, etc., par M. l'abbé Antonini. — Il en parut une autre édition à Venise, en 1745, chez Pitteri.

(2) *Observations sur les Écrits Modernes*. A Paris, chez Chaubert. Voir tome II, p. 78 et suiv.; t. III, lettre XLI; t. IV, lettre LVIII, en particulier p. 291.

(3) *Le Mérite vengé* ou Conversations Littéraires et variées sur divers écrits modernes pour servir de Réponse aux Observations de l'A. D. F. Par M. le Chevalier de Mouhy. A Amsterdam, chez Wetstein et Smith, MDCCXXXVII.

(4) *Lettera ammonitoria* del signor Giulio Cesare Becelli, Gentiluomo Veronese, a Lelio commediante, che sta in Parigi. Ouv. cité.

d'années auparavant, il protestait contre la légèreté avec laquelle Voltaire, disait-il, avait accueilli l'injure traditionnelle qu'on faisait au goût italien (1). Il blâmait l'écrivain français de risquer des généralisations hâtives, preuves d'une audace présomptueuse, en même temps que d'une ignorance impardonnable. Il lui reprochait aussi l'inégalité avec laquelle il traitait les Anglais et les Italiens, fermant les yeux sur les plus graves défauts de Milton, accablant le Tasse pour des peccadilles. Il relevait l'inconséquence qui amenait Voltaire à condamner dans la *Jérusalem* ce qu'il avait lui-même pratiqué dans la *Henriade*, c'est-à-dire le mélange d'éléments chrétiens et païens.

Muratori avait hâte de voir paraître la réponse de Rolli ; il la dénommait « l'apologie de l'Italie contre les insolences de Voltaire (2) ». Trente ans plus tôt, ce sont les outrages de Bouhours qui l'indignaient. Durant un tiers de siècle, la cause qu'il défendait n'avait guère progressé.

(1) *Il Paradiso perduto*. Poema inglese di Giovanni Milton, tradotto in verso sciolto dal Signor Paolo Rolli... Aggiuntevi alcune Osservazioni critiche. In Parigi, MDCCXLII. — C'est dans les *osservazioni* qu'il s'en prend à Voltaire. La lettre dédicace à S. Maffei est du 1^{er} janvier 1730.

(2) *Epistolario*, t. VII, p. 2792.

Pour l'opinion de Voltaire sur la langue italienne, voir *Voltaire et l'Italie*, par Eugène Bouvy. Paris, Hachette, 1898 (chap. I). — Pour l'admiration de Voltaire envers Métastase et Goldoni, voir le même ouvr., p. 206-208, 219-222.

CHAPITRE VI

De l'influence et de la connaissance des lettres anciennes, en Italie, entre 1700 et 1750.

SOMMAIRE. — I. On fait des emprunts à la mythologie, pour étoffer des poèmes lyriques. On l'exclut, en général, de l'opéra, sauf dans les ballets. — Pour la connaître, on n'avait pas besoin de recourir aux textes anciens, il suffisait de lire les poètes italiens des siècles précédents. — On peut en dire autant pour quelques thèmes traités d'abord par Théocrite.

Les odes pindariques; l'influence de Pindare ne s'y retrouve aucunement.

Anacréon est, de tous les anciens, le poète le plus imité. — En général, on ne retrouve pas son tour d'esprit chez ceux qui s'inspirent de lui.

Quelques traces d'influence de Sophocle et d'Euripide, de Tibulle, d'Horace.

II. On ignore la langue grecque : doléances de A. M. Salvini, M. A. Ricci, J. Pecci; — et la langue latine : plaintes de Muratori, Gravina, Facciolati, Vico, etc. — Certains trouvent que l'on consacre encore trop de temps à l'étude du latin; ainsi, Vallisnieri. Celui-ci, ainsi que quelques autres, demande que les Italiens ne rédigent plus leurs ouvrages dans cette langue. C'est ce parti que l'on prend en général.

III. On ne connaît guère non plus les anciens, sauf Anacréon, par des traductions. — Néanmoins, après 1725 environ, celles-ci deviennent un peu plus fréquentes.

I

Il est un élément de la poésie grecque et latine que les écrivains en vers du *seicento* avaient, malgré leur dédain pour les maîtres anciens, volontiers adopté : la mythologie surabonde dans leurs œuvres dramatiques ou lyriques. Contre cet usage, quelques protestations inspirées par un zèle religieux s'étaient élevées, au début du *xvii^e* siècle (1). En 1686, Semenzi les renouvela dans la préface de son *Mondo Creato* (2). A son avis, quiconque appelle le Très-Haut Jupiter, insulte un Dieu qui, pour détruire le paganisme, mourut sur la croix. Qu'on réserve aux scélérats l'injure de se nommer Vénus, Flore, Mercure et Cupidon ! De même, on outrage le Créateur en disant la planète Mars, le Centaure. Pourquoi ne pas substituer à ces mots Abraham et Josué, par exemple ?

(1) Cf. E. Bertana : *Intorno al sermone del Monti sulla mitologia*, dans *Giorn. stor. e lett. della Liguria*, 1, 3-4.

C'est aussi par délicatesse de croyants que, dans le premier quart du XVIII^e siècle, Bottazoni et Tagliazucchi s'attaquèrent à la mythologie (1). Au contraire, l'abbé Conti la rejette simplement comme trop froide; il préfère le merveilleux chrétien (2). Menzini ne partage pas ce dédain. « Le plus beau sujet qui puisse tenter un poète, dit-il (3), ce sont les louanges de la cause première. Qu'on chante donc des hymnes à Cérès, à Pomone, à Bacchus, au bienfaisant Apollon, qui font sortir les semences cachées dans le sein de la terre. Ne voit-on pas que, sous leurs noms, on célèbre Dieu lui-même ? » De même, Muratori (4) approuve Talesse qui, dans un poème sacré, donne à deux démons les noms de Pluton et d'Alecto : la religion enseigne qu'il existe des esprits infernaux; libre aux écrivains de les désigner comme il leur plait. En revanche, on choquait l'auteur de la *Perfetta Poesia*, ainsi, d'ailleurs, que F. Redi (5) et le Père Bacchini (6), si, dans une seule et même œuvre, on introduisait, à côté du Dieu et des saints du christianisme, les divinités païennes. C'est la vraisemblance qui s'opposait à ce mélange.

La mythologie comprenait donc, parmi les critiques, à peu près autant de partisans que d'adversaires. Quant aux poètes, ils en firent, suivant le cas, un usage modéré ou excessif. D'une part, en effet, ils l'exclurent le plus souvent de l'opéra (7). Celui-ci s'écarta, en général, de ses habitudes premières. Autrefois, il transportait les dieux sur terre ou bien il entr'ouvrait aux spectateurs un coin du ciel, presque à chaque représentation. Désormais, ses héros furent, en principe, empruntés à l'histoire. Aux habitants de l'Olympe on ne réserva plus guère que les ballets.

Au contraire, les poètes lyriques étoffaient volontiers leurs

(1) *Id.*

(2) *Prose e Poesie*, t. I, p. XLIII, dans la lettre de M. l'abbé Conti à Mme la Présid. Ferrant.

(3) *Opere di Benedetto Menzini*. In Prato MDCCXCVIII, tome III, p. 136.

(4) *Perfetta Poesia*, t. I, p. 288 et suiv.

(5) T. I, p. 440 des *Lettere* de Redi (3 juin 1685, à F. Nomi).

(6) Voir Affò. *Memorie degli scrittori Parmigiani*, à propos du poète Thomas Ravasino, t. I, p. 313.

(7) C'est un fait connu qu'aux environs de 1642, l'opéra devint historique. Voir Angelo Solerti : *Gli Albori del melodramma*. Torino, R. Sandron. Vol. I, p. 147-148.

pièces avec des fables vieillottes. C'est une mine qu'exploitent les faiseurs de madrigaux et de compliments, ou parfois les écrivains médisants. Une femme excelle à jouer de la harpe : son talent rappelle, dit-on, celui d'Amphion ou d'Orphée. Un magistrat entre en fonctions : Astrée ne tardera pas à ramener sur terre l'âge d'or. Les amoureux éconduits demandent pitié en évoquant le souvenir de Narcisse métarmorphosé en fleur, pour avoir réduit au désespoir la nymphe Écho (1). Mais voici un changement de ton. La lyre d'Orphée retentit dans les enfers. Stupeur de Pluton. Eh quoi ! s'exposer à tant de périls pour sauver une femme ? Il faut punir le sot : qu'on lui permette d'emmener Eurydice. Mais le dieu se ravise : un chant si divin mérite une récompense ; qu'on délivre donc l'artiste de son épouse retrouvée (2). — Enfin, on raconte fréquemment une légende dans une intention morale : la chute d'Icare, pour tenir en garde les gens téméraires ; la mort tragique d'Actéon, pour combattre la lubricité ; la victoire d'Hercule sur des serpents, afin d'encourager le lecteur à réfréner ses mauvais instincts (3).

Lorsqu'ils voulaient se renseigner sur la mythologie, les écrivains de notre période n'eurent même pas besoin de recourir aux sources grecques et latines ; sur le Panthéon classique ils étaient suffisamment instruits par les œuvres de leurs devanciers italiens. Là aussi, nous l'avons dit en parlant de la poésie pastorale, ils trouvèrent déjà traités des thèmes dérivés de Théocrite, de Virgile et d'Ovide.

Quant aux odes dites pindariques, l'influence directe ou non de l'antiquité ne nous y paraît aucunement sensible. Ce genre était un héritage légué par le xvi^e siècle au xvii^e et au xviii^e. Quand on relève et que l'on contrôle les jugements satiriques

(1) *Rime* d'alc. illustri aut. viventi, ouv. cité, p. 312, 423, 487, 520. *Rime scelte* di poeti illustri, ouv. cité, t. I, p. 175 ; t. II, p. 23, 172, 264, 265. *Rime* dell' avv. Zappi, ouv. cité, t. I, p. 227, 299 ; t. II, p. 213, 275. *Rime* di B. Menzini. In Firenze, MDCCXXX, t. I, p. 70 ; t. II, p. 26, 75.

(2) *Rime* d'alc. ill. aut. viv. p. 456. *Rime piacevoli* di G. B. Fagioli, Bologna, MDCCCXXIII, t. I, p. 22, 23, 24 ; t. II, p. 167.

(3) *Rime* d'alc. ill. aut. viv. p. 306. *Rime scelte* di poeti ill., t. II, p. 266. *Rime* dell' avv. Zappi, t. II, p. 75. *L'Arcadia* del can^o Crescimbeni, p. 92. *Commentario e Canzoniere* di Pierjacoopo Martello. In Roma, MDCCX. (P. 87.)

auxquels il donna lieu (1), on retrouve vite la formule que tant d'auteurs se condamnèrent à suivre. Ayant décidé de chanter un guerrier victorieux, un magistrat sur le point d'entrer en charge, ou bien quelque événement d'importance le plus souvent locale, on s'efforce de trouver dans l'histoire, ou plus volontiers dans la mythologie, des faits ou des légendes n'offrant, de prime abord, rien de commun avec le sujet. On devra s'ingénier à les y rattacher par un lien que personne ne saurait découvrir à première vue. Ne pas écrire une seule parole qui ne soit une métaphore et ne rende le vers sonore, tel est ensuite le but poursuivi. On emploie enfin des tours hors d'usage, on forge de nombreux mots composés, on tâche, en somme, d'émerveiller le lecteur. Mais quand, impartialement, ce dernier relit l'œuvre, pour en apprécier le fond, elle ne lui apprend à peu près rien; le contenu est sans rapport avec la civilisation moderne et semble choquant dans des strophes consacrées à un contemporain.

S'ils nommaient leurs odes pindariques, les poètes d'une telle école ne considéraient même pas toujours le célèbre Thébain comme leur maître. Ils jugeaient ses élans timides; combien ils se sentaient plus ravis par les envolées audacieuses des prophètes hébreux! Pour la même raison, ils refusaient d'admirer Chiabrera, celui de tous leurs compatriotes qui avait étudié Pindare de plus près, et réussi le mieux à donner l'illusion de sa manière. C'est néanmoins aux ouvrages de cet auteur du *seicento* que Crescimbeni et Muratori renvoyaient les Italiens égarés dans la mauvaise voie. « Il a su, disait le premier, extraire de son modèle tout ce qu'il faut pour fonder une école pindarique. » Le second n'osait pas non plus recommander la lecture elle-même du texte grec, qu'il jugeait accessible à un trop petit nombre de gens. Il rappelait qu'en 1631 (2),

(1) Voir F. Foffano : *Ricerche lett.* p. 164, 276-280; — *La Bellezza della Volgare Poesia* di Gio. Mario Crescimbeni. In Roma, 1712. P. 201-202; — Muratori : *Della Perfetta Poesia*, t. I, p. 262, 327.

Comme exemples de pièces pindariques, à la fin du xvii^e siècle et dans la 1^{re} moitié du xviii^e, voir l'*Arcadia* de Crescimbeni, p. 260, 317; — *Poesie* d'Alessandro Guidi. Napoli, MDCCLXXX; — *Rime scelte*, ouv. cité, 1^a parte, p. 44, 73, 76; — *Poesie scelte* dell' ab. Carlo Innocenzo Frugoni. Brescia, MDCCLXXXIII.

(2) *Pindaro tradotto in Verso Toscano, e dichiarato* da Alessandro Adimari Accademico Linceo. In Pisa, per Francesco Tanagli, 1631.

Adimari l'avait transporté en langue toscane, et il vantait en outre Chiabrera.

La fortune d'Anacréon fut beaucoup plus florissante. Il établit, on s'en souvient, un gracieux dialogue entre un homme et une colombe enchantée de vivre dans la familiarité d'un aimable poète. Il décrit son cœur comme un nid que les enfants d'Amour repeuplent sans cesse. Il raconte un songe où il s'apprêtait à embrasser des jeunes filles, quand il s'est éveillé. Il désire avoir les portraits de sa maîtresse et de Bathylle, il engage un artiste à les peindre. Il représente le petit dieu piqué par une épine et se réfugiant en larmes auprès de sa mère. Tels sont, parmi ses thèmes, les seuls, semble-t-il, qu'entre 1670 et 1740, on ait suivis en Italie, au point d'en reproduire le cadre ou des détails caractéristiques. Encore n'avons-nous trouvé qu'une trentaine de ces imitations (1). On s'est inspiré avec beaucoup plus de liberté, mais non plus souvent, de l'Amour mouillé et de ces odes où le vieillard, célébrant le vin, développe une philosophie qu'on peut ainsi résumer : gloire à Bacchus, puisqu'il apporte l'oubli ; chantons, dansons, buvons, nous qui n'avons qu'un temps à vivre.

Rolli excelle dans les chansons à boire. Sans emprunter au poète grec une image ni un tour, il sait concilier avec un ton insouciant, une allure rapide et une verve brillante mais contenue : si bien qu'on croirait parfois lire un Anacréon toscan (2). Au contraire, la plupart de ses contemporains, en Italie, ne rappellent que de bien loin leur modèle. Quand ce dernier

(1) Bien que nous ayons parcouru tous les recueils indiqués plus haut, p. 321-2, etc., nous n'avons trouvé d'imitations de ces thèmes que dans les passages suivants : *Rime dell'avv. Zappi*, t. I, p. 35 et 291 ; *Rime d'alcuni illustri aut. viventi*, p. 107, 170, 350, 419, 692 ; *Scelta di sonetti*, 2^a parte, p. 125 ; *Rime scelte di poeti illustri*, t. II, p. 87, 245, 415. — En outre, les passages indiqués plus loin, p. 368 ; n. 1, 2, 3.

Sans doute, les *canzoni anacreontiche* abondent entre 1670 et 1750, mais on désigne sous ce nom des pièces répondant à trois conditions principales : elles sont écrites en vers très courts, et d'un nombre de syllabes fixé par le poète ; il les groupe en strophes de brève étendue ; enfin, il n'y traite en principe aucun sujet grave et majestueux. Néanmoins, son inspiration ne se règle pas forcément sur celle d'Anacréon ; il s'en faut de beaucoup. Voir p. 155 du livre II, du vol. II *della Storia e della Ragione d'ogni poesia*, de Quadrio.

(2) *Poeti Erotici del secolo XVIII*, a cura di G. Carducci. Firenze, G. Barbèra, 1868. (P. 91 et suiv.)

dépeignait un jeune garçon ou une jeune femme, sa description, complète et précise malgré sa brièveté, révélait, en outre, la sensualité de l'auteur. Au xviii^e siècle, on évite l'impudicité, mais, au lieu de détails significatifs, on multiplie les comparaisons mythologiques. Le lecteur achève la pièce sans se représenter une physionomie bien nette (1). Autre défaut : on semble disposer de ressources inépuisables pour varier certains thèmes ; mais on pêche précisément par excès d'esprit. Ainsi, comment représente-t-on Amour ? Qu'on en juge par l'exemple suivant. C'est un remouleur furieux de manquer d'eau et ne pouvant plus aiguïser ses traits sur la pierre desséchée. Alors Menzini, lui offrant son aide, pense à l'ingrate Cinthie et, de suite, ses pleurs forment une abondante source. Le dieu poursuit alors son ouvrage, mais, pour toute récompense, il frappe d'un dard pénétrant son courtois bienfaiteur (2). — On a beau donner à Cupidon, comme compagnons inséparables, la douleur, la ruine, le désespoir : quand l'esprit peut trouver des inventions si ingénieuses, l'âme n'est pas la proie des tourments (3).

Lorsque nous aurons ajouté que plusieurs Italiens prirent comme modèles Sophocle ou Euripide (4), que, par intervalles, Tibulle inspira Rolli (5), que l'idéal champêtre commun à ce dernier avec Métastase et Frugoni (6) ressemble à celui d'Horace, nous saurons à quoi se réduit l'influence de l'antiquité sur le Parnasse de la péninsule, durant la première moitié du xviii^e siècle. Elle fut peu considérable.

(1) *Rime scelte di poeti illustri*, 1^a parte, p. 90, 246 ; 2^a parte, p. 245, 330. *Rime d'alc. ill. aut. viv.* p. 460. *Rime dell' avv. Zappi*, t. I, p. 241.

(2) *Rime di Benedetto Menzini*. Tomo primo. In Firenze, MDCCXXX. (P. 26.)

(3) Sur différentes autres intentions trop ingénieuses dans des pièces d'inspiration anacréontique, voir aussi Fagiuoli, t. I, sonnets 5 et 9, dans l'éd. citée ; *Scelta di Sonetti*, etc., ouv. cité, p. 7 ; *Rime degli Arcadi*, t. VI, p. 223 ; *Rime dell' avvocato Zappi*, t. I, p. 89, 187, 190, 191 ; t. II, p. 79.

(4) Voir Galletti : *Le Teorie drammatiche e la tragedia in It.*, ouv. cité, chap. IV.

(5) Voir É. Levi-Malvano : *L'Elegia amorosa nel Settecento*. S. Lattes e C. Editori. Torino, 1908. — M. Levi constate d'ailleurs que, dans ses élégies, Rolli a pu s'inspirer bien des fois de Pétrarque et non des anciens.

(6) Voir plus haut, p. 349. Ils ont d'ailleurs pu concevoir un idéal voisin de celui d'Horace, sans rien lui devoir. L'imitation, dans les pièces indiquées, ne nous semble pas évidente.

II

Comment s'en étonner ? En général, on ne lisait pas les écrivains grecs et latins. En 1710, le *Giornale de' Letterati* déplore qu'on éditât si rarement leurs œuvres en Italie (1). Ce pays, dira-t-on peut-être, se fournissait à l'étranger. — Mais les imprimeurs n'auraient-ils pas montré plus de zèle pour ce genre de travaux, si, en les entreprenant, ils avaient cru plaire à un public assez nombreux ?

La vérité est que très peu de personnes étaient en état de comprendre les textes antiques. Le savant helléniste Antoine-Marie Salvini défendait éloquemment (2) la langue grecque, comme étant celle qui nous met en relations directes avec les penseurs les plus originaux des vieux âges. « Mais, lui répondait-on, les ouvrages que vous vantez avec tant d'enthousiasme ont été traduits. On peut donc les lire en italien ; dès lors, pourquoi apprendre le grec ? — Une version ne vous fera jamais entrer dans l'intimité de l'écrivain ; elle vous induira même souvent en erreur. — Eh bien ! soit, nous aborderons cette étude ; mais sera-t-elle longue ? » Comme Salvini ne peut présumer, il perd son procès.

A Padoue, en 1711, Lazarini ; à Florence, en 1714, Ricci ; à Sienne, en 1744, Pecci font entendre les mêmes doléances que Salvini (3).

Quant au latin, il n'était pas beaucoup plus florissant que le grec (4). Vico ne fut pas seul à constater combien on ignorait cet idiome. A son nom il convient d'ajouter ceux de Facciolati, Muratori, Gravina, Vallisnieri, Zambaldi, Lagomarsini (5). Les

(1) T. V, p. 381. « Non par già che le nostre stampe abbiano disimparato il greco e 'l latino ? »

(2) *Dei Discorsi Accademici di Anton-Maria Salvini. Vol. III (Discorso LVII)*, Bologna, MDCCCXXI.

(3) Dominici Lazarini de Murro *Oratio prima pro Optimis Studiis habita in Gymnasio Patavino Nonis Maii 1711, Venetiis*. — *Della necessità e facilità della lingua greca*. Orazione del Dottore Angelomaria Ricci, detta da esso nell' Accad. degli Apatisti il dì 13 dic. 1714 : — Giuseppe Pecci : *Su i pregi della lingua greca*. Prolusione. Siena, 1744-5.

(4) Voir, pour Gravina, *De lingua latina dialogus*, dans ses *Opuscula*, Romae, 1696 ; — et plus haut p. 199 et la n. 1.

(5) Aux nombreux Italiens qui combattent le latin au profit de la langue

deux premiers (1) rendent responsables de cette décadence les maîtres eux-mêmes, trop inhabiles pour intéresser leurs élèves dont ils punissent, d'ailleurs, les moindres solécismes par de sévères et décourageants pensums. La moitié au moins du temps passé au collège est consacrée aux règles les plus subtiles de la grammaire. On ne fournit pas assez aux jeunes gens l'occasion de lire des textes ou de transporter quelques pages d'italien dans la langue de Cicéron. Une fois connus les déclinaisons, les conjugaisons et quelques principes essentiels de syntaxe, on devrait, dit Facciolati, expliquer un écrivain classique, le traduire, l'apprendre par cœur (2). Il faut, suivant Muratori, doter au plus tôt la mémoire des enfants d'un vaste vocabulaire, introduire les mots compris d'eux dans toute sorte d'exercices, sans trop blâmer, au début, les erreurs qui se corrigeront sans peine avec le temps.

Quoi qu'en disent ces deux écrivains, le médiocre talent pédagogique des professeurs ne suffisait pas pour expliquer l'ignorance qu'ils déplorent. Elle fut parfois fermement voulue par les parents et les éducateurs. Au témoignage de Vico, Amenta, Spinelli, à Naples, citadelle du cartésianisme, on méprisait les anciens ; pourquoi aurait-on appris leurs langues ?

En Vénétie, loin de regretter cette décadence, deux autres personnages l'auraient souhaitée encore plus accentuée. Au latin, dit l'un, on consacre trop d'heures ; faute de temps, la géographie, l'histoire profane et sacrée, la géométrie, la littérature nationale restent ignorées. Or, ces connaissances qu'on doit exiger d'un Italien moderne, on ne peut les acquérir que

italienne, Lagomarsini répond dans *Orationes duae, altera pro Lingua Latina, altera pro Scholis Publicis* (surtout dans la 1^{re} qui est de 1737). Elles se trouvent dans la *Raccolta d'Opuscoli scientifici e Filologici*, tome XVI, ouv. cité.

(1) Voir *Latina lingua non est ex Grammaticorum libris comparanda. Oratio Jacobi Facciolati*. Patavii, 1713. — *Delle Riflessioni sopra il Buon Gusto nelle scienze e nelle arti*. Parte seconda, p. 249.

(2) La méthode consistant à faire apprendre le latin sans l'aide de l'italien fut ridiculisée par G. Gigli, dans son livre *Del Collegio Petroniano*. Siena, 1719. — Pour diverses critiques faites en Italie contre la grammaire du Père Emmanuel Alvarez, en usage chez les jésuites, voir l'art. consacré à ce religieux dans la *Bibliographie* de Sommervogel.

partiellement dans le commerce des anciens. Si encoré on recueillait le fruit de si grands sacrifices ! Mais il s'en faut de beaucoup. Posséder une langue morte, c'est être en état, quand on la lit, de concevoir juste les mêmes idées que ceux qui en usèrent naturellement. Combien peu de jeunes gens ou même d'hommes avancés en âge ont pu acquérir l'érudition que suppose cette habileté ! Mieux vaut donc abandonner le latin. Si toutefois l'on ne peut s'y résoudre, on attendra, pour en commencer l'étude, que l'enfant atteigne au moins sa treizième année ; jusqu'alors, il faudra développer sa culture générale. En tout cas, on ne peut approuver les modernes qui rédigent dans cet idiome le résultat de leurs recherches. Ils sont condamnés à créer des termes barbares et à détourner souvent les mots de leur sens véritable : tant les progrès de la civilisation ou des sciences mettent de différence entre le tour d'esprit des anciens et le nôtre !

Tel est aussi l'avis du naturaliste Vallisnieri (1), mais il obéit en outre à une sorte d'amour-propre patriotique. On lui demande pourquoi un professeur aussi illustre que lui n'écrit jamais en latin. Cherche-t-il à s'épargner une fatigue, ou bien dédaigne-t-il les savants à qui l'italien est inconnu ? Non, il veut sauvegarder les droits de son pays. Il marche sur les traces d'une ingénieuse et prudente nation voisine ; celle-ci traite toutes les sciences, tous les arts en français ; elle y a même transporté les meilleurs ouvrages des auteurs étrangers. Aussi ne perd-elle pas un temps précieux, pour s'assimiler un vocabulaire et une syntaxe qui ne sont pas les siens. « Nous autres, ajoute Vallisnieri, si nous désirons connaître les expériences et les observations qui se font à l'Académie Royale de Paris, comme aussi tant de problèmes relatifs à la philosophie, à la médecine, à l'histoire ecclésiastique, nous sommes forcés de savoir le français. Rendons, nous aussi, notre langue nécessaire, en l'adoptant pour imprimer nos livres ; bon gré mal gré, les divers peuples seront contraints de l'apprendre. »

(1) *Opere Fisico-mediche stampate e manoscritte del Kavalier Antonio Vallisnieri, ecc.* Tome III, p. 254 et suiv. « Che ogni Italiano debba scrivere in Lingua purgata Italiana, o Toscana, per debito, per giustizia e per decoro della nostra Italia. »

Le Père jésuite Quàdrìo (1), les philosophes Pace (2) et Trevisani (3) développèrent des idées analogues. Leur désir fut en partie satisfait dès le deuxième quart du xviii^e siècle. Qu'on parcoure la collection du *Giornale de' Letterati d'Italia*. Dans les tomes XXXIX et XL, parus en 1739 et 1740, les ouvrages écrits en latin ne manquent certes pas, mais ils sont visiblement moins nombreux qu'entre 1710 et 1715. Fait caractéristique, le mathématicien Guy Grandi qui, à une exception près, avait, dans sa jeunesse, toujours rédigé ses doctrines dans cette langue, se ravise à la fin de sa vie. Il décide de les publier, dorénavant, tout à la fois en latin, à l'usage des étrangers, et en italien, pour ses compatriotes (4).

III

On aurait pu dédaigner les langues anciennes, mais lire volontiers les traductions d'ouvrages grecs ou latins. En fait, on prisait beaucoup celles d'Anacréon, auteur connu et imité dans la péninsule dès le xvi^e siècle (5). En 1670, on édita, à Venise, une paraphrase italienne de ses vers (6). Deux ans

(1) Tome I, p. 136-137 della *Storia e della Ragione d'ogni poesia*.

(2) *La fisica de' peripatetici, cartesiani ed atomisti*, Venezia, 1729. (L'autore a chi legge.)

(3) *Meditazioni filosofiche*, ouv. cité (Lettore...). — L'abbé Antoine-Marie Salvini (t. X, *Discorso CCXXI*) montre moins d'optimisme. Il n'ignore pas les hommages flatteurs dont Milton, Ménage, Régnier-Desmarais ont gratifié la langue de son pays; néanmoins, comme elle ne circule pas, il conseille à ses compatriotes l'emploi du latin, dans les œuvres d'érudition et les travaux scientifiques.

(4) Voir le *Gior. de' Lett. d'Italia*, t. XXV, au mot Grandi, p. 52; t. XXXIX, p. 405; t. XL, p. 353, 439.

(5) Voir S. Ferrari: *Di alcune imitazioni e rifioriture delle Anacreontee in Italia nel secolo XVI*, dans le *Giorn. stor. della lett. ital.*, tome XX.

(6) Nous résumons ici la bibliographie des traductions italiennes d'Anacréon parues à l'époque étudiée. *Liriche parafrasi* di D. Francesco Antonio Cappone Accademico ozioso sopra tutte l'Ode d'Anacreonte, e sopra alcune altre poesie di diversi lirici Poeti Greci, secondo la preposta versione latina de' lor più celebri traduttori. Venetia, MDCLXX.

Anacreonte... tradotto in verso toscano da Bartolomeo Corsini. Parigi, 1672. (Il y en eut, en 1672, 2 éditions différentes à Paris.) — Autre édit. (avec texte grec et trad. latine), Neapoli, MDCC.

On trouve diverses odes d'Anacréon traduites par Michel-Ange Torcigliani. Elles parurent, après sa mort (1679), dans le recueil de ses œuvres: *l'Echo cortese*. In Lucca, 1681-1683.

plus tard, paraissait la version de Barthélemy Corsini, grâce aux soins de l'abbé Régnier-Desmarais. Ce dernier la considéra simplement comme une belle infidèle, et il voulut voir par lui-même si les odes du poète grec pouvaient exactement passer en des *versi sciolti*. Un essai, pourtant presque conduit à terme, lui déplut. Il réfléchit qu'Anacréon emploie deux sortes de mètres et qu'ils ont leurs correspondants italiens. Il décida de mettre à profit cette ressemblance ; son recueil fut imprimé en 1693 ; F. Redi le jugea excellent (1).

F. A. Capponi, A. Torcigliani, A. Marchetti, A. M. Salvini, P. Rolli, l'abbé Conti traduisirent aussi, en totalité ou non, l'œuvre de l'aimable poète.

Mais, à cette époque, la fortune des autres écrivains de la Grèce et de Rome, Lucrèce excepté, ne fut en rien comparable à celle d'Anacréon (2). Notons seulement qu'après 1725 environ,

Le Poesie d'Anacreonte tradotte in verso toscano e d'annotazioni illustrate. In Parigi, appresso Gio-Battista Coignard, anno MDCLXXXIII. — *Le Poesie d'Anacreonte tradotte in verso toscano dal sig. Abate Regnier Desmarais*. Firenze, nella stamp. di C. e F. Bindi, 1695. — *Poesie toscane*, ecc. del. Sig. Ab. R.-D. In Parigi, 1708.

Anacreonte tradotto... da Anton-Maria Salvini. In Firenze, per Cesare Bindi, 1695. — L'autre traduction de Salvini fut publiée, en même temps que la première, et avec celles de Corsini et de Régnier, in Firenze, da Giuseppe Manni, 1723. — Ces quatre dernières traductions, plus celle de Marchetti, se trouvent dans *Anacreonte tradotto in versi italiani da vari, con la giunta del testo Greco e della versione Latina di Giosuè Barnes*. In Venezia, appresso Francesco Piacentino, MDCCXXXVI. La trad. de Marchetti avait déjà été imprimée à Florence, en 1707. Ces diverses trad. se trouvent aussi dans *Le Ode di Anacreonte nuovamente da vari illustri poeti nella Italiana favella tradotte*. In Milano, 1731.

Delle Ode d'Anacreonte... traduzione di Paolo Rolli. Londra, 1739. — *Rime* di P. Rolli. Nuova edizione. In Venezia, MDCCXLII. Appresso Giuseppe Corona.

On trouve plusieurs odes d'Anacréon traduites par l'abbé Conti, dans le t. I de ses *Prose e Poesie*. In Venezia, 1739.

(1) Selon lui, on ne le dirait pas composé à Paris, « ma nel bel mezzo della Toscana, e da un uomo che non solamente abbia nativa la Lingua, ma che ne abbia apprese ancora con lungo studio le più gentili finezze dagli Autori più riveriti del miglior secolo, e da' Critici più severi ». T. I, p. 137, des *Lettere* de F. Redi.

(2) Les moins oubliés, jusqu'aux environs de 1725, furent Homère, Ésope, Salluste, Ovide, Virgile, Sénèque. Parmi les plus dédaignés semblent avoir été Hésiode, Hérodote, Xénophon, Thucydide, Eschyle, Aristophane, Lysias, Isocrate, Cicéron, César, Cornelius Nepos, Tite-Live, Tacite, Properce, Tibulle. Entre 1725 et 1744, on publia, le plus souvent en partie, le texte original, et surtout la traduction, même d'œuvres précé-

plusieurs d'entre eux semblent sortir de l'oubli. Si on ne publie guère leurs textes originaux, on les transporte parfois en italien. Cette faveur ira croissant durant la deuxième moitié du siècle (1). Ainsi ne fut réalisé qu'un peu tard et en partie l'un des vœux des Gravina et des Muratori.

demment dédaignées. Ainsi, ce retour à l'antiquité favorisa, au moins une fois, Hésiode, Xénophon, Lysias, Cornelius Nepos, Tibulle; deux fois, César et Properce; neuf fois, Cicéron.

Nous tirons ces renseignements des ouvrages suivants : *Degli Scrittori Greci e delle italiane versioni delle loro opere*. Notizie raccolte dall' ab. Fortunato Federici. In Padova, MDCCCXXVIII. — *Lexicon Bibliographicum sive index editionum et interpretationum scriptorum graecorum tum sacrorum tum profanorum*. Cura et studio S. F. G. Hoffmann. Lipsiae, MDCCCXXXII-XXXVI. — A. Cipollini : *Gli Idilli di Teocrito*, Hoepli, 1887. On y trouve une bibliographie très soignée des éditions des idylles (texte ou trad.) faites en Italie. — *Degli Scrittori Latini e delle italiane versioni delle loro opere*. Notizie raccolte dall' ab. Fortunato Federici. In Padova, MDCCCXL.

(1) Voir, outre les ouvrages indiqués dans la note précédente, E. Levi-Malvano : *L'Elegia Amatoria nel Settecento*, ouv. cité; — S. Cardosi : *La scuola Oraziana del ducato estense : contributo alla storia della letteratura italiana del sec. XVIII*. Aosta, Marguerettaz, 1908.

CONCLUSION

Avant de mettre fin à cet ouvrage, nous voudrions poser une question. Les résultats obtenus méritaient-ils les longues recherches auxquelles nous nous sommes livré ? Nous oserons répondre oui.

Elles ont contribué à mettre en lumière l'importance d'une période longtemps dédaignée ou ridiculisée, parce qu'on ne voulait y voir que les folies du *seicento*, suivies des sottises de l'Arcadie. Comme elle nous a légué un trop petit nombre d'ouvrages pouvant nous faire goûter un plaisir esthétique, on la jugeait presque digne de l'oubli. En réalité, on perdait beaucoup à ne pas mieux la connaître.

Entre 1637 et 1750, un grand changement s'est opéré en Italie. A cette première date, on y considérait, en général, comme des oracles les opinions des anciens sur les phénomènes naturels ; on y approuvait sans contrôle les récits enthousiastes de divers voyageurs sur de merveilleux remèdes exotiques ; personne ne songeait à combattre des traditions superstitieuses relatives à des saints dont, avec le temps, s'était altérée la vraie physionomie. En un mot, la crédulité aveuglait les esprits. — D'autre part, si, en Toscane et dans l'Italie méridionale, les disciples de Lucrèce et de Gassendi ne sont pas rares dès les environs de 1660, néanmoins, on ne voit pas qu'ailleurs, dans la péninsule, on incline alors au matérialisme. — En revanche, ce qui sévit partout, c'est l'obscénité. La littérature semble avoir comme principale mission de prêcher le dévergondage.

A l'Italie de 1637 opposons l'Italie de 1750. Laïcs ou ecclésiastiques, presque tous les hommes cultivés admettent, en matière scientifique, les droits souverains de la raison. — Sauf Giannone, personne n'essaye ouvertement de ruiner le catho-

licisme; mais, que de signes d'une tendance de plus en plus forte à dédaigner les doctrines spiritualistes ! De tous les points de l'Italie s'élèvent des cris pour signaler le danger pressant. Certes, depuis la fin du xvii^e siècle, il s'en était souvent fait entendre, mais ni d'aussi fréquents, ni d'aussi énergiques. D'ailleurs, le triomphe non douteux de Locke semblait justifier ces alarmes. — Une telle sympathie envers le matérialisme pouvait passer, en grande partie, pour une conséquence de l'esprit positif qu'avaient développé les progrès des sciences naturelles et expérimentales. Cet esprit se manifeste encore dans une maxime non seulement des critiques, mais de beaucoup parmi les autres écrivains : toute œuvre littéraire doit, suivant eux, poursuivre un but utile.

Voilà ce qu'en grande partie, on ignorait, avant quelques travaux dont nous avons cité les auteurs au cours de cet ouvrage, et, qu'on nous permette de le dire, avant la présente étude. Aussi, la deuxième moitié du xviii^e siècle italien apparaissait-elle sans rapports étroits avec le passé. Nous espérons avoir concouru à montrer qu'elle était en germe dans la période qui s'étendit de 1657 à 1750. A la comédie de Goldoni les voies avaient été préparées par Maggi, Fagiuoli, Gigli, Nelli ; à la tragédie d'Alfieri, par Martello, Maffei, Gravina, Conti. — Quand Parini faisait la satire de l'aristocratie, il continuait la tradition qu'avaient inaugurée Gravina et plusieurs écrivains dramatiques ; mais, tandis que ces derniers s'en tenaient à des généralités, il analyse en détails l'âme corrompue des jeunes nobles qui l'entourent. — Si la poésie didactique jouit d'une immense fortune après 1750, une évidente faveur l'entourait, à cette date, déjà depuis une soixantaine d'années ; et l'on sait maintenant qui en répandit le goût.

Après Tassoni, Nisiely, Errico, Beni, il ne faut pas attendre jusqu'à Cesarotti, c'est-à-dire pendant près d'un siècle et demi, pour constater de nouvelles atteintes contre le prestige des écrivains grecs et latins (1). Dans l'intervalle, Crescimbeni, Muratori, Gravina, Martello, Conti, Quadrio, Becelli avaient jugé les littératures antiques sans parti pris, mais avec une rigoureuse sévérité. Néanmoins, ils y admiraient des beautés

(1) Voir p. 173 et suiv., dans le livre de Vittore Alemanni : *Un filosofo delle Lettere (Melchior Cesarotti)*. 1894. Ermanno Loescher, Torino, Roma.

que tous, sauf le dernier, recommandèrent au lecteur comme dignes d'être admirées et imitées. On fut lent à suivre ce conseil ; mais, dès les environs de 1725, on en tint de plus en plus compte.

Alfieri ne fut pas le premier à vouloir soustraire son pays à l'influence intellectuelle de la France ; le comte Napione ne donna pas, en 1791, un exemple sans précédent lorsqu'il déclara la guerre à la langue française (1). Ce genre d'hostilité existait depuis un siècle. Jusque vers 1670, l'Italie ne connaissait de nous qu'un petit nombre de travaux, œuvres de nos savants, de nos érudits, de nos romanciers, de nos écrivains pieux. Passionnée pour la pastorale et l'opéra dont elle était la créatrice, pour les vers lyriques conçus à la manière de Marino ou de Chiabrera, pour des poèmes épiques, pâles imitations de la *Jérusalem délivrée*, pour des romans lascifs et des nouvelles licencieuses, dont elle n'avait pas besoin de chercher les modèles à l'étranger, elle se suffisait à elle-même. Au contraire, durant le dernier tiers du xvii^e siècle et la première moitié du xviii^e, elle s'éprend de nos auteurs, tandis qu'on cesse en France d'admirer les siens. Gassendi et Descartes sont aux mains de beaucoup d'Italiens ; on prononce avec un respect admiratif les noms de Mabillon et de Montfaucon ; nos romans, nos livres édifiants sont très lus ; on traduit et l'on imite nos comédies et surtout nos tragédies ; notre langue même se parle et s'écrit ; les gallicismes envahissent l'idiome du pays. Cet enthousiasme pour la France, coïncidant avec les rigueurs dont quelques-uns de nos critiques accablent le Tasse, l'Arioste (pour ne citer que ceux-là), éveille chez plusieurs Italiens, dès la fin du xvii^e siècle, une sorte d'amour-propre national, que d'autres après eux éprouvent tout au long du *settecento*. Ils s'efforcent de résister à cette invasion étrangère et de démontrer que, dans les ouvrages de l'esprit, la péninsule vaut bien la France et, peut-être même, la dépasse.

Enfin, au cours de ce livre, nous avons vu se fortifier contre les jésuites une animosité qui se manifestait déjà au temps de Galilée. Entre 1657 et 1750, l'Italie pensante peut, à leur égard, se diviser en deux groupes. A la tête de l'un se

(1) Dans son traité *Dell' uso e dei pregi della lingua Italiana*. Torino, Balbino, 1791.

trouvent ces religieux ; l'autre comprend leurs ennemis : les savants et les érudits. Ainsi ce pays collabore de longue main à l'échec retentissant subi par la Compagnie, en Europe, dans le dernier tiers du xviii^e siècle.

Si ces réflexions sont justes, notre livre sera peut-être regardé comme une préface utile à parcourir avant d'aborder l'histoire de la pensée italienne considérée après 1750.

Ceux qui se hasarderont à le lire y verront en scène quelques personnages doués d'une puissante volonté, qu'ils dépensèrent en efforts continuels pour faire triompher ce qu'ils croyaient la vérité et le bien, pour enrichir le patrimoine intellectuel de leur pays et lui assurer le respect de l'étranger. Vivre dans le commerce de Léopold de Médicis, de Redi, de Bacchini, de Muratori, de Maffei, de Zeno, de Vallisnieri et de plusieurs autres, c'est recevoir une continuelle leçon d'énergie presque toujours calme, d'indépendance intelligente, de désintéressement vertueux. C'est aussi apprendre à ne pas désespérer de l'humanité. Grâce à eux, la science et l'histoire se sont acquis, dans un coin du monde, le droit, l'une d'interpréter les phénomènes naturels, l'autre de juger les événements passés, sans rien craindre, sinon de se tromper. L'exemple de tels hommes peut encourager tous ceux qui rêvent pour la liberté de penser une victoire complète et universelle.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

A

- | | |
|---|--|
| <p>Abbruzzese (A.), sur quelques paraphrases ital. du <i>Cantique des cantiques</i>, 301 n. 5.</p> <p>Académie des Aletofili de Padoue, 91.</p> <p>— des <i>Arcadiens</i> de Rome, 311 n. 5 et 312; goûte le <i>Lucrèce</i> de Marchetti, 139; fait un emploi abusif du travestissement pastoral, 311-313; ses églogues: leur cadre peu varié, leurs invraisemblances, 314-317, si elles subissent l'influence grecque et latine, 314-317 et la n. 3 de 317; idéal pastoral de quelques Arcadiens, 317-9.</p> <p>— de la comtesse <i>Clélie Borromeo</i>, à Milan, 75.</p> <p>— du <i>Cimento</i> à Florence, ses travaux, 7, 12, 19, 33; ses <i>Saggi</i> 19, 20, 28, 38, 70; ses relations avec la France, 12-14; ses discordes intestines, 14, 16, 17; ses ennemis, 18, 19, 21, 70; raisons de sa fermeture, 21, 22, 23; son exemple, 30; ses sympathies pour Gassendi, 128-9; connaît la <i>Dioptrique</i> de</p> | <p>Descartes, 186; on y lit des vers, 130.</p> <p>— des <i>Coraggiosi</i>, à Bari, 133.</p> <p>— des <i>Discordanti</i>, à Naples, 58.</p> <p>— <i>Fisico-Matematica</i>, à Rome, 76-77, 91.</p> <p>— des <i>Fisiocriti</i>, à Sienne, 74, 326.</p> <p>— des <i>Gelati</i> de Bologne, 249 et n. 1.</p> <p>— des <i>Inscriptions</i> à Paris, 360.</p> <p>— des <i>Investiganti</i> à Naples, 30-32, 33, 43, 57, 131.</p> <p>— des <i>Lincci</i>, à Rome, 7-8.</p> <p>— de <i>philosophie</i> de Bologne, 76.</p> <p>— <i>pisane</i> ou de Pise, 2 n. 1, 9, 10, 15, 61, 62, 78, 92, 125, 127, 129, 172.</p> <p>— des <i>Sciences</i> de Paris, 12 n. 1, 21, 22 n. 5, 360, 371.</p> <p>— des <i>Virtuosi</i>, à Rome, 60 n. 2.</p> <p>Acciano (J.), satirique du xvii^e siècle, 60 n. 3.</p> <p>Achery, bénédictin, loué, 106 n. 3.</p> <p>Acquavita, jésuite, poète didactique, 327.</p> <p>Acta Lipsiae, 265.</p> |
|---|--|

- Actes des saints**, et les droits de la critique, 115.
- Actrices**. Voir Théâtre.
- Addison**. Son *Caton* traduit en it. 198.
- Ademollo (A.)**, sur le théâtre, à Rome, au xvii^e siècle, 240 n. 2, 241 n. 2, 3, 4, 269 n. 1.
- Adimari (A.)**, trad. de Pindare, 366 n. 2.
- Adimari (L.)**. Son psautier, 301; ses poésies sacrées et morales, 310-311.
- Aggiunti (N.)**, 6.
- Agnani (J. D.)**, adversaire de Descartes, 167 n. 4 (168).
- Agnello**, de Ravenne. Son *Liber Pontificalis*, 112-113, 267.
- Albertazzi (A.)**, sur le roman ital. au xvi^e s. et au xvii^e, 355 n. 3.
- Albizzini**, admirateur de Galilée, 10.
- Aletino (B.)**, surnom du P. de Benedictis.
- Alexandre VII**, et le *Cimento*, 19.
- Alexandre VIII**, et le théâtre à Rome, 241.
- Alexandre le Grand**, dans une nouvelle allégorique, 51.
- Algarotti (F.)**, admirateur d'Homère, 291, 296; adm. de Ronsard, 263 n. 1; auteur du *Newtonianismo per le dame*, 329-31; cultive le gallicisme, 358 n. 5.
- Alitofilo**, contre l'invasion litt. de la France en Italie, 356-7.
- Alcinoüs**. On lui compare le grand-duc de Toscane, 41.
- Allacci (L.)**. Sa *Drammatica*, 269 n. 1 et 3, 355 n. 2.
- Allievo**, sur Gerdil éducateur, 227 n. 1.
- Althan (d')**, vice-roi de Naples, ennemi des cartésiens, 161, 162.
- Ambra (d')**, 9, 128.
- Amenta (N.)**. Son témoignage dans des questions scient. ou philos., 29 n. 2, 31 n. 3, 156 n. 1, 193-196; son gassen-disme, 132; considéré comme auteur de comédies, 335, 337.
- Ammirato (S.)**, historien, 87.
- Anaxagore**, 127.
- Anaximandre**, 127.
- Anderlini (L. F.)**, 326.
- Andrea (d')**, défend L. de Capoue, 44 n. 2, 157; ami de T. Cornelio, 57.
- Anacréon**, jugé par Muratori, Gravina, A. M. Salvini, Martello, Garofalo, 289; christianisé par C. d'Aquin, 305 n. 5; christ. par P. Presepi, 305-306; traduit en italien par B. Corsini, Régnier-Desmarais, F. A. Capponi, A. Torcigliani, A. Marchetti, A. M. Salvini, P. Rolli, A. Conti, 372-3; connu et imité en It. dès le xvi^e siècle, 372; imité à la fin du xvii^e siècle et dans la 1^{re} moitié du xviii^e, 367-8.
- Andreini (G.)**, sur C. Dati et Ménage, 94 n. 8.
- Andriulli (G. A.)**, sur le clergé du royaume de Naples, au début du xviii^e s., 176 n. 1.

Antonini, défend la langue it., 361.
Apollon, dans des allégories, 51, 60, 193-195.
Apollonius de Perga, traduit par Viviani, 16.
Aquino (C. d'), aut. de l'*Anacreon Recantatus*, 305 n. 5.
Aratus, 195.
Archimède, 48, 195.
Arcioni (Dom), protecteur de B. Bacchini, 112.
Argento (G.), et l'Univ. de Naples, 80 n.
Arioste, lu par Spinelli, 201; étudié par Buragna, 248; blâmé par le P. Mambrun, 250; blâmé dans la gramm. ital. de Port-Royal, 250-251; loué par Menzini, 254, par Galilée, 247.
Aristophane, blâmé par Gravina, 288 n. 2.
Aristote, comme savant, 9, 21, 27, 40, 45 n. 4, 50, 51, 61, 69, 70, 72, 77, 78, 79, 80 n.; — comme philosophe, 125, 126 n. 1, 127, 129, 133, 144 n. 2, 155, 158, 159, 160, 165, 169, 172, 173, 195, 202, 212, 217, 218; — comme auteur de la *Poétique*, 201, 287-288.
Arnauld (A.), sur le gassenisme à Naples, 131 n. 3, 132 et n. 2; — sa *Logique* en Italie 202 et n. 3, 211.
Astorini (E.), atomiste, tra-cassé pour ses opinions 133-134.
Atti (G.), sur Malpighi, 54 n. 1, 55 n. 2, 56 n. 1, 2, 3, 4.
Aulu-Gelle, 40.

Auzout (A.), 7, 22 n. 2.
Avellino (prince d'), 57.
Averani (N.), 129 n. 4.
Avicenne, 31 n. 1, 40.

B

Bacchini (B.), bénédictin, comme journaliste. 24 n. 3, 92; — comme historien, 91, 110-115, 267, comme critique, 364.
Bacci (O.), 67 n. 1.
Bacon (F.), 30, 201, 214.
Baillet (A.). Sa vie de Descartes trad. en ital., 165 n. 3; ses attaques contre des poètes ital., 249, 250, 251, et n. 1, 2, 4, 254, 257; ses *Jugemens* se vendent à Rome, 254.
Baldigiani, jésuite, sollicité pour l'annulation de la condamnation de Galilée, 81, 135 n. 1.
Baluze et Muratori, 90 n. 1.
Balsano (F.), sur Gravina philosophe, 199 n. 2.
Balzac, contre Sannazar, 251; son jugement sur les muses et la langue françaises, 260.
Banduri (A.), disciple des béd. de S.-Maur. 104, 360.
Barbadici (cardinal). Son jugement sur Mabillon, 102.
Barbatta (J.), 128.
Barberini (cardinal), 5 n. 2, 18.
Barbieri (L.). L'âme des bêtes, 174, 175 n.; l'incrédulité en Italie, en 1743, 229 n. 4, 230.
Baretti (G.), sur le *Lucrèce* de Marchetti, 141.

- Barga**, 64 n. 1.
- Baroni (Docteur)**, 215.
- Baronius (C.)**, 86, 89.
- Bartoli (A.)**, sur la *Commedia dell' arte*, 240 n. 1.
- Bartoli (D.)**, et l'idée de progrès, 47.
- Bartoli (S.)**, un champion des modernes à Naples, 58, 59, 132.
- Baruffaldi**, poète didact., 327.
- Basso (J.)**. Sa lettre à Vallisnieri, 69 n. 2.
- Bastide**, bénédictin, contre Mabillon, 109.
- Basile le Macédonien**, 100.
- Baudrand (M. A.)**, 90 n. 1.
- Bayle (P.)**, sur Bérigard, 127 n. 1; attaqué en It., dans la 2^{me} moitié du xviii^e s. 229, 231.
- Beccaria (le P.)**, 80 n.
- Becelli (J. C.)**, et Locke, 231 n. 3, 232; et la querelle Bouhours-Orsi, 263-264; défenseur de S. Maffei contre Riccoboni, 274; attaque Molière, 282; précurseur du romantisme, 285 n. 2; hostile aux litt. grecque et latine, 285-286; contre Desfontaines, 361.
- Bellarmin (cardinal)**, et Gallilée, 2, 8.
- Bellini (L.)**, comme savant, 9, 17 n. 2, 49, 54 n. 1, 56, 78, 79, 128; comme poète, 245.
- Belloni (A.)**, sur le *Seicento*, 242 n. 2; sur les imitat. de la *Jérusalem délivrée*, en Italie, 300, n. 2, 5, 6, 7.
- Bembo**, étudié par Buragna, 248; blâmé par Baillet, 250; imité par Ronsard, 263, n. 1.
- Bénédictins**. Voir Achery, Bacchini, Banduri, Beretti, de Broglie, Fontanini, Gattola, Germain, Germon, Grandi, Lazzarini, Mabillon, Maffei S., Marante, Monterchi, Montfaucon, Muratori L. A., Quirini, Riccobaldi, de Vic.
- Benedictis (De)**, jésuite, ennemi des cartésiens à Naples, 45 n. 4, 155-159, 161, 174, 221.
- Beni (P.)**, contre Homère, 290.
- Benoît XIV**, favorise les sciences expérimentales, 76.
- Benserade**, jugé par E. Manfredi, 259.
- Bentivoglio (cardinal)**, assiste à la lecture, à Paris, d'une trag. de Conti, 273.
- Beretti (C.)**, sur la contestation entre les PP. Mabillon et Germon, 104 n. 5.
- Bérigard**, voir Guillermet.
- Bertana (E.)**, sur la trag. ital. du xvi^e et du xvii^e s., 238 n. 3; sur la trag. ital. du xviii^e s. 355 n. 4; sur Becelli, 285 n. 2; sur la science en Arcadie, 323 n. 5; sur Monti et la mythol., 363 n. 1.
- Bertani (C.)**, sur Buragna, 31 n. 3; 248 n. 2.
- Berti (A. P.)**, 143 n. 1.
- Berti (G.)**, et Torricelli, 7.
- Bertinaria**, sur l'hist. de la philos. ital., 124 n. 1.
- Bertini (F.)**, et sa *Medicina difesa*, 36 n. 6, 46, 70 et

- n. 2; sa querelle avec Moneglia, 67 n. 2.
- Bertoldini**, 64 n. 1.
- Berni**, dans une nouvelle allégorique, 51.
- Bianchi**, restaure à Rimini l'ac. des *Lincei*, 8.
- Bianchini (F.)**, érudit, fonde l'acad. des *Aletofili*, 91; son patriotisme, 264 n. 4; associé à l'acad. des Sciences, 360.
- Biblioteca estense**, et Montfaucon, 102.
- Bigot (E.)**, et Magliabechi, 93 n. 3; corresp. de Dati, 95 n.; voyage en Italie, 96 n. 1.
- Bione Crateo**, surnom de Gravina, 234 n. 3, 235 n. 1.
- Boboli (Jardin)**. On y fait des expériences et des observations, 7, 22 n. 2.
- Boccalini (T.)**, imité, 50; contre l'obscénité de la litt. it. de son temps, 242; son avis sur la *Poétique* d'Aristote, 284.
- Boeri (A.)**, sur la querelle Boursours-Orsi, 255, n. 6.
- Boileau Despréaux**, comparé à Quadrio, 192; cartésien, 197; ses attaques contre les poètes italiens, 252 n. 4; des vers de Menzini contre lui, 254 et n. 4; loué par E. Manfredi, 259-60; jugé par Orsi, 261-262; son jugement sur le Tasse interprété par Muratori, 261; Ronsard défendu contre lui, 262, 263 n. 1; sur la place qu'il donne à l'amour dans la tragédie, 280; son parti pris contre l'Italie, 361.
- Boivin (J.)**, libraire à Paris, corresp. de Muratori, 256.
- Bollandistes**, 100.
- Bologne (ville de)**, 96, 237; un des centres du mouvement scientifique, 10, 29, 54-57, 75-76; le cartésianisme à B., 153; Locke à B., 228; la tragédie française à B., 269-272.
- Bona (cardinal)**, et Mabillon, 109.
- Bonacci (G.)**, sur P. Giannone, 176 n. 2.
- Bonanni**, jésuite, naturaliste, opposé à Redi, 34 n. 1.
- Bonarelli (P.)**, blâmé par Baillet, 250; vanté par Fontanini, 276.
- Bonarchi (F.)**, contre Malebranche, 167 n. 4.
- Bonaventuri**, édit. de Galilée, 81.
- Bonossi (F. A.)**, inquisiteur de Florence. Sa lettre à Lami (1741), 118 n. 2.
- Borelli (J. A.)**, dans le mouvem., scient., 9, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 22 n. 2, 23, 28, 31 n. 3, 50, 55, 56, 62, 75; atomiste, 129; contre Descartes, 189, 190 n. 8; guide Fardella, 210; pour Gassendi 128.
- Borghini (M.)**, poétesse, élève de F. Redi, 245, 247.
- Borromée (S. Charles)**. Ses mesures contre le théâtre, 238-9.
- Borromée (Dom)**, et Vallisneri, 73-74.
- Borromeo (comtesse Clélie)**. Son acad. à Milan, 75, 92.
- Bossu (le P.)**, et les rapports

- de l'*Illiade* avec la Bible, 296 n. 1.
- Bossuet**, et l'impiété en France, 154; cartésien, 183, 197; lu par Spinelli, 201, 202.
- Bouchut (E.)**. Son *Hist. de la médecine*, 15 n. 1, 191 n. 8.
- Bouhours**, jésuite, déclare la langue ital. ridicule, 252 n. 2; trouve les poètes ital. pleins de pensées fausses, 252 n. 4; détesté d'Ap. Zeno et d'Orsi, 255, 256; sa *Manière de bien penser* traduite en italien, 257 n. 1; la réponse d'Orsi à cet ouvrage, 256; on reproche à B. un préjugé méprisant contre les Italiens, 258-9; ses œuvres dévotes trad. en it., 355 n. 4.
- Bouillier (F.)**. Son *Hist. de la phil. cart.* 136 n. 1, 164 n. 1, 171 n. 1, 173 n. 2, 194 n. 2, 197 n. 3, 213 n. 2, 227 n. 1.
- Boulliau (I.)**, 128 n. 1.
- Bouvy (E.)**, sur Vico, 194 n. 2; sur Voltaire et l'Italie, 362.
- Boze (de)**, sur Montfaucon, 100 n. 2, 105.
- Boyle (R.)**, physicien anglais, 7, 28, 29 n. 2, 30, 71, 75.
- Branchi (A. G.)**, 67 n. 2.
- Brébeuf**, défendu en Italie contre Boileau, 261-262.
- Bottazoni**, et la mythologie, 364.
- Brescia (ville de)**. Malheur qui y arrive, 241.
- Bresciani**, édit. de Galilée, 81.
- Briga (della)**, jésuite, contre G. Grandi et les cartésiens, à Florence, 170.
- Broglie (E. de)**, sur Saint Germain-des-Prés, 100 n. 1.
- Brognoligo (G.)**, 182 n. 1, 217 n. 1, 218 n. 1.
- Brucker (J.)**, sur Bérigard, 127 n. 1.
- Bruni (L.)**, 62 n. 3.
- Bruno (G.)**. Ses malheurs, 2. Atomiste, 126 n. 2.
- Brunori (C.)**, poète didact., 326.
- Bufano (M.)**, 87 n. 4.
- Buffier**, jésuite, imité et traduit en Italie, 176 n. 2.
- Buonafede (A.)**, histor. de la philos., 124 n.
- Buragna (C.)**, comme savant, 44 n. 2, 45; comme poète, 248, 264.
- Burgos (A. de)**, et la métaphysique à Padoue, 131 n. 2, 217-218, 219 n. 1.

C

- Calbi (R.)**, et le cartésianisme, 167 n. 4, 174.
- Calepio (P. de)**, vante les trag. franç. pour l'ordre qui y règne, 276 n. 2; excuse la place qu'y tient l'amour, 281 n. 3.
- Calmet (le P.)** et le mouvement de la terre, 82.
- Caloprese**, professeur cartésien de la Calabre, 199-203.
- Calpurnius**, imité en Italie dans la première moitié du xviii^e siècle, 314 n. 3.
- Calvin**. Rapports qu'on prétend établir entre lui et Descartes, Gassendi, 170, 171.
- Camaldoli**. La vision qu'aurait eue en cet ermitage saint Romuald, contestée par G. Grandi, 116.

- Campailla (T.)**. Son poème cartésien l'*Adamo*, 153, 186-7; partisan de l'automatisme, 174 n. 2; repris par Muratori comme trop cartésien, 229 n. 2.
- Campanella**. Ses malheurs, 2.
- Canevari (E.)**, sur le style de Marino, 234 n. 1.
- Candio (G.)**, sur Fardella, 213 n. 2.
- Cantelmi**, cardinal de Naples. Conséquences qu'il attribue à la lecture de Lucrèce, 140-141.
- Cantoni (C.)**. Ses études sur Vico, 208 n. 1.
- Capone (G.)**. Son livre sur Acciano, 31 n. 1, 44 n. 2, 57 n. 1 et 2, 58 n. 4, 60 n. 3.
- Capoue (Léonard de)**. Son rôle dans le mouvement scientifique, à Naples, 29, 30, 31 n. 3, 35 et n. 3, 43; son scepticisme sur la médecine; 45, 46, 47; ses ennemis 45 n. 4, 155; ses amis, 46, 157; disciple de Descartes, 153, 155.
- Cappone (F. A.)**, trad. d'Anacréon, 372 n. 6, 373.
- Capponi (G.)**. Son livre sur Filicaia, 186 n. 3.
- Capponi (G.-A.)**. érudit, 360.
- Capponi (V.)**. Son psautier, 301.
- Carafa (J.)**. Son livre sur le Gymnase de Rome, 81 (****).
- Caravelli (V.)**, sur P. Schettini, 248 n. 2.
- Caravita**. Vico et Doria se rencontrent chez lui, à Naples, 164.
- Carducci (G.)**, sur le *Lucrèce* de Marchetti, 137 n. 1, 139 n. 1; éditeur des poésies de S. Rosa, 145 n. 5; éd. de poésies érotiques du XVIII^e s., 319 n. 2; 367 n. 2.
- Carini (I.)**. Son *Arcadia*, 19 n. 4, 62 n. 3, 64 n. 1, 67 n. 2, 77 n. 3, 91 n. 3, 109.
- Carli (A.)**. Sa *Bibliografia galileiana*, 10 n. 2.
- Carminati (A.)**. Son psautier, 301.
- Carte (R. delle)**. C'est Descartes.
- Carutti (D.)**. Ses travaux sur les *Lincei*, 7 n. 3.
- Casa (cardinal della)**, blâmé par Baillet, 250; édité par Casotti, 268 n. 6.
- Casotti**, éditeur des œuvres du card. della Casa, séjourne à Paris, 268 n. 6.
- Cassini**, protégé par Clément IX, 24.
- Castelli (Benoît)**. Ses opuscules publiés en 1669, 6; sa fidélité à Galilée, 8 n. 2; professeur de Borelli, 15.
- Cattaneo (T.)**, vante le cartésianisme, à Venise, en 1706, 214.
- Catulle**, lu par Spinelli, 201; loué par l'abbé Conti, 286.
- Cavalieri**, disciple de Galilée, professeur de Clément IX, 24; prof. de T. Cornelio, 29.
- Caverni (R.)**. Sa *Storia del metodo sperimentale in Italia*, 1 n. 1, 13 n. 1, 34 n. 1, 152 n. 8, 153 n. 1, 186 n. 1, 189 n. 3.

- Cavicchi (J.)**, le 1^{er} prof. de chirurgie de Ferrare (1742), 79.
- Cebà (A.)**, proteste contre l'obscénité du *seicento*, 242; sa tragédie les *Gemelle*, 276 n. 3; son poème biblique *Esther*, 300.
- Cecchini (P. M.)**, sur les comédies du xvii^e s., 240 n. 2.
- Celano (C.)**, contre les médecins de l'école moderne, 59.
- Cereseto (G. B.)**. Sa leçon sur le *Jesus Puer* de Ceva, 307 n. 3.
- Cesi**, un des *Lincei*, 8.
- Ceuti**, jésuite, adversaire des péripatéticiens, 173.
- Ceva (T.)**, jésuite, adversaire de Lucrèce, Gassendi, Descartes, 168-170; admirateur de Lemene, 244; auteur du *Jesus Puer*, 244, 307-308.
- Chapelain (J.)**, jugé par E. Manfredi, 259; défendu contre Boileau par Orsi, 262; ses lettres, 268 n. 3.
- Chapelle**, jugé par E. Manfredi, 259.
- Chiabrera (G.)**. Ses odes pin-dariques, 366, 367.
- Chigi (cardinal)**, partisan de la méthode expérimentale, 76.
- Chircher (A.)**, jésuite, naturaliste, en désaccord avec F. Redi, 35, 41 n. 1, 43 n. 1.
- Christine de Lorraine**, 10.
- Christine de Suède**, protège Borelli, 17; encourage Léonard de Capoue dans son scepticisme, 45 n. 4.
- Ciampini (J. J.)**, fonde l'acad. *Fisico-Matematica* (1677), 76, 92; érudit et chimiste; 91.
- Ciampoli**, contre l'obscénité du *seicento*, 242; contre Horace et Virgile, 284.
- Ciasso (J. M.)**, et la physique cartésienne, 190 n. 1.
- Cicéron**. Travaux sur lui par Vettori, 85, et par Sigonius, 86; expliqué par Spinelli, 201; vanté comme poète, 235.
- Cinelli (G.)**. Sa *Biblioteca volante*, 63, 89; ses relations avec Magliabechi, 63, 65; édite le *Malmantile*, 63; ses démêlés avec Moneglia, 63, 64, 66, 67.
- Cirillo**, médecin cartésien de Naples, 190.
- Clément (le frère)**, inquisiteur de Florence, donne l'imprimatur au *Dialogo* de Galilée, 2 n. 3, 3.
- Clément IX**, favorable aux modernes, 24, 76; veut fonder une acad. d'hist. ecclésiastique, 92.
- Clément XI**, admire Mabillon, 97; approuve les statuts de l'Ordre de Constantin, 110; sa Constitution, 291 n. 3; protecteur de l'Arcadie, 315.
- Clément de S. Charles (le P.)**, un des *scolopi*, vanté par Viviani, 172.
- Clericati (J.)**, contre le théâtre, en 1703, 239.
- Colagrosso**, sur l'abbé Conti aut. tragique, 350 n. 2.
- Colangelo (F.)**. Sa *Stor. dei Filos. e dei Mat. Napol.*, 15 n. 1.

Collection Académique, publie les *Saggi* du *Cimento*, en 1755, 21.

Colletet, ses tragédies vantées par Ménage, 252 n. 1.

Collins. Son influence en Italie, 229.

Colloredo (cardinal), admirateur de Mabillon, 97.

Columelle, sur la génération des abeilles, 39.

Comédie. Voyez Théâtre.

Compagnoni, trad. de Destutt de Tracy, 232.

Concile de Trente, raconté par P. Sarpi et S. Pallavicino, 87-88.

Concina (D.), dominicain, contre le théâtre, 332.

Concina (N.), prof. de métaphysique à Padoue, 218.

Concublet (A.), marquis d'Arena, protecteur des *Invesiganti* de Naples, 30, 31.

Condillac. Son influence en Italie, 232; son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* trad. en ital. 232; un livre de B. Pergoli sur *C. in Italia*, 232 n. 3.

Congedo (U). Son étude sur S. Ammirato, 87 n. 2.

Conseil collatéral de Naples, 140, 161, 176.

Constantin (Ordre de), attaqué par S. Maffei, 110.

Conti (Ant.), défenseur des modernes, 71; correspondant de Vallisnieri, 182 n. 1, 183, 217 n. 1, 218 n. 1; corresp. de Muratori, 225 n.; son cartésianisme, 214, 215;

son avis sur Locke, 215, 222; son goût pour la métaphysique, 215-216; donne un but moralisateur au théâtre, 237; veut que l'Italie rivalise au théâtre avec la France, 273; vante la trag. franç. pour l'ordre, 276 n. 2; lui reproche le romanesque, 277, et l'emploi des confidents, 278 n. 3; vante le caractère de Phèdre chez Racine, 281; recommande *Athalie*, 281; contraire aux poètes latins, 286; son opinion sur la *Poétique* d'Aristote, 287 n. 3; son opinion sur Homère, 296; défend Homère contre la Motte, 291-92; son *Globo di Venere*, 328-9; hostile à Marino, 257 n. 2; séjourne en France, 215, 273; son avis sur le merveilleux chrétien, 364; trad. d'Anacréon, 373.

Conti (E.). Son psautier, 301.

Copernic, 2 et n. 3, 4, 8, 10, 22, 51, 128, 169.

Corazza (H.). Son discours à l'inauguration de l'Institut de Bologne (1714), 76.

Corazzari (P.), contre les théâtres du *seicento*, 239.

Corneille (P.). Ses pièces traduites et jouées à Bologne et à Rome, à la fin du xvii^e s. et dans la 1^{re} moitié du xviii^e, 269 et n. 2, 3, 4, 271, 355; jouées à Sienne, 270; admirées par Ménage, 252 n. 1; par des lettrés ital. 271; par Zeno, 255; par

- E. Manfredi, 259; par S. Maffei, 274; néanmoins, *Rodogune* critiquée par le même Maffei, 276. — Comment il eût traité le sujet de *Phèdre*, 280. Son *Œdipe* cité par Ménage, 268. Il admirait Brébeuf, 261.
- Corneille (T.)**. Son théâtre, en Italie, en 1695 et 1701, 269 n. 2 et 3.
- Cornelio (T.)**, et la découverte de Torricelli, 7; vanté par le *Giorn. de Lett.* de Rome, 28; sa biographie, 29-30; ses ennemis, 57-58; introduit à Naples les œuvres de Gassendi, 131; cartésien, 153, 155, 188, 190, 193 n. 1; opposé néanmoins à l'automatisme, 174 n. 2.
- Corsini (B.)**, traduit Anacréon en ital., 372 n. 6, 373.
- Corsini (E.)**, un des *scolopi*, 172 n. 3, 173, 191, 220.
- Cosentini (F.)**, sur Vico, 208 n. 2.
- Cosme II**, ne peut élever un mausolée à Galilée, 5, 84.
- Cosme III** et Redi, 37, 46; et Moneglia 64; et les modernes 78, 79; et Mabillon, 96; et Montfaucon, 98; et S. Cresci, 114; et les atomistes 125, 143; et les jésuites, 172, 245; et l'oratorio musical, 245.
- Costantino (A.)**, contraire à l'automatisme des bêtes, 174.
- Coste (P.)**, trad. de Locke, 222, n. 3, 226 n. 3.
- Costanzo (A. de)**, comme historien, 87.
- Coste (P.)**, trad. de Locke en franç. 222 n. 3, 226 3.
- Cotta (le P.)**. Ses vers religieux, 304.
- Cresci (Saint)**, 114.
- Crescimbeni**, sur la trad. de Lucrèce de Marchetti, 139; sur l'académie des Arcadiens, 311 n. 5; sur les tragédies françaises jouées à Rome, 269-270; blâme la poésie érotique latine, 286; est favor. à la poésie didact., 324.
- Croce (B.)**, sur Vico, 194 n. 2; son *Estetica*, 234 n. 2; sur Gravina, 234 n. 2.
- Croisier**, libraire de Rome, 254.
- Curculione**, surnom de A. Moneglia.

D

- Dacier (Mme)**. Orsi lui dédie ses *Considerazioni*, 256, et lui adresse ensuite 4 lettres, 257. Elle est louée pour son *Iliade* et son *Odyssée*, 291, 292.
- Dacier (Mr.)**. Son témoignage invoqué par Gravina, contre la trag. franç. 282 n. 1.
- Dallari (U.)**, sur l'Université de Bologne, 79 n. 2.
- Damademus**, aut. d'une généalogie des ducs de Parme, 111.
- Daniel**, jésuite. Ses entretiens de *Cléandre et d'Eudoxe* trad. en ital. 156; son *Voyage du monde de Des-*

- cartes* censuré par Campailla, 187.
- Dante**, étudié par Spinelli, 201, par Buragna, 248; censuré par le P. Rapin, 252; admiré par les critiques ital. du xviii^e siècle, 264.
- Dati (C.)**. Son avis sur le *Journal des Sçavans*, 25 n. 2; ses lettres au sujet du livre de Ménage, *Origini della lingua ital.*, 94 n. 8.
- Davia (A.)**, veut lire le *Lucrèce* de Marchetti, 139.
- Davila**, censuré par Fénelon, 88.
- Dejob (C.)**. Ses *Études sur la tragédie*, 355 n. 1.
- Delisle (L.)**, sur Mabillon, 108 n. 3.
- Démocrite**, 61, 125, 127, 130 n. 3, 137, 144.
- Descartes**. Quand il fut connu en Italie, 30, 152-4; ses rapports avec Galilée, 152; dédaigné de Torricelli, 152-3. — Sa mise à l'Index, 132 n. 2, 160-1. Odieux aux ordres religieux, 81. Attaqué comme impie par le P. de Benedictis, 155-159; par le P. Ceva, 71, 169-170; par Doria, 163-167; par divers, 167-168. Défendu, à ce point de vue, par C. Grimaldi, 157, 159-161; par G. Grandi, 171, 172; par Spinelli, 167. Les attaques de Vico, 164 et n. 3, 196. — La physique cart., 186-190. La physiologie cart., 190-192. Descartes opposé au principe d'autorité dans les sciences, 192-193. L'éducation cart. dans l'Italie méridionale, 199-205. La métaphysique cart. et Fardella, 210, 214; et les Napolitains, 220-221; et G. Grandi, 220; et E. Corsini, 220; et Doria, 223; et Gerdil, 227. L'âme des bêtes, 174-176, 180-184. — Poèmes cartésiens, 186-188, 198, 216 n. 1. — Descartes et la découverte de Torricelli, 7. — Voir en outre Baillet, Bouvy, Léonard de Capoue, Ceuti, Cornelio, Épicure, d'Este Aurélie, d'Estrées cardinal, Gerini.
- Desfontaines (l'abbé)**. Ses attaques contre la poésie italienne, 361.
- Desportes (Ph.)**, imitateur des Italiens, 261, 263 n. 1.
- Diacrisis**, poème latin de G. Grandi, 170-172, 173.
- Destutt de Tracy**, 232.
- Digne (chanoine de)**. C'est Gassendi.
- Doncieux**, sur Bouhours, 255 n. 6.
- Doria (P. M.)**. Son témoignage sur l'esprit positif de ses contemporains, en Italie, 150; sur les sigisbées, 336 n. 3. — Son opposition à Descartes, 163-167, 174, 204, 223; il avait été d'abord cartésien, 164, 198. — Son goût de la métaphysique, 221; son opposition à Locke, 223.
- Dotti (B.)**, poète blâmé dans le

Giornale de' Lett. de Parme,
249 n. 2.

Dottori (C. de'). Son *Aristo-
demo*, 276; sa lettre à Redi,
358.

Duhamel. Son traité de philo-
sophie, 173.

Duns Scot, 188, 218.

E

Empédocle, 127.

Epicure. Sa physique à l'Aca-
démie de Pise, 125; dans
quel cas Magalotti y recourt,
144 n. 2. Ses sectateurs ita-
liens, 147 n. 3, 148. — Des-
cartes mis au nombre des
disciples d'Épicure, 158, 159,
164-5; de même, Gassendi,
159. — Rôle d'Épicure dans
un dial. de Fardella, 211.
En outre, cf. Gassendi.

Ertz (G.), libraire de Venise,
217.

Eschyle, jugé par Becelli, 285;
par Martello, 287.

Esope, édité et traduit, 373.

Este (Aurélié d'), cartésienne,
198.

Este (César d'), 139.

Este (Renaud d'), 98.

Errico (S.), contre Homère,
284 n. 2, 290.

Estrées (cardinal d'), récon-
cilie Gassendi et Descartes,
134; défend Gassendi à
Rome, 134-5.

Ettori, jésuite, 244.

Euclide, 195, 200.

Euripide jugé par Becelli, 285;
par Martello, 287.

F

Fabbri (F. O.). Son églogue,
313 et n. 5.

Fabretti (R.), érudit de la fin
du xvii^e siècle, 91.

Fabri (H.), jésuite, ses démêlés
avec le Saint-Office, 22; sa
supercherie au détriment de
Descartes, 160.

Fabroni (A.). Son hist. de
l'Acad. de Pise citée, 5 n. 3,
9 n. 2, 3, 16 n. 3, 17 n. 3,
61 n. 2, 134 n. 1. Ses vies
des Ital. illustres du xvii^e et
du xviii^e s. citées, 21 n. 2,
23 n. 1, 28 n. 13, 173 n. 3.

Facciolati (J.), et l'enseignem.
du latin, 369, 370.

Fagiuoli (J. B.), auteur comi-
que, aime le romanesque,
334-335; s'attaque aux si-
gisbées, et les peint sur le
vif, 336; fuit l'obscénité et
donne un tour moral à ses
pièces, 339 et n. 2, 3.

Falconieri Alexis, 119.

Falconieri (O.), atomiste, sa
profession de foi lue au *Ci-
mento*, 130; correspondant
de Magalotti, 19 n. 3, 21 n. 1,
25 n. 2.

Falletti (T. V.) traduit et com-
mente Condillac, 232 n. 3.

Fardella, professeur cartésien
de Padoue, 153, 210-214,
217. Cf. Candio G.

Farsetti (G.), 297.

Favaro (A.). Quelques-uns de
ses travaux sur Galilée cités,
2 n. 2, 10 n. 2 et 3, 81 n. 1
et 2, 82 n. 1, 83 n. 1.

- Fedele (P.)**, sur N. Amenta, 337 n. 1.
- Federzoni (G.)**, sur les trad. it. d'odes d'Horace, 289 n. 3.
- Fénelon**. Son opinion sur Davila, 88; la fortune de son roman en Italie, 355 n. 3.
- Ferrare**. Son université en 1680, 1735, 1742, p. 79.
- Ferrari (G.)**, sur Vico, 209 n. 2.
- Ferri (L.)**, sur Vico, 208 n. 1.
- Feuillants de Florence**. Estime de leur prieur pour Mabillon, 103.
- Ficoroni (F.)**. Son livre contre Montfaucon, 105 n. 2.
- Figari (P.)**. Son psautier, 301.
- Filicaia (V.)**. Ses églogues scientif. 186, 328 n. 4; reçoit, comme poète, les conseils de F. Redi, 245; ses modèles, 264; ses rimes spirituelles, 303-4. Cf. Capponi G.
- Finocchietti (comte)**, trad. en it. du livre de R. Flint sur Vico, 209 n. 3.
- Fiorentino (F.)**. Son livre sur B. Telesio, 50 n. 2.
- Fiorentino (H.)**, contre le théâtre, au xvii^e s., 239 et n. 2.
- Flint (R.)**, sur Vico, 163 n. 4, 209 n. 3.
- Florence**. Mesures qu'y prend le Saint-Office, après la condamnat. de Galilée, 4. Sièges du *Cimento*, 11. Gains qu'y fait l'enseignement scientifique, en 1695 et en 1718, 79. — On y édite les œuvres de Gassendi, en 1727, 129. — Cosme III y favorise l'oratorio, 244-5. — Le nom de la ville est encore cité p. 3, 9, 13, 29, 37, 42, 61, 63, 66, 82, 96, 104, 118, 168, 170, 172, 173, 191, 219, 243, 245, 292.
- Foffano (F.)**. Ses *Ricerche letterarie*, 89 n. 2, 255 n. 6, 283 n. 2, 284 n. 1, 366 n. 1.
- Fontana (G.)**, sur Gravina, 234 n. 2.
- Fontanini (J.)**, érudit, 91. Sa lettre, à la mort de Mabillon, 97; défenseur de Mabillon, 104. — Son apologie du Tasse, 255, 264. Un des rédacteurs du *Giornale de' Lett. d'It.*, 266. Ses critiques contre la trag. franç., 276.
- Fontenelle**, censure les auteurs italiens 252 n. 4; est loué pour ses églogues par E. Manfredi, 259 n. 1, 260; est blâmé, pour les mêmes, par Quadrio et Conti, 297 n. 2; est repris pour les critiques qu'il adresse à Théocrite, 297; est blâmé par Conti et loué par Algarotti, pour ses *Entretiens*, 329.
- Fortuné de Brescia**, philosophe, 191, 232.
- Forzoni Accolti**, 18.
- Fracassi (E.)**. Son livre sur Tartarotti, 188 n. 1.
- Fraguier (l'abbé)**. Son *Discours sur l'Eclogue*, 297 n. 2.
- François de Saint-Joseph (le P.)**, des *scolopi*, élève de Galilée, 172.
- Francone (P.)**, marquis de Salciso, traduit la vie de Descartes de Baillet, 165.

Fréret. Son éloge de Banduri, 104 n. 2.

Frisi, 152 n. 6.

Frugoni (C. I.), comme auteur de vers pastoraux, 313 n. 1, 314 n. 3, 315 n. 4, 317 n. 3. Son idéal champêtre, 319.

Frugoni (F. F.), sur l'incrédulité et le matérialisme en son temps, 145, 147; — contre le théâtre du *seicento*, 239.

Fuidoro (I.), adversaire des médecins novateurs à Naples, au xvii^e s. Son journal manuscrit, 31 n. 1, 57 n. 1 et 2, 58 n. 4.

G

Gabrielli (P. M.), fondateur de l'ac. des *Fisiocriti*, 74, 75, 326.

Galassini. Son art. sur A. F. Bertini, 67 n. 2.

Galiano (C.), préfet de l'Univ. de Naples en 1732; ses réformes, 79 n. 5.

Galien et les galénistes, 36, 37, 40, 46, 58, 133, 195, 284.

Galilée. Savie par Nelli, 2 n. 1; par Viviani, 82 n. 1. Son éloge par Frisi, 152 n. 6. — Chef incontesté du parti des modernes, 1, 2; ses disciples et ses admirateurs, 2, 5, 6, 8, 10, 11, 15, 24, 28, 29, 49, 125, 128, 249. — Réside à Pise; à Padoue, à Florence, 2 n. 1. Inscrit parmi les *Lincei* en 1616,

7. — Surveillé par le Saint-Office dès 1611, 2 n. 2; ordre qu'il reçoit du cardinal Bellarmin en 1616, 2, 8; son *Dialogo* sur le mouvement de la terre paraît en 1632, 2 et n. 3, 3; sa condamnation en 1633 et mesures de rigueur qui la suivent, 4, 5; négociations du cardinal Léopold et de Viviani, pour la faire rapporter, 81; elle l'est en 1757, 82 n. 2. Ne peut être inhumé à *Santa-Croce* de suite après sa mort, 5; il l'est en 1737, 83. — Ses œuvres éditées en 1655, 10 et n. 2 et 3; en 1718, 81, 82; en 1744, et, cette fois, avec le *Dialogo*, 82; ses additions manuscrites au *Dialogo*, 82 n. 2, 83 n. 1. Edit. nationale de ses œuvres, 2 n. 2. — Ses œuvres introduites à Naples, 30. Sa modération envers les anciens, 50 et n. 2. Ses erreurs, 50. Son rôle dans une nouvelle allégorique, 51. Considéré comme atomiste, 126 n. 2. Voir Descartes, Gassendi.

Galleria di Minerva, 211 et n. 1, 212 n. 2 et 3.

Galletti (A.). Son livre sur la trag. en Italie (1700-1750), 349 n. 1 et 2, 350 n. 1, 352 n. 3.

Gallicisme, 357-359.

Gargilio, personnage d'une satire de Menzini, 145.

Garofalo, critique du xviii^e s., 236, 288 n. 2, 289 et n. 7.

- Gassendi.** Fut-il spiritualiste ou matérialiste ? 135-136. — En relations avec Galilée, 127-8; estimé de plusieurs membres du Cimento, 128-9; progrès de son syst., dans le dernier tiers du xvii^e siècle, à Pise, 129, à Rome, à Padoue, à Naples, 131-132, 153; ses œuvres éditées à Florence en 1727, 129. — Odieux à des ordres religieux, 81; rendu responsable par A. Arnould de l'athéisme de quelques jeunes Napolitains, 131 n. 3 et 132; tentatives pour le faire condamner par le Saint-Office, 134-5. Attaqué par J. Maffei, 129; par de Benedictis, 154, 155, 157, 159; par T. Ceva, 169, 170, 327; par Burgos, 217.
- Gastoni (J.).** Son livre contre l'automatisme des bêtes, 174 n. 2.
- Gatti (A.).** défenseur de Mabillon contre Germon, 104.
- Gattola,** bénédictin, 99.
- Gazola (J.).** médecin de Vérone, contre les médecins de son temps, 68.
- Genovesi (A.).** philos. du xviii^e s., 228, 232.
- Gentile (G.).** philos. contemp. 228 n. 4, 232 n. 1.
- Gerdil,** barnabite, pour Descartes et Malebranche, contre Locke, 226-228.
- Gerini (G. B.).** sur les cartésiens d'Italie, 152 n. 1; sur P. M. Doria, 163 n. 4, 336 n. 3; sur Vico, 194 n. 2.
- Germain (M.).** bénédictin, compagnon de Mabillon, 66 n. 1, 93, 98 n. 4, 99, 100, 153.
- Germon (B.).** jésuite, attaque Mabillon, 104.
- Ghetti (C.).** sur A. Marchetti, 137 n. 1, 138 n. 2 et 3, 139 n. 5.
- Gianettasio (P.).** jésuite, poète didactique, 325, 327.
- Giannone (P.).** Son témoignage sur la fortune de l'atomisme à Naples, 131 n. 3, 132; sur les menées de l'inquisition dans cette ville, 140 et n. 1, 2. Son *Istoria civile*, 176-177; son *Triregno* : la mortalité de l'âme, 177-179; jugements sur Descartes, 179-181.
- Gigli (J.).** traduit *Horace* et *Nicomède* de Corneille, 270. Son *Don Pilone*, 335 n. 3; sa *Sorellina di Don Pilone*, 336.
- Gilbert,** évêque de la Cava, 140.
- Gimma (G.).** sur l'acad. des *Spensierati*, 58 n. 5, 132 n. 5.
- Giorgi (M.).** contre Descartes, 212 et n. 2.
- Giorn. de' Lett.** de Florence, 230.
- Giorn. de' Lett.** d'Italia. Sa fondation et son rôle, 265-267. Cité, 24 n. 3, 69 n. 3, 71 n. 2, 74, 109, 114 n. 1, 116 n. 1, 215, 217, 273, 290, 309 n. 4.
- Giorn. de' Lett.** de Parme. Sa

- fondation et son rôle, 24 n. 3, 92, 111; ses jugements sur quelques poètes, 249.
- Giornale de Lett. de Rome.** Sa fondation, son rôle, 24-29; admire la *Dioptrique* de Descartes, 186; dédaigne la poésie, 248-249; est muet sur le théâtre français, 268.
- Giovanni (V. di),** sur l'hist. de la philos. en Sicile, 186 n. 7.
- Giraldi,** aut. de trag., au xvi^e siècle, 238 n. 3.
- Gnerghi (G.),** sur le théâtre des jésuites, 238 n. 3.
- Goldoni (C.).** En quoi les voies lui furent préparées, 338-339. Cf. Cusan, Masi, Rabany.
- Gombault,** poète trag., 268.
- Gori (J.),** érudit, 91.
- Gorini Corio,** donne un but moral au théâtre, 237; veut que la péninsule rivalise avec la France au théâtre, 272; vante l'ordre et la dignité de la trag. franç., 276 n. 2, 3; y trouve de l'in-vraisemblance, 277 n. 1, 278 n. 2; est indépendant envers Aristote, 287 n. 3.
- Gozzi (G.).** But qu'il donne au théâtre, 237; son avis sur les mélodrames de Zeno, 344.
- Grandi (G.),** éditeur des œuvres de Galilée, 81; érudit, 91, 110, 116; mathématicien, 92; défenseur des prof. de l'Univ. de Pise contre les jésuites, 92, 171-172, 249; hostile à A. Marchetti, 142; réfractaire à la métaphysique, 219-220; écrit une partie de ses œuvres en italien, 372.
- Granelli,** jésuite. Deux de ses trag. jouées à Vérone, 332.
- Gravina (G. V.).** But qu'il donne à la poésie, 234-236; contraire à la trag. franç., 281-282; indépendant envers Aristote, 287 n. 3; favorable à Anacréon, 289, à Homère, 294; opposé à la poésie didactique, 323, aux mascarades de l'Arcadie, 312. Ses tragédies, 349. Son éducation cartésienne, 199. Sur l'étude du latin, 369 et n. 4. Cf. Balsano F.
- Graziani de' Bianchi (comtesse),** propage la litt. franç. à Bologne, à la fin du xvii^e s. et au début du xviii^e, 270, 271, 272.
- Grimaldi (C.),** défenseur de Descartes et des cartésiens de Naples, 157, 159-163, 221.
- Grimaldi (F. M.),** sur la *Dioptrique* de Descartes, 186.
- Groddeck (G.),** correspondant de Montfaucon, 93 n. 2.
- Guarino.** Son *Pastor Fido* condamné par Baillet, 250 et n. 6; par Gravina, 257 et n. 3; loué par S. Maffei, 279.
- Guericke,** et la découv. de Torricelli, 7.
- Guglielmini (D.),** savant cartésien, 189, 360.
- Guidi (A.),** poète du xvii^e s., 311 n. 5; 366 n. 1.
- Guillermet,** sieur de Bérigard, philos. franç. en It., 126-127.

H

- Harvey**, médecin anglais, 30.
Hedouville (de), fondat. du *Journal des Sçavans*, 25 n. 1.
Helvetius. Son livre de l'*Esprit* édité à Milan, 232 et n. 4.
Hésiode, 288.
Hippocrate, 36, 70, 195, 284.
Hobbes. Sa fortune en It., 30, 133, 229.
Homère, attaqué en Italie, 290, 293, 294 ; défendu contre les Zoïles français, 290-293 ; les poèmes homériques admirés, 294-296. Voir Algarotti, Beni, Boccacini, Conti A., M^e Dacier, Gravina, Muratori, Ricci, Rolli, Vico.
Horace, 201, 284, 286, 288, 368. Cf. Federzoni.
Huet, et les cartésiens, 197, 219 n. 1. Pris à parti par Muratori, pour son septicisme, 229. Sa correspondance avec l'Italie, 94.
Huyghens, 21 n. 3, 22 n. 5.

I

- Iaré (G)**. Son livre sur l'Univ. de Ferrare, 79 n. 4.
Index des livres prohibés et congrégat. du même nom, 8, 45 n. 4, 96, 110, 111, 132, 143, 161, 162, 163, 176.
Innocent XI, et le gassendisme, 134 et n. 1, 135. Ses mesures contre le théâtre, à Rome, 241.
Innocent XII, et le théâtre, à Rome, 241.

J

- Jésuites**. Voir Ac. du *Cimento*, Bartoli D., Bouhours, Della Briga, Ceuti, Ceva, Cosme III, Daniel, Fabri H., Grandi, Granelli, Grimaldi C., Mascola, Pascal, Presepi, Rapin, Scolopi, Segneri. Voir en outre 238 n. 3, 242-5, 305 n. 5, 324, 325, 327, 378-9.
Joly (C.), érudit, 94.
Journal des Sçavans. Sa fortune en Italie, 25, 26, 93, 267.
Julia (V.), sur Gravina philosophe, 199 n. 2.

L

- Labanca (B.)**, sur Vico, 209 n. 3.
La Bruyère, cartésien, 197.
Lacombe (J.), jésuite, poète didactique, 325.
Laderchi, oratorien, érudit, 114.
Lagomarsini, jésuite, poète didactique, 325 n. 8. Sur l'étude du latin, 369.
Lamberti (J.-B), cartésien de Naples, 167.
Lami (J.), prof. d'hist. ecclés. à Florence, 91, 104, 118-120, 142.
Lamindo-Pritanio. Surnom de L.-A. Muratori.
Lamy (le P.), fréquenté à Paris par Fardella, 210.
Lancisi (J. M.). Fondation qu'il fait à Rome, 77.
Landi (F.), ambassadeur à Paris, 273.

- Lange (A.).** Son histoire de l'atomisme, 136, n. 4.
- Lanson (G.).** sur le rôle de Descartes contre le libertinage en France, 154 et n. 3.
- Lauriso Tragiense,** sur le théâtre ital. du xvii^e s., 333 n. 1.
- Lavagna,** contre les médecins, 60; contre L. de Capoue, 45 n. 4.
- Lasswitz.** Son hist. de l'atomisme, 126 n. 2, 127 n. 1, 129 n. 1.
- Lazzarini (D.),** défenseur de Mabillon, 104. Sur l'étude de la langue grecque, 369.
- Lemene (F. de),** se convertit, 243-4; est admiré de Redi, 248; son patriotisme, 265 n.; son *Dio*, 303, 325; son *Rosario*, 307. Cf. Vignati.
- Leibniz,** 213, 216, 220.
- Lelio,** surnom de l'acteur Riccoboni.
- Leoni (F. M.),** sur l'immort. de l'âme, 229 n. 1.
- Leopold de Médicis.** Son rôle comme président du *Cimento*, 11-20. Abandonna-t-il son parti, une fois cardinal? 21-24. Lit le *Journal des Sçavans*, 25. Loué par le *Giornale* de Rome, 28.
- Levi (C.),** sur Métastase, 347 n. 2.
- Levi-Malvano (E.).** L'infl. latine sur les élég. ital. amoureuses du xviii^e s., 368 n. 5, 374 n. 1.
- Liparo,** contre Malpighi, 35, 36.
- Lippi,** Son *Malmantile*, 63.
- Locke.** Sa fortune en Italie, 215, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 232. Liste de trad. ital. de ses ouvrages, 231 n. 3. Cf. A. Conti, Gerdil, Muratori.
- Lorenzoni (G.),** sur l'Univ. de Padoue, 80 (***).
- Löwenheim,** sur l'atomisme de Galilée, 126 n. 2.
- Lucain,** 286, 288.
- Lucrèce.** La fortune de son poème en Italie, 130, 131, 133, 136-143, 144, 147, 154, 169, 201, 211, 286, 326, 327.
- Lulli.** Son *Armide* à Rome, 241.
- Luther.** Liens supposés entre lui et les adversaires des péripatéticiens, 158, 159, 170, 171.
- M**
- Mabilleau (L.).** Son histoire de la phil. atomistique, 126 n. 2, 136 n. 1.
- Mabillon,** bénédictin. Honneurs et admiration dont il est l'objet en Italie, 96, 97, 102, 103, 104 et n. 1. Censuré par Salvini, 98. Défendu par des Italiens contre le P. Germon, 104. La méthode de Muratori comparée à la sienne, 107-108. Son indépendance, 109-110.
- Madrisio (N.),** poète didactique, 326, 327.
- Maffei (A.),** défenseur de Montfaucon, 106.

- Maffei (J.)**, contre Gassendi, 129.
- Maffei (J. P.)**, jésuite, historien, 87.
- Maffei (S.)**. Son opuscule sur la foudre, 91. Son livre sur l'Ordre de Constantin, 110-111. But qu'il donne au théâtre, 237. Son jugement sur les trag. franç., 273-276, 278, n. 1 et 4. Ses observ. sur *Rodogune*, 276. Son témoignage sur les actrices et les ballerines en Italie, 332. Son *Raguet*, contre l'abus du gallicisme, 337, 359. Son témoignage sur la comédie du *seicento*, 339. Sa *Merope*, 352 et n. 3, 353. La langue et les travaux de l'Italie ignorés en France, suivant lui, 360. Fonde le *Giorn. de Lett. d'It.* 265-267. Son avis sur le théâtre grec, 286 n. 3; sur la *Poétique* d'Aristote, 287 n. 3.
- Magalotti (L.)**. Comme secrétaire du Cimento, 13, 16, 19 n. 3, 4, 70, 130; sur le *Journal des Sçavans*, 25, 26; sur la médecine, 46, 47 n. 1; sur les progrès de la physique, 48; sur l'athéisme contemporain 144-147; sur l'âme des bêtes, 175 n. Considéré comme poète, 247.
- Maggi (C. M.)**. Ses rimes spirituelles, 242-3, 248, 310. Ses comédies, 335. Sa vie, par Muratori, 242 n. 3. P. J. Martello en rapports avec lui, 244.
- Magiotti**, médecin du xvii^e s., 6, 46.
- Magliabechi (A.)**, 63, 64-66, 94, 97, 99, 139 n. 1.
- Magnen (J. C.)**, philos. franç., 127.
- Malebranche**, admiré par C. Grimaldi, 160; par Amenta, 193; par Gerdil, 227. Son influence sur Fardella, 211, 213, 214; sur Corsini, 220. Est lu par A. Conti, 214-215; Conti le visite à Paris, 215. Le libraire Ertz de Venise demande ses œuvres, 217. Dédaigne l'antiquité, 197. Son style, 292.
- Malherbe**, jugé par E. Manfredi, 259.
- Malpighi (M.)**, et le mouvem. scient. 28, 35 n. 5, 36 n. 1, 37, 49, 52, 54-57, 75, 78 n. 1, 191, 193.
- Mambrun**, jésuite, contre l'Arioste, 250.
- Manfredi (E.)**, et l'Acad. des Sc. de Paris, 360. Sa lettre au marquis Orsi sur les injustices des Français envers les écrivains italiens, 258-260, 262-3. Son églogue, 315 et n. 2.
- Mantegazza (P.)**, sur Borelli, 16 n. 1.
- Manzoni (A.)**, prosecteur à Naples, 58.
- Marano (S.)**. Aux mêmes pages que G. Capone.
- Marante (S.)**, défenseur de Mabilion, 104.
- Marcello (B.)**, sur le mélodrame, 340-341.

- Marcello (F.)**, procureur de Saint-Marc, 72.
- Marchese (A.)**, auteur tragique du xviii^e siècle, 237 n. 4, 302 n. 1.
- Marchesi (G. B.)**. Sur l'hist. de la nouvelle ital. au xvii^e s., 305 n. 2. Sur le roman en It. au xviii^e s., p. 355 n. 3.
- Marchetti (A.)**. Son attachement à l'atomisme et sa trad. de Lucrèce, 61, 126, 136-139, 141 et la n. 1, 142, 143. Sa trad. d'Anacréon, 372 n. 6, 373.
- Mariani (A.)**, professeur de Malpighi, 55.
- Marino**, censuré par Baillet et Rapin, 249; par plusieurs Italiens dans la première moitié du xviii^e s., 257 n. 2, 260, 361. Son école abandonnée, 322.
- Marpillero (G.)**, sur Quadrio, 192 n. 3.
- Marsigli (général comte L. F.)**, et l'Institut des sciences de Bologne, 75.
- Martello (P. J.)**. But qu'il donne au théâtre, 237-8. Sous quelles influences il compose ses premières trag., 271-272. Sa censure de la trag. franç., 279 n. 1, 280. Admirateur de Ronsard, 262. Contre Aristote, 288. Vante Anacréon, 289. Son poème sur les yeux de Jésus, et l'influence des jésuites, 244, 309. Ses églogues, 314 n. 3, 316-7. Son avis sur le mélodr. 341-2. Ses tragédies, 348-349. Le vers *martelliano*, 278.
- Masi (E.)**, sur Goldoni, 338 n. 2.
- Massari (B.)**, prof. de Malpighi, 55.
- Massola (F. A.)**, jésuite, auteur de nouvelles édifiantes, 305.
- Mathilde (comtesse)**, 112.
- Mattardi (F.)**, naturaliste du xvii^e s., 49.
- Mattei (L.)**, trad. de textes sacrés, 301.
- Maury (A.)**, sur l'anc. acad. des sciences, 12 n. 1, 360 n. 3.
- Mazzoni (G.)**, 245 n. 1, 300 n. 8, 335 n. 3.
- Médecine**. Ses progrès, 44-7; 68-9; 74, 77, 79. — Luites entre écoles, 44-47.
- Médicis**. Ferdinand II, 9, 37. — François-Marie, 139. — Jean-Gaston, 83, 139. — Mathias, 23. Voyez Cosme II, Cosme III, Léopold.
- Medina-Celi**, vice-roi de Naples, 157, 221.
- Mège**, bénédictin, 109.
- Melanchton**, 121.
- Mélodrame**, 240, 241, 364. En outre, Concina N., Marcello B., Maffei S., Martello, Métastase, Muratori L. A., Zeno.
- Ménage**. Ses relations avec l'Italie, au sujet de ses *Origini della lingua italiana*, 94 et n. 8. Son avis sur l'infériorité de la trag. et de la langue ital. 252. Repris à

- ce sujet par Fontanini, 276.
 Trag. franç. qu'il cite dans sa corresp. avec l'It., 268.
- Menzini (B.)**, contre Moneglia, 62. Contre les athées, 146 et n. 2. Contre Boileau, 254. Son art poétique, 254, 326. Élève de Redit en poésie, 245; contraire à l'obscénité du *seicento*, 246; ses modèles, 264.
- Meregazzi (G.)**, sur P. Corneille en Italie, 269 n. 4, 270 n. 2.
- Mersenne (le P.)**, 7, 133, 153.
- Messerre (G.)**, helléniste de Naples, 198.
- Métastase**. Son éducation cartésienne, 199-200. Ses oratorios, 302 n. 3, 4, 5, 303. Son idéal champêtre, 319, 368. Ses mélodrames, 345-348.
- Michel-Ange**, 193.
- Michelet**. Sa trad. de Vico, 196 n. 2, 197 n. 1, 203 n. 2, 204 n. 1 et 2, 205 n. 1 et 2, 206 n. 1 et 2, 207 n. 1 et 2, 295 n. 1 et 2.
- Milan (ville de)**, 75, 86, 168, 243.
- Milani (M.)**, 50 n. 3, 130.
- Mini**, 57.
- Miro (P. de)**, 167, 221.
- Modène (ville de)**, 63, 66, 98, 112, 142, 210, 222, 267.
- Modène (duc de)**, 102, 142.
- Moffa (F.)**, sur la philos. de A. Conti, 215 n. 3.
- Molara (A.)**, 18.
- Molière**, admiré de Zeno, 255; de E. Manfredi, 259; de divers lettrés, 271; de Riccoboni, 282 et n. 3. Censuré par Muratori et Becelli, 282 et n. 3.
- Molinelli (P. P.)**, anatomiste, 76.
- Monaco (P. del)**, contre le théâtre du *seicento*, 239.
- Moneglia (A.)**, ennemi des modernes, 61, 67.
- Moniglia (T. V.)**, contre les incrédules, 229 n. 1, 230.
- Montalbano (O.)**, contre les modernes, 55.
- Montanari (G.)**, 28, 129 n. 1.
- Montani (F.)**, 257.
- Montella (couvent de)**, 116.
- Monte-Vergine (congrégation de)**, 115.
- Montfaucon (de)**, bénédictin. Sa corresp. avec l'Italie, 93 n. 2. Bienveillance et admiration trouvées en Italie, 97, 98, 101, 105, 106. Jalousies et attaques, dans le même pays, 98, 100, 101, 102, 105. Services rendus à S. Maffei et à G. Grandi, 110.
- Monterchi (C.)**, défenseur de Mabillon, 104.
- Morgagni**, journaliste, 266.
- Morera (A.)**, 41, 42.
- Motte (La)**. A. Conti défend Homère contre lui, 291-2.
- Moya (de)**, poète didactique, 326.
- Muratori (G. F. Soli)**. Sa vie de L. A. Muratori, 264 n. 4.
- Muratori (L. A.)**. Pour les sciences expérimentales, 48, 69, 70-71, 92. Sur les historiens ital. du xvii^e s., 88 n. 2.

- et 3. Sur la décadence des études en Italie, au xvii^e s., 89 et la n. 5. Loue Montfaucon, 101-2. Sa méthode dans ses travaux d'érudition, 107-108. Son opinion sur les visions, 117, sur les pratiques superstitieuses, 117-118. Son impartialité envers les érudits protestants, 120. — Contraire au Lucrèce de Marchetti, 142-3. Défend l'immortalité de l'âme, 184, 229. Son avis sur le cartésianisme, 189, 190, 191, 229 n. 2; sur Locke, 222, 224-6; sur le scepticisme de Huet, 229 n. 2. Ses doutes et sa foi, 224-225. Sa *Filosofia morale*, 224. — Son patriotisme, 233, 264 et n. 4, 337 n. 3, 362; sa défense de l'Italie contre Boileau, 261. — Le but qu'il donne à la poésie, 233-6. Sa censure de la trag. franç., 279-80; de la comédie de Molière, 282. Il condamne la lyrique latine érotique, 286, Anacréon, 289, Homère, 293; défend Pindare, contre Perrault, 296, et Théocrite contre Fontenelle, 297. Son avis sur la poésie didactique, 324. Il recommande les comédies de Maggi, 339. Son avis sur le mélodrame, 340, 341, 342.
- Muret**, 18.
- Muschenbroek**, 20 n. 3 et 21.
- N**
- Napione (Galeani)**, contre la langue franç., 377.
- Naples (ville de)** et le mouvement scient., 29-32, 35, 57-60, 79, 80 n. — L'atomisme (Lucrèce, Gassendi), 131-133, 140-1 et la n. 1; le cartésianisme, 153-167, 186. (Cf. Amenta, L. de Capoue, Cornelio, Doria, A. d'Este, C. Grimaldi, Giannone, Porzio, Spinelli, Valletta, Vico); Locke, 222, 223, 228, 232. — Histoire du royaume de Naples, 87, 131 n. 3, 176 n. 2. — Le nom de la ville cité, 15, 29, 96, 116, 325. — L'opposition au clergé, à Naples, 176.
- Navone (G)**, sur Métastase, 348 n. 1.
- Nardi (A.)**, disciple de Galilée, 6.
- Nazari (F.)**, fondateur du *Giorn. de Lett.*, de Rome, 24 n. 3, 28.
- Nelli (G. B. C. de')**, dans le mouvem. scient. et philos., 2 n. 1, 5 n. 1, 8 n. 3, 61 n. 1, 141 n. 1, 143 n. 2.
- Nelli (J.)**, auteur des comédies, 333-4, 337-8.
- Newton, newtonianisme**, 173, 215, 329-331.
- Nicaise (C.)**. Ses lettres, 94, 96 n. 1.
- Niccolini (F.)**, ambassad. de Toscane à Rome, 5 n. 1 et 2.
- Nisiely**, contre les anciens, 284.
- Noia (A. de)**, 167.
- Noia (F.)**, 115-6.
- Nolhac (P. de)**, sur Vettori et Sigonio, 86 n. 1.

Nollet (l'abbé), 80 n.

Noris (H), érudit, 90 n. 2, 94, 98.

O

Oliva (A.), membre du *Ci-mento*, 9, 10, 17, 18, 23, 128.

Oratorio, 241, 245, 302, 305. Cf. Pasquetti.

Orsi (J. J.), défend l'Italie contre les critiques de Boursours, Rapin, etc., dans ses *Considerazioni*, 255-257, 260. Sur Boileau, 261-2.

Ottoboni (cardinal), 245 n. 1.

Ottonelli, contre le théâtre it. du xvii^e s., 239.

Ovide, 286.

P

Padoue (ville de), et le mouvement scientifique, 4, 43-4, 52, 63, 69, 72-74, 79, 80 n., 81 n. 2; et le mouvem. philos. 127, 131, 210-213, 217-8. Ville citée, 2 n. 1, 241.

Pallavicini S. (cardinal), 19.

Panciaticchi (L.), contre Boursours, 253.

Panfili (cardinal), 245 n. 1.

Panvinio (O.), 86.

Paoli (A.), sur l'école de Galilée, 5 n. 1 et 2, 9 n. 4, 19 n. 1.

Papa (J. del), défend les atomistes, 143. Poète, 245.

Papi (P.-A.). Contre l'automatisme, 174.

Parducci (A.), sur la trag. it. du xviii^e s., 348 n. 2.

Parent, contre Borelli, 50.

Parme (duc de), et Bacchini, 111.

Pascal, et la découverte de Torricelli, 7. Ses *Provinciales* à Naples, 156.

Pasquetti (G.), sur l'Oratorio, 245 n. 1, 300 n. 3, 305 n. 3.

Pattarol, poète didactique, 327.

Pavini, libraire de Venise, 214.

Pecquet, et la découverte de Torricelli, 7.

Pellegrini (C.), érudit, 89.

Pélissier (L.-G.), 93 n. 3, 94 n. 2 et 6, 96 fin note de p. 94-5, 268 n. 4, 335, n. 3.

Pentateuque, 177, 296.

Peprignani (O.), spiritualise des sonnets de Pétrarque, 309.

Pergoli (P.), sur Condillac en Italie, 232 n. 3.

Perini (D.-A.), sur Panvinio, 86 n. 3.

Péripatéticiens, 5, 8, 9, 14, 22, 27, 33, 37, 47, 51, 55, 66, 70, 72, 74, 78, 131, 135, 136, 144, 155, 169, 172, 188.

Pérouse, 103.

Perrault (Ch.), censuré 296; cité, p. 262 n. 1.

Perron de Castera (du), trad. du *Newtonianismo* d'Algarotti, 330 n. 1.

Persico (J. de), poète didactique, 326.

Pétrarque, lu, conseillé ou pris pour guide, 201, 246, 248, 249, 261, 264; spiritualisé, 309, 310; censuré en France, 251.

Petrucchi (G.), défend Chircher, 35 n. 4.

- Philon.** 119.
Photius. 109.
Piazza, inquisiteur de Naples, 140.
Pico-Puglisi, sur la querelle Bouhours-Orsi, 255 n. 6.
Picot (E.). Sa bibliogr. des œuvres de P. Corneille, 269, n. 1.
Pierantoni (A.), sur Giannone, 177 n. 3, 190 n. 7.
Pierre-Léon (frère), contraire à Descartes, 188.
Pignatari (C.), galéniste, 58.
Pindare, défendu contre Per-
rault, 296. — L'ode pinda-
rique. 365-367. — Voir en
oultre, p. 89, 284, 285, 288.
Pindemonte (J.), biographe de
S. Maffei, 265.
Pino (D.), sur l'âme des bêtes,
174 n. 2.
Pise. Voir Académie de Pise.
Pistorelli (L.), sur les mélod.
de Zeno, 345 n. 2.
Pitti (palais), 9, 37, 43.
Platon, dédaigné et défendu à
Naples, 167, 202. Sur la cir-
cul. du sang, 70. Platon et
Saint-Jean, 119. Voir en
oultre, 9, 125, 173, 180, 232.
Plaute, 66, 89, 201, 286.
Pline l'ancien, 34, 38, 39, 40,
43, 47, 50, 52, 72.
Poleni, savant vénitien, 190,
266.
Poli (B.), 124 n. 1.
Poli (M.), 360.
Polirone (monastère de), 112.
Porta (J. B. della), 51.
Port-Royal. Attaques contre
l'Arioste et Pétrarque, dans
la préface de sa méthode
pour apprendre l'ital. 250 n.
11, 251 n. 1. Sa *Logique*,
cf. Arnauld A.
Porzio (L. A.), cartésien, 76,
189.
Pouzzoles (évêque de), 162.
Prezziner (G.), sur le *Studio*
de Florence, 79 n. 1.
Presepio Presepi, jésuite. Son
Anacreonte cristiano, 305-
6. Sa *S. Infanzia*, 306-7.
Preti (G.), Contre l'obscénité,
242.
Properce, 201, 373 n. 2.
Puccini (T.), 79.
Puccinotti (F.), Son hist. de la
médecine, 77 n. 3.
Pujati (G. A.), poète didact.,
328 n. 2.
Pythagore, 180.
- Q**
- Quadrio (S.).** Sa physiologie
du poète, 191-2. Sur le but
de la poésie, 236. Son hist.
de la poésie citée, 287 n. 3,
297 n. 2, 301 n. 1, 372.
Quaratesi, curateur de l'Ac.
de Pise, 9, 10.
Quaresimini (chevalier), 215.
Quesnel, oratorien, 93.
Quinault. Son *Armide* à Rome,
241, 269 n. 1. Défendu par
Orsi contre Boileau, 262; lu
par P. J. Martello, 271; ap-
précié de Zeno, 343 n. 2.
Quinzii (C. E.), jésuite, poète
didactique, 327.
Quirini (A.), bénédictin, 102,
103, 104.

R

- Rabany (C.)**, sur Goldoni, 338 n. 3, 5, 6.
- Racan**, 261.
- Racine (J.)**. Cartésien, 197. Admiré de Zeno, 255; de E. Manfredi, 259; de S. Maffei, 274; de divers lettrés, 271. Imité et traduit, 355. *Andromaque*, 277, 278 n. 1, 279 n. 1; *Athalie*, 281; *Bajazet*, 277-8; *Bérénice*, 269; *Britannicus*, 280; *Mithridate*, 269, 278, 280; *Phèdre*, 278, 280-281.
- Ramazzini (B.)**. Sa modération dans la querelle des anc. et des mod. 52; ses œuvres, 62; sa contestation avec Moneglia, 63, 65, 66; cité, 97, 129 n. 1.
- Ramus (P.)**, 158.
- Ranke**, sur P. Sarpi, 87 n. 6.
- Rapin**, jésuite. Ses attaques contre la litt. ital., 249, 250, 251. Censuré par Zeno, 255. Invoqué par Gravina contre la trag. franç., 282 n. 1. Comme poète, 325.
- Ravasini (T.)**, poète didactique, 325, 327.
- Ravenne (ville de)**, 112, 113, 115, 326.
- Re**, sur la poésie géorg. it. 327, n. 6.
- Redi (F.)**. Son rôle dans le mouvem. scient. 20, 22, 37-43, 44, 46, 47, 49, 71, 72, 75, 328. Sur A. Marchetti, 139. Sur Sténon, 168. Comme poète et chef d'école poétique, 245-248, 320. Sur le gallicisme, 358. Sur la mythol., 364. Sur la trad. d'Anacréon faite par Régnier-Desmarais, 373.
- Régnier-Desmarais**. La lettre que lui adresse l'abbé Casotti, 268 n. 6. Sa trad. d'Anacréon, 372 n. 6, 373.
- Reich (E.)**, sur Gravina, 234 n. 2.
- Renaudot (E.)**, 94.
- Riccardi (palais)**, 65.
- Ricci (A. M.)**, prof. de litt. gr. à Florence, au xviii^e s. 292-3, 295 n. 3, 369.
- Ricci (C.)**, sur les théâtres de Bologne, 269 n. 2.
- Ricci (M. A.)**. Son rôle dans le mouvem. scient. 6, 13, 19 n. 2, 28, 92. Sur Gassendi, 129, 139.
- Riccobaldi (R.)**, pseudonyme de A. Maffei.
- Riccoboni (L.)**. Ses relations avec S. Maffei, 273-4. Sur l'amour au théâtre, 281. Sur Molière, 282. Poète didactique, 326.
- Rigault (H.)**, sur la querelle des anciens et des mod. 290 n. 1.
- Rigord**, érudit, 94.
- Rinaldini (C.)**, et le mouvem. scient., 8, 9, 10, 19 n. 1. 23; et Gassendi, 128.
- Ripardieri (N.)**, pseudonyme de Grandi, 142 n. 1.
- Riva (L.)**, sur Descartes, 190, 193 n. 2.
- Roberval**, 7.
- Rocco (E.)**, trad. de l'histoire

- de la papauté de Ranke, 87 n. 6.
- Rolli (P.)**, sur A. Marchetti, 142-3. Comme poète, 319, 322 n. 1, 323 n. 2 et 3, 367, 373. Sur Homère, 296. Contre Voltaire, 361-2.
- Romagnosi (G.-D.)**, 124 n. 1.
- Rome (ville de)**. A propos du mouvem. scient. 6, 7, 15, 16, 17, 18, 21, 24, 25, 29, 37, 76, 79, 81, 91, 92. A propos de l'érudition, 96, 112, 113. A prop. du mouvem. philos., 131, 134, 135, 138, 160, 163, 167, 174, 186, 210. A propos de la réforme dramatique, 241 ; et plus spécialement de la trag. franç., 268, 269-70. A prop. de l'Arcadie, 311, 315.
- Ronsard**, admiré en Italie. 262-3.
- Rosa (S.)**, sur l'incrédulité, 144, 145, 146 ; contre l'obscénité, 242.
- Rossetti (D.)**, 130.
- Rucellai (H.)**, 153.
- Rüdiger (W.)**, sur P. Vettori, 86 n. 1.
- Ruinart (T.)**, bénédictin. Sur Mabillon, 96 n. 4, 97 n. 1.
- S**
- Saint Antoine**, 117 ; — **Augustin**, 211, 212 ; — **Jean de Nusco**, 115.
- Saint-Office**, 2, 4, 6, 10, 18, 22, 24, 28, 81, 82, 112, 113, 135, 138, 140, 157, 284.
- Salice (A.)**, 133.
- Salimbeni (L.)**, sur L. A. Muratori, 92 n. 3.
- Salio**, sur Homère, 294.
- Salluste**, 201.
- Salvini (A. M.)**. A prop. du mouvem. scient. 52. Relations avec Mabillon et Montfaucon, 98, 100. Sur Anacréon, 289, 372 n. 6. Sur la langue grecque, 369. Sur la langue ital., 372 n. 3.
- Samfiresco (E.)**, sur Ménage, 94 n. 8.
- Sancassani (D. A.)**, 66, 89 n. 3.
- San-Giorgio-Maggiore (monastère)**, 101.
- Sannazar**, 195, 264.
- San Petronio (église)**, 237.
- Santa Croce (église)**, 5, 83.
- Sarpi (P.)**, sur le concile de Trente, 87.
- Sassi (J. A.)**, sur les études à Milan, 75 n. 1 ; sur les saints, 115 n. 1.
- Savastano (F. E.)**, jésuite, poète didactique, 325 n. 3.
- Sbarragli (G.)**. Contre les modernes, 56, 174.
- Schipa (M.-A.)**, 163 n. 4, 176 n. 1, 198 n. 3.
- Scolopi**, ou frères des écoles pieuses, 17, 172, 173.
- Scudéry (Mlle de)**, défendue contre Boileau, 262. Ses romans trad. en ital., 355 n. 3.
- Segneri (P.)**, sur l'incrédulité contemporaine, 145, 148-150. Le merveilleux dans ses traités, 304. Relations avec des poètes, 243, 244. Sur le théâtre contemporain, 239, 240 n. 4.

Segni (C.), à Paris, 95 n. ; 268 n. 6.
Sénèque, 288.
Sernicola (C.), 246.
Sienna (ville de), 74, 134, 270, 326 et n. 3, 369.
Sigisbées, 336 et n. 3.
Signorelli-Napoli, 58 n. 2, 132 n. 4.
Serviti (église des), 118.
Sextus Empiricus, 229.
Sigonius (C.), érudit, 86, 87 n. 1, 89.
Soave (F.), 231 n. 3, 232.
Soldati (B.), 238 n. 3.
Solerti (A.), sur la mythol. dans l'opéra, 364 n. 7.
Sophocle, 235, 285, 287.
Soria (A. de), 230.
Sottovia, jésuite, poète didactique, 327.
Spinelli (F.). Son éducation cartésienne, 200-203. Défenseur de Descartes et des cartésiens de Naples, 161, 166-7, 221. Sur Locke, 222.
Spinoza, spinosisme, 161, 166, 229.
Spiriti (S.), 58 n. 1.
Sportello (L.), 60 n. 3.
Stace, 43, 286.
Stay (B.). Son poème cartésien, 187, 327.
Stay (C.), sur Descartes, 193 n. 1.
Stecchi, poète didact., 326, 328.
Stefano (comte de San), 140.
Sténon, anatomiste, 28, 168, 191.
Stigliani, contre l'obscénité, 242.
Strabon, 43.

Strozzi, jésuite, 325 n. 3, 327, 328.
Swift, 330.

T

Tacite, 351, 352.
Taglini (C.), 48.
Tamizey de Larroque, sur Gassendi, 136 n. 4.
Tanneman (G.). Son hist. de la phil., 124 n. 1, 231 n. 2.
Tansillo (L.), censuré par Baillet, 250.
Targioni Tozzetti (G.). Son livre sur les sciences physiques en Toscane, au xviii^e s., 11 n. 1, 21 n. 2, 22 n. 1 et 2, 125 n. 2, 152 n. 6.
Tarillon (F.), jésuite, poète didactique, 243 n. 5.
Tartarotti (T.), sur Descartes, 188. Cité 120, 219 n. 1, 297, 327.
Tasse (le), censuré par des Français, 250, 251, 252 n. 4, 361, 362; défendu contre eux, 254, 255, 261; étudié en Italie, 201, 248, 264.
Tassin, bénédictin. Son histoire de la congrég. de S.-Maur, 96 n. 2, 108 n. 3.
Tassoni, contre les anciens, 284, 290.
Telesio (B.), 30, 50.
Térence, 201, 286.
Terrarossa (V.), 112.
Tesoro Messicano, 8.
Testament Ancien, 177, 178, 300, 302.
Testament Nouveau, 177, 178, 300.

Théâtre. Actrices, ballerines, acteurs, 239, 240, 241, 331, 332. — Le théâtre ital. du xvii^e siècle, 239-241, 339, 340. La comédie ital. à la fin du xvii^e s. et dans la 1^{re} moitié du xviii^e, 333-339. Le mélodrame ital. dans la 1^{re} moitié du xviii^e s., 340-348. La tragédie ital. dans la 1^{re} moitié du xviii^e s., 348-353. — La tragédie française, en Italie, à la fin du xvii^e s. et dans la 1^{re} moitié du xviii^e, 268-282, 354-355. Voir en outre Corneille Pierre, Corneille Thomas, Quinault, Molière, Racine.

Théocrite, défendu contre Fontenelle, 297-298. Imité, 314 et n. 3, 316. Son nom cité, 285, 288, 318.

Thévenot (M.), 42, 43.

Thomasi (J. M.), 97.

Tibulle, 201, 368.

Tite-Live, 201, 345.

Toaldo, éditeur des œuvres de Galilée, 82.

Tocco, sur Vico, 494 n. 2.

Toinard, antiquaire, 94.

Tolomei (collège) de Sienne, 270.

Torre (P. de la), 73.

Tor di Nona (théâtre), 241.

Torricelli, et sa découverte sur la pression atm., 6-7, 20; et Descartes, 152-3. Comme mathématicien, 48. Son nom cité, 43, 28, 29, 71, 75, 220.

Tozzi (L.), galéniste, 58.

Tribonien, 195.

Trinité (P. de la), 42.

Turin (ville de), et le mouvem. scient. 79; et Locke, 228.

U

Urbain VIII, contre Galilée, 5, 84.

V

Valentinien III, 442, 443.

Valerianus Magnus, et Torricelli, 7.

Valisnieri (A.), et le mouvement scient., 43-44, 49, 52, 72, 73, 74, 75; et l'automatisme des bêtes, 181-4; et la langue latine, 369-371; et la langue franç., 369.

Vallauri (T.), sur l'Univ. de Turin, 80*.

Valletta (J.), défenseur des cartésiens de Naples, 157, 198.

Valletta (N. X.), 198.

Venise (ville de), 74, 101, 153, 210, 244, 246, 222, 279, 315, 316, 338.

Vérone (ville de), 68, 332.

Vettori (P.), 85-86.

Vico, sur le gassendisme à Naples, 132. Sur le cartésianisme, 154, 164-5; 195, 196, 197, 199, 202, 203, 204, 205, 220-1. La *Scienza nuova*, 205-210. Sur le but du théâtre, 237. Sur Homère, 294-295.

Victor Amédée II, 79 n. 5.

Vignati (C.), sur Lemene, 244 n. 2.

Virgile, 39, 259, 261, 284,

286, 288, 294, 314, 315, 316, 365.

Viviani (V.), et le mouvem. scient., 11, 16, 28, 48, 81, 83; et Descartes, 153, 186; et l'Acad. des Sciences de Paris, 360.

Voiture (V.), jugé par E. Manfredi, 259.

Volpi (A.), 356.

Vossius, 96.

W

Waller (R.), 21.

Wenck (K.), 93 n. 2.

Winne, 231 n. 3.

Wiclef, 170, 171.

X

Xénophon, 373 n. 2.

Z

Zacagni, 100.

Zambaldi, 369.

Zanotti (F. M.), cartésien, 189 et n. 4; sur Locke, 228 n. 2; sur le gallicisme, 358.

Zanotti (J. A.), 270.

Zendrini (B.), 50 n. 1, 69, 186, 266.

Zeno (A.), et Cinelli, 66-7; et Montfaucon, 97; et le but du théâtre, 237; et les critiques ou les auteurs dramatiques français, 255; et le *Giorn. de' Lett.* 265. Ses oratorios, 302 et n. 3, 4, 5. Comme auteur de mélodrames, 342-345.

Zina (L. M.), sur la poésie didact. à Vérone, 326 n. 11.

Züno (G.), sur Borelli, 15 n. 1.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

Vu le 15 Juillet 1908 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

L. LIARD.

SAINT-GERMAIN-LES-CORBEIL. — IMPRIMERIE F. LEROY.
